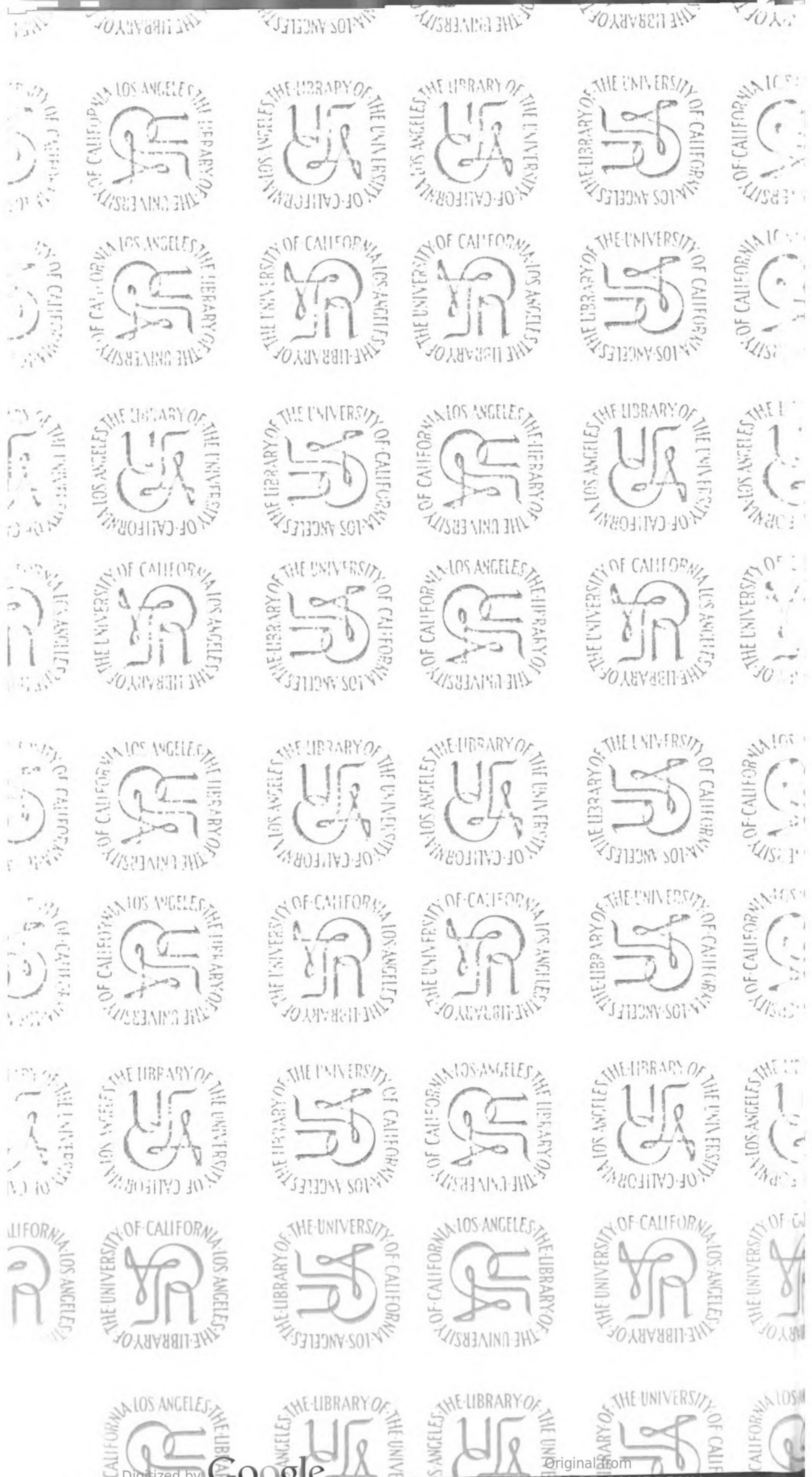
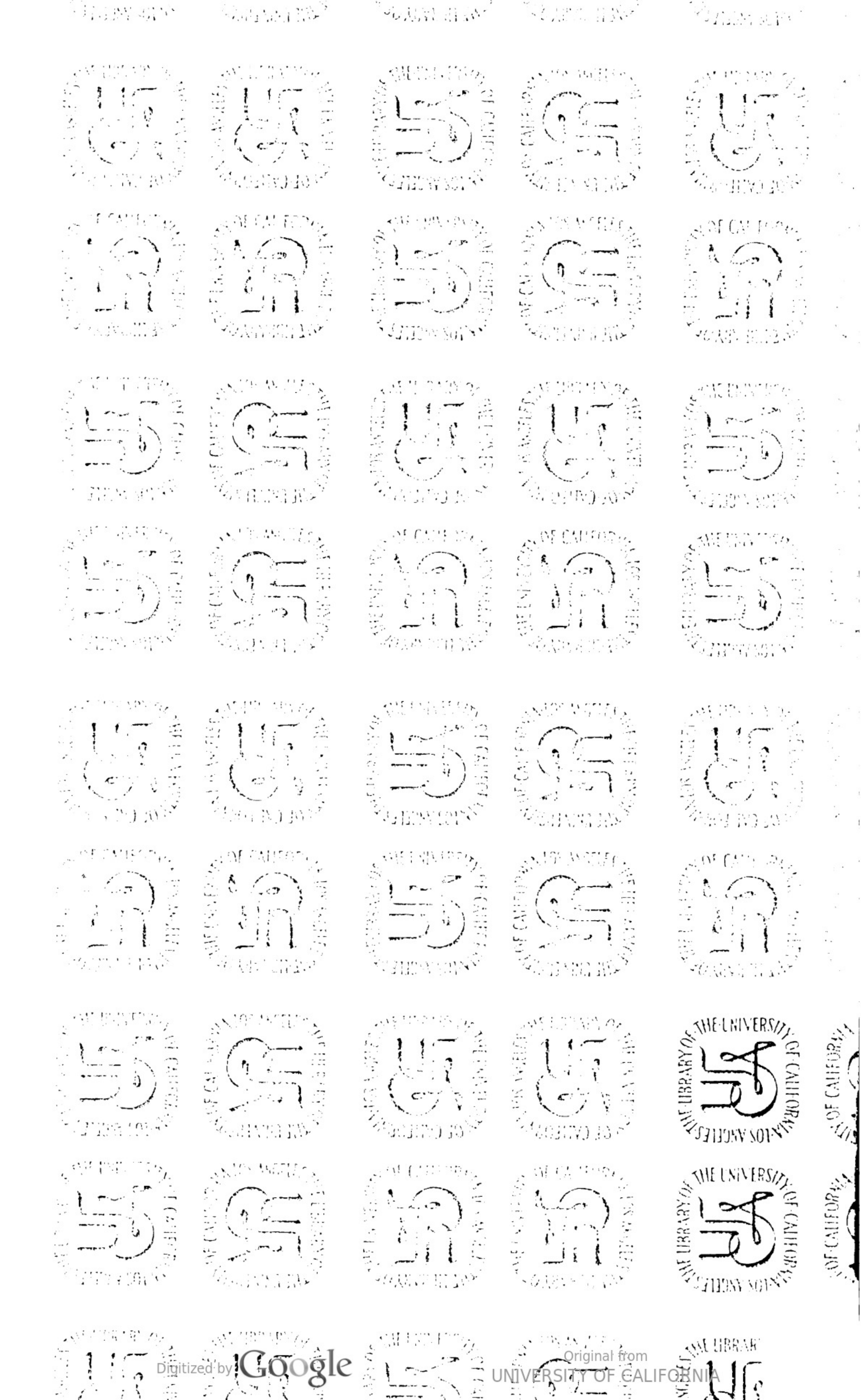


ia





N° 1

2-1
**REVUE
DE L'AGENAIS**

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

46^e Année. — Janvier-Février 1919.



AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

1919

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement interdite.

SOMMAIRE :

I. <i>La vie et l'œuvre de Lacépède</i> , par M. Louis Roule.....	5
II. <i>Une grande dame agenaïse pendant la Révolution, la comtesse de Chateaurenard</i> (suite), par Ph. Lauzun..	36
III. <i>La collection Ripley à la Bibliothèque de la ville d'Agen</i> , par Th. Stanton.....	65
IV. <i>Note</i> (M. J. de Vivie).....	71
V. CHRONIQUE : Discours de M. de Gaulejac. — Vers envoyés par la Société archéologique de Tarn-et-Garonne à l'occasion du nouvel an (1919). Réponse de la Société académique d'Agen (F. Ferrère).....	75
VI. Procès-verbaux des séances de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen (janvier).....	87

GRAVURE

Lacépède

La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.

Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser directement à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

8 pages de texte réimprimées jusqu'à	50 exemplaires		10 fr.
8 — — — — —	100 — — — — —		12 fr.
12 — — — — —	50 — — — — —		14 fr.
12 — — — — —	100 — — — — —		16 fr.
16 — — — — —	50 — — — — —		15 fr.
16 — — — — —	100 — — — — —		18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.

REVUE DE L'AGENAIS

TOME XLVI. — 1919.

REVUE DE L'AGENAIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

Tome quarante-sixième. — Année 1919



AGEN
IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

1919



Cliché Ph. Lauzun

LACÉPÈDE



Ph. Lacroix

LACÉPÈDE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LACÉPÈDE

PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

PRÉSIDENT DU SÉNAT

ET GRAND CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR SOUS L'EMPIRE (1)

Professeur au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, M. Louis Roule vient de consacrer à Lacépède une étude des plus fouillées, des plus documentées. Publiée dans les Mémoires de la Société zoologique de France, année 1917, il eut été dommage que les compatriotes agenais de l'illustre savant n'en eussent pas eu connaissance. Aussi avons-nous demandé à son auteur de nous permettre de la reproduire dans la Revue de l'Agenais. Avec la plus courtoise bonne grâce, M. Louis Roule nous en a donné l'autorisation. C'est pourquoi nous en commençons aujourd'hui la publication, priant notre distingué nouveau collaborateur de vouloir bien, tant au nom de la Société académique que de la ville d'Agen, auxquelles il a offert un exemplaire de son remarquable ouvrage, et aussi en notre nom personnel, agréer ici l'expression de notre très vive gratitude.

PH. L

AVANT-PROPOS

La chaire des Reptiles, Batraciens et Poissons, au Muséum national d'histoire naturelle, a eu Lacépède pour premier occupant. Créée à son intention en 1795, il en demeura le titulaire jusqu'à sa mort, en 1825. — Professeur aujourd'hui dans la même chaire, après Constant Duméril (1825-1857), Auguste Duméril (1857-1870), Léon Vaillant (1875-1910), et poussé par un désir compréhensible, j'ai voulu connaître en détail la vie et l'œuvre de mes prédécesseurs. Je suis parvenu ainsi jusqu'au premier d'entre eux. Là devant une existence aussi pleine et aussi retentissante en son temps, j'ai donné à mon

(1) Extrait des *Mémoires de la Société Zoologique de France*, t. XXVII, 1917.

étude l'étendue qu'elle méritait. C'est elle que je publie, dans la persuasion d'intéresser les naturalistes, car l'œuvre qu'elle analyse, dépassant la portée habituelle, touche aux principes mêmes des sciences de la nature et pénètre en eux jusqu'au fond.

Toute époque de l'histoire a ses figures de premier plan et de principal relief, qui lui donnent sa marque. Les autres, auprès d'elle, s'effacent quel que fût leur mérite; et ainsi en paraît-il maintenant de Lacépède parmi les personnages de la Révolution et du premier Empire. Il semble que ses divers renoms de savant, de philosophe, d'homme d'Etat, éclatants aux yeux des contemporains, mais s'étant succédé et contrebalancés pendant une longue carrière, se soient usés les uns les autres après lui, puis amoindris, et finalement détruits en partie. Lacépède, sans être un inconnu, est presque un méconnu. Sa mémoire présente est celle d'un naturaliste, disciple et continuateur de Buffon; si on le place à côté de Cuvier, de Lamarck, de Blainville, de Geoffroy Saint-Hilaire, on ne l'en dégage guère pour le porter plus avant.

Il fut cependant un fondateur puissant de la biologie moderne, que nulle hardiesse de pensée n'arrêta jamais. Savant éminent, travailleur énergique, il mena de front, sans faiblir, plusieurs carrières, dont chacune aurait suffi pour absorber l'existence d'un seul. Professeur au Muséum national d'histoire naturelle sous la Révolution et le premier Empire après avoir été garde et démonstrateur des collections du Jardin royal des plantes sous la monarchie, premier grand chancelier et organisateur de l'ordre de la Légion d'honneur, ministre d'Etat et président du Sénat impérial, il sut toujours se montrer digne de ses fonctions si variées. Il en supportait le labeur avec aisance. Malgré les fatigues qu'il en éprouvait, il rédigea des ouvrages nombreux, dont les derniers n'ont été publiés qu'après lui. Son œuvre est considérable.

CHAPITRE PREMIER

Lacépède avant la Révolution

I

Lacépède, Bernard-Germain-Etienne de ses prénoms, était de naissance gasconne, mais d'origine lorraine du côté paternel. Il naquit le 26 décembre 1756 à Agen, où son père, Jean-Joseph-Médard de la Ville, occupait l'emploi de lieutenant-général de la sénéchaussée. Sa mère, Marie de Lafont de Maleden, s'apparentait à plusieurs familles seigneuriales de la région; et l'un de ses grands-oncles maternels, Marc-Antoine de Las, comte de Lacépède, lui donna, lorsqu'il mourut son titre avec sa fortune. C'est ainsi que Lacépède est connu sous un nom méridional qu'il reçut en héritage, et que son père ne portait pas. Sa lignée paternelle, celle des de la Ville, alliée aux principales familles de Bourgogne, de Lorraine, des provinces rhénanes, tirait son titre du fief de la Ville-sur-Illon, dans le voisinage de Mirecourt, près des Vosges. Un Arnaud de la Ville fut fait duc de Monte-San-Giovanni par le roi de France Charles VIII, qui possédait alors le royaume de Naples. Ceci explique l'accueil empressé que Lacépède reçut de plusieurs cours princières qui retrouvaient en lui un parent, et les raisons qui le portèrent parfois, sous l'Empire, à prendre le titre de duc de Mont-Saint-Jean, comme à allier ses armes avec celles des vieilles maisons de Lorraine et de Bourgogne.

Son enfance fut celle de l'héritier d'un grand nom. Bientôt privé de sa mère, qui mourut alors qu'il était en bas âge, on le confia aux soins d'un précepteur, l'abbé Carrière, professeur au collège d'Agen. Ayant achevé ses études dans ce collège même et parcouru avec rapidité le cycle des humanités, il en sortit à peine âgé de 14 ans. Il vécut alors auprès de son père, et partagea avec lui, comme on faisait alors, l'année en deux parties : l'une du séjour à la ville, l'autre de la saison des champs. La ville d'Agen, où son père occupait un hôtel, placé

près de la Porte-Neuve, que l'on transforma en évêché sous le premier Empire. La campagne était le château de Lacépède, qui existe encore dans la commune de Saint-Cirq, à quatre kilomètres au nord-ouest de la ville d'Agen.

Agen, au XVIII^e siècle était une ville avenante et aimable, comme elle a su le rester. Elle avait même une importance et une influence qu'elle a perdues en partie, avec la plupart des cités provinciales. Placée entre Toulouse et Bordeaux, ne se subordonnant à aucune de ces deux métropoles du Midi, elle trouvait en elle seule, comme Montpellier, Aix, ou Poitiers, les raisons de sa suprématie et de son rayonnement. Elle était de ces petites capitales du temps jadis, qui vivaient d'une vie intense, originale : foyers indépendants, et souvent rivaux.

Le climat facile, la région plantureuse et renommée pour les satisfactions gastronomiques que l'on y goûtait à peu de frais, favorisaient les assemblées et les réunions. L'esprit délié, primesautier, gaîment ironique des habitants, donnait à la vie de société un agrément que relevait encore un caractère affiné par des traditions de race et d'éducation. On y accueillait volontiers les étrangers en leur faisant fête; on se tenait au courant des moindres bruits de Versailles et de Paris. Selon la mode d'alors, les conversations portaient volontiers sur la philosophie, les philosophes, les physiciens. On s'efforçait même de lancer des montgolfières, ou de réaliser quelque'une de ces expériences d'électricité qui remplissaient chacun d'étonnement. Enfin, la musique, fort recherchée, portait à s'intéresser aux discussions ouvertes entre Gluckistes et Piccinistes. Ces préoccupations intellectuelles et artistiques étaient chose courante, allant de soi; on n'appartenait au bon ton qu'à la condition de les avoir.

Lacépède fut, pendant son adolescence et durant une période de cinq à six années, l'âme de ces réunions mondaines. Entouré d'un groupe de jeunes gens, auquel il sut donner ses inclinations et qui l'acceptaient volontiers comme guide, il fréquentait les salons réputés. Il causait physique. Il tenait dans les trios et les quatuors la partie de clavecin ou celle de violoncelle. Il composa même et l'on entendit de lui des sona-

les et des motets. L'art musical et la science occupaient dans son esprit une place égale et privilégiée. Il en fut ainsi durant toute sa vie.

II

Son goût toutefois, malgré de tels succès, l'éloignait du monde, lui faisait apprécier davantage la solitude et l'existence paisible qu'il menait à la campagne, dans cette propriété de Lacépède dont il portait le nom. Précocement privé des attentions et des conseils d'une mère, il prit l'habitude, dès son enfance, de se replier sur lui-même, d'observer, de raisonner, d'éprouver à soi seul la force de son raisonnement. D'une nature sensible, affectueuse, délicate, il éprouva de bonne heure la nécessité de s'isoler pour sentir plus vivement et pour mieux réfléchir. Aucune sœur, aucune parente, ne l'ont assisté, enfant, dans la crise de son adolescence. Il n'avait autour de lui que des hommes, qui le chérissaient sans doute, mais dont l'esprit mûri ne s'accordait pas avec le sien, dont le cœur ne savait trouver les attentions, naturelles aux femmes qui apaisent et qui réconfortent.

Lacépède acquit ainsi, tout jeune, cette prédilection pour l'isolement qu'il garda toute sa vie. Il ne s'épanchait qu'en écrivant, ou en contemplant la nature. Les coteaux de l'Agenais offrent des spectacles riants et variés. Leurs pentes couvertes d'arbres fruitiers, leurs sommets plantés de cépées et de bois, les larges et fertiles vallées qui les séparent, montrent partout des scènes faites pour plaire. Du haut de ces collines, les regards se portent au loin sur la barrière dentelée, tantôt argentée par les neiges, tantôt dorée par le soleil couchant, que forme la chaîne montagneuse des Pyrénées. Lacépède éprouvait un vif plaisir à cette contemplation. Il regardait, il examinait, il lisait. Son amour de la solitude l'avait conduit à celui de la lecture. Ses solides études d'humanités le rendaient apte à tout comprendre. Il lisait donc, assis au pied d'un arbre, en face de ces lumineux tableaux étalés sous ses yeux. Son auteur favori était Buffon, alors dans tout l'éclat de sa renommée.

L'approche de l'hiver interrompait ces courses, ces méditations, ramenait le retour à la ville, et celui d'occupations différentes ou plus frivoles. Lacépède, chaque année, revenait avec un esprit plus sérieux, mieux formé. Son ambition s'éveillait; sa pensée s'élevait. Au lieu de composer des sonates, il s'attaquait au livret d'un opéra, et en écrivait à Gluck pour lui demander conseil. Au lieu de ne s'intéresser à la science que par des causeries de salon, il rassemblait autour de lui plusieurs amis, et fondait une société, qui existe encore, dont il fut le premier président. Il élargissait de plus en plus les horizons embrasés par ses pensées et par ses désirs. Ce qui devait arriver survint donc, et, comme toujours, une circonstance fortuite en acheva brusquement la lente préparation.

Des ouvriers terrassiers, en 1775, trouvèrent à Condat de la pyrite. Ces cristaux réguliers, d'un jaune d'or brillant, émerveillèrent. Lacépède, prévenu, estima nécessaire d'en référer à Buffon. Une correspondance s'établit avec le grand maître des sciences naturelles, comme elle s'était créée auparavant avec Gluck, le grand maître de la musique. Des aspirations nouvelles s'ébauchent, d'abord imprécises et fuyantes, plus nettes et plus impérieuses par la suite. La ville d'Agen, malgré ses ressources, ne suffit plus à les satisfaire. Lacépède, ayant épuisé tout ce qu'elle pouvait lui donner, songeait à vivre désormais aux lieux mêmes d'où il recevait ses conseils et ses directions. Il partit pour Paris. Il avait tout juste vingt ans.

III

Bernard-Germain-Etienne de la Ville, comte de Lacépède, ne pouvait manquer d'être bien accueilli dans la capitale. Venu de la Gascogne, comme tant d'autres qui ont su se pousser aux premiers emplois et les occuper dignement, il avait tout pour réussir : jeunesse, fortune, titres, relations. Il ne possédait qu'une qualité contraire : la modestie. Il ne cherchait point à se mettre en évidence, et ne le chercha jamais. Il appartenait à cette catégorie des Français du Midi, plus nombreux qu'on ne pense, d'apparence froide et calme, silen-

cieux et tenaces, qui concentrent leur ardeur comme s'ils voulaient la cacher, semblent avoir épuisé d'avance le cycle entier des jouissances extérieures d'amour-propre ou de vanité tellement il les dédaignent, goûtent au plus profond d'eux-mêmes, en dilettantes raffinés, leurs plaisirs ou leurs peines, et n'estiment jamais les choses que pour ce qu'elles valent vraiment. Cette réserve l'arrêta toujours.

Sa fougue juvénile, son ardeur au travail, l'emportent d'abord. Il commence par se répandre. Dès sa première journée, il prétend toucher à tout ce qui l'intéresse. Malgré les fatigues du voyage, il s'empresse, à peine arrivé, de faire à Buffon, au Jardin des plantes, une visite promise et attendue. Il se rend ensuite chez Gluck, lui soumet la partition qu'il avait composée sur le livret de l'Armide de Quinault, dont Gluck lui-même, par une rencontre curieuse, écrivait aussi la musique. Il dîne chez un de ses parents, l'archevêque de Lyon; il y écoute un sermon de l'abbé Maury. Enfin, il achève la journée par une représentation à l'Opéra où, dans la loge de Gluck, il entend Alceste.

La science et la musique eurent donc, sans délai, ses premiers hommages. Il fut obligé cependant, malgré sa capacité laborieuse, de s'intéresser à l'une plus qu'à l'autre. La musique passa la première; la science ne vint qu'après. Ne voulant point se mettre en compétition avec Gluck sur l'Armide, il cherche un autre livret d'opéra et choisit celui d'Omphale. Désireux de se perfectionner dans la composition musicale, il prend des leçons de Gossec. Ces travaux artistiques ne l'empêchent point de fréquenter les savants. Il fait partie du groupe des assidus de Buffon, et rencontre, dans ce Jardin des plantes où il devait professer plus tard, ses futurs collègues, Daubenton, Jussieu, Thouin. Il va chez Lavoisier, chez d'Alembert. Il fait sa visite à Franklin. Il fut enfin de ceux qui obtinrent l'un des derniers entretiens de Voltaire.

IV

Tout en s'attachant à ce qu'il préférait, il ne pouvait se dégager entièrement des devoirs mondains auxquels son titre et

ses cousinages l'astreignaient. Il se rend à Versailles pour une présentation à la Cour. Sa gravité polie, son jeune renom, lui ménagent des sympathies nombreuses. On l'invite, on l'entraîne. La société aimable et facile d'avant la Révolution offrait des séductions de toutes sortes. Lacépède, en pleine adolescence, malgré la maturité précoce de son esprit, se laissa tenter. Deux routes s'ouvraient à lui : celle des honneurs brillants, et celle, plus austère, de l'art ou de la science. On lui promit des grades, des ambassades; on lui laissa entrevoir une carrière pompeuse, capable de satisfaire toutes les ambitions d'un fils de famille noblement apparenté. Lacépède fut séduit. Sur les conseils de ses proches, il partit pour les principautés rhénanes, afin d'y renouer avec les maisons principales auxquelles il était allié.

Il parut à la cour du grand duc de Bade, à celle du landgrave de Hesse. On le nomma colonel au cercle de Wesphalie. Il consacra deux années à satisfaire cet engouement, compréhensible chez un jeune homme. Ce délai lui suffit. Ni son esprit, ni son cœur ne le portaient vers une existence pareille, où il ne rencontrait point ce qu'il cherchait. Son tempérament méditatif et réservé se heurtait trop souvent à des angles trop rudes. Il lui fallait le calme d'une vie de cabinet, tempéré par quelques liaisons savantes et choisies, et il trouvait une existence que sa finesse native, son éducation courtoise, lui rendaient à peine supportable. Il prit bientôt le parti de renoncer à cet avenir superbe qu'on lui préparait. En 1780, il retourna à Paris, pour retrouver ses amis, ses fréquentations scientifiques, sa musique, et l'air du pays.

V

Lacépède approchait alors de ses 25 ans. Les premiers enthousiasmes de sa jeunesse commençaient à se calmer. Son esprit se pondérait et se développait. Il prenait de lui-même une conscience plus vaste et plus ferme. Ayant résolu d'avoir une vie toute intellectuelle, il alla d'un trait à l'extrême. Il se laissa glisser, au gré de son penchant, vers la généralisation

et la méditation, plus que vers l'étude directe et l'analyse des choses. Il devint en fait ce qu'il était en principe, ce qu'il paraissait depuis son enfance : un philosophe et un penseur.

Cette résolution modifia ses premiers projets. Il avait éprouvé des déboires musicaux. Son opéra *Omphale*, distribué, et même répété, n'avait pu être joué par le caprice d'une cantatrice. De dépit, ayant jeté au feu les études d'autres livrets, *Alcine*, *Scandenberg*, il renonça à la musique dramatique. Toutefois, il ne renonça point à la musique elle-même. Plus que jamais il continua à composer; mais il écrivit des œuvres symphoniques, des sonates, et ce travail artistique devint pour lui, jusqu'aux dernières années de sa vie, un délassement favori, souvent une consolation.

Entre temps, il revenait à la science. A fréquenter chez Buffon, l'ambition s'éveillait en lui d'imiter un tel maître, qu'il admirait autant qu'il l'aimait. Ne pouvant songer à l'histoire naturelle, que Buffon accaparait, il alla vers la physique, et s'essaya à tenter pour elle ce que son protecteur et ami accomplissait pour la zoologie. L'œuvre de Buffon étant double, et tenant à la fois du naturaliste et de l'écrivain, Lacépède voulut, dans une autre branche, en faire autant.

VI

Il écrivit un *Essai sur l'électricité naturelle et artificielle*. Cet ouvrage, en deux volumes, publié en 1781 chez Didot le jeune, libraire-imprimeur de Monsieur, est signé du comte de Lacépède, colonel au cercle de Westphalie, membre des Académies et Sociétés royales de Dijon, Rome, Stockholm, Hesse-Hombourg, Munich, etc. Sous le couvert d'électricité, et selon les inclinations de l'époque, l'auteur décrit d'abord, et discute ensuite, tous les phénomènes auxquels l'électricité semble s'attacher. Il ne s'agit plus de physique seule, mais encore, et surtout, de météorologie, d'astronomie, de physiologie, même de médecine. La préoccupation du style dépasse toutes les autres. Ce livre est une sorte de poème scientifique en prose où dominant les aspirations littéraires et philo-

sophiques. Aussi connut-il deux fortunes. Accepté des gens du monde, des salons, et même loué par eux, les physiciens l'accueillirent plus froidement.

L'auteur ne se découragea point. Peu après, en 1782 et 1783, il publie les deux volumes d'un autre ouvrage, intitulé « *Physique générale et particulière* ». Ici, il se corrige de ses défauts et ne cherche plus trop à imiter le style de son maître Buffon. Il formait alors un vaste projet, et songeait à écrire un traité destiné à embrasser l'ensemble des connaissances scientifiques. Il voulait en arriver à étudier l'Homme, mais après avoir examiné au préalable tous les êtres vivants, et fait le tour de ce que peuvent apprendre à la fois la nature, la physique et la mécanique.

Un tel programme contient la science humaine presque entière. Lacépède pouvait donc le tracer, mais non le traiter. Son ardeur, pourtant, le fit s'élancer quand même. Il ne paraît point douter, à cette date, de la réussite; la circonstance remarquable fut qu'il réussit en partie. Il écrivit vraiment le principal de ce qu'il méditait, et rédigea, au soir de sa vie, une histoire naturelle de l'Homme, après avoir traité de l'histoire naturelle des animaux, réalisant ainsi, dans sa maturité, le plan conçu par sa jeunesse.

Ceci était l'avenir. En 1783, rien de ce qui survint ensuite ne semblait même s'annoncer. Lacépède passait seulement, aux yeux de beaucoup, pour un jeune seigneur épris de sciences, selon la mode du jour. La forme, dans ce qu'il produisait, l'emportait par trop sur le fond. On ne voyait en lui que l'apprenti savant, non pas le penseur et on lui fit comprendre qu'il ne devait point songer à faire partie, comme physicien, de l'Académie des sciences. L'auteur éconduit ne s'obstina point. Son incursion dans la physique venait de lui révéler sa véritable vocation, de le rappeler à son sentiment d'enfance et à son goût de la nature. Une circonstance imprévue, la mort de son père, survenue le 4 décembre 1783, l'arrêta pour un temps.

VII

Ce coup lui fut sensible. Il chérissait celui qu'il venait de perdre. Il cherchait même à se l'attacher de plus près, et l'avait décidé à se fixer à Paris. Ce deuil brisa ses projets. Il dut retourner à Agen pour les obsèques et le règlement des affaires. Là, dans le pays natal qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs années, entouré des affections et des sympathies d'autrefois, il éprouva ce sentiment complexe que beaucoup connaissent après les commotions violentes, fait d'aspiration au repos et du désir de revivre les souvenirs du passé. Au lieu de borner au temps strictement nécessaire son séjour en province, il s'attarda et peu s'en fallut qu'il ne s'établît à tout jamais dans la ville où s'étaient écoulées jadis les années heureuses, paisibles, de son enfance et de son adolescence.

L'association qu'il avait contribué à créer, huit années plus tôt, avant son départ pour Paris sous le titre de « Société des sciences, belles-lettres et arts d'Agen », subsistait toujours. Elle rassemblait encore la plupart de ses anciens membres, augmentés de quelques nouveaux venus. Son existence, pourtant, était précaire et discrète. Le retour de son fondateur lui procura un regain de force nouvelle. Un règlement plus explicite, plus complet, fut élaboré. Les séances eurent lieu régulièrement. Lacépède, nommé directeur, eut auprès de lui, comme secrétaire général, l'abbé Paganel, le futur conventionnel qu'il devait retrouver plus tard, sous le Consulat et l'Empire, dans l'administration de l'ordre de la Légion d'honneur. Et les choses reprirent leur cours, dans la capitale gasconne, comme si l'absence de huit années n'avait pas eu lieu.

L'an 1784 s'écoula ainsi. Lacépède présidait la Société, s'efforçait de la faire convertir en Académie royale, continuait à s'occuper de science et de musique. Sa province l'avait reconquis, au point qu'il semble bien qu'il ne l'aurait plus quittée désormais, si une circonstance forfuite, de celles qui modifient les carrières, n'était encore intervenue. La cause, une fois de plus, en remontait à Buffon, qui rappelait à Paris son disciple, comme il l'y avait appelé huit ans plus tôt.

VIII

Buffon, à cette époque, entraît dans la pleine vieillesse, et songeait à régler le sort que l'avenir pouvait réserver à son œuvre. Ayant tenté vainement de faire donner à son fils la survivance de sa charge d'intendant du Jardin des plantes, privé du concours de ses anciens collaborateurs, disparus ou écartés, il cherchait à se ménager un successeur éventuel et un continuateur, non pas tant dans ses fonctions administratives comme dans la publication de son Histoire naturelle. Il avait écrit les volumes des Mammifères et des Oiseaux. Ceux des Reptiles et des Poissons, parmi les animaux vertébrés, restaient encore à faire. Son grand âge ne lui permettait pas même de les commencer. Il fallait donc qu'il rencontrât quelqu'un d'assez capable pour en assumer la tâche, d'assez travailleur pour en préparer les matériaux, d'assez dévoué pour ne se point rebuter. Son choix s'arrêta sur Lacépède.

Daubenton le jeune, cousin et beau-frère de Daubenton l'ainé, demandait alors à se retirer de l'emploi qu'il occupait au Jardin des plantes, comme garde et sous-démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. L'occasion s'offrait toute prête; elle fut saisie, et Lacépède prit la place rendue libre. Son brevet de nomination fut signé par le roi, à Versailles, le 1^{er} janvier 1785.

Il obtint ainsi, pour ses étrennes, un accès officiel auprès de son maître, dans ce Jardin des plantes qu'il ne devait plus quitter. Ayant débuté, dès son enfance, par goûter les attrait d'une contemplation générale de la nature, il en arrivait maintenant à l'étude directe et complète. Il approchait de la trentaine, de l'épanouissement des forces de sa maturité, et trouvait enfin ce qu'il désirait surtout : une vie conforme à ses désirs intimes de renoncement et de labeur.

IX

Lacépède fit donc son entrée au Jardin du Roi, avec le titre de sous-démonstrateur et garde, aux appointements annuels

de deux milles livres. Le démonstrateur en premier était Daubenton l'aîné. Celui-ci, âgé de 70 ans, chargé en outre d'une chaire au Collège de France depuis 1778 et d'un enseignement d'économie rurale à Alfort depuis 1783, laissa volontiers toute liberté à son jeune suppléant, qui tint l'emploi entier. Sa fonction consistait à classer les collections d'animaux, à les cataloguer, puis à faire d'après elles un enseignement public et des démonstrations dans les salles du Cabinet.

Le nouveau professeur obtint de ses collègues une cordiale bienvenue. Les principaux étaient les botanistes Jussieu et Desfontaines, le géologue Faujas de Saint-Fond, le jardinier en chef Thouin, les chimistes Fourcroy et Brongniart, les anatomistes Portal et Mertrud. L'affabilité et la modestie du nouvel arrivant lui concilièrent sans retard leur estime et leur affection. Il n'eut bientôt que des amis, et put même jouer, dans l'intérêt de chacun, un rôle de liaison et d'entente dont le futur Muséum profita plus tard.

Il disposa ses journées de son mieux. Son véritable caractère, qu'il ne songeait plus à violenter, lui conseillait une existence studieuse et retirée. Il se confina donc parmi les collections, les classa, les arrangea, et il enseigna. Puis, fidèle aux vues de Buffon, il prépara les volumes des Reptiles et des Poissons, qui devaient donner une suite à ceux que son maître et protecteur avait déjà publiés. Sa tâche était lourde, mais cette difficulté ne pouvait l'embarrasser. Il eut soin, toutefois, d'alléger sa besogne pour mieux s'appliquer à son travail de science, et livra au public un livre sur la « Poétique de la musique », dont il s'occupait depuis plusieurs années. Cet ouvrage date de 1785.

X

C'est d'une instruction remarquable et d'un rare exemple de force morale, que ce cas d'un homme encore jeune, qui abandonne de plein gré les carrières brillantes auxquelles l'appelaient son nom et sa fortune, pour choisir un emploi modeste et s'y livrer avec joie. L'existence qu'il se composa

fut des plus simples. Il assura sa vie matérielle en prenant pension chez le secrétaire et bibliothécaire du Jardin des plantes nommé Gauthier, dont la femme, apparentée à la famille du maréchal de Villars, était mère d'un petit garçon de 5 ans. Là, auprès de ses collections, à portée de son laboratoire, aucun autre souci ne le tenait que celui de sa tâche. Lorsque Buffon, en juin 1787, réussit à acheter l'une des propriétés enclavées dans le Jardin, l'hôtel de Magny, devenu depuis le siège de l'administration du Muséum, Daubenton s'y installa, et auprès de lui, Lacépède avec les Gauthier. On travaillait le jour durant. Le soir, on se réunissait chez Daubenton, où venaient parfois quelques amis de choix et de haute réputation, comme Malesherbes. L'été, on partait pour la campagne, auprès de Montlhéry, au village de Leuville, dont le frère de Gauthier était curé. Le temps s'écoulait ainsi, entièrement consacré au travail. Les résultats ne se firent pas attendre. Bientôt Lacépède fut prêt à publier son ouvrage sur les Reptiles, qu'il divisa en deux parties.

XI

Le premier volume parut au début de 1788. L'auteur, sur la première page, conserve, à la suite de son nom et de son titre nobiliaire, la liste des Académies dont il est membre, mais il a supprimé la mention de son grade de colonel pour lui substituer celle de garde du cabinet du Roi. Il consacre son ouvrage aux animaux que l'on appelait alors des Quadrupèdes ovipares, parce qu'ils ont quatre pattes, mais qui, dans la règle habituelle, mettent au monde leurs petits vivants. Ces ovipares sont les Tortues, les Crocodiles, les Lézards, les Salamandres, les Grenouilles, association hétéroclite d'animaux dissemblables, que l'on confondait alors sous un même nom.

Le continuateur de Buffon s'efforce à nouveau d'imiter, dans cette première partie, le style de son maître, et de suivre une méthode identique, sans voir que le sujet s'y prêtait moins, car l'ignorance d'alors sur les Reptiles et les Batraciens demandait, pour s'atténuer, plutôt une étude technique qu'une

rédaction presque littéraire. Lacépède ne s'était pas dépouillé du penchant qui l'entraînait à écrire d'abondance. Du reste, il ne s'en défit jamais. Disciple fervent d'un génie inimitable, il crut bien faire en s'attachant à ne pas trop différer de son modèle. Mais on ne s'improvise pas; il était encore un néophyte et son inexpérience se révéla souvent. Pourtant il sut voir ses défauts et les corriger; son progrès s'affirma dès le second volume.

Une catastrophe avait eu lieu dans l'intervalle des deux publications : la mort de Buffon. Cette fin l'affecta grandement et le blessa de toutes les façons. Il écrivit, sous le coup de sa douleur, et inséra en tête de l'ouvrage qui allait paraître, un « Eloge de Buffon », panégyrique enthousiaste, où l'accent prend le mode lyrique et enflammé. L'auteur appelle à lui les naturalistes; il les convoque, les assemble sur une haute cime, et là, en face du soleil levant, entonne un hymne à la louange du disparu. Un tel souvenir ne s'effaça jamais. A l'heure même de sa propre mort, près de quarante ans plus tard, Lacépède se remémorait encore celle de Buffon et en parlait à ceux qui l'assistaient.

Le livre lui-même, bien que précédé de pages ardentes, est d'un ton plus discret, plus posé. Consacré en entier à la description des Serpents, il offre des qualités de précision que n'avait pas l'autre. Les espèces y sont désignées sous leur double nom, conformément à la méthode linnéenne. Le disciple suit toujours son inspirateur, mais il commence à écouter les voix qui venaient d'ailleurs. On opposait alors la manière de Linné à celle de Buffon. Les descripteurs, les classificateurs, accordaient à la première cette suprématie nécessaire qui la fit adopter partout avec rapidité. La seconde, où la puissance du mot devait se hausser à celle de l'idée, où l'idée elle-même prenait volontiers la forme biologique, ne pouvait être d'un emploi commun ni facile. Lacépède accepta donc, sur le conseil de Daubenton, de se ranger sous la règle linnéenne, et le fit sans hésiter.

XII

La disparition de Buffon eut ses conséquences inévitables. Une personnalité aussi haute, aussi considérée, occupe une telle place, que le vide laissé après elle oblige à des combinaisons nouvelles et produit une sorte de réaction. Les naturalistes de profession, les amateurs d'histoire naturelle, qui jadis, se groupant autour d'elle, lui rapportaient leurs moindres actes, fondèrent bientôt une association, dont les principaux membres étaient les professeurs du Jardin, assistés de notables tels que Lavoisier, et la placèrent sous le patronage de Linné, en la nommant « Société linnéenne », comme par une sorte d'opposition posthume que Buffon vivant n'eût point tolérée. Ils prirent même la décision de fêter chaque année, par une excursion en groupe, l'anniversaire, au 24 mai, de la naissance du patron étranger qu'ils venaient de se donner. Ils se ravisèrent plus tard et modifièrent leur titre pour celui de « Société d'histoire naturelle de Paris ». Ils publièrent un volume de rapports et de descriptions, et ce fut tout. La Société disparut ensuite, balayée par la Révolution; elle avait duré quatre ans, de 1788 à 1792.

Mais le Jardin des plantes subit avec une acuité plus vive les conséquences de cette mort. Buffon laissait des dettes, causées par les achats de terrains et les travaux de construction auxquels il s'était livré. Lui vivant, tout se payait, car l'argent affluait. Lui parti, les ressources supplémentaires manquaient, et on ne savait trop comment résoudre les difficultés. Professeurs et démonstrateurs regrettaient de ne posséder aucun rôle administratif. Ils désiraient la suppression de l'intendant, chef absolu, imposé par le roi, et souhaitaient la nomination d'un directeur choisi parmi eux, comptant réaliser ainsi les projets de Buffon qu'ils approuvaient, mieux que ne l'eût fait un intendant quelconque. Ces sentiments s'élevaient déjà devant Buffon vieillissant. Ils s'accrochèrent ensuite, avec d'autant plus d'intensité qu'une circonstance prévue, mais pénible, leur donna publiquement une raison de manifester.

XIII

Deux jours après la mort de l'intendant défunt, et sans plus attendre, son successeur fut nommé par ordonnance royale : le marquis de la Billarderie d'Angivillers, maréchal de camp aux armées. Un soldat était donc placé à la tête d'un établissement d'histoire naturelle, voué à l'enseignement et aux collections. Il devait régenter l'un, administrer les autres, gouverner un cénacle de savants et de professeurs. Cette nomination ne pouvait s'éviter, puisque la charge était de celles dont le Roi se réservait de disposer selon un ordre de succession établi. Dix-huit ans auparavant, la survivance de l'emploi ayant été donnée au comte Charles de Flahaut, et celui-ci l'ayant rétrocédée à son frère, le marquis de la Billarderie, ce qui devait être ne pouvait s'éviter.

Les résultats d'une telle nomination s'affirmèrent bientôt. Deux groupes se constituèrent au Jardin, défiants et presque hostiles : l'un composé de l'intendant et de ceux qui dépendaient entièrement de lui; l'autre fait des professeurs. Ce dernier se serrait autour de Daubenton, doyen d'âge, seul survivant de l'heureuse époque d'activité où Buffon, entouré de ses collaborateurs, écrivait son histoire naturelle et fondait ses galeries de collections. Un tel souvenir, joint à l'estime dont on gratifiait Daubenton, donna bientôt à celui-ci une autorité morale, qui, pour ne pouvoir s'affirmer par des actes, n'en était pas moins considérable. Lacépède vivait dans son intimité, et reportait sur lui toute la somme d'affection et de dévouement jadis consacrée à Buffon. C'est dans cette situation délicate et embarrassée que le Jardin des Plantes parvint au début de la période révolutionnaire.

CHAPITRE II

Sous la Révolution

I

Le modeste garde du Cabinet qu'était devenu Lacépède avait rompu avec ses premières et mondaines relations. Ses nouvelles fréquentations le portant vers les philosophes et les hommes de science, il ne pouvait se désintéresser du mouvement d'idées humanitaires et sociales qui, précédant la Révolution, entraînait ses meilleurs amis. Il fit comme eux et marcha à leurs côtés. La simplicité de ses mœurs, son affabilité, son libéralisme, son souci de venir en aide aux petits et aux faibles, l'avaient rendu populaire dans le quartier Saint-Victor, autour du Jardin des plantes. Aussi songea-t-on à lui dès qu'il fut nécessaire d'encadrer et de diriger les ardeurs qui s'éveillaient après avoir été longtemps contenues. On se souvint de son grade d'autrefois, et on lui confia le commandement de la garde nationale levée dans le district du Jardin du roi. Tel fut, en politique, son premier pas.

Il ne s'en tint pas là. Ces mêmes qualités qui l'avaient fait rechercher le poussèrent plus avant. Sa ville natale le désigna d'abord pour son député extraordinaire à l'Assemblée constituante. Enfin, aux élections de l'Assemblée législative, il présida les réunions électorales et fut nommé député de Paris.

La fièvre dont tout frémissait alors s'accordait mal avec l'occupation minutieuse, absorbante, tranquille, de l'histoire naturelle. Lacépède négligea celle-ci et consacra aux débats politiques son temps avec ses forces. Membre d'une influente loge maçonnique, dite des « Philosophes », il acquit bientôt une situation prépondérante, tout en s'effaçant de son mieux, ainsi qu'il le fit toujours. Il conseillait plutôt qu'il ne luttait, et on l'écoutait, car ces avis, judicieux et prudents, étaient de ceux dont il faut tenir compte. Dans les réunions privées où

se débattaient les questions, où se prenaient vraiment les résolutions, son importance grandit avec rapidité.

Pendant l'hiver de 1791, le Roi, soucieux de se ménager un tel appui, lui fit demander d'accepter la fonction de gouverneur du Dauphin. C'était se lier pour longtemps, s'éloigner du Jardin et des collections, s'interdire à tout jamais de tenir la promesse faite à Buffon; c'était aussi attacher son sort à celui de la vieille monarchie déjà chancelante. Lacépède refusa. Mais la cour insista et la Reine voulut elle-même tenter auprès de lui une dernière démarche.

Marie-Antoinette prit prétexte d'une visite qu'elle désirait faire, depuis longtemps, au Jardin et au Cabinet d'histoire naturelle. Elle eut avec Lacépède, dans l'embrasure d'une fenêtre, une longue conversation. On parla des événements actuels et on évoqua ceux que l'on pouvait pressentir. Elle l'invita à revenir sur son refus. Lacépède n'accepta pas davantage ces offres nouvelles, et profita de l'occasion pour donner quelques conseils. Pendant cet entretien, la foule s'amassait. Le bruit de cete visite, rapidement répandu dans ce quartier populaire et impressionnable, faisait accourir les gens. La situation était déjà tendue entre la cour et le peuple. Cette foule assemblée criait, chantait, s'excitait progressivement. Elle en arrivait peu à peu à ce point critique où le moindre incident pouvait, selon sa nature, causer une émeute ou apaiser les esprits. La Reine, effrayée, n'osait sortir. Lacépède la rassura, l'engagea à se montrer, à sourire, à saluer. Marie-Antoinette obéit; elle s'inclina, sourit, salua à plusieurs reprises. Cela suffit. Tous applaudirent, et le départ eut lieu sans difficultés.

II

La carrière politique active de Lacépède, pendant cette première partie de la révolution, s'arrêta bientôt. Membre de l'Assemblée législative, il ne devait point siéger dans la Convention, contrairement à plusieurs de ses amis, et notamment à son collègue Fourcroy. Mais ce passage aux affaires, quoique bref, se rendit profitable à l'histoire naturelle. Le Jardin

du roi, l'ancien Jardin royal des plantes médicinales, y prépara une transformation rendue nécessaire et son changement en Muséum national.

Cette rénovation fut projetée et décidée, sinon exécutée, en 1790. L'état de défiance, établi entre l'intendant la Billarderie et le corps des professeurs ou gardes, ne se modifiait point et s'aggravait plutôt. Les moindres froissements devenaient causes de conflit. Cette lutte se rendait chaque jour plus difficile pour l'intendant, qui devait compter avec l'influence politique de ses adversaires, acquise en sus de leur autorité de savants. Finalement, un décret de l'Assemblée nationale, rendu le 20 août 1790, décida d'inviter les « Officiers du Jardin des plantes et du Cabinet d'histoire naturelle » à se concerter et à rédiger un projet de règlement destiné à établir sur de nouvelles bases l'organisation de l'établissement.

Ce décret, attendu, escompté, reçut de suite sa sanction. Dès sa notification, le 23 août, eut lieu la réunion ordonnée par lui. Tous y assistèrent et même l'intendant. Ce dernier, ce jour-là, reçut en face, sans détours, les premières salves des hostilités. On ne voulut point de lui pour président, et Daubenton fut désigné, presque à l'unanimité, pour diriger les séances, avec Lacépède comme secrétaire. La Billarderie comprit; il assista encore à la séance suivante et s'abstint ensuite de paraître. Les « officiers », gardes et démonstrateurs, réunis en Assemblée plénière, travaillèrent sans lui.

Ils décidèrent de siéger sans désespérer, trois fois par semaine, jusqu'à l'achèvement de leur tâche. Ils nommèrent une commission de trois membres, Lacépède, Fourcroy, Portal, chargée de préparer les articles du projet et de les soumettre à l'acceptation de leur Assemblée. Le registre des délibérations existe toujours dans les archives du Muséum. Relié en veau bruni par le temps, il porte encore l'étiquette du papetier chez qui on l'acheta : « A l'image Saint-Etienne, rue Saint-Victor, près la place Maubert, Lavallard, marchand, tient un magasin de toutes sortes de papiers et généralement tout ce qui concerne l'écriture et la fourniture des bureaux ».

Ce fut cette commission et notamment Lacépède avec Four-

croy, l'un secrétaire, l'autre rapporteur, qui accomplit vraiment l'œuvre de reconstitution, où l'on décida de prendre le titre de Muséum, de créer et d'entretenir des collections aussi complètes que possible, de se consacrer à l'enseignement public de l'histoire naturelle et de toutes ses applications, de supprimer l'intendant pour le remplacer par un directeur choisi parmi les professeurs et élu par eux. La réunion plénière se borna à sanctionner et à approuver les articles. La fine écriture de Lacépède rend compte, dans le registre, de tout ce qui se passa.

La dernière séance eut lieu le 12 septembre. On convint de faire imprimer le projet, de l'accompagner d'une adresse servant d'exposé des motifs, et de demander au président de l'Assemblée nationale d'arrêter une date pour sa présentation officielle au Parlement. Mais l'affaire s'arrêta net et n'alla pas plus loin. Les préoccupations politiques, peut-être un retour offensif de la Billarderie, empêchèrent d'aboutir, et d'achever ce qui avait si bien commencé. Le Jardin resta comme il était, et garda à sa tête son intendant.

Pourtant la Billarderie se sentait touché. Il essaya de résister, intéressa Condorcet à sa cause en lui promettant sa survivance; mais ces pourparlers n'aboutirent pas. Aussi, cessant toute lutte, préféra-t-il s'en aller. Il donna sa démission le 25 décembre 1791. Son départ laissa les choses comme devant. Daubenton fit pendant plusieurs mois l'intérim administratif, jusqu'au 1^{er} juillet 1792, où Bernardin de Saint-Pierre fut nommé intendant du Jardin.

Certes, le conteur de *Paul et Virginie*, le philosophe des *Etudes de la Nature*, était mieux désigné qu'un soldat pour diriger un établissement d'histoire naturelle. En temps ordinaire, il eut sûrement tenu son emploi à la satisfaction de tous. Mais il venait en un mauvais moment. L'institution même de l'intendance se trouvait visée, en dehors de toute considération de personne. Il chercha cependant, malgré son caractère ombrageux et morose, à se concilier les sympathies de ses administrés. Il n'y réussit qu'à moitié, et la situation demeura sans changement.

III

Puis la Convention succéda à l'Assemblée législative. Elle décréta, en février 1793, que ses commissions de l'instruction publique et des finances lui fissent un rapport sur l'organisation qu'il conviendrait de donner au Jardin des plantes. Fourcroy, qui lui appartenait, qui avait été rapporteur de l'ancien projet, fut sans doute l'instigateur de cette décision. Mais, une fois de plus, rien n'aboutit. Il fallut un incident fortuit, plusieurs mois après, pour donner la solution.

Lakanal, ayant été chargé d'inventorier le château de Chantilly, eut l'idée de faire transporter au Cabinet du Jardin des plantes les collections d'histoire naturelle formées par les princes de la maison de Condé. Il voulut toutefois s'assurer par avance du nouvel emplacement, de ses dispositions, et alla visiter le Jardin. Il vit Daubenton, causa avec lui. Tous deux s'entretenirent du Cabinet, de son installation, de la nécessité d'un règlement nouveau, et Daubenton fit part à son interlocuteur du projet d'amélioration que ses collègues avaient formé jadis. Lakanal s'empessa de saisir la double occasion de satisfaire son désir de transfert sans en référer à l'acceptation de l'intendant en fonctions, et de résoudre une importante question d'intérêt public. Sa visite étant du 9 juin 1793, il soumit à la Convention, dès le lendemain 10 juin, l'ancien programme élaboré par Lacépède et Fourcroy. La Convention l'accepta le jour même. Le Muséum avait sa charte désormais.

La légende s'est emparée de cette histoire. Les nouveaux venus du Jardin, qui n'avaient pas assisté aux réunions de 1790, et notamment Geoffroy-Saint-Hilaire, surpris d'un changement aussi rapide, ont attribué à Lakanal seul, sur les conseils de Daubenton, la paternité de ce règlement. Il n'en fut pas ainsi. Le mérite de Lakanal, en cette rénovation du vieux Jardin, consista à examiner le projet primitif, à se rendre compte de sa valeur, et à le faire accepter sans délai, ce que nul n'avait obtenu avant lui.

La première assemblée des professeurs du nouveau Muséum

eut lieu le 14 juin. Tous y assistaient : Daubenton la présida, comme il avait présidé celle du début de la Révolution. Un seul manquait, et c'était le principal ouvrier : Lacépède, proscrit, avait dû démissionner quelques mois auparavant et quitter Paris.

IV

La lutte entre les Girondins et les Montagnards prenait alors toute son acuité. Lacépède n'appartenant point à la Convention, ce conflit ne l'intéressait pas de façon directe. Mais les événements s'entraînaient les uns et les autres, se précipitaient, et ils emportaient tout. Bien que ses opinions ne soient point différentes de celles de son collègue et ami Fourcroy, qui siégeait à la Convention et ne fut jamais inquiété, bien que lui-même ait obtenu l'estime et la sympathie de chacun, il se vit rangé parmi les suspects. Ses relations anciennes avec plusieurs Girondins de marque dont il était le compatriote, son titre nobiliaire, donnaient aux soupçons une apparence de véracité. Surveillé, menacé d'arrestation, il suivit les conseils de ses amis, et donna sa démission le 9 mars 1793. Ne voulant point émigrer, il se retira à Leuville pour y attendre des moments meilleurs. Cette attente dura près de deux années.

Il s'installa donc à la campagne, accompagné de la famille Gauthier qui s'obstina à ne point l'abandonner. Toutefois, on ne l'oubliait pas à Paris. Des ordres de prise de corps furent envoyés à la municipalité de Corbeil, dont Leuville dépendait, mais les magistrats municipaux les tinrent toujours pour inexistants et ne l'inquiétèrent en rien.

L'arrestation, à cette époque, dans un cas pareil, conduisait presque sûrement à la mort. On fit tout au monde pour l'éviter. On alla jusqu'à pressentir Robespierre, qui promit son appui, à la condition, pour Lacépède, de ne point revenir à Paris où sa protection serait peut-être insuffisante. Lacépède, obéissant à cet avis, resta donc à Leuville. Ceux qui l'entouraient vivaient dans une appréhension continuelle. Pour lui, si ce sentiment le touchait, il ne le montrait guère, à en juger d'après ses

occupations : il écrivit une partie de son ouvrage sur l'histoire naturelle des Poissons et il se maria.

Les hommes de la Révolution, à cotoyer sans cesse le danger, en avaient acquis une sorte d'endurance et d'indifférence. On risquait la mort chaque jour, on le savait, et l'on vivait comme à l'ordinaire, sans se lamenter ni se cacher. La violence des choses tragiques avait trempé les âmes. Lacépède, ayant emporté ses notes et ses manuscrits, travaillait et rédigeait. Entre temps, il se promenait et se délassait à ces sorties. Il allait souvent visiter les ruines de la tour de Montlhéry, qui se dressent toujours sur leur colline comme pour surveiller encore le pays; il y préparait les plans de ses rédactions. Il goûtait vivement les charmes du repos forcé que les événements lui avaient imposé. Il rappelle, dans une notice qu'il écrivit plus tard sur lui-même, son plaisir à rêver, étendu sur le gazon, à l'ombre des « peupliers inspireurs ». Il rencontrait parfois un autre fugitif comme lui, l'abbé Raynal, l'historien, alors au seuil de la vieillesse. Tous deux causaient, et le temps passait.

Son ami Gauthier mourut au début de cette exode, laissant à Lacépède le soin de sa femme et de son fils. Un sentiment nouveau, dans cette communauté d'existence et de soucis, ne tarda pas à naître et à grandir. Quatorze mois après cette mort, Lacépède, à Leuville, épousa la veuve et adopta l'enfant.

V

Cependant le Muséum s'installait. L'ancien intendant, dont l'emploi venait d'être supprimé, se retirait avec une pension, et l'administration, confiée désormais à l'assemblée des professeurs, était exercée par un directeur que ses collègues choisissaient parmi eux. On le nommait pour un an, et il n'était rééligible qu'une fois. Le premier fut encore Daubenton.

Parmi les questions que discutèrent sans tarder les professeurs-administrateurs, celle du retour de Lacépède prit la première place. Des deux chaires de zoologie créées dans l'insti-

tution nouvelle, l'une pour les animaux vertébrés, l'autre pour les invertébrés, celle-ci avait été donnée à Lamarck, qui devait l'illustrer, la première à Geoffroy-Saint-Hilaire, à peine âgé de 21 ans, appelé par Daubenton, quelques mois auparavant, pour remplacer Lacépède démissionnaire. Par suite, tout étant occupé, aucune situation ne se trouvait vacante. Fourcroy, l'ami et le camarade de l'absent, désireux de faciliter sa rentrée, décida d'agir en sa faveur dans le Muséum et dans la Convention. Dès la séance du 22 juin, douze jours après le début du régime nouveau, sur sa proposition, l'assemblée des professeurs décida que quatre d'entre eux se rendraient, sans délai, auprès du Comité d'instruction publique pour lui poser plusieurs questions, dont l'une consistait à demander la création d'une troisième chaire de zoologie. Celle-ci, dans la pensée de tous, devait revenir à Lacépède. Ces efforts furent vains. Les quatre commissaires, rendant compte de leur mandat le 24 juin, exposent que « plusieurs membres du Comité d'instruction publique ont estimé que le moment n'était pas favorable ».

Fourcroy, battu de ce côté, adopta une autre tactique. Dans la séance suivante, celle du 26 juin, il s'attaqua directement à Geoffroy-Saint-Hilaire, et lui reprocha d'occuper indûment une chaire, celle de Lacépède absent. A son avis, une telle substitution de personnes ne pouvait être admise. On discuta beaucoup, on ne s'entendit point, et on décida encore de porter le conflit devant le Comité d'instruction publique. Celui-ci se déclara incompétent, tout en estimant à la majorité, de façon officieuse, que « la nomination du citoyen Geoffroy était légale ».

Rebutés encore, les amis de Lacépède cherchèrent ailleurs. Quelques jours plus tard, dans la séance du 3 juillet, Daubenton proposa d'inviter le citoyen Lacépède, au nom de l'assemblée des professeurs, à faire au Muséum un cours de zoologie, jusqu'à ce que la Convention ait créé la chaire sollicitée. La proposition adoptée à l'unanimité, on en écrit à Lacépède, qui accepte à son tour. Mais les ressentiments politiques n'étaient pas éteints. On lui fit savoir qu'il était dangereux de revenir

à Paris. C'est alors que l'avis fut donné par Robespierre de ne point quitter Leuville et de rester oublié.

Le Muséum prit encore, dans sa séance du 13 nivôse an II (1^{er} janvier 1794), la décision de voir Lakanal, et de le prier d'insister auprès du Comité d'instruction publique pour demander à la Convention la création d'une chaire supplémentaire. Cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes. Elle fut la dernière. Il fallut arriver au 9 thermidor, et à la fin de la Terreur, pour que Lacépède ait enfin la possibilité de rentrer sans risques à Paris. Il le fit sous une forme étonnante chez un homme de son autorité scientifique et de son âge, car il touchait à la quarantaine : il revint comme élève de l'Ecole normale.

VI

L'Ecole normale de l'an III, créée par un décret du 9 brumaire (30 octobre 1794), fut supprimée le 30 floréal suivant (19 mai 1795), après quatre mois de cours souvent troublés. Cette disparition hâtive était inévitable. La Convention avait assemblé là, en leur donnant un traitement, et pour en faire des professeurs, des élèves de toute condition, de toute instruction, de tout âge. On y entraît à l'élection. Les anciens instituteurs y dominaient, mais on y voyait aussi des paysans, des ouvriers, même quelques soldats. Cette foule disparate réunissait 1.400 à 1.500 personnes. Des membres de l'ancien enseignement, sans places ni ressources, se portèrent candidats dans tous les districts du pays, et furent nommés. Lacépède reçut sa désignation de la municipalité de Corbeil.

Georges Cuvier vit fonctionner cette Ecole. « La Convention, écrit-il dans l'éloge historique qu'il a prononcé trente ans plus tard sur Lacépède, avait imaginé de former des professeurs en faisant assister des hommes déjà munis de quelque instruction aux leçons de savants célèbres qui n'auraient à leur montrer que les meilleures méthodes d'enseigner. Quinze cents individus furent envoyés à cet effet à Paris, choisis dans tous les départements, mais comme on pouvait choisir ainsi : quelques-uns à peine dignes de présider à une école primaire;

d'autres égaux pour le moins à leurs maîtres par l'âge et par la célébrité. Monsieur de Lacépède s'y trouvait sur les bancs avec Monsieur de Bougainville, septuagénaire, officier général de terre et de mer, écrivain et géomètre également fameux; avec le grammairien de Wailly, non moins âgé, et auteur devenu classique depuis quarante ans; avec notre savant collègue Monsieur Fourier. Monsieur de Laplace lui-même, et c'est tout dire, y parut d'abord comme élève; et aux côtés de pareils hommes siégeaient des villageois qui à peine savaient lire correctement. Enfin, pour compléter l'idée que l'on doit se faire de cette réunion hétérogène, l'art d'enseigner devait être montré par des hommes très illustres sans doute, mais qui ne l'avaient jamais pratiqué : les Volney, les Berthollet, les Bernardin de Saint-Pierre ».

Mais Lacépède n'eut pas l'occasion de s'asseoir sur les bancs où prirent place ses nombreux et turbulents camarades. Dès son retour, ayant retrouvé ses amis et ses relations politiques, il reprit la situation qui lui revenait et que nul ne chercha à lui disputer. Son autorité n'avait cessé d'être. Dès le 21 frimaire an III (11 décembre 1794), la Convention vota une loi portant qu'il y aurait désormais au Muséum un troisième professeur de zoologie. Peu après, dans sa réunion du 24 nivôse (12 janvier 1795), l'Assemblée du Muséum nomma Lacépède dans cette chaire, à l'unanimité des suffrages, pour la démonstration des Quadrupèdes ovipares, Reptiles et Poissons. Et Lacépède prit séance le 14 pluviôse (2 février 1795), Jussieu étant directeur, Lamark secrétaire.

VII

Lés temps de proscription se trouvaient révolus. Le principal fondateur du Muséum nouveau pouvait enfin pénétrer et travailler dans cette vaste et laborieuse maison qu'il avait, mieux que tout autre, contribué à créer. La charge entière des ressentiments qu'un tel changement avait occasionnés s'était abattue sur lui et l'avait durement frappé, mais non écrasé. Il revenait maintenant, prêt à consolider l'œuvre encore jeune

et hésitante. Il se mit à la besogne, continua son ouvrage entrepris avant la Révolution, interrompu par les événements, poursuivi durant les mois d'exil, et dont rien désormais ne paraissait pouvoir l'écarter.

La déférence qu'on lui témoignait, et qu'il avait rapidement su reconquérir, ne tarda point à se prouver par des actes. Dès l'année suivante, le directeur Jussieu étant arrivé au terme de son mandat, le vote unanime du Muséum se porta sur Lacépède pour le remplacer. Celui-ci n'accepta point. La réserve qu'il s'imposait et qui était une forme de son tempérament, le souci de ne point se laisser détourner de son travail par une fonction absorbante, lui conseillaient également de s'abstenir. Il ne le fit pas sans hésitation; mais, sa résolution une fois arrêtée, il sut y persévérer. Malgré l'instance flatteuse de ses collègues qui, après sa lettre de démission, l'avaient renommé une seconde fois, il obtint de rester à son rang, et cela seulement. Il n'accepta, pour l'année suivante, que la plume de secrétaire des séances, qu'il avait tenue jadis.

C'est en cette qualité, Jussieu se trouvant directeur pour la seconde fois, que Lacépède fut appelé à rédiger la relation d'une curieuse fête civique, caractéristique de l'époque, célébrée au Muséum le 10 ventôse an VI (28 février 1798), à l'occasion de la plantation d'un arbre de la liberté. Le traité de Campo-Formio, conclu quelques mois auparavant, avait, pour un temps, ramené le calme et la tranquillité. Chacun célébrait la paix et la concorde revenues. On s'efforçait de ne point écouter, ni d'entendre, les bruits de conflits possibles et de désaccords. Le Muséum eut donc sa cérémonie. Les professeurs portant des palmes vertes, entourés de gardes nationaux et de vétérans, traversèrent en pompe le Jardin, précédés d'une musique militaire. L'arbre planté dans la cour principale, on joua des hymnes patriotiques et l'air « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ». Le botaniste Jussieu prononça un discours chaleureux sur les bienfaits de la liberté. Puis on banquetta, on chanta, on discourut encore sur la prospérité de la République, sur la longue durée de la constitution, sur la paix assurée par la victoire. L'ironie des événements plaçait cette

fête, organisée dans un espoir d'apaisement par des savants pacifiques, à quelques semaines de l'expédition d'Égypte, des élections cassées de Floréal, et de la formidable coalition qui, vers la fin de 1798, dressa contre la France l'Europe presque entière.

VIII

Entre temps, en 1795, le gouvernement avait rétabli l'Institut. Daubenton et Lacépède siégèrent côte à côte dans la section de zoologie de l'Académie des sciences, et Lacépède, secrétaire en 1797-1798, fut appelé à prendre plusieurs fois la parole au nom de ses collègues. Mais sa tâche principale était parmi les collections ou dans son cabinet. Il habitait rue des Petits-Augustins, non loin de Saint-Germain-des-Prés, et venait régulièrement au Muséum; il consacrait à l'étude des Poissons, à la rédaction de leur histoire, tout le temps que lui laissaient ses relations et les soins accordés à sa femme souffrante. Sa besogne était double, comme celle de ses collègues, et comme elle est restée pour leurs successeurs. D'une part, il fallait classer les collections, les assembler selon leur ordre naturel, les exposer en public de façon satisfaisante, les remanier sans cesse pour les accroître et leur intercaler les pièces nouvellement arrivées. D'autre part, il fallait enseigner d'après ces collections, préparer les leçons et les dire. Lacépède se prêtait allègrement, sans faiblir, à ces deux labeurs.

La première partie de ce travail se compliquait, pour lui, de la peine qu'il prenait à rédiger son ouvrage sur les Poissons. La seconde ne lui inspirait pas moins de soucis, par la conscience qu'il apportait à la préparation méticuleuse de son enseignement. Non seulement il lui donnait sa portée complète, et cherchait à instruire l'auditoire tout en l'intéressant, mais il avait le soin, chaque année, de commencer par une leçon d'ouverture où il exposait le plan qu'il comptait suivre, et de terminer par une leçon de clôture, où il résumait les traits marquants de ce qu'il avait dit. Il considérait ces deux leçons celle du début et celle de la fin, comme étant d'une extrême importance. Il les étudiait, les approfondissait, polissait leur

forme, finalement les écrivait pour les lire et pour éviter de se laisser entraîner à l'improvisation ou de commettre des oublis. Quelques-unes d'entre elles ont été publiées, de l'an VI à l'an IX (1799 à 1802). Leur lecture est une révélation. Elle montre un Lacépède encore ignoré, et une histoire naturelle encore inédite, même après celle de Buffon.

Le Lacépède nouveau s'était façonné peu à peu durant ses années de jeunesse; il venait de s'achever pendant sa période d'exil. Désormais en pleine maturité, il prenait de lui-même une entière maîtrise. Naturaliste de métier, il s'était formé en surcroît comme philosophe et comme moraliste. L'étude de la nature, à ses yeux, ne contenait pas en elle seule sa propre fin. Il ne lui suffisait point d'examiner les êtres, de les décrire, et de s'arrêter là en estimant que la tâche se trouvait achevée. Il voulait davantage, cherchait plus avant. Il rapportait à l'homme en général, à l'humanité, à son progrès, à sa consolation, le fond même de ses recherches. Sa philosophie, sa morale, se dressaient sur ses observations de naturaliste. Il en venait à considérer les sciences naturelles comme celles du sage et de l'homme d'Etat. Par leur moyen il montrait à l'un les raisons de sagesse, à l'autre celles des actions des peuples. Esprit synthétique et prophétique, il planait sur les siècles et dominait les âges du passé avec ceux de l'avenir.

Ces leçons, que le professeur complétait à l'aide d'articles publiés dans les journaux et les revues, produisirent une vive impression. Le célèbre botaniste A.-P de Candolle, alors étudiant, les suivait avec assiduité. Il écrivit à ses parents, dans une lettre du 2 thermidor an VI (20 juillet 1798), le sentiment qu'il en éprouvait : « Lacépède a terminé son cours par un tableau du bonheur que procure l'histoire naturelle. Ce tableau était si vrai et si bien senti que presque tout le monde en était ému, ce qui est rare ici. Pour moi, je le suis encore en y pensant. Il doit nous le distribuer, et je veux vous l'envoyer, afin que vous vous réjouissiez de l'heureux sort qu'il me promet. Ce bonheur, je l'éprouve déjà dans mes études, qui sont si intéressantes que je ne puis m'en séparer un moment ».

IX

L'influence exercée par Lacépède à cette époque était grande, bien que discrète. Elle reconnaissait plusieurs causes : une hauteur d'esprit incontestable, un caractère honnête et droit, un nom respecté, une conduite digne et équitable. Elle s'appuyait à la fois sur la valeur scientifique et sur le caractère de l'homme qui la possédait. Elle se prévalait encore de cette considération presque superstitieuse, dont on entoure les gens qui ont échappé sans grand dommage à un grave danger. Lacépède représentait tout ensemble la haute science et la sagesse politique. D'abord élève de Buffon, dont il continuait l'œuvre, il avait ensuite siégé dans les premières assemblées du régime nouveau, subi la proscription, évité la mort, et repris son travail de savant. On l'en estimait davantage. Ses amis au pouvoir le recherchaient, le consultaient, l'écoutaient volontiers.

Ces fréquentations lui firent bientôt rencontrer à l'Institut, et dans plusieurs réunions, le général Bonaparte, revenu de l'armée d'Italie. Une amitié profonde lia rapidement ces deux hommes, mais réservée, ainsi qu'il convenait à la situation exceptionnelle de l'un et au tempérament pondéré de l'autre. Cette amitié personnelle, née en dehors de toute considération extérieure, s'exprima chez Lacépède par un attachement sans bornes, chez le futur empereur par une confiance inaltérable. Leur conduite mutuelle, et la façon dont ils se sont soutenus, ont prêté à des remarques nombreuses. On s'est étonné de voir un Empereur puissant consulter un naturaliste, placer un savant à la tête du grand ordre honorifique de l'Etat, et ce savant consentir à présider des assemblées délibérantes, à les diriger dans un certain sens, à jouer un rôle politique pour lequel il ne semblait point désigné. Ces choses étonnaient moins les contemporains. Elles s'éclaircissent, du reste, à la lueur des événements passés au début de cette liaison sous le Directoire. La forte situation de Lacépède, la gravité de son caractère, sa réputation méritée de sagesse, l'estime profonde dont on l'entourait, sa politesse courtoise et bienveillante, firent impression

sur l'esprit de celui qui n'était encore qu'un général des armées de la République. Cette impression ne s'effaça jamais.

Son premier effet, et l'un des plus frappants, se manifesta au lendemain du coup d'Etat de brumaire. Les Consuls, à peine installés, offrirent à Lacépède le ministère de l'intérieur. Celui-ci, toujours épris de tranquillité, soucieux d'achever la publication de son histoire naturelle, s'excusa et refusa, consentant seulement à faire partie du Sénat nouvellement créé. Il y entra, en amenant avec lui Daubenton son vieux maître, et plusieurs savants de ses amis.

(à suivre).

UNE GRANDE DAME AGENAISE PENDANT LA RÉVOLUTION

La Comtesse de CHATEAURENARD

(Suite ¹)

Les efforts de Madame de Chateaurenard demeurèrent vains. Non seulement le château de Cauzac, nationalisé, ne fut pas rendu à sa légitime propriétaire, non émigrée, mais il fut même cause, comme nous allons le voir, de son arrestation.

Entre temps, Madame de Chateaurenard se vit encore, vers la même époque, en butte à de nouvelles vexations de la part des agents du fisc. À bout de ressources et pressée par des besoins immédiats d'argent, la Convention, par décret du 3 septembre 1793, avait établi un emprunt forcé. En vertu de l'art. XIX du présent décret, la citoyenne Chateaurenard fut comprise sur le rôle pour la somme de 14.718 livres, 4 centimes, 9 deniers. Cette somme dépassait de beaucoup la part de ses revenus légalement imposés. Elle dut donc en toute hâte établir la liste de ses revenus, propriété par propriété, créance par créance, dans un mémoire que nous avons sous les yeux, mais dont il serait trop long de noter ici tous les détails. Disons seulement que le total net de ses revenus s'élevait, d'après elle, à la somme de 19. 218 livres, 4 centimes, 9 deniers; sur laquelle devait être distraite celle de 9.000 livres qu'elle était chargée, en vertu du testament de son mari, de placer chaque année au profit de ses trois enfants. Restait donc la somme de 10.218 livres sujette à l'emprunt forcé, en ce qui la concernait en propre, et 9000 livres en ce qui concernait ses enfants. On ne tint aucun compte de sa réclamation, pas plus que de son versement dans l'emprunt volontaire, de 10.000 livres, dont 3.000 en assignats et le reste en numéraire et ar-

(1) Voir N° Septembre-Novembre 1918.

genterie, et elle fut maintenue, le 1^{er} ventôse an II (19 février 1794), pour la somme indiquée plus haut (1).

Sous le coup de ces tracasseries incessantes qui se multipliaient chaque jour, il est bien naturel que seule à Agen, sans amie dévouée qui put partager ses peines et ses chagrins, Madame de Chateaurenard, en un moment d'abandon, ait librement exprimé ses sentiments dans une lettre qu'elle écrivit à une fille de confiance, chargée de la garde de ses enfants, à Senlis, et où, en termes assez vifs, elle lui apprenait la nationalisation du château de Cauzac. Fatale imprudence, en ce temps de délation et de terreur, qui allait lui coûter sa liberté ! Le Cabinet noir fit son œuvre déloyale. La lettre fut ouverte, et la citoyenne Chateaurenard immédiatement arrêtée. Que contenait-elle cependant de si criminel ? La protestation suivante de Gabriëlle de Chevigné, si émouvante, va nous l'apprendre :

Agen, 16 Nivôse, an II de la République française
une et indivisible (5 janvier 1794).

*La citoyenne veuve Chateaurenard aux citoyens composant le
comité de surveillance d'Agen.*

CITOYENS

La liberté, ce premier don de la nature, vient de m'être ravie, sur une lettre que j'ai écrite à une fille de confiance, chargée du soin de mes enfants à Senlis. Cette liberté, que je n'eusse jamais dû perdre parce que je l'aime, vient de m'être enlevée sur quelques plaintes amères que renferme cette lettre.

Citoyens, je me suis soumise à votre arrêté sans murmure. Écoutez mes plaintes, avec cette justice, cette humanité qui ont si bien caractérisé toutes vos démarches, depuis que les pouvoirs révolutionnaires ont été remis entre vos mains.

Mère tendre et tremblante sur le sort de mes chers enfants, je faisais mon unique étude de régir leurs biens aux termes des lois, en partageant autant que possible leur fortune avec ceux qui en sont dépourvus, donnant jusqu'à la prodigalité pour ainsi dire, à ceux qu'une erreur féodale avait cy-devant fait mes vassaux, par esprit de justice, pour les indemniser, s'il se peut, des sommes que les rentes et autres droits féodaux avaient arrachés de leurs

(1) Archives de Cauzac.

mains. J'étais encore occupée à compter le numéraire qui pouvait rester entre mes mains pour en faire un pur don à la République; je venais enfin de le déposer sur l'autel de la patrie et le consacrer à l'affermissement de la liberté républicaine, lorsqu'on m'annonça que la garde républicaine de Valence faisait main basse sur les propriétés que j'ai sur ce territoire, que rien n'était sacré pour elle, que l'intérieur [aussi bien] que l'extérieur du logis étaient saccagés et que bientôt il ne resteroit plus un clou dans cette maison, tandis que toutes celles de mes voisins avaient été respectées.

Abattue, consternée d'un pareil procédé, je n'ai pu m'empêcher de comparer mon action de la veille, quoique je n'eusse fait que mon devoir, avec celle que le comité de surveillance de Valence faisait commettre sur des propriétés qu'il eut dû respecter, puisque je n'ai jamais mérité de les perdre. Pénétrée de douleur, je ne savais à qui adresser mes regrets. Mon premier mouvement fut d'écrire à mes enfants et mon âme abreuvée d'amertume proféra des plaintes qu'elle désavoua dans la réflexion. Elle sent qu'il suffit d'être née pour cherir la liberté, mais convenons avec l'éloquent Robespierre, qui l'a dit avec tant d'énergie à la tribune, que si certaines autorités font tout ce qu'il faut pour faire aimer cette liberté et lui faire des prosélytes, il en est d'autres qui la tuent et la détruisent au lieu de l'affermir.

Je ne me rappelle plus toutes les expressions hasardées dans mon écrit, que mon cœur désavoue; mais à coup sur, il ne doit pas y en avoir de contre-révolutionnaires. Qui, plus que moi, doit désirer l'affermissement de la République ? et par conséquent le règne de la paix et des lois ? Une femme seule, livrée à elle-même, n'a-t-elle donc pas un besoin journalier de vivre sous leur égide ? Le bonheur de mes enfants, vers lequel tous mes vœux se portent par une pente irrésistible, ne dépend-il donc pas du bonheur de tous ?

Citoyens, ce sont là mes souhaits les plus chers. Si vous pensez, malgré tout, que mon arrestation doive être prolongée, prononcez, je suis soumise, mais vous pouvez, je dirai même vous devez, me mettre à même de régir les biens de mes enfants. Vous le devez parce que les lois éternelles de la justice et de l'humanité vous le commandent et vous crient de tourner les yeux sur trois innocentes victimes qui, je l'espère, se rendront un jour utiles à leur patrie.

Citoyens, je demande donc, que dans le cas où vous ne voudriez (*sic*) pas prononcer sur ma mise en liberté, vous ordonniez ma réclusion chez moi, pour que j'y puisse vaquer à mes affaires et consulter les personnes dont les lumières me sont indispensables pour en débrouiller le cahos. Vous me procurerez encore l'occasion d'être utile aux deux citoyens que vous aurez choisi pour ma garde.

J'attends tout de votre justice et de votre humanité. Vous êtes tous ou vous serez bientôt pères de famille; vous descendrez un instant dans le cœur d'une mère éplorée, qui, je vous l'assure, partagera tous ses soins entre l'amour de sa patrie et l'amour de ses enfants.

Salut et fraternité

Signé : CHEVIGNÉ CHATEAURENARD (1).

La liberté, Madame de Chateaurenard ne put l'obtenir. Le Comité de surveillance d'Agen fit droit cependant, en partie, à sa requête. Après douze jours d'incarcération dans une maison d'arrêt, il ordonna qu'elle serait détenue chez elle, mais sous la surveillance de deux gardes, et encore à ses frais. Cette pénible situation devait durer près de dix mois (1794).

Mais laissons-la parler elle-même, et, dans ses lettres et mémoires, nous raconter tous les détails de son arrestation et de son incarcération.

Le 25 ventôse an II (15 mars 1794), elle écrit au citoyen Monestier (de la Lozère) représentant du peuple en mission dans les départements de Lot-et-Garonne et des Landes :

REPRÉSENTANT DU PEUPLE !

Te détourner de tes fonctions législatives, c'est faire un tort à la République qui a un droit exclusif à l'employ de tes talents. Cependant, comme citoyenne de cet empire, j'ai droit à la justice et je dois t'éclairer sur ma conduite passée comme sur mes torts présents. La loi me l'ordonne; je ne m'en suis jamais écartée. Législateur du peuple français, écoute-moi; quelques mots vont porter dans ton âme la conviction de mon innocence.

Citoyenne, épouse et mère tutrice de trois enfants impubères, ma vie obscure s'est passée dans l'exercice de tous mes devoirs. Elle m'a obtenu l'estime de mes concitoyens; l'extrait ci-joint du procès-verbal de la séance des trois corps constitués de la commune d'Agen, en présence du peuple en est la preuve irréfragable (2). Voilà qu'elle j'étois il y a trois mois, comment donc ai-je attiré sur moi la sévérité du comité de surveillance. Je vais le dire avec franchise, sans atténuer ni pallier mes fautes. Mais avant tout je déclare que le comité ne s'est permis contre moi aucun acte

(1) Archives de Cauzac.

(2) Ainsi que le certificat de civisme de la commune de Cauzac que j'ai habité pendant nombre d'années avant et depuis l'époque de 89. Il est égaré au comité de surveillance.

qui ne fut juste. Il a du punir, mais il l'a fait avec discernement. Il ne m'a pas confondue avec les grands coupables, puisque je suis libre chez moi avec deux gardes.

La Convention a gémi sur les excès des gardes révolutionnaires et par une loi sage elle en a arrêté le cours. Représentant du peuple, tu vois en moi une de leurs victimes. Il plut à la garde révolutionnaire du district de Valence de se porter dans la maison de mes enfants (je n'ai pas une propriété qui ne soit à eux et l'aîné n'a que cinq ans). Je ne dirai pas les désordres qu'elle y commit pour ne pas captiver trop longtemps ton attention. J'étais paisible chez mon frère dans une campagne éloignée (1), on m'envoya un exprès pour m'en avertir. Conçois la profonde et l'inexprimable douleur d'une tendre mère faible appui de faibles enfants. J'avais malheureusement à écrire dans le district de Senlis à la servante chargée de leur enfance que je ne connais pas et j'avais à profiter du départ très prochain du courrier. J'écrivis dans un moment de vivacité. Ma lettre se ressentit de l'atteinte de mon âme. Je recommandai la plus grande sévérité dans leur éducation pour les accoutumer au bien-être comme au malaise. Je parlois des taxes qui se pratiquaient, que je craignais devoir les atteindre. Quels fantômes ne se crée pas l'imagination d'une mère lorsqu'elle est inspirée par son cœur. Je me plaignois enfin des excès commis nouvellement chez moi; mais il ne s'échappa de ma plume une expression amère contre la Convention, dont le nom ne fut pas articulé. Ma lettre fut interceptée, je fus punie ! (2).

Représentant du peuple, juge-moi avec indulgence. Quelle parité y a-t-il entre les expressions trop vives et échappées à la douleur d'une mère et les délits profondément criminels des ennemis de ma patrie. Ecoute les vagissements de mes malheureux enfants. Rends-leur leur tendre mère, leur unique appui. Daigne enfin ordonner ma mise en liberté, après en avoir conféré avec le comité

(1) Nous savons, par un mémoire de Madame de Chateaurenard, obligée de fournir un relevé exact de ses déplacements, pour être rayée de la liste des émigrés, qu'elle résida du 9 novembre au 8 décembre 93, chez un de ses frères, M. de Chevigné, qui habitait Prayssas. C'est pendant ce temps que la garde nationale de Valence pénétra violemment dans le château de Cauzac.

(2) Je fus incarcérée pendant 12 jours dans une maison d'arrêt, dont l'humanité du comité m'a retirée, ma santé étant fort dérangée. Je fus détenue chez moi avec deux gardes que j'ai payés jusqu'à ce jour; mais j'obtins, il y a quatre mois, ma liberté provisoire.

Ces détails (note 2), extraits de la double minute écrite de la main de Madame de Chateaurenard, n'ont pas été reproduits dans la pièce transcrite ci-dessus. Cette pièce, préparée pour le représentant du peuple, n'est pas de la main de la comtesse.

de surveillance; car un coupable pourrait échapper à la justice et se revêtir du manteau de l'innocence.

A Agen, le 25 ventôse l'an 2^e de la République une et indivisible (1).

Et trois jours après, le 18 mars, se conformant aux prescriptions de la loi pour obtenir sa liberté, elle rend compte, en ces termes, au Comité de surveillance d'Agen, de sa conduite et de l'emploi de son temps depuis le 1^{er} mai 1789 :

Au Président et citoyens composant le comité de surveillance à Agen.

Pour me conformer à l'article 9 du second arrêté du représentant du peuple dans le département de Lot-et-Garonne du 23 ventôse qui ordonne aux détenus qui réclament leur mise en liberté de rendre compte préalablement de leur conduite depuis le 1^{er} mai 1789, je m'empresse de faire parvenir au comité de surveillance, l'histoire de toute ma vie depuis cette époque. Je repèterai ici ce que j'ai déjà dit au représentant du peuple dans la petition que je lui ai adressée auquel (*sic*) j'ai joint le procès-verbal des trois corps constitués du 21 frimaire, petition dont j'ai déjà donné connaissance au comité. Les actions d'une femme privée, renfermée dans l'intérieur de son ménage, occupée du soin de ses enfants ne peuvent avoir rien de saillant et qui puisse faire ressortir son attachement à la Révolution. Cependant pour obéir à la loi, je dirai au comité que depuis la fin d'octobre 1787 jusqu'au mois de mars 1791, j'ai constamment habité Cauzac, maison appartenant à mes enfants, lieu voisin de cette commune. Là, j'ai tâché d'y être utile à tous les indigens. Je les ai soulagés autant qu'il a été en moi et je crois n'avoir rien à me reprocher en faveur de cette classe précieuse dont les douleurs m'ont toujours fortement intéressée.

Lorsque l'Assemblée constituante exigea le serment des prêtres, je continuai d'entendre la messe du citoyen Marques, vicaire de Saint-Victor, qui avait continué de la dire chez moi. Il fut un des premiers à faire le serment prescrit. J'ai tenu la même conduite envers le curé de la paroisse qui avait montré une égale soumission à la loi, ce qui doit prouver au comité combien j'ai toujours été moi-même jalouse de m'y conformer en tout point. Depuis le mois de mars 1791 jusqu'à la fin de janvier 1792, j'ai constamment habité la commune d'Agen où je suis accouchée du dernier de mes en-

(1) Archives de Cauzac.

fants (1), à l'époque de la fuite du cy-devant Roy. Il fut baptisé par l'évêque constitutionnel, comme les registres en font foi; autre preuve très marquante dans ce temps-là de mon attachement aux lois nouvelles, la garde nationale me fit l'honneur de me faire offrir un piquet pour accompagner mon enfant à l'église, comme on le pratiquait alors envers tous les bons patriotes, mais comme c'était une fille que l'on devait porter au baptême, le piquet n'eut pas lieu. A peine relevée de couches je fus obligée de partir pour Paris pour réclamer la justice de l'Assemblée constituante en faveur de mon mari, inculpé ici à tort. Son innocence fut reconnue et mon absence de cette commune ne fut que de dix-sept jours. Au milieu d'octobre de la même année, j'eus le malheur de perdre mon époux. Ce fut alors plus que jamais, que renfermée dans l'intérieur de ma maison, entièrement absorbée du soin de mes enfants, et de leurs affaires, ayant été nommée leur tutrice par le juge de paix de cette commune d'après l'avis d'un conseil de famille, j'ai passé près de quatre mois au milieu des gens d'affaires, presque ignorée du reste des humains. A la fin de janvier 1792, je partis pour Senlis avec deux de mes enfants, qui y sont encore pour me rendre au désir de mon frère aîné qui désirait les connaître. C'est celui qui a eu l'honneur de commander pendant plus de deux ans les troupes de la République comme chef de la 13^{me} division, confiance qu'il n'a perdue que par le seul décret qui a frappé ses semblables, comme ci-devant nobles. J'ai resté chez sa femme pendant trois mois environ. De là, je revins dans ce pays-cy à la suite de mes affaires et je passai près de huit mois à Causac, sans interruption, où j'ai tenu la même conduite qu'en premier lieu. A la fin de février 1793, je fus forcée de me rendre en Provence, pour y soutenir un procès relativement au bien de mes enfants, vis à vis d'un agent infidèle. Je quittai cette partie de la République vers le milieu de juillet de la même année et, depuis cette époque, je n'ai pas sorti de ce département, et j'ai habité soit Causac, soit la maison de mon frère à Preyssas, ou cette commune. Au mois de novembre (vieux style), pour me conformer au désir de la Convention, je me suis empressée de porter dix mille livres à l'emprunt volontaire, tant en argenterie qu'en numéraire. Dans le même moment j'ai envoyé à la société populaire une autre somme de mille livres également en numéraire pour les défenseurs de la patrie. Telle est, dans la plus exacte vérité, la vie et la conduite que j'ai tenue depuis l'époque de 1787 et dont je devais compte au comité. Il ne me soupçonnera point sans doute de quelque motif d'émigration dans les différents voyages que j'ai été forcée de faire, comme tutrice de mes enfants. La série des certifi

(1) Marie-Augustine, née à Agen, le 29 juin 1791.

cats de résidence que j'ai fournie très exactement au département, me met à l'abri d'une telle crainte. Il sait d'ailleurs que je n'ai jamais été portée sur aucune liste des émigrés.

Je finis pour ne point abuser davantage des moments précieux du comité et n'entrerai pas dans d'autres détails, qui lui prouveraient également que je ne me suis pas écarté un seul instant des principes républicains, ainsi que les trois corps constitués l'ont reconnu dans le procès-verbal du 21 frimaire, que je supplie le comité de vouloir bien se faire représenter avant de me juger.

Salut et fraternité.

Signé : CHEVIGNÉ-CHATEAURENARD.

A Agen, le 28 ventôse, l'an 2^e de la République une et indivisible (1).

Non content d'avoir arrêté Madame de Chateaurenard, le Comité de surveillance se livra encore, contre elle, incarcérée dans sa demeure, à d'incroyables tracasseries; témoin la lettre suivante qu'elle écrivit à la municipalité la prévenant de l'acte arbitraire commis à son égard, d'après lequel sa cave avait été l'objet d'une visite et tous ses vins mis sous scellées.

Citoyens, si le comité de surveillance me laissoit la liberté de paroître en ville, je me serois rendu sur le champ auprès de vous pour vous instruire de ce qui s'est passé chez moi hier au soir à huit heures et demie. On a posé les scellés sur ma cave. Les marques d'intérêt et de bienveillance que j'ai déjà reçues de vous m'y auroient conduite avec la confiance qu'inspire toujours l'autorité lorsqu'elle se trouve dans une main aussy juste, mais n'ayant pas osé franchir les bornes qui ont été posées à ma liberté, j'ai prié la citoyenne Gardet de vous aller porter ma douleur et mes plaintes. Elle revint sur le champ me rendre quelque calme en m'assurant que vous les aviez accueillies avec les bontés auxquelles vous m'avez accoutumé. J'espère, citoyens, que vous y mettrez le comble en me faisant eximer de sur la liste des commissaires chargés de l'enlèvement des vins et que vous voudrez bien faire lever les scellés qui ont été mis sur ma cave, d'autant qu'elle ne contient qu'une très petite quantité de vin pour ma consommation ordinaire et que par une suite de vos soins je n'ai point été portée sur la liste des gens suspects envoyés à la Convention. Il seroit juste que je ne sois pas comprise dans celle des commissaires de cette

(1) Archives de Cauzac.

commune. Ignorant si le district doit concourir avec vous, citoyens, dans cette affaire, je serois bien plus tranquille sy vous, seuls, aviez le droit de prononcer. J'ai pris le parti de former une pétition près de cette administration que je vous envoie sous cachet volant. Vous voudres bien la faire valoir s'il y a lieu. Les commissaires doivent revenir à trois heures et m'ont assuré qu'une fois l'inventaire fait, il n'y avoit plus à y revenir. Je vous prie donc de vouloir bien décider ou faire décider ce matin cette affaire pour m'éviter ce nouveau chagrin (1).

Voici la teneur de la pétition adressée aux membres du district d'Agen.

Citoyens, la veuve Chateaurenard vous expose qu'hier à huit heures et demie du soir, trois commissaires de cette commune se sont rendus chez elle à l'effet de procéder à l'inventaire et reconnaissance exacte de tous les vins et liqueurs qui se trouvoient dans sa cave et autres endroits de sa maison et d'apposer les scellés sur ladite cave, et que comme il était déjà nuit, on a remis l'inventaire à aujourd'hui après avoir scellé la cave. Ayant appris que cette mesure étoit prise seulement envers les personnes regardées comme suspectes, la veuve Chateaurenard espère de la justice des administrateurs du District que comme elle n'est point comprise sur la liste des gens suspects qui a été envoyée à la Convention, ils voudront bien la faire eximer de dessus celle des commissaires nommés par cette commune et faire lever les scellés apposés sur sa cave, d'autant qu'il s'y trouve très peu de vin et seulement pour sa consommation journalière ainsi que l'ont reconnu les commissaires (2).

Enfin, en ce même mois d'avril 1794, Madame de Chateaurenard est tenue d'apporter la somme de 4.000 livres à un emprunt forcé de 60.000 livres, voté par la municipalité d'Agen pour fournir aux habitants « une viande nécessaire en remplacement du pain ». Elle ne le peut pas, et fait valoir en ces termes les raisons de son refus.

Au maire et aux officiers municipaux de la commune d'Agen.

Citoyens, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 29 germinal relativement à l'enprunt de 60 mille

(1) Archives de Cauzac.

(1) Idem.

livres pour lequel vous me dites que je suis tenue de payer quatre mille livres. Personne plus que moi, citoyens, n'a montré jusqu'ici plus de zèle et d'exactitude à acquitter pour mes enfants les différentes charges que les besoins de la République ont nécessité de faire supporter à chaque individu. Dons patriotiques, impositions annuelles, dons volontaires, emprunt forcé, j'ai tout payé sans me permettre aucune réclamation, quoique dans cette ville, il en est qui n'ont payé que 56, 65, 120 livres d'emprunt forcé, qui sont plus riches que mes enfants ne le sont aujourd'hui. Je n'en ai pas moins été taxée à 15.000 livres. Tant de charges de tout genre ont tellement épuisé mes moyens que je suis hors d'état aujourd'hui d'en acquitter aucune et d'autant mieux qu'une partie de mes denrées fournies par réquisition ne doivent être payées, dit-on, que lorsqu'elles seront rendues aux armées. C'est ce que l'on m'a fait dire à Valence. J'espère, citoyens, d'après cet exposé que vous voudrez bien me dispenser de coopérer au nouvel emprunt. Si contre mon attente vous persistiez dans cette demande, vous serez les maîtres de faire vendre les meubles ou le bien de mes enfants. Les formalités qui en seront la suite leur prouveront un jour que je n'ai négligé aucun moyen pour conserver leur patrimoine. Vous savez que par les nouvelles lois, je n'en suis plus que la simple administratrice. Salut (1).

La détention de Madame de Chateaurenard dura, nous l'avons dit, près de dix mois. Elle ne prit fin que le 23 vendémiaire, an III (14 octobre 1794). Ce jour là, en effet, le représentant du peuple Isabeau, délégué dans les départements du Bec d'Ambez et de Lot-et-Garonne, prit l'arrêté suivant :

« Vu la petition de l'autre part et l'avis du comité de surveillance d'Agen, le représentant du peuple arrête que la citoyenne veuve Chateaurenard sera mise sur le champ en liberté. A Agen, le 23 vendémiaire l'an 3 de la République.

Signé : C. ALIX, ISABEAU

Pour copie conforme :

*Le président du Comité révolutionnaire,
DUTROUILH, L'AINÉ, président*

Le 9 thermidor venait d'ouvrir les portes de toutes les prisons de France. Agen ne pouvait manquer d'en bénéficier à son tour. Le régime de la Terreur était définitivement passé.

(1) Archives de Cauzac.

Tout semblait donc faire présager une ère de réparation et de liberté. Pourquoi faut-il, hélas ! que Madame de Chateaurenard n'ait pu en profiter. Toujours victime des haines jacobines, ses épreuves n'étaient pas terminées.

III

Le département des Hautes-Pyrénées ne désarmait pas. Nous avons vu qu'au commencement de 93, sur les instances des hommes de confiance de Madame de Chateaurenard, les administrateurs, alors en fonctions, avaient décidé que son nom serait rayé de la liste des émigrés. De nouvelles élections amenèrent-elles des hommes nouveaux plus sévères et moins bien intentionnés ? Toujours est-il que, malgré l'envoi de toutes les pièces demandées, en règle, dont dix certificats de résidence, le département des Hautes-Pyrénées, se basant sur ce que, « s'il est prouvé par ces certificats que la résidence de « la pétitionnaire remonte jusqu'au 9 mars 1792 et plusieurs « années auparavant, il n'est pas également prouvé que la « résidence d'Ognon, de Marseille, de Prayssas, d'Agen, etc. « ait été continuée sans interruption; qu'il se trouve de nombreuses lacunes entre ces diverses dates, surtout en ce qui « concerne le voyage de Marseille, au mois de juin 1792, etc; « arrête, le 14 floréal an II (3 mai 1794), qu'il n'y a pas lieu « de statuer sur la demande en radiation de la veuve Chateaurenard. » (1).

Et aussitôt sont mis en vente les meubles de Guizerix en attendant que les immeubles et ceux d'Aubarede, toujours sous sequestre, le soient à leur tour.

Prévenue, Madame de Chateaurenard prie aussitôt ses amis et régisseurs que ces ventes soient arrêtées. Elle-même essaie de faire valoir le bien fondé de ses réclamations.

Le 22 frimaire an III (12 décembre 1794), Cassaigneau,

(1) Archives départementales des Hautes-Pyrénées. Extrait du registre des délibérations du Directoire du département. Cf. : Archives de Cazac.

agent national près le district d'Agen, s'empresse, sur ses instances, d'adresser une réplique à son collègue près le district de la Neste, pour faire surseoir à ces mesures injustes et vexatoires, répétant, à satiété, que « la citoyenne Chateaurenard « n'a jamais émigré, qu'elle n'a jamais été comprise sur la « liste des émigrés d'Agen, son domicile habituel; enfin, sur « tout, que les biens qu'elle administre appartiennent à ses « enfants mineurs, dont le plus âgé n'a pas six ans, et qu'à « ce titre, ils ne peuvent être mis en vente comme biens nationaux. » (1).

Toutes ces suppliques, toutes ces instances finirent par avoir raison de la conscience des magistrats de Tarbes. Si les administrateurs du département s'étaient montrés impitoyables, les juges du district se montrèrent plus indépendants et moins injustes. Par arrêt du 8 pluviôse an III (27 janvier 1795), ils acquiescèrent aux désirs de Madame de Chateaurenard.

L'administration du district de Tarbes, est-il dit dans cet arrêté, s'occupant en exécution de la loi du 27 brumaire dernier de la pétition faite par Augustine-Louise-Françoise-Gabrielle Chevigné, veuve Chateaurenard, a considéré :

1° Que s'il est juste de punir ceux qui ont méchamment et lâchement trahi et déserté leur patrie, outragé leur frère et formé des projets criminels, il l'est tout autant de venir au secours des citoyens qui n'ont à se reprocher que de la négligence et des retards souvent excusables, et quelquefois amenés par les circonstances, la loi peut la couvrir des ombres de la suspicion, la présomption doit la céder aux preuves morales, et il serait contre tous les principes d'assimiler ces divers individus dans le traitement et de leur faire subir une égalité de peines;

2° *Que les listes des personnes prévenues d'émigration qui ont été dressées, n'ont pas toujours été marquées au coin de l'équité: des dénonciations intéressées, de faux rapports, des haines et des passions particulières, le désir de trouver des coupables, le cruel plaisir de faire des victimes, et peut-être un zèle outré pour la chose publique y ont fait donner place à des personnes qui ne devaient pas y figurer* (2);

(1) Archives de Cauzac.

(2) C'est un juge révolutionnaire, au lendemain même de la Terreur, qui écrit cela. Il faut que les abus aient été bien grands pour qu'il ne craigne pas de le reconnaître ainsi !

3° Que cette réflexion s'applique d'autant plus à l'hypothèse actuelle que la pétitionnaire classée au nombre des émigrés dans ce district n'est point comprise dans la liste des émigrés du département de Lot-et-Garonne, ni du district d'Agen où elle a son domicile habituel;

4° Que déjà le département des Hautes-Pyrénées avait reconnu le bien fondé de sa demande par arrêt du 29 mars 93, mais que par nouveau jugement du 18 floréal dernier il était revenu sur sa décision bien à tort, puisqu'il avait en mains toutes les preuves que la pétitionnaire n'avait pas émigré.

Pour ces raisons et pour bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici le district de Tarbes arrête :

Art. 1^{er}. — Le nom d'Augustine-Louise-Gabrielle Chevigné, veuve de Chateaurenard sera rayé *provisoirement* de la liste des émigrés du département des Hautes-Pyrénées.

Art. 2. — Fait main-levée du sequestre mise sur les biens d'Aubarède et dépendances, comme appartenant à Henry-Joseph, Magdeleine et Marie-Augustine Chateaurenard, en vertu du testament de leur père du 10 octobre 1791, et réintègre lesdits enfants dans ces propriétés.

Art. 3. — Ordonne que le produit des fruits et de la vente du mobilier sera rendu à ladite Chevigné, comme tutrice de ses enfants; charge le directeur de l'agence nationale de demander au receveur de l'enregistrement à Tarbes et de rapporter dans le délai d'une décade l'état certifié de remises, paiements et versements qui ont été faits et des dépenses qui auront été acquittées pour pouvoir fixer et déterminer le montant des reprises de ladite Chevigné;

Art. 4. — Le présent arrêté sera adressé au Comité de législation, au directeur de l'agence nationale et à la municipalité d'Aubarède, à la diligence de l'agent national.

Délibéré en séance publique à Tarbes, le 8 pluviôse, 3^e année républicaine par les administrateurs du district de Tarbes. Signé : TRAMARAYGUES, FERRÈRE, DUCLOS, LAPORTE agent national, DECAMPS, secrétaire-général (1).

Suivant deux arrêtés, l'un du district de la Neste, du 15 ventos an III (4 avril 1795), l'autre du Directoire du département

(1) Archives départementales des Hautes-Pyrénées. Registre des délibérations du district de Tarbes. Cf. : Archives de Cauzac.

des Hautes-Pyrénées, du 8 messidor an III (26 juin 1795) donnant main-levée du sequestre des dits biens, et maintenant M^{me} de Chateaurenard en leur possession (1).

Sa victoire était donc encore une fois complète, mais au point de vue du droit seulement. En réalité, la situation était bien différente. La correspondance de ses hommes d'affaires va nous édifier sur ce point.

Le 22 pluviôse an III (10 février 1795) Jèze annonce à Madame de Chateaurenard, toujours à Agen, que le sequestre des biens de Guizerix est enfin levé. Mais il la prie d'envoyer de suite un homme de confiance pour venir mettre fin aux dégradations du gouvernement.

Madame de Chateaurenard le remercie aussitôt des services qu'il lui a rendus, et lui fait part d'une lettre d'un sieur Cazabone, voisin d'Aubarede, lui donnant les détails les plus affligeants sur ce domaine : « Ils ont abattu la maison; toutes les terres sont en friches ». Il offre de se charger de l'administration de ce domaine. Faut-il la lui confier? Combien elle regrette que Jèze ne puisse plus s'occuper de ses affaires. Elle est du reste bien décidée à se rendre sur les lieux, au mois d'avril. »

Nouvelle lettre de Jèze, neveu, du 19 ventôse an III (9 mars 1795). Son nom est définitivement rayé de la liste des émigrés par les deux districts de Tarbes et de la Neste; mais ses biens, qu'il est allé voir, sont en bien mauvais état. « Les réparations
« du moulin deviennent énormes par la méchanceté des bri-
« gands qui existent dans les environs. Le fer de la chaussée
« a été enlevé, les pierres du canal volées; les bois sont jour-
« nellement abattus », tel est un aperçu de sa situation.
« J'ajouterai seulement qu'un mauvais sujet de prêtre asser-
« menté, chargé de l'atelier de salpêtre à Guizerix, s'est per-
« mis de faire miner les parois d'une superbe grange qui
« servait à renfermer vos grains, votre vin, pain, etc., à un
« tel point qu'elle croulera incessamment si vous ne donnez

(1) Archives des Hautes-Pyrénées. Idem.

« pas des ordres pour remédier à la méchanceté et à l'impé-
ritie de cet homme. »

Quant à lui, qui ne demandait qu'à vivre tranquille, oublié des hommes, « Monestier de la Lozère, l'a nommé juge au tribunal de Castelnau-Magnoac, avec menace de réclusion en cas de refus ». Il lui est donc impossible de continuer à s'occuper utilement de ses affaires... (1).

Madame de Chateaurenard fit droit à sa demande et prit Cazabonne pour le remplacer dans son domaine d'Aubarède. Instruite par lui des dégradations commises sur sa propriété, de la vente de son vin par le district, de la coupe de ses bois, de la démolition d'un pavillon de la maison, le seul logeable, « bien qu'elle n'offre aucun vestige de chateau-fort », elle lui écrit la belle lettre suivante, que nous ne saurions passer sous silence, malgré sa longueur, tant s'y étale à nu la noblesse de ses sentiments.

« Le citoyen Daux, citoyen, m'a remis quelque temps après sa date la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser concernant les dégradations qui se sont commises dans des temps d'anarchie sur le malheureux domaine d'Aubarède. Ho, homme tendre et compatissant, quel soulagement n'est-ce pas pour le cœur navré d'une mère de trouver encore après tant de persécutions un être bon et vertueux que ces malheurs intéressent et cela sans avoir l'honneur d'être connue de vous, sans que vous puissiez deviner quel attachement on sent malgré soy pour nos enfants, beaux comme des anges, mais que la devastation semble avoir fletri dès le berceau. Oui, vous voyez en moi une victime de l'oppression. Tous les biens de mes enfants sont partout dans le même état que celui d'Aubarède. Ils ne possédaient malheureusement que des terres seigneuriales; je n'ai pu malgré ma soumission aux lois, malgré les sacrifices énormes que j'ai fait en leur nom à ma patrie résister à ce torrent devastateur. Enfermée pendant un an avec des gardes, sans tenir d'aucun côté aux ennemis de mon pays, je ne m'en suis pas moins vue dans l'impossibilité de remplir en rien mes devoirs de tutrice. J'ai voulu cent fois abandonner ces fonctions pénibles, espérant que d'autres peut-être sauveraient de l'abus quelques lambeaux de cette si déplorable fortune. Mes amis m'y ont toujours empêchée se flattant que ce titre si respectable sous

(1) Archives de Cauzac.

tous les gouvernements pourrait conserver mon existence encore si nécessaire à mes enfants et contribuer à me rendre ma liberté. Néanmoins, citoyen, malgré tant d'embarras et d'affaires, je n'ai négligé à aucune époque de faire parvenir très exactement mes certificats de résidence dans tous les départements, où mes enfants ont des biens. Ils ont été enregistrés, puisque dans ce moment on en retrouve au département des Hautes-Pyrénées. Cependant sous les prétextes les plus frivoles on n'en avoit pas moins passé outre et mis contre toute justice les biens de mes enfants, dont l'aîné a 6 ans, sous la main de la nation. Mais depuis, que la vertu et la probité ont anéanti le règne de la terreur, j'ai recouvré facilement ma liberté, que je n'aurais jamais dû perdre et j'ai réclamé avec raison cette même justice du district de cette commune, pour qu'elle voulut bien éclaircir celle du district de Laplaine et de Labarthe sur les torts qu'ils avaient à redresser quant aux biens d'Aubarède et de Guiserix (celui-ci est au moins aussi dévasté que l'autre); enfin notre agent national a reçu de celui de Laplaine un extrait du procès-verbal qui me donne main-levée du séquestre et rend Aubarède à ses enfants, avec les fruits perçus depuis qu'ils en avaient été dépossédés ainsi que le prix de la vente du mobilier. Ce brave homme me fait passer dans l'instant cette pièce consolante; il n'a jamais vu les larmes des malheureux sans y mêler les siennes. Le neveu de Jèze qui s'est donné tous les soins sur les lieux pour faire valoir mes droits m'annonce qu'il espère dans peu la même justice pour Guiserix. Je devois tous ces détails trop longs peut-être à l'homme généreux qui sans me connaître a bien voulu se donner la peine lui-même de me faire parvenir par un de ses amis. Mais nous nous affligeons d'Aubarède dont j'ignorais une très grande partie et surtout la démolition de la maison. Je sçais parfaitement que ce ne sont que des squelettes, des ombres de ces mêmes biens que l'on me rend et que peut-être les revenus de 10 années ne pourront pas suffire à améliorer et à rendre passables; mais il n'est pas de sacrifice que je ne fasse pour sauver à mes enfants tout ce qu'il sera possible de faire et pour réparer autant qu'il sera en moi; et mon cœur flétri si longtemps par la douleur se sent encore le courage de tout faire si les lois continuent à protéger l'innocence.

Mais je ne puis être partout, je ne puis tout voir, je ne puis tout conduire. Mes enfants ont des biens dans cinq départements. J'ai besoin d'agens fidèles. Ha ! j'aurais bien plus besoin encore d'hommes probes et vertueux qui pussent surveiller leur gestion, s'identifier en quelque sorte avec moi dans ma qualité de tutrice et les empêcher de ruiner et spolier dans chaque endroit ce qui

peut rester de bien. Ne l'ai-je donc pas trouvé cet homme bienfaisant dont il faudroit pour mon cœur maternel une répétition dans chaque lieu où j'ai des biens à régir. N'existe-t-il pas, au moins pour Aubarède, cet homme vertueux que les malheurs de mes enfants dans cette commune oppressent tellement qu'il n'a pu résister au besoin qu'il a d'en faire instruire leur mère. Ne m'offre-t-il pas ses services ? Oui, c'est vous, c'est vous, je ne suis pas indiscrete, vous êtes venu au devant de moi et vous m'aidez de tous vos conseils pour rendre ce bien à la culture et pour empêcher désormais la dévastation et le pillage. Hatez-vous, je vous en supplie, de m'indiquer tous les moyens que j'ai à prendre pour améliorer ce bien autant que les circonstances le permettent. Indiquez-moi un homme que nous puissions mettre là et qui vous soit subordonné. Je vous enverrois ma promotion. Je vous crois un brave homme. Nul moyen d'en douter. Les amis honnêtes se devinent. Le votre est dans votre lettre. Je n'ai rien à redouter en vous priant d'accepter ce témoignage de confiance. Le grand âge de Jèze le met désormais dans l'impossibilité de régir mes affaires. C'est une brave famille que mon mari a toujours estimée, que la révolution avait rendu pusillanime. Quel est celui dont elle n'a pas abattu le courage ? Son neveu m'a servi sans me connaître autant qu'il a été en lui; mais il me mande très positivement qu'il ne peut ni ne veut plus se mêler de la gestion de mes biens. Il me mande d'y envoyer quelqu'un. Je jette en vain les yeux de tous côtés. Je ne vois personne. (Ah ! que nous avons été trompés !) Si je n'avais qu'Aubarède d'après la confiance que me donnent vos offres de service, je ne songerois à y envoyer personne; mais j'ai Guiserix qui existe à 5 heures d'Aubarède, qui est dans un état affreux, un moulin à réparer de fond en comble dont les réparations se monteront peut-être à quinze mille livres. Quel dédale d'affaires ! Quelle gestion pénible pour une mère faible, appui de ses faibles enfants. Je finis pour ne pas vous écrire un volume. La confiance est probité, elle veut tout dire et j'abuse de vos moments. Daignez, je vous supplie, me répondre le plus promptement que vous pourrez. Je n'affranchis point le port de cette lettre pour être plus sûre qu'elle vous parviendra. Ayez la bonté d'en tenir note. Comme j'espère que nous aurons bien d'autres affaires à traiter ensemble, ce déboursé fera partie des autres faux frais que je vous occasionnerai. Veuillez aussi me donner exactement votre adresse et votre qualité ou profession et les moyens que j'auroi de vous faire passer des fonds pour obvier au plus pressé et de réparer ce qui est indispensable ... (1).

(1) Archives de Cauzac.

Bien qu'ayant annoncé qu'il ne voulait plus et ne pouvait se charger de l'administration de Guizerix, Jèze neveu, écrit encore à Madame de Chateaurenard, pendant toute cette dernière année 1795, quelques lettres d'affaires, où il la tient au courant de ce qui se passa. La situation de ce domaine tient au courant de ce qui se passe. La situation de ce domaine est pire que celle d'Aubarède (17 novembre 1795)...

Aucun fermage ne rentre; tout est en friches; qu'elle se décide donc à venir; sa présence est indispensable. Il arrive d'Aubarède (17 novembre 1795); il vient d'expulser un fermier, « véritable fripon qui a tout dégradé ». En outre le seul pavillon habitable a été démoli par arrêté du district sous le prétexte qu'il y avait quelques ouvertures à créneaux qui annonçaient la féodalité. Les matériaux en ont été vendus avec le reste du mobilier. En bon républicain, on doit trouver cela bien juste... Vos lieux ont été exploités, pour l'utilité de la République, disent-ils. Ils sont extrêmement dégradés. Les habitants de ces contrées se sont tellement familiarisés avec la rapine que je suis à chercher le moyen de les réprimer... Enfin votre superbe pigeonnier a été abattu, et tous les matériaux vendus avec le mobilier... Que faut-il faire ?

Et Jèze neveu, termine en annonçant à la comtesse que « le
« voilà dégagé de toute fonction publique. Le corps électoral
« m'avait gratifié d'une place d'administrateur du départe-
« ment. J'ai donné ma démission sur le champ. Quand on a
« perdu sa fortune, son état, il faut savoir renoncer à toute
« espèce d'ambition. » Il se met donc de nouveau à son entière disposition (1)

Malgré ces ennuis continus, communs du reste en ces tristes années à tous les propriétaires, il semble que Madame de Chateaurenard ait eu enfin le droit, après tant de vicissitudes, de goûter un peu de repos. Il n'en fut rien cependant. Ses ennemis ne cessent de s'acharner sur elle, et vont lui susciter de nouvelles difficultés.

La Convention s'était séparée le 24 octobre de cette année 1795, non sans avoir réprimé l'insurrection des Montagnards du 1^{er} prairial (20 mars) contre la réaction thermidorienne, et,

(1) Archives de Cauzac.

quatre mois après, le coup d'Etat tenté par les royalistes, le 13 vendémiaire an IV, qui furent, on le sait, mitraillés devant Saint-Roch par le général Bonaparte.

Un des premiers soins du nouveau gouvernement fut de rendre plus rigoureuses encore les dispositions contre les émigrés. Dès le jour même de son installation, le Directoire promulgua, le 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), un décret dont les articles 12 et 13 étaient ainsi conçus :

ART. 12. — « Les femmes d'émigrés même divorcées et non
« remariées à l'époque de la publication de la loi, les mères,
« belles-mères, filles et belles-filles d'émigrés, non remariées
« et âgées de plus de vingt et un ans, seront tenues de se re-
« tirer dans la huitaine de la publication du présent décret et
« jusqu'à la paix générale, dans la commune de leur domicile
« habituel en 1792. Elles y resteront sous la surveillance de
« leur municipalité et ce, à peine de deux années de détention.
« Sont exceptées celles dont les communes sont au pouvoir
« des rebelles dans les départements de l'ouest.

ART. 13. — Toutes les dispositions de l'article ci-dessus
« sont également applicables à tout citoyen dont la femme
« sera émigrée ou qui sera parent d'émigré au degré de père,
« beau-père, gendre et petit-fils. La contravention sera égale-
« ment punie de deux années de détention. »

Ce n'était pas le cas de Madame de Chateaurenard. Elle n'avait jamais émigré, ainsi que l'avait reconnu le département des Hautes-Pyrénées; et si, en l'année 1792, après la mort de son mari, elle avait habité quatre mois Oignon, près de Senlis, chez son frère, ainsi que le prouvait son certificat de résidence, elle n'avait jamais quitté la France et avait toujours maintenu son domicile légal et habituel à Cauzac, canton de Beauville, et non à Agen, où elle ne résidait que trois mois par an et encore comme locataire. L'arrêté du Directoire ne pouvait donc l'atteindre.

Eh bien ! Sur une nouvelle dénonciation, la municipalité agenaïse ne le jugea pas ainsi. Le 7 mars 1796, (17 ventôse an V) elle lui adressait à Cauzac, d'où elle ne bougeait pas, l'invitation suivante :

*Les Administrateurs municipaux de la commune d'Agen,
à la citoyenne Chateaurenard.*

CITOYENNE,

Votre inscription sur la liste générale des émigrés vous oblige, d'après la loi, de vous rendre dans notre commune. L'exécution littérale de la loi sur le fait de l'émigration prononcée, recommandée par le ministre de la police générale, nous fait un devoir de vous en rappeler les dispositions pour que vous vous y conformiez sans délai.

Salut et fraternité.

Signé : SEMBAUSEL, administrateur municipal (1).

Immédiatement, Madame de Chateaurenard leur répond :

CITOYENS,

La citoyenne Chevigné, veuve Chateaurenard, vous expose que malgré qu'elle soit dans la meilleure intention d'obéir de suite à l'invitation que vous lui avez faite de se rendre dans la commune d'Agen pour y demeurer sous votre surveillance en exécution de la loi du 3 brumaire dernier (an IV), elle est dans l'impossibilité de pouvoir obtemperer dans l'instant à cette requisition, attendu qu'étant changée à sa campagne avec toute sa famille et chargée du soin et de l'administration de ses biens, elle est dans la nécessité de prendre des arrangements indispensables, pour faire transporter tous les effets et son ménage à Agen, ce qui ne peut guère s'opérer dans un temps aussi rude et où les chemins sont absolument impraticables, sans s'exposer à perdre ses bestiaux. Sa qualité de tutrice de ses enfants lui impose l'obligation de veiller à la conservation de leurs propriétés. Elle a déjà éprouvé des pertes assez considérables pour qu'elle ose espérer que vous lui accorderez un temps moral pour faire sa translation de domicile sans qu'elle ait à éprouver la déperdition de ses effets. Elle aurait besoin, citoyens administrateurs, que vous lui accordassiez un délai de deux mois, d'autant que son homme de confiance qui a l'administration de ses biens de Cauzac, lorsqu'elle n'y est pas elle-même, est obligé de faire un voyage dans le département de la Charente-Inférieure, pour y régler des affaires d'un intérêt majeur qui regardent ses enfants et qu'il serait on ne peut plus avantageux pour elle que cet homme de confiance fut de retour à Cauzac, lorsqu'elle viendra à Agen. Il s'en faut bien, citoyens,

(1) Archives de Cauzac.

que l'exposante veuille éluder l'exécution de la loi, ni compromettre votre responsabilité. Elle a si peu le dessein, qu'elle s'est mise d'elle-même sous la surveillance de l'administration municipale de Beauville, dans le territoire de laquelle elle réside et où elle avait fait sa translation de domicile. Elle ne balancerait pas à se rendre de suite à Agen, s'il y avait du péril dans la demeure. Elle espère donc, citoyens administrateurs municipaux, que vous voudrez bien lui accorder la faveur qu'elle réclame (1).

Elle adresse en même temps aux administrateurs du département la pétition suivante :

CITOYENS ADMINISTRATEURS,

L'administration municipale d'Agen me prescrit de me rendre dans sa commune pour y être sous sa surveillance en exécution de la loi du 3 Brumaire dernier, comme comprise sur la liste des émigrés du département des Hautes-Pyrénées. Je me serais hâtée d'obéir si ma santé et mes affaires me l'avaient permis. Mais informée depuis, que la loi du 3 Brumaire prescrit aux individus compris dans les listes d'émigrés de se retirer dans les communes de leur habitation de 1792, j'ay reconnu que je remplirai mal la loi en me retirant dans celle d'Agen, puisque je n'y ai nullement habité. Je me suis conséquemment adressée à la commune de Beauville pour faire statuer d'une manière légale le lieu de mon habitation. Et conséquemment celui ou je dois satisfaire à la loi du 3 brumaire et l'arrêté qu'elle a pris ne nous laissera aucun doute que mon habitation constante n'ait été dans la commune de Cauzac. En effet je n'ay résidé dans la ville d'Agen que momentanément. Ma demeure habituelle a été dans ma maison de Cauzac. Il est indifférent à la chose publique que j'exécute la loi soit à Cauzac, soit à Agen; mais il n'en est pas de même pour les intérêts de mes enfants. Chargée de leur tutelle, je dois veiller à la réparation et aux travaux de leurs biens. L'intérêt de tous est spécialement dans l'agriculture et l'amélioration des propriétés.

Je veux, citoyens administrateurs, qu'aucune considération ne puisse vous déterminer; mais la loi est impérieuse et commande de montré que je n'ai pas habité celle d'Agen, mais bien celle de résider dans la commune que j'habitais en 1792, et il est bien démontré que je n'ais pas habité celle d'Agen, mais bien celle de Causac, c'est dans cette dernière commune que je dois exécuter la loi.

(1) Archives de Cauzac.

Le citoyen Chateaurenard n'a jamais eu d'habitation fixe à Agen; il n'y a eu qu'un pied à terre où il ne passait jamais plus de trois mois. Sa résidence constante était à Cauzac où son goût et ses affaires l'appelaient sans cesse. Depuis mon veuvage je n'ai résidé à Agen qu'en 1793, parce que le comité de surveillance m'y tenait en arrestation. Mais devenue libre, j'ai cru devoir renoncer par une déclaration formelle à mon habitation d'Agen ou par une suite des abus de l'ancien régime, les cy-devant nobles étaient compris au rôle des impositions. Et c'est sans doute sous ce rapport que la municipalité d'Agen a cru que mon habitation constante était dans sa commune. Mais si cette idée pouvait être fondée, tous les cy-devant nobles seraient considérés habitants d'Agen, parce qu'ils étaient tous compris au rôle qui leur était propre et vous concevrez, citoyens, que cette prétention serait ridicule.

Il est constant que les anciennes lois, que la jurisprudence des tribunaux et celle du conseil auraient prononcé que le droit d'habitation dans une cité ne pouvait s'acquérir que par une habitation constante et non interrompue de sept mois et demie. Or, je défie qu'on parvienne à prouver que le citoyen Chateaurenard et moi ayons jamais habité la ville d'Agen, non seulement l'espace de temps prescrit par la loi, mais seulement trois mois sans interruption.

D'après ces considérations, citoyens, j'ose espérer de votre justice que vous maintiendrez l'arrêté de la municipalité de Beauville et que vous déterminerez que subirai la loi du 3 brumaire dans et que vous déterminerez que je subirai la loi du 3 brumaire dans mon domicile à Cauzac et si la surveillance de cette municipalité ne vous paraissait pas suffisante vu l'éloignement, j'offre de vous donner telle caution que vous pourriez prescrire pour garantir de ma personne et de mes actions (1).

Enfin, elle n'hésite pas à envoyer encore au ministre de la police générale cette réclamation :

CITOYEN MINISTRE,

Par une erreur dont je poursuis le redressement, le département des Hautes-Pyrénées, dans lequel je n'ai jamais habité, non plus que mon mari, mais dans lequel ce dernier avait des biens, m'avait comprise sur la liste des émigrés. Aussitôt que j'en fus instruite je m'empressais de réclamer et j'obtins de l'administration de ce département un arrêté de radiation.

Pendant que mon mari vivait, nous habitions une partie de l'an-

(1) Archives de Cauzac.

née dans la ville d'Agen et l'autre partie à la campagne, sur un domaine appelé Cauzac, commune de Beauville. Peu de temps après la mort de mon mari je quittai Agen et je fixai mon séjour sur ledit bien. Sa nature, son étendue et le mauvais état de ma santé, qui me permet rarement de me déplacer rendirent ce parti nécessaire. J'ai vécu tranquille avec mes enfants dans cette commune, jusqu'à ce moment, où l'administration municipale d'Agen, en vertu de la loi qui met sous la surveillance des municipalités les personnes qui se trouvent sur la liste des émigrés et qui n'en ont pas été rayées définitivement veut m'obliger à venir faire ma demeure sur son territoire lors même que je n'ai aucune habitation dans la ville d'Agen.

Ce n'est point pour me plaindre des ordres de la municipalité d'Agen, que je m'adresse à vous, citoyen ministre; elle croit que la loi lui fait un devoir d'agir ainsi. Sous ce rapport je ne dois pas la blamer : mais je pense que cette loi dont les sages dispositions ont pour objet de faire exercer une surveillance active et constante sur les personnes qui se trouvent sur la liste des émigrés, jusqu'à leur radiation définitive, ne s'oppose point à ce que je continue d'habiter à Cauzac, puisque là comme à Agen, je serai sous la surveillance de la municipalité, qui connaît ma conduite depuis et avant la Révolution. D'ailleurs, citoyen ministre, en vous observant que ce n'est point le département de Lot-et-Garonne dans lequel j'ai constamment habité, que le bien sur lequel je fais mon domicile exige ma présence, qu'il est distant d'Agen de près de deux lieues et que l'intérêt de mes enfants en bas âge et dont j'administre les biens aurait à souffrir beaucoup de mon éloignement de ce domaine. Enfin, citoyen, le mauvais état de ma santé rend nécessaire mon séjour à la campagne.

Par ces motifs, veuillez, citoyen, autoriser mon séjour dans la municipalité de Beauville et sous la surveillance de l'administration municipale de cette commune, jusqu'à ce que j'ai obtenu ma radiation définitive.

Salut et fraternité (1).

Et elle fait suivre le tout du certificat de visite suivant de Garreau, son médecin à Beauville :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
LIBERTÉ, ÉGALITÉ. FRATERNITÉ.

Certificat de visite.

Nous officier de santé du canton de Beauville nommé par l'ad-

(1) Archives de Cauzac.

ministration du dit canton le 23 nivose 4^e année républicaine, certifions que la citoyenne Chevigné, veuve du citoyen Chateaurenard, habitante dans la section de Causac éprouve depuis quelque temps des resserrements spasmodiques (*sic*) qui lui rendent la respiration laborieuse, un embarras dans le système nerveux avec grande sensibilité et une tension des nerfs, dont les effets nous laissent un pronostic facheux.

En conséquence, nous estimons que la citoyenne ci-dessus dénommée a besoin pour rétablir sa santé de faire son séjour, à la campagne, que l'air crasse et pesant des villes en augmentant l'acreté des humeurs déterminerait une irritation plus considérable dans le système nerveux et produirait des affections vaporeuses à un très haut degré.

Fait à Cauzac, le 26 ventose an 4^e de la République française une et indivisible (16 mars 96).

Signé : GARREAU, medecin (1).

Une si inlassable énergie ne devait pas rester sans récompense. Madame de Chateaurenard fut admise à résider à Cauzac, son domicile habituel, et dispensée de venir à Agen. Cette fois encore elle avait eu raison de ces incessantes vexations.

Entre temps, elle écrit à la nouvelle municipalité de Beauville pour lui réclamer « tous les fers, balcon, rampe du degré de l'intérieur, du portail d'entrée, etc., du château de Cauzac, qui avaient été pris lors de la visite du dit château et qui sont déposés au chef-lieu de Beauville, dans le lieu désigné par l'ancienne administration. » (1).

L'été de 1796 et les premiers mois de 1797 se passèrent dans un calme relatif. Jèze écrit bien toujours de Guizerix et d'Aubarède, que les rentes et fermages ne rentrent point, qu'il ne peut obtenir de l'administration aucune réparation des dommages causés, qu'il se heurte à un mauvais vouloir permanent; qu'il vient d'écrire à son ami Mailhe, député des Hautes-Pyrénées, une lettre où il lui expose la situation de Madame Chateaurenard et insiste pour qu'il fasse définitivement lever le sequestre de ses biens, la loi du 9 brumaire ayant

(1) Archives de Cauzac.

(2) Idem.

réserve au pouvoir exécutif seul le droit de prononcer en dernier lieu la radiation des noms des émigrés (30 ventôse an IV, 20 mars 1794); qu'il crains toujours que cette malheureuse question ne soit jamais définitivement tranchée et qu'elle ne lui occasionne encroe de nouveaux embarras, etc. Madame de Chateaurenard vit paisiblement à Cauzac, entourée de ses enfants, dont les soins, ainsi que la gestion de ses nombreux domaines absorbent tout son temps; elle a, par sa présence continuelle et aussi ses charités, reconquis tous les cœurs.

Le coup d'état de fructidor allait lui porter un nouveau coup, non moins cruel que les précédents.

On sait qu'une lutte sourde existait entre le Directoire d'un côté et les Conseils des Anciens et des Cinq-Cents de l'autre. Les élections de 1797 avaient introduit surtout dans la première assemblée un grand nombre de députés, sinon royalistes, du moins hostiles à la République. Les anciens Montagnards, encore puissants, s'émurent et préparèrent un coup d'Etat. Leur homme était Augereau. Le général fit entrer 12.000 hommes dans Paris, et sous la pression de l'armée, les Conseils votèrent, le 18 fructidor an V (4 septembre 1797) la déportation de cinquante-trois de leurs membres, les plus compromis par leurs opinions modérées. Ce fut le retour momentané de la Terreur. Les émigrés, naturellement, furent les premiers visés. Le Directoire remit aussitôt en vigueur contre eux les anciennes lois d'exception, et, dès le lendemain, 19 fructidor, promulgua une loi, en vertu de laquelle tous les soi-disant émigrés qui n'avaient pas justifié la radiation de leurs noms devaient immédiatement sortir du territoire français.

Il semble que Madame de Chateaurenard ne pouvait être comprise dans cette catégorie. Il n'en fut rien cependant, puisque le 19 septembre (3^e jour complémentaire de l'an V), elle recevait de l'administration municipale d'Agen l'ordre suivant :

(1) Archives de Cauzac.

CITOYENNE,

L'administration municipale se fait un devoir de vous donner connaissance des dispositions de la loi du 19 fructidor, dans lesquelles vous êtes comprise, comme n'ayant pas justifié de votre radiation définitive de la liste des émigrés. Aux termes des articles 15, 16, 17, 18, 20, 21 de cette loi, vous êtes tenue de sortir du territoire de la République dans une quinzaine à dater de la publication de la loi qui est du 27 fructidor, et vous ne devez correspondre qu'avec les personnes que vous aurez chargé de poursuivre en votre nom votre radiation définitive.

Salut et fraternité.

ANDRIEU, *administrateur municipal.*

Et le lendemain, 20 et 21 septembre, trois passe-ports lui étaient délivrés : l'un par la commune de Beauville, l'autre par celle d'Agen, le troisième par l'administration du département de Lot-et-Garonne, pour se rendre à l'étranger.

Celui du département est ainsi conçu :

LIBERTÉ — ÉGALITÉ
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LOI DU 19 FRUCTIDOR AN V

Passeport à l'étranger

en conséquence de la loi du 19 fructidor an V

Laissez passer la citoyenne Augustine-Louise-Françoise-Gabrielle Chevigné, veuve de Louis Joseph D'aimard D'alby Chateurenard, obligée de sortir du territoire de la République en vertu de l'art. 15 de la loi du 19 fructidor an V, native de Nantes, domiciliée de la commune de Cauzac, canton de Beauville en ce département, âgée de trente cinq ans, taille de cinq pieds trois pouces, cheveux et sourcils châtains, figure ovale, front ordinaire, yeux bleus, nez long, bouche moyenne, menton rond.

À laquelle nous, administrateurs du département de Lot-et-Garonne, avons délivré le présent passeport pour se rendre en Espagne, où elle a déclaré vouloir se retirer, passant par Auch, Tarbes, Peau, Orthez, Bayonne et Saint-Jean de Luz, sous l'obligation d'être sortie du territoire de la République à l'expiration du délai de la dite loi qui échoira (sic) irrévocablement pour le présent département le 8 vendémiaire prochain.

Délivré à Agen par nous, administrateurs du département de

Lot-et-Garonne le 5^{me} jour complémentaire de l'an 5^{me} de la République française une et indivisible.

Signé : LAMARQUE, CREBESSAC, G^e PHIQUEPAL, CAZABONNE-LA JONQUIÈRE, président, FERRET, p. l. (1).

Voilà donc Madame de Chateaurenard, malgré toutes les peines qu'elle s'est données pour obtenir sa radiation, qu'à la suite de l'arrêt du département des Hautes-Pyrénées elle estimait définitive, obligée, malgré ses démarches réitérées pendant cinq ans, de tout quitter, famille, enfants, domicile, habituel, patrie, pour un exil atroce, dont elle ne pouvait prévoir le terme ! Et dire que, lorsque par pur patriotisme elle n'avait jamais voulu émigrer, elle s'était vue portée malgré elle sur la fatale liste, et que maintenant qu'elle espérait vivre tranquillement chez elle, elle devait par ordre du gouvernement, malgré elle émigrer ! Incohérence de ces lois républicaines votées par esprit de parti ! Arbitraire véritablement intolérable de ce gouvernement Directorial, misérable jouet des factions et avec juste raison si vite décrié.

Il faut bien peu connaître Gabrielle de Chevigné pour croire que cette fois encore elle se soit laissé frapper sans protester. Aussitôt l'ordre de l'administration reçu, elle adresse la réclamation suivante aux membres du Directoire exécutif à Paris, lui exposant sa situation :

Aux citoyens membres du Directoire exécutif.

Expose la citoyenne Louise Françoise Gabrielle Chevigné, veuve Chateaurenard, habitante de la commune d'Agen, département de Lot-et-Garonne, où est sa famille et où est décédé son mari et où elle a toujours habité, sauf les voyages momentanés nécessités pour ses affaires, que jamais elle n'a été comprise dans aucune liste du dit département de Lot-et-Garonne ainsi qu'il est justifié par le certificat du département de Lot-et-Garonne, lieu de son domicile du 13 nivose an III.

Mais sous le prétexte de propriétés dans celui des Hautes-Pyrénées, qui ne lui appartiennent pas et qu'elle ne régit que comme

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne. Registre des passeports à l'étranger.

tutrice de ses enfants pupilles, elle fut comprise le 13 septembre 1792 dans la liste de ce dernier et d'après les preuves par elle rapportées, elle fut définitivement radiée par arrêté du département des Hautes-Pyrénées du 24 mars 1793. Dans des temps désastreux, elle fut remise sur une liste du dit département. Elle l'ignora d'abord; mais en ayant été instruite, elle se pourvut à la suite de la loi du 23 brumaire an III et elle obtint sa radiation définitive le 8 pluviôse de la même année.

Dans cette position, la pétitionnaire a en sa faveur un jugement définitif et un jugement provisoire de radiation. Tous deux attestent la continuité de sa résidence sur le sol de la République. Si les nouvelles lois exigent d'autres formalités, l'exposante, bien sûre de son innocence, offre de les remplir et de prouver que dans aucun temps elle n'a quitté la République; mais l'accomplissement de ces formalités peut exiger un certain temps et il n'est pas juste qu'en attendant elle soit frappée par la rigueur des lois du 19 fructidor dernier. Ce pourquoi elle demande, vu les pièces ci-jointes, constatant sa résidence sans interruption dans la République et excluant toute idée et prévention d'émigration, qu'il plaise au Directoire exécutif arrêter qu'il sera sursis à l'égard de l'exposante à l'exécution de la dite loi du 19 fructidor dernier jusqu'à ce qu'il ait été prononcé définitivement sur sa radiation de la liste des émigrés (1).

Peine inutile ! Aucune réponse n'arriva et Madame de Chateaurenard dut prendre le chemin de l'exil.

(A suivre.)

(1) Archives de Cauzac.

LA COLLECTION RIPLEY

A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE D'AGEN

Dans la *Revue de l'Agenais* de mars-avril 1917, j'ai publié un article sur la collection Ripley à la Bibliothèque de la Ville d'Agen; mais je n'ai pas épuisé le sujet. Aujourd'hui, dans ce second article, je parle de quelques commentaires par M. George Ripley sur certains livres qui se trouvent dans cette même collection.

Parmi ces volumes existe un exemplaire des *Principes Généraux de Philosophie Cosmique*, de John Fiske, avec un grand nombre de notes au crayon écrites par Ripley en marge de chaque page à mesure qu'il les lisait. *La Vie et les Lettres de John Fiske* (1), par John Spencer Clark qui vient de paraître, pourra donner quelque intérêt à la publication de ces *ana* de Ripley sur Fiske, maintenant ensevelis dans une ville du midi de la France.

Fiske dit à la page 161 du tome 1^{er} :

La tentative de découvrir l'*occulta vis* ou l'énergie cachée dans l'acte qui produit une cause n'est qu'une vaine tentative pour enchaîner dans les liens de quelque définition dogmatique, ce Pouvoir Protéique universel dont nous connaissons les innombrables effets par les phénomènes qu'il produit mais qui, dans sa nature secrète, échappera toujours avec dérision à notre atteinte.

Ripley souligne ce passage à partir des mots « ce Pouvoir Proteique universel » et il ajoute au crayon au bas de la page :

« Ce n'est pas un admirable exemple de respect pour la Religion. »

En caractérisant l'idéalisme de Berkeley comme « incom-

(1) John Fiske (1842-1901), philosophe et historien américain.

patible avec notre indéracinable croyance en quelque chose d'indépendant de nous même » Fiske dit, tome 1^{er}, p. 74 :

Ce que Berkeley refusait en réalité d'admettre c'était la théorie scolastique des *substrata* occultes existant au-dessous de chaque groupe de phénomènes. En repoussant cette doctrine, nous soutenons qu'il était dans le vrai, mais pour la nier il présentait ses arguments de façon à ignorer le fait d'une Existence Absolue dont les phénomènes sont les manifestations, c'était là son erreur fondamentale.

Au-dessous de ce passage qui se trouvait dans une note au bas de la page, Ripley ajoute les mots : « Non; suivant Berkeley, l'Existence Absolue c'était Dieu. »

Page 260, tome 1^{er}, Fiske dit :

Les desseins de Comte étaient aussi pratiques que ceux de Saint-Simon et de Fourier; la différence était surtout que ces rêveurs qui n'avaient rien de scientifique édifiaient leurs utopies sur des théories abstraites de la nature humaine, tandis que Comte fondait son système sur une étude scientifique des tendances actuelles de l'humanité, telles qu'elles ont été déterminées par son histoire passée.

Ripley souligne les mots de Fourier et de « théories abstraites de la nature humaine » et comme il était encore, au fond du cœur, un homme de Brook Farm (1) il écrit en marge un NON ! en gros caractères suivi d'un point d'exclamation. « Le Spiritualisme est tout simplement une de ces graines qui germent et éclosent dans les cerveaux qui n'ont pas été cultivés par la science » écrit Fiske, p. 379, t. II. Ripley n'en est pas aussi sûr que cela et il met en marge un point d'interrogation.

A propos du « Théisme antropomorphique » Fiske dit, pp. 408 et 409, t. II.

Nous avons à choisir... entre une Divinité limitée et une Divinité qui n'a pas de limites..... La Personnalité et l'Infini sont des termes qui expriment des idées réciproquement incompatibles.

Au-dessous de ces deux pages, Ripley écrit :

L'Individualité résulte de la division de l'unité : $1/2$, $1/3$, $1/4$ et ainsi de suite, la valeur de la fraction diminuant à mesure que le

(1) Brook Farm, une ferme dans le Massachussets où on a essayé d'établir une communauté Fourieriste (1841-47).

dénominateur augmente, tandis que d'autre part, l'Unité divisée par zéro a pour quotient l'Infini : $1/0 = \infty$ par conséquent l'Infini ne peut pas être une Individualité.

Fiske dit : p. 423, t. II.

Dans l'hypothèse du panthéisme, la distinction entre l'existence absolue et l'existence phénoménale, — c'est-à-dire qui se manifeste par des phénomènes, — est ignorée, et le monde des phénomènes se confond pratiquement avec la Divinité.

Ripley souligne les mots « d'absolu » et de « phénoménal » et met un point d'interrogation en marge.

Dans le paragraphe de la page 90, t. I^{er}, où Fiske expose ses idées sur « l'Existence Absolue » Ripley souligne plusieurs passages, en marque trois d'un trait vertical en marge, et écrit au bas de la page. « Ceci s'applique à l'*Inconscient* de Hartmann. » Il voulait parler du philosophe allemand Edouard de Hartmann (1842-1906).

Frothingham dit dans *La Vie de Georges Ripley*, page 51, que l'illustre critique avait lu avec le plus grand intérêt la *Philosophie de l'Inconscient*, de Hartmann, en écrivant des annotations à mesure qu'il lisait. « Ces notes prouvent moins par la forme de l'impression immédiate qu'elles ont produite sur lui que par le choix des passages soulignés que Ripley était partisan du système des idées intuitives. »

Il est de fait que le nom de Hartmann apparaît assez souvent dans les notes d'Agén. C'est ainsi que les mots « intention inconsciente suivant Hartmann » ont été écrits sur la page opposée à la première page du texte de la *Biologie* de Joseph Cook, dans les *Lectures du Lundi de Boston* (Boston, 1877) au-dessous du second épigraphe de Huxley. Dans cet épigraphe, Ripley souligne la totalité de la troisième maxime et il écrit : « Les phénomènes de l'univers sont une évolution du système moléculaire primordial en concordance avec sa nature particulière. » La maxime de Huxley que nous venons de signaler comme ayant été soulignée par Ripley est ainsi conçue : « Le Téléologiste (1), pourra toujours mettre l'évolu-

(1) La téléologie est le système des causes finales.

tionniste au défi de prouver que le système moléculaire primordial n'était pas *destiné* à évoluer de façon à produire les phénomènes de l'univers. »

A cette époque là, Joseph Cook (2) attirait grandement l'attention. A la fin de la *Cinquième lecture* intitulée : *Choses Vivantes* Ripley écrit :

Cook ne doit pas être considéré comme ayant rendu service à la Religion, en expliquant la conception miraculeuse du Christ par le principe d'une loi naturelle. Il semble que le fait affirmé par le Nouveau Testament que le Christ fut procréé par le Saint-Esprit n'a pas d'analogie avec le fait constaté dans l'Histoire naturelle que certains insectes naissent sans le concours de deux parents. Si la conception du Christ était naturelle ou avait son analogie dans la nature, elle cesserait d'être surnaturelle et perdrait sa valeur comme miracle. Si le Christ était né sous l'empire de la même loi que celle de la *parthénogénésie* qui existe dans le monde des insectes, il serait né d'une femme sans avoir eu de père et le rôle du Saint-Esprit, tel qu'il est décrit par l'Evangéliste, n'a plus sa raison d'être. La vérité, c'est que la sphère du naturel et la sphère du surnaturel sont si complètement distinctes, que de ce qui se passe dans l'une on ne peut pas tirer de conclusion pour l'autre. Si le surnaturel trouve sa contre-partie dans le naturel, il perd son caractère surnaturel et par conséquent le raisonnement de M. Cook n'est pas seulement fallacieux mais encore il se détruit lui-même.

Dans la Lecture VII : *La Mort met-elle fin à tout ?* Cook cite ce passage d'Agassiz (1) :

Les produits des forces purement physiques sont les mêmes dans toutes les parties du globe et pendant tous les temps connus de l'homme; mais les produits des forces qui produisent la vie, varient suivant les temps et les pays. Entre ces deux groupes de forces, il ne peut exister aucun rapport de cause à effet ni aucun lien de filiation et de descendance.

Ripley écrit : « Tout cela est Hartmannesque. »

Dans l'oraison Phi-Béta-Kappa, de Oliver Wendell Holmes, « *Le Mécanisme dans la Pensée et la Morale* » prononcé à l'Université de Harvard, en 1870, se trouve le passage suivant :

Le cours automatique de la pensée est souvent favorisé d'une façon singulière par le fait d'écouter un discours continu et peu inté-

(1) Louis Agassiz (1807-1873), le géologue suisse-américain.

(2) Joseph Cook (1838-1901), pasteur et conférencier américain.

ressant, contenant tout juste assez d'idées pour maintenir l'esprit occupé à autre chose.

Ripley écrit en marge deux noms : « Dr Abiel Holmes et Ed. Everett ». Le premier, père d'Olivier Wendell Holmes, était un clergyman qui prêchait à Cambridge (Massachusetts) à l'époque où Ripley y était étudiant. Ce prédicateur devait être fatigant, c'était d'ailleurs l'opinion du jeune sous-gradué.

Sur la feuille de garde opposée au titre de la même oraison Ripley esquisse cette table philosophique.

27 janvier 1878 : « Nature plastique » 1. Dieu matière. Platon, Aristote, Empédocle, Cudworth, Bascom. — 2. Dieu esprit. Leibniz, Kant, Sir W. Hamilton, Laycock, Carpenter, O. W. Holmes. — 3. Dieu, esprit et matière. Cudworth, Hartmann, Laycock.

Un grand nombre des livres, offerts à Ripley avec dédicace, sont une preuve « de son goût particulier pour les ouvrages de Philosophie et de Psychologie » comme le remarque Frothingham. C'est ainsi que le *Corps et l'Esprit* de Maudsley (1870) est plein de remarques et de passages soulignés. Ripley a lu l'*Esprit et le Cerveau*, de Laycock, Edimbourg, 1860. La *Psychologie comparée*, de John Bascom, Putnam éditeur, 1878, dont le compte-rendu a été publié dans la *Tribune* peu de temps après que cet ouvrage eût paru, a été étudiée avec le plus grand soin : beaucoup de passages sont soulignés ou marqués d'un trait vertical, tandis que les notes au crayon sont généreusement répandues sur toutes les pages. C'est ainsi que dans le chapitre sur la *Vie Végétale*, où l'auteur donne des exemples de « digestion végétale » Ripley demande : « Qu'y a-t-il de plus difficile à admettre, est-ce ces actes de vie végétale sans intelligence, ou bien l'intelligence sans conscience ? » A la page 135 : « Si la sensation peut se produire sans conscience, pourquoi la pensée ne le pourrait-elle pas ? » A la page 147 : « L'instinct agit en vue d'une fin dont l'agent n'a pas conscience. »

Parmi ces exemplaires d'ouvrages philosophiques portant des dédicaces, il en est un qui offre un intérêt spécial à rai-

son des hommes qui les ont eus sur les rayons de leur Bibliothèque. Je veux parler de l'exemplaire d'Agen de l'Histoire de la *Philosophie Moderne*, de J.-D. Morell, Londres, 1847. Sur la feuille blanche de garde qui précède la page du titre est écrit : « Georges Ripley le tenant de Henry James » (le père du romancier américain) et sur la page du titre du premier volume : « Henry James, Esq., le tenant de James John Garth Wilkinson ». Ce dernier était le disciple anglais bien connu et le traducteur de Swedenborg. Il vivait aux Etats-Unis à l'époque où il devint l'ami intime de James le père et c'est ainsi que le livre qui leur avait appartenu à l'un et à l'autre traversa probablement au moins deux fois l'Atlantique, changea au moins deux fois de mains, et finit maintenant ses jours dans l'ancienne province de l'Agenais (1).

THÉODORE STANTON.

(1) Traduit de l'anglais par M. G. Labadie-Lagrave.

NOTE

Nous recevons de M. Joseph de Vivie, de Lévignac-de-Seyches, les deux documents suivants, que nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue de l'Agenais*.

Lévignac-de-Seyches, 24 mars 1919.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

On m'a récemment communiqué le travail de M. le chanoine Durengues, paru dans votre Revue. J'y trouve, sur l'abbé Emmanuel de Vivie, mon oncle, des imputations contre lesquelles j'ai le devoir de défendre sa mémoire. Je viens donc vous demander de vouloir bien, avec ces quelques lignes, insérer dans la *Revue de l'Agenais* la lettre de Mgr Fonteneau, du 3 janvier 1881, et la délibération du Conseil municipal de Nérac du 26 octobre 1879, dont je vous envoie les copies.

Ces deux pièces montrent ce que pensaient, de l'abbé de Vivie, l'évêque du diocèse et les laïques, auprès desquels avait vécu sa longue vie. Il suffira de les faire connaître à vos lecteurs pour restituer, à leurs yeux, sa véritable physionomie au prêtre de grande foi et de haute vertu que fut l'abbé Emmanuel de Vivie, ancien vicaire général, ancien curé de Nérac, mort vicaire général honoraire, en 1892, après avoir bien longtemps occupé une place distinguée dans le clergé diocésain.

Lettre de Monseigneur Fonteneau.

« Agen, 3 janvier 1881.

« MON BIEN CHER MONSIEUR DE VIVIE,

« J'étais bien loin de m'attendre à la démission contenue dans votre gracieuse et filiale lettre. Vous m'aviez bien dit que dans quelques années vous prendriez du repos, mais je ne pensais pas

que votre détermination serait pour une échéance si courte. C'est vous dire, mon cher ami, le regret que j'éprouve de vous voir abandonner un ministère où, par votre expérience, votre piété, vos talents et vos vertus, vous faisiez tant de bien aux âmes confiées à votre sollicitude pastorale.

« Si je suis obligé de céder à votre demande, je ne veux pas, du moins, que votre retraite soit celle d'un simple prêtre habitué. Vous êtes trop estimé par votre évêque et par tout le clergé de mon diocèse pour que vos lumières et votre dévouement ne nous viennent pas encore en aide dans la mission qui nous est confiée. Je vous nomme vicaire général honoraire et je vous en adresse le titre, vous priant de ne faire connaître cette marque de mon affection que lorsque votre successeur sera connu. Je prendrai moi-même l'initiative en termes que mon cœur me dictera et qui répondront, je l'espère, à l'attente de tous.

« Agréez, cher et respectable ami, l'expression de mon sincère attachement.

Délibération du Conseil municipal de Nérac du 26 octobre 1879.

« M. le curé de Vivie demande, par une lettre dont M. le maire a donné lecture, une concession d'inhumation, pour lui et pour son frère, curé de Damazan, au pied de la Croix plantée au milieu du cimetière catholique de Nérac. Le conseil, conformément à ce qui a été fait pour M. le curé de Moutaut, son prédécesseur,

« Vu le caractère dont est revêtu M. de Vivie,

« Vu les services signalés qu'il a rendus, durant les 24 années de son ministère, offre à l'unanimité, sans discussion et gratuitement, la concession demandée par M. de Vivie. »

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

JOSEPH DE VIVIE.

CHRONIQUE

Discours de M. le Docteur L. de Gaulejac

Nouveau Président de la Société pour 1919

Je suis heureux et fier, mes chers collègues, de me trouver aujourd'hui à la tête de notre Société; mes occupations m'ont trop souvent empêché d'assister à nos séances et de collaborer utilement à vos travaux si intéressants; rien ne me désignait pour la place que j'occupe; c'est la bonne amitié que vous voulez bien me témoigner qui a dicté votre choix; j'en suis infiniment touché et je vous en remercie de tout cœur.

En 1806, il y a 113 ans, mon arrière-grand-père, Raymond Noubel, présidait lui aussi, pour la première fois, les travaux de notre académie; c'était un homme fort courtois, un poète élégant, et je suis persuadé que ses premières paroles furent pour remercier ses collègues de son élection; puis, il dut leur parler de la France... Janvier 1806 ! un mois après Austerlitz, la plus brillante des victoires de la grande épopée; comme aujourd'hui, les soldats français occupaient en maîtres les rives du Rhin, cette frontière naturelle que nous a arrachée pour la première fois le néfaste partage du traité de Verdun. Quelles émotions ne durent pas éprouver nos aïeux en contemplant ainsi cette plus grande France, dont la formation avait coûté plus de dix siècles de lutte à toute la lignée de nos rois !

Ces émotions nous les partageons aujourd'hui, nous surtout, qui fouillant tous les replis de l'histoire, connaissons mieux que quiconque les désirs, les aspirations de notre patrie. Parler de la France, est-il un plus beau sujet d'études pour notre première séance de l'année de la victoire ?

Pourquoi faut-il qu'à notre joie se mêlent quelques larmes, en songeant aux fils, aux frères de nos collègues qui ont payé de leur

sang toute notre gloire; en songeant aussi à notre charmant et jeune collègue Tropamer; la vie s'ouvrait pour lui brillante et joyeuse et vaillamment, courageusement, il fut tué à l'ennemi... je souhaite qu'une inscription, placée dans notre salle des séances, témoigne du souvenir ému et reconnaissant que nous gardons à sa mémoire.

Actuellement, Messieurs, une importante association groupant une élite recrutée dans l'Université, l'Armée, l'Institut et les grands corps de l'Etat, s'est formée à Paris. C'est le Comité de la rive gauche du Rhin qui s'efforce de défendre nos justes droits à une frontière solide sur les rives du grand fleuve; cette Société fait appel à tous les Français qui savent et se souviennent; je vous demanderai de lui apporter notre adhésion collective pour témoigner de la communauté d'idées qui nous unit à ces ardents patriotes.

Notre Société, Messieurs, s'occupe surtout d'études historiques; ces études patientes, délicates, raffinées, vous intéressent et vous occupent fort agréablement; en ce faisant, vous contribuez à maintenir solide et souple en sa complexité, ce lien qui réunit les Français de nos jours aux Français d'autrefois; vous contribuez par vos travaux à prouver une fois de plus que nos qualités et nos défauts ne sont que la résultante de la façon de vivre, de penser et de sentir de nos aïeux; mais, aujourd'hui, il me semble qu'un devoir nouveau nous incombe; nos frères, nos fils, nos amis, tous les nôtres viennent d'écrire une splendide page d'histoire; des hommes très qualifiés diront leurs hauts faits, décriront savamment la tactique et stratégie de cette grande guerre. Pour nous, historiens de la petite patrie, nous devons consacrer quelques-uns de nos travaux à décrire les répercussions produites par la guerre dans notre pays d'Agenais. Un de nos collègues, en des pages admirables, a dit l'effort paysan pour lutter contre la désertion des campagnes, conséquence de la guerre; bien d'autres sujets s'offrent à vos recherches et seront utilement consignés dans les recueils de nos travaux. Permettez-moi de vous citer quelques têtes de chapitres : Mobilisation en Agenais; Mouvements et départs des troupes; Opinion publique; Manifestations; Répercussion de la guerre sur la vie des familles; Ravitaillement de l'armée des populations; Arrivée et soins des blessés; les Prisonniers de guerre; les Spectacles pendant la guerre; les Dépenses privées et publiques, etc. Ces études, menées par vous avec intelligence et habileté, pourraient former une enquête d'un grand intérêt.

Tels sont, Messieurs, les vœux que j'exprime au début de cette année 1919, à cette heure joyeuse et grave, où, délivrés d'un affreux cauchemar, nous nous remettons à vivre, à vouloir.

**Vers envoyés par la Société archéologique de Tarn-et-Garonne
à l'occasion du nouvel an (1919)**

Nunquam tam dire cecinit campana per auras,
Ut mœstæ patriæ natorum funera fleret,
Et lacrymas lacrymis matrum misceret amanter,
Uxores pariter plangens sponsasque dolentes !
Nunc hilaris gemitum tristem raucumque relinquit,
Et sonitu festo solemniter æthera pulsat,
Quippe, favente Deo, nobis victoria risit,
Sanguineis — eheu voluit sors — stragibus empta,
Sed stellata rosis sacroque ornata triumpho !
Ergo campanæ cantus adjunge superbos,
Et dic, cara soror, gaudens victoribus hymnum.
Dic etiam nobis antiquæ fœdera pacis,
Nam tu perfecte scis majorum inclyta gesta,
Et sic arte tua docta vetera ac nova nectes.
Æthereæ voci sociabis carmina plectri,
Et posthac patrium comitabit gloria nomen.
Hoc faustum, domini benedicat dextera, votum;
Jam tibi felicem sine fletibus ominor annum ! !

TRADUCTION

Jamais la cloche ne fit retentir aussi tristement ses accents douloureux, pleurant les enfants de la patrie en deuil, et mêlant ses pleurs aux pleurs des épouses et des fiancées ! Aujourd'hui, les cris sinistres dont elle frappait l'air font place aux sons joyeux. C'est que, grâce à la Providence, la victoire nous a souri, victoire hélas ! (le sort l'a ainsi voulu) achetée au prix de tant de sang, mais couronnée de roses et ornée d'un auguste triomphe !

Aussi, chère sœur, joignez vos fiers accents aux accents de la cloche, et chantez joyeusement l'hymne aux vainqueurs ! Rappelez les bienfaits de la paix antique, vous qui connaissez à fond les grandes actions de vos aïeux. Ainsi votre science reliera aux faits anciens les événements d'aujourd'hui. Vous accompagnerez la voix du ciel des sons de votre lyre; et, dans l'avenir, la gloire s'attachera aux noms de vos pères. Que Dieu bénisse ces heureux souhaits ! Je vois s'ouvrir pour vous une année pleine de joies, exempte de pleurs !

★★

M. Ferrère, au nom de la Société des Lettres d'Agen, a répondu aux vœux de la Société Archéologique de Montauban par l'envoi de la poésie suivante qui, après avoir décrit les principaux événements de la guerre depuis 1916, chante le triomphe définitif de nos armes (1).

Musa, novos belli tardas depingere casus,
Et lassata siles. Veluti quum frena remordet
Fractus equus cursu, cursumque resumere gestit,
Perge viam ! Lethi ne te conturbet imago,
Quanquam nube velut luctus totum obtegit orbem.
Perge ! nova virtute novos captare triumphos
Fracti, non victi Galli sociique Britanni
Jam properant, blandoque vocat victoria risu.
Heu ! mala, quanta quidem mala sunt narranda, priusquam
Cedat barbaries, et quam turbaverat ipsa,
A sociis supplex poscat Germania pacem,
Et nova lætentur firmata sæcla quiete !

Anceps pugna diu. Victo primum hoste superba
Agmina Gallorum non jam fulcire videntur
Cælicolæ; veterisque Dei tutamine fisi,
Germani renovant acies, Urbique (2) propinquant,
Civibus exitium, domibus stragemque minantur.

(1) Cf.: *De Bello nunc sæviente*, *Revue de l'Agenais*, t. XLIII, p. 70.

(2) Urbs = Paris. Cf. Urbs = Roma.

La Grosse Bertha.

Conditur in sylva, ex oculis penitusque remota
Immanis (possis vix credere) machina belli,
Quamque exire cavis dicas fornacibus Ætnæ,
Cyclopum manibus lassatis forcipe factam.
Illa per alta poli glomerati pōndera ferri
Projicit; hæc subito declivis massa fragore
Corruit, et casu disjectis effodit ædes
Fragminibus, necat et mutilos in limite cives.
Dixissent veteres Tarpeia e rupe tonantem,
Iratumque Jovem non tantum fulmine Romæ
Injecisse metum; trepidos sic horror Achivos
Perculit, in pugnam divos quum duceret audax
Hector, et Argolicis inferret puppibus ignes.
Troja tamen periit, periit gens terror Achivum.
Sic, Germane, cades; rursusque Lutetia vincet.
Ut fuit auxilio Graſtorum iratus Achilles,
Nunc et adest nobis serus (1), sed certus Achilles
Qui rem restituet, pelletque a finibus hostem.

Les crimes des Allemands.

Da mihi, da veniam Teucrum dux inclyte : nolo
Germanos conferre tibi. Quis conferat illis
Qui vastum mare, qui terras prædantur? Ovantes
Tentant omne nefas, gaudentes sanguine nomen
Fœdâre, atque lues orbis pestisque videri.
Si quos vi superant, victis est gloria belli;
Dedecus est illis; cupiunt vastare, ruinas
Spargere testantes fœdissima facta futuris;
Eque sinu matrum teneras auferre puellas,
Duroque in fossis juvenes onerare labore
Extorres patria, morboque fameque necare.
Infantum in lecto nascentia rumpere fata :
Hæc sunt Teutonicæ solemnia gaudia turbæ !

(1) Le maréchal Foch, nommé généralissime vers la fin de la guerre.



La révolution Russe.

Hanc tibi quis fecit crudelem, Gallia, sortem ?
Hostibus unde fuit tanti fiducia belli ?
Tantus amor sceleris ? Vos, Russi, dicite causas.
Degener hic populus diuturno fœdere Gallis
Junctus, quod proceres festis sanxere diebus,
Sperantes fore bellorum communia fata,
Fœderis oblitus, juris legumque, sacram
Deseruit causam, quanquam certamine primo
Terruerat victor repetitis ictibus hostes,
Atque Borussorum (1) densis invaserat arva
Agminibus. Mox demittit victoria pennas.
Namque labat virtus procerumque ducumque, triumphus
Ut si sorderet, victos calcare puderet
Germanos. Renuunt fallaces arma ministri,
Prodentes patriam; sævus stat miles inermis.

Trahison des Russes. Loyauté des Français.

Causam Gallorum prodis ? Te prodis et ipsam,
Russia ! Namque fidem servare, instante maligna
Fortuna, legem Galli statuere verendam,
Non sua, sed potius sociorum jura tuentes.
Quidquid suadet honor, prompti sectantur honorem.
Auxilium populus pro libertate laborans
Postulat ? Accurrunt Galli, partemque periculi
Insumunt, populi sicut sua, signa secuti,
Justitiæque suo dant firmas sanguine vires.
Libertatis amans, custos, o Gallia, recti
Immortalis eris ! Jus, te pereunte, periret !
Musa, placet tibi Gallorum cælestia dona
Cantare; at lacrymas poscit non carmina bellum.
Nonne vides passim fusos a Teutone Russos,

(1) = des Prussiens (la Prusse orientale).

Incensasque domos, villas, et diruta cuncta
Oppida? Nonne movent tristes tantæque ruinæ?
Ut nix concrescens hiemali tempore, venti
Quum spirant tepidi, paulatim e montibus altis
Labitur, et deinde in massam glomerata minacem
Per gramen declive ruens, grandescit eundo,
Abreptis aliis nivibus, cursuque rotata
Conterit in stabulis homines armentaque, Russos
Sic Germanorum rapidæ fregere phalanges.

Causa mali tanti demens discordia. Possunt
Omnia magnanimi cives quos spiritus unus
Afflat, ut in patriæ laudem vitamque tuendam
Concordes socient vires. Languore laborat
Discordans populus, sicut præcordia febris
Quum peredit, corpus tabescit fitque cadaver.
Russorum imperium longo jam tempore discors,
In mala sic præceps ibat, fervore voratum
Morbi, quum posset populis imponere morem
Pacis, et exosos pacem frenare timore,
Signis atque tuis, Germane, opponere signa!

Dividit in partes subito discordia gentem.
Motibus ut terræ trepidant et sæpe dehiscunt,
In vasto non tuta solo sic Russia nutat.
Jam labat imperium fragili fundamine fultum;
Frenaque detrectat populus; sine legibus ullis,
Adversus procures stricto mucrone rebellat.

Abdication du Czar.

Tunc subit et procures sceleris contagio; frangunt
Cæsaris in manibus sceptrum; depellitur ipse
Sede sua, cunctas passurus sortis iniquæ
Ærumnas. Qui dissidium tentaverat omne
Tollere in Europa, collectis ante tribunal
Gentibus, et belli restinguere semina, bello
Amittit regnum, patriisque in finibus exul,
Nocte dieque suæ vitæ timet atque suorum.
Jam franguntur opes; clades cladem excipit, et mox

Gens infida feret pro libertate catenas.
Viribus exhaustis, subeunt crudelia Russi
Fœdera. Pax utinam cives junxisset, et illis
Afflasset concordem animum ! Discordia vero
Aucta fuit; civisque in cives protulit ensem,
Armaque Teutonicæ jamdudum debita genti.
Ut fit, mutato regni moderamine, passim
Surrexere homines, cæcis ut monstra cavernis
Exsiliunt, vulgique duces, scelerumque magistri,
Qui regimen misero, turbantes omnia, vulgo
Imposuere suum, verso moderamine pejus.
Non unum regimen. Multos pugnare tyrannos,
Prædones sceptri, vidisses. Undique Lethum
Sanguineum tollens caput, ad certamina cives
Exacuit, fratres bacchantes funere fratrum.

Mort du Czar.

Interea quid agis ? Vel quò, tristissime Cæsar,
Confugis ? En spreto regali nomine, tanti
Spretis imperii titulis, nunc teque tuosque
Persequitur rabies nondum satiata cruore.
Princeps ille potens, tantoque insignis honore,
Fato deformis, cæcoque in carcere solus,
Ingemit in tenebris, et pallet morte futura.
Adsunt carnifices; clamoribus atria complent,
Exagitante siti generosi sanguinis. Una
In cella, simili morituri morte, globantur
Cæsar cum puero, trepidæ cum matre puellæ;
Quos pariter feriunt rigido mucrone ruentes
Carnifices; nec dant subitam cum vulnere mortem;
Semianimis parcunt; renovando vita dolori
Servatur. Postquam satiavere ictibus iras,
Vulnere supremo miserorum corpora cædunt,
Quæ cumulata jacent tepidi per sanguinis undas (1).

(1) J'ai suivi, dans cette narration de la mort du Czar, les détails fournis par le prince Lwof à M. Pichon, ministre des affaires étrangères. (Voir *Officiel* du 29 décembre 1918).

Conséquences de la trahison des Russes.

Imbribus ut crebris inflatum claustra revellit
Flumen, et iratis non frenatum æstuat undis,
Deinde per arva vagans, flaventes sternit aristas,
Teutonicus miles, nudato viribus hoste

★★

Non retinente, petit securus Gallica castra,
Integrat et belli metuenda pericula Gallis.
En mala quæ sociis peperisti, Russia fallax !

Arrivée des Américains.

Sunt sceleri sua fata; bonis victoria ridet
Tempore perpressis longo, pro jure dolores.
Præmia virtuti sunt; dant et crimina poenas.
Ille dies veniet tua quo delicta piabis,
Tunc humilis, nimum nunc grandi fisa triumpho,
Tunc veniam pacemque petens, Germania ! Lucet
Ille dies ! Video... mea quamvis lumina mœror
Obscuret; lacrymas nascentia gaudia siccant.
Auxilium venit e generosa gente : carinæ
Accurrunt celeres quas ad nova littora pellit
Ira Dei; scelerum festinat America vindex
Europæque salus. Secum stellantia gentis
Signa vehit, caligantis faustissima mundi
Lumina, quæ longe Europæ per littora fulgent;
Vera quidem lux quæ tristes illuminat umbras,
Quæ spe solatur mœstorum corda parentum,
Lux sociis ridens, Germanæ nuntia cladis !

Ultor tot scelerum, securas navigat undas
Miles, et ingentes meditatatur pectore sensus;
Irridetque rati quæ lethum cæca minatur
Fluctibus e mediis. I, miles, fide superna
Tutela ! Superi dant cursum, teque sequuntur !

Mirantur fluctus armato milite plenas

Tot naves, plenas armis, signisque nitentes
Stelliferis. Tantæ curnam voluere carinæ
Credere se ponto ? Quis tantus, America, motus
Pellit in Europam juvenesque virosque, puellas
Atque crucem matres gestantes pectore rubram ?

Jam video matres, pueris domibusque relictis,
Assidue miseri juxta considerare lecto,
Solantes animum, mutilataque membra medentes.
Vulnus vir faciet, sanabit femina vulnus !



Wilson. — Les Allemands vaincus. — Fuite du Kaiser.

Æquora dum tantæ naves tanta arma ferentes
Transiliunt, grandis per totum personat orbem
Wilsonis vox : quæ sicut tuba pressa sopore
Agmina perpellit per noctem ad prælia, contra
Teutones infestos paci bellisque nocentes
Humano generi, populorum roborat arma.
Vox tua præsidium sociis, fortissime Wilso,
Hostibus et terror !... Pavit Germania, voce
Tunc resonante tua; siluitque superbia bellax.
Spes fugit attonitam : « Quid prosunt arma, triumphum
Quid speramus adhuc ? Vicit nos Gallica virtus,
Vicerunt socii quoque, vicit America, vicit
Wilso ! Nunc retinet murus; non ibimus ultra ! »
Sic loquitur fractus, turbatus pectora, miles;
Vana duces volvunt animo : desistere victi
Victores postquam fuerant, et vertere terga
Per captas urbes et adhuc fumantia tecta,
Sola salus illis qui nuper mente superba
Imperio longe pontum terrasque videbant
Submissas, sociis fœde Gallisque fugatis.
Trajiciunt humiles Rhenum. Quid Gallica quondam
Flumina senserunt Rheni quum pectore tristi
Fronteque demissa meritæ sub pondere cladis

Portantes retro gressum videre catervas?

Tum spe dejectus Cæsar, civesque rebelles
Formidans, subito sceptrum sedemque relinquit,
Præcipitatque fugam, cladis stimulante pudore
Quem domiti inflarat nuper fiducia mundi.
Ille ferox lingua, bello jactantior, ense
De manibus lapso, lacrymans ut femina, mortem
Intremit. Hunc belli fautor vilisque Batavus
Excipit, et trepidum irato seponit ab hoste.
I, maledicte, super terram; quascunque placebit
Ire vias, juvenum tumultata cadavera cernes
Per miseram Europam, jussu votisque perempta,
O scelerate, tuis! Matrumque furoribus actus,
I, pede sanguineo natorum corpora calcans;
Oraque nunc cœno nunc sputis oblita fœdus,
I, Cæsar; facient tibi cœnum et sputa coronam,
Donec morte cadas discerptus membra. Parentes
Palmas tendentes ad sidera, multa precantur
Ut scelerum subeas hæc justa piacula, Cæsar!

Un nouvel âge d'or.

Barbarie victa, fessis certamine terris
Nunc pax alma redit, redeunt sanctissima jura.
Vim superat virtus; cum pace renascitur orbis;
Ferrea vanescunt, veniunt nunc aurea regna,
Non armis, sed justitiæ fundamine fulta,
Fultaque nectenti sociatas fœdere gentes.
Mox Bellona ferox, solito spoliata flagello,
Vinctaque, quassabit frustra stridentia vincla;
Invalidisque furens pulsabit pectora palmis,
Sanguineo lanians tenuatas ungue mamillas,
Undique quum placidum cernet sine cædibus orbem,
Germanosque suos, prostratos clade, videbit
Non rixæ rixam, nec bellis bella serentes!

Sic bellum bello victum. Tu, Gallia victrix
Germani sceleris, pacem fecundaque mundo

Otia fecisti. Sociatos nobile bellum
Connectet populos : certabunt artibus, armis
Neglectis, primum innumeras sarcire ruinas,
Dein nova turbatis terris componere fata.
Ut fratres fraterna petunt commercia, gentes
Sic aliis aliæ ridebunt, pace juvante
Ingenium solers hominum dulcesque labores.

Honneur à nos Généraux.

Salve, quæ pacem fecisti, Gallia, terris !
Agmina Gallorum, duce te, fortuna secuta est,
Summe ducum, belli multo doctissime, Foche !
Gallienum memorare volo, primordia pugnae
Adversæ repetens, hostem qui movit ab Urbe,
Spemque fidemque dedit, quum Gallica signa labarent.
Matrona (1) quem vidit victorem num quis omittat
Prudentem Joffrum ? Meritas, Petanie, grates
Inter tot tantosque duces, tibi Gallia solvit,
Bellica quos virtus evexit ad æthera. Sicque
Civica quid possit virtus Clementius acer
Ostendit, vires animi servante senecta.
Quot vellem celebrare viros ! At cuncta referre
Nomina non possem, versum etsi Musa Maronis
Præberet : superant tantæ mea carmina laudes.

Honneur aux soldats.

Pro patria juvenes præclaro Marte perempti
Ex imis mœsta conclamant voce sepulcris :
« Non cessare licet; laudi da carmina nostræ. »
Nobilis o proles, Romanis apta triumphis,
Quæ superas longe latias græcasque phalanges,
Magnanimos apud heroas præclara tenebis,
Perpetuum, quod nil poterit subvertere, nomen.

(1) La Marne.

Te, miles, quondam celebratis viribus hostis
Dixerat orbatum. Tu, forti sanguine natus,
Hæres et veterum virtutis, fretus eorum
Exemplo, qui trans Rhenum sua signa tulere,
Hostis fregisti vires.... Cantate poetæ
Undique per vicos, lætas cantate per urbes
Undique Mœonium superantia carmina carmen !
Tot tantasque acies nusquam laudavit Homerus.
Numquid militibus tantis æquandus Achilles,
Immanis belli majora pericula passis ?
Egregias tot virtutes nec Dorica castra,
Mœnia nec Trojæ, nec Xanthus sanguine plenus
Viderunt... Sed quid veteris figmenta poetæ
Commemoro ? Nunquam nostros tam barbara fines
Agmina presserunt, nec talia vidimus arma.
Non similes unquam Galli timuere ruinas.
At fidi tamen ad fines ivere tuendos
Paci consueti patres; camposque domosque
Liquerunt, tum neglectis cum conjuge natis,
Heroes subito facti per turbida castra
Quos agri retinebat amor pacisque serenæ.
Quanta fuit juvenum virtus ! Faustissima vitæ
Quum spes luceret, mortis voluere pericla;
Quum teneram faciem decoraret flore juvena;
Pectus suasit eis insignia gesta virorum.

Non cessere malis. Hiberno tempore multi
Obriguere gelu; tum lubrica tela cadebant
E manibus; nix aut multo nive sævior imber
Implebant alias fossam; tum membra fugacem
Vix poterant stratis super armis carpere somnum,
In medias fossas ignes mortemque vomente
Turbatum ferro. Sed fortia corda manebant.
Multa quoque æstivo perpessus tempore miles :
Sævit dira sitis; rarissima pocula Bacchi;
Non latices potare libet; fons nullus aquarum
Securus per iter quod sol altissimus urit,
Fontibus immixta funesti peste veneni.

Tot mala quæ firmis animis est passa juvenus
Nunc tibi perpetuam pariant, Europa, salutem !
Tu merita populos ante omnes, Gallia, gaude
Pace placente Deo; tanti certaminis ictus
Ærumnasque graves damno majore tulisti
Quam socii, quorum vincit tua gloria laudem.
Namque dedere tibi Superi præcellere gentes
Virtute, ut dictum : « per Francos inclyta fulgent
Gesta Dei ! » Faxit Deus ut concordia Gallis
Intima det pacem, fratres cum fratribus una
Conspirent eadem, sit et unum pectus in illis !
Tum rediviva novo florebit Gallia fato,
Vanescentque brevi vestigia tanta malorum.

F. FERRÈRE.

15 Février 1919.

PROCÈS-VERBAUX

des Séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

Séance du 9 janvier 1919. — Présidence de M. de Gaulejac.

M. le docteur de Gaulejac dit à ses collègues sa reconnaissance et ses remerciements pour son élection au fauteuil présidentiel. Il rappelle, non sans émotion, que sa place fut occupée par son arrière grand-père M. Noubel, un mois après Austerlitz dans des temps analogues aux nôtres. Maintenant comme alors, la France victorieuse vient de reconquérir la rive gauche du Rhin. Son souvenir ému et reconnaissant va à travers le triomphe à M. Troppa et à tous ceux qui nous ont trop tôt quittés. Il demande que la Société joigne ses efforts à ceux du Comité du Rhin qui vient de se fonder pour empêcher tout retour de l'agression allemande. En terminant il émet le vœu que quelque membre de la Société dresse un tableau des efforts faits dans l'Agenais pour adoucir les malheurs de la guerre.

Faisant suite à l'idée de M. le docteur de Gaulejac et sur sa demande, la Société donne son adhésion au Comité du Rhin et souscrit cinq francs à cet effet.

M. le trésorier Ratier rend ses comptes de gestion de l'année 1918. Ils sont approuvés à l'unanimité.

M. Bitaubé remet à la Société deux ouvrages de M. Stanton et la lettre accompagnant l'envoi. Les deux livres ont pour titre « The Undying spirit of France » et « A soldier of France to his mother. »

La Société archéologique de Montauban ayant demandé l'envoi gratuit de la *Revue de l'Agenais*, il en est ainsi décidé.

M. Ferrère lit et traduit l'adresse en vers latins de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne à l'occasion de la nouvelle année. Comme pour les années précédentes, il veut bien donner en latiniste distingué la réponse de la Société d'Agen aux vœux des collègues de Montauban. Il lit et donne la traduction de quelques passages de sa réponse.

Avec une connaissance très approfondie des sujets militaires, le commandant Labouche fait part à la Société de son travail très documenté sur le régiment d'Agénois.

A travers les âges, en Europe comme en Amérique, le régiment d'Agénois s'est couvert de gloire. Il se fit particulièrement remarquer sous les ordres de Rochambeau au siège de York-Town. A la Révolution, il devient le n° 16 de l'infanterie. Cette étude prend tout son intérêt par les renseignements très précis qu'elle nous donne sur les costumes et les drapeaux du régiment d'Agénois.

J. T.

RECUEILS ET PÉRIODIQUES

POLYBIBLION. — (*Novembre-Décembre 1918*). — *Publications relatives à la guerre Européenne.* — Mgr P.-L. Pêchenard : La grande guerre. Le martyr de Soissons (août 1914-juillet 1918). — Général Palat : La grande guerre sur le front occidental : III. Bataille des Ardennes et de la Sambre. — Lieutenant Jacques Péricard : Debout les Morts ! Souvenirs et impressions d'un soldat de la grande guerre. Cf. : Pâques rouges. — Lieutenant Marc : Notes d'un pilote disparu. — Marc Hélys : Les Provinces françaises pendant la guerre. — Jules Frœlich : L'esprit alsacien. — A. Gérard : Nos alliés d'Extrême-Orient. — Georges Hoog : Lettres aux neutres sur l'Union sacrée. — J.-L. de Lanessan : La Civilisation et l'Organisation. Leur influence sur la guerre. — Bernard Franck : Dix neuf histoires de sous-marins. — Etc.

Archéologie et Beaux-Arts. — Paul Léon : La Renaissance des Ruines. Maisons, Monuments. — Les Monuments historiques, conservation, restauration. — Emile Male : L'art allemand et l'art français du Moyen-âge. — R. Caguet et V. Chapol : Manuel d'archéologie romaine. — Camille Enlart : Manuel d'archéologie française. Tome III, le Costume. — Louis Bréhier : L'art chrétien; son développement iconographique des origines à nos jours. — Georges Wybo : Réflexions et croquis sur l'architecture au pays de France. — Léon Rosenthal : Le martyr et la gloire de l'art français; Une Initiation artistique. — Pierre de Nolhac : Histoire du Château de Versailles; Versailles au XVIII^e siècle. — Salomon Reinach : Répertoire des peintures du Moyen-âge et de la Renaissance (1280-1580). Tome IV. — Etc.

Histoire : D' Cabanès : Chirurgiens et blessés à travers l'histoire. Des origines à la Croix-Rouge. — Lacour-Gayet : Bismark. — Th. Mainage : Les Mouvements de la Jeunesse Catholique Française au XIX^e siècle. — Etc.

REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX. — *Octobre-Décembre 1918.* — L. de Bordes de Fortage : Sébastien Mercier à Bordeaux. — Georges Cirot : Les Juifs à Bordeaux; leur situation morale et sociale de 1550 à la Révolution (à suivre). — E. Bougouin : Une disette en Guyenne à la fin de l'ancien régime (1777-1778) (à suivre). — E. Gebelin : Récit de la Fronde à Bordeaux par Cayrac (suite et fin). — Mélanges : A propos d'une sculpture romane de Saint-Loubès, par J.-A. Brutails. — Les Archives de la Maison Barton et Guestier, par M. A. Lx. — Notes de viographie bordelaise : Les rues alsaciennes et lorraines de Bordeaux, par M. G. D. D. — Chronique. — Bibliographie. — Index bibliographique. — Table des matières. —

ANNALES DU MIDI. — *Janvier-avril 1918.* — Martin-Chabat (E.) : La tradition capitoline à Toulouse à la fin du XIII^e siècle. — Brunel (Ch.) : Opuscules provençaux sur la Confession (suite et fin). — Mélanges et documents : I. F. Pasquier : Vente du Château de Castelvieu de Rosanès en 1023, par Bérenger, comte de Barcelone. — II. J. Régné : La levée du Capage et l'émeute toulousaine du 9 mai 1357. — III. H. Graillot : Contributions à l'histoire de l'art méridional. — Note sur les peintres de Toulouse entre 1500 et 1540. — Comptes-rendus critiques. — Revue des Périodiques : Périodiques français méridionaux. — Nécrologie. — Chronique. — Livres annoncés sommairement. — Publications nouvelles. — Tables.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD. — *Novembre-Décembre 1918.* — Fusaiolle en plomb gallo-romaine (M. Tarel). — Le Château de Castelnaud (suite et fin) (M. le baron F. de la Tombelle). — Rocadou (M. Gabriel Lafon). — Note sur S. George de Montclar, son château et sa fonderie de canon (M. Ch. D.). — Nécrologie : Madame Secrestat (M. E. B.). — Table.

N° 2

REVUE DE L'AGENAIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

46^e Année. — Mars-Avril 1919.



AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

1919

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement interdite

SOMMAIRE :

I. <i>Un Diplomate agenais au XVII^e siècle. Le colonel d'Allot</i> , par J. R. Marboutin.....	89
II. <i>Une grande dame agenaise pendant la Révolution, la comtesse de Chateaurenard</i> (suite et fin), par Ph. Lauzun	123
III. <i>Un Cadet de Gascogne à l'armée de Rochambeau</i> , par Jaudouencq	148
IV. <i>La vie et l'œuvre de Lacépède</i> , par Louis Roule (suite) ..	157
V. CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE (J. R. M.).....	175
VI. BIBLIOGRAPHIE : <i>Au gré des contes d'Albert Paluel-Marmont</i> (L. B.)....	180
VII. A travers les Revues.....	182
VIII. Procès-verbaux des séances de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen (mars).....	183

GRAVURES

Le Colonel Laurent d'Allot.
Objets funéraires.

La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.

Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser *directement* à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

8	pages de texte réimprimées jusqu'à	50	exemplaires	10 fr.
8	—	100	—	12 fr.
12	—	50	—	14 fr.
12	—	100	—	16 fr.
16	—	50	—	15 fr.
16	—	100	—	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.



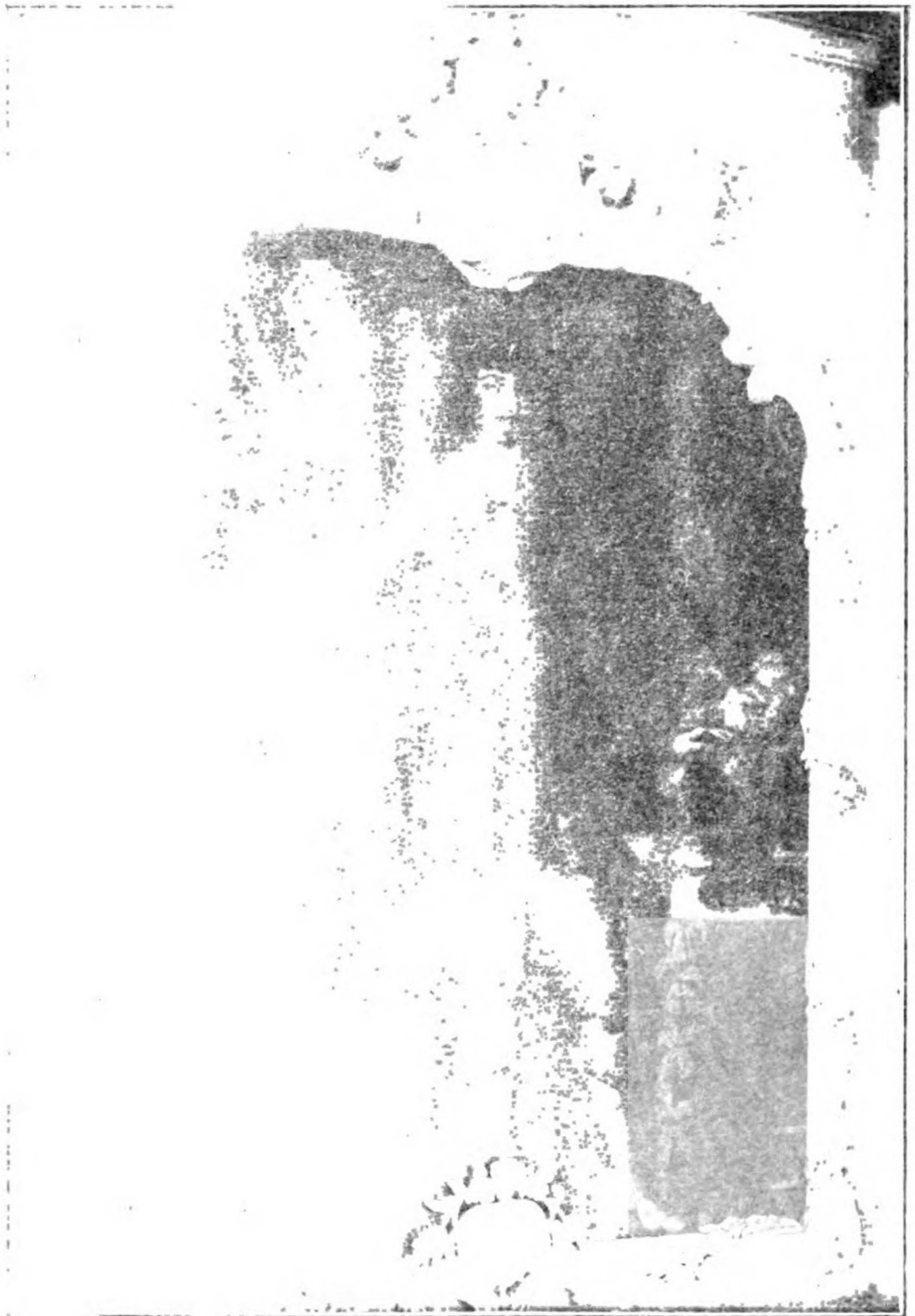
LE COLONEL LAURENT D'ALLOT.

LE CHÂTEAU D'ALLOT

est un petit libelli. Cette constellation
est une des maisons d'Alot, une
des autres. Les autres sont des
villes de vieilles demeures, d'Alot
et ses quatre séries de 100
qui ont été les assomps d'Alot
et les autres des bureaux jusqu'à 100
reçus. Que d'épisodes touchants
et charmants ou terribles, se sont déroulés
dans ce lieu, pourrait vous tourner la tête
et les larmes, nous pourrions relever
les faits. Car l'histoire d'une maison, c'est
celle qui l'ont habitée.

Le petit château de Lamothe-Dalot est
un exemple. Cette vieille demeure, au bord
des arbres, au bord du fleuve, près du pont
de 1870, a deux cents ans d'existence. C'est
là que le colonel d'Alot et le comte d'Alot

Ce dernier, une des gloires de la France,
avec habileté la diplomatie de 1870-1871, restaura Lamothe-Dalot
résidence et eut un moment le projet
d'Alot pour en faire une école
enfants du pays, seraient élevés
d'Alsace-Lorraine jusqu'à ce qu'ils
nouveau réunies à la France.



LE COLONEL LAURENT D'ALLOT.

UN DIPLOMATE AGÉNAIS AU XVII^e SIÈCLE

LE COLONEL D'ALLOT ET SA FAMILLE

Habent sua fata libelli. Cette constatation mélancolique du poète est aussi vraie des maisons que des livres. Le passé des unes vaut le passé des autres. Que d'événements curieux dans l'histoire des vieilles demeures, M. G. Lenôtre nous l'a prouvé dans ses quatre séries de *Vieilles maisons, vieux papiers* ! Que d'échos assoupis dans leurs recoins, depuis la cadence joyeuse des berceaux jusqu'à la lugubre résonnance des cercueils ! Que d'épisodes touchants ou tragiques, de faits charmants ou terribles, se sont déroulés dans ces murs ! Que de leçons pourrait nous fournir leur passé ! Que de coïncidences bizarres, nous pourrions relever à travers leur existence ! Car l'histoire d'une maison, c'est surtout l'histoire de ceux qui l'ont habitée.

Le petit château de Lamothe-Dalot nous en donne un exemple. Cette vieille demeure, cachée sous de grands arbres, au bord du fleuve, près du pont de Layrac, a appartenu, à deux cents ans d'intervalle, à deux diplomates agénais : le colonel d'Allot et le comte de Chaudordy.

Ce dernier, une des gloires de notre Agenais, qui dirigea avec habileté la diplomatie de la Délégation de Tours, en 1870-1871, restaura Lamothe-Dalot, en fit une somptueuse résidence et eut un moment la pensée de la laisser à la ville d'Agen pour en faire une école d'agriculture, où, avec les enfants du pays, seraient élevés « dix jeunes gens originaires d'Alsace-Lorraine jusqu'à ce que ces provinces soient de nouveau réunies à la France. »

Le premier, Messire Laurent d'Allot, nous est connu, seulement, par une historiette de Tallemant des Réaux. L'histoire a été injuste envers lui, en ne faisant connaître qu'un péché de jeunesse et laissant dans l'ombre la partie vraiment féconde et glorieuse de son existence. Nous pouvons réparer cette injustice grâce à la communication de documents curieux, que nous fit, il y a quelques années, avec une grande bienveillance, Madame la marquise de Naurois que la mort a emportée pendant la guerre.

La famille d'Hallot, d'Allot ou Dalot (1) était originaire de Normandie. Elle est établie en Agenais à la fin du xvi^e siècle. Claude d'Hallot reçoit les provisions de trésorier général de Guienne pour l'Agenais et le Condomois, le 13 novembre 1599 (2). Six ans auparavant, il avait épousé par contrat du 10 mai 1593 Rose de Loubatery (3). L'évêque d'Agen Messire Nicolas de Villars était présent à cet acte. De ce mariage naquirent : Laurent, Florimont, François, Robert, sieur de Latuque, Françoise et Jeanne.

Laurent d'Allot devait être l'aîné. Il avait environ 30 ans, nous dit Tamizey de Larroque (4), lorsque dans la nuit du 27 mars 1624, il enleva Françoise de Galinée. Tallemant des Réaux, insigne mauvaise langue, dont la véracité est souvent sujette à caution, a été en ce cas bien renseigné et son historiette ccxcviii^e, intitulée Madame Dalot, est dans l'ensemble en concordance avec le récit du journal des consuls d'Agen. Nous ne citerons de l'historiette que ce qui est nécessaire à notre travail.

« Madame Dalot est fille d'un simple bourgeois d'Agen, qui la laissa en fort bas âge riche de cinquante mille escus. Elle avait encore sa mère qui avait aussy du bien. La Chambre de l'Edict estoit alors à Agen; Viger, conseiller huguenot,

(1) Nous adoptons la forme d'Allot, parce que c'est ainsi que signait Laurent d'Allot.

(2) Archives dép. de Lot-et-Garonne, B. 4-bis.

(3) Id., B. 27.

(4) Ph. Tamizey de Larroque. *Notes sur M^{re} d'Hallot*, pour servir de supplément à une des *Historiettes* de Tallemant des Réaux. — Paris, Dumoulin, 1872, in-8° de 12 pages. Tiré du *Cabinet historique*.

songea à espouser la mère et à faire espouser la fille à son filz; mais la fille estoit si jeune qu'on ne put que les accorder. Elle eut de l'aversion pour ce garçon, et elle n'avait pas encore douze ans qu'elle devint amoureuse d'un jeune homme de la ville, nommé Dalot, qui estoit bien fait et entreprenant. Elle consentit qu'il l'enlevast; mais cela n'estoit pas aisé, car M^{me} de Viger, sa mère, la gardait soigneusement; néanmoins, il gagna une servante qui l'avertit de tout, et M^{me} de Viger estant absente, il fut introduit dans la maison, trois heures avant le jour. Comme il alloit à taston, au lieu de sa maistresse, il enleva une jeune fille qui couchait avec elle : il estoit desja assez avancé dans la rue quand il reconnut son erreur; il fallut donc retourner. Par bonheur, il estoit le plus fort, et encore il avoit eu la prévoyance de mettre des tirefonds (1) aux portes voisines, de peur qu'on ne vinst au secours. Il sortit avec la demoiselle par un trou qu'il avoit fait faire à la muraille de la ville et se retira dans un chasteau d'un homme de qualité. Là, il fut assiégé dèz le lendemain, et il soustint le siège tant qu'il eut des vivres. Une belle nuit qu'il faisait fort obscur, il se sauva avec sa maistresse, en Rouergue, après l'avoir descendue par une fenestre. Ce fut chez M. d'Arpajon, qui luy donna retraite dans une de ses maisons. Mais le crédit de Viger lui faisoit peur; ils se disguisent en pèlerins et prennent le chemin de Nostre-Dame de Craux. En ce voyage la pauvre petite eut bien de la peine à s'empescher d'estre reconnue, elle estoit déguisée en homme. Enfin ils passèrent en Savoye et s'allèrent jeter aux pieds de la Princesse de Piémont, aujourd'hui Madame de Savoye (2). Elle les prit en affection et fit instruire la dame en sa croyance, car elle estoit huguenote. Viger qui avait des amys à la Cour fit tant envers le cardinal de Richelieu, que la Princesse fut obligée à les renvoyer à Paris, où elle fut mise chez Madame la Comtesse. On dit que Monsieur le

(1) « Gros anneaux de fer pour barrer les portes », note des éditeurs des *Historiettes*.

(2) Christine de France, fille de Henri IV.

Comte en devint amoureux et que Dalot en eut bien de la jalousie. Par arrest du Conseil, elle fut mise dans un couvent, afin d'estre en liberté de dire si Dalot l'avoit enlevée de gré ou de force, et si elle le voulait pour mary. Quelque temps après, estant introduite au Conseil d'en haut, elle dit que Dalot l'avoit enlevée de son consentement, que c'estoit son mary et qu'elle n'en aurait jamais d'autre. Ils retournèrent en Savoye, d'où je ne sçais par quelle aventure ils s'allèrent establir en Guyenne. Dalot mourut bientôt après. Elle disait qu'elle n'avait point de peur du Roy, ny des Princes quand elle parla au Conseil, mais seulement du cardinal de Richelieu et qu'il la faisait trembler. » (1).

Madame D'Allot, Tamizey de Larroque l'a fort bien établi, était Françoise de Galiné, fille de M. de Galiné, bourgeois de Clairac et de Louise de Lafont. Sa mère, devenue veuve, se maria, en secondes nocces, avec M. de Viger, conseiller à la Chambre de Guienne, qui songea d'après l'historiette susdite, à faire épouser sa belle-fille par son fils.

Les consuls d'Agen, dans leur journal, racontent cette aventure, et nous apprennent que la fille de chambre de Madame de Viger et le domestique furent arrêtés et ce dernier condamné à être « roué à la plasse publique. »

Les lois et coutumes du pays punissaient sévèrement le crime de rapt. Laurent d'Allot s'était mis dans un mauvais cas; il eut été dangereux de s'attarder longtemps en Agenais. Pendant que l'on faisait le procès des domestiques qui l'avaient aidé, il se dirigea vers la Savoie, où la duchesse Christine de France, femme de Victor Amédée, sœur de Louis XIII, le prit sous sa protection. Grâce à son influence, il obtint des lettres d'abolition et fortement recommandé, il vint à Paris pour les faire entériner. C'est à cette occasion que la bonne duchesse écrivit à Richelieu la lettre suivante. donnée par les éditeurs des *Historiettes*.

(1) *Les Historiettes de Tallemant des Réaux*, éditées par de Monmerqué et Paulin Paris. -- Paris, Técheuer, 1856, t. v, p. 348.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je vous ay fait une prière sur un faict qui regarde l'Eglise et la Religion. Je m'asseure que ces raisons vous auront esmues, oultre ma considération, à y porter vostre assistance; de quoy j'ay désiré de vous remercier. Le Roy et la Reyne Madame ma mère m'ont fort obligé de considérer à ma prière les justes plaintes de cette damoysele fort persécutée en hayne de sa conversion. Je recepvrai à beaucoup de faveur, sy vous les assistez et secondez, les intentions de leurs majestez, afin qu'elle obtienne justice du tort que beau-père et mère luy ont faict en sa personne et en ses biens. Le sieur Dalot son mary va intèriner son abolition. Je vous recommande l'un et l'autre en la suite de cet affaire, parce que je serais bien ayse de la mettre en repos, et que je croy en cela faire une grande charité, en quoy je m'asseure vous voudrez prendre part, et me témoigner que vous avez agréables mes prières; vous assurant que j'estime très véritablement vostre amitié et que je vous continue la mienne comme estant, Monsieur mon cousin, vostre affectionnée cousine.

CHRESTIENNE (1).

Cette lettre ouvrit bien des portes à Laurent d'Allot et à Françoise de Galiné. Cependant tout n'était pas terminé pour cela. Arrivés à Paris, ils furent séparés. Françoise de Galiné, mise dans un couvent, affirma sa volonté bien arrêtée d'être la femme de son ravisseur. Après diverses démarches, ils purent enfin librement se marier.

Restait à liquider la question d'intérêt. Tous ces déplacements, voyages, démarches avaient épuisé leurs ressources. La fortune de Françoise de Galiné assez respectable était entre les mains de sa mère et de M. de Viger. Ils furent obligés d'emprunter. Honorable homme, René Barbot, chef des échansonneries du Roi, vint à leur aide en leur avançant une fois 1.250 livres, et une seconde fois 1.700 livres. Le 27 septembre 1627, Laurent d'Allot et sa femme s'engagèrent solidairement à rembourser ces sommes à la première réquisition (2).

(1) *Les Historiettes de Tallemant des Réaux*, édit. Monmerqué et Paulin Paris, p. 351.

(2) Arch. de la famille de Sevin.

Ils étaient alors à Paris logés à l'hôtel de Soissons, qui appartenait à Louis de Bourbon, comte de Soissons, bien en cour auprès du Duc de Savoie.

Pour faire honneur aux engagements pris envers leurs créanciers, Françoise de Galiné demande à Jean du Viger, son beau-père et à sa mère Louise de Lafont une reddition de compte. Comme elle est encore mineure, bien qu'émancipée par son mariage, la Cour du Parlement de Paris lui donne un curateur, le 3 décembre 1627. Ce curateur fut M. Nicolas Gontaud, procureur au Parlement. L'affaire traîna en longueur et ce ne fut que le 16 mars 1629, qu'un jugement ordonna que la reddition de compte devait se faire dans les trois jours, sous peine de 600 livres d'amende (1).

Remarquons qu'à cette date, Françoise de Galiné est dite « femme séparée de biens de Laurans D'Allot, escuier. »

D'Allot ne tarda pas à revenir en Savoie. A ce moment, d'ailleurs, la besogne ne manquait pas en Italie, aux gens d'épée. Dès le 3 octobre 1630, le duc de Savoie, ayant été compris dans le traité de Ratisbonne entre la France et l'Autriche, se rangea franchement du parti de la France. Son mariage avec la fille de Henri IV, le portait déjà du côté de notre pays. Lorsque Richelieu commença, en 1635, la guerre contre la maison d'Autriche, Victor Amédée entra dans l'alliance, et, après avoir signé une ligue avec la France, il reçut de Richelieu le commandement en chef des armées françaises en Italie. Ses frères, au contraire, le prince cardinal Maurice et le prince Thomas, se déclarèrent pour les Espagnols.

C'est donc sous les ordres de Victor Amédée, son protecteur des heures difficiles, que Laurent d'Allot combattit. Il se distingua en maintes occasions « avec tant de courage et de valeur », que le Duc de Savoie lui conféra le titre de Colonel et maistre de camp d'un régiment français entretenu par Sa Majesté le Roi de France. Le brevet qui fut insinué à Agen mérite d'être cité en son entier.

(1) Arch. départ. de Lot-et-Garonne, B. 789.

Victor Amé, par la Grace de Dieu, Duc de Savoye, Chablais, Aoust, Genevois et Montferrat, prince de Piedmont, Roy de Chypre. Vu les preuves que nous avons reçues des mérites du sieur Dallot, gentilhomme français, de la particulière affection qu'il professe envers nous et le bien de nostre service, dans l'employe qu'il a eu ci-devant de ça, agissant en toutes les occasions avec tant de courage et de valeur, qu'elle nous convie de luy en donner cy-devant des tesmoignages de nostre affection en le constituant et députant par noz lettres patentes et provision du 29 may dernière année, Colonel et maistre de camp entretenu dans nos armées de ça et de là les montz en laquelle qualité rendu auprès de nous aux occasions présentes où il a continué de se comporter généreusement, nous lui avons voulu continuer et augmenter les preuves de nostre affection, pour ses causes et autres considérations à ce nous mouvantz, nous avons icelluy sieur Dallot créé, constitué, député ainsy que par ses présentes, signées de nostre main, le créons, constituons et députons, colonel et maistre de camp du régiment français que S. M. entretient dans nos estatz duquel nous luy avons commis de par ses mêmes présentes confié le choix de tous les officiers dicelluy qu'il estimera nécessaire, que nous pourvoirons sur son eslection et présentation pour ladicte qualité de colonel et maistre de camp susdit, nous servir doresnavant aux honneurs, payes et autres droits, prérogatives qui en dépendent, à la charge qu'il prestera le serment en tel cas requis et accoustumés sy donnons en mandement à tous noz gouverneurs et lieutenants généraux, maréchaux de camp, colonnels, capitaines, officiers de ça et de là les montz et à tous autres, ce que dessus, sans aucune difficulté, car ainsy nous plaist et le requiert nostre service. Donné à Bienne le 20 novembre 1635 (1).

Signé : AMÉDÉE.

Le souvenir de la fuite de d'Allot et de la faute qui l'avait occasionnée restait assez vivace en Agenais. Il y avait des ennemis qui cherchèrent à lui nuire en plusieurs circonstances et lui contestèrent même son titre de colonel. Un avocat entre autres parut en douter. Laurent d'Allot, jaloux à bon droit de sa dignité, en appela au roi de France Louis XIII qui lui confirma son titre par la lettre suivante :

Loys..... Nostre très cher et bien aymé frère Duc de Savoye

(1) Arch. départ. de Lot-et-Garonne, B.

ayant nommé le sieur d'Allot, colonel entretenu dans son armée pour maistre de camp et colonel du régiment français composé de deux mil hommes que nous entretenons à nostre dit frère, nous lui avons voulu tesmoigner combien nous est agréable le choix qu'il a faict de la personne dudit sieur, nostre naturel subject, et, tant pour ceste considération que pour la particulière protection que nous avons cy-devant accordé audit sieur d'Allot, et que nous luy voulons confirmer et afin qu'il jouisse des mesmes privilèges et honneurs quont nos maistres de camp entretenus et qu'à l'avenir aucune personne ne luy puisse contester, ainsy que l'un de nos advocats a voulu cy devant faire, mal à propos, au Parlement de Bordeaux, de la qualité de maistre de camp entretenu dans l'armée de nostre ainé frère Duc de Savoye au mespris de ses lettres patentes du 29 may 1634, ce qui donna subject à nostre dite cour de Parlement de deffendre à toutes personnes de son ressort par l'arrest du mois de décembre 1634, de contester la dite qualité et honneurs attribués à icelluy, à quoy nous avons voulu remédier pour l'advenir, en outre sur la considération de ce que ledit sieur nous sert maintenant dans l'Italie, où nostre dit frère certifie par ses lettres patentes du 29 novembre dernier, quil sest généreusement comporte et quil a le commandement desditz deux mil hommes, que nous entretenons à nostre frère. A ces causes et aultres considérations à nous mouvant, Nous avons iceluy sieur Dallot créé, constitué et député maistre de camp entretenu dans nos armées.

Cy donnons en mandement (1).....

C'est probablement à cette époque que fut peint le beau portrait conservé au château de Talives. D'Allot y est représenté avec la cuirasse, signe distinctif des officiers supérieurs. Debout, tourné légèrement à gauche, il tient un bâton de commandement à la main droite, et pose la gauche sur un casque. Les cheveux bruns, longs et bouffants encadrent un visage allongé, fin et énergique, où brillent deux grands yeux noirs. Le nez aquilin est un peu fort. Les moustaches retroussées, la barbe à la royale, donnent à la physionomie un air décidé.

Le corps est protégé par une cuirasse damasquinée, cachée en partie par un grand col de dentelles, retombant sur les

(1) Arch. de la famille de Sevin.

épaules et par un baudrier en écharpe. Les bras sont revêtus de brassards et de cubitières, disparaissant sous les retrous-sis de beaux poignets de dentelles. Des tassettes protègent le haut des cuisses, que revêtent des haut de chausses collants, terminés par des dentelles, retombant sur les revers de la botte et que l'on appelait bas de botte ou bas à bottes. Le dessus de la botte est couvert de larges surpieds.

Le casque, sorte de bourguignotte très empanachée, repose sur une table couverte d'un tapis dont les angles sont ornés de nœuds de rubans. Sur un des pans du tapis est représenté un foudre au-dessus duquel on lit : « Plus on me presse, mieux je dissipe » et au-dessus une devise incomplète « Que sans crain..... » Sur un côté, ces mots latins : « *Tellus me Jupiter Fulme.* »

Le fond du tableau est fait d'une draperie à gros plis, sur laquelle se détache à droite du personnage deux couronnes fermées entre lesquelles est placée une épée brisée par les plis. Sur une banderolle on lit ces mots : « Una duabus », une épée pour les deux couronnes. Ce motif est répété, en plus petit, de l'autre côté. C'est la désignation expresse du personnage Laurent d'Allot, colonel d'un régiment français entretenu en Piémont par le Roi de France et dont l'épée combattait à la fois pour les deux couronnes de France et de Savoie.

Sous les ordres du Duc de Savoie, d'Allot guerroya donc en Italie et fut peut-être aux batailles de Tornavento (22 juin 1636) et Monbaldone (8 septembre 1637). Victor Amédée mourut quelque temps après ce dernier combat, à la suite d'un repas que lui avait offert le maréchal de Crépi. « C'était un homme sage, prudent, modéré, patient, sobre, infatigable de corps et d'esprit, bon administrateur, très aimé de ses troupes auxquelles il donnait l'exemple de la bravoure » (1).

Pendant ce temps, Laurent d'Allot, tout entier aux devoirs de sa charge, ne pouvait s'occuper de ses intérêts particuliers. Plusieurs procès en Agenais risquaient, en son absence.

(1) *Le cardinal de La Valette, lieutenant général des armées du Roi 1635 à 1639*, par le Vicomte de Noailles. — Paris, Perrin, 1906, p. 479.

de tourner mal. Il obtint donc, en mai 1636, un ordre du roi de surseoir à tout jugement pendant six mois. Le plus important de ces procès était, sans doute, celui qui avait pour objet la succession de Rose de Loubatery, sa mère. Il dit, en effet, dans une requête de 1636, que tous les biens de sa mère sont saisis à la requête de M. de Soudiraud et d'Espalais, depuis six ans les fruits sont mis aux enchères, et le procès est renvoyé au Parlement de Toulouse.

Il en avait un autre avec les consuls d'Agen et le collecteur des tailles. Ce dernier, sieur de Saint-Gillis, sous prétexte du paiement de la taille, avait envahi sa maison, avec plusieurs valets. Ils avaient brisé la porte de la cuisine et fait plusieurs dégâts. Laurent d'Allot porta plainte et demanda réparation de l'injure qui lui était faite, il soupçonne, dit-il, dans sa requête, que Saint-Gillis a voulu se venger « tant de vieux ressentiments que de certains discours faits il y a quelque temps. » (1).

M. Tamizey de Larroque a cru, sur la foi d'un document daté du 12 juillet 1638, que Laurent d'Allot était mort avant cette date. Il s'agit d'une quittance donnée à M. Gratien de Roussannes, conseiller du Roi, magistrat au présidial d'Agen par « Dame Françoise de Galliné, veuve de deffunct Messire Laurent d'Allot, quand vivait maréchal de camp dans les armées de Sa Majesté en Piémont ». Il y a là, évidemment une erreur de lecture, ce n'est pas 1638 qu'il faut lire mais plutôt 1648 ou 1658; car, d'Allot ne mourut qu'en 1642.

Après la mort de Victor Amédée, Laurent d'Allot resta à la tête de son régiment, au service de Madame Royale Christine de France. Le 3 avril 1638, il donna à un compatriote, capitaine dans son régiment, la permission de rester chez lui en Guienne pour mettre ordre à ses affaires. L'acte est écrit tout entier de la main de d'Allot.

Sur les querelles, procès criminels et accidents arrivés au sieur de Montels, capitaine au régiment français que le roy entretien en Piémont, desquels sommes sufisement informés et quelz luy ont

(1) Arch. municip. d'Agen, FF. 212.

empêché de se rendre en sa charge, mesme quel est nécessaire quil demeure dans la province de Guienne pour y remédier, nous luy avons permis et permettons par ses présentes, soubz le bon plesir de Madame Royale, et le dispensons de la résidence en sa charge pour deux ans. A Turin le 3 avril 1638.

ALLOT (1).

Victor Amédée en mourant, « laissait deux fils et quatre filles et la régence à sa femme. François-Hyacinthe, âgé de cinq ans, lui succéda, et, de ce jour, commença une situation terrible pour les Etats de Piémont et de Savoie. La guerre intestine y sévit, avec les horreurs qu'elle entraîne toujours. Espagnols et Français y portèrent la ruine. Les princes voulurent enlever la régence à leur belle-sœur qui chercha vainement à rester neutre. Le duc François-Hyacinthe étant mort, le 4 octobre 1638, d'une chute de cheval, son frère Charles-Emmanuel II, âgé de quatre ans, lui succéda et, dès le 6 novembre suivant, l'Empereur, à l'instigation des Espagnols, accorda par décret la tutelle aux princes de Savoie, qui étaient entrés en Piémont à la tête des ennemis » (2).

Les princes de Savoie, dont il est question, étaient le Cardinal Maurice de Savoie, et Thomas, son frère, prince de Carignan, connu sous le nom de prince Thomas. « Maurice de Savoie-Carignan, prince d'Ouille, né à Turin le 10 janvier 1593, était le quatrième fils de Charles-Emmanuel I^{er}. Fort bien doué, il montra dès son enfance des dispositions pour les sciences et les arts. Destiné à l'état ecclésiastique quoique sans l'ombre de vocations, il devint Cardinal à l'âge de quatorze ans, puis reçut successivement en apanage de riches abbayes piémontaises. Citons entre autres Saint-Bénigne et Sainte-Marie de Casanova, dont les revenus s'élevaient à plus de 150.000 francs » (3).

Thomas-François, prince de Carignan, né en 1596, était le cinquième fils de Charles-Emmanuel I^{er}. Homme actif,

(1) Arch. de la famille de Sevin.

(2) *Le Cardinal de la Valette, lieutenant général des armées du Roi 1635 à 1639*, par le Vicomte de Noailles. Paris, Perrin, 1906, p. 479.

(3) *Ibid.*, p. 473.

belliqueux, bon général, mais de caractère inconstant, il embrassa plusieurs causes. Après avoir combattu dans les rangs espagnols, il se rallia au parti français. Le roi de France lui donna le commandement de son armée d'Italie.

Dans un traité, passé entre le marquis de Léganès, commandant les forces espagnoles de Piémont, et le prince de Savoie, il avait été conclu que la tutelle du jeune fils de Victor Amédée, appartiendrait aux princes, et que les places qui se rendraient aux Princes resteraient entre leurs mains, et que celles que l'on forcerait resteraient au roi d'Espagne. Dès le mois de mars 1639, le prince Thomas se met en campagne. Il surprend Chivasso, le 26 mars; Chieri, Moncallieri, Yvrée se déclarent pour lui; Verrue, Crescentino se rendent peu après. Le 4 mai, il s'empare de Trin, le 7 août il surprend la ville de Turin.

Le général en chef de l'armée française le Cardinal de La Valette se multiplie et, malgré l'éparpillement de ses troupes, il parvint à reprendre plusieurs villes et à neutraliser, en partie, les succès du prince Thomas. Une trêve fut conclue entre le Cardinal et le prince de Savoie le 14 août.

Les documents nous manquent pour dire quelle fut la conduite de Laurent d'Allot pendant cette campagne. Ce qui suit nous fait croire cependant que déjà il était au service du prince Thomas et qu'il avait abandonné le parti de Christine de France, sa bienfaitrice, dont la protection lui avait valu jadis le pardon de son péché de jeunesse.

Pendant la trêve, le prince Thomas, paraissant las des Espagnols, se rapprochait de la France. Masserati, son homme de confiance, répétait « qu'il désire l'accomoder. Ce prince aurait même promis de se déclarer ouvertement pour le roi si l'on accordait à son fils la main de M^{lle} de Longueville; mais la chose devait rester extrêmement secrète, de crainte qu'on ne lui retienne sa femme et ses enfants alors en Espagne. Quant aux affaires de la régence, il voudrait signer comme sa belle-sœur dans les occasions importantes, à titre de consultant, mais non de tuteur, et faire rendre aux Espa-

gnols les places qu'ils détiennent» (1). L'accord aurait pu se faire, mais la duchesse de Savoie brouilla les cartes.

Sur ces entrefaites, le Cardinal de La Valette mourut le 28 septembre 1639. Le roi nomma le comte d'Harcourt pour le remplacer.

Le prince Thomas se retourna donc vers les Espagnols. Il conçut le projet de faire entrer dans l'alliance avec l'Espagne et la Savoie, l'Angleterre et Venise. Il choisit le colonel Laurent d'Allot, qu'il paraît avoir en haute estime, et l'envoie dans cette intention à Londres. Il le met d'abord au courant des négociations entamées et lui donne par écrit les instructions suivantes :

Instructions au S. Colonel Dallot pour son voiage d'Angleterre.

Le sieur colonel Dallot reprendra, avec Sa Majesté, de la Grand Bretagne, les traittez commencéz et les conférences, tenues avec Monsieur l'Ambassadeur Filding, sur le mesme sujet, pour joindre les armées d'Angleterre à celles d'Espagne et de Savoye, et, s'il se peut, ensuite, celles de Venise par les dispositions qu'on y avait trouvé et par les intelligences particulières que ledict sieur Ambassadeur y a : de quoy il a donné autresfois connaissance audit sieur Dallot. Ledit traité revenant, du moins, à un accomodement avec la maison Royale de Savoye.

Pour faciliter l'union des armes des deux Roys, on continuera la negotiation sur les interests du Palatin, aux conditions que le Roy d'Angleterre attaquera avec une armée de la force qui sera convenue et autres que les coronas demanderont, avec lesquelles ensuite ledit sieur Dallot negotiera la diversion proposée et le partage du Pays, selon qu'a esté discouru par la séparation que faict la Rivière des Provinces sur lesquelles l'Espagne et l'Angleterre ont prétention. En ce cas, l'intelligence et la révolte des peuples qu'on armera, en mesme temps, par l'intérest qu'ilz ont à se descharger des impositions auxquelles ilz n'estoient pas sujets, à la teste desquels ledit sieur Dallot facilitera la descente des Anglais, et l'entrée des Espagnols sur les vieux desseins proposez du temps de feu S. A. R. Victor Améd. de glorieuse mémoire.

Si on lie la partie, il verra jusques où l'on se peut fier du Duc de la Valette, ce qu'il peut et veut faire tant en la descente des

(1) Vicomte de Noailles, *loc. cit.*, p. 528.

Anglais, qu'en la négociation avec son père, pour envoyer vers le cardinal de la Valette et essayer de l'engager par ses propres interests, afin que de son costé il facilite avec les armes qu'il commande les desseins que causent ceste negotiation. Il faut neantmoins aller retenir avec le Duc de la Valette et luy taster le poulx avant que de se decouvrir du tout.

Sur les connoissances que le sieur Dallot prendra en Angleterre de l'estat des affaires de la Reyne mère, il verra qu'elle part elle doit avoir en cecy et ce par l'advis de ceux qui auront negocié la ligue des coronas, luy fesant cependant entendre à son arrivée le tort que font à Madame Royale ses mauvais Conseillers et les raisons des Princes ses Beaux-frères que pour le bien public et pour faciliter un accomodement luy ont offert au commencement la Regence en chef, moiennant l'assistance desd. Princes; et depuis les déclarations faictes en leur faveur par sa Majesté Impériale et par les Magistrats, comme encores depuis la surprise de Turin, et que le chasteau et le comté de Nice est soulz leur obéissance luy ont faict offrir sa part en ladite Regence pour la mouvoir à ne permettre d'avantage de maux au Piemont que par l'opiniastreté desdit sconseillers est déjà presque entièrement ruiné, sans que jusques à présent ilz aient voulu se mettre à la raison, ainsi l'ont induit à remettre de nouveau pendant la suspension Suse, Avigliane et Cavor entre les mains des François. Ce que ledit sieur Dallot fera aussy scavoir à leurs Majestés Britanniques afin que voiant les raisons des Princes cela rompe, ou du moins relache l'union qui estoit autrefois entre la Reyne d'Angleterre et Madame Royale fomentée par Montaigu, correspondant du comte Philippe et ce pour le grand ascendant qu'a ceste Reyne sur le Roy son mary.

La partie estant faicte entre les coronas ou du moins avec l'une, le sieur Dallot ira voir Monsieur le Comte à Sedan et tachera de le porter aux ressentimens qu'il doit avoir et à prendre part à l'affaire pour plusieurs raisons connues, et d'autant plus pour avoir en main l'occasion telle qu'il a toujours désiré, réservant toutefois quelque chose des entreprises principales qui demanderont le secret jusques à ce qu'il soit temps de luy communiquer le tout, que sera quand il aura pris part dans la partie que l'on tachera de lier en façon que chacun soit obligé d'opérer de son costé en mesme temps, et selon qu'il sera trouvé convenir pour avoir des bons et faciles succez.

Pour convier le Roy d'Angleterre à ceste diversion outre les autres raisons desquelles se doit servir le sieur Dallot, la satisfaction du Palatin est la principale et parce qu'il y a déjà si long-

temps que ceste affaire est en pied sans que jusques icy l'on aye sceu ou du moins voulu trouver les expediens pour venir à une conclusion, le sieur Dallot procurera d'apprendre de Sa Majesté Britannique ses dernières intentions sur ce sujet, la suppliant de vouloir elle mesme fournir les moiens qu'elle jugera à propos pour faciliter la chose afin que l'on travaille auprès de l'Empereur et du Roy d'Espagne pour la résolution suivant la bonne disposition qu'on a déjà trouvé de leur costé; à quoy l'on travaillera sans perte de temps soudain qu'on aura sceu les dernières volonteiz du Roy d'Angleterre.

Sur toutes choses le sieur Dallot se ressouviendra *de ne point consigner ces affaires à aucun des ministres* (1) [.....] : car par la pratique qu'on a de leur humeur, ce serait tout gaster que de leur en donner connaissance et la chose se traittant en Piémont ou l'on n'a point d'autre visé que celle du bien public, notamment ceux qui la doivent manier c'est réduire le tout à sa perfection avec plus de facilité et en moins de temps.

Le sieur Dallot par mesme occasion poursuivra la negotiation du Port franc de Villefranche de Nice commencée par feu le Duc Charles Emanuel, suivi par Victor Amé et longtemps négociée par ledit sieur Dallot de la part des Anglais pour l'utilité qui leur en revient et pour les autres raisons qui sont connues au mesme sieur Dallot et de tout en donner advis, afin de résoudre les difficultez qu'on y pourrait rancontrer, si déjà elles ne sont vidées par les édicts et par les traictez passez.

Il continuera avec M. le vicomte Filding, ambassadeur extraordinaire du Roy d'Angleterre, la négociation et traité avec les Venetiains, et procurera avec le mesme Roy et ses ministres de les disposer à cela, du moins l'accomodement avec les Princes de Savoye.

Si le Roy d'Angleterre se résout à l'union estant raisonnable, que comme les princes de Savoye agiront de leur costé et contribueront selon qu'il sera convenu à ceste grande diversion qu'il leur en revienne aussy quelques proffits, ledit sieur Dallot proposera de faire venir ceux de Genève à un accomodement ou que la Bresse soit acquise auxdits Princes s'en rendant maistres par les armes, ou du moins Pinerol et qu'ils soient secouruz et assistez en cas qu'ils feussent attacquez et finalement participent aux conquestes qui se peuvent faire ailleurs, pendant qu'ils supporteront

(1) Les mots soulignés sont raturés à l'original.

les plus grands efforts en Piémont et pour le surplus est remis à la prudence dudit sieur Dallot.

Thurin ce 3 d'octobre 1639 (1).

THOMAS.

Cachet sur papier,

Le voyage de d'Allot fut long. Il lui fallut éviter les troupes françaises et impériales et faire pour cela de longs détours. Il écrivait fréquemment au Prince et le tenait au courant de ce qu'il apprenait en route. Celui-ci, malgré les préoccupations que lui donnait la conduite des armées contre le comte d'Harcourt, répondait fréquemment. Ce sont ces réponses que nous allons donner. La première est du 2 décembre 1639.

A Monsieur le colonel Dallot.

MONSIEUR DALLOT,

Je vois en toutes vos lettres notamment dans les dernières que je reçois du 27 et 29 novembre le sujet qui vous empêche de faire plus grande diligence. Je regrette le temps que vous estes contrainct d'employer inutilement dans ces contours puisque les conjonctures présentes le font si précieux là où vous sçavez. Il est à croire neantmoins que vous arriverez assés tost, si vous rencontrés autant de bonne disposition comme il est vraysemblable qu'il y a de la matière suffisamment pour mouvoir des gens moins intéressés à songer à ce qui les regarde. Je tiens que vous estes maintenant en lieu d'ou j'auray d'autres nouvelles que des armées qui sont en Allemagne, je les ay heu pour bien agréables pour estre certaines, et bien particularisées, et parce que vous aves voulu par ce soin me tesmoigner ce que je dois espérer d'avantage quand vous serés en lieu de plus de repos. C'est ce que j'attends impatiemment pour vous tesmoigner aussy que je suis véritablement, Monsieur Dallot, Vostre bien affectionné.

THOMAS.

Le pouvoir est venu d'Espagne au sieur D. Fran^e de Mello touchant nostre negotiation et par ainsy je m'asseure que vous n'y perdres point de temps.

De Thurin ce 25 décembre 1639.(2).

(1) Arch. de la famille de Sevin. Pièce originale scellée d'un cachet.

(2) La lettre est écrite par un secrétaire, probablement le même qui écri-

A Monsieur le colonel Dallot.

MONSIEUR LE COLONEL DALLOT,

Dans les deslairs que j'ay heu de votre retardement en chemin, il me demeure ceste satisfaction que j'ay heu de voz nouvelles de tous les costéz. Vos dernières lettres sont de Cologne de l'onzième décembre, de sorte que je vous crois estre maintenant en lieu d'assurance par les précautions que vous avés seeu prendre en chemin. J'espère d'en avoir des nouvelles plus assurées dans peu de temps et de ce qu'on doit croire du lieu où vous allez. Je vous prie continuer à me tenir adverty de tout pour mieux prendre nos mesures, et cependant je me diray, Monsieur le colonel Dallot, Votre bien affectionné.

THOMAS.

Par les miennes dernières, je vous ay escrit que le pouvoir estoit venu d'Espagne en ample forme pour le subject de vostre voyage. ce que je crois vous devoir dire de nouveau par précaution, en cas que la lettre feut esgarée.

De Turin ce 8 janvier 1640.

Ces lettres nous permettent de suivre l'itinéraire de d'Allot. Il va lentement, les chemins sont peu sûrs, et il doit éviter les armées en campagne. Le 11 décembre, il est à Cologne, le 24 décembre à Bruxelles et il n'arrivera à Londres que dans les premiers jours de janvier.

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL DALLOT,

Quand je vous croiais dans le port, je vois, par vostre lettre du 16 décembre, que vous estes encore en plainne mer. Mes augures néantmoins sont que votre retardement doit apporter le meilleur succès à vostre voyage, d'autant que selon la suite que je vois des affaires, la matière se trouvera peut estre mieux disposée. Dans vostre séjour si long et si facheux ou pour mieux dire dans vostre pèlerinage, vous n'estes pas inutile, puisque vous me donés compte de tout ce qui vient à vostre connaissance. C'est ce que je vous prie de vouloir soigneusement continuer et de croire que je suis, Monsieur le colonel D'Allot, Votre bien affectionné,

THOMAS.

A Turin ce 21 janvier 1640.

vit les instructions, et signée du prince. Elle était cachetée du cachet du prince. Cette lettre et toutes celles qui suivent sont conservées dans les archives de la famille de Sevin.

Depuis ceste escriite j'ay receu une de vos lettres de Bruxelles du 24 décembre. Je me réjouis de vostre arrivée. Vos dépeches sont entre les mains de Monsieur le marquis d'Este.

D'Allot était donc arrivé à Londres, avant le 21 janvier 1640. Il s'était mis tout de suite à l'œuvre et avait déjà envoyé des dépêches au prince Thomas. Désormais, il écrira souvent. Malheureusement, nous n'avons pas sa correspondance, mais nous possédons les réponses par lesquelles le prince Thomas approuve, conseille, donne de nouvelles indications. Sur 20 lettres du prince, quelques unes sont en partie chiffrées, n'ayant pas la clef du chiffre, nous ne donnerons que les passages en clair. Nous n'avons qu'une seule lettre du prince Maurice, elle est en italien. Cette correspondance est curieuse et mérite d'être connue.

I

MONSIEUR DALLOT,

J'ay receu enfin voz despeches en quatre pacquets, où sont les relations première, seconde, troisième et la dernière du 9 février, avec les lettres et pièces y contenues, et, si vous avez escrit du despuis, et, envoyé par la voye de Bruxelles, les Français ont pris l'ordinaire de Milan, qu'apportait les lettres auprès de Chivas, pour satisfaire à leur curiosité. J'ai veu et considéré toute vostre négociation et comme elle mérite un peu plus de considération, je prends aussy quelque loisir d'avantage pour vous répondre sur tous les articles qui sera par le premier ordinaire (Trois lignes chiffrées).

Les Français et leurs adhérens se sont servis de leurs artifices ordinaires que nous nous accordions avec leur Roy pour décréditer partout et semer des jalousies pour ruiner les progres d'Italie et des autres endroits. Je vous assure qu'on ny a pas seulement pensé, moins en avons nous la moindre envie scachant bien qu'ils observent seulement leur parole quand bon leur semble (Trois lignes chiffrées).

Vous scavez les traittéz qu'on a continué avec Madame Royale, et les offres que nous luy avons faict; on est allé jusques icy adoucissant les prétentions et les avons mis jusques au point de ne pouvoir céder davantage, si l'on ne cède tout, qui serait contre toute raison. Vous en aurez, la semaine qui vient, une copie et

ayant veu leurs Majestés, je m'asseure qu'elles advoueront que les ministres de Madame Royale ont tort d'empêcher qu'elle n'admétte ce traité, et si se raidissent-ils encores et aiment mieux la ruine du païs qu'un accord si juste et si raisonnable. De ce traité les Français ont voulu inférer que nous traittions avec eux ce qui n'est aucunement, mais vous voiez en cela leurs desseins et leur mauvaise volonté à nostre endroit. Quoyque s'en soit, la patience et la suite des choses nous doit régler et agirez avec prudence et par les moiens de Monsiur Després, en la forme que vous me marqués; aiant à faveur particulière son entremise et ses soins je vous assure que je luy rendray tout le contre change et service qui dépendra de moy (neuf lignes chiffrées).

Aux autres poincts, je vous respondray, comme j'ay dit, par le prochain ordinaire, prenez cependant courage et croiez que je suis véritablement, Monsieur d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Turin, 18 mars 1640.

II

Lettre du prince Maurice de Savoie.

ILL^o S.

Ho vicenute le lettre de V. S., con particolare mio gusto, se per intendere de sue nuove, come per il buon incaminamento, che pigliano le sue negociationi. Da cosi buona condatta, non si poteva sperare che e sito felice in viaggio enandio (1) pericoloso. Se le preghiere, di chi l'ama, saranno esaudite, V. S. ottera ogni desiderata fine : jo in particolare, che estimo mia propria. S'è qu'à passato il carnevale, con agni alegrezza, almen non finta, ancorche absente quegli oggetti che sollevano, guadagnandosi gli animi, amollire i cori. Le adulationi ean lasciatto libero il luogo alla schietezza, e nelle fattione dell'arme si truova maggurmente la quiete de gli animi. Se le occupationi de S. V. le permetteranno di continuame le sue lettere, l'eauro à favòre singlarissimo, e le corrispondero en tutto, eavendo io per altre desiderio grandissime d'assicurarla come sono vera e sinceramente D. V. S. Aff^o S.

D. MAURITCE DE SAVOIA (2).

Da Torino li 30 di Marso 1640.

(1) Lecture douteuse.

(2) Voici la traduction de cette lettre : « J'ai reçu les lettres de V. S. avec un plaisir particulier, tant pour avoir eu de ses nouvelles que pour avoir appris le bon acheminement de ses négociations. Avec une si bonne direc-

III

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Je viens de recevoir vos despesches dans lesquels est une copie de la relation depuis le premier jusques au 9^e de février, de laquelle j'ay receu précédemment l'original. Autre dernière du 10^e. autre copie de relation du 16 avec une copie de lettre du mesme jour, autre copie de relation du 23 et un demy feuillet touchant (une ligne chiffrée), Monsieur Desprès, avec deux lettres vostres du 10 et 24, et parce qu'ils ne sont encores deschiffrez, je ne vous diray autre pour maintenant sinon qu'il est temps que le maistre de M. Pontarion (une ligne chiffrée) ce sont ses intérêts et son bien, et il faut qu'il connaisse les artifices de ses ennemis, le temps est précieux, et à la fin on le voudrait pas avoir perdu. Il m'importe de parler franchement, cela est dheu à mon affection et à mon zèle, qu'on reconaistra peut estre trop tard; pourveu que les choses se fassent bien, les marrie qui aura plus de fortune que moy, et non plus de sincérité; en cecy je ne blasme personne et tiens tous les moiens que l'on prendra suffisans et recevables. Lon est toujours après pour nostre accord avec Madame Royale, et non avec les Français, selon que l'on publie artificieusement ny ayant pas mesmes des propositions comme je vous ay déjà escrit; ne pouvant aucunement ny par réputation, ny par utilité, ny par bienséance nous retirer du party où nous sommes et telle est la résolution de Monsieur le Prince Cardinal mon frère et de moy, qui vivons unis et inséparables, et, attendant de vous respondre plus particulièrement, je demeure, Monsieur, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Turin ce premier d'avril 1640.

tion, on ne pouvait espérer qu'un résultat heureux de ce voyage périlleux. Si les prières de celui qui l'aime sont exaucées, votre S. obtiendra tout ce qu'elle désire; moi, en particulier, je contribuerai constamment à votre entière satisfaction que j'estime la mienne propre. Ici le Carnaval s'est passé avec beaucoup d'allégresse et non feinte, bien que ces objets qui émeuvent, amollissent les cœurs fussent absents. Les adulations ont laissé libre cours à la quiétude et dans l'armée même la paix règne généralement dans les âmes. Si les occupations de V. S. lui permettent de me continuer ses lettres, je l'estimerai à faveur toute particulière et lui répondrai sur tout, n'ayant pas de plus grand désir que de l'assurer que je suis vraiment et sincèrement de Votre Seigneurie le très dévoué serviteur.

« D. MAURICE DE SAVOIE. »

IV

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

J'ay receu voz depeches du 24 février, 2 et 3 mars, avec le duplicata venu par Aouste. Je ne doute nullement que vous ne fessiez votre possible; mais les choses se meurissent par le temps et selon qu'il n'a changeant (sic), il faut en croire de mesme des résolutions aux matières importantes. Vous en aurez plus de jour par l'arrivée du marquis de Vélade, et par le mouvement des ressorts qui se joueront, peut estre qu'on agira où vous estes selon le dessein. Pourveu que ce soit avec contentement, et comme satisfaction, qui que ce soit qui travaille, ce sera toujours de mon approbation et me suffit qu'on connaisse ma franchise, et mes bonnes intentions. La diversion quoy qu'il arrive est toujours nécessaire non que utile. I en faut trefter et escrire en Flandres, comme du lieu d'où l'on peut avoir les ordres et les provisions à temps, et cependant je demeure, Monsieur d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

A Turin ce 9 d'avril 1640.

V

Le document suivant, bien que n'étant pas une lettre du prince Thomas, est fort intéressant. C'est une espèce de journal, destiné à tenir au courant de la politique en Europe. Il devait être destiné aux princes de Savoie, par le colonel d'Allot, à ce titre nous le donnons avec les lettres qui se rapportent à sa mission en Angleterre. Comme elles, il est conservé dans les archives de la famille de Sevin.

Londres, 11 avril.

Nouvelles arrivées par le dernier ordinaire de divers endroits.

On escrit de Rome que Feragally, secrétaire des chiffres du Cardinal Barbarin, envoyé à Turin et à Chambéry, pour la trêve d'Italie et accord des princes avec Madame, travaille sans fruit. et que le Piedmont va être le théâtre de grands combats. Ceste campagne, que les Vénitiens allarmés des progrès des Espagnols dans

le Piedmont, et préjugant la perte de Casals, par celle de la citadelle de Turin, voudroit sy opposer, cherchent des compagnons quils nont pas encores trouvés.

On escrit, dautre costé, quon propose de faire une ligue de toute l'Itallie pour la liberté, mais quon a peur que les deus rois de France et d'Espagne s'accordent, en ce cas, pour la division d'Italie, on parle de lunion de Parme avec Venise, cella nest pas assuré, les Vénitiens ne croient pas que se soit assés destre ligués avec la France parce quelle est occupée.

Toutes les nouvelles demeurent d'accord que l'Itallie est fort esmue et qu'il semble que toutes choses soyent contrères pour ceste campagne aus propositions que le pape faisait d'une trêve générale pour laquelle il avait envoyé vers les deux roys, n'ayant pas peu faire celle d'Italie, les deux courones estant résolues de nen faire pas de particulière pour un pais et particulièrement les Espagnols, qui croient avoir des avantages en Italie, et quils ne saurait faire de plus grande diversion quen Piedmont, où ils ont les princes et les peuples favorables.

Les nouvelles de Paris du 30 mars sont que les traités de la trêve refroidissent comme les propositions de lacomodement des princes de Savoye avec Madame, et des mariages proposé, scavoir du prince Cardinal avec sa nièce la fille aînée de M^{me} la duchesse de Savoie, et du fils du prince Thomas avec le cadet. On escrit de Rome qu'on parle aussy d'une fille de Florence, pour le prince Cardinal.

Les mesmes lettres de Rome, dattées du 25 février, disent qu'on escrit de Milan que l'oncle du comte Philippe, capussin, a esté à Turin et entretènu, 3 heures, le prince Thomas sur des propositions d'accomodement, mais qu'on a descouvert que ce n'tait pas à bon dessein, mais tromper les princes, les endormir et aussy donnerd de la jalousie et soupçon aux Espagnols et mesmes mettre la division entre les frères, mais quils se sont réunis.

On escrit de Turin, du mois de mars, que les traités des princes continuent avec Madame, mais on nasseure pas de l'événement, mais bien de la bonne volonté de toutes les parties pour le bien et repos du pais. On croit icy que les courones desquelles Madame et les princes despendent ny consentiront pas. Les mesmes amis de Paris disent que larchevesque de Bourdeaux va en Guiene et de là à l'armée de Provence quil y a un grand dessein et quon croit que ce soit pour attaquer Nice ? Mais comme cest une place imprenable et que les armes du Roy sont assés nécessaires ailleurs, les esprits (déchiré) voit là que le Conseil de France ne se portera pas à ceste entreprise, sil na desseing ou

espérance de traicter le prince Cardinal, par la commodité, d'une armée quils luy présenteront pour se déclarer avec force contre les Espagnols. Ce ne sont que résonnemens et pensées.

Et penser quoiqu'on se batte on pressera toujours les traittés de la trêve générale, et il semble qu'on la doive espérer pour l'iver prochain.

Le prince palatin, qui estoit à Paris, a confessé ce que le Roy a voulu pour sortir et celluy de la Grand-Bretagne nen est pas content. On ouvrira, à Londres, le parlement le 23 avril, on croit qu'il y aura grande division et quils ny feront pas la volonté du Roy. Il semble tenir son armée, autant pour cella que contre les Escossais, leurs députés se sont retirés depuis deux jours sans satisfaction, et l'armée du Roy s'avance aux frontières Descosse. Sy autre chose n'arrive, qui eschaufe les esprits, lorsque les armées seront en présence, les Anglais ne presseront pas trop, les Escossais se contenteront de garder leurs frontières et ne mettront rien aux extrémités. Quand ce roy voudrait faire la paix avec eux il différoit à donner cognoissance de sa volonté, jusques à ce qu'il aye veu à quoy l'engageront les couronnes à ceste campagne prochaine, et que fera son parlement pour estre sur toutes ses déffiances avec ceste armée; les bruits qu'on fait courir qu'elle pourrait attaquer la France nont autre fondement, jusques à présent, que des apparances. Mais, ceux qui savent le dessaing des Anglais, les trouvent esloignés de guerre, non seulement avec la France, mais quils veulent la paix avec tout le monde ou pour le moins nen venir pas à une rupture ouverte, ils ne songent qu'à conserver le commerce et leur repos, et s'ils changent de résolution, ce sera un grand hasard et il faudra bien quils trouvent l'occasion belle et qu'on les pique de nouveau, car jusques à présent on na point jugé quils aient du dessaing formé. Il arrive icy, aujourd'hui, en ambassade extraordinaire un grand d'Espagne, nommé le Marquis de Vellade, admiral et gouverneur de Dunkerque, le sujet apparent de son ambassade est la plainte la hayne fait par les Hollandais aux vaisseaux Despaigne, dans les ports Dangleterre. On fait bruit dans la cour qu'on parlera du Mariage entre l'Espagne et l'Angleterre, cella nest ny assuré ny impossible. On verra dans ce mois d'avril le penser des Anglais, tant à l'ouverture de ce parlement, que sur les negotiations de plusieurs ministres estrangers.

Les nouvelles de Paris du 30 mars, disent aussy que M. le Prince sen reva (sic) en Languedoc pour y comender et qu'on a adjoint à son pouvoir celluy de rechercher les et ceulx qui ont trafiqué en monoye légère que le Roy a différé la publication

de l'édit des monoyes, par ce quil ny en a pas assés encore de faite, de la mesme, pour pouvoir retirer les antienes, et que plusieurs moulinets ont esté rompus, ce qui a retardé le travail; que M. le Prince a fait voir le duc Dallieu (?) coupable en l'affaire de Salses, que lon le va mettre en justice, il est convaincu d'avoir fait sortir des bleds pour l'Espagne, et que le serviteur du sieur de Martin a eu la question a acusé sur beaucoup d'articles ledit duc....

On escrit aussy de Paris, du 30 mars, que les députés de Bayonne sollicitent fort pour avoir des troupes, des munitions, sur les avis quils ont que les Espagnols assemblent de grandes forces en Biscaye. Il a déjà longtemps quon dit que le gouverneur de Locate estoit fait prisonnier par le roy son fils, que cest jetté avec les Espagnols, doibt conduire une armée du costé du Rossillon et que les mal contens font espérer aus Espagnols, quon peut beaucoup avancer en ces pays, je croy que ceux la sont plus à craindre que les Anglais.

VI

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

J'ay receu vos dépêches du 9 et 10 de mars, qui contiennent les irrésolutions du Roy, la contrariété des factions et les moiens des diversions, en cas qu'on n'opère rien où vous estes. Le temps et la nécessité seront ceux qui agiront, et vous feront connoistre ce qu'on en doit espérer, et Dieu veuille qu'on ne se laisse tromper aux artifices de ceux qui ne méditent que la ruine des puissances voisines je dis des ordinaires tromperies de M. de Clermont, et que lon croye à ce que vous en avez dict assez ouvertement. Quant aux diversions, je suis trop loin pour leur donner mouvement, il en faut trecter avec le marquis de Velade, à qui vous pouvez communiquer de ma part toutes les affaires sans réserve et avec D. Michel de Salamanca, puisque jay déjà escrit le fonds de tout au cardinal Infant, m'advertissant néanmoins de tout ce qui se passera et de ce qu'on jugera que je puisse faire en toutes ces conjoinctures, ne voulant rien céder à ces personnes là, puisque je nay point d'arrière pensée, et me veux maintenir dans leurs intérêts, quoyque noz ennemis aient faict courir des bruits contraires par meschanceté. Cependant si nous pouvions estre assistez de quelques munitions de guerre pour nos Présides, par sa Majesté de la Grand-Bretagne, ce nous serait un grand secours pour maintenant, n'en pouvant recouvrer par argent. Vous en supplierez sa Majesté de nostre part, et nous obligeant de ceste faveur qu'elle donne à mesme temps, pour les acheminer à Nice, ses ordres

nécessaires. Nous remettons doncques ceste affaire comme chose qui nous presse grandement, au soin que je m'asseure que vous y prendrez, et soudain que le baron Roncas sera de retour, on fera assister selon que vous avez escrit, sur ce je demeure, Monsieur le colonel D'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Turin ce 16 d'avril 1640.

VII

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Voz lettres et relations des 14, 15 et 16 de mars, envoyées par Flandres, m'ont esté rendues aujourd'huy. Déjà, je vous ay escrit deux fois mes sentiments sur les diversions, que je les estime grandement utiles et nécessaires, mais qu'il en faut trecter avec les ministres les plus proches, comme chose qui les regarde principalement et à quoy je m'asseure, ils feront réflexion et n'en perdront pas l'occasion. Peut estre, qu'avant que vous receviez ceste cy, les choses auront changé de face ou vous estes et que le marquis de Velade, que nous scavons estre arrivé, aura travaillé, s'il aura agy comme il faut j'en espère bien, veu mesme, que les intérêts, de part et d'autre, doivent estre ceux qui donneront le mouvement à tout le jeu et encore plus, la nécessité et les partis avantageux qui se font au maistre de Pontarion. Pour vostre secours, je n'attends que le retour du Baron Roncas, qui doit arriver d'heure à autre et cependant je vous assure que je suis, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné.

THOMAS.

Lon trecte fort en Allemagne pour le contentement du Roy d'Angleterre, touchant le Palatin, lon me l'escrit pour aseuré, de sorte que je veux croire que ce Roy ne perdra une si bonne occasion, et que le marquis de Vélade agira aussy de son costé, comme il faut.

J'escriray pour vous en Espagne et en..... afin qu'on reconnaisse.....

De Turin ce 23 d'avril 1640.

VIII

A Monsieur le colonel d'Allot, Londres.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Après avoir soutenu un siège d'environ cinq mois et fait tout ce que gens de bien pouvoient faire, pour n'avoir été assistés du mar-

quis de Léganez comme il pouvoit, la nécessité nous a contraint de capituler et de rendre la ville entre les mains des Français, avec un traité en main pour la paix d'Italie. A mon arrivée icy, j'ay receu voz lettres et dépêches du 8 mars, 12, 13, 26 et 28 d'avril, 12, 18 et 28 may. Je verroy, aussy tost, qu'ils seront mis en clair ce qu'elles portent et respondray à tout, mesmes vous advertiray de tout ce qui se passe, afin que vous sçachiez comme vous gouverner, n'y aiant rien jusques à présent de conclud, ny d'un costé, ny d'autre. Bien vous diray-je que les ministres d'Espagne ne pouvoient me maltretter d'advantage que de me lever la vie, ou du moins la liberté si je n'eusse pensé à mes affaires. Commencez à m'escire ce que vous apprenez et croiez. cependant que je ne vous oublieray et que je suis, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné.

THOMAS.

D'Ivrée ce 8 octobre 1640.

IX

A Monsieur le colonel d'Allot, Londres.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Les dernières lettres que j'ay receu de vous et auxquelles on ne vous a respondu, pour l'absence de Piochet, sont du 12, 19, 26, 29 et 30 d'octobre, premier, 2, 5 et 9 de novembre. J'ay veu le tout, et comme vous agissés, et comme vous vous ménagés sur les divers advis que vous avez de deça. J'approuve vos soins, voz diligences, et vostre procédé. Je vous seconderay aussy en façon que vous ne demeurerez en rien engagé. Je suis encore dans les irresolutions parce que je n'en vois point, ou lon les doit prendre. Je m'en va à Nice, voir Monsieur le Prince Cardinal, mon frère, pour trecter avec luy de ce à quoy nous nous résoudrons, je vous en advertiray. Vivez cependant et vous gouvernerez comme vous avez faict, afin que vous puissiez continuer à m'adviser de tout. Dans peu de jours je seray de retour et vous leveray de toute peine. C'est tout ce que je puis vous dire en peu de mots; mais bien de vous assurer que je suis véritablement, Monsieur le colonel D'Allot, Vostre bien affectionné,

D'Ivrée ce 18 décembre 1640.

THOMAS.

Au cas qu'il faille que vous aliez en Espagne, il sera meilleur passer par icy pour beaucoup de considérations et pour le bien de l'affaire (1).

(1) Ce post-scriptum est de la main du prince Thomas.

X

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Les dernières depesches que j'ay des vostres sont du dernier de novembre et six décembre, les autres qui ont suivy seront peut estre à Milan, où la personne qui les reçoit les retenoit, attendant mon retour de Nice. Je ne croiois pas que ce voiage feut pour plus longtemps que pour dix ou douze jours, mais les affaires m'y ont retenu jusques à présent. Enfin me voicy de retour dès hier au soir en bonne santé par la grâce de Dieu. (28 lignes chiffrées). Vraiment j'étais de vostre advis comme déjà je vous ay escrit qu'il fallait que nous eussions parlé ensemble (1 ligne chiffrée) puisque peut-être nous ne pourrons nous voir de longtemps; mais c'est le temps qui nous presse et partant vous dresserez des mémoires bien amples et instructives que vous m'enverrez pour sçavoir comme correspondre de mon costé en ce qui regardera l'affaire. Vous pouvez communiquer cecy au (cinq lignes chiffrées).

Le comte Messerati vous enverra de Milan, par mon ordre, une lettre de change de deux mille escus par cet ordinaire et au plus tard par le suivant; car je l'en ay chargé expressément. Je suis bien marry d'avoir tant tardé et de ne pouvoir faire d'avantage maintenant, mais je ferai suppléer à tout, à vostre entier contentement. J'espère cependant d'avoir de voz nouvelles de chez Monsieur d'Ambrette et les satizfaction que vous recevrez elles ne seront jamais si grandes que je ne vous en souhaite davantage, afin de vous tesmoigner plus utilement que je suis, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

D'Ivrée ce 4 février 1641.

XI

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Aussy tost à mon retour de Nice, je vous escrivis les résolutions que j'avois pris, ce qu'il estoit nécessaire que vous feussiez allé en Espagne pour consenter les choses que vous sçavez. Je le vous reconfirme de nouveau et vous prie, de ne différer vostre voiage que le moins que vous pourrez, et d'autant plus que la saison est déjà bien avancée. Vous trouverez là toute la bonne disposition que vous pouvez espérer, parce que cet office est déjà faict à l'avantage. Mais sur tout ressouvenez-vous de dresser les mémoires que vous me devez envoyer avant vostre despart et de

ne rien oublier. La lettre de change de 2.000 escus sera, comme je crois, en chemin aiant esté retardée seulement parce que le comte Messerati, qui avoit ceste charge, a esté contraint de revenir de Milan icy, pour quelques affaires, qui l'ont retenu quelque temps de plus, de ce que je ne croiais pas. J'ay receu toutes voz lettres avec les copies jusques au 25 de janvier; par toutes je voys une bien exacte diligence, et voz sentimens sur toutes choses qui monstrent un solide jugement et une grande vivacité d'esprit. J'estime l'un et l'autre, et encore plus vostre conduite et l'affection que vous tesmoignez pour moy. Je vous assure aussy que j'auray soin de voz intérêts et que vous ne vous repentirez pas de me servir fidèlement, comme vous faites, et en ceste vérité je suis, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

D'Ivrée ce 12 mars 1640.

XII

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Il y a longtemps que vous aurez receu noz dernières résolutions, car je vous escrivis dès aussy tost que je fus de retour de Nice ce que vous devez faire. Si vous n'estes encores party pour Espagne, je trouve nécessaire que vous sourçoier vostre voiage jusques à l'arrivée du marquis Pallavicin que j'envoie par les postes en Flandres (trois lignes chiffrées) car en ce cas pourroit estre, que le cardinal Infant aurait le pouvoir nécessaire, et vous pourriez y contribuer beaucoup par les lumières que vous donneriez de ce qu'on pourroit espérer, et ainsy l'on gagneroit beaucoup de temps et laisseriez pourtant de passer en Espagne (deux lignes chiffrées). J'ay veu par voz dernières lettres du 15 de février ce que vous m'crivez touchant (chiffré) c'est chose qu'il ne faut pas négliger et espérant par le premier ordinaire de vous envoyer des nouvelles de ce qu'on fait par deça et qu'on vous aura faict tenir la lettre de change de 200 escuz que je vous ay escrit, je demeure, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Gagliano ce 25 mars 1641.

XIII

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Le marquis Pallavicin part pour son voiage de Flandres estant

la selon qu'il verra les affaires de Mons de Saint-Amour disposées il vous escrira de voir M. de la Gelée, en ce cas il faudra que ce soit sans perte de temps comme je vous en prie estimant vostre entremise fort propre en cela et d'autant plus que ce serait porter une chose faicte à M. d'Ambrette. J'ay receu vostre depesche du dernier de janvier en laquelle je vois la bonne disposition qu'il y a pour ce qu'on désire, vous pouvez asseurer les amis de la mienne et leur dire de ma part que tout se met en estat de fortifier les bonnes résolutions qui se doivent prendre, que la foy est asseurée et qu'on n'espargnera rien du possible, taschez que je sois adverty de tout ponctuellement aussy tost, afin que chacun puisse prendre ses mesures pour ne faire les choses à demy; et cependant croiez que vous y trouverez vostre compte puisque je suis véritablement, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Bielle ce 4 d'avril 1641.

XIV

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Pendant que nous sommes icy pour voir les moiens de secourir Ivree, qui est assiégé par les François, aujourd'huy 25 jours, j'ay receu les vostres du 5^e d'avril et auparavant toutes les précédentes, de semaine en semaine, avec les Duplicata. Je vois l'affaire de Monsieur de Saint-Amour, réduite en bon terme, et espère que avant que ceste tombe entre voz mains, le tout sera résolu au contantement d'un chacun. Je suis marry que la lettre de change ne soit partie plus tost, mais il faut excuser la nécessité du temps, et non la volonté, qui ne peut estre meilleure, elle vous sera remise par cet ordinaire car on me l'a asseuré, et j'en redouble les instances, afin qu'il n'y aie point de manquement, et cependant je vous proteste que je suis véritablement, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre très affectionné,

THOMAS.

J'approuve tout ce que vous avez faict et que vous m'escrivez, de mesmes la diversion, si elle se peut faire, et que vous ne manquiez de venir aussy tost que l'affaire de M. de Saint-Amour sera conclue.

Du camp de Morin ce 7 d'avril 1641.

Elle est du 7 de mars accompagnée de celle de mesme date par moi. PIOCHET.

XV

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

Les vostres du 28 et 29 février avec les avis y contenus, mont esté fort chères, y lisant maisme (sic) la continuation de vostre zèle à nostre service. En une que jay faict, au marquis Pallavicin, lequel jay despesché pour Flandres, je vous ay escrit de l'estat des affaires de par icy, je me suis à présent pourté en ceste ville, pour en faciliter la conclusion, laquelle ensuivie vous en aurez une bien antière relation tant des présants, que des passés, affin de pouvoir agir uniformément en toutes les négociations. Nous avons des nouvelles que M. de Saint-Amour est ancores en estat de s'antandre avec nous; vous pouvez sur ce continuer vostre poincte. Le marquis Pallavicin va en partie pour ceci et de tout ce que sera negotiant vous en serés adverti. Tenés nous; nous aussi, avisés de ce quêtes pratiquant et de toutes les aultres choses comme jusques issi (sic), assuré qu'oltre le bon gré que nous vous conserverons, vous aurés bone part en tout le bonheur qui nous arrivera, sur quoy je continue à me dire. Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Milan ce 11 d'avril 1641.

XVI

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

J'ay veu par vostre dernière depesche du 28 d'avril, que j'ay receu ceste semaine, ensuite des précédentes, par tous les ordinaires, les bonnes dispositions et les résolutions de tous ces Messieurs, que je veux croire dès à présent estre en estat de parachever l'affaire, puisque Monsieur de Saint-Amour a déjà faict ce qu'on exigeait de son costé. J'ay veu, aussy, les soins que vous y avez pris, avec quelles addresses et diligences vous avez manié ces choses. Si les longueurs des ministres, péché originel en ces gens là, ne gastoient pas tout les meilleures affaires, on aurait souvent de belles occasions qu'on perd pour les prendre hors de saison; mais il se faut gouverner selon les nécessitez et prendre ce qu'on peut avoir. Je n'ignore pas que le retardement de la lettre de change n'aie apporté beaucoup de préjudice en noz négociations; on m'avait asseuré qu'on l'avoit envoyé et quand

j'en ay voulu sçavoir la vérité sur voz instances, on s'est excusé que le fonds avoit esté diverty, j'ay enfin tant pressé, qu'on m'escrit qu'elle est en chemin, et qu'il n'y aura plus de réplique et en cas que Don Alonzo vous ait presté ceste partie, la lettre arrivera à temps pour son ramboursement.

Vous m'escrivez d'aller temporisant et de ne rien hazarder contre les Français. Il faut bien que j'en use ainsy et que j'attende que les diversions me fassent plus beau jeu; parce j'ay à faire à des ministres qui ne courent pas plus vite que les autres et me font perdre des occasions qu'on ne peut jamais rencontrer si belles. Les Français ont tenu Ivre assiégré cinq semaines, et pressé à toute extrémité par batteries, par approches et par assauts. Dès le premier jour que nous arrivames pour le secours, nous les pouvions rompre, mais on se voulu content de soutenir l'escarmouche, et de se louer à leur vue, quelques jours après nous jettames des gens dans la ville et puis partimes pour aller attaquer Chivas. Ceste place icy estant aux abois le 15 de may, le comte d'Harcourt, le mesme jour, parut pour le secours avec toutes ces troupes et comme il nous sembla d'avoir nostre principale intention nous nous retirames. Mais crenant (sic) qu'ils ne retournassent à leur première entreprise, comme on reconnut du despuis qu'ils avoient ceste intention, car ils avoient laissé des bonnes gardes à leur pont sur la Doire, les huttes entières et toutes leurs provisions au camp, et cinq chasteux de deça la Doire avec leurs gardes ordinaires, nous fimes partir mille chevaux qui vindrent à Ivree à l'avantage et s'opposarent pendant que notre armée s'avançoit, avec une partie de l'infanterie de la ville, au passage des Français, où ils perdirent quantité de monde, se retirarent, sans retirer chose aucune de leur camp et ainsy Ivre feut délivré, confessant les mesmes Français qu'ils ont perdu en ce siège plus de 2.000 hommes, la plupart officiers, et entre ceux la un neveu du comte d'Arcourt. Ils se préparent pour quelque autre entreprise si l'on agit de là comme il faut, j'espère que nous entretiendrons ceux cy, du moins si l'on me veut croire.

Vous me marqués aussy que vous auriez désiré que je n'eusse pas précipité mes déclarations, je ne pouvois faire autrement et quand je vous en diray les raisons, vous m'en advouerez la vérité.

Au reste quant à voz intérêts comme vous serez icy je les ajusteray à vostre entière satisfaction et aurez toutes part à ma fortune. Je vous en assure et que je suis véritablement, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Bielle ce 4 juin 1641.

XVII

MONSIEUR D'ALLOT,

J'ay veu par vostre dernière depesche du 25 de may venue avec celle du 18 la tragédie qui s'est joué à Londres ou si les choses continuent à marcher de cet air là voz prédictions se trouveront véritables (1).—Ce qui me fache est que le retardement de ceste lettre de change vous aie levé les moiens d'agir utilement néantmoins, comme vous avez assez d'industrie, il m'est facile à croire que vous remettiez le tout en bon estat et que vous gagnerez par des autres expédients le temps cest perdu. Le Messerati m'escrit de Gênes du 29 de juin, qu'il a retiré ladite lettre de change et qu'il l'envoie entre les mains du comte Rubat pour la vous faire tenir et par conséquent vous l'aurez par cet ordinaire sans plus de délai. Si par impuissance on manque à des choses plus grandes je pouvois bien me persuader que ces messieurs icy quoyque je les aye pressé extraordinairement n'auroient pas accompli à ce point encor que ce soit à compté de mes assistances et la faute ne vient pas de mes gens. Il faut doncques que vous la répariez par vostre diligence et par vostre industrie comme déjà je vous ay dit. Ce sont des fatalitez de mauvais augure, mais il faut espérer que les bonnes directions ne tarderont pas à retourner sur ces climats et d'autant plus si les choses du sieur de Saint-Amour marcheront comme il faut et qu'on sçache prendre l'occasion de (une ligne chiffrée). Asseurez vous cependant que je vous ayme et que je vous estime comme estant particulièrement, Monsieur d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

De Bielle ce 2 juillet 1641.

En serrant ceste lettre, j'ay receue une troisième de voz depesches du dernier de may, que je n'ay peu voir encores pour n'estre deschiffrée.

XVIII

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

J'ay receu vostre depesche du 7 de juin avec le Duplicata de la précédente. Je ne sçauois assez vous tesmoigner combien je ressens vostre mescontentement et les préjudices qu'a apporté aux affaires le retardement de cette lettre de change. Le Messerati m'a enfin assuré qu'il l'a envoyé depuis Gênes. Cependant je vous feray tenir les mille livres que vous m'escrivez à Bruxelles et v

(1) Allusion au procès et à l'exécution du ministre Strafford, 1^{er} mai 1641.

tiendray main afin que vous puissiez venir sans vous arrêter pour ce sujet là. J'approuve au reste tout ce que vous dictes par la susdite depesche dont j'en reçois une entière satisfaction et mesmes de voz soins, diligences et adresse en toutes choses. J'espère qu'en nous voiant vous en verrez des preuves plus certaines et que vous connoîtrez que j'estime votre affection.

Les Français ont assiégé Cèvé et sont encores embarrassés en ceste attaque. Mais je le suis bien plus avec ces gens que je ne puis m'buvoir, et ainsy me font perdre le temps et les occasions. Je feray néanmoins tout mon possible, comme pour vous tesmoigner que je suis assurément, Monsieur le colonel d'Allot, Votre bien affectionné,

THOMAS.

J'ay receu à cest instant votre depesche du 14, mais n'estant deschiffrée, je ne puis rien adjouster mesmes que j'espère que vous serez parti et ne perdrez temps à votre voiage.

Du camp à Ciglian ce 15 de juillet 1641.

XIX

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR D'ALLOT,

Je ne crois pas que ceste lettre vous trouve plus en Angleterre. J'ay néanmoins voulu répondre aux vostres du 14, 21 et 28 de juin, affin que vous ne soiez en peine qu'elles soient tombées en autres mains.

La mort de Monsieur le comte est un accident bien sensible et changera bien la face des affaires et d'autant plus que déjà on fait courir le bruit en France que ceste ligue s'en va en fumée. Vous avez raison de dire qu'on vous tiendra pour profète ; ceux qui entendent tant soit peu le train des affaires du monde viendront toujours dans voz sentimens et les fautes passées servent de leçon pour l'advenir ; et par ceste expérience on connoistra combien vous estes nécessaire. Je suis assuré que la lettre de change vous a esté envoyée. J'ay ordonné toutesfois qu'on vous en fait tenir le duplicata avec une autre de mille livres que vous trouverez à Bruxelles entre les mains du comte Rubat. Cuneo tient toujours bon et suis en campagne pour obliger les ennemis à quitter ce siège. Dieu m'en fasse la grâce et cependant, espérant de vous voir bien tost, je vous prie de croire pour certain que je seray toujours entièrement, Monsieur d'Allot, Votre bien affectionné,

THOMAS.

Du camp à Bia ce 19 d'aoust 1641.

XX

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

J'ay receu vos depesches du 17 et 24 d'aoust avec tous les avis et comme vous devez estre si tost à Milan ainsy qu'il est croiable. (deux lignes chiffrées). Je crois que vous arriverez à Milan en temps que les ministres ny seront pas (quatre ligne chiffrées). Je vous attends doncques au plustot et vous assure que je suis véritablement, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre affectionné,

THOMAS.

De Crescentino ce 18 de septembre 1641.

XXI

A Monsieur le colonel d'Allot.

MONSIEUR LE COLONEL D'ALLOT,

J'ay receu vostre lettre et ay esté bien aise d'apprendre ce qui se passe. Les affaires ne sont pas encores en estat quelles presentent vostre retour. Vous me ferez néanmoins plaisir de me donner cependant de vos nouvelles et suis, Monsieur le colonel d'Allot, Vostre bien affectionné,

THOMAS.

D'Ivrée 16 janvier 1642.

En signant ceste lettre j'ay receu quelques avis qui vous obligeront à partir plustot que l'on ne pensoit. Il sera donc nécessaire que vous veniés prontement. J'oublie à vous dire lorsque vous partites que Palavicin aiant convié ses demes de venir sanctifier nos festes, la marquise de Caseles sest excusée sur la M^{me} R.... laquelle l'on masseure n'en savait rien et veut venir, son mari le désirant aussy, comme l'escrit le comendeur Pane. Je ne puis pas comprendre sur quoy sont fondées les difficultés que fait vostre bon amy et je n'eusse jamais cru sela de luy, vous savez les causes qui m'ont fait désirer d'avoir grande compagnie, qui sont bien considérables mesmes pour les festes que l'on prépare ainsy, vous luy en pourrez parler si vous le jugés à propos, ne le jugeant pas de luy en escrire pour asteure.

J. MARBOUTIN.

(A suivre.)

UNE GRANDE DAME AGENAISE PENDANT LA RÉVOLUTION

La Comtesse de CHATEAURENARD

(Suite et fin ¹)

Après avoir hésité à passer par Condom, Saint-Sever et Dax pour se rendre à Bayonne, ainsi que le porte le passeport délivré par la commune d'Agen, Madame de Chateaurenard préféra suivre la route indiquée par celui de l'administration départementale et passer par Auch, Tarbes, Pau et Orthez. Elle arriva à Bayonne le 6 vendémiaire an VI (27 septembre 1797), à Saint-Jean de Luz le surlendemain 29, et enfin à Saint-Sébastien, terme de son odyssée, le 30 septembre. Les différents visas du passeport en font foi. Elle demeura dans cette dernière ville jusqu'au 15 novembre, mais non sans se donner bien du mal, nécessité du reste par les mesures de rigueur prises toujours injustement contre elle par les autorités.

Le 11 vendémiaire en effet (2 octobre 1797), l'administration centrale, appliquant la loi dans toute sa rigueur, « or-
« donne le rétablissement du sequestre, qui avait été levé, sur
« les biens des individus frappés par la loi du 19 fructidor. »

Aussitôt l'administration municipale de la ville d'Agen, délibérant sur les moyens d'exécution dudit arrêté de l'administration centrale, considérant que la citoyenne Chevigné, veuve Chateaurenard, est la seule des individus atteints par les dispositions de cette loi qui possède des biens dans la commune; que cette citoyenne jouit en vertu du testament de feu son mari d'une maison située rue et place des Droits de l'homme; ouï et ce requérant, le commissaire du Directoire exécutif arrête : Le citoyen Noubel est nommé commissaire pour, en exécution de l'arrêté de l'administration centrale du 11 vendémiaire, apposer les scellés sur les divers appartements et effets de la maison de la citoyenne veuve

(1) Voir N° janvier-février 1919.

Chateaurenard et y établir pour gardien le citoyen Ducasse, que l'admiration désigne à cet effet. *Signé : JOSEPH RAYMOND.*

25 vendémiaire an VI (14 octobre 1797).

Et le même jour furent apposés les scellés sur cette maison de la place des Droits de l'homme, dont Madame de Chateaurenard avait la jouissance en vertu du testament de son mari, et qui était louée au sieur Ducasse; lequel sieur Ducasse conservait la liberté des pièces qu'il habitait, les scellées ayant été seules apposées sur les appartements que s'était réservés Madame de Chateaurenard (1).

En même temps, Gabrielle de Chevigné adressait de Saint-Sébastien, le 19 octobre, aux représentants du département de Lot-et-Garonne, puis au Ministre de la police générale, les deux suppliques suivantes, les faisant suivre d'un dossier qu'elle avait pris soin de former, concernant le rappel dans d'autres départements, notamment ceux de la Haute-Vienne et des Hautes-Pyrénées, de citoyens victimes comme elle de la loi de fructidor, et ce jusqu'à leur radiation définitive. Elle demandait pour elle la même faveur.

A Saint-Sébastien en Espagne, le 28 vendémiaire, an VI.

Aux citoyens représentants du peuple composant la députation de Lot-et-Garonne.

CITOIENS REPRÉSENTANS,

Etant instruits des ordres donnés en faveur de plusieurs citoyens des départements de la Haute-Vienne et des Hautes-Pyrénées par le ministre de la police générale, qui d'après les réclamations des représentants de leur départements respectifs, les autorise à rentrer sous la surveillance de leurs communes, les soussignés vous supplient de leur accorder le même témoignage d'intérêt en obtenant pour eux la même mesure, se trouvant comme ces citoyens portés sur des listes d'emigrés, soit par erreur, soit par des départements étrangers à leurs domiciles. Les marques d'attachement que vous avez constamment données à votre département nous sont un sur garant du zèle que vous emploirez pour obtenir l'acte de justice que nous demandons pour

(1) Archives municipales d'Agen.

des citoyens victimes de l'erreur que la loi du 19 fructidor a expulsés de leur patrie. Nous ne doutons pas, citoyens représentants, de toute la satisfaction dont vous jouirez en rendant des pères et mères à leurs enfants orphelins, des vieillards à leur famille et de jeunes citoyens à leur patrie qu'ils ont déjà défendue et qu'ils désirent défendre encore. Salut et respect (1).

Au citoyen ministre de la police

CITOYEN MINISTRE,

La citoyenne Chevigné veuve Chateaurenard, domiciliée de la commune de Causac, canton de Beauville, département de Lot-et-Garonne, mère tutrice de trois enfants impubères, instruite que vous avez fait passer à différentes administrations départementales des ordres pour rappeler dans leur commune jusqu'à leur radiation définitive des citoyens victimes de l'erreur et frappés par la loi du 19 fructidor dernier, vous supplie de prendre en sa faveur la même mesure. Qui plus que moi, citoyen ministre, a droit de l'attendre de votre justice, n'ayant jamais habité dans le département des Hautes-Pyrénées où je n'ai été portée sur la liste des émigrés que comme mère tutrice d'enfants qui possèdent des biens inhabitables dans les communes de Guiserix et d'Aubarede. Ce département et le district se sont empressés de m'en eximer provisoirement sur les certificats que je lui fournis et sur l'attestation que lui transmet celui de Lot-et-Garonne, lieu de ma résidence habituelle, que jamais il ne m'avait comprise sur aucune liste de proscription. Cette vérité vous sera confirmée, citoyen ministre, par les citoyens représentants de la députation de Lot-et-Garonne et par le représentant Daupholle (?) des Hautes-Pyrénées. Ce considéré, citoyen ministre, veuillez vous empresser d'ordonner à l'administration centrale du département de Lot-et-Garonne de me rappeler sous la surveillance de la commune de Causac lieu de mon domicile jusqu'à ma radiation définitive. Rendez à des orphelins plongés dans l'oubli et la douleur leur unique soutien et la mère la plus infortunée (2).

Non contente de s'adresser ainsi à l'autorité gouvernementale, en laquelle elle n'a pas une confiance absolue, Madame de Chateaurenard écrit encore, sans trêve ni repos, à tous ses amis de Paris, afin qu'ils plaident sa cause et intercèdent en sa faveur.

(1) Archives de Causac.

(2) Idem.

L'un des plus dévoués en cette affaire fut Monsieur Antoine Tarry, d'une ancienne famille bourgeoise agenaïse (1) qui habitait alors Paris, 34, rue Taranne au faubourg Saint-Germain. Il s'empessa d'aller voir plusieurs fois le Ministre, et, de ses entretiens avec lui, voici ce qu'il écrit à Saint-Sébastien d'abord, puis à Agen.

MADAME,

J'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin pour vous tranquiliser sur votre situation actuelle.

Je profite du courrier pour ajouter à ma lettre de ce matin, que le ministre m'a fait espérer d'accéder à ma demande. Il m'a tracé la marche que je dois suivre. Je travaillerai dans le jour à en exécuter toutes les formalités. J'attends tout de sa justice et j'aime à me flatter que par le premier courrier vous recevrez une lettre satisfaisante.

Ne communiquez ma lettre qu'à M. Roquevert à qui je chercherai à être utile par reconnaissance des services qu'il m'a rendus dans une affaire que j'avais au tribunal de Lectoure. Je vous prie de lui dire de m'adresser sa procuration et je travaillerai pour lui.

Salut et respect.

ANTOINE TARRY,

Rue Taranne, n° 34, faubourg Saint-Germain.

Il paraît que M. Sevin, pour qui on réclame dans ce moment, obtiendra quelque chose.

Comme je finis ma lettre dans un café, je vois un représentant de mes amis, qui justifie la pétition que je fais pour vous au ministre (2).

Et le 18 novembre :

(1) Nous avons intimement connu, dans notre jeunesse, à Paris qu'il habitait presque toute l'année, ne venant plus à Agen que deux mois de vacances dans sa maison de la place Saint-Hilaire, son fils, Augustin Tarry, avocat, homme fort distingué, de manières très courtoises, d'un esprit des plus cultivés. Avocat, membre de la Société académique d'Agen, poète surtout, il a laissé un volume de poésies : *Mélancolies*. (Paris, Achille Philippe, 1838), dont une pièce *La Peur* fut couronnée en 1836 par l'académie de Bordeaux, — et aussi des traductions en vers de plusieurs comédies de Plaute, les *Captifs* notamment, traduction des plus appréciées. Il avait pour oncle Bertrand-Honoré Tarry, médecin à Agen, conseiller municipal, auteur de quelques publications agricoles.

(2) Archives de Cauzac.

Adresse : *A la citoyenne Chevigné, veuve Chateaurenard à Saint-Sébastien* (Timbre de Bayonne). On a effacé Saint-Sébastien et modifié cette adresse ainsi qu'il suit : *Chez M. Gounon, propriétaire de la manufacture de toilles à voile. Département de Lot-et-Garonne, à Agen.*

Je rentre dans Paris, belle dame, après une absence de huitaine et je trouve trois de vos lettres; je vous remercie, Madame, des choses agréables qu'il vous plait de me dire. En ajoutant mes faibles moyens à ceux des personnes en crédit qui s'intéressaient à cette cause, je n'ai fait que ce que vous aviez droit d'attendre d'un compatriote à qui le malheur n'est pas inconnu et qui a gémi longtemps sous le poids de l'injustice que vous éprouvez dans ce moment. Je me réjouis et je remercie bien sincèrement notre ami Gounon de m'avoir fourni une occasion de vous prouver mon zèle et mon estime.

Je m'occuperai, dès demain, belle dame, de l'objet de vos lettres et s'il n'était plus de dix heures du soir, j'aurais déjà fait quelques démarches. Par le courrier d'après-demain, j'aurai l'honneur de vous instruire de leur résultat.

Je prie M. Roquevert de croire que je mettrai toute l'activité possible à seconder ses amis, je me flatte même que ses amis seront aussi heureux que les vôtres.

M. Sevin a du recevoir sa mise en surveillance (1). Je passerai demain aux bureaux du ministre pour en activer l'expédition, si elle n'est pas déjà faite. Quoique je n'ai pas l'honneur de connaître ni M. Galibert, ni M. Poleon, je me ferai un devoir, belle dame, de mettre toute la scelerité (sic) possible dans mes démarches. Votre recommandation et leurs malheurs sont des motifs trop puissants pour que je les néglige (2).

(1) Serait-il ici question de *Jean-Chrysostome de Serin*, seigneur de Ganet, Lamothe d'Hallot, Ségougnac, chef à ce moment de la branche aînée des Sevin d'Agen, qui avait fait partie depuis le 12 fructidor an V de l'administration départementale de Lot-et-Garonne, mais qui démissionna le 27 fructidor an VII, en raison du maintien sur la liste des émigrés de deux de ses frères, Pierre-François-Xavier, chevalier de Malte, du rameau des Sevin de Ferrusac, et Pierre-Phébade, également chevalier de Malte, plus tard chef de la branche des Sevin-Talives, ou plutôt de l'un de ces deux derniers Sevin ? A noter que l'aîné, Jean-Chrysostome, futur maire d'Agen pendant tout le Premier Empire, avait épousé Louise de Manas de Lamesan, fille de Bernardin de Manas de Lamesan et d'Anne de Montalègre de Roquevert, d'où cette parenté entre les Sevin et ce M. de Roquevert, mentionné par M. Tarry.

(2) Archives de Cauzac. — Dans son malheur, Madame de Chateaurenard n'oublie pas, on le voit, ses amis. Nature généreuse, elle s'apitoie sur leur sort et s'associe à leurs infortunes, les mêmes que les siennes.

Je vous prie d'assurer tous ces messieurs que je suis ici à leurs ordres et que je me croirai fort heureux de contribuer pour quelque chose à ce qui peut les intéresser.

Vous m'excuserez, belle dame; je vous écris un peu à la hâte. Mais il me semble que ma lettre partira plutôt en écrivant ce soir.

Je vous prie d'agréer l'assurance de mon estime.

ANTOINE TARRY.

Je reçois des lettres d'Agen qui me paraissent renfermer les motifs des vôtres. Je vais m'occuper d'y répondre.

Paris, le 28 brumaire an 6 (1).

Enfin le 22 novembre :

La citoyenne Chateaurenard et en son absence le citoyen Roquévert, de la commune d'Estafort, département de Lot-et-Garonne, à Saint-Sébastien.

J'ai reçu, belle dame, vos trois lettres consécutives. Je vais y répondre succinctement. Si ma lettre vous trouve partie pour regagner vos pénates, vos amis nos compatriotes en feront leur profit.

Le représentant Laboissière que j'ai consulté sur la prétendue lettre du Pouvoir exécutif qui méconnaît les ordres du ministre. [Cette lettre] lui paraît une invention qui ne doit pas arrêter ceux dont les papiers sont en règle, et pour faire une application particulière à la position où vous vous trouvez, j'ai pensé avec lui qu'il suffit pour votre sûreté, qu'en vertu de l'ordre du ministre que je vous ai fait passer, vous vous munissiez d'un passeport visé et légalisé par le consul de la République qui est à Saint-Sébastien; que vous vous fassiez délivrer par lui un certificat portant que vous vous êtes conformée à la loi du 19 fructidor et que depuis telle époque jusqu'à telle autre vous résidez à Saint-Sébastien.

Quant au sequestre de vos biens, lorsque vous serez chez vous, nous y aviserons. La loi du 19 fructidor a statué sur tout ce qu'il fallait pratiquer et, en vous y conformant, le sequestre sera levé. S'il est besoin d'agir, nous le ferons avec empressement.

Lorsque vous serez rendus chez vous, vous nous donnerez la note des pièces que vous avez chez le ministre et nous nous entendrons pour nous procurer celles que la loi exige pour obtenir votre radiation définitive.

Je vous prie de dire à M. Roquévert que je me suis occupé de son affaire, que j'ai vu Daston dont le zèle pour ses intérêts ne m'a pas paru équivoque, que sa pétition est au rapport, que je me flatte que dans peu nous le rendrons à ses pénates. Observez-lui que la

(1) Archives de Cauzac.

multiplicité des réclamans et les abus qui s'étaient introduits dans les demandes, ayant exigé une surveillance mieux entendue, le Directoire avait voulu connaître de toutes les demandes, ce qui nécessite des longueurs indispensables; qu'il peut être tranquille que je me présenterai tous les jours chez le ministre et qu'on cèdera à mes importunités.

Faites-moi également l'amitié de dire à M. Galibert, que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais à qui je désire pouvoir être utile que M. Gounon vient de m'écrire à son sujet, qu'aussitôt je me suis transporté chez le représentant Laboissière, qui m'a assuré que la demande était accordée, qu'il ne s'agissait plus que de l'expédition. Je m'informerais du numéro de sa pétition et je ne négligerai rien pour en activer l'envoi.

M. Boscq vient de m'écrire. Le titre de compatriote malheureux, indépendamment de l'amitié qui le lie avec mon frère, lui assure des droits à toute l'activité dont je suis capable. Dès demain, je tacherai de faire apostiller sa petition par notre députation et je la présenterai après demain et je ne la perdrai pas de vue.

Je vous prie, belle dame, de recommander à tous ces messieurs de ne point parler de moi en écrivant à Agen. Je suis obligé d'être toujours sur le qui-vive, pour ne pas augmenter le nombre de mes ennemis dans ce pays, où l'on est passablement méchant.

La petition de M. Poléon sera présentée avec les autres, mais à vous dire vrai, je ne sais trop la commune qu'il choisit pour son domicile. Cela pourra faire un qui-proquo. J'ai toujours coté celle d'Agen.

Je vous écris un peu à la hâte. J'ai une longue correspondance à expédier par ce courrier. Je compte, belle dame, sur votre indulgence. Je vous prie de brûler mes lettres. Un mot mal entendu peut souvent causer des peines qu'on est bien loin de prévoir.

Salut et estime.

ANTOINE TARRY (1).

On voit par cette dernière lettre que Madame de Chateaurénard avait une fois de plus gagné sa cause. Son exil fut enfin levé, dès le 11 novembre, et la permission de rentrer en France accordée.

Le 21 brumaire an VI (11 novembre 1797) en effet, la municipalité de Beauville lui transmet cette lettre à Saint-Sébastien :

(1) Archives de Canzac.

*A la citoyenne Chevigné, veuve Chateaurenard, à Saint-Sébastien,
en Espagne.*

Le Commissaire du Directoire exécutif près l'administration
municipale du canton de Beauville, à la citoyenne Gabrielle
Chevigné, veuve Chateaurenard.

CITOYENNE,

D'après la lettre du ministre de la police générale de la République, du 12 du présent mois, que j'ai reçue ce matin, vous êtes libre de rentrer dans vos foyers, sous la surveillance de la commune de Cauzac. C'est donc à l'agent municipal de cette commune à qui (*sic*) vous devez donner connaissance de votre arrivée.

Salut et respect.

Signé : LOLIÈRE,

Commissaire du Directoire exécutif (1)

Sitôt cet avis reçu, Madame de Chateaurenard courut à la capitainerie générale et se fit délivrer, le 15 novembre, un passeport de retour par Irum et Bayonne, qui lui permit de rentrer immédiatement à Agen. En y arrivant, elle s'empressa de le déposer à la Mairie, où il fut enregistré le 5 frimaire (25 novembre) (2).

Elle y trouva une longue lettre de Jèze, qui la mettait au courant de ce qui se passait à Guizerix et à Aubarède. Dans cette lettre, il lui exprime combien grande est sa satisfaction d'apprendre qu'elle peut enfin rentrer en France et rejoindre ses enfants. Puis il lui parle de ses terres, où il est toujours bien difficile de faire rentrer les fermages. Il lui signale la déclaration d'un certain D... « qui a volé autrefois Monsieur de
« Roquepine, qui a dévasté votre terre, qui a fait exploiter vos
« bois, qui a fait abattre partie de vos bâtiments, et a tout fait
« pour persuader que Monsieur de Chateaurenard n'était pas
« mort, mais avait simplement émigré. » Jèze voudrait bien pouvoir aller la voir à Cauzac, mais il est ruiné. Mailhe l'a entraîné dans sa chute, et aucun de ses débiteurs ne le paie. Il continuera quand même, tant qu'il le pourra, à s'occuper de ses affaires et à défendre ses intérêts (3).

(1) Archives de Cauzac.

(2) Archives municipales d'Agen. Registre de l'administration municipale. T. VIII, fol. 59.

(3) Archives de Cauzac.

Gabrielle de Chevigné allait-elle enfin goûter le repos après lequel elle soupirait ? Ses ennemis, lassés de leurs insuccès, allaient-ils enfin désarmer ? Les deux lettres suivantes de Gaysse, son nouveau régisseur de Cauzac, nous apprennent qu'il n'en fut rien, et qu'à peine rentrée à Agen de son exil de deux mois, avant même d'avoir pu regagner Cauzac, elle eut à subir une nouvelle tracasserie :

Cauzac, le 29 novembre 1797.

MADAME,

Je suis forcé de vous envoyer Courtie pour vous apprendre une mauvaise nouvelle qui commence à détourner tous nos projets. Les nouveaux membres du Département ont donné des ordres à l'administration centrale du canton de Beauville pour mettre le scellé à Cauzac. Jugez de mon étonnement au moment où j'ai cru tout fini, j'ai vu que cela était pire. L'administration s'assemble demain. Elle nommera un commissaire. Cela fait, le jour se prendra pour qu'ils se rendent à Cauzac. Il faut que vous ayez la complaisance de prendre de suite des renseignements sur ce que je vous mande. Parlez à M. Thomasson et à autres. [Je vous prie] de me faire part de ce que vous aurez décidé et me renvoyer l'expres aujourd'hui, etc...

A la citoyenne Chateaurenard à Agen. »

Et quatre jours après :

Cauzac, le 3 décembre 1797.

MADAME,

Mardi, l'on apposera le scellé à Cauzac. L'administration de Beauville a nommé M. Boulbes, commissaire à cet effet. Madame, vous voyez que j'ai toujours quelque mauvaise nouvelle à vous apprendre, qui ne paraissent (sic) pas vous inquiéter. Cela n'est pas de même pour moi. Je vous déclare que cela ne me flatte pas du tout. Au contraire, je sais que c'est le plus grand désagrément que l'on peut éprouver. A la vérité, d'après toutes les peines que l'on peut éprouver, celle-ci vous paraît moins inquiétante que les autres, etc., etc.

A la citoyenne Chateaurenard à Agen (1)

Nous ignorons le résultat de cette visite domiciliaire. Toujours est-il que Madame de Chateaurenard put rentrer enfin dans son château de Cauzac, et qu'elle ne cessa de l'habiter avec ses enfants pendant les années qui suivirent.

(1) Archives de Cauzac.

Elle était cependant toujours soumise à la surveillance de la police, surveillance assez rigoureuse qui se faisait par moments durement sentir. Car son nom n'était pas définitivement rayé par le pouvoir exécutif, seul compétent, de la terrible liste, ce qui la soumettait à de nouvelles visites domiciliaires, toujours intolérables.

Ce n'est pas que ses amis de Paris ne s'occupassent d'elle et ne cherchassent par tous les moyens à obtenir un dernier résultat. Mais il fallait compter avec les lenteurs et, une fois de plus, avec le mauvais vouloir de l'administration.

La lettre suivante de Mourgues à Gounon, qui tient si chaudement en mains les intérêts de la comtesse, en fournit la preuve :

Penne, le 30 pluviôse, an 6.

En vérité, mon cher Gounon, je suis désolé du retard qu'éprouve l'expédition de l'affaire de Madame Chateaurenard. L'enquête est faite et expédiée. L'expédition des certificats de résidence et d'affiche aussi; certificat de mort de Tancogne et d'absence de Bousol sont également prêts. Mais vous pouvez croire que pendant trois séances ou époques de séance qui se sont passées sans que cette affaire ait pu avoir son expédition, tantôt (parce) que l'administration n'est pas au complet, tantôt pour n'avoir pas le temps de s'occuper de cette affaire, il faut vous dire que l'enquête s'est faite de gré à gré et par devant un administrateur seulement et moy par la difficulté qui fut reconnue de pouvoir faire cette enquête pendant la séance. Je leur promis hier que si cette affaire ne finissait pas à la première séance, je leur donnerai un réquisitoire par écrit. Alors je présume que l'enquête déjà faite sera pour non avenue. C'est pourtant ce que je voudrais bien éviter. Il vaut mieux avoir patience. Nous avons encore dans notre administration un peu de Montagne. Il faut les vaincre mais avec finesse. Aujourd'hui, jour de Décade, ils se rassembleront. Je vous promets bien de leur en parler. Peut-être cette affaire finira aujourd'hui. Elle n'a besoin que d'être inscrite au registre et signer l'expédition.

Je vous salue et vous embrasse de bon cœur.

Signé : MOURGUES.

Penne, le 21^e ventôse an 6^e de la République française.

Lettre du même à Madame de Chateaurenard accompagnant l'envoi d'une copie de la lettre « que l'administration municipale (de

Beauville) vient d'écrire au ministre de la police générale pour lui faire l'envoy de toutes les pièces afférentes à sa demande en radiation de la liste générale des émigrés » (1).

De son côté, Gabrielle de Chevigné ne reste pas inactive. Elle écrit à Gounon :

Cauzac, mardy au soir.

Je crois que vous ne serez pas moins en colère que moi, cher ami, quand au milieu de tous les papiers que je vous envoie, vous y trouverez un paquet adressé à Lafon, commissaire du pouvoir exécutif. Hé bien ! apprenez que ce paquet contient mon certificat de Beauville et mon enquête que ces bêtes et archibêtes n'ont pas encore envoyé et qu'ayant une espèce de pressentiment de cela, j'ai été obligé d'envoyer trois fois à Beauville pour leur arracher des mains. Jugez comme Tarry va être en colère d'aller au bureau de la police y chercher en vain ce malheureux certificat et qu'il dira bien que nous sommes bien peu au fait de notre affaire et que nous ne savons ce que nous lui écrivons. Actuellement que ce paquet est dans vos mains je vous prie d'employer tous vos moyens pour que Lafon fasse parvenir ce paquet le plus tôt possible au ministre de la police, et il faut donner avis sur le champ de ce contre-temps à Tarry en lui écrivant par le premier courrier, et en lui envoyant le dernier certificat que je viens d'obtenir de Beauville. Mais il faut avant tout qu'il soit visé du Département. Vous trouverez dans ce paquet une lettre pour mon beau-frère, M. Epivent. Je vous prie d'en faire l'enveloppe et d'y insérer le certificat que je vous ai envoyé dimanche, que vous avez du faire viser par le Département. Car, ne vous y trompez pas, ce certificat est pour Nantes, et non pas pour mon frère à Agen comme vous paraissiez le croire dans votre dernière lettre. Celle de Tarry me paraît encore plus pressante que la première et je vous avoue qu'il me semble que nous devrions lui envoyer tous mes certificats. Autrement cet homme va s'impatienter. Il est bien différent de les avoir entre les mains ou de les voir au bureau où il ne lui sera peut-être pas possible d'en jouir quand il voudra. Voyez, faites vos réflexions, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous les envoie tous ce soir avec les deux arrêtés qui m'ont eximée. J'espère que cet enfant ne les perdra pas. Je (les) lui coudrai dans sa besace et lui recommanderai de prendre garde à la pluie. Vous grondez de ce que je ne vous ai pas envoyé un cheval dimanche. Mais est-ce que vous croyez que mes deux bêtes voudraient porter les gagets (?). Henry veut avoir son

(1) Archives de Cauzac.

petit cheval pour courir le dimanche. Je ne vois pas que passés ces trois là vous m'en trouviez beaucoup d'autres et vous avez bien fait ne donner à Courtois que ce qu'il pouvait porter. Faites-en autant demain au petit Bissière et dites-moi comment va votre rhume et si vous toussiez toujours. Pour moi, ma tête est bien malade ce soir et mes douleurs me fatiguent bien, je vous assure (1).

Peine inutile. Le ministre est débordé. Ce n'est pas que Tarry perde de vue les réclamations de la comtesse. Il écrit à Gounon :

J'arrive de la campagne et je vous écris ces deux mots, mon cher ami, plus pour vous dire que je suis toujours en instance dans la poursuite de votre affaire que pour vous apprendre rien de nouveau. Je vous ai instruit de ma démarche suivie de l'apostille du Directoire pour un prompt rapport. Le rapport est, m'a-t-on assuré, dans le portefeuille du ministre. Je vérifierai le fait. Dans tous les cas, nous y serions en compagnie, car je sais de science certain que le ministre a à peu près six cents affaires toutes prêtes. Mais il a adopté un tel mode d'opération qu'il ne marche que clopin-clopant. On nous menace de lui donner un successeur. Quel qu'il soit, nous ne pouvons y perdre. Vous devez connaître l'arrêté que vient de prendre le Directoire sur les radiations. Il entrave la promptitude des expéditions. J'espère qu'un nouveau ministre ce sera une nouvelle marche, et qu'enfin nous nous en tirerons. Cependant je suis éloigné de vouloir m'endormir sur l'attente d'un changement. Je dois avec Senbauzel voir le secrétaire-général. De là, une démarche au Directoire qui peut-être nous mettra sur une voie plus prompte. Rassurez-vous donc sur le zèle que j'y mettrai et croyez que dans cette occasion je fais dans vos intérêts, ce que j'aurais à peine le courage de faire pour moi. Je suis tous les jours à importuner les gens et je suis souvent tenté de me croire humilié par ces gens-là. Cependant il faut finir l'opération et je vais m'y remettre. Adieu, mon cher ami, je vous écrirai plus longuement au premier jour et j'espère que j'aurai quelque chose d'agréable à vous dire.

Tout à vous.

A. T. (2).

Le temps passe, les années s'écoulent, aucun résultat n'est obtenu. Bien plus, à cette fin du Directoire, il semble que le gouvernement veuille procéder à une nouvelle tentative

(1) Archives de Cauzac.

(2) Idem.

d'oppression et de terreur. Le 3 vendémiaire an VIII (25 septembre 1799), le château de Cauzac n'est-il pas encore visité par la force armée du canton de Beauville, les scellés de nouveau apposés sur tous les meubles, tous les papiers indiscrètement vérifiés ? Madame de Chateaurenard proteste aussitôt auprès des administrateurs du département et leur expose ainsi les nouveaux faits dont elle a eu à souffrir.

Cauzac, le 3 vendémiaire, an VIII de la République française.

CITOYENS,

La citoyenne Chevigné veuve Chateaurenard a l'honneur de vous exposer qu'en exécution de votre arrêté sur celle de la loi concernant les visites domiciliaires, la force armée du canton de Beauville, accompagnée de ses magistrats, s'est rendue chez elle. Après les perquisitions les plus exactes on n'a rien trouvé qui méritât qu'une pareille mesure me fût appliquée. De suite, citoyens administrateurs, on a établi les scellés, généralement sur tous mes meubles, de manière que le linge, les effets les plus urgents, mes papiers les plus indispensables pour la régie de ma maison, se trouvent sous les scellés et me mettent dans l'impossibilité de pourvoir aux choses les plus absolument nécessaires. Je suis bien loin de murmurer contre l'acte dont il s'agit. On n'a rien trouvé chez moi, on ne trouvera rien de répréhensible parmi mes papiers. Consacrée uniquement aux soins de mère, à l'éducation de mes enfants, au lieu de chercher à éluder une vérification, je la réclame comme une grâce et même la plus sévère. Elle servira à confondre les méchants qui ont pu me calomnier auprès de vous. Mais, citoyens, je désirerais que cette vérification se fit le plus promptement possible et l'exposé que je viens de vous faire vous en prouvera la nécessité. Confiante dans votre justice et votre humanité, je vous demande la levée des scellés établis sur mes effets, et la vérification exacte de mes papiers. J'en ai besoin pour détruire des soupçons, à la vérité non mérités, mais toujours dangereux. (Copie) (1).

Mais le Directoire est tombé, le Consulat l'a remplacé et le coup d'Etat du 18 brumaire vient de porter au pouvoir suprême le vainqueur des Pyramides, le héros des guerres d'Italie. Le premier soin de Bonaparte fut de pacifier les partis; la loi des otages fut rapportée, les proscrits furent rappelés, les

(1) Archives de Cauzac.

églises furent ouvertes au culte catholique, les lois d'exception abrogées. Madame de Chateaurenard allait bénéficier du nouveau régime et voir arriver la fin de ses malheurs.

Le 16 prairial an IX, en effet (3 juin 1800), le ministre de la police rendait en sa faveur l'arrêté suivant :

Vu l'extrait de l'exemplaire de la liste des émigrés déposée au secrétariat du Conseil d'Etat et signée par les ministres de la justice et de la police et les conseillers d'Etat nommés en exécution de l'art. IX du règlement du 28 vendémiaire an IX (20 octobre 1800). Extrait signé le secrétaire général du Conseil d'Etat J. G. Locré, portant que Chevigné (veuve Château-Renard) de Vic, département des Hautes-Pyrénées, inscrite sur le 3^e volume de la liste des émigrés a été éliminée de la dite liste en exécution de l'art. IX du règlement ci-dessus;

Vu l'extrait ci-dessus, le ministre de la police générale, spécialement autorisé par l'art. XIII du règlement, arrête que Chevigné (veuve Château-Renard) de Vic, département des Hautes-Pyrénées, est définitivement rayée de la liste des émigrés, sous la condition exprimée dans les articles XVI et XVII, lesquels portent :

Dans les deux décades qui suivront la publication du présent règlement, les individus déjà rayés de la liste des émigrés feront la promesse de fidélité à la Constitution, devant le préfet du département, ou devant le sous-préfet de l'arrondissement communal où ils résideront.

Les individus qui seront rayés à l'avenir, ne recevront leur arrêté de radiation qu'après avoir fait la promesse de fidélité.

Qu'en conséquence, elle rentrera dans la jouissance de ceux de ses biens qui n'auraient point été vendus, sans qu'elle puisse néanmoins prétendre à aucune indemnité pour ceux qui se trouveraient aliénés.

Elle sera toutefois indemnisée de la valeur de ceux de ses biens qui n'ayant pas été aliénés auraient été retenus pour être consacrés à un service public.

Paris ce 16 prairial an 9 de la République française une et indivisible. Le ministre de la police générale Fouché, le secrétaire général : Lombard (1).

Et le 8 vendémiaire an X (30 septembre 1801) Madame de Chateaurenard se rendait à la préfecture de Lot-et-Garonne

(1) Archives de Cauzac.

et prêtait le serment exigé, ainsi que l'atteste le document suivant :

Cejourd'hui huit vendémiaire an X de la République française est comparue devant nous, préfet du département de Lot-et-Garonne, dame Augustine-Louise-Françoise-Gabrielle Chevigné, veuve Chateaurenard, domiciliée de la commune de Cauzac, laquelle pour se conformer à l'arrêté des consuls du 28 vendémiaire an IX et à celui du ministre de la police générale du 16 prairial dernier qui élimine définitivement son nom de la liste des émigrés, se présente pour faire la promesse de fidélité à la Constitution. En conséquence elle a prononcé la formule prescrite par la loi du 21 nivôse an VIII « Je promets fidélité à la Constitution. » De tout quoi acte lui a été donné et a signé avec nous.

Signé : CHEVIGNÉ CHATEAURENARD, PIEYRE fils.

Pour expédition :

Le secrétaire général de la Préfecture : GODAILH.

Collationné :

Le chef de bureau de la police : FERRET (1).

Cette formalité accomplie, le préfet de Lot-et-Garonne prenait, un mois après, le 4 novembre 1801, l'arrêté suivant, en vertu duquel Madame de Chateaurenard était réintégrée dans la possession et la jouissance de ses biens sequestrés :

Le préfet du département de Lot-et-Garonne,

Vu la pétition de la dame Chevigné veuve Chateaurenard, domiciliée de la commune de Causac, tendant à ce conformément à l'arrêté du 16 prairial dernier qui élimine son nom de la liste des émigrés, main-levée du sequestre établi sur les propriétés lui soit accordée.

Vu l'arrêté du ministre de la police générale du 16 prairial an IX portant radiation définitive du nom de la pétitionnaire de la liste des émigrés envoyé par le préfet des Hautes-Pyrénées,

Vu l'avis du directeur des domaines affirmatif de la demande, sauf l'exécution de l'arrêté des consuls du 29 messidor an VIII;

Arrête :

La dame Augustine, Louise, Françoise, Gabrielle Chevigné, veuve Chateaurenard, éliminée définitivement de la liste des émi-

(1) Archives de Lot-et-Garonne. Emigrés. Registre ouvert en exécution du titre 4 de l'arrêté des consuls du 28 vendémiaire an IX, relatif aux individus inscrits sur la liste des émigrés. Fonds non classé.

grés, est réintégrée dans la libre possession et jouissance de ses biens séquestrés par suite de son inscription, sauf les revenus échus jusqu'au jour de son élimination de la dite loi qui demeurent définitivement acquis à la République, conformément à l'arrêté des consuls du 29 messidor an VIII.

Le présent arrêté sera adressé au directeur des domaines aux fins de son exécution (1).

Restait la maison d'Agen, sur laquelle, on ne sait pour quelle raison, étaient toujours apposés les scellés depuis plus de cinq ans. Par arrêté du préfet de Lot-et-Garonne, en date du 29 frimaire an XI (20 décembre 1802), ils furent enfin levés, « vu que ladite dame n'en est point propriétaire mais
« seulement jouissante pour un temps limité et qu'elle appar-
« tient à ses enfants. Ordre fut donc donné au maire d'Agen,
« d'avoir à remettre ladite dame et ses enfants mineurs en pos-
« session et jouissance de ladite maison ainsi que des meubles
« et effets qui se trouvent également sous scellés. » (2).

Les tribulations de la comtesse de Chateaurenard étaient terminées. Sa vie va désormais s'écouler plus calme à l'abri des orages, comme des tracasseries dont pendant dix longues années elle avait été abreuvée. Sous le gouvernement réparateur du Consulat et de l'Empire, ses domaines chaque jour s'améliorent. De Guizerix et d'Aubarède, les nouvelles sont moins mauvaises. Cependant Jèze est dans le plus triste état :
« Votre homme d'affaires, lui écrit-on le 5 novembre 1802.
« qui pendant si longtemps s'est occupé de vos propriétés,
« est très vieux, très pressé par l'asthme, et approche du
« terme ! Entièrement ruiné par les événements, il craint de
« vous être redevable de quelque chose et de n'avoir pas bien
« géré vos affaires. Il vous prie de lui accorder votre pardon;
« et il serait bien heureux si une petite pension pouvait lui
« être faite jusqu'à ses derniers jours. » (3).

De la volumineuse correspondance de Madame de Chateaurenard, nous n'extrairons plus que deux lettres, estimant

(1) Archives du département de Lot-et-Garonne. Registres du département. Arrêtés du préfet. Tome vi, fol. 32.

(2) Idem. T. ix, fol. 152.

(3) Archives de Cauzac.

qu'elles méritent par leur intérêt d'être publiées. Dans la première, écrite de la main même de la comtesse, en mars 1812, elle prie un certain M. Lefort, demeurant à Paris, de se mettre en rapport avec le comte de Valence, sénateur, avec lequel sa famille a un procès depuis cinquante ans. Le portrait qu'elle trace de notre illustre compatriote fournit sur son caractère de si curieux renseignements, que nous croyons utile de le reproduire ici :

Lettre de Madame de Chateaurenard à M. Lefort, à Paris.

Je me suis flattée, Monsieur, que sous les auspices de M. Gounon, votre amy et le mien, vous me permettriez de vous entretenir d'une affaire qui fait le tourment de ma vie depuis 20 ans, qui regarde aujourd'hui mon fils et dont il s'est chargé seul à ses périls et risques dans un arrangement de famille par le seul motif de son respect filial pour moi et pour assurer la tranquillité de mes derniers jours. Vous jugez d'après cela combien cette affaire me tient doublement à cœur. Il s'agit d'un procès qui existe dans ma famille depuis plus de 60 ans; mais je ne vous en ferai point le précis. Il n'est pas encore question d'en venir là avec vous. Aujourd'hui seulement je vous dirai que notre adversaire est M. le comte de Valence, sénateur, et vous dirai que le service bien grand que je désirerai d'obtenir de vous, Monsieur, serait de chercher si dans vos connaissances, — je sais que vous en avez de très bonnes, — vous ne trouverez pas quelque moyen de parvenir à lui être présenté et aussitôt instruite d'une si heureuse découverte pour mon fils, je vous enverrai un mémoire qui vous donnerait un aperçu du procès qui existe entre lui et M. de Valence. Mais je crois qu'il est nécessaire avant tout et de suite de vous donner une idée du caractère bizarre de ce seigneur, qui double pour nous tous les embarras de ce procès et le rendra éternel. Rien n'est plus poli, et plus honnête que lui. Je l'ai vu il y a 6 ans; je désirais un arbitrage; il parut y acquiescer et depuis lors il m'a été impossible de lui faire faire le moindre pas dans cette affaire. Il est très riche; il jouit de la plus grande faveur dans toutes les cours de justice, tellement que ses intérêts y sont conservés, lors même qu'il ne se montre en rien dans l'affaire et qu'il n'a ni avoué ni avocat. Il a 18 ou 20 terres; c'est lui qui a hérité de M^{me} de Montesson (1). Il a peut-être 3.000 lettres d'affaires dans son cabinet, qu'il laisse dans un coin, aussi intact-

(1) Dans notre étude biographique sur le *Général Valence (Profils militaires : Revue de l'Agenais. Tome XLII, 1915, p. 1-15)*, nous avons écrit

tes que lorsqu'elles lui ont été envoyées. On lui fait passer des lettres de change; jamais il n'en accuse réception. Son chargé d'affaires d'Agen, coucha sur un fauteuil, chez lui, dans son antichambre, il y a 5 ou 6 ans, pour lui arracher un arrêté de compte qu'il lui avait demandé mille fois par écrit; il ne fut pas plus heureux et s'en désola. C'est un homme exact et honnête que je connais. Depuis lors, il a continué à faire ses affaires, espérant par cette constance obtenir cette décharge nécessaire à sa tranquillité. Rien ! Enfin depuis un an, il ne lui écrit plus et renvoie tous ses fermiers qui regorgent d'argent, tandis que M. de Valence est actionné à Paris pour dettes et qu'il n'a jamais un sou et en cherche par tous les expédients. Vous conviendrez, Monsieur, que c'est un caractère bien extraordinaire et qu'il a échappé absolument au pinceau de Molière. Mais jugez d'après cet historique le prix que j'attacherai au service que vous rendriez à mon fils, si par votre esprit et par vos services vous trouviez le moyen d'obtenir pour lui quelque transaction ou arbitrage avec un tel homme. On dit qu'on a quelquefois des inspirations heureuses; je ne sais, mais depuis trois mois je suis poursuivie de l'idée que c'est à vous que nous devons la fin de cette cruelle affaire. Il s'agit d'une somme de 140.000 francs intérêt et capital et elle devient majeure pour mon fils, surtout depuis les sacrifices considérables qu'il a faits à la paix et pour maintenir l'honneur dont sa famille a toujours joui. Ce vieux procès a quatre autres qui sont en outre de celui-là sur les bras de mon fils. Les débiteurs de cette somme vendent de tous cotés et nous obligent d'arrêter partout le paiement de ces ventes pour nous faire colloquer comme premier hypothécaire. M. de Valence ne paraît jamais, mais les tribunaux ont soin, comme je vous l'ai déjà dit, de lui conserver ses droits que plusieurs avocats ne regardent pas moins comme illusoires. N'importe, nous sommes arrêtés partout. Moi-même ne devrai-je pas m'arrêter, Monsieur, n'ai-je pas abusé pour une première lettre de votre complaisance. Daignez, je vous en prie, me faire attendre votre réponse autant qu'il vous sera nécessaire pour bien rechercher, à part vous par quels aboutissants vous pourriez parvenir de la manière la plus particulière et la plus heureuse, à obtenir des relations bien directes avec M. de Valence. Je sais que ce ne peut être l'affaire d'un

d'après M. de Bellecombe, que Cyrus-Marie-Alexandre de Timbrune, comte de Valence, après une carrière militaire des plus brillantes, avait été appelé, le 1^{er} janvier 1805 au Sénat, grâce à la protection de Madame de Montesson, qui lui laissa en effet toute sa fortune. Il avait épousé Pulchérie de Genlis dont il n'eut que deux filles : la comtesse de Celles et la comtesse Gérard.

jour et j'ose espérer que si je n'obtiens pas de vous ce service, c'est qu'il vous sera impossible de rien tenter à ce sujet. »

Et Monsieur Lefort de lui répondre aussitôt :

Paris, 7 mars 1812.

MADAME,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser en date du 23 février dernier, au sujet d'un procès entre Monsieur votre fils et M. de Valence. Si le zèle et la bonne volonté pouvaient suffire pour vous assurer le succès de l'inspiration que vous avez eue, je pourrais vous le garantir. Mais depuis très longtemps je connais les bizarreries très étranges de ce seigneur et plus encore celles de son épouse qui rivalise avec lui d'insouciance et de désordre en affaires. Je regrette que du vivant de M^{me} de Montesson, dont je connaissais très particulièrement la dame de compagnie, aujourd'hui en Allemagne, vous n'ayez pas songé à cette démarche. Peut-être aurait-elle été moins hasardée, quoique au fond, M. de Valence eut plus d'influence sur M^{me} de Montesson, que celle-ci sur lui. Ignorant la nature de vos débats, je ne sais s'ils ressortissent des tribunaux de Paris et en ce cas, je pourrais vous assurer que cette affaire se terminerait dans un délai convenable et selon les principes de la justice. J'ai vu par ma propre expérience combien en province l'affaire la plus simple éprouve des lenteurs et des oscillations dont on s'étonne ici; mais enfin en attaquant vertement devant un tribunal compétent, s'il y avait un deni de justice, on peut ici s'adresser au grand-juge et croyez que le crédit de M. de Valence se perd ici dans la foule; on en viendrait à bout. Le plus convenable en ce moment est, je crois, de connaître le chargé d'affaires de M. de Valence, ne présumant pas qu'il les fasse par lui-même. J'espère, pour les personnes qui l'environnent, encore parvenir à cette connaissance; c'est le plus simple et le plus court. Qu'importerait d'être présenté à un sénateur si les promesses qu'il ferait devaient rester illusoires; il faut agir et je pense que c'est auprès de la personne dépositaire de sa confiance ou du moins de ses affaires.

Voilà, Madame, ce que j'ai l'honneur de vous proposer. Tout autre moyen serait inefficace. Examinez et si vous croyez devoir m'instruire de la nature de l'affaire, j'agirai avec tout le zèle convenable envers qui la chose paroitra nécessaire.

Agréez, Madame, l'assurance des sentiments, etc.

A. LEFORT.

Nous ignorons quelle suite fut donnée à ce procès.

(1) Archives de Cauzac.

La seconde lettre est celle d'un sieur Bertrès, homme de confiance de Madame de Chateaurenard, peut-être le desservant du lieu, qui lui écrit de Puntous (1), le 12 mai 1814, pour la mettre au courant de ce qui s'est passé dans le pays au mois de mars dernier, à propos de la mémorable retraite du maréchal Soult et de l'armée française le long des Pyrénées, et des excès de toute sorte commis par les combattants, mais non cependant à Aubarède, ni à Guizerix, localités sorties indemnes de la tourmente.

Puntous, 12 mai 1814.

MADAME,

J'ai eu besoin de quelques instans pour me remettre des vives sollicitudes et des fatigues dégoûtantes que nous avons tous éprouvées dans ce pays, pendant les deux mois qui ont précédé l'époque de notre heureuse délivrance. A ce premier état ont succédé des mouvements de transport, d'enthousiasme et de surprise; semblables à des malheureux qui ont été longtemps agités par les flots et la tempête, nous ne savions plus nous entretenir que de nos malheurs passés et du moment heureux qui avait ramené le calme.

Depuis l'affaire d'Orthes, qui eut lieu le 6 du mois de février, il ne s'est guère écoulé de jours que nous n'ayons eu de troupes à loger dans notre commune rurale. Des détachements de notre armée qui étaient en pleine déroute se replièrent successivement dans nos contrées, cherchant un point de ralliement et dans la croyance que le quartier général s'était porté sur Castelnau, tandis qu'il était à Rabastens. Le parc d'artillerie avait été dirigé sur Mielan, ensuite sur Trie, petite ville à une lieue de notre commune; il était annoncé à Castelnau où on avait déjà commandé des rations. Nous étions tous alors plongés dans la consternation lorsque nous apprîmes que le parc avait reçu contre-ordre et avis de se porter sur Tarbes. Les deux armées étaient alors campées en présence l'une de l'autre côté de Vic-Bigorre. Elles passeront plus d'un mois sans faire aucun mouvement. Nous étions partagés entre la crainte et l'espérance, le calme ne nous laissait entrevoir que des malheurs. Il nous tardait de sortir de cet état d'incertitude si affligeant, lorsque les 18 et 19 mars, nous entendîmes la canonnade et les fusillades, sur toute la ligne de Maubourguet, Vic et Tarbes. Le 19 au soir et nuit tombante, notre armée se replia sur Tarbes,

(1) Puntous, chef-lieu de commune de 700 habitants, à 3 kilomètres au sud-est de Guizerix, canton de Castelnau-Magnoac, arrondissement de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).

ayant l'ennemi à sa poursuite. Le dimanche 20, au matin, notre armée gagna la hauteur de Sarrouilles qui domine la ville de Tarbes et la superbe plaine de la Bigorre. Nous entendîmes toute la journée la canonnade et les fusillades, comme si nous avions été sur le champ de bataille. Vers les deux heures de l'après-midi, il nous parut que les armées se repliaient vers le midi et du côté de Tournay. L'espoir commença à renaître; nous jugeâmes vrai. Dans cette journée la respectable demoiselle de Gounes, âgée de plus de 80 ans, eut à éprouver bien des craintes. Elle était seule dans son château avec ses domestiques. M. de Gounès, son neveu, était à Tarbes. Les hauteurs de son château étaient couvertes de tirailleurs. Des pièces même d'artillerie étaient placées à quelque distance. Les balles et les boulets pleuvaient comme la grêle aux environs du château. Jugez de la position de cette respectable personne. Heureusement rien de fâcheux ne lui est arrivé ni à elle, ni aux siens.

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, les deux armées, après s'être battues toute la journée de dimanche, furent bivouaquer sur les hauteurs et la plaine de la rivière de l'Arros, à une lieue d'Aubarède, où il passa un gros de notre armée en désordre. Heureusement ils ne s'y arrêterent pas, parce que les coalisés les poursuivaient l'épée aux reins, de manière qu'Aubarède n'a rien souffert. Il n'en est pas de même des villages voisins où notre armée passa la nuit du 20 au 21 mars. Il s'y commit des horreurs. Des maisons pillées, des habitations incendiées, etc., etc. Les comestibles que nos troupes ne pouvaient consommer étaient détruits. Le vin qu'elles ne pouvaient boire, elles le répandaient. Les tonneaux entiers de vin étaient percés et il fallait le voir verser de sang-froid. Je craignais bien pour la cave d'Aubarède, mais rien ne s'y est passé de fâcheux; à Guizerix encore moins. Cette commune n'a pas vu passer sur son territoire un seul homme de troupes, tandis que dans ma commune qui est à un petit quart d'heure de Guizerix, nous avons eu les 21, 22 et 23 mars, au moins soixante mille hommes, indépendamment de ce que nous avons eu successivement, depuis l'affaire d'Orthes. Nous devons en attribuer la cause à sa position et à ce qu'elle se trouve percée par la route qui conduit de Bayonne à Toulouse et celle des Pyrénées à l'Armagnac. Vous devez juger que nous avons eu beaucoup à souffrir. Mais cependant si on en excepte les sacrifices immenses que nous avons eu à faire en comestibles et en fourrages, nous nous félicitons de n'avoir point été les témoins de ces scènes douloureuses et déchirantes qui brisent l'âme et le cœur. Nous avons cependant été bien alarmés, notamment dans la journée du 22, par les traîneurs Espa-

gnols qui entouraient nos maisons au nombre de cinquante et soixante. Mais la surveillance la plus active que nous avons exercée, le bon esprit du chef des coalisés déjouèrent leurs complots et déconcertèrent leurs menaces. Nous devons dire à la louange des chefs qui commandaient les troupes alliées, qu'ils se sont tous conduits avec la courtoisie, la modération, et le désintéressement de nos Turenne et de nos Bayard.

Enfin, Madame, ces jours de deuil et d'affliction sont passés, grâce à la divine Providence; car je ne crois point que les événements dont nous venons d'être les témoins soient l'ouvrage des hommes seuls. Comment, en effet, concevoir sans l'intervention divine, qu'une si grande secousse, un si grand coup, aient pu s'opérer avec un si léger éclat. Oui ! grâces à Dieu, les vœux de tous les bons Français sont exaucés. Les modestes fleurs de lis vont remplacer cet oiseau cruel et déprédateur et féroce que l'homme qui nous a tant fait gémir avait adopté comme l'emblème fidèle de ses seules vertus.....

Agréez, je vous prie, les assurances du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : BERTRÈS (1).

— Madame de Chateaurenard termina son existence en Agenais, partageant son temps entre la ville d'Agen où elle résidait de moins en moins, et son château de Cauzac, d'où elle continuait à gérer avec la même activité ses vastes domaines qu'elle avait su si bien conserver. Forcée, dans les dernières années de sa vie par une malencontreuse chute de rester étendue sur une chaise longue, elle n'hésitait pas, douée de la même énergie qu'au temps de sa jeunesse, à se faire porter, presque chaque jour, au milieu de ses ouvriers, soit dans les champs, soit dans les vignes, voulant tout voir par elle-même, tout diriger. Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de 70 ans, entourée de sa nombreuse famille et de quelques amis intimes, tels que le comte et la comtesse de Lasteyrie, heureux de profiter jusqu'à ses derniers jours du charme de ses relations.

Gabrielle de Chevigné mourut en son château de Cauzac le 30 juillet 1824. Son corps repose dans le caveau de la famille

(1) Archives de Cauzac.

de Chateaurenard, au petit cimetière de l'église de Sainte-Eulalie, paroisse du château. Sur la pierre tumulaire de sa tombe se lit l'inscription suivante :

ICI REPOSENT
LOUISE-FRANCOISE-GABRIELLE-AUGUSTINE DE CHEVIGNÉ
VEUVE DE CHATEAURENARD
DÉCÉDÉE LE 30 JUILLET 1824 .
DANS SA 70^{me} ANNÉE
ET SON FILS
HENRI-MARIE D'AYMAR D'ALBY DE CHATEAURENARD
DÉCÉDÉ LE 7 OCTOBRE 1849
DANS SA 62^{me} ANNÉE

La destinée de Madame de Chateaurenard voulut qu'étrangère à notre région gasconne, elle s'y fixât par son mariage et y finit ses jours, mais non sans laisser une trace lumineuse de son passage, éclairé tant par ses infortunes que par l'éclat de ses qualités.

Gabrielle de Chevigné appartient en effet à cette race de jeunes femmes, très aristocrates, qui avaient vécu fort élégamment les dernières années de la monarchie, et qui, surprises par l'orage révolutionnaire, surent lui tenir tête et souvent même le dominer. Contemporaine de ces créatures d'élite que la plume de tant d'écrivains se plaît de nos jours à ressusciter, elle aurait certainement joué comme elles, si le hasard l'eut placée dans un autre milieu, un rôle tout aussi prédominant et non moins sympathique.

Aurait-elle, comme sa compatriote Claire de Kersaint, devenue duchesse de Duras, tenu sous la Restauration un salon mi-politique, mi-littéraire, où elle aurait groupé autour d'elle toutes les sommités de l'époque ? Certes, son éducation des plus soignées, ses goûts intellectuels, son usage du monde, son tact, son expérience le lui auraient permis. Aurait-elle marché sur les traces de Madame de Mouchy ? Et, si elle l'eut rencontré, aurait-elle, comme Pauline de Beaumont, tout quitté pour aller rejoindre à Rome et mourir entre ses bras, l'enchanteur, « dont le style lui faisait éprouver une espèce de frémissement » d'amour et qui jouait du clavecin sur toutes les fibres de son

« être ? »(1). Dans ces heures de transition où la Révolution avait tout sapé et où naissait à peine, tant en morale qu'en religion, l'aurore des temps nouveaux, aurait-elle suivi dans l'émigration le prince charmant et partagé sans murmure toutes ses tribulations, comme la douce Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron, sacrifiant, elle aussi, tout à l'amour ? (2). Nous ne le pensons pas. Madame de Chateaurenard aimait son mari, malgré la différence de leur âge. Sa conduite héroïque, aux jours de son emprisonnement, est une preuve indéniable de l'affection qu'elle ressentait pour lui.

A toutes ces amoureuses du Directoire et du premier Empire, bien vite désabusées, plutôt que de l'assimiler, n'est-il pas plus juste de la comparer à Madame de Custine (3) ou mieux encore à cette autre victime de ces temps troublés, avec laquelle elle offre une si frappante ressemblance, à Madame de Serilly, cette étoile de la société des frères de Pange, où brillait André Chenier, et dont notre collègue et ami M. le comte de Dienne vient d'évoquer à nouveau la captivante image et de faire si bien valoir l'énergique caractère (4). Ne se prodigue-t-elle pas en effet en dévouements de toutes sortes ; et, avec une ténacité indomptable, hésite-t-elle un seul instant devant n'importe quelle pénible démarche, fatigue, ou même humiliation, pour arriver à ses fins toujours si honorables et conserver ses domaines d'Auvergne ou de Gévaudan. Toutes deux n'ont-elles pas le même sens pratique des affaires, la même obstination dans leurs justes revendications ?

Saluons donc respectueusement, malgré quelques faiblesses de cœur, ces femmes charmantes, que les pastels du temps nous représentent si séduisantes, en leur prime jeunesse avec leurs robes à ramages, leur poudre à la maréchale, leurs

(1) *La comtesse Pauline de Beaumont*, par A. Bardoux. Paris, C. Lévy, 1889.

(2) Voir notre étude : *Un portrait de Madame de Polastron*. Auch, 1906.

(3) *Madame de Custine*, par A. Bardoux. Paris, C. Lévy, 1891.

(4) *Voyage de Madame de Serilly dans la Haute-Loire en 1795*. Paris, Champion, 1913. — Cf. : *Madame de Serilly échappée à l'échafaud sous la Terreur*, par M. Chaudenier. — *Un revenant : Madame de Serilly devant le tribunal révolutionnaire*, par M. Vallon. — *Les Correspondants de Joubert*, etc.

mouches folâtres, mais qui, brusquement renouvelées par la tourmente, font preuve de tant de qualités insoupçonnées; et quand elles ont tout perdu, famille, fortune, amis, soutiens, se redressent fières et dignes, acceptant sans une plainte la pauvreté de leur nouvelle situation, et ne vivant plus que pour assurer l'avenir de leurs enfants.

Sur ce fond convulsé se détache au premier plan le fin profil de la comtesse de Chateaurenard.

Image d'une société à jamais disparue, nous avons cru utile de faire revivre sa mémoire. Puisse-t-elle être conservée; puissent ses qualités servir d'exemple aux jeunes femmes de nos jours qu'une nouvelle tempête pourrait bien surprendre encore au milieu de leur insouciance et de leurs plaisirs, et qui trouveront en elle, aux mauvaises heures, un modèle qu'elles ne sauraient trop imiter.

PH. LAUZUN

UN CADET DE GASCOGNE

A L'ARMÉE DE ROCHAMBEAU

Ce nom de cadet de Gascogne évoque tout un passé légendaire de vertus chevaleresques où le désintéressement, l'enthousiasme et les grands coups d'épée brillent d'un très vif éclat. Le cadet de Gascogne nous charme, en outre, par son intransigeance sur le point d'honneur, et nous aimons à applaudir les vers que Rostand a mis dans la bouche de Cyrano :

Moi c'est moralement que j'ai mes élégances.
Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,
Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet;
Je ne sortirai pas avec par négligence,
Un affront pas très bien lavé....

Nous admirons enfin dans le cadet son esprit très vif, sa fidélité à la parole donnée et par dessus tout cette fierté qui lui fait dédaigner ce que nous appelons aujourd'hui « l'arri-visme ».

Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !

En résumé, il y a chez le cadet de Gascogne un ensemble de qualités qui plaisent si fort, qu'à notre époque on a souvent senti le besoin de décerner ce nom, comme un suprême éloge, à des hommes qui n'étant ni cadets, ni Gascons, ni, chose assurément plus grave, *gens d'épée*, se sont toutefois distingués par de réels mérites.

C'est d'un véritable cadet dont je me propose de tracer ici une rapide esquisse, portrait déjà lointain, qui, en cette année 1919, se rattache cependant à l'actualité, puisque ce Gascon alla prendre part dans l'Amérique du Nord à la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis.

Le gouvernement de Louis XVI poursuivait alors le but éminemment national de ruiner, ou tout au moins d'amoin-drir, dans le nouveau monde cette puissance anglaise qui nous avait ravi notre précieuse colonie du Canada, échec dont nos pères étaient encore tout émus, malgré les jours glorieux qu'ils avaient en même temps vécus de la conquête de la Corse et de la réunion de la Lorraine à la France.

C'était une revanche que d'empêcher, à notre tour, l'Angleterre de rester la maîtresse de toute l'Amérique du Nord.

Assurément, les compagnons de Lafayette et de Rochambeau ne pouvaient même entrevoir notre *revanche* de 1918. et, cependant, ils l'ont préparée par ce fait, que leur valeur a été l'ouvrière lointaine mais sûre de l'aide que nous a apporté la nation américaine reconnaissante.

Le cadet qui attire aujourd'hui notre attention, se nommait Jean de Jaudounenc des Auderts, dernier né de Antoine-François de Jaudounenc, seigneur des Auderts et de la Borie, et de demoiselle noble Philippe de Sorbiers de la Tourrasse. Tandis que son frère aîné était né au château de Blaymont-d'Agenais, le cadet devait voir le jour le 9 janvier 1741, à Beauville, dans une maison appartenant à sa famille et qui lui servait de pied à terre dans cette localité. Les deux frères, dont l'aîné devait mourir centenaire, étaient particulièrement robustes.

Suivant la tradition familiale, le cadet se trouvait désigné pour l'armée, mais ce fut bien plutôt par une irrésistible vocation qu'il aspira au métier des armes. Il y avait au château de Blaymont une bibliothèque, où les littérateurs grecs et latins voisinaient avec les dernières œuvres de la littérature française, mais où foisonnaient les ouvrages de droit, car les aînés de la maison de notre cadet avaient toujours montré une vive inclination pour la judicature. Jean des Auderts fréquenta très discrètement cette pièce, où son grand-père, Charles de Jaudounenc, seigneur des Auderts, auditeur en parlement, avait dû passer de longs et agréables instants. Le château de Blaymont, malgré le souvenir guerrier de ses machicoulis du xv^e siècle, représentait pour

lui une demeure trop paisible, et c'est vers le château de la Tourrasse, situé à quelques lieues sur un massif de colline qui domine la plaine de la Garonne, qu'il dirigea souvent ses pas en se livrant éperdument à la chasse.

Là, s'épanouissait toute une tradition guerrière, la maison de sa mère étant, en effet, de race purement militaire. Dans la grande salle du château où se dessinait une haute cheminée gothique, des armes témoins de nombreux âges de valeur chevaleresque alternaient sur les murs avec des portraits de soldats et de précieuses gravures représentant les exploits d'Alexandre le Grand auquel un artiste habile avait donné les traits du roi Louis XIV. Quand notre cadet arrivait, annoncé par les aboiements de son chien, il ressentait une émotion faite de respect et d'enthousiasme en apercevant la haute silhouette, encore élégante malgré l'âge, de son oncle le chevalier Etienne de Sorbiers, seigneur de Saint-Pierre et de la Tourrasse, qui, entré au régiment de Tessé dès l'âge de onze ans avec le grade de lieutenant, avait, au cours d'une carrière militaire particulièrement brillante, été honoré de l'amitié de Charles de Bourbon, comte d'Eu et du maréchal duc de Belle-Isle.

Jean des Auderts revoyait également avec joie dans la vieille demeure ses deux cousins François et Joseph de Sorbiers, le premier, à peu près de son âge qui devait devenir plus tard lieutenant au régiment de Beaujolais, puis capitaine à celui de Forez, chevalier de Saint-Louis, et le second, déjà capitaine au régiment de Bourbonnais. On devine combien leurs affinités de goût achevaient de les rapprocher; aussi quand pour suivre leur carrière ils seront séparés ils n'oublieront pas de correspondre dans les termes de la plus vive amitié.

Notre cadet retrouvait enfin, à la Tourrasse, le souvenir encore très vivant de son grand père maternel Jean-Jacques II de Sorbiers, seigneur de Saint-Pierre et de la Tourrasse, capitaine aux dragons de Lansac, chevalier de Saint-Louis, qui avait été choisi par le roi Louis XIV pour remplir la charge d'écuyer auprès du duc du Maine. Le jeune prince

qui n'avait jamais cessé d'échanger avec Jean-Jacques de Sorbiers, jusqu'à sa mort, une assez fréquente correspondance lui avait offert en souvenir de ses services une épée dont la garde d'or était ornée de brillants. Nous avons de Jean-Jacques un portrait, œuvre du célèbre peintre Mignard, qui nous le montre dans la force de la jeunesse. L'artiste a remarquablement reproduit sa haute mine, son allure noble et martiale. Sous la cuirasse, barrée de l'écharpe de soie bleue de capitaine de cavalerie, on devine le corps vigoureux et droit. Les traits du visage sont réguliers; un léger pincement des lèvres et l'œil très vif bien que très bleu, indiquent la décision et le courage. Comme dans tous les portraits de Mignard, les dentelles de la cravate et des manches sont traitées avec une admirable délicatesse (1).

La vocation de Jean des Auderts ne pouvait, dans cette ambiance entièrement militaire, que se développer de bonne heure; aussi, dès l'âge de seize ans, commença-t-il à déclarer qu'il voulait partir pour l'armée. Un jour, dans une réunion familiale, il fut présenté par ses cousins à leur parent Vincent-Sylvestre de Timbrune, comte de Valence, colonel du régiment de Bourbonnais, auquel il s'empressa, avec une crânerie toute junéville, de faire part de son désir. Le colonel dut être charmé par la belle ardeur du jeune homme, car n'ayant pas pour lui à ce moment de place libre dans son régiment, il lui proposa de lui faciliter l'entrée dans celui de Royal-Roussillon, dont le colonel, comte d'Haussonville, était son ami. Une année plus tard, en effet, alors qu'il venait à peine d'atteindre ses dix-huit ans, Jean des Auderts rejoignait ce régiment en qualité d'enseigne.

Royal-Roussillon allait partir pour le Hanovre et notre cadet, incorporé au 2^{me} bataillon, était arrivé à temps pour entrer en campagne et recevoir le baptême du feu. Le 3 avril 1759, il se trouve à la bataille de Bergen, où, malgré son âge, il fait preuve du plus énergique sang-froid. Tandis que le premier bataillon, commandé en personne par le comte

(1) L'original de ce portrait est la propriété de M. Léonel de Sorbiers de la Tourasse.

d'Haussonville, se distinguait devant Québec, ce 2^e bataillon de concert avec le vieux régiment de Piémont, résistait héroïquement aux efforts faits par l'ennemi pour pénétrer dans le village. Cette campagne terminée, le bataillon de notre cadet est affecté au service des vaisseaux et, en 1761, Jean des Auderts se trouve sur le *Louteul*, escadre de Bompars, dont le port d'attache est Toulon.

Après les habiles négociations du gouvernement français avec Gênes, l'heure de la conquête de la Corse avait sonné. En juin 1768, Royal-Roussillon débarquait dans l'île chargé, d'abord, de disperser les bandes de montagnards qui gênaient les communications entre Bastia et Saint-Florent. L'ardeur de notre cadet est cette fois encore accrue par la présence à la tête du régiment du colonel Louis-Henri, marquis de Villeneuve-Trans, dont la maison était depuis longtemps liée à la sienne.

Le régiment assiste aux combats de Barbaggio, de Patrimonio, à la prise le 24 août des postes d'Almetto, de Nonza et à la soumission de Biguglia et de Furiano.

Le 14 septembre 1770, pendant un combat assez vif à Saint-Nicolas, Jean des Auderts tombe grièvement blessé d'un coup de feu à une jambe, ce qui lui vaut le grade de lieutenant; mais ce qui le force à prendre, bien à regret, un congé et à regagner le continent.

Dès qu'il se sent rétabli de cette blessure, il n'a plus qu'une pensée : reprendre du service et au mois d'août 1772 il rejoint Royal-Roussillon à Marseille pour aller, de là, à Vienne en Dauphiné, ainsi que l'indique la lettre que voici adressée à son cousin Joseph de Sorbiers de la Tourrasse.

Monsieur,
Monsieur de Latourrasse restant à son château tout près de
Valence d'Agenois, à la Tourrasse.

A Marseille, ce 28 août 1772.

MON CHER COUSIN,

Comme vous me fîtes promettre en partant de chez vous de vous donner de mes nouvelles; je croirais manquer au plus grand de mes devoirs si je ne le faisais.

Sans cette occasion que j'attendais depuis un si long temps et

le désir d'avoir quelques nouvelles intéressantes, je vous aurais écrit bien plus tôt. Je commence par vous dire que nous partirons de Marseille le 20 septembre pour aller à Vienne en Dauphiné poser le quartier d'hiver en attendant d'aller plus.....

L'on nous donne cette garnison pour une bonne, meilleure que celle de Marseille que nous quittons pourtant avec regret à cause des bons amis que nous y avons. Les habitants nous regrettent aussy, car ils ont écrit au ministre pour nous garder; mais il y a toute apparence qu'ils ne seront pas écoutés, attendu que tout le corps de Messieurs les officiers a demandé à partir à cause de la grande dépense journalière qu'ils font soit pour leur auberge soit pour leur entretien. Marseille est, d'ailleurs, une ville fort libertine où nous avons mille peines de contenir nos soldats.

Les vivres y sont d'une cherté extraordinaire..... Les fourriers et sergents ne sont pas moins aises de partir que Messieurs les officiers.

Quant aux soldats ça leur fera de la peine car ils gagnaient beaucoup d'argent.

Rien autre à vous dire de nouveau sur notre départ. Dans ces pays, la récolte est fort médiocre sauf pour le vin. Les vignes ont quelque promesse, ce qui n'empêche pas que nous payons le vin fort cher depuis quelque temps.

Je vous prie, cher cousin, d'assurer de mes respects Madame de la Tourrasse et Monsieur le chevalier, comme aussy de me conserver votre amitié. Quant à la mienne, elle est incapable de la moindre altération.

Croyez-moi pour la vie votre bon ami.

DES AUDERTS.

Si vous avez occasion de voir mon frère, je vous prie de lui faire mes compliments. Je lui écris par la même occasion.

Le 1^{er} septembre 1773, Jean des Auderts changeait de régiment et remplaçait sur son habit blanc d'officier d'infanterie la couleur distinctive vert de Saxe de Royal-Roussillon, contre le vert foncé qui était celle de Saintonge. Il prenait en même temps l'épaulette d'or à graine d'épinard insigne, à cette époque, de son nouveau grade. C'est, en effet, comme capitaine qu'il suit le premier bataillon du régiment de Saintonge dans ses diverses garnisons et fait, avec lui, les campagnes de 1778 et 1779 sur les côtes de Normandie et de Bretagne.

Pendant ce temps, se produisait entre l'Angleterre et sa vaste colonie de l'Amérique du Nord les graves événements qui devaient amener leur rupture. Bientôt, les deux partis luttèrent par les armes. On sait comment, après quatre années de combats marqués par des alternatives de succès et de revers, l'armée américaine se trouvait dans une position assez critique, le général Lincoln ayant été contraint de capituler dans Charlestown, et Washington campé devant New-York voyant son armée décimée par le manque de ravitaillement.

Ce fut à ce moment que le corps auxiliaire français fit son apparition sous les ordres du maréchal de Rochambeau, venant apporter un appui bien efficace aux troupes américaines.

Jean des Auderts s'était embarqué avec le 1^{er} bataillon de Saintonge le 10 avril 1780 à Brest et il devait faire, avec lui, toute la campagne de 1780 à 1783.

Washington et l'armée américaine qui, au début de la guerre de l'Indépendance, auraient vu l'arrivée de nos troupes avec une certaine défiance, les accueillirent au contraire, en 1780, avec joie. Le 15 août 1780, en effet, Saintonge ayant à sa tête le colonel Adam-Philippe Blackart, vicomte de Custine, arrive aux portes de Philadelphie. Des émissaires viennent avertir les Français qu'on se prépare à leur faire une réception enthousiaste. Nos soldats veulent paraître dans tout l'éclat de leurs brillants uniformes et ils s'arrêtent pour se mettre en grande tenue. Le régiment de notre cadet déploie ses drapeaux. C'est d'abord le drapeau colonel, blanc semé de fleurs de lys d'or traversé par la croix blanche et portant les cordons aux couleurs du drapeau d'ordonnance; puis ce dernier drapeau ayant ses quartiers partagés par les deux diagonales respectivement bleu, jaune, rouge et vert.

Les troupes de Rochambeau furent reçues solennellement par les membres du Congrès au milieu des acclamations des habitants se pressant en foule sur leur passage. Pas une maison qui ne fut pavoisée avec les drapeaux des deux nations et des guirlandes de feuillage et de fleurs. Cette journée est à retenir d'une façon toute particulière, car, elle marque le

début de sympathies qui doivent se perpétuer et dont nous venons de ressentir les heureux effets.

Après cette superbe réception, nos troupes occupèrent tous les postes de Rhode-Island.

A partir de ce moment, Jean des Auderts ne cessera de donner des preuves de sa vaillance dans tous les combats où son bataillon sera engagé et, en 1781, nous le trouvons au siège décisif de York-Town, à l'assaut fameux de la seconde redoute, dont la chute amena la capitulation du général Cornwallis.

Je ne puis résister au désir d'ouvrir ici une sorte de parenthèse pour noter rapidement la scène élégante qui marqua la reddition de la place : La guerre n'avait pas encore pris ce caractère implacable que nous lui connaissons et, après le combat, les adversaires, admirant leur bravoure réciproque, revenaient aux règles de la courtoisie. Le général O'Hara, remplaçant lord Cornwallis malade, fut reçu par le maréchal de Rochambeau comme s'ils s'étaient rencontrés dans un salon. Le général anglais venait remettre son épée en signe de capitulation. Le comte de Rochambeau s'excusa disant qu'il n'était qu'un auxiliaire et désigna le général Washington. Ce dernier la reçut en s'inclinant; elle consacrait l'indépendance de son pays.

Après avoir passé l'hiver aux Etats-Unis, notre cadet fut envoyé aux Antilles et rentra à Brest en 1783. Une période de neuf années s'écoule au cours de laquelle Jean des Auderts suit son régiment dans diverses garnisons et, en avril 1792, l'Assemblée législative ayant déclaré la guerre à l'Autriche, il entre de nouveau en campagne.

Le 20 septembre, il se bat à Valmy à la tête du 1^{er} bataillon dont il est le capitaine-commandant et avec lequel, après avoir suivi Custine dans le Palatinat et assisté à la prise de Spire et de Worms, il ira dans Mayence. Ce premier bataillon restera légendaire pour avoir, étant chargé de la garde de la tête de pont de Cassel, repoussé, après sept heures de combat, l'attaque de 15.000 Prussiens.

Pendant trois mois, Mayence sera héroïquement défendue

par nos troupes contre l'armée prussienne tout entière. Durant la nuit du 10 au 11 avril, Jean des Auderts fut blessé au cours d'une sortie; cette blessure, toutefois, ne devait le mettre hors de combat que pour quelques jours.

Quand, la ville restée sans aucun secours dut se rendre le 23 juillet, les honneurs de la guerre furent accordés aux valeureux défenseurs; mais l'unique condition de l'ennemi stipulant qu'ils ne devaient pas porter les armes contre les coalisés pendant un an, ils furent envoyés en Vendée.

Jean des Auderts s'était battu pour la défense nationale avec l'ardeur de ses premières années et c'est avec regret, le cœur serré, qu'il abandonnait la lutte contre les ennemis de son pays, pour aller vers un champ de bataille douloureux.

A peine arrivé en Vendée, il est de nouveau grièvement blessé à l'affaire de Laval, le 26 octobre 1793. Sa blessure nécessite un congé à la suite duquel il demande sa retraite. Il était âgé de 52 ans et se retirait après 35 années de services, dont 13 campagnes, au cours desquelles il avait reçu 3 blessures.

Ainsi finissait, non sans tristesse, en pleine Terreur, une carrière militaire qui n'avait guère connue de repos. Retiré à Agen, Jean de Jaudounenc des Auderts y mourut le 4 juin 1813 à l'âge de 72 ans, dans la rue du Temple.

Depuis, par une curieuse coïncidence, cette voie a changé de nom pour recevoir celui de Lafayette et, nouvelle coïncidence, la maison où est mort le capitaine des Auderts et qui porte actuellement le n° 11 se trouve justement placée entre la rue Rochambeau et la place Président Wilson.

Lafayette, Rochambeau, Wilson, le passé relié au présent, n'est-ce pas véritablement un cadre rêvé autour du souvenir d'un cadet de Gascogne, ayant modestement mais vaillamment pris part à la guerre de l'Indépendance américaine.

JAUDOUNENC.

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LACÉPÈDE

PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE
PRÉSIDENT DU SÉNAT
ET GRAND CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR SOUS L'EMPIRE

(Suite ¹)

CHAPITRE III

**Sous le Consulat et sous l'Empire;
Lacépède homme d'État
et grand chancelier de la Légion d'honneur**

I

Les quatre années du Consulat, de 1800 à 1804, procurèrent à Lacépède des satisfactions d'esprit intenses. Il eut le plaisir d'achever la publication de son Histoire naturelle des Poissons, et de la compléter par celle de son Histoire des Cétacés. Mais la joie de l'œuvre finie disparut bientôt devant le chagrin de deux morts qui le touchèrent grandement : celle de Daubenton d'abord, celle de sa femme ensuite.

Daubenton mourut le 12 nivôse an VIII (1^{er} janvier 1800), peu de jours après son entrée au Sénat. Chargé d'ans, car il était né en 1716, il avait vécu presque en entier le siècle qui s'achevait. Décrépit, cassé, il était plus un nom et un symbole qu'une activité. Naturaliste renommé dès le temps de sa collaboration avec Buffon, il personnifiait devant tous une époque glorieuse pour les sciences de la nature. Le respect l'entourait. Lacépède, qui lui vouait une affection sincère et toujours en éveil, éprouva de cette disparition, bien que prévue, une tristesse profonde. Il s'attacha à faire donner aux obsèques une pompe inusitée. La cérémonie, réglée selon le goût de l'époque, théâtral et visant au grandiose, offrit en effet un caractère marqué de triomphe et de deuil.

Elle eut lieu, au Muséum, le 14 nivôse (3 janvier 1800). Le

(1) Voir numéro janvier-février 1919.

cercueil de Daubenton, placé dans un sarcophage de porphyre rouge, était porté à bras par vingt hommes. Les professeurs, tenant à la main des branches de cyprès, suivaient sur deux rangs. Des tambours voilés de crêpe battaient par intervalles. Une assistance nombreuse défilait ensuite. Deux discours furent prononcés, le premier par Lacépède, le second par Fourcroy, où les mérites du défunt étaient célébrés et commémorés dans le style enthousiaste, riche en épithètes, dont on se servait en ce temps-là. Puis, sous le ciel froid de cette journée d'hiver, sous les arbres dépouillés, non loin du grand cèdre historique, on inhuma le corps dans la butte du labyrinthe, face au soleil levant. Les professeurs, en défilant pour le dernier adieu, jetèrent sur lui leurs branches vertes. Une colonne, portant le nom du mort, les deux dates de sa naissance et de sa fin, fut plus tard dressée en ce lieu. Depuis, Daubenton repose à la place même où Lacépède l'a fait mettre, et, sous un tapis de lierre, ses restes continuent à habiter ce Jardin des naturalistes auquel il consacra la majeure part de sa longue vie.

II

La disparition de Daubenton marque, pour Lacépède, le début d'années pénibles et douloureuses. Sa femme, souffrante de longue date, s'affaiblissait à vue d'œil. Il continua, toutefois, à travailler assidûment aux collections, à les classer et à les disposer; il assista aux séances de l'Assemblée des professeurs, et s'occupa de ses publications. Mais il se retira bientôt chez lui, s'y enferma auprès de sa malade, et n'en sortit guère que pour se rendre à l'Institut, ou au Sénat, qu'il présida en l'an X.

Il lutta de son mieux contre la maladie. Ses efforts furent inutiles. Un séjour aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qui motiva de sa part une communication sur des ossements fossiles récemment trouvés auprès de Maestricht, ne produisit aucune amélioration. La consommation progressait sans arrêt. Lacépède en vint à se cloîtrer au chevet de sa femme, et à ne plus

communiquer avec ses collègues que par lettres. Il ne sortit de cette abstention, en octobre 1802, que pour donner son vote à Georges Cuvier, candidat à la chaire d'anatomie du Muséum. A ce moment, la fin approchait déjà.

En décembre, la malade parut se ressaisir et regagner quelques forces, ainsi qu'il arrive parfois lorsque la dernière période touche à son terme. Lacépède se livra à de nouveaux espoirs. Puis le mal s'aggrava de façon définitive, et la mort survint le 31 décembre 1802. Dès le lendemain, l'Assemblée des professeurs décida qu'une députation de ses membres « se présenterait chez le citoyen Lacépède pour lui témoigner l'estime et l'intérêt que les professeurs ressentent pour leur estimable collègue ». L'inhumation se fit à Leuville, dans le petit cimetière où reposait déjà le premier mari.

Le coup fut violent et le chagrin immense. Lacépède n'avait plus, pour toute famille, que son fils adoptif, devenu un jeune homme. Sa douleur, cachée au plus profond de lui-même, ne s'apaisa jamais. Il tenta de reprendre, peu de jours après, dès le milieu de janvier 1803, ses occupations habituelles; mais il portait en lui un souvenir qui ne s'effaça plus. Cette douleur parvint même à une telle acuité, qu'il rédigea un testament où, exprimant sa désolation, il donnait le plan du cimetière de Leuville, celui du tombeau de sa femme, et souhaitait qu'on l'enterrât auprès d'elle, quel que soit l'endroit où il put mourir. Il mit le comble à une fidélité si touchante, en plaçant cet écrit dans une boîte qui avait appartenu à celle qu'il regrettait, et en la portant constamment sur lui. Il voulut vivre physiquement et moralement avec son chagrin, comme par une sorte de flagellation intime et incessante. Ceci dura plus de trente ans. Parmi les fêtes les plus brillantes de l'Empire, il avait ce testament sous son costume de cérémonie et les plaques de ses ordres. On ne le sut qu'à sa mort.

III

Ces deux disparitions successives, à deux années d'intervalle, causèrent chez Lacépède une violente crise morale et

contribuèrent grandement à transformer sa vie. Non seulement elles brisèrent en lui des attachements que sa sensibilité considérait comme indispensables à son existence, mais elles le poussèrent ailleurs. L'équilibre rompu d'un côté exigea un autre contre-poids. C'était au Muséum, dans la tâche journalière des collections, que Lacépède avait appris à estimer et à vénérer Daubenton. C'était encore au Muséum, dans ce même travail, qu'il avait rencontré et aimé celle dont il fit sa femme. Son labeur de naturaliste s'associait étroitement à l'exercice de ces deux affections, différentes l'une de l'autre, mais également profondes. La rupture brusque et douloureuse, amenée par la mort, éprouvée avec intensité, le détourna de cette occupation du savant de collections, qui lui rappelait le bonheur disparu. Il se laissa entraîner vers la recherche érudite, la spéculation philosophique, l'organisation administrative, et, pourrait-on dire en outre, vers l'action morale. Ce changement s'accomplit sur la fin du Consulat et le début de l'Empire; jusque-là, pendant une période de dix années depuis son retour d'exil, il avait surtout fait œuvre de naturaliste technicien.

La production en est considérable. Elle consiste surtout en six forts volumes, publiés de 1798 à 1804, dont les cinq premiers traitent de l'*Histoire naturelle des Poissons*, et le dernier de celle des *Cétacés*.

Les livres des Poissons contiennent, comme leur nom l'indique, un exposé complet de tout ce que Lacépède a pu rassembler sur ces êtres. Ils font époque en ichthyologie, et marquent une date. Non seulement le nombre des espèces décrites y est grandement augmenté et presque triplé par rapport à ce qu'il était jusque-là, mais les descriptions elles-mêmes offrent une précision et une ampleur auxquelles on n'était guère habitué. Lacépède consacre à chaque espèce une sorte de monographie, raconte ses mœurs, ses principales particularités, observe ainsi la méthode de Buffon, se montre biologiste et descripteur. Son ouvrage a longtemps servi de référence. Dépassé par celui de ses successeurs, il retrouve aujourd'hui une sorte de renouveau. Lacépède, en effet, fut l'un

des premiers à décrire les espèces des Poissons exotiques, et les noms qu'il leur imposa, momentanément écartés par ceux qu'on leur donna ensuite, reprennent maintenant, dans les travaux actuels, leur place d'autrefois.

Le premier tome de l'*Histoire naturelle des Poissons* parut en 1798. Les autres le suivirent bientôt, en 1800, 1802, 1803. Le dernier est dédié à sa femme, qui venait de mourir. Une telle rapidité s'explique aisément, car la publication marquait le terme final et l'aboutissant d'un travail dont la patiente élaboration avait commencé avant la période révolutionnaire. Chaque volume, selon une innovation peu imitée, dont Lacépède a donné un exemple systématique dans la plupart de ses livres, est précédé d'une préface écrite en manière de discours, et portant ce titre.

Les cinq discours de cette *Histoire naturelle* sont presque ignorés. Imprimés en tête d'ouvrages destinés à des techniciens, ils restèrent inconnus du public lettré à qui ils s'adressaient surtout. C'est en eux pourtant, et par leur moyen, que Lacépède donnait libre cours à son penchant pour la généralisation élevée et les vues d'ensemble. Véritables essais de philosophie naturelle, ils expoent, à propos des Poissons, les pensées du naturaliste sur la Nature. Ils surprennent par la nouveauté et la puissance de l'idée qui les inspira. La création des êtres, la formation et la durée des espèces, les règles de l'utilisation économique, y sont tour à tour envisagées. Lacépède y dépasse de loin son époque. Il prononce des mots, il invoque des relations, où l'on sait aujourd'hui qu'il touchait à la vérité. Comme dans ses discours d'ouverture et de clôture, comme dans plusieurs pages de ses dernières publications, il s'élève à la philosophie la plus haute et la plus humaine.

Lacépède ne se bornait pas à écrire ses pensées; il les propageait encore par la parole, par la leçon, par les causeries entre collègues. Son enseignement au Muséum, depuis 1795, était imbu de ces notions philosophiques, dont il avait recueilli le principe sur les lèvres et dans les œuvres de Buffon. Toujours courtois et discret, il ne prenait pas plus garde à

ceux qui acceptaient ses idées qu'à ceux qui les rejetaient. Sa conduite entière montre qu'il jugeait sa tâche achevée lorsqu'il avait exposé son opinion, ou qu'il l'avait publiée. Cette sorte de détachement, et sa forte situation personnelle, expliquent comment des colères grondantes ne se dressèrent point contre lui, alors qu'elles frappaient à côté. Pour comprendre l'ardeur et la vivacité de Georges Cuvier dans son célèbre discours sur les « Révolutions du globe », il faut savoir que celui-ci est une réponse à d'autres discours, à ceux de Lacépède, et que, si nulle allusion n'y est faite en apparence, il suffit de comparer les textes pour se rendre compte que Cuvier n'égarait pas ses coups, que deux méthodes se dressaient face à face, l'une analytique et positive, l'autre synthétique et généralisante, et que s'opposaient deux façons différentes de regarder la nature.

La prépondérance croissante qu'il prenait dans les conseils où se débattait la politique du pays lui permit, sous le Consulat, et à deux reprises, de venir en aide au Muséum. Au début de l'an IX (fin de 1800), Lucien Bonaparte, alors ministre de l'Intérieur, voulut placer toutes les administrations sous un statut uniforme et la dépendance directe du pouvoir central. L'Assemblée des professeurs du Muséum se voyait donc privée d'une part importante de son rôle, car le maniement des fonds, le règlement des affaires, appartiendraient désormais au directeur seul, ainsi investi d'une autorité majorée et presque égale à celle de l'ancien intendant. L'Assemblée entière, dressée contre ce projet, délégua Lacépède et Fourcroy auprès du ministre, pour l'éclairer et l'engager à se raviser. Mais Lucien Bonaparte persista dans sa résolution, et le Muséum dans la sienne. Le conflit s'acheva sur le départ du ministre. L'un des premiers actes de Chaptal, son successeur, fut de convoquer les professeurs et de les assurer que rien ne serait changé.

Malgré cette assurance et dès l'année d'après, la tendance à la centralisation se rendant toujours plus pressante, le ministre essaya de ressaisir d'autre façon ce qu'il avait dû concéder. Profitant d'une vacance de chaire et de la nomination

du candidat proposé par l'Assemblée des professeurs, il notifia un arrêté conforme à cette délibération, mais en l'accompagnant d'une lettre où les droits exclusifs du gouvernement s'affirmaient de façon catégorique. L'Assemblée s'émut de nouveau, prévoyant en cela un retour à la nomination directe des professeurs par le pouvoir central, sans consultation préalable des compétences. Elle pria Lacépède, accompagné du directeur annuel, de voir le ministre, « à l'effet de lui faire connaître les motifs qui ont déterminé la confection de la loi du 10 juin 1793, qui charge les professeurs-administrateurs de nommer aux places vacantes de leur établissement, les avantages qui sont résultés de cette loi et les graves inconvénients qui pourraient survenir de sa suppression ». Lacépède gagna encore sa cause. Il fut entendu que « lorsqu'une place de professeur vaquerait dans le Muséum, les professeurs éliraient à la majorité des voix le savant qu'ils croiraient le plus digne de leurs suffrages, que le résultat de leur choix serait adressé au ministre, que le ministre ferait à ce sujet un rapport au Premier Consul, et que le Premier Consul confirmerait l'élection faite par les professeurs ».

Ainsi Lacépède, à la fin du Consulat, comptait parmi les personnages les plus respectés et les mieux considérés. Il devait cette position prépondérante à l'amitié de celui dont tout dépendait alors, et qui régnait déjà, tel un monarque absolu; mais il la devait aussi, comme cette amitié elle-même, à l'estime que son caractère, sa science, son renom, avaient su lui concilier. Il en reçut, à cette époque, une autre preuve, aussi éclatante qu'elle était étonnante : lui, naturaliste, professeur, savant d'humeur conciliante et paisible, fut nommé grand chancelier de l'ordre national de la Légion d'honneur, que le Premier Consul venait d'instituer.

V

On connaît les profondes raisons, d'une psychologie et d'une politique également raffinées, qui ont motivé cette création. Le choix de Lacépède fut inspiré par un sentiment non

moins relevé. Il fallait éviter à cette institution nouvelle, que l'on désirait à la fois durable et glorieuse, les dangers des compétitions et des discussions. Il convenait de protéger sa naissance et sa croissance, en la plaçant sous l'égide d'un nom respecté de tous les partis, qui attirât les anciens et qui rassurât les autres. Il fallait, en outre, que ce chef de l'ordre nouveau fût capable de lui donner un corps et de le rendre viable, car le titre seul existait. Il fallait, en somme, un organisateur. Le Premier Consul chercha autour de lui celui qui répondait le mieux à de tels désirs; il trouva Lacépède, et le prit.

Le décret de création de l'ordre, accepté le 4 mai 1803 par le Conseil d'Etat après une discussion mouvementée, par le Tribunat le 15 mai suivant, et par le Corps législatif le 19 mai, fut promulgué dès le lendemain. L'administration suprême relevait d'un conseil de sept membres, comprenant les trois Consuls et un représentant de chacun des quatre grands corps constitués : le Tribunat, le Sénat, le Conseil d'Etat, le Corps législatif. Ce dernier étant en vacances, un décret désigna Lacépède, bien que sénateur, pour le représenter. Lacépède entra donc dans le conseil grâce à cette volonté supérieure; et, dès la première séance, le 3 fructidor an XI (20 août 1803), il fut élu, par les sept, grand chancelier.

L'ordre de la Légion d'honneur, ainsi instauré et pourvu de son chef, n'existait pas encore en fait. Aucun local, aucun palais officiel, aucun budget, n'étaient prévus en sa faveur. Le grand chancelier, premier du titre, installa donc la chancellerie chez lui, dans son domicile privé. Il préleva sur ses ressources personnelles les premiers frais de l'administration. C'est de cette manière, en un logis de savant, et sur ses modestes revenus, que l'ordre aux glorieuses destinées commença sa brillante carrière.

VI

Lacépède, au début de l'Empire, atteignait la cinquantaine. L'âge des réalisations était venu pour lui, avec la force de les accomplir. Son chagrin, les circonstances aidant, l'avait dé-

tourné des travaux techniques auxquels il se plaisait jadis. Il se considérait comme libéré, envers le souvenir de Buffon, de la promesse faite pour l'achèvement de l'histoire des animaux. Rien, ni attachement, ni inclination, ne l'empêchait donc de terminer sa vie autrement qu'il ne l'avait commencée, tout en conservant aux études sur la nature une préférence que son affectation à rester professeur au Muséum, à porter ce titre en première ligne, exprimait de façon suffisante. Sa manière initiale l'ayant entraîné vers des recherches de savant, l'autre le conduisit du côté de la haute administration et de la grande politique. Il accorda à celles-ci les dix années que dura l'Empire, et leur consacra les facultés de divers ordres, la capacité de travail, la rectitude et la droiture d'esprit, qui avaient si bien servi à celles-là.

Promu grand chancelier de la Légion d'honneur, il divisa sa vie en deux parts. Le monde ne l'attirant point, il y allait le moins possible; son existence journalière était modeste, et il consacrait peu d'heures au sommeil. Aussi employait-il la journée aux emplois de sa charge, et la nuit, ou les premiers moments du matin, à ses études de philosophie et d'histoire. Les dix années s'écoulèrent de cette sorte; et, quand l'Empire tomba, quand il quitta la chancellerie, il n'eut qu'à rédiger, pour écrire ses derniers ouvrages, l'amas énorme de notes et de documents qu'il avait accumulés dans son délasement laborieux à ses occupations administratives.

Cette administration était ardue. Il fallait tout créer, tout trouver, insuffler à tout une vie durable. Des obstacles nombreux se dressaient de divers côtés, et non pas seulement dus à cette inertie qui s'oppose habituellement aux choses nouvelles. Lacépède, chef civil d'un ordre surtout militaire, eut souvent des difficultés avec l'entourage impérial, qui affectait de s'adresser directement à son maître, et de méconnaître l'autorité du chancelier. Des ressources trop faibles l'empêchèrent, au début, d'agir avec l'ampleur désirable. Excédé à diverses reprises par ces conflits continuels, qui renaissaient sans cesse après chaque extinction, Lacépède donna sa démission onze fois, et onze fois la reprit sur l'ordre de Napo-

l'éon. On disait de lui, en manière de plaisanterie, et avec raison, que personne n'avait jamais fait autant de démarches pour obtenir une place, qu'il n'en avait accompli pour partir de la sienne.

L'Empereur tenait à ce qu'il gardât cette situation. Les raisons qui l'avaient porté à la lui donner étant d'ordre permanent, et non passager, il prit soin de ne lui point ménager les honneurs ni les richesses. Lacépède, n'étant pas quémandeur, mettait du sien au lieu de solliciter. Il préférait emprunter et s'endetter. Napoléon lui accorda un traitement égal à celui des maréchaux sans commandement, et accorda à la Légion, dans l'hôtel où elle a continué à demeurer, une installation en rapport avec son importance.

Le grand chancelier put, dès ce moment, faire face aux exigences qu'il s'imposait. Elles étaient grandes. Il voulait concilier toutes choses, et faire aimer de tous, des petits comme des plus hauts, l'institution qu'il dirigeait. Il y réussit, grâce à son caractère accueillant et à sa ténacité laborieuse. Il recevait, quels qu'ils fussent, ceux qui se présentaient à ses audiences, les écoutait et ne les rebutait jamais. Sa bienveillance et sa charité se montraient inépuisables. Il écrivait à la plupart des nouveaux promus, les félicitait, les complimentait sur les actes qui leur avaient valu leur distinction. Il s'imposait une tâche surhumaine, et l'accomplissait pourtant, grâce, comme il le disait, à son habitude du travail scientifique, qui s'astreint, pour aboutir, à une discipline ponctuelle, réglée, invariable. Il avait placé à la tête de ses bureaux plusieurs amis de jeunesse dont il était sûr, mais il se réservait le travail le plus lourd, et l'accomplissait.

VII

Ainsi qu'il l'a écrit lui-même dans une notice sur sa vie, il rencontra des difficultés nombreuses et de toutes sortes. Mais sa persévérance, l'influence personnelle de l'Empereur, l'esprit chevaleresque du tempérament français, portèrent bientôt à regarder la décoration de la Légion comme une récom-

pense aussi noble que vaillante, et à la rendre l'objet de tous les vœux. « Les militaires voulaient l'obtenir ou mourir. »

Lacépède se servit de ces sentiments dans un but de moralité élevée. L'un de ses premiers soins consista à venir en aide aux légionnaires sans fortune et à leurs familles. L'ordre ayant été doté de grands domaines, une partie notable de ses revenus fut employée en faveur des soldats blessés et privés de ressources comme des moyens de s'en procurer. L'une des occupations les plus absorbantes dans l'administration de l'ordre, consistait à rechercher ces bénéficiaires, à les suivre dans leurs déplacements, à connaître leur situation, à l'améliorer, à veiller sur eux et sur leurs familles. Sous son manteau pompeux de pourpre et d'honneur, l'ordre devenait ainsi, en sus de son rôle glorieux, une association d'assistance et de dévouement charitable, où s'alliaient étroitement, par la volonté du philanthrope qui le dirigeait, le courage et la bonté.

Les richesses foncières de l'ordre ne tardèrent point à éveiller quelques défiances. Plusieurs voyaient avec déplaisir se développer dans l'Etat une institution qui, propriétaire de grands domaines, pouvait, en de certaines circonstances, créer des difficultés au pouvoir; ils évoquaient le souvenir des grandes confréries du moyen âge et de leurs luttes. Lacépède, en effet, avait su donner une telle allure à la mise en œuvre de ces domaines, que leurs revenus augmentaient rapidement; la Légion, divisée en cohortes répandues sur le territoire, exerçait sur ses propriétés une surveillance assidue, et les gérant avec grand soin. Malgré la résistance du grand chancelier, les défiances l'emportèrent. Pour les faire triompher, on prétexta de l'intérêt général. Le Gouvernement céda ses biens à la Caisse d'amortissement et remplaça leurs revenus par des rentes sur l'Etat.

L'ordre n'y perdait point. Mais Lacépède y perdait de ne pouvoir donner un corps à son aspiration généreuse, qui consistait à améliorer en France les conditions de l'agriculture et de l'élevage, et à montrer à tous, par la pratique, comment il fallait s'y prendre pour bien cultiver son champ. Il s'entêta sollicita encore, et obtint la promesse d'une dotation nouvelle :

tous les terrains en friche et susceptibles de culture, qui appartenaient à l'Etat, étaient cédés à la Légion d'honneur. En retour, l'ordre devait employer une part de son revenu à les défricher, à les assainir, à les planter, et à les rendre aussi productifs qu'ils pouvaient l'être.

Ce projet fut poussé fort loin. La valeur de plus d'un département, comme le remarque Lacépède, devait s'accroître par le moyen de ces « travaux pacifiques ». Les décrets destinés à le réaliser furent préparés et les plans arrêtés. Le grand chancelier appelait à lui les savants illustres, les praticiens émérites, et tous « les amis les plus éclairés de l'agriculture ». Il associait les communes à son œuvre. Il encourageait des compagnies particulières à entreprendre une partie du travail, et leur assurait une répartition de bénéfices à partager avec la Légion et avec l'Etat. Il voyait déjà la richesse publique grandir sans arrêt, distribuer à chacun sa part de la prospérité commune. Mais rien ne se réalisa. Bientôt les événements politiques tournèrent ailleurs l'attention, et forcèrent les regards à se porter sur d'autres objets plus pressants.

VIII

Les initiatives de Lacépède, sous le couvert de la Légion d'honneur, ne se bornèrent point à ces essais d'assistance et de socialisation. Douloureusement frappé de voir les femmes, à cette époque de guerres continuelles, plus durement atteintes que les hommes, et livrées sans défense à tous les accidents de la vie, il résolut, en ce qui le concernait, d'atténuer d'aussi graves dommages. Reprenant les traditions de l'ancienne Ecole de Saint-Cyr, destinée par Louis XIV aux filles pauvres de la noblesse, transformée par la Révolution débutante en institution pour les enfants d'officiers, et finalement licenciée, il fonda les établissements d'éducation de la Légion d'honneur. Ces maisons, destinées aux filles des légionnaires, devaient leur procurer, dans sa pensée, tous les avantages d'une éducation suffisante, et leur permettre de tenir leur rang, ou de dis-

poser d'elles en gagnant honnêtement leur vie, dans quelque classe de la société où le sort les put conduire. Ces maisons justement réputées ont, depuis le début, tenu leurs promesses avec une dignité qui ne s'est jamais démentie.

La première de ces écoles fut installée à Ecoeu, dans l'ancien château des familles de Condé et de Montmorency. Le décret qui l'institua date du mois de décembre 1805, peu de jours après la victoire d'Austerlitz; Napoléon le signa à Schönbrunn. Quelques années plus tard, en 1810, quatre autres maisons furent fondées, à Saint-Denis, à Saint-Germain-en-Laye, à Fontainebleau, à Paris. Ces deux dernières ayant été supprimées, les premières, seules, subsistent encore avec celle d'Ecoeu. La maison de Saint-Denis occupe, à côté de l'antique et célèbre basilique, les vastes constructions de l'ancienne abbaye; celle de Saint-Germain, dite des Loges, étend en pleine forêt, au milieu des futaies et des bois, son bâtiment central et ses pavillons.

Lacépède avait prévu des places pour quatorze cents élèves; Saint-Denis en pouvait recevoir plus de cinq cents. Désireux d'assurer à cette partie de son œuvre une prospérité certaine et durable, il la couvrait de sa sollicitude, veillait aux moindres changements, s'intéressait au choix des directrices d'études et des surintendantes. La première d'entre elles fut M^{me} Campan. Aussi, dans sa vieillesse, lorsqu'il reprenait en lui-même ses souvenirs d'autrefois, et revivait par la pensée les jours disparus avec les actions accomplies, pouvait-il se féliciter de son ouvrage. « Depuis que j'ai cessé de remplir la place de grand chancelier, écrivait-il, j'ai reçu de toutes ces dames, des élèves que je nommais mes filles et pour lesquelles j'avais la tendresse d'un père, et de tous les membres de la Légion avec lesquels j'ai eu quelques rapports, des témoignages de bienveillance et d'attachement qui m'ont donné des jouissances bien douces et bien profondes, et qui m'ont persuadé qu'on avait toujours daigné rendre justice à ma bonne volonté. »

IX

Lacépède n'enseignait plus depuis 1803. Il avait choisi comme suppléant dans ses leçons, et dans l'entretien des collections, un anatomiste et médecin réputé, Constant Dumeril, qui devait lui succéder. Mais il ne se désintéressait point du Muséum ni de ce qui lui importait. Il en fut, sous l'Empire, le grand protecteur, et n'hésita pas, en plusieurs circonstances critiques, malgré des avis contraires, à forcer la main à l'Empereur lui-même. Il ne manquait point d'assister aux séances tenues par l'Assemblée des professeurs, lorsqu'on y débattait les affaires concernant la prospérité de l'établissement et l'amélioration des ménageries, ou lorsqu'on choisissait le directeur annuel. Il se considérait toujours comme investi d'une sorte de mandat d'outre-tombe, à lui confié par Buffon; et, avec scrupule, malgré ses autres occupations, s'acquittait de ce qu'il considérait comme une obligation sacrée.

Il eut ainsi l'occasion de rendre au Muséum, à ses professeurs, à ses fonctionnaires, des services nombreux, et, parfois, de les tirer de quelques mauvais pas. En 1806, le ministre décida que le budget du Muséum, arrêté pour l'année suivante, serait réparti, sans augmentation de crédit, sur un exercice de quinze mois et six jours au lieu de douze mois seulement. Il en résultait une diminution sensible des recettes, égale au cinquième des ressources budgétaires, puisqu'il fallait vivre trois mois de plus avec la même somme. L'Assemblée des professeurs, vivement affectée d'une réduction qui la mettait dans l'impossibilité de continuer les travaux commencés dans la ménagerie et les autres parties de l'établissement, décida de protester, et pria Lacépède d'intercéder auprès de l'Empereur. Lacépède accourut au Muséum dès la séance suivante, conféra avec ses collègues et leur promit son appui; mais les choses n'allèrent pas aisément. L'Empereur, sans doute prévenu d'autre part et de façon défavorable, se déroba. Lacépède insista, réussit à rencon-

trer Napoléon, à le convaincre, et, quelques semaines plus tard, le ministre informa le Muséum qu'il serait pourvu à ses besoins suivant le calcul fait par l'Assemblée des professeurs.

Peu de mois avant cette alerte, au début de l'année 1806, Lacépède avait eu l'occasion de faire à ses collègues un cadeau précieux, celui d'une pépite d'or natif, trouvée au Pérou, pesant plus d'une livre, exactement 507 gr. 58. Cette pépite, qui occupe toujours sa place dans les collections de minéralogie, fut envoyée personnellement à Lacépède par le ministre espagnol Godoy, prince de la Paix. L'intègre destinataire, peu désireux de conserver un objet de cette sorte, encore moins soucieux de paraître capable de recevoir de telles offrandes, prit le parti d'en reporter le bénéfice sur le Muséum. Le procès-verbal de la séance des professeurs du 8 janvier 1806 mentionne l'offrande et son acceptation; il ajoute « que la pépite sera déposée dans la galerie des minéraux, et que l'on inscrira sur l'étiquette les noms de l'auteur de ce don précieux et de celui en considération duquel il a été envoyé ».

Plus tard encore, en 1811, la principale publication du Muséum, celle des *Annales*, menaça d'être suspendue, faute de ressources suffisantes. Le ministre, dont les allocations contribuaient pour beaucoup à couvrir les frais d'impression, refusait de continuer à les donner. L'Assemblée, de nouveau, arrête d'avoir recours aux bons offices de Lacépède, et ceux-ci, comme de coutume, ne lui faillirent point. Quelques jours plus tard, le ministre écrivait que les choses resteraient ainsi qu'auparavant, et qu'il souscrivait personnellement pour un exemplaire des *Annales* sur vélin.

Lacépède, tout absorbé qu'il fût par la politique, par l'administration, par la préparation de ses ouvrages d'histoire et de philosophie, revenait quelquefois aux recherches du naturaliste technicien. Ces études, en effet, inspirent une telle passion, et sont tellement attachantes, que l'on ne saurait s'en distraire lorsqu'on les a une fois goûtées. Le plaisir de connaître et de chercher, de chasser à l'inconnu, de le trou-

ver, s'y ajoute à celui de collectionner. Il décrivit quelques animaux venant des pays lointains, du centre des Etats-Unis, de l'intérieur de l'Australie et de celui de l'Afrique. Il s'intéressait fort aux problèmes de la géographie naturelle, à ceux de la distribution des climats. Avec Buffon, il leur accordait une grande importance, soit sur la vie des êtres, soit sur les caractères des races humaines. Il usait de ses nombreuses relations pour obtenir, de tous les pays, des documents et des échantillons. Il ne manquait jamais de faire au Muséum sa part.

X

Cet entrain de naturaliste dut pourtant se calmer, car les circonstances changeaient. Napoléon appelait Lacépède à jouer un rôle toujours plus actif. Il le nomma ministre d'Etat, lui confia la présidence du Sénat, l'associa à la plupart des actes de la politique impériale. On le voit, le 28 floréal an XII, présenter au Sénat, en qualité de rapporteur, le sénatus-consulte qui accordait au Premier Consul le titre d'Empereur des Français. On le voit encore, l'année suivante, agir de même pour conférer à l'Empereur la couronne de Roi d'Italie, et, le 1^{er} janvier 1806, pour lui décerner le qualificatif de Grand. Il fut chargé de la rédaction et de la présentation des rapports importants : sur la guerre d'Espagne, sur la levée de 80.000 conscrits, sur le divorce de l'impératrice Joséphine, sur le projet d'adresse à l'Empereur pour son mariage avec Marie-Louise, sur l'organisation de la garde nationale. En 1813, en 1814, pendant les années tragiques, il devint, à maintes reprises, le porte-paroles du Sénat auprès de Napoléon. Il écrivait, il parlait, travaillait sans relâche, et confondait volontiers son amitié pour l'homme avec son loyalisme envers le Gouvernement.

Il assista ainsi à la prospérité de l'Empire, puis à sa fin, aux péripéties qui la précédèrent et la suivirent. La chute accomplie, n'étant plus rien, ni ministre, ni grand chance-

lier, ni président du Sénat, ne conservant du passé que sa chaire au Muséum, son fauteuil à l'Institut, sa place à la Chambre haute, il se retira loin de tous, et reprit sa vie d'autrefois.

XI

Du reste, des préoccupations d'ordre intime s'emparaient de lui. Son fils adoptif s'étant marié plusieurs années auparavant, Lacépède avait reporté sur la jeune femme tout le trésor d'affection qui s'amassait en lui depuis son deuil conjugal. Il avait quitté, accompagné des jeunes époux, la propriété de Leuville où son mariage s'était accompli jadis, et s'était installé avec le nouveau ménage à Epinay-sur-Seine, non loin d'Enghien et de son lac, auprès de Saint-Denis où il avait fondé la célèbre école destinée aux filles des Legionnaires. Le malheur pourtant le poursuivait toujours, et de la même façon. La femme de son fils adoptif dépérissait lentement, ainsi qu'il en avait été de la sienne dix ans auparavant. Il profita du répit laissé par les événements pour se fixer sous un climat plus doux et plus favorable. La famille entière alla demeurer auprès d'Hyères. C'est là que le surprit la nouvelle du retour de l'île d'Elbe.

Napoléon, dès sa rentrée à Paris, s'empressa de replacer Lacépède à la grande chancellerie, et de lui confier le ministère de l'instruction publique. Lacépède n'accepta point ce dernier emploi, mais ne se déroba pas pour l'autre. Il reprit donc la direction de son ancien service, et le conserva jusqu'à la nouvelle chute de l'Empire. Cette seconde fin l'affecta plus vivement que la première. Dans le désarroi de son existence, il essaya de se reprendre et de retourner au Muséum; il assista aux séances tenues par l'Assemblée des professeurs en juillet et en août 1815, lorsque les alliés occupaient Paris. Mais l'impression causée par cet écroulement, sur le sexagénaire qu'il était devenu, se rendait accablante. Il appartenait trop au passé qui venait de tomber, pour se remettre, à son

âge, dans un flot nouveau. Son acceptation de fonctions pendant les Cent-Jours l'ayant fait exclure provisoirement de la Chambre haute, il se retira à Epinay, et s'arrêta au parti d'y rédiger ses derniers livres. Son rôle politique était terminé.

L. ROULE.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

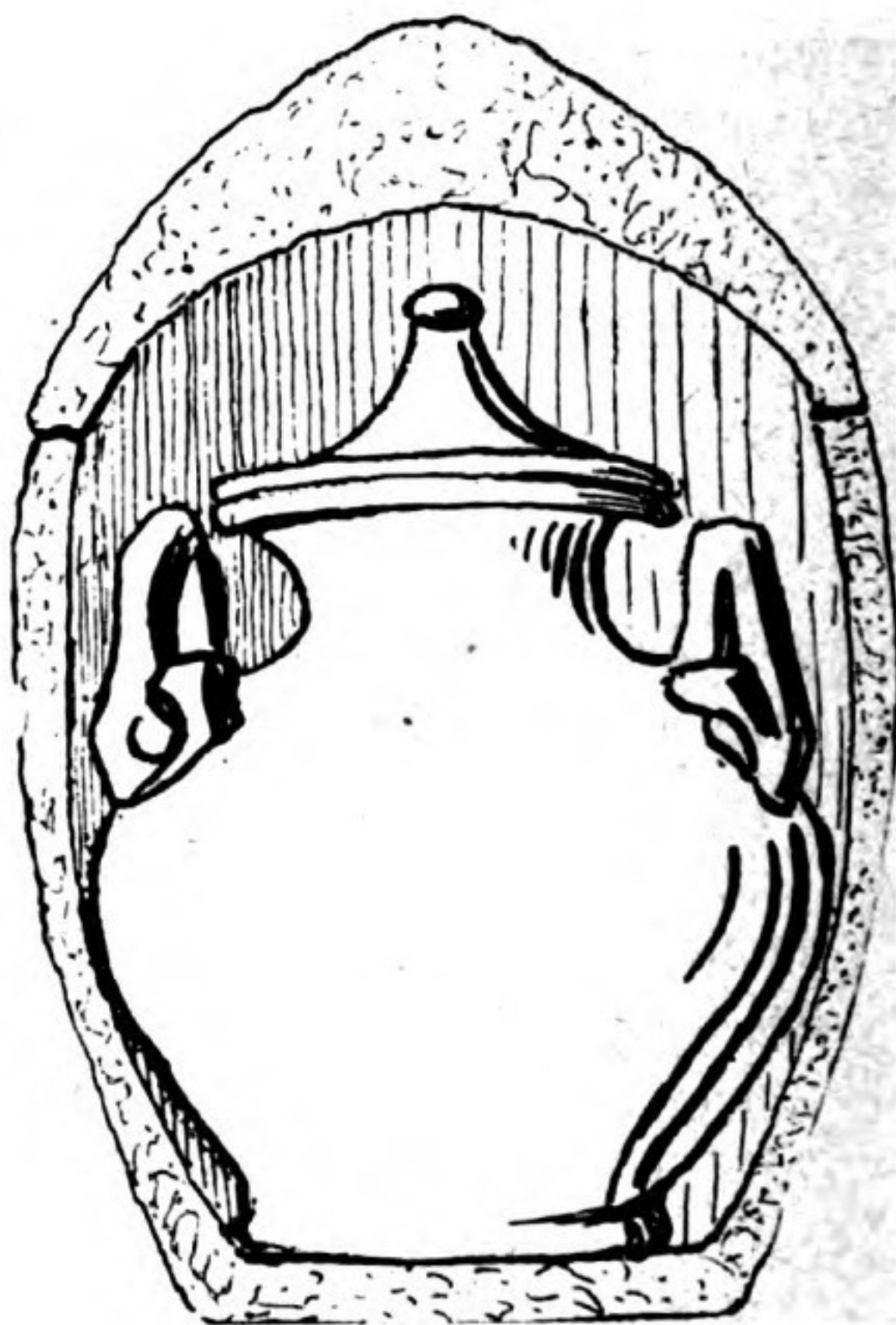
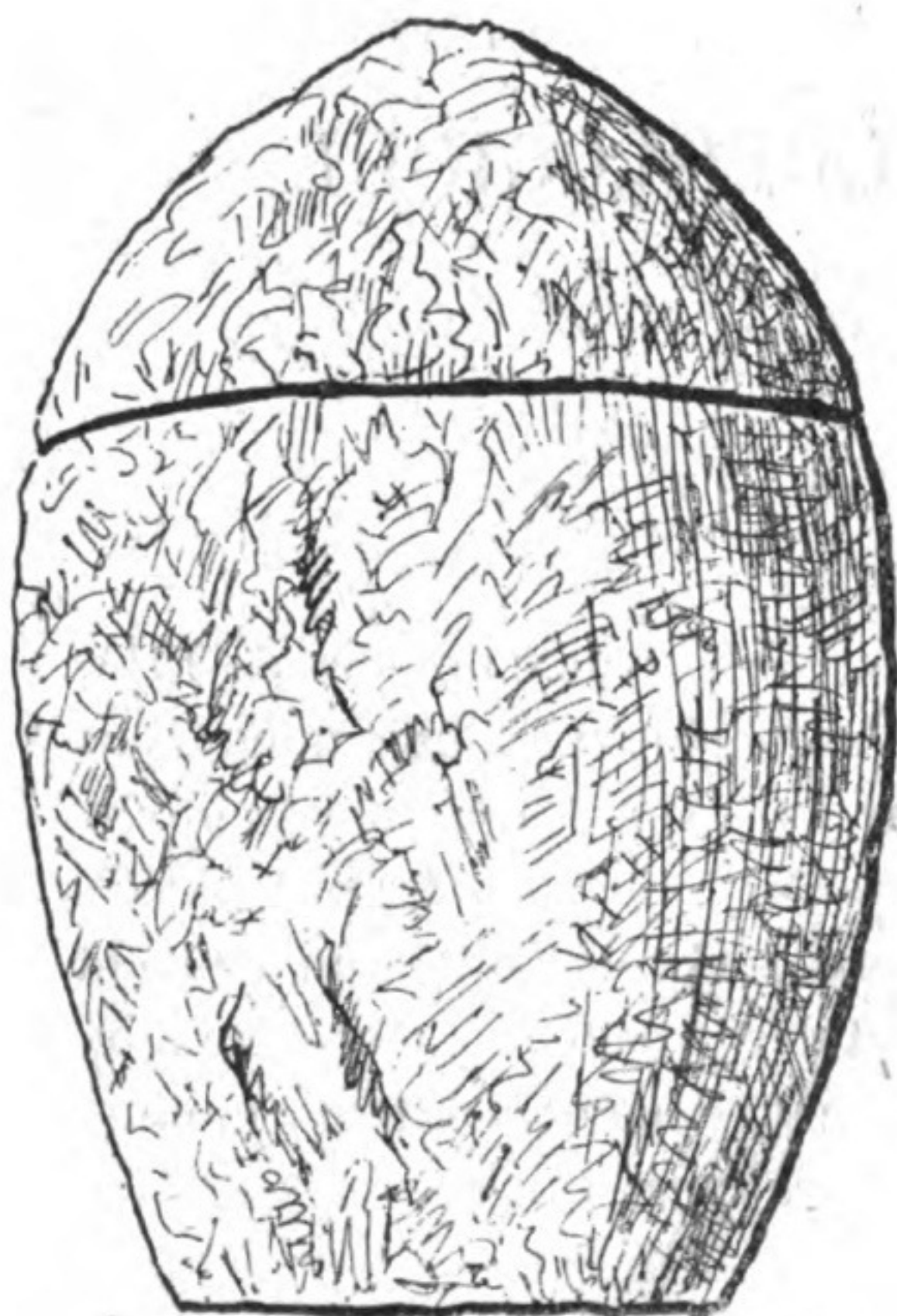
Quelques mois avant la guerre, dans le premier numéro de 1914, nous commençons une chronique archéologique, que nous nous proposons de donner deux fois par an. Nous reprenons aujourd'hui ce projet. Notre but est de signaler aux lecteurs les trouvailles, fouilles, événements, publications archéologiques qui peuvent intéresser les travailleurs agenis et les amateurs d'archéologie. Nos lecteurs pourraient donc collaborer utilement à cette chronique, en nous signalant tout ce qui peut s'y rapporter.

Musée d'Agen. — Il y a quelques années Madame d'Auzac de Campagnac donnait au musée un vase en pierre, de forme ovoïde, dont l'une des extrémités, tranchée horizontalement, sert de base. C'est l'enveloppe extérieure d'une sépulture à incinération. A l'intérieur, au moment de la découverte, se trouvait une magnifique urne en verre, contenant les cendres du mort. Cette urne en verre, superbe spécimen de la verrerie gallo-romaine, vient d'être remise au musée, par Mademoiselle d'Auzac.

M. L. Recours, actuellement conservateur du musée, qu'il a disposé avec tant de goût, a bien voulu dessiner, à notre intention, ces deux objets funéraires, si intéressants, trouvés, je crois, à Luzech, département du Lot.

Cette urne funéraire, d'un verre bleu pâle à belles irisations, est d'une conservation parfaite. Elle a la forme d'un vase à panse renflée munie de deux anses d'un bleu plus foncé, et surmontée d'un couvercle à bouton. Malheureusement elle ne contient plus ni cendres, ni débris d'ossements, ni obole. C'est regrettable, car la monnaie aurait pu nous donner la date approximative de l'incinération.

Mais, nous savons que ce genre de sépulture disparut, de façon générale, dans le cours du III^e siècle. L'usage de brûler les morts fut répandu, surtout, aux I^{er} et II^e siècles de notre ère. « Les Romains avaient apporté avec eux l'usage de brûler leurs morts, usage déjà pratiqué par plusieurs peuples gaulois. Cette coutume alla



sensiblement en diminuant, au fur et à mesure de la consolidation du pouvoir. L'influence du christianisme aidant et les anciens usages reprenant le dessus, la crémation disparut vers le milieu du III^e siècle. » Boulanger, *Le Mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie et en Artois*. Paris, Foulard, T. Leroux, 1902-1905. Introduction, p. xxi.

Pour les riches les funérailles étaient somptueuses et de prix fort élevé. L'ustion, les pleureuses, les vases, les bois précieux du bûcher; tout cela se payait fort cher. Lorsque l'ustion était terminée, on recueillait les cendres, les débris d'os calcinés et on les plaçait dans une urne en verre. « Une urne cinéraire en verre, avec son couvercle, est toujours une rareté, car le plus souvent on se contentait, pour couvrir l'urne d'une pierre plate et même d'un morceau de tuile à rebords. » Boulanger, *Ibid.*

Une urne en verre, de la dimension et de la forme de celle de notre musée, indique que le mort était de condition au-dessus de la moyenne. Nous pouvons la rapprocher de celle qui figure à la page 329 du *Manuel d'archéologie romaine* par Cagnat et Chapot; de celle donnée par Boulanger dans le *Mobilier funéraire*, pl. 5, et qui a été trouvée à Amiens; de celle que possède le musée d'Abbeville, et qui est ornée de deux anses; de celle du musée de Tours, dessinée dans l'*Abécédaire d'archéologie gallo-romaine*, par A. de Caumont, p. 442, etc.

Cette urne, avons-nous dit, était protégée par un vase en pierre. Ces petits coffres de pierre, où il n'y avait place que pour un seul vase, se retrouvent un peu partout dans la Gaule romaine, notamment en Poitou et en Provence. Il y en avait de plusieurs formes, ovoïdes, ronds, carrés, etc., et A. de Caumont en donne plusieurs modèles à la page 447 de son *Abécédaire*. Ce petit coffret, à son tour, était placé, soit sous une stèle, soit dans un coffre plus grand, en bois ou en pierre, contenant tous les autres vases qui accompagnaient l'urne principale. L'usage voulait, en effet, que l'on plaçât à côté du mort, des vases, de terre ou de verre, contenant le repas posthume que le défunt devait faire sur les bords du Styx, en attendant que le nautonnier infernal voulût bien lui faire traverser le fleuve. Pour rendre Caron plus favorable, on mettait dans la sépulture une pièce de monnaie, en bronze pour les gens du commun, en or pour les riches.

Les verriers de la Gaule romaine étaient de très habiles ouvriers, on peut s'en rendre compte dans les musées de France. Celui

d'Agen en possède quelques spécimens qu'il serait intéressant de grouper autour de l'urne qui nous occupe. Citons une urne du même genre, mais sans anse, et bien plus petite, et qui contient encore des cendres, des débris d'ossements et l'obole à Caron. A côté un vase à col, muni d'une anse aplatie, a dû servir aussi à une sépulture à ustion.

Inscription romaine. — Il y a quelques jours, à Moirax, on me signalait une ancienne table d'autel de 0,40 × 0,30. Les croix de consécration sont très apparentes et le tombeau des reliques vide est bien visible. Ce qui lui donne plus d'intérêt, c'est que cette pierre sacrée fut taillée dans une plaque de marbre noir, appartenant à un monument antique portant une inscription. De cette inscription, il ne reste que quelques lettres. Voici exactement ce que nous avons lu :

..... VEMAINNO
..... NORVMQVIN
..... ECE

La lecture de la première lettre de la première ligne est douteuse, il se pourrait qu'il y ait un N. Avant la première lettre de la dernière ligne, on voit très nettement un trait courbe qui pourrait être le reste d'un D, d'un O, ou d'un Q.

Cette inscription est composée de lettres majuscules de bonne époque et de lettres cursives. Les O et le Q sont parfaitement ronds, ce qui est, nous dit M. Cagnat, de l'époque impériale un peu ancienne. *Cours d'épigraphie latine* par R. Cagnat, Paris. E. Thorin, 1890, p. 19. Les E ont leurs trois barres égales, ce qui est de la bonne époque. Cagnat, *ibid.*, p. 14. Les M, N, V sont de l'écriture cursive. Les M de l'écriture cursive sont passés de bonne heure dans l'écriture monumentale. Cagnat, p. 18.

Faut-il voir là une inscription funéraire ? Pourrait-on lire à la seconde ligne ?

an [NORVM QVIN] quagesinta ou decim.

Eglise de Montpezat. — Une partie notable de la toiture de l'église de Montpezat vient de s'effondrer sur la voûte. La solidité de l'arc triomphal et des branches d'ogive ont préservé cette église de la ruine. Sans être des plus remarquables du diocèse, l'église de Montpezat est intéressante, parce que nous connaissons à peu près la date de sa construction.

Avant la Révolution, le centre de la paroisse était la curieuse et vieille église de Saint-Jean de Balesme; l'église paroissiale actuelle était la chapelle du château. Elle doit son origine à Charles de Montpezat, qui s'adressa au pape pour obtenir la permission de la construire. Par lettre du 12 janvier 1482, le pape Sixte IV ordonne à l'évêque d'Agen d'accorder la permission : « Nos igitur... mandamus quatenus, dicto Carolo, capellam hujusmodi in oppido predicto aut alio convenienti et honesto loco, vel si sibi placuerit, in alia sua capella in oppido ejusmodi consistente, sine alicujus prejudicio, ac jure parochialis ecclesiæ et cujuslibet alterius in omnibus semper salvo, construendi et ædificandi, ac in illa quatuor perpetuas cappellanas instituendi... licentiam autoritate nostra concedas. » (Arch. du départ. de Lot-et-Garonne. Fonds de l'évêché, II. 379.)

La construction dut suivre de près cette bulle. Nous avons déjà décrit cette église, dans nos études sur *les Eglises du canton de Prayssas*, parues dans la *Revue* en 1907.

MANUELS D'ARCHÉOLOGIE. — Pendant la guerre, la librairie A. Picard a publié plusieurs Manuels qu'il est de notre devoir de signaler aux amis de l'archéologie. D'abord le tome III du *Manuel d'archéologie française* par Camille Enlart, le costume; le tome II du *Manuel de Numismatique française* par A. Blanchet et A. Dieudonné; le tome I^{er} du *Manuel d'archéologie Romaine* de R. Cagnat et V. Chapot. — Ils sont dignes de ceux qui ont précédé et se signalent par leur information étendue, la clarté et la précision de l'enseignement et la richesse de l'illustration.

Il y a encore beaucoup de publications archéologiques que nous devrions signaler, peut-être y reviendrons nous bientôt. Pour le moment indiquons comme ouvrage de première valeur, celui que M. J. A. Brutails, correspondant de l'Institut, archiviste de la Gironde, a donné à la librairie Hachette avec le titre *Pour comprendre les Monuments de la France*, sous un format et une couverture qui rappellent la belle collection de *l'Ars una*. Tout le monde sait que M. Brutails est un des maîtres de la science archéologique en France, c'est dire la perfection de ce nouveau travail, vrai manuel d'une science et d'une clarté remarquables.

J. R. M.

BIBLIOGRAPHIE

**ALBERT PALUEL-MARMONT. — Au gré des Contes, Préface
d'ANDRÉE CHAUVERON, de la Comédie française.**

Voici une jolie plaquette précédée d'une jolie préface : deux débuts à la fois, le régal est double. L'auteur — les Agenais le connaissent bien — publie ses premiers essais dans l'art de conter; M^{me} Andrée de Chauveron débute dans l'art des préfaces, et ces débuts réunis forment un joli bouquet de quatre contes comme on en écrivait au lendemain des batailles de l'Empire. Notre temps n'est pas sans avoir sa ressemblance avec celui où les écrivains, poètes ou prosateurs, tous soldats ou fils de soldats, gardes rouges ou gardes à pied, scrutaient leurs âmes et faisaient de leurs impressions la matière précieuse de leurs œuvres.

Au surplus, je ne saurais mieux faire, pour présenter le livre, que de transcrire la jolie préface qui le présente avec une grâce non pareille :

« Je suis plus habituée à ce que l'on me juge qu'à juger moi-même, et je connais à écrire la même timidité que je connus à mes premiers pas sur la scène. Mais, après tout, qu'attend de moi Albert Paluel-Marmont ? Présenter un livre, n'est-ce pas encore parler au public ? Et comme toujours, l'auteur, ici, me souffle mes mots, puisque son œuvre est le thème de mon discours.

« Malgré la « grande guerre », qu'il a vécue si complètement d'un bout à l'autre, et qui lui a inspiré deux de ses nouvelles, Albert Paluel-Marmont a conservé toute sa naïveté et sa sensibilité tendre un peu féminine. Il ne nous décrira pas la tragique horreur des champs de bataille : tandis que le canon gronde, lui se plaît à la touchante histoire que lui conte une petite fleur lorraine.

« C'est que ce soldat est un poète que les événements ont précipité dans l'action. Mais si fort que souffle la tourmente autour

de sa tête, le vent n'en chasse pas les rêves. La réalité, pour lui, n'est jamais qu'un prétexte, un cadre, et, toujours, il la voit, non pas autre qu'elle n'est — pourquoi la déformerait-il ? elle suffit à combler ses yeux d'images magnifiques, et à la décrire il trouve sous sa plume des mots et des rythmes chantants :

« Une vague hésitante et timide balançait les hautes herbes de la rive. »

Et puis, pourquoi ne pas le dire, Albert Paluel-Marmont est du pays béni où les dieux qui l'habitent magnifient les choses en les décorant de soleil. L'éblouissant Midi le vit naître, sa pensée en reçut la pure lumière, et son âme s'y est épanouie.

« On est un peu dans l'orgueil dont il se glorifie » dit-il du drapeau.

N'est-il pas un peu lui-même dans ces pages, pleines d'un bel orgueil et d'une junéville audace ? J'aime à me le figurer parce que j'aime que l'on se montre tel qu'on est : c'est de l'honnêteté et l'œuvre y gagne en spontanéité et en sincérité.

« L'œuvre d'Albert Paluel-Marmont est charmante, en sa jeunesse même, en son enthousiasme, je dirai presque en sa candeur. »

ANDRÉE DE CHAUVÉRON.

L. B.

A travers les Revues

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE L'ORLÉANAIS, tome XVIII, 3^e et 4^e trimestre. — M. Baguenault de Puchesse publie le rôle de la Compagnie du sieur de Dunes à Pithiviers en 1591. Ce sieur de Dunes, Charles de Balzac d'Entragues, célèbre par ses duels, ancien mignon d'Henri III, allait se marier avec une fille du maréchal de Monluc lorsqu'il mourut à Toulouse en 1599. Les Balzac étaient seigneurs de Clermont-dessus et depuis 1471, de Dunes.

REVUE DE SAINTONGE ET D'AUNIS, volume xxxvii^e, décembre 1918. — M. J. Sottas continue dans ce numéro la publication d'une intéressante étude sur *François d'Épinay Saint-Luc et le complot à Brouage* (1584-1585). On y trouve des détails nombreux et curieux sur l'Agenais et quelques seigneurs de ce pays. — *Février 1919. Variétés : Petit de Bertigny*. C'est une notice sur un étrange correspondant de Joseph Scaliger. Voir les *Lettres françaises de J. Scaliger*. Paris, Picard, 1881.

REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX, 1918. — Signalons dans cette Revue l'étude de M. Bougouin sur « *Une disette en Guienne à la fin de l'ancien régime* » qui intéresse notre pays. L'Agenais en effet souffrit cruellement de la misère dans les dernières années du xviii^e siècle; M. le chanoine Durengues a traité ce sujet du moins en partie en 1895 : « *La Misère dans l'Agenais en 1774* ». M. Gebelin a publié un *Récit de la Fronde à Bordeaux par Cayrac* qui nous intéresse pour les détails qu'il donne sur plusieurs localités de l'Agenais, entre autres Villeneuve-sur-Lot.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LA CORRÈZE, tome XL. — De M. de Boysson : *L'Invasion calviniste en bas Limousin, Périgord et Haut-Quercy*, étude importante où nous voyons paraître et reparaitre des personnages qui intéressent l'Agenais, Biron, Vesins, Vivant, etc. — *Juillet-septembre 1918. — La tragédie de Gondovald, roi de Brive*, par M. J. Plantadis, où il est question de l'évêque d'Agen, qui fut compromis dans la révolte du prince, et de la basilique de Saint-Vincent détruite à cette époque.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD. — Signalons dans ce bulletin une étude sur la *Ligue en Périgord* par M. de Boisson, qui commence avec la première livraison de 1917.

PROCÈS-VERBAUX

des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

Séance du 6 mars 1919. — Présidence de M. le Doyeur Louis de Gaulejac.

M. le Secrétaire fait part à la Société de la mort prématurée de M. Louis Loviot, attaché à la Bibliothèque de l'Arsenal, auteur de la *Bibliographie des Editions originales de Jasmin*, imprimée dans le numéro de mai dernier de *la Revue de l'Agenais*.

Il donne lecture d'une lettre de M. Roule, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, autorisant la publication dans cette même Revue de la remarquable étude sur notre compatriote Lacépède, parue dans les Mémoires de la Société zoologique de France. Il est heureux d'en offrir un exemplaire à la Société Académique d'Agen, dont Lacépède fut un des fondateurs, et un autre à M. le Maire d'Agen pour la Bibliothèque municipale.

M. Lauzun annonce également que M. Stanton lui a envoyé un nouvel article sur la collection Rippley de la dite bibliothèque; et il communique plusieurs lettres circulaires de l'Académie des Sciences, de l'Ecole d'Anthropologie, de la Commission du Répertoire de Bibliographie scientifique, relatives à la création d'Associations internationales, reconnues utiles aux progrès des sciences, toutes demandant l'adhésion de la Société. Elle leur est aussitôt donnée.

M. le commandant Labouche continue la lecture de son intéressant travail sur le Régiment d'Agenois dans la guerre de l'Indépendance, comme dans les années qui précédèrent la Révolution. Il s'occupe cette fois de son organisation et de sa vie intérieure, passant en revue l'état-major, les bataillons, les officiers, les soldats et donnant de fort curieux détails sur leur tenue, leur uniforme, les qualités physiques exigées, qui leur valurent tant de succès, aussi bien lors de leur entrée triomphale à Boston en 1782, que plus tard dans les garnisons de France. N'avait-il pas pour devise : Servir son Dieu, son Roi et sa Dame ?

Et à l'appui, M. le commandant Labouche fait circuler deux

ravissantes aquarelles, œuvre de M. Jean Torthé, représentant l'une un officier du régiment d'Agenois sous son très séduisant costume, l'autre cinq drapeaux ou fanions du même régiment, le tout dessiné et peint de main de maître.

Et comme pour faire suite à cette étude, M. J. Torthé lit la biographie, toute d'actualité également, écrite par M. Jaudounenc, d'un vrai Cadet de Gascogne qui prit part, dans l'armée du Nord, à la guerre de l'Indépendance et qui était notre compatriote. Né en effet à Beauville le 9 janvier 1741, Jean Jaudounenc des Auderts passa son enfance aux châteaux de Blaymont et de la Tourasse, s'engagea de bonne heure, fit ses premières armes dans la campagne du Hanovre, fut grièvement blessé à Bergen, puis prit part, en 1768, à la conquête de la Corse, où il fut une seconde fois blessé. Il suivit Rochambeau en Amérique, se distingua comme capitaine au siège de York-Town, et rentré en France se trouvait à Valmy et au siège de Mayence. Envoyé en Vendée, il n'obéit qu'à son cœur défendant, donna sa démission, et se retira à Agen, où il mourut en 1813, dans une maison de la rue qui porte précisément le nom de Lafayette.

M. l'abbé Marboutin donne lecture d'une étude de M. Bastard sur la ville de Mézin au xiv^e siècle; et M. Ferrère clôt la séance en traduisant certains passages de son poème en vers latins sur La Guerre Européenne et La Victoire, notamment ceux où il est question de l'arrivée des Américains, du Président Wilson, de la fuite du Kaiser et de l'hymne à la Paix.

PH. L.

RECUEILS ET PÉRIODIQUES

POLYBIBLION. — *Janvier 1919* — *Publications relatives à la guerre européenne.* — G. Geffray, Léopold-Lacour, L. Lumey : la France héroïque et ses alliés. — Arsène Alexandre : Les monuments français détruits par l'Allemagne. — Jules Chopin : Le complot de Sarajevo. — Fernand Engerand : Le secret de la frontière : 1815-1871-1914. Charleroi. — Amiral Degouty : Pour en finir avec les sous-marins. — Paul Bonnefon : Le premier « As » Pégoud. — Charles Delacommune : L'escadrille des Eperviers; impressions vécues de guerre aérienne. — Gaston Rageot : Thomas Bartlett en France. L'Anglais tel qu'il est. — Georges Y. Devas : La nouvelle Serbie. — Charles Stienon : Le mystère roumain et la défection russe. — Jean Vic : La littérature de guerre. — Marino Canclini : L'arbitrato Pontificio. — Pierre Aguetent : Pour ceux qui pleurent. Impressions et pensées de guerre. — etc. — Romans sur la guerre. Paul Bourget : Nemesis. — Etienne Garry : Glèbe gasconne. — Henry Bordeaux : Le Lac noir. — *Histoire* : Charles Diehl : Dans l'Orient byzantin. — Julien Rovère : Les survivances françaises dans l'Allemagne Napoléonienne depuis 1815. — Jacques Bainville : Histoire de trois générations : 1815-1918. — Jean Larmeroux : La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie (1875-1914.) — etc., etc.

Février 1919. — *Publications relatives à la guerre Européenne.* — Albert Pingaud : La guerre vue par les combattants allemands. — F. A. Willermet : Avec les Alpins. — Gomez Carrillo : La Gesta de la Légion. — Fernand Neuray : La Belgique nouvelle. — R. C. Escoufflaire : L'Irlande ennemie. — Paul Pilant : Essai sur le sentiment français en Alsace. Comment il s'est formé, comment il s'est maintenu. — Eugène Louis Blanchet : En représailles. — François Déchelette : L'argo des Poilus. — *Publications ayant trait à la Russie.* — *Sciences et arts* : Claude. — Bourrier : L'Éducation religieuse. — Entretiens à des mères chrétiennes. — Emile Vandervelle : Le Socialisme contre l'État. — Jean Dorgon : L'aviation de demain. — *Histoires* : Stéphane Gsell : Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. — M^{me} L. Guiraud : La Réforme à Montpellier. — Mémoires authentiques du maréchal de Richelieu. — André Beaunier : La jeunesse de Joseph Joubert. — Marquis de Roux : L'État et la Natalité. — Jean Desthieux : L'Évolution régionaliste : Du félibrige au fédéralisme. — Marquis de l'Estourbeillon : Le régionalisme en la France de demain. — Les armoiries du pays basque. — etc.

REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX ET DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE. — *Janvier-Mars 1919.* — P. C. L'abbé Albert Gaillard. — J. A. Brutails : La barbe du chanoine Belèr. — Georges Cirot : Les Juifs à Bordeaux : leur situation morale et sociale de 1550 à la Révolution. (à suivre). — A. Dujarric-Descombes : Un professeur de l'ancienne Université de Bordeaux : le P. Merlihié de Lagrange (1740-1798). — P. Courteault : Beaumarchais et l'Intendant Dupré de Saint-Maur. — R. B. Un maire de Bordeaux inconnu : Pierre Thomas (supplément.) — La police à Bordeaux au XVI^e siècle par M. G. D. D. — La cloche de Ludon par M. J. A. B. — Un guide dans Bordeaux à l'usage des marins allemands, 1912, par M. A. Leroux. — Le « fonds germanique » de la Bibliothèque municipale de Bordeaux par M. A. Lx. — L'Incendie des archives du port de Bordeaux par M. Jean de Maupassant. — Chronique.

REVUE DES ÉTUDES HISTORIQUES. — *Janvier-février 1919.* — Marquis de Girardin : Lunéville en l'an IX ou les petits cotés du traité de Lunéville. (Journal d'un témoin oculaire). — F. P. Renout : Le premier conflit colonial Hispano-Américain. — H. Stein : La sépulture de Bureau de la Rivière à Saint-Denis. — B. Combes de Patris : A travers l'histoire révolutionnaire. — Comptes rendus critiques. — Revues et publications des Sociétés savantes. — Chronique.

N° 3

REVUE DE L'AGENAIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

46^e Année. — Mai-Juin 1919.



AGEN
IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

—
1919

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement interdite

SOMMAIRE :

I. <i>Agénois. — Régiment du Roi</i> , par le C ^t Labouche.....	185
II. <i>Un Diplomate agenais au XVII^e siècle. Le colonel d'Allot</i> (suite et fin), par J. R. Marboutin.....	209
III. <i>Mélanges d'Hagiographie Agenaise</i> . par J.-F. Angély..	223
IV. <i>La vie et l'œuvre de Lacépède</i> , par Louis Roule (suite)...	246
V. CHRONIQUE (Jacques Amblard).....	263
VI. Procès-verbaux des séances de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen (mai).....	267

GRAVURES

Porte Drapeau du Régiment d'Agénois.

La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.

Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, *s'adresser directement* à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

8 pages de texte réimprimées jusqu'à	50 exemplaires	10 fr.
8 — — — — —	100 — — — — —	12 fr.
12 — — — — —	50 — — — — —	14 fr.
12 — — — — —	100 — — — — —	16 fr.
16 — — — — —	50 — — — — —	15 fr.
16 — — — — —	100 — — — — —	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centime l'exemplaire.



PORTE-DRAPEAU DU RÉGIMENT D'AGÉNOIS

AGÉNOIS. -- HISTOIRE

PREMIÈRE PARTIE

LE RÉGIMENT D'AGÉNOIS

I. -- Premiers corps ayant porté le nom d'Agénois aux différentes époques.

Sous le règne de Louis XIV, le Régiment d'Agénois, parait avoir été créé sous le titre d'*Agénois* par une ordonnance royale, à la date du 22 Mars 1684. Antoine, comte de Choiseul-Beaugency, en Allemagne, des 10 et 11

1. Archives, Documents, etc.
Archives du Ministère de la guerre.
Bibliothèque de la ville d'Agénois.

Lettres et manuscrits provenant de la
Mémoires du Maréchal de Rochambeau.
Histoire de l'ancienne infanterie française
Histoire de l'ancienne cavalerie française
Texte des ordonnances royales concernant

Albert Dury : *L'Armée Royale en 1750*.

L'École historique et morale du Soldat
de France et des écoles militaires.

Albert Babeau : *Le Village sous Louis XIV*.

La Ville sous Louis XIV.

La Vie militaire sous Louis XIV.

2° Les Officiers.

Lieutenant Labouche : *Histoire du 18^e Régiment*.

Royal Auvergne au cours de la guerre de 1756.

Une lettre de félicitations du Ministère de la Guerre.

Documents authentiques déposés aux Archives de la Guerre de l'Indépendance américaine.
Général de la Guerre de l'Indépendance américaine.
Ministère des Affaires étrangères. 1903.

Lieutenant colonel Belhomme : *Histoire de la 1^{re} Division de la Garde Nationale*.

De Noirmont et A. de Marbot : *Costumes militaires*.

Léon Hennet : *Les Milices et les Troupes provinciales*.



PORTF-DRAPEAU DU RÉGIMENT D'AGÉNOIS

AGÉNOIS. — RÉGIMENT DU ROI⁽¹⁾

PREMIÈRE PARTIE

LE RÉGIMENT D'AGÉNOIS (1776-1794)

I. — Premiers corps ayant porté momentanément le titre d'Agénois aux 17^e et 18^e siècles.

Sous le règne de Louis XIV et pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, paraît un premier régiment d'infanterie créé sous le titre d'*Agénois*. Ce corps constitué par ordonnance royale, à la date du 4 octobre 1692, est donné à Antoine, comte de Choiseul-Beaupré, qui le conduit en campagne, en Allemagne, dès 1693. Objet de nombreuses trans-

(1) ARCHIVES, DOCUMENTS ET OUVRAGES CONSULTÉS.

Archives du Ministère de la guerre (notes prises par le commandant Labouche).

Lettres et manuscrits provenant de bibliothèques particulières.

Mémoires du Maréchal de Rochambeau.

Histoire de l'ancienne infanterie française, Général Susane.

Histoire de l'ancienne cavalerie française, Général Susane.

Texte des ordonnances royales concernant l'ancienne infanterie française.

Albert Duruy : *L'Armée Royale en 1789*.

L'Ecole historique et morale du Soldat et de l'Officier à l'usage des troupes de France et des écoles militaires, 1788.

Albert Babeau : *Le Village sous l'ancien régime*.

— *La Ville sous l'ancien régime*.

— *La Vie militaire sous l'ancien régime* : 1^o Les Soldats; 2^o Les Officiers.

Lieutenant Labouche : *Historique du 18^e régiment d'infanterie*. 1891. (Ancien Royal Auvergne, au cours de la guerre d'Amérique.) Ouvrage honoré d'une lettre de félicitations du Ministre de la Guerre.

• Documents authentiques déposés aux archives du Ministère de la Guerre (guerre de l'Indépendance américaine) et publiés par les soins du Ministère des Affaires étrangères. 1903.

Lieutenant-colonel Belhomme : *Histoire de l'infanterie en France*.

De Noirmont et A. de Marbot : *Costumes militaires français*, etc.

Léon Hennet : *Les Milices et les Troupes provinciales*.

formations, *Agénois* abandonne plusieurs fois son titre primitif pour prendre les noms successifs de ses colonels, suivant les règles en vigueur pour les régiments de récente formation.

Après une assez longue existence, fort glorieuse d'ailleurs, ce corps d'infanterie, dont le dernier colonel est Louis François, marquis de Monteynard, est incorporé dans Berry, le 10 mars 1749.

Il avait porté l'uniforme blanc avec les parements rouges, les boutons et les galons d'argent.

Sous Louis XV, on relève l'existence assez courte d'un second régiment d'*Agénois*, corps d'infanterie, qui se fait remarquer au cours de la guerre de la Succession d'Autriche. Son appellation est due au nom de son colonel. Créé sous le titre primitif de Brie, le régiment est donné le 6 mai 1739, par le roi, à Emmanuel-Armand de Vignerod du Plessis-Richelieu, comte d'*Agénois*. Brie prend alors le nom d'*Agénois*.

Ce corps paraît successivement en Bavière, dans la région du Rhin, puis dans les Alpes. A la défense d'Asti (1745-1746), son colonel est grièvement blessé. Fait prisonnier de guerre, le 4 mars 1746, le régiment est échangé, peu de temps après. Rentré en France et réorganisé, on le retrouve en Italie jusqu'à la signature de la paix. En janvier 1748, il est donné à Louis-Denis-Auguste, chevalier de Polignac; il quitte le nom d'*Agénois* pour celui de *Polignac*.

Son uniforme était blanc à collet, parements et veste rouges avec les boutons d'or.

Dans la cavalerie, on trouve, en 1706, un régiment de cette arme, servant tantôt sous le titre d'*Agénois* et tantôt sous celui de *Toulouse-cavalerie*. Sa première appellation est due au nom de son mestre de camp (1), N. de Richelieu-Aiguillon, comte d'*Agénois*; la seconde tient à la situation du corps qui

(1) Dans la cavalerie, avant 1788, les corps sont commandés par des mestres de camp. Le titre de colonel n'est pris qu'à la suppression de la charge de colonel général de la cavalerie.

est, depuis 1693, la propriété de Louis-Alexandre de Bourbon, comte de *Toulouse*, grand amiral de France.

Le régiment se fait remarquer pendant la guerre de la succession d'Espagne. Le 27 mars 1714, il prend pour mestre de camp, Louis du Frétoy, marquis d'Estourmel, et quitte le nom d'*Agénois*.

Le costume d'*Agénois-cavalerie* consistait en un habit, une culotte et un manteau rouges. Les revers, parements et doublures, les vestes et les bonnets étaient bleus. En outre du bonnet de guerre, il portait le chapeau galonné d'argent avec cocarde noire.

II. — Origines du Régiment d'Agénois.

Le régiment d'Agénois qui nous occupe spécialement, était issu du vieux et recherché régiment ayant pris, en 1763, le titre de Béarn. Créé sous le nom de Balagny, ce corps dont l'ancienneté remontait au 9 octobre 1595, était le plus ancien des régiments de gentilshommes (1) et il était fort recherché par la haute noblesse. Son premier mestre de camp ou colonel qui l'avait organisé à Cambrai, pendant le siège de la place par les Espagnols (1595) avait été Jean de Montluc de Balagny, maréchal de France, depuis l'année précédente (1594). Son second colonel avait été Damien de Montluc de Balagny, fils du précédent. Sous le commandement de ses dix-sept mestres de camp, la carrière du régiment avait été des plus brillantes et il passait pour l'un des plus beaux corps de l'infanterie royale.

Pendant 60 ans, de 1612 à 1671, il s'était appelé *Rambures* et il avait été commandé sans interruption par six colonels, marquis de *Rambures*. C'est dans cette période que l'on y compta, parmi ses soldats, l'illustre Fabert, fils d'un imprimeur de Metz, simple engagé à l'âge de 20 ans et qui par sa vaillance, ses qualités militaires et son intelligence, devait parvenir à la plus haute dignité militaire. Le roi, dans

(1) C'est-à-dire portant le nom de leurs colonels.

l'admiration pour son intelligence et ses services éclatants, dérogea en sa faveur, aux règlements qu'il avait lui-même établis.

Depuis quatre ans à la tête du régiment et montrant que dans sa maison la bravoure était héréditaire, le dernier marquis de Rambures fut tué en 1676, à l'âge de 18 ans. Le régiment devint alors la propriété du marquis de *Feuquières* et prit son nom. Ce colonel a été l'auteur des mémoires laissés sur les guerres de son temps. C'est sous ses ordres que le corps se couvrit de gloire à l'affaire de Saint-Denis, le 14 août 1678, en défendant le quartier du roi. Dans cette occasion, vingt officiers dont le colonel et le lieutenant-colonel furent blessés grièvement et quatre capitaines furent tués. Le corps passa à travers les lignes de l'ennemi et put rejoindre l'armée française rangée en bataille au delà du défilé à franchir.

En 1718, le régiment a pour colonel le duc de Richelieu, le même qui fut mis à la Bastille lors de la conspiration de Cellamare et qui devint plus tard maréchal de France. Avec ou sans son colonel, le corps ne cessa de se distinguer. En 1743, il est à Dettingen, où criblé de mitraille à 15 pas, il ne cesse de conserver la plus belle attitude, perdant 600 hommes, 17 officiers tués, 14 capitaines et 11 lieutenants blessés. L'année suivante, sous les ordres du marquis de Crillon, il prend sa revanche et enlève, en juillet, des canons, plusieurs drapeaux et 1.400 hommes aux Anglais.

L'histoire de ce corps n'est qu'une série d'actions de guerre des plus brillantes. Dans la dernière, le combat de Friedberg (30 août 1762), son rôle avait été si éclatant que le roi lui fit adresser des éloges par le maréchal d'Estrées et lui accorda quinze croix de Saint-Louis.

C'est à Calais, en mars 1763, que par suite de l'ordonnance du 10 décembre 1762, le corps cesse d'être régiment de gentilshommes et prend le nom de la province de Béarn porté avant lui, aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles, par deux autres régiments d'infanterie.

Quatorze années plus tard, Béarn est atteint par la réor-

ganisation de l'infanterie de 1776, sous l'habile ministère du comte de Saint-Germain. A la date du 18 avril 1776, le 2^e bataillon en garnison à Metz et le 4^e bataillon en garnison à Saint-Domingue, forment les 1^{er} et 2^e bataillons du nouveau régiment d'Agénois. Les 1^{er} et 3^e bataillons continuent seuls le régiment de Béarn.

III. — Agénois (1776-1794).

En exécution de l'ordonnance relative au dédoublement de Béarn, ses 2^e et 4^e bataillons devaient se grouper en un nouveau corps, à qui le roi donnait le nom d'*Agénois*, en souvenir des grands capitaines et de la pépinière de vaillants soldats que ce pays avait fourni à la France, dans tous les temps. Ce titre, il le gardera pendant une période de dix-huit années. Il ne disparaîtra définitivement qu'au cours des guerres de la révolution.

Aussitôt désigné par sa nouvelle appellation, nous trouvons le premier bataillon d'Agénois tenant successivement les garnisons de Metz, Sarrelouis, puis de Vannes; en 1777, il est à Saint-Servan. Bientôt dirigé sur Brest, il est, en septembre de la même année, embarqué pour la Guadeloupe.

A leur départ, les soldats désireux d'aller faire campagne en Amérique, montrent la plus grande ardeur. « Huit grenadiers sont en semestre fort loin de Brest, lorsqu'ils apprennent le départ prochain du régiment. Ils délibèrent aussitôt sur les moyens les plus prompts de faire le voyage. Malgré leur indigence, ils font une bourse commune, prennent la poste, piquent des deux, et arrivent avant le départ de l'escadre. Leur bourse est épuisée en arrivant; mais ils ont signalé ainsi leur zèle pour la patrie et leur amour pour la gloire. »

« Deux caporaux n'ont pas quitté le service depuis quarante ans et se trouvent, sans contredit, les doyens du régiment où ils se sont toujours comportés avec distinction et sans reproche. La compagnie dont ils sont, est nommée

« pour aller servir en Amérique; en conséquence elle se dis-
« pose pour l'embarquement, lorsque nos deux caporaux
« apprennent qu'ils n'ont point été inscrits. Très piqués de
« cette exception, ils vont sur le champ porter leurs plaintes
« au Commissaire. Mes enfants, leur dit celui-ci, ce n'est pas
« par défiance de votre courage que vous n'avez pas été ins-
« crits, c'est au contraire par égard pour vous; c'est en
« considération du long temps de vos services; c'est dans la
« crainte qu'attendu votre âge, vous ne soyez pas en état de
« supporter les dangers de la mer. Effectivement, dit l'un
« d'eux, ce n'est pas l'affaire d'un jour; il faudra se nourrir
« de biscuits pendant la traversée; ce biscuit est diablement
« dur et malheureusement je n'ai plus de dents. Bon ! dit
« son camarade, qu'à cela ne tienne; moi, j'ai encore des
« dents, et je te le mâcherai. — Tu me le promets ? — Oui,
« je te le jure. — Allons, monsieur le Commissaire, il y
« aura vraisemblablement des coups à donner ou à recevoir
« en Amérique; c'est une occasion que nous ne voulons pas
« perdre. Ayez la bonté de nous inscrire. Leur demande est
« agréée (1). »

A la Guadeloupe, où le 1^{er} bataillon débarque et séjourne quelque temps, il reçoit de nouvelles instructions pour aller rejoindre l'autre bataillon du corps au Cap Français. En effet, le 2^e bataillon d'Agénois l'y attend depuis près de deux ans.

C'est au Cap Français que, grossi par de nombreux renforts venus de France, le régiment voit son corps d'officiers se compléter, ses effectifs se grossir et atteindre leur complet du pied de guerre. Son instruction militaire est poussée avec vigueur de façon que l'état général du nouveau régiment d'Agénois soit toujours digne de Béarn, corps réputé dont il est issu et dont il doit conserver les qualités de vaillance et manœuvrières. Il paie un large tribut au climat nouveau, tout en ne tardant pas à se faire remarquer par sa belle tenue, sa discipline et ses aptitudes à faire campagne.

(1) *Ecole historique et morale du soldat et de l'officier*. 1788.

Agénois est définitivement constitué et son histoire commence. Il a pour colonel ou mestre de camp, le baron de Cadignan, né à Condom, Gascogne, qui déjà a succédé au marquis de Crillon, premier colonel d'Agénois.

Pour se distinguer du nouveau régiment de Béarn, Agénois porte l'uniforme blanc de l'infanterie royale avec le collet vert et les boutons blancs, tandis que Béarn prend le collet rose et les boutons jaunes. Mais cette tenue sera modifiée ultérieurement par l'ordonnance du 21 février 1779.

Un bataillon de dépôt, dit de garnison, constitué dans la généralité de Bordeaux, lui donnera les recrues de la région et par suite de l'Agenais, pendant le temps de guerre.

En 1779, Agénois embarque un de ses bataillons sur la flotte du comte d'Estaing. Le détachement assiste au siège de Savannah, où il a cinq officiers tués ou grièvement blessés (le lieutenant Blandat, tué le 24 septembre; le capitaine Du Barry et trois sous-lieutenants blessés le 9 octobre). Au retour de l'expédition, ses compagnies déjà très affaiblies sont jetées dans l'île de Grenade. Le colonel de Cadignan, terrassé par les fatigues et le climat, meurt à Saint-Dominique (1779).

En 1781, nous retrouvons Agénois reconstitué, à la Martinique, sous les ordres d'un nouveau colonel, le comte d'Antichamp. C'est de là qu'il part, tout entier, pour reprendre la campagne sur le continent américain. Il s'embarque sur les vaisseaux du comte de Grasse pour aller renforcer l'armée de Rochambeau.

Le 15 août, Agénois arrive avec Touraine et Gâtinais, dans la baie de Chesapeake. Ces troupes fortes de 3.000 hommes forment la division de Saint-Simon. Quelques jours après, elles campent à la Providence. « Un détachement destiné à défendre une batterie voisine, est logé dans le verger de M. Hopkins; c'était la saison des fruits : il y va; sa surprise est extrême en voyant ses arbres chargés de leurs fruits, et les pommes tombées rangées au pied de l'arbre. Braves gens, leur dit M. Hopkins, mangez au moins les fruits de ce verger; ils sont à vous, je vous les offre du

« meilleur de mon cœur. Mais, il n'obtint que cette réponse :
« Il serait honteux à des soldats français qui ne viennent ici
« que pour vous protéger, pour assurer votre indépendance,
« de ne pas respecter votre propriété. Telle est d'ailleurs la
« volonté du général de Rochambeau. Il n'y a peut-être pas
« un seul américain qui puisse se plaindre du soldat fran-
« çais, dans le long séjour qu'ils ont fait dans les Etats-Unis.
« Ce n'est pas ici un trait isolé, c'est la subordination d'une
« armée tout entière) (1). »

La France offre, à ce moment, au monde, une armée dans laquelle il n'y a ni pillage ni désordre à relever. « La discipline est telle, écrira Lafayette à Washington, que les poulets et les cochons se promènent au milieu de nos tentes sans qu'on les dérange. »

Après quelques jours de repos employés à organiser les services du ravitaillement, le mouvement général en avant est décidé à la satisfaction des troupes. Le 14 septembre, les divisions La Fayette et Saint-Simon se réunissent à Williamsbourg, à quatre lieues de York-Town, aux autres troupes commandées par les généraux en chef Rochambeau et Washington. De là, l'armée combinée se porte sur la place de York-Town pour l'investir.

Les Français, placés en tête de colonne et dirigés par le général de Rochambeau, arrivent, le 28 septembre, en vue de la place. Profitant des abris naturels du terrain, les trois brigades françaises sont disposées immédiatement en vue de l'investissement de la place. Grâce aux bois, aux rideaux d'arbres, à de nombreux marécages, elles peuvent, le même jour, s'avancer et prendre position de façon à resserrer l'ennemi jusqu'à portée de pistolet. Elles établissent leur camp sur les points occupés, abritées par le terrain contre le canon ennemi. Le corps américain, qui avait trouvé les ponts rompus et n'avait pu suivre nos troupes, arriva le lendemain et compléta l'investissement.

(1) *L'école historique et morale du soldat et de l'officier, à l'usage des troupes de France et des écoles militaires. 1788.*

Dans la nuit du 29 au 30, les Anglais, craignant de ne pouvoir résister à une attaque de vive force, en raison de la proximité des troupes alliées et des excellentes positions qu'elles occupent, abandonnent leurs lignes extérieures et rentrent dans la place, se résignant à la défense de l'enceinte seulement. Aussitôt après leur départ, leurs ouvrages sont occupés et les assiégeants resserrent leur cercle d'investissement qui leur donne les plus grands avantages.

Le 3 octobre, les grenadiers et les chasseur d'Agénois attaquent avec fureur aux cris de : Agénois ! Agénois ! Vive Agénois ! Ils refoulent et enfin rejettent sur la place tous les détachements anglais tenant les dehors. Dans la nuit du 6 au 7, la tranchée est ouverte; les Français ont pour lot, les attaques du centre et de la gauche; les Américains, celle de la droite. Les travaux sont conduits avec méthode et avec la plus grande vigilance, car l'armée ennemie, enfermée dans la place, est nombreuse, et le général Cornwallis qui la commande est réputé fort expérimenté.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre, les régiments français sont à la tranchée. Les généraux en chef ayant décidé que l'occasion est favorable pour enlever deux redoutes de la ligne ennemie, la nouvelle en est portée aux troupes et les comble de joie. Washington charge La Fayette avec les Américains de l'attaque de la redoute de droite, et Rochambeau confie à M. de Vioménil celle de la redoute de gauche avec les Français. Ceux-ci se forment aussitôt en colonne d'attaque et placent à leur tête 400 grenadiers pris dans les régiments français. Au signal de l'attaque, nos troupes se jettent sur les retranchements. L'élan est irrésistible et la redoute de gauche est emportée, en quelques instants, sous les yeux de l'armée émerveillée de ce beau fait d'armes. La Fayette, de son côté, avec les Américains, enlève, l'épée à la main, la redoute de droite. Tous les défenseurs sont tués, blessés ou faits prisonniers.

Aussitôt après l'occupation de la redoute, les régiments prennent la pioche et la pelle et construisent à la hâte une communication qui rattache les positions conquises à la

seconde parallèle. Une grande sortie du corps de place cherche à entraver ces travaux. Agénois, enlevé sous la vigoureuse et habile direction du colonel d'Antichamp repousse victorieusement le corps anglais et le refoule dans la place. Agénois reçoit les félicitations de Rochambeau à cette occasion.

Le soir même du 15 octobre, de nouvelles batteries sont installées et l'investissement est rendu plus étroit. L'artillerie peut, dès ce moment, battre à ricochet l'intérieur de la place.

Dans la nuit du 15 au 16, les Anglais que l'échec de la veille et la perte de deux redoutes ont mis dans une position critique, essaient de reprendre une partie de leurs anciennes positions. Ils font faire une sortie par 600 hommes d'élite. Ceux-ci abordent successivement les deux redoutes, mais malgré des prodiges de valeur, ils sont refoulés. Ils arrivent cependant dans la deuxième parallèle et parviennent à enclouer quatre pièces. Mais le chevalier de Chatelux survient avec la réserve française qui comprend le reste de Gâtinais et d'Agénois encore rompu de fatigue par les combats de la veille et les travaux de la journée. Les Anglais sont repoussés et rejetés dans la place. Quant aux pièces enclouées, elles peuvent recommencer à tirer six heures après.

Enfin, le 17 octobre, la position de York-Town devenant intenable, les Anglais demandent à capituler. La capitulation, signée le 19 octobre, fait prisonniers lord Cornwallis et son armée. Le même jour, à midi, les troupes alliées occupent deux bastions. A deux heures, la garnison anglaise défile entre les deux armées, tambours battant, enseignes déployées, et va déposer les armes ainsi qu'une vingtaine de drapeaux devant les généraux. Le général Cornwallis, malade, ne voulant pas assister à cet humiliant défilé, le général Ohéra le remplace à la tête des troupes. La prise de la ville d'York-Town nous donne 8.000 prisonniers, 214 pièces de canons et 22 drapeaux.

La prise d'York-Town devait avoir une portée considérable sur les événements. En effet, il ne restait plus aux Anglais que Charles-Town, Savannah en Géorgie et les îles

de New-York. Aussi le Congrès américain reconnaissant, résolut de faire ériger à York-Town une colonne ornée d'emblèmes rappelant l'alliance de la France et des Etat-Unis et donnant un récit succinct de la reddition de l'armée de Cornwallis.

Fier de sa part dans cette victoire, mais trop éprouvé, Agénois est rembarqué, le 5 novembre, pour la Martinique. A peine débarqué, il fournit des détachements sur la flotte du Comte de Grasse. En janvier 1782, il est dans l'île de Saint-Christophe. Les grenadiers et les chasseurs d'Agénois sont chargés de garder le port de la Basse-Terre. Le 28 janvier, ils y sont attaqués par plus de 1.300 Anglais que l'amiral Hovel est parvenu à débarquer. Pendant plusieurs heures, Agénois, soutenu par les grenadiers et les chasseurs de Touraine, livre, avec 300 hommes seulement, un combat acharné, sans perdre un pouce de terrain. Une centaine d'hommes dont six officiers tombent dans l'action. Après une heure et demie de résistance désespérée, les compagnies d'Agénois et de Touraine sont sur le point de se voir obligées de céder le terrain, quand elles sont enfin secourues. Quelques jours après, le régiment a la joie d'assister à la prise de Bristone Hill qui capitule, le 12 février. Le régiment de Royal Ecossais, l'ancien Douglas (1), qui avait quitté le service de la France en 1678, y est fait prisonnier.

C'est à ce siège qu'un jeune soldat français, âgé de 17 ans et nommé *Claude Thion*, fit un acte d'héroïsme qui a été célébré par les poètes et par les peintres de l'époque. Le 20 janvier, Thion portait des bombes du dépôt des tranchées aux batteries défendues par les soldats d'Agénois et de Touraine. Pendant un de ces voyages, un boulet lui coupe le bras droit,

(1) L'ancien régiment donné en 1655 à Georges Douglas, marquis de Dumbarton, qui succédait lui-même, comme colonel, à Jacques, comte de Douglas, descendait du régiment écossais, *Hepburn*, levé, le 6 mars 1633, pour la France, par le colonel *Hepburn*. Ce corps arriva, en août 1633, à Boulogne, fort de 2000 hommes, *tous bons soldats, la plupart gentils hommes*. Après une belle carrière, sous les drapeaux français, il partit pour l'Angleterre, le 27 juin 1678. Il a figuré longtemps dans l'armée britannique sous le titre de *Royal Ecossais*.

qui ne tenait que par un tendon. Il emprunte le couteau d'un camarade, coupe le tendon, fait recharger la bombe sur son épaule gauche, la porte tranquillement à la batterie et va se faire panser. Ce stoïque soldat est mort aux Invalides.

Bientôt Agénois se rembarque sur la flotte. Il assiste aux combats d'avril, contre la flotte de l'amiral Rodney. Sur les vaisseaux le *Magnifique*, le *Réfléchi*, le *Conquérant*, le *Scipion*, il se fait remarquer par sa bravoure; mais il y fait de nombreuses pertes dont plusieurs officiers. Sur le *Conquérant*, M. de la Forgerie, sous-lieutenant, est tué; sur le *Scipion*, Dumontel, capitaine, est blessé grièvement; sur le *Réfléchi*, de Coquet, lieutenant, est atteint d'une forte contusion; sur le *Magnifique*, le capitaine de Tronroul a le bras cassé (*Mercur de France* du 11 juin 1782). Ses compagnies de fusiliers constituent les garnisons des vaisseaux l'*Hector* et le *César*; le premier est pris; le second saute. Agénois s'est couvert de gloire, mais il n'en reste que des débris. Il est indispensable de les arracher à cette terre américaine, où ses drapeaux aux couleurs violette, verte et jaune, ont connu la victoire, et de les faire rentrer dans la mère patrie pour les réorganiser.

Un nouveau mestre de camp ou colonel, le marquis de Bongé, prend, à leur rentrée en France, le commandement des débris d'Agénois. Nous retrouvons le corps reconstitué à Nantes, en septembre 1783. Il quitte cette ville pour aller tenir garnison à Wissenbourg. Au cours de ses étapes à travers la France, il est partout reçu sous les arcs de triomphe et sous les fleurs, et il recueille les témoignages du plus grand enthousiasme.

En octobre, Agénois traverse la Touraine. Les soldats trouvent l'occasion d'y faire preuve de générosité. « Le feu
« ayant pris à la maison du nommé Audenet, voiturier, fau-
« bourg Saint-Pierre des Corps de Tours, M. de Rocreuse,
« capitaine au régiment d'Agénois, assembla le détachement
« qui était en garnison dans cette ville, et le conduisit au
« quartier où était le feu qui ne tarda pas à être éteint. A
« l'instant où M. de Rocreuse allait ramener sa troupe au

« quartier, M. Paon, officier des pompiers de la ville, vint
« remercier M. de Rocreuse et son détachement et lui offrit
« de la part du corps de ville une gratification, que le déta-
« chement n'accepta qu'à la condition qu'il lui serait permis
« d'en disposer en faveur du malheureux voiturier, à qui
« l'incendie venait de faire perdre sa fortune. Cela fut exé-
« cuté aussitôt. M. de la Grandière, maire de la ville, ayant
« fait rapport de cet acte de générosité, le Conseil de ville
« assemblé extraordinairement, il fut arrêté qu'on en ferait
« note sur les registres de la ville, qu'on en ferait trois expé-
« ditions pour être envoyées, l'une au ministre de la guerre,
« l'autre au gouverneur de la province et la troisième à
« M. de Rocreuse. » (1).

L'année suivante, Agénois est à Fort Louis du Rhin. En 1785, on trouve Agénois sous le commandement du comte de la Salle, à Strasbourg, puis à Poitiers. Il passe à Saintes en 1786. En 1788, il occupe les îles de Ré et d'Oléron.

Dans l'année 1789, Agénois tient les garnisons de Rochefort, Poitiers et Niort. Pendant le cruel hiver 1789-1790, ses soldats distribuent leurs vivres aux populations éprouvées. Agénois ne cesse de mériter des éloges (1).

En 1790, il est chargé d'une mission délicate. Ses compagnies doivent fournir des garnisons aux vaisseaux dont les équipages inspirent peu de confiance. Une partie du corps est également chargé de calmer les troubles qui règnent dans la région. Son humanité et sa modération font l'admiration des habitants.

Sur les vaisseaux, certains incidents se produisent. En voici le récit emprunté au travail de M. Oscar Havard sur les *Premiers troubles de la Révolution dans nos ports de mer* (*Le Correspondant*, 25 mars 1907).

« En juillet 1790, le ministre de la marine, M. de la Lu-

(1) *Ecole historique et morale du soldat et de l'officier, à l'usage des troupes de France et des écoles militaires*, Paris-1788).

(2) Le 1^{er} bataillon, fort de 225 hommes, est en garnison à Rochefort et fait partie de la 4^{me} division de l'armée. Les Hautes-Pyrénées sont appelées à compléter le contingent. Archives départementales d'Agen..

« zerne, inquiet du bouillonnement révolutionnaire de nos
« colonies et redoutant la connivence des rebelles avec
« l'étranger (après avoir fait armer dans le port saintongeais
« deux frégates, l'*Embuscade* et la *Capricieuse*), chargea les
« capitaines de croiser dans les eaux de la Martinique et d'en
« bloquer tous les havres. Une importante fraction du régi-
« ment d'Agénois, mise à la disposition du commandant de
« la *Capricieuse*, M. de Boubée, devait fournir à cet officier
« les moyens de pourvoir à toutes les surprises.

« *La Capricieuse* accomplit la traversée en cinq semaines.
« A peine à Saint-Pierre, on invite son commandant à ne
« débarquer son équipage, ni une troupe qui vienne non
« (comme le croit M. de Boubée) combattre les factieux, mais
« grossir leurs rangs et seconder la rébellion. Le comman-
« dant proteste. Mais le gouvernement persiste et dans une
« lettre au général Rouxel de Blanchelande, lieutenant du
« chevalier de Peynier, gouverneur des Iles sous le Vent,
« du 16 novembre 1790, écrite du Port-au-Prince, nous
« lisons :

« Il ne faut pas vous abuser. La fermentation règne toujours
« dans les esprits. Votre équipage, la garnison de terre qui
« est à bord, sont pénétrés d'une doctrine qui produirait ici
« des effets funestes. Vous pensez que quelques têtes seule-
« ment sont échauffées; croyez, messieurs, que c'est tout
« votre détachement, partie même de vos matelots. De là,
« votre frégate serait devenue un appui pour les ennemis de
« la colonie.

« Rentré en rade d'Aix, M. de Boubée écrit au Ministre
« de la Marine, M. de Fleurieu, le 22 décembre 1790. Il ne
« croit pas encore au prétendu complot dénoncé par M. de
« Blanchelande et pour lui tout se réduit à ceci :

« Un tambour du régiment d'Agénois, homme très dange-
« reux, connu du régiment, mais que le régiment nous a
« forcés de prendre, s'est offert, en arrivant à Port-au-
« Prince, aux malintentionnés de cette ville. Pour tirer plus
« d'argent d'eux sans doute, il a promis de faire révolter les
« les soldats des deux frégates et de séduire un grand nom-

« bre de ceux de Port-au-Prince. Le lendemain, il a été
« arrêté.

« Quelques gens de l'habitacle avaient encore de grandes
« dispositions à se donner aux séditeux. Tels sont les motifs
« pour lesquels on a calomnié tout un équipage.

« Six jours après, le 28 décembre 1790, le commandant
« change de manière de voir :

« J'imaginai qu'il suffisait de se défaire du détachement
« de l'Agénois et de tout l'habitacle. Aujourd'hui, tout est
« gangrené.

« La révolte de la *Capricieuse* provoquée par le détache-
« ment de l'Agénois, arriva le 26 décembre, et se termina par
« l'arrestation de M. de Boubée.

« Dans un rapport de M. de Vaudreuil, vice amiral com-
« mandant à Rochefort, sur cette affaire, à la fin, on trouve :
« En attendant, je ferai débarquer le détachement d'Agénois
« qui en forme la garnison et qui est très insubordonné. »

Quelques mois plus tard, en juin 1791, le 1^{er} bataillon qui a formé les détachements sur les vaisseaux est désigné pour quitter la France et se rendre à Saint-Domingue. Il n'en reviendra qu'en 1794, avec trois officiers et 23 hommes seulement.

Le colonel de Blottefière prend le commandement du régiment en 1791; en 1792, le colonel de la Courbe lui succède; il sera le dernier chef de corps d'Agénois.

La révolution qui avait transformé l'état politique de la France, fait aussi subir à l'armée un remaniement complet. Les régiments doivent perdre leurs anciennes dénominations et sont classés dans chaque arme d'après l'ancienneté du corps. Agénois se trouve avoir le numéro 16 dans la série de l'infanterie. Mais son premier bataillon étant à Saint-Domingue, le 2^{me} bataillon resté en France, continuera longtemps à être désigné par son vieux nom d'Agénois. Ce bataillon conservera toujours le drapeau colonel et le drapau distinctif du régiment.

Le drapau colonel se trouve modifié. Au lieu d'être com-

plètement blanc avec croix blanche et les carrés semés de fleurs de lis d'or, il prend une bordure rouge et bleue avec fond blanc. Un quartier ainsi que la cravate sont tricolores. Quant au drapeau distinctif d'Agénois, il conserve ses couleurs violette, verte et jaune, mais il est orné de la cravate tricolore qu'il porte d'ailleurs depuis octobre 1790. Les deux drapeaux, drapeau colonel et drapeau distinctif, portent d'un côté le n° 16 et l'inscription : « Discipline et obéissance à la loi »; de l'autre, ils portent le n° 16, entouré d'une couronne de chêne et de laurier. La lance ne porte plus la fleur de lis.

L'instruction du 1^{er} avril 1791 qui règle l'uniforme et fixe les couleurs distinctives, ne change rien à celui de l'infanterie. Le casque de feutre noir vernissé est adopté pour la coiffure; les grenadiers conservent le bonnet à poil et le chapeau pour les marches et en campagne; les officiers ont tous le chapeau.

C'est à Blaye et au Château-Trompette, que le 2^e bataillon, dernier bataillon d'Agénois, subit les transformations que nécessite la nouvelle organisation. En 1792, il occupe Tours puis Epernay. En octobre, il arrive trop tard pour prendre part à la brillante victoire de Valmy.

Après avoir servi quelques mois sous les ordres de Kellermann, il entre dans la formation de l'armée du Nord. Réduit à quelques compagnies, Agénois y continue les traditions de vaillance du corps. Sa présence se fait remarquer au cours de la conquête de la Belgique; il va ensuite occuper Namur.

L'année suivante 1793, il se distingue au combat de Maëstricht; il assiste à la bataille de Neerwinden (18 mars). Il est devant Valenciennes, en avril et en mai. Il prend part à la défense de Dunkerque, à la victoire d'Hondschoote, à l'affaire de Poperinghe, aux combats de Courtrai et de Werwick. Partout ce vieux régiment, réduit à quelques centaines d'hommes, se montre sous les couleurs nouvelles aussi brave que dans le passé.

Avec l'année 1794, nous le trouvons au siège d'Ypres et à l'attaque de l'île de Cadzan. On y voit encore ses grenadiers

faire des prodiges de valeur. Le capitaine Latis, à leur tête, se montre d'une bravoure sans égale.

Mais le 22 septembre 1794, Agénois disparaît, incorporé définitivement dans la 31^e demi-brigade de nouvelle formation, en raison de l'organisation nouvelle de l'infanterie connue sous le nom de *Premier Amalgame*.

Agénois a vécu. Ce corps disparaît, léguant son passé de gloire et d'héroïsme à la nouvelle 31^e demi-brigade d'infanterie. Le brillant nom d'Agénois, porté si haut en Amérique, sur les vaisseaux, à l'armée du Nord, ne reparaitra plus sur les ordres de félicitations à l'armée.

IV. — Le bataillon de garnison d'Agénois (1778-1791).

L'histoire militaire du régiment d'Agénois doit être complétée par la mention de son bataillon de garnison et de réserve. Ce corps, vivant et s'administrant à part, ayant un rôle spécial à remplir, était stationné à Libourne, généralité de Bordeaux. Il comptait avec sept autres bataillons de garnison et le régiment des grenadiers royaux de la Guyenne (à la formation duquel il contribuait) dans les troupes provinciales de cette généralité dans laquelle était compris l'Agenais. Issu du régiment provincial de Marmande, licencié, puis rétabli le 30 janvier 1778 (1) sous le ministère du prince de Montbarey, successeur du comte de Saint-Germain, ce bataillon de milices, comme ses pareils, les 80 bataillons reconstitués, avait pour mission de former des recrues tirées des paroisses, de les exercer au maniement des armes et de les accoutumer à la discipline militaire, afin de les mettre en état de remplacer les soldats qui viendraient à manquer par mort ou par toute autre cause, dans le régiment dont il portait le nom. Suivant l'ordonnance royale du 1^{er} juin 1763 sur l'organisation des bataillons provinciaux de recrues, les hommes à fournir devaient compléter le nombre des soldats d'Agé-

(1) Le régiment provincial de Marmande forme, le 30 janvier 1778, les bataillons de garnison d'Armagnac et d'Agénois et disparaît.

nois, en cas d'insuffisance de recrutement par des engagements directs. Grâce à ce renfort d'hommes désignés en cas de nécessité et en temps de guerre, les précautions les plus sages étaient prises pour remédier aux abus trop fréquents dans les enrôlements et suivant le texte de l'ordonnance précitée, « celle-ci protégeait le citoyen, défendait sa liberté, « et assurait le bonheur de l'humanité. Elle ménageait à « l'Etat un fond inépuisable d'hommes toujours prêts à se « sacrifier pour sa défense. »

Les recrues devaient, en principe, s'offrir de bonne volonté, être âgées de 17 à 40 ans, en temps de paix, et de 18 à 45 ans, pendant la guerre. Les intendants ordonnaient tout ce qui leur était relatif, en formant des arrondissements pour l'enrôlement des recrues. Les racoleurs dits préposés à l'enrôlement et la maréchaussée ayant engagé dans les débuts sans discernement, on avait dû bientôt revenir au tirage au sort dans les paroisses de la généralité.

Une première fois constitué par sa réunion en *assemblée* le bataillon ne devait plus être convoqué que « dans le cas où « la défense du royaume pourrait l'exiger ». Seuls les officiers, les bas officiers et les caporaux, devaient se rendre régulièrement aux réunions des grenadiers royaux pour assister aux exercices et manœuvres.

Le bataillon de garnison d'Agénois se réunit, une première fois, en *assemblée*, le 15 juin 1778, pour s'organiser. Il devait dans la suite avoir un effectif constant de 710 hommes formés en cinq compagnies dont une de grenadiers royaux et quatre de fusiliers. Chaque compagnie devait être encadrée par trois officiers, deux sergents, quatre caporaux avec deux tambours. La compagnie de grenadiers appelés grenadiers royaux, était destinée à former avec les compagnies similaires des autres bataillons de garnison de la généralité, les régiments de grenadiers royaux.

Sous le ministère de Ségur (1780-1787) le nombre des officiers est augmenté ainsi que les cadres des bas-officiers. L'officier placé à la tête du bataillon de garnison devient lieutenant-colonel, mais avec le titre, toujours le même, de

commandant du bataillon de garnison. Il reçoit 1.160 livres d'appointement et 160 livres pour frais de bureau.

Pendant la guerre d'Amérique, le bataillon d'Agénois fournit des détachements à l'armée. Son rôle consistait à faire des recrues, à les exercer et à les diriger sur le régiment d'Agénois. Il avait, en outre, la garde des places de la généralité et il était susceptible d'être appelé à la défense des frontières de terre et de mer. Des hommes de bonne volonté furent même fournis à la marine pour reconstituer les garnisons des vaisseaux ainsi que les équipages. Ces équipages comptèrent des officiers mariniers et de nombreux matelots, novices et mousses originaires de l'Agenais. Une partie de ces contingents provenait des détachements de renfort en hommes volontaires et de professions spéciales imposés aux bataillons de garnison. (On pourra consulter aux annexes le tableau donnant le chiffre des Agenais embarqués sur les escadres pendant la guerre, ainsi que le chiffre des pertes subies par ces marins, au cours de la campagne).

Mais les paroisses se plaignent dans les mémoires adressés au Roi (mars 1782) que les fermes et les campagnes sont abandonnées. Aussi dès que les préliminaires de paix sont signés (1783) le bataillon de garnison n'est plus chargé que de fournir des recrues en nombre limité et pour compléter l'effectif de paix.

Cette existence militaire sous des chefs appartenant ou ayant appartenu à l'armée, avait donné aux miliciens du bataillon l'habitude de la discipline et de l'esprit militaire. Pendant ces quelques années de guerre, ils avaient souvent égalé les soldats d'Agénois, leurs anciens et leur modèles.

Le bataillon de garnison se distingue dans son uniforme des autres troupes provinciales par les boutons timbrés au numéro du régiment d'Agénois, c'est-à-dire le numéro 16. Le drapeau porte dans le carré supérieur et extérieur les couleurs distinctives du régiment d'Agénois. Les trois autres carrés sont la reproduction des carrés correspondants du drapeau colonel.

L'uniforme consiste en un habit-veste en drap blanc, pare-

ments et revers blancs, collet bleu, culotte de tricot blanc, redingote de drap blanc avec collet bleu. Les boutons gros ou petits sont cousus d'une façon spéciale sur les effets, poches, revers, etc.

Une circulaire du 27 novembre 1788 avait prescrit aux intendants de suspendre la levée des soldats provinciaux à faire le 1^{er} mars 1789, en raison de l'agitation qui régnait dans le royaume. Un nouvel ordre du 14 mars 1789 reporte la levée à 1790. Mais le service des troupes provinciales était trop mal vu des populations; les charges en étaient mal réparties. La noblesse, la bourgeoisie et certaines corporations d'artisans échappaient au tirage au sort. Les intendants et leurs privilégiés commettaient trop d'abus. L'assemblée Constituante vota, le 3 mars 1791, la suppression de toutes les troupes provinciales, malgré la crainte d'une guerre extérieure et dans un but exclusivement politique. Le bataillon de garnison d'Agénois, déjà licencié, le 30 septembre 1789, disparaissait. Les bas officiers et les soldats pouvaient être admis dans la gendarmerie nationale. Les officiers, suivant leur âge, pouvaient entrer dans l'infanterie ou la gendarmerie (1).

La loi du 8 août 1792 liquida définitivement la situation des cadres. « Considérant, disait-elle, que les bataillons de garnison et autres troupes provinciales ont servi à la guerre avec un courage qui caractérisa toujours les légions vraiment nationales », elle leur accorda les mêmes avantages qu'aux officiers des troupes de ligne, c'est-à-dire des soldes de retraite.

Le régime des milices était définitivement aboli.

(1) Le 14 juillet 1790, fête de la Fédération, les troupes provinciales furent représentées par une délégation d'officiers; le bataillon d'Agénois n'y figurait pas, en raison de son éloignement de la capitale.

V. — Grenadiers royaux de Guyenne (1778-1790).

Le régiment de grenadiers royaux de Guyenne, rétabli le 1^{er} mars 1778, puis réorganisé le 8 avril 1779 se composait de deux bataillons de quatre compagnies de grenadiers fournis exclusivement par les bataillons de garnison de la Guyenne, savoir :

- 1^{er} Bataillon : Compagnie de grenadiers du bataillon de Nérac, bataillon de garnison de Guyenne.
Compagnie de grenadiers du bataillon de Villeneuve d'Agen, bataillon de garnison d'Aquitaine.
Compagnie de grenadiers du bataillon de Marmande, bataillon de garnison d'Armagnac.
Compagnie de grenadiers du bataillon de Libourne, bataillon de garnison d'Agénois.
- 2^e Bataillon : Compagnie de grenadiers du bataillon de Saint-Sever, bataillon de garnison de Médoc.
Compagnie de grenadiers du bataillon de Bergerac, bataillon de garnison de Brèze.
Compagnie de grenadiers du bataillon de Périgueux, bataillon de garnison de Forèze.
Compagnie de grenadiers du bataillon de Saint-Jean d'Angély, bataillon de garnison d'Aunis.

Le régiment était le seul des corps de troupes provinciales appelé à s'assembler, tous les ans, pendant un mois, à l'effet d'exercer ses hommes. A cette *assemblée* se rendaient les officiers, les bas officiers et les caporaux des bataillons de garnison.

Le grenadier, d'une taille supérieure à 5 pieds 3 pouces,

recevait chaque année, à son départ de sa paroisse et fournis par elle, un chapeau, une veste, une paire de souliers, une paire de guêtres, une paire de chemises, un col noir, un ruban de queue et un havresac. Il avait une solde quotidienne pendant la durée de l'assemblée.

Les officiers du corps comprenaient un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un quartier-maître trésorier, des officiers de compagnie. Les trois premiers jouissaient d'une solde annuelle mais devaient assister aux exercices et aux manœuvres d'un régiment, pendant deux mois, tous les ans.

Formé à Blaye, le 30 janvier 1778, le régiment fut commandé successivement par les colonels, marquis de Crest et marquis d'Escayrac. Il fut mis sur pied, en septembre 1779, et resta rassemblé pendant un assez long temps. Il fut réuni de nouveau, en 1782, et renvoyé seulement le 6 mai 1783. Enfin, il fut convoqué, une dernière fois, par ordre du 15 novembre 1784. Le 30 septembre 1789, il fut licencié.

Les régiments de grenadiers royaux se distinguaient entre eux par l'épaulette distinctive. Dans Guyenne, elle était rouge et bleue. L'uniforme semblable à celui des bataillons de garnison, se composait d'un habit veste en drap blanc avec parements et revers blancs, collet droit en drap bleu, une culotte de tricot blanc, les boutons blancs. Il comprenait aussi une redingote de drap blanc.

VI. — Les corps d'infanterie descendant du régiment d'Agénois

Le 8 janvier 1794, un décret de la Convention destiné à faire appliquer la loi du 21 février 1793, modifiée une première fois, le 12 août 1793, ordonne la dislocation du 16^e régiment d'infanterie de ligne, ci-devant Agénois. L'infanterie ne doit plus se composer que de demi-brigades formées en réunissant deux bataillons de volontaires et un bataillon de troupes régulières. Longtemps, les événements empêchent l'application de ce décret au bataillon d'Agénois. Enfin, à la date du 22 septembre 1794, le bataillon constitue

avec les 1^{er} et 2^e bataillons de volontaires de l'Ille-et-Vilaine, la 31^e demi-brigade. Aussitôt organisée, elle part pour la conquête de la Hollande.

Mais dans l'ensemble de l'armée, les opérations militaires empêchent sur plusieurs théâtres de la guerre l'exécution de l'embrigadement. Malgré les efforts de Carnot, un grand nombre de bataillons de volontaires ou de l'ancienne armée, des bataillons de réquisitionnaires et même des compagnies, sous les dénominations les plus diverses, sont restés et se maintiennent en dehors de toute formation régulière. En outre, les volontaires, sentant que cette organisation en demi-brigades, est destinée à porter atteinte à leurs intérêts, à diminuer leur prestige et à les blesser dans leur amour-propre, quittent les drapeaux en grand nombre. Il est donc nécessaire de diminuer et de fixer le nombre des corps de troupe d'infanterie; de les égaliser et de réduire certains effectifs. De plus, à la chute de Robespierre, l'épuration de l'armée s'impose. Un nouvel embrigadement est donc décidé.

Le décret du 1^{er} février 1796 ordonne de refondre les 238 demi-brigades existantes et tous les bataillons ou corps indépendants en 140 demi-brigades nouvelles. Il est temps de mettre de l'ordre dans les armées, car on ignore souvent jusqu'aux noms et aux effectifs de certains corps. Sur les sept armées qui existent (Armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin et Moselle, d'Italie, des Alpes, des Côtes de l'Océan, de l'Intérieur), celle du Nord doit être réorganisée en quatorze demi-brigades nouvelles. Leur numérotage sera indépendant de celui des demi-brigades de 1794. Le numéro 1 est donné à l'armée du Nord, le numéro 2 à celle de Sambre-et-Meuse, ainsi de suite, jusqu'à épuisement du nombre des demi-brigades fixé pour chaque année. Cette nouvelle opération commencée en 1796, ne devait se terminer qu'en 1799.

A la suite de cette réorganisation, la 31^e demi-brigade de première formation devient, le 20 février 1796, la 42^e demi-brigade nouvelle. Par exception, elle se compose exactement des mêmes éléments que la première et par suite du bataillon du ci-devant Agénois. Le corps possède trois bataillons

de neuf compagnies dont une de grenadiers et huit de fusiliers avec deux canonniers par compagnie. Elle conserve les officiers, sous-officiers et caporaux de la 31^e, mais reclassés d'après leur ancienneté. Elle est commandée par un officier supérieur remplissant les fonctions de colonel et portant le titre de chef de brigade.

La 42^e demi-brigade deviendra, le 24 septembre 1803, le 42^e régiment de ligne de l'Empire.

Successivement, la 42^e demi-brigade se distingue dans les campagnes de 1796 à 1800 aux armées du Nord, d'Allemagne et de Batavie.

« Citée à l'attaque de Lypp, aux combats de Berghem,
« Alkmaër et Castricum en 1799, on la revoit à partir de
« 1800 à Landau et Weissembourg, et, en 1804, à Tarente,
« dans le royaume de Naples. Le 42^e régiment est, en 1808,
« en Catalogne et en Aragon. En 1813 et 1814, il est partagé
« entre la Catalogne et l'Italie, et, en 1815, il combat avec
« le 7^e Corps. » (Général Susane, *Histoire de l'infanterie française.*)

Enfin licencié après les Cent jours, à Clermont-Ferrand, le 42^e régiment de ligne de l'Empire verse les hommes de son dépôt, dans le courant de l'année 1816, dans celui de la légion départementale de la Corrèze, en exécution de l'ordonnance royale du 30 août 1815. Ce nouveau corps n'a qu'une existence éphémère; l'ordonnance du 23 octobre 1820 en fait le 10^e régiment d'infanterie d'aujourd'hui, héritier du régiment d'Agénois.

C^t LABOUCHE.

(à suivre.)

UN DIPLOMATE AGENAIS AU XVII^e SIÈCLE

LE COLONEL D'ALLOT ET SA FAMILLE

(Suite et fin)

Cette correspondance nous montre d'Allot se donnant avec ardeur à la mission que lui avait confiée le prince Thomas. Il y apporte tous ses soins, et sa vive intelligence, ce qui lui vaut souvent l'approbation et même les félicitations du prince. Il ne paraît pas cependant avoir réussi, mais ce ne fut pas sa faute. « Les longueurs des ministres, péché originel en ces gens-là », au dire du prince Thomas, ne sont pas étrangères à cet insuccès, mais la politique de Richelieu, l'état intérieur de l'Angleterre et les victoires des armées françaises en sont les causes principales.

Quoiqu'il en soit, d'Allot montre beaucoup d'activité et de savoir faire. Nous regrettons qu'il ait mis son habileté et son esprit au service de princes qui luttaient contre la France, sa patrie, et contre Christine de France, sa bienfaitrice.

De retour en Italie dans le courant de 1642, il prit place dans la suite du prince Thomas, et peut-être combattit contre les armées françaises. Un de ses frères, probablement Robert d'Allot, sieur de Latuque, partageait sa vie et l'aida bientôt dans sa dernière maladie. Il mourut au monastère de la Visitation de la ville d'Aoste, le 11 novembre 1642. Une lettre, écrite par une religieuse de ce couvent, à Françoise de Galiné, à Agen, nous donne de curieux détails. Sur le repli de cette lettre on lit : *11 novembre 1642, certificat de la mort de Laurent d'Halot, mestre de camp à Aoste, en Piémont.*

A Madame Madame Dalot Agen.

MADAME,

La très sainte divine et adorable volonté de nostre bon Dieu soit à jamais l'unique object de nos cœurs. Je supplie sa bonté destre la joye et parfaite consolation du vostre très cher, dans la sensible et douloureuse perte que vous avez fet se soir de feu M. Dalot, qui a rendu son âme à son créateur, avec des sentimens de dévotion, d'humilité et de confiance en la miséricorde de Dieu, que c'est une très grande consolation d'ouïr raconter son heureuse fin. Le plus religieux capusin ne la sorait pas faire meilleure.

Monsieur le teologal, nostre très cher confesseur, l'a assisté tout le lon de sa maladie et a reçut sa confession par trois ou quatre fois et luy a donné deux fois le très saint sacrement, quil a reçu avec des ardeurs remarquables qui servait d'étonnement à tous ceux qui le voyait. Il a resut tous ses sacremens et tous les soulagemens temporels et spirituels qu'une personne soroit resevoir en ce monde.

Mons. son frère (1), luy a rendu tous les services d'un vray frère. Pour nous autres, nous ne l'avons pu servir que devant Dieu, par nos petites prières, que nous navons pas à espargné, non plus que si fut esté nostre propre frère. Jusque-là que de le vouer à nostre bien heureux père et bien heureuse mère, qui sans doute luy ont obtenu la grâce de nostre Seigneur, de resevoir ces sacremens, luy rendan son bon sens quil avait perdu. Je veux dire par la reserve, qui le rendait incapable de recevoir cette grace. Nous luy envoyames de leau où avet trempé des reliques de ces saints fondateurs et dès ce jour, il reprit son bon sens, et, a confessé luy mesme plusieurs fois quil tenoit cette grâce de ces bienheureux saints.

Vous seriez, Madame, plus que consolée, si vous saviez comme il est parti de cette vie, très content et parfaitement résigné à la divine volonté, jusqu'à ce point quil craignait mesme de ne pas mourir, et comme il savet que nous prions fortement Dieu pour luy, il dit : Je say bien que l'on prie Dieu pour moy et que l'on demande ma vie, mes mon Dieu ne me la donnés pas, si ce nest pour vostre plus grande gloire, et pour faire pénitence de mes péchés. Il avet une si parfaite confiance à Mons. le teologal quil ne lapelait que son amy et un quart d'heure avant que mourir, il se reconcilia encore à luy et luy dit ces derniers mots d'adiou : Mon ami sen est fait, je men vat, mon mal est sans remesde, crie à Dieu, miséricorde

(1) C'est probablement Robert d'Allot, sieur de Latuque, dont il est question plus loin.

pour moy. Il a parlé jusque au dernier période de sa vie, le plus gran de ses regrets duran sa maladie, cestoy, disoit-il, de ne vous avoir jamais donné que des deplesirs.

Enfin Dieu la couché en cette maladie dune fasson si particulière que sil y eut vescu, il fallait necesseremen que ce fut un grand saint. Sa bonté luy a desparti tant de miséricorde en si peu de tant quelle treuve meur pour le ciel. C'est ce qui vous doit bien consoler dans vostre extrême affliction, surtout voyant la très grande providence de Dieu sur luy, de l'avoir oté d'Ivrée et l'avoir conduit en ce lieu où il a esté servi comme un prince, au lieu que si ce fusse trouve à Yvrée, il estait écrasé soub son logis qui est abimé quelques jours après quil fut ici. Dieu sait en quel estat il fut mort sans doute comme une baite, sans pouvoir dire : Vive Jesus. Hélas, il a bien reconnu toute ses faveurs de Dieu et luy an a bien rendu grace duran sa maladie.

Je vous dis tout cecy, Madame, pour vostre consolation, car je crois qu'après vostre perte très sansible, rien ne vous serait plus consoler, que de savoir sa fin glorieuse. Il a fet vrayment voir qu'il avet bon et rare esprit au dernier période de sa vie par les actes généreux quil a fet. Notre chere sœur Madame de Vaudan luy a rendu tous les services quelle a pu et na point manquer de luy rendre tous ses devoirs. Elle sest trouvée à son décès qui a esté environ les sinet heures du soir. Elle se seret donné le bonheur de vous escrire, nestoyt quelle est si fort accablée, quelle na pas la force de le faire, elle ma prié de vous faire ses excuses et vous assurer quelle est votre très humble servante. Nostre très chère mère, ne peut aussi se donner cet honneur à cause quelle est dans la solitude, où elle fet les exercices spirituels, mes ayant su, que je le faisais, elle nous a commandé de vous présenter ses très humbles et cordial salut, avec ses très humbles services. Certe, Madame, si la part antière que sa charité prend à vostre affection et celle que ma chère mère et moy y prenons vous pouvet soulager, sans doute que dans peu de temps nous vous la randrions insansible.

C'est un coup de la main toute puissante de Dieu, quil faut adorer. Cettoy sa meilleure heure et ne regrettons plus son bonheur. Pour moi, de vray, je le crois déjà dans le ciel, qui prie Dieu pour nous. Que cela vous console, Madame, il est mort en cavailler et vray enfant de l'église, qui a lessé des très rare et bonnes odeurs de sa vertu qui édifie un chaquun. Il faut que je finisse, contre mon inclination, qui serait de mentretenir plus longuement avec vous, de la personne que je chérissoit comme mon cœur, mes lon me presse de donner cette lettre, et ne me reste plus du tans que pour vous vous assurer que jamais je ne saiseray destre de toutes mes

affections quentièrement je vous dédie en qualité de Madame, vostre tres humble et très affectionnée servante en Nostre Seigneur.

SOEUR MARIE-ANGÉLIQUE DE LA ROCHEGAYANT,
de la Visitation Sainte-Marie. Dieu soit bény.

De nostre monastère d'Aoste,, 11 novembre 1642.

De son mariage avec Françoise de Galiné, Laurent d'Allot eut trois enfants, Florimont, François, Anne Christine. Françoise de Galiné survécut longtemps à son mari. Elle testa le 9 décembre 1660 et ne tarda pas à mourir.

D'après Tamizey de Larroque, le fils aîné de Laurent d'Allot, Florimont, seigneur de Castille et de Lamothe, aurait obtenu de Madame Royale (16 mars 1638) la charge de colonel et mestre de camp en considération des services de feu Laurent d'Allot son père (1). Il doit y avoir une erreur. Florimont, à cette date, était bien jeune, tout au plus avait-il 12 ou 13 ans, puisque l'enlèvement de Françoise Galiné eut lieu en mars 1624 (2). Cette date doit être regardée comme fausse, les mots « feu Laurent d'Allot » nous le prouvent. Celui-ci, nous le savons par actes authentiques rapportés plus haut, ne mourut que le 11 novembre 1642.

Ce qui est plus sûr, c'est que par la suite, Florimont d'Allot fut enseigne au régiment des gardes du roi et gentilhomme ordinaire de la Chambre. En 1657, il n'était plus aux gardes, lorsqu'il eut une aventure commencée par une épigramme et terminée par une condamnation à mort.

Un jour du mois de novembre 1657, Maistre Pierre Benoist, baron de Compreignac, conseiller au parlement de Bordeaux, se trouvait dans un salon d'Agen. Vaniteux et fat, il se vanta de partir le lendemain pour Bordeaux, où l'attendait une belle dame, originaire d'Agen, mariée depuis peu, dans la capitale de la Guienne. Il demanda à la société un passeport pour ce voyage. On le lui promit.

(1) Tamizey de Larroque. *Note sur Madame d'Halot*, p. 9.

(2) Cependant ce grade aurait pu être donné à un enfant comme titre honorifique ! Ce renseignement paraît être tiré d'un document de 1707, où nous lisons : « Provisions de la Dame duchesse de Savoy, de la charge de colonel M^e de camp en faveur dud. Florimont d'Allot du 16 mars 1638.

Le lendemain, il reçut comme passeport le quatrain suivant :

Vous, qui prenez tribut sur tous les gëns d'esprit,
Laissez passer, avec franchise,
Compreignac, qui, sans contredit,
N'a point de cette marchandise.

Le Baron prit mal la plaisanterie, et en garda rancune. Ses soupçons se portèrent sur Florimont d'Allot, qui avait, on le verra plus loin, la rime facile, et il se promit de lui faire payer cette spirituelle méchanceté. Il résolut de se venger, « non pas, nous dit le document qui nous raconte ce fait, avec les mêmes armes dont il avait été offensé, ny par réponse spirituelle, mais bien par les voyes violentes et contraires à sa profession. » La ville d'Agen ne lui offrait pas assez de sécurité pour cela, d'Allot y avait trop d'amis. Il réprima donc sa colère, partit pour Bordeaux et attendit l'occasion favorable. Il n'attendit pas longtemps.

Florimont d'Allot fut en effet, quelques jours après, appelé à Bordeaux pour ses affaires. Il y séjourna quinze jours, « sans qu'il sceut qu'il fut soubçonné d'estre l'auteur du quatrain ». Le document qui nous raconte tous ces événements, le fait avec tant de clarté et d'humour qu'il me semble bon de le laisser parler « Ayant résolu de partir le samedy xxiii^e dudit mois de novembre 1657, il alla led. jour chez le sieur du Bernet, conseiller en nostre Parlement, pour prendre congé de luy, et, pendant le temps qu'il demeura dans la maison dud sieur du Bernet, un jeune homme, incognu au suppliant, le vint demander et luy dit qu'il estait là de la part d'un gentilhomme de ses amis qui désirait lui parler et l'attendait à la rue du Chapeau rouge, au devant de la maison que le sieur abbé de Saint-Ferme y faisait bastir, le priant de s'y rendre, ce que led suppliant luy accorda. Et de fait, après avoir pris congé dud sieur du Bernet, il s'y en alla tout seul, et, comme il fut à l'endroit désigné, il n'aperçut point ce prétendu gentilhomme, ny aucune personne qui fit semblant de l'approcher pour luy parler. Mais, comme il continuait son chemin, il se sentit saisir au corps par derrière, et ayant tourné la teste, il reconnut que cestait led de Compreignac qui le tenait, et

en même temps quatre hommes, au suppliant incognu, à la réserve de celui qui luy estait venu parler chez le sieur du Bernet, se jettèrent sur luy l'espée à la main, le maltraitèrent de plusieurs soufflets et coups de plat de leurs espées, de poing et de pied, le tirèrent aux cheveux, jettèrent par terre, traînèrent dans les boues, rompirent et déchirèrent son collet et habit, et sans l'assistance de plusieurs personnes du voisinage, ou passans par la rue qui accoururent au bruit, émus de compassion de le voir si mal traité, ils l'auraient laissé mort sur la place, led Compreignac ayant recommandé plusieurs fois à ses satellites de l'achever. Et s'estant retiré en ce piteux état en son logis, son juste ressentiment l'excita à se venger et tirer raison par la même voie, de lafrond et injure qu'il venait de recevoir, croyant qu'il passerait pour un homme sans honneur et sans cœur s'il laissait plus longtemps vieillir une offense de ceste nature. Et de fait, sans prendre d'autre conseil que de sa colère, il fit résolution de sen retourner sur l'heure en ville, accompagné du nommé Jean Mommain et quelques autres, armés de leurs espées, pistolets et bastons pour **apprendre le lieu, où led Compreignac pourrait estre allé, depuis son assassinat.** Et il fit tant qu'il apprit par le moien de deux servantes qui auroient habitude chez le sieur Président Montesquiou, que led Compreignac estait en la maison dud sieur Président, rue du Chappelet, ce qui l'obligea de l'attendre sur les advenues du chemin par où il devait passer, jusques environ les cinq a six heures du soir du mesme jour 23^e novembre, que led Compreignac, qui se faisait porter en chaise, et qui avait quitté l'habit gris, qu'il portait lorsqu'il assassina le suppliant, estant revestu de la soutane et robe de Pallais, passant en cest estat en la rue du Chapeau rouge, fut arrêté par le suppliant, par led Mommain et autres de sa compagnie, près de la grande porte du Couvent des religieuses carmélites, et tenant leurs espées nues en main, obligèrent les porteurs de chaise de ne passer pas plus outre, et led. Compreignac de sortir de sa chaise, auquel le suppliant et led. Mommain auraient donné plusieurs coups d'estramacon sur la teste, un coup d'espée dans le braz, et mesme plusieurs coups de bas-

ton, desquels coups et blessures il a esté fort mal, après quoy se croyant assez vengé, le quitta. »

Blessé dans son amour-propre plus encore que dans son corps, Compreignac fit appel au parlement. Conseiller de cette grande institution, dont plusieurs membres étaient ses amis ou ses parents, il s'efforça de les intéresser à son affaire. Il fit remarquer que toute la magistrature était insultée gravement en sa personne, puisqu'il était revêtu de la robe parlementaire, lorsque d'Allot l'avait assailli.

Celui-ci, averti de la plainte de Compreignac, en déposa une à son tour. Elle fut repoussée par le Parlement. Désarmé devant de si puissants adversaires, il n'eut qu'à se mettre à l'abri, en sortant du ressort du Parlement de Bordeaux, et à faire appel au Roi.

Pendant ce temps, le Parlement informait contre lui et ses complices, et faisait son procès. Le 4 février 1658, il fut condamné à mort par contumace, en même temps que Jean Mommain, Margueritte Aliotte, et Marie Pettre fut décrétée de prise de corps.

« En suite de quoy, continue notre document, nostre très cher cousin le Prince de Conty estant arrivé dans la province et ayant appris ce différend, en a voulu estre particulièrement informé, et les parties de leur bon gré luy ayant remis leurs intéretz pour en disposer et en ordonner comme il jugerait à propos, et ayant pour cet effect mené des arbitres en la ville de Périgueux, lesquels assemblés et les raisons ouyes et entenuës de part et d'autre, nostre dit cousin fit dresser un traité d'acomodement dont les arbistres estoient convenus. Mais lorsqu'il fut question de le signer, led. de Compreignac s'absenta sans prendre congé de nostre dit cousin, au lieu que le suppliant a tousiours tesmoigné qu'il obeyrait aveuglement à tout ce quil ordonneroit, Et quoyqu'il semble que le suppliant ne puisse ou doive estre recherché en justice pour une action dans laquelle il n'a agy que par un juste ressentiment pour tirer raison d'un assassinat commis de guet à pend (*sic*) en sa personne quelques heures auparavant par led. Compreignac, lequel ayant esté lagresseur par sa première action a donné lieu à la seconde, et a attiré sur luy les mauvais traitemens qu'il a receu du suppliant, qui en cela a cru estre en droit d'en user de la sorte pour faire compensation d'outrage sans considération de robe qui en ceste rencontre ne peut aggraver le fait, veu le peu d'intervalle du temps

qu'il y a eu de la première action à la seconde, sy est-ce toutefois que craignant que tous nos officiers de noz cours souveraines ne prennent un interest commun à cause de la robbe, qu'ils disent estre offensée en la personne dud. Compreignac, il a recouru à nostre clémence pour en tant que besoin seroit, luy octroyer noz lettres de grace, pardon, remission et abbolition. A quoy inclinant en considération des bons et agréables services que le suppliant nous a rendus dans le régiment de nos gardes, scavoir faisons que voulant preferer miséricorde à rigueurs de justice, nous avons aud. suppliant, aud. Jean Monmain, à lad. Marguerite Aliotte et à lad. Marie Pettre, quitté, remis, pardonné, esteint et abboly, et par ses présentes signées de nostre main, quittons, remettons, pardonnons, esteignons et abbolissons le fait et cas tel qu'il est cy-dessus exprimé (1). »

Ces lettres de pardon, signifiées à Compreignac et enregistrées selon la loi, Florimont d'Allot n'avait plus rien à craindre.

Le 6 novembre 1660, il se maria avec Marguerite Foi de Faure, fille de M. Henry de Faure, conseiller du roi au siège présidial d'Agen, et de Bertrande de Saint-Gillis (2). François Galiné se réservait la jouissance de la maison noble de Castille, près de Clairac, d'une maison en cette ville, de la moitié d'une maison à Agen, et des biens situés dans la paroisse de Marsac (3). Après sa mort, Florimont d'Allot et sa femme prirent possession de Castille et l'habitèrent.

C'est là que Marguerite Foy de Faure, épouse de Florimont d'Allot reçut les vers suivants, amusant badinage comme les aimaient nos ancêtres des xvii^e et xviii^e siècles.

A l'illustre Dame d'Halot, Dame de Garone et de Lot.

Madame tout homme bien sage
Soit dans l'estat du mariage,
Célibat ou religion
Sans aucune distinction,
Doibt honorer sa bienfaitrice
Luy rendre respect et service

(1) Arch. de la famille de Sevin, grand parchemin scellé de deux sceaux sur cordelettes en soie rouge.

(2) Arch. dép. de Lot-et-Garonne, B 79.

(3) Arch. dép. de Lot-et-Garonne, B 74.

Et reconnaître ses bienfaits
C'est Madame ce que je fais
D'un cœur plein de reconnoissance
Qui ne dit pas tout ce qu'il pense,
Ce court et mechant compliment
Tiendra lieu de remerciement
Ne pouvant d'ailleurs satisfaire
Au regale, à la bonne chère
Que j'ay fait pendant beaux huit jours
A Castille mangeant des tours
D'excellents metz viandes exquisés
Perdrix rouges et perdrix grises
Qui faisoient l'honneur des repas
Et le bel ornement des plats
Touts entourés d'une bordure
Faitte par le sieur Laverdure
Habille et fameux cuisinier
Que ie ne seauois oublier
Tant jay conceu pour luy d'estime
Je croirais avoir fait un crime
S'il n'estait pas fait mention
De cette décoration
Qui ne manquait jamais a table.
Non plus que ce vin admirable
Muscat rare et délicieux
Digne de la table de dieux
Plus que nectar plus qu'ambroisie
Qui m'inspire la poésie
Par un secret enchantement.
Car enfin je ne scai comment
Tout d'un coup je deviens poete.
C'est un reste encor de la feste
Un effect de cette liqueur
Qui charmant l'esprit et le cœur
Fait quelquefois de tels miracles.
Mais Madame si par hazard
Vous comdamnies ce prompt depart
Et que ma fuite inopinée
De vous ne fut pas approuvée,
Je vous prie pour un moment
Suspendes vostre iugement
Et si du cousin Maleprade
Soubs pretexte de promenade
J'envoyé emprunter le cheval

Qu'il ne m'en veuille point de mal
Qu'il ne blasme pas ma conduite
Et ne craigne rien de ma fuite
Car Madame en temps et saison
Je vous dirai mainte raison
Dont vous serés très satisfaite
Cependant ie pars sans trompette
Sans compliment et sans adieu...

A Clairac dedans l'abbaye
La présente, soit je vous prie
rendue à Madame d'Hallot
A Castille, non loing du Lot.

L'auteur de cette poésie facile était Philippe Daurée de Prades, oncle par alliance de Marguerite-Foy de Faure. Il avait, en effet, épousé le 24 février 1653 Marguerite de Faure, fille de feu Bernard de Faure et de Marie Paloque sa seconde femme. Le 8 avril 1663, Florimont d'Allot était parrain de Florimond Hyacinthe Daurée, fils de Philippe (1). La parenté était donc très rapprochée et il ne faut pas s'étonner de la familiarité des vers qui précèdent et de ceux qui suivent.

Tes vers sont beaux, doux et coulents
Bien tournés, pleins desprit, galants
Ils ont laprobation publique
Sont exemps de toute critique
Et Monsieur Loches l'avocat
Soustient quils sentent le muscat;
Mais ton despart nest pas de mesme
Ruse, finesse, stratagème
Ne sont jamais de bonne odeur
Tout cella sent fort le voleur
Et dans le pays de Castille
Tu passe pour un franc soudrille
Et si l'on y tient les grands jours
Tu seras banni pour toujours.
Il n'est pas un dans la contrée
Qui nayt quelque plainte formée
Que ie pretends en raccourci
Par articles cotter icy.

(1) Livre de raison des Daurée.

Madame d'Hallot vous accuse
D'avoir par une estrange ruse
Sceu séduire son jardinier.
Mais vous nestes pas le premier
Ainsin baste pour ce reproche.
Vous aves volé de la poche
De Chaumel nostre bon pasteur
Des vers dont il a grand douleur
Nostre cousin de Malaprade
Tres bien instruit à Laparade
Qui ne preste pas volontiers
Chevaux, bœufs, vaches, ny bouviers
Est dans une estrange collère
Il renie et se desespère
De la perte de son cheval
Qu'il croyait un bon animal.
Vostre bon amy Laverdeure
Ne peut plus faire de bordeure
Vous avés volé ce dit-il
Et bettes raves et percil
Il est dans un estrange rage
Qu'il faille servir son potage
Sans nulle décoration,
C'est une meschante action
Et de tous vos crimes la pire.
Enfin un chascun trouve à dire
Quelque chose depuis le iour
Que vous quittates ce sejour
Nul nest exempt dans la famille
Mesmes Madame de Castille
A perdu sa douleur de dent
Depuis que vous estes absent
Mais parce quelle est toute bonne
Ce larcin elle vous pardonne.
D'Hallot vous traite de larron
D'avoir volé son esperon.
De plus encor on vous accuse
D'avoir desrobé larquebuse
Carabine, ou petit canon
Du brave Monsieur de Laumon,
Vol qui nest ma foy rien qui vaille
Pour un homme de vostre taille
Mais ie vois bien que tout vous duit
Vous voles le jour et la nuit

En tout pais, toute personne
Jusques a la pauvre Simonne
A qui vous aves prins Sanson.
Alotin et sa sœur Franson
On fait une perte notable
Dont ils vous croient très coupable
Tous deux leurs chefs ils ont perdu
Vous merites destre pendu.
Pour ce seul chef. La terre encore
Se pleint de vous et vous abhorre
Davoir prins malicieusement
La pluie que si doucement
Le ciel a ses desirs propice
Vouleit verser pour son service
Et dont elle avait grand besoin
Au voisinage de Coudoin
Qui l'eust creu que Monsieur Doree
Qu'on croyait d'ame timorée
Et qui marquoit avoir du sens
Enfin pere de douse enfants
Feust de tant de crimes capable.
Si tu veux pecheur miserable
Songer à la conversion
Pour l'amour de tes vers et de ta poésie
Nous te promettons toute générale amnistie (1).

Florimont d'Allot, soupçonné jadis d'être l'auteur spirituel et méchant du quatrain contre Compreignac, pourrait bien avoir composé cette réponse. Cet échange poétique et amical eut lieu entre 1666 et 1668. Le vers « Enfin père de douze enfans » indique l'auteur de la première pièce, Philippe Daurée, dont le douzième enfant naquit en 1666 et le treizième en 1668.

De son mariage, Florimont d'Allot eut deux fils et trois filles : Silvestre, mort à Casal; François (2), marié à Marie de

(1) Nous devons la communication de ces deux badinages rimés, à M. Daurée de Prades qui s'intéresse si vivement à tout ce qui est Agenais, Qu'il trouve ici l'expression de nos remerciements.

(2) François d'Allot fut poursuivi, en 1699, pour usurpation de noblesse, et, condamné en 1700, à 2.000 livres d'amende. Il se défendit en produisant ses titres de famille, mais la condamnation fut maintenue, par arrêt de l'Intendant de Bordeaux de la Bourdonnaie, parce qu'il n'avait pas apporté de titres justificatifs depuis 1560, conformément à la déclaration du roi. Quel-

Maleprade, qui n'eut pas d'enfants; Anne, mariée à Armand de Sevin, Marie à François de Mucy, Foy à Jean de Rangouse, sieur de Beauregard. François étant mort sans enfant, la descendance du colonel d'Allot tomba en quenouille.

Le second, fils de Laurent d'Allot, François dut mourir jeune. Anne-Christine, dont il est question dans l'historiette de Tallemant des Réaux, avait eu peut-être pour marraine la duchesse de Savoie, Anne-Christine de France, dont elle portait le nom. Elle se maria avec noble Silvestre de Raymond de Folmont, seigneur de Limbert et de Sistels dont elle n'eut que des filles.

Le colonel d'Allot avait eu trois frères : Florimont, François, Robert. Madame la comtesse de Raymond nous dit que Florimond fut prêtre. De François on ne sait rien. Quant à Robert, *les Réflexions singulières sur la coutume d'Agen* (1), nous racontent des choses curieuses.

« Cette ville d'Agen en a produit un exemple singulier en la personne du sieur Lатуке d'Alot, lequel estant devenu amoureux d'une fille nommée Lyonne Fabre demoiselle de la dame de Ranse, femme de M. de Ranse pour lors Procureur général en la Chambre de l'Edit de Guyenne, du depuis Conseiller d'Estat et Intendant de justice en Roussillon et en Catalogne, il la pressa si vivement par ses persuasions et ses caresses qu'enfin la bonté et la douceur de son naturel dementit son nom, Elle ne fut nullement sauvage, ny cruelle pour luy. Luy ayant donné sa foy et promis mariage, s'estant sous ce prétexte apparent et speciex (sic) prevalu de son esprit; ce fut sa première conquête, après laquelle elle luy abandonna son corps; s'estant logéz ensemble, et dans une mesme maison ils eurent deux filles et un enfant de leur copulation, après quoi le sieur de la Tuque ayant abandonné et changé de climat pendant quelque année, s'estant retourné en ce país il trouva moyen de se colloquer en mariage avec la demoiselle de Lafont de Clerac, demoiselle de condition et de qualité, riche party. Lyonne

ques-unes des raisons de cet arrêt me paraissent un peu faibles. *Arch. de la maison de Sevin*. Cette sentence dut être révisée, puisque François d'Hallot figure sur l'*Estat de la noblesse de la Sénéchaussée d'Agenois en 1717*, (*Rev. de l'Agenais*, 1885, p. 39).

(1) *Réflexions singulières sur l'ancienne coutume de la ville d'Agen*, par messire Jacques Ducros, avocat au Parlement. — Agen, Jean Gayau, 1665, p. 150. — M. J. Amblard, dans sa thèse *De la Séduction*, Paris, A. Rousseau, 1908, p. 43, a reproduit ce même paragraphe.

Fabre en ayant esté advertie forme opposition, fait procez contre le s^r de la Tuque, l'instance duquel ayant esté évoquée au Conseil et renvoyée au Parlement de Grenoble; enfin après une longue playdoirie intervint arrest le 24 juillet de l'an 1655 par lequel l'appel comme d'abus interjetté par Fabre sur le mariage du s^r de la Tuque avec la damoiselle de Lafont, fut mis au néant sans amande; et fait droit de celuy que le s^r Dalot avoit interjetté, tant des sentences de l'official d'Agenois, que de l'Auditeur de Bourdeaux, fut dit y avoir abus en ce qu'ils avoient ordonné, qu'il habiteroit maritalement avec Fabre, sans qu'il leur eut paru de proclamations des bans, ny dispense d'iceux, ny de benediction nuptiale, contre les conciles et constitutions canoniques, édits et ordonnances royaux. Attant déclara n'y avoir eu mariage valable; adjugea neanmoins à Fabre la somme de 12,000 livres pour tous dommages et intérêt, avec dépens, fut ordonné que le s^r Dalot, jusques à l'effectif payement de cette somme, tiendrait prisons closes, et faisant droit de l'intervention de Marie et Françoise Dalot, provenuës de cette cohabitation leur frère estant décédé, elles furent attendu la bonne foy, déclarées filles naturelles et légitimes du s^r Dalot. A faire réflexion sur cet arrest, il en resulte trois choses bien importantes : la première que le mariage contracté avec la demoiselle de Lafont, notwithstanding le premier prétendu par Lyonne Fabre, fut confirmé; la deuxième que par ce qu'il n'y avoit point eu proclamations ny anonces, dispense, ny benediction nuptiale. Le premier fut condamné. La troisième la foy publique légitima ces filles, quoy qu'il n'y eut point de mariage. »

De Lyonne Fabre, Robert d'Allot avait eu, donc, deux filles et un fils, mort en bas âge; de Marguerite de Laffont, il eut six enfants : Pierre et Florimont, morts tous les deux sans postérité; Elie-Joseph, Marguerite, morte sans enfant en 1737, Rose, mariée à Antoine Sirvent de Saint-Avit, capitaine, Marie, mariée, le 26 décembre 1696, à André du Pouy, seigneur de Bonnegarde.

Elie-Joseph, dernier des enfants mâles, se maria avec Suzanne de Salomon, le 17 juin 1695. Il testa le 4 février 1706 et mourut l'année suivante sans postérité. Ainsi disparut cette famille d'Allot, venue de Normandie en Agenais, au xvi^e siècle.

R. MARBOUTIN.

MÉLANGES D'HAGIOGRAPHIE AGENAISE

I. — Le Martyrologe ms. de la Collégiale Saint-Caprais (1)

Mes recherches sur les origines chrétiennes de notre diocèse m'ont obligé à fréquenter chez nos vieux et excellents chroniqueurs; leurs audiences, je l'avoue de suite, ont toujours été fort intéressantes, sinon fructueuses. Une place à part, et très honorable, doit être faite au critique, si finement averti, qu'est le chanoine Argenton; certains jugements, que je ne qualifierai que de sommaires, m'avaient bien quelque peu indisposé à son endroit; mais cette fâcheuse impression ne devait pas résister à un commerce quotidien. A lire cette

(1) L'étude présente n'est que la première partie de mes *Mélanges d'Hagiographie Agenaise*, qui comprendront : II. Etude critique sur la *Passio S. Vincentii Aginnensis*. — III Etude critique sur la *Passio S. S. Fidis et Caprasii*. — IV. Etude sur les vies et passions de S^r Albert, S. Antoine de Lyaroles, S^r Bazeille, S^r Livrade, S. Maurin, S. S. Prime et Félicien. Pour mener à heureuse fin une telle œuvre, j'ai dû avoir recours à l'aide et aux bons offices d'autrui. M. Henri Omont, conservateur du département des mss. de la Bibliothèque Nationale, s'est toujours prêté, avec une obligeante grâce, à la collation de nombreux textes. M. Albert Maire, bibliothécaire à l'Université de Paris (Sorbonne), n'a jamais cessé de me fournir diligemment les renseignements demandés. M. le chanoine Durengues a bien voulu non seulement lire mon travail, mais encore le patronner, après l'avoir rendu plus digne des lecteurs par ses judicieux conseils. Mes chers amis Et. Ducasse, Cazenave, Dupuy ont transcrit pour moi pages après pages. Que tous veuillent bien trouver ici, les uns l'assurance de ma profonde gratitude, les autres l'expression de mon plus cordial merci !

LISTE DES PRINCIPALES ABRÉVIATIONS :

AA. SS.	= Acta Sanctorum... Anvers, 1643-1902.
Anal. Boll.	= Analecta Bollandiana... Bruxelles, 1882-1906.
B.	= Martyrologe de Bède, avec les sigles additionnels pour désigner les manuscrits suivants :
	B, Barberianus, xiv, 19.
	C, S. Cyriaci in via Lata, F, 85.
	D, Divionensis, H, 410.
	V, Basilicae S. Petri in Vaticano, H, 68.

écriture fine, serrée, il est difficile de ne pas se laisser captiver par elle, difficile aussi de ne pas admirer tant de patiente érudition et de refuser sa reconnaissance à cet historien, qui a sauvé de l'oubli et de la destruction, en leur donnant asile dans ses cahiers, tant de documents de première valeur que Boudon de Saint-Amans qualifiait d'inappréciables.

C'est un de ces documents que je livre aujourd'hui au public; il est extrait des *Preuves des Essais sur l'histoire de l'Agenais* (1) et a trait au martyrologe manuscrit de la collégiale S. Caprais d'Agen. Le martyrologe ms. a disparu et sa perte est certainement définitive (2); en écrivain sagace, Argenton en a copié d'assez longs passages pour nous rendre la perte moins sensible; l'essentiel a été ainsi conservé, je veux dire : tout ce qui intéresse nos saints locaux.

-
- F. ou Fl. = Martyrologe de Florus de Lyon, avec les sigles :
M, Mâcon.
C, Clermont-Ferrand.
B, Boulogne-Lyon.
E, T, Epternach et Toul.
S, Sainte-Croix, Embrun.
- M. H. = Martyrologe hiéronymien, avec les sigles :
B, Bernensis, 289.
C, Corbeiense, Paris. Lat. 12410.
E, Epternacensis, Par. lat. 10837.
F, Fuldensis, Viennens. 49.
G, Gellonense Breviarium, Par. lat. 12048.
L, Lucensis, Bibl. publ. 428.
M, S. Marci Florent. 673.
R, Richenoviense breviarium, Bibl. publ. Turicensis, 28.
V, Vallumbrosa, Florent. 331.
W, Wissenburgensis, 23.
- PFl. = Pseudo-Florus, c'est le martyrologe publié par les Bollandistes dans les AA. SS. de Mars. II avec les sigles :
A, Arras.
L, Saint-Lambert de Liessies.
T, Saint-Martin de Tournai.
- Rev. Bén. = Revue Bénédictine.
- Rev. H. et L. R. = Revue d'Histoire et de Littérature religieuse.

(1) *Preuves...* (pièces 2 et 140). Le ms. d'Argenton se trouve aux Archives départementales de Lot-et-Garonne.

(2) Il a dû être brûlé pendant la Révolution en 1793. Cf. *Recueil de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen*, t. XI, 2^e série, pp. 325-326.

Aussi bien, aux Etudes sur nos saints, j'ai cru bon de donner comme préface cette notice, que je diviserai de la sorte .

- I. Description du ms.; son contenu.
- II. Extraits martyrologiques du ms.
- III. Ses sources : sa provenance.
- IV. Sa date de composition.
- V. Son importance au point de vue hagiographique (1).

I. — *Description du martyrologe agenais : son contenu* (2).

Le martyrologe occupait les 65 premières pages du manuscrit (3); il était d'une écriture pleine et assez belle, moins belle cependant que celle du Nécrologe, « qui ressemble en vérité à l'impression ». Il commençait — détail à retenir — au 24 décembre pour finir au 23 du même mois; le nom de S. Caprais était écrit en plus gros caractères que celui des autres saints; il donnait « exclusivement encore à tout autre saint » — et cela intriguait Argenton et Labrunie —, la qualité de *Patris nostri* à S. Athnase, à S. Arsène, à S. Hilarion, à S. Pacôme (4). Pas de notice pour la fête de la *Commémoration des morts*. Il n'y était pas question non plus de la dédicace de l'église collégiale ni au 4 décembre, ni ailleurs, « quoique sous cette date (du 4 décembre) on y ait ajouté le nom de S. Barbe au bas de la page (5). » Nombreuses étaient

(1) Le ms. qu'Argenton avait sous les yeux, contenait, outre le martyrologe, un *Nécrologe* et un *Cartulaire*, ce dernier très important pour l'histoire profane. Je publierai plus tard *Nécrologe* et *Cartulaire* avec le *Calendrier* ms. de l'église Cathédrale (pièce n° 1 des preuves).

(2) Argenton, *Preuves*... pp. 120-121.

(3) Une feuille manquait, lorsqu'Argenton l'a vu, « en sorte, dit-il, qu'il n'y a rien depuis le 12 août jusqu'au 19. »

(4) Le mémoire parle en outre de S. Grégoire de Nazianze, mais par erreur sans doute. car c'est S. Grégoire de Néocésarée qui possède cette qualification, empruntée à Bède et par Bède au *Synaxaire de Constantinople*; le copiste du martyrologe agenais a dû mal déchiffrer l'original, à moins que ce ne soit une distraction ou un *lapsus calami* d'Argenton. Aussi bien, je laisserai de côté cette mention de S. Grégoire.

(5) La dédicace de l'église collégiale était fixée à la veille des nones de décembre; la preuve en est encore écrite sur les murs de cette église, au-

en effet, les additions au bas des pages, à la marge et à la fin du manuscrit, et toutes de seconde main; parmi ces mentions Argenton relève celles de deux saints modernes : S. Dominique et S. François d'Assise.

II. — *Extraits du martyrologe* (1).

Je les collationnerai dans un ordre autre que celui suivi par Argenton; il les a disséminés çà et là, en cours d'ouvrage (2); pour plus de clarté je les grouperai tous dans l'ordre du calendrier liturgique.

Pour rendre aussi plus patentes les dépendances de notre martyrologe et en bien marquer les emprunts, j'userai des permissions accordées par la critique historique et je restituerai les textes négligés par notre vieux chroniqueur, mais soulignés par lui : je fais allusion aux notices des saints Athanase, Arsène, Hilarion et Pacôme. Nous avons vu, en effet, qu'Argenton s'était contenté de se demander seulement pour quelles raisons le copiste de la collégiale qualifiait chacun de ces saints de *Patris nostri*. Certain de la solidité des preuves, apportées au paragraphe suivant pour marquer les sources du martyrologe agenais (3), je crois pouvoir combler ces lacunes, en tirant les notices des saints orientaux du manuscrit, source du nôtre, et en les reproduisant telles quelles; je les mettrai d'ailleurs entre crochets. J'agirai de même pour les additions marginales de S. Dominique, S. François d'Assise et de S. Barbe, qui seront de plus écrites en italique.

XV Kal. Februarii... S. Liberate virginis.

jourd'hui la cathédrale, à la gauche du chœur; une pierre porte cette légende : *II nonas decembris dedicacio ecclesie ejusdem*. Labénazie, Saint-Amans, de Crazannes, Barrère veulent cette pierre très antique; or la forme des lettres, la conjugaison de N avec A prenant la forme d'un M, tout indique le XII s..

(1) *Preuves...* pièce 2, p. 4; pièce 140, pp. 120-121.

(2) *Mêmes références.*

(3) Cf. paragr. III. *Sources du martyrologe*, pp. 228-239.

V Kal. Aprilis... Apud urbem Cabilonensem, depositio S. Guntramni Regis, qui ita se spiritualibus orationibus mancipavit, ut relictis seculi pompis, thesanros suos ecclesiis et pauperibus erogavit.

[VI non Maii... Natalis sancti patris nostri Athanasii, Alexandrine urbis episcopi et confessoris, qui multa Arrianorum perpressus insidiis, quadragesimo et sexto anno sacerdotii sui, post multos agones multasque paciencie coronas, quievit in pace.]

[II id. Maii... Sancti patris nostri Pacomii, qui, cum esset factus apostolice gratie insignis fundatorque Egypti cenobiorum, scripsit monachorum regulas quas, angelo dictante didicerat.]

VII Kal. Maii... Civitate Agenno, natale S. Fedarii, episcopi et confessoris.

V. id. Junii... In galliis, civitate Agenno, passio S. Vincentii levite et martyris.

[XIV Kal. Augusti... Sancti patris nostri Arsenii, de quo in verbis seniorum refertur, quia, propter redundancy lacrimarum tergendam, sudarium semper in sinu vel in manu habuerit.]

[Nonas Augusti... *Eodem die, sancti Dominici confessoris.*]

V Kal. Septembris... In Africa, depositio sancti Augustini episcopi, qui primo de sua civitate propter barbaros in Sardiniam translatus, nuper a Rege Longobardorum Ticinis (1) translatus et honorifice sepultus est.

[IV Non. Octobris... *It. sancti Francisci, confessoris.*

Pridie nonas octobris... civitate Agenno, natale S. Fidis virginis et martyris, cujus exemplo Caprasius ad agonem martyrii animatus est. *Natale beatorum martyrum Primi et Feliciani qui, cum memorata Fide, pro Christo certantes, agonem suum impleverunt, colla submittentes* (2).

XVII Kal. Novembris. Sancti Dulcidii, episcopi et confessoris.

(1) Labrunie, ne parvenant pas à lire le mot, met en note « Pavie ».

(2). Tout le *natale* des S. S. Prime et Félicien est en marge et d'une autre main.

XIII Kal. Novembris... In Gallis, civitate Agenno, sancti CAPRASII martyris, qui cum rabiem persecutionis declinans, lateret in spelunca, tandem animatus est ad tolerantiam passionum, ad aream certaminis properavit et palman martyrii fortiter dimicando promeruit.

[XII Kal. Nov.. sancti patris nostri Hylarionis, cujus vita Iheronimus virtutibus plenam scribit.]

[Prid. Non. Dec... *sancte Barbare virginis et martyris* (1)].

VII Kal. Decembris. In territorio agennensi, natale S Maurini, martyris et levitæ, qui cum a Valduano in carcere reclusus fuisset, custodibus carceris assistentibus, angelica voce, audientibus cunctis, est consolatus. Statim innumera-bilis populus hec audiens, ad fidem Christi conversus, una martyrium cum ipso accipere meruerunt. Ipse vero, ense capite truncato, martyr occubuit. Mulier elephantino morbo percussa, caput rediens ad corpus (!) (2), sana effecta est; et, ut refertur, alie quoque plures virtutes, ubi corpus humatum jacet, semper Nomino cooperante non desunt.

III. — *Les sources du martyrologe : sa provenance.*

Avec la description du martyrologe ms. et les notices précédentes finissent les bonnes pages d'Argenton, commentées par Labrunie. Il me sera bien permis, pour donner plus d'intérêt à un document déjà précieux par lui-même, de pousser plus avant le travail du judicieux historien et de le compléter par des recherches et des observations personnelles.

Et d'abord quelles sont les sources du martyrologe agenais ? Avant de répondre à cette question, grosse de consé-

(1) Cette mention a été empruntée au martyrologe de S. Just de Lyon, double de celui de S. Jean. Cf. p. 232, note 3.

(2) La passion de S. Maurin contient une scène de céphalophorie; visiblement, le rédacteur local de cette notice — car S. Maurin, S^r Livrade S. Phébade, S. Dulcide ne sont pas mentionnés dans le martyrologe-type, et leurs notices sont donc indigènes, — le rédacteur local, dis-je, raccorde laborieusement et maladroitement des éléments de phrases que la passion lui offre.

quences, nous allons faire une rapide excursion à travers les martyrologes (1).

Le premier en date est le martyrologe hiéronymien (M. H.) (2). Je n'ai pas à rentrer ici dans les détails de son origine; avec M. Achelis je crois qu'il fut, dès sa plus ancienne forme aujourd'hui perdue, rédigé vers le milieu du v^e siècle (3) en Italie (4), à Aquilée (5); les principaux documents utilisés pour sa composition seraient la *Depositio martyrum* (D. M.) (6), le martyrologe carthaginois (M K) (7) et le martyrologe syriaque (M S) (8). Qu'il me suffise de rappeler qu'il arriva en Gaule vers la fin du v^e siècle (9).

De suite, il y reçoit des additions pour être approprié aux villes ou aux régions dans lesquelles il est mis en usage (10).

(1) Je ne relèverai que les notices de trois saints du martyrologe agenais : S. Vincent, S^r Foy et S. Caprais; le travail de confrontation et de recherches de sources que je vais essayer de faire pour ces trois Saints locaux, aurait pu comprendre toutes les autres mentions du martyrologe ms., mais les développements en auraient été exagérés sans rendre mes conclusions plus fermes.

(2) Le M. H. a été publié par Rossi-Duchesne, *Acta SS. nov.* tome II (il en a été fait un tirage à part, c'est ce dernier que j'utilise) et *An. Boll.* t. xv, p. 271; XVI, p. 177; XVII, pp. 421-447; XX, pp. 241-245. Cf. sur les martyrologes en général, H. Delehaye; *Le témoignage des mart.* *An. Boll.* XXVI, p. 80 et sq.

(3) Au temps de Xyste III (432-440) d'après une conjecture de Harnack (*Theol. Litter. Zeitung*, 1888, p. 350); certainement après la mort de S. Paulin de Nole (431). Cf. *Rev. H et L. R.* tome II, p. 438.

(4) Duchesne, op. cit. *Proleg.* p. XLVII; Krusch, *Neues Archiv.* XX (1895) p. 473.

(5) Achelis, *Die Martyrologien....* Berlin, 1900. Rectifier avec *An. Bol.* 1900, p. 441.

(6) La DM est le calendrier romain, constitué sous Miltiade (311-314), puis, après des additions et des modifications successives, rédigé vers l'an 422 sous la forme où l'a connu le compilateur italien.

(7) Le MK est une compilation des tables, dont les catholiques d'Afrique se servirent au IV^e et au V^e siècle dans leurs luttes contre les Donatistes; il représente donc plus que le calendrier de Carthage.

(8) Le MS. (V^e s.), publié par Wright, n'est qu'un résumé, fort incomplet d'ailleurs, d'un martyrologe grec, rédigé au IV^e siècle, à Nicomédie, avec l'aide des calendriers des églises orientales et des ouvrages d'Eusèbe.

(9) Grégoire de Tours, que Duchesne appelle « *curiosissimus harum rerum scriptor* », l'a connu et utilisé dès son arrivée. Dans la recension italienne ? Je ne serais pas éloigné de penser qu'il a connu plutôt la version gallicane, ce qui fixerait l'arrivée de l'archétype du MH au second tiers du VI^e siècle, entre 540 et 560.

(10) D. Chapman, *Rev. Bén.* XX, pp. 285-313; Duchesne, op. cit. pp. XL-XLIII.

Arles (avant 543), Lyon (après 552), Auxerre sont les lieux les plus anciens de ses résidences (1). Vers 593 (2), il part d'Auxerre, contenant les mentions de Ste Foy et de S. Caprais (pas de S. Vincent), telles qu'elles sont données par l'exemplaire d'*Epternach* (710) (3) :

Pridie non. oct. Gall civi agenna nt. scae Fedis (4).

XIII K. no... In gall civi agno Caprasi.

Bourges avait gardé aussi une copie du martyrologe auxerrois; après de nombreuses additions au texte primitif, cette copie fit souche; un exemplaire en fut envoyé, vers 750, au monastère de Saint-Avold à Metz (5). C'est là que nous trouvons la première notice de S. Vincent :

V id. Junii... Et in galleis civit. Aginno loco. pompeiaco. passio sancti Vincenti martyr.

(1) C'est à Auxerre que le M. H. se grossit considérablement d'apports nouveaux, si bien que la recension gallicane porte le nom de recension auxerroise.

(2) L'exemplaire, qui d'Auxerre passa par Autun en Grande-Bretagne et de là dans le Luxembourg n'avait pas encore le nom du roi Gontran (+593), ni même celui de S^{te} Radegonde (+587).

(3) Le M. H. E. (ms. lat. 10837 B. N.) est, en effet, le témoin le plus antique de la recension gallicane, (nous n'avons pas le texte original d'Auxerre). Sans doute, il date du début du VIII^e s., mais il représente ce qu'était l'hieronymien en Gaule entre 580 et 600. (Cf Duchesne, op. cit. p. VIII; id. p. XLIV et sq.) *L'Epternacensis* suit donc de très près, 20 ans au plus, la version-type perdue; et nous pouvons avec raison voir en lui, à l'exception de quelques additions de saints anglais et de fêtes napolitaines rapportées de Campanie par S. Adrien de Cantorbéry (Cf. *Rev. Bén.* XIII, p. 481), le double fidèle du martyrologe auxerrois. Avec raison aussi, nous pouvons faire figurer les deux saints agenais, mentionnés dans l'*Epternacensis*, avec les saints de Lyon, de Vienne, d'Arles et d'Auxerre — apport de la rédaction primitive, — dans les colonnes de la copie, qui a servi d'original à E.

(4) Je reconstitue de la sorte le texte du ms. d'Epternach qui est ainsi rédigé : *Pridie non. oct. Gall civi genua scae felicis*.

Le copiste de E a mal lu; l'*n* et l'*u* ont été confondus par lui; le *d* a été pris pour un *l*, et *fedis* est devenu sous sa plume *Felicis* : (Les corruptions des noms de villes ou de saints par des lectures bizarres sont nombreuses. Cf. Baudot. Le martyrologe, pp. 25-27). D'ailleurs les versions, qui dépendent du M. H. E. portent toutes *agenno* ou *agenna* et *Fedis*. Cette mauvaise lecture prouve bien à sa façon ce que nous disions dans la note précédente : que les mentions de S^{te} Foy et de S. Caprais ne sont pas propres à E et que celui-ci les emprunte à une copie — celle d'Autun — du martyrologe d'Auxerre.

(5) C'est le ms. 289 de la bibliothèque de Berne (Bernensis). Sur le M. H. B. Cf. Duchesne, op. cit. pp. IX-X, XLII-XLIV.

Pridie non. oct... In gall. civit. Agenno. natale sce Fedis, martyr.

XIII Kal. Nov... In Gall. civit. Agenno. Sci. Caprasi mar.

Comme le martyrologe Hiéronymien est le produit de superpositions continues et n'est l'œuvre ni d'un auteur, ni d'un rédacteur, mais de besoins liturgiques, particuliers à certaines églises, nous allons retrouver ces mêmes notices dans les mss. de la troisième famille du M. H. représentée par le Codex de *Corbie* (av. 756) (1) et celui de *Wissembourg* (vers 772) (2) :

Corb. maj.

V id. Jun... In Gallia pompeiaco passio S. Vincentii martyris.

Prid. non oct... civit. Agenno, nat. scae fidis virginis et martyris.

XIII Kal. nov... Civit. Agenno sci Caprasi mar.

Cod. Wissenb.

V id. Jun... et in gall. pompeiac mar. Primi et Feliciani (les SS. Prime et Félicien ont glissé d'une ligne et pris la place de S. Vincent).

XIII Kl. nov... in gall. civit. Agenno sci Caprasi mar.

Le *Brevarium Gellonense* (av. 795) (3) donne seulement :

XIII K. no... Caprasi... mar. (4).

(1) Le *Corbeienne majus*, codex Paris-lat-12410 (apud Luc d'Achery, *Spicilegium*, in-4° tome IV, p. 617 sqq., préface pp. 14-18) est du XII^e s. Mais le manque d'annotations propres aux recensions de la famille de Fontenelle, annotations qui ont fait corps avec le texte primitif entre 756 et 772, prouve que le *Corb. maj.* a échappé au mouvement profondément neustrien et le situe av. 756. G. Rossi, *op. cit.* p. XIII.

(2) Le *Martyrologium Wissenburgense*, codex guelferbytanus inter Wissenb. 23 (apud Duchesne-Rossi, *Mart. Hier.*) est de 772 et représente l'état premier des mss. de la recension de Fontenelle, caractérisée par les additions relatives à l'abbaye de ce nom. G. Rossi, *op. cit.*, pp. XV-XVII; Duchesne, p. XLIII. Ce martyrologe a comme dérivés les ms. L, M, V que nous retrouverons plus loin, p. 235.

(3) C'est le ms. lat. 12048 B. N. Apud d'Achery, *spicilegium*, ed. in-fol. tom. II, p. 25 et sq. Sur ce ms. cf. Léopold Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 80. Sollerius, *Act. SS. fun. om. vii*, pp. II, III.

(4) Le texte complet de G est : *Caprasi neonis mas*. Ce *neonis* est une mau-

Pour suivre l'ordre chronologique — celui de la formation des martyrologes — je laisse de côté les autres témoins du M. H.; je les interrogerai de nouveau tout-à-l'heure.

Bède est muet. Cependant — et la remarque aura son utilité — un ms. de Bède du ix^e siècle (1) a, comme additions de première main, les mentions de S^{te} Foy et de S. Caprais :

II Non. oct... Natale sanctae Fidis virginis et martyris Agenno.

XIII Kal. nov... Natale sancti Caprasi martyris Aginno civitate.

De la même époque (806-820) est le *Martyrologe lyonnais* du ms. lat. 3879 B. N. (2); il reproduit le texte du *Bernensis* à un mot près (rien pour S^{te} Foy).

V Id. Jun. In Galliis, civitate Aginno, Pompeiaco, sancti Vincentii martyris.

XIII Kal. nov. In Galliis, civitate Agenno, sancti Caprasii martyris.

Après 830, Florus, recension M. représentée par le ms. lat. 925 de Bologne (3), contient aussi un texte dépendant du

vaise lecture, faite aussi, au même jour, par F à *eulich*; elle est due à un enjambement de mots. Saint Néon, mentionné au XVI Kal-feb, est inscrit de nouveau, dans certains martyrologes, au XIII Kal. nov. Le *Scriptor* de G a intercalé *Neonis* dans la mention de Saint-Caprais.

(1) C'est le ms. lat. 313 des fonds *Ottoboni*, au Vatican, apud Delisle, *Bibl. de l'Ecole des chartes*, XXXVII, pp. 483-485 et *Mémoire sur d'anc. sacram. in mém. Acad. Insc et Belles-Lettres*, XXXII, pp. 149-150, 372-388; Cf. aussi D. Quentin, *Martyrologes historiques*, pp. 24-26. Avec Ebner (*Iter Italicum*, p. 389 et note) je le crois de la 1^{re} moitié du ix^e s. Contre Quentin je le rattacherais après Papebroch (*Act. SS. Mar.* II, p. 67) à l'église de Bourges; toutes les mentions parisiennes sont le fait d'additions postérieures. Les deux mentions de nos saints sont-elles dues à un passage du ms. à Agen ? Probablement. Ou bien sont-elles allées d'Agen à Bourges ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, le ms. 313 de Bède est un témoin de la tradition agenaise au ix^e siècle.

(2) Apud Quentin, op. cit. pp. 136-221. Ce ms. est très important pour l'étude des passions de nos saints; les sources qu'il m'a fournies sont de premier jet.

(3) Ce ms. de la Bibliothèque de l'Université de Bologne provient de la cathédrale de Lyon, dont il contient le nécrologe. Le ms. est de 272 feuillets. Le martyrologe y occupe les ff. 26 v.-117 r. *Incip.*, VIII Kal. Jan. *Vigilia natalis Domini... Desin.*, Kl. Jan. *Et apud Nichomediam, sanctorum martyrum viginti*. Il date, par l'écriture, du second quart du xiii^e s.; mais il n'est qu'une copie d'un exemplaire semblable, exécuté un siècle plus tôt, aux frais d'un

M. H. B., mais considérablement augmenté (1) :

V Id. Jun... *In Galliis, civitate Agenno, Pompeiaco, passio sancti Vincencii levite et martyris* (2).

II Non. Oct... *In Galliis, civitate Agenno, natale sancte Fidis, virginis et martyris, cujus exemplo beatus Caprasius ad agonem martyrii animatus est.*

XIII Kal. nov... *In Galliis, civitate Agenno, sancti Caprasii martyris, qui, cum rabiem persecutionis declinans, late-*

prêtre nommé Etienne, figurant au nécrologe, le 30 octobre, avant l'obit de l'archevêque Héraclius de Montboissies, mort en 1163; l'original est donc du XII^e s. et dépend, comme les ratures et les grattages en font foi, d'un texte plus ancien, tel qu'il circulait, dans les régions voisines de Lyon, de ville en ville, de collégiale en collégiale, de monastère à monastère. Le martyrologe de la cathédrale de Lyon, présentement à Bologne, (c'est le B de Florus), a été publié en entier par Condamin et Vanel : *Martyrologe de la sainte Eglise de Lyon*. Lyon-Paris, 1902.

(1) Ici se pose un problème littéraire très ardu et complexe : quel est, dans les mss. d'Adon et d'Usuard, qui nous disent avoir utilisé les diverses recensions de Florus, le travail propre au diacre lyonnais, et quel est l'apport des deux derniers martyrologistes ? D. Quentin consacre à la solution de ce problème le chapitre V de son important ouvrage : les *Martyrologiques historiques* (Cf en particulier le parag. IV dudit chapitre). Grâce à ses patients efforts nous sommes aujourd'hui arrivés à démêler en partie le texte original de Florus. Mais, parce que les mss. qui nous ont conservé ce texte (Cf. p. 237 de la présente étude, note 3) doivent beaucoup à la main d'Adon et surtout d'Usuard, je trouve que les pages de Quentin ne peuvent pas être considérées comme définitives; il a trop donné à Florus de ce qui appartient à Adon et ne s'est pas assez servi d'Usuard pour retrouver l'archétype du « premier Florus », à qui le bénédictin de S. Germain-des-Près est redevable des meilleures de ses leçons. Je citerai, comme exemple d'attribution un peu large et preste, la notice de S. Caprais. On aura remarqué tout ce que le martyrologe de Lyon-Bologne ajoute au texte de notre martyrologe ms; celui-ci est plutôt sobre : celui-là diffus de toute la prolixité d'Adon. En présence d'additions si démesurées, qui ne cadrent pas avec la version du « premier livre » de Florus, Usuard laisse, comme en beaucoup d'autres notices, la leçon d'Adon pour celle du martyrologiste lyonnais. C'est le texte du ms. de la collégiale. Avec nous l'on verra donc dans le martyrologe de Florus l'archétype de la copie, source de notre martyrologe agenais, car, contre D. Quentin, je tiens le texte d'Usuard pour seul conforme à l'original de Florus. Et l'on comprendra pourquoi, malgré certaines influences adoniennes, j'ai pris le ms 925 comme source du nôtre; il représente dans son ensemble, à travers les corrections d'Usuard, l'état du ms. de Florus, qui a servi de source immédiate à notre martyrologe; ce ms. était très approchant du ms. de Lyon-Bologne; il a disparu; le ms. 925 a été conservé. Il me fallait une version pour comparer; j'ai choisi la plus ressemblante.

(2) Je souligne les notices du ms. 925 pour montrer, dès maintenant, les dépendances de notre martyrologe d'avec celui de Lyon ou plutôt de l'une de ses copies, peut-être de sa source.

ret in spelunca, audiens beatam Fidem virginem pro Christo fortiter agonizare, animatus ad tolerantiam passionum, oravit ad Dominum, ut si pro certo cum dignum gloria martyrii judicaret, ex lapide spelunce illius aqua limpidissima emanaret, quod cum Dominus continuo prestitisset, ille securus ad aream certaminis properavit et palmam martyrii fortiter dimicando promeruit (1).

Au ix^e siècle encore, le Pseudo-Florus (2) nous offre un texte intéressant, mais il est impossible de découvrir dans les trois manuscrits A, L, T, le texte primitif, si capricieuses parfois sont les additions ou particularités locales; leur témoignage en est amoindri d'autant (3).

V Id. Jun. A, T... Aginno, passio S. Vincentii martyris, qui leviticae stolæ candore micans, pro amore Christi martyrium adeptus, magnis saepissime virtutibus fulget. [L om.]

II Non. oct. A, L, T... In Aginno S. Fidis martyris. [T addit : sociorumque ejus Caprasii, Primi et Feliciani (4).]

XIII Kal. nov. A, L, T... In Aginno, S. Caprasii martyris.

(1) C'est dans ce même ms. 925 que nous trouvons telles quelles les notices des saints orientaux et celles de S. Augustin et des saints modernes (ces derniers en marge) : V. Kal. Aprilis... *Apud urbem Cabilonensem, depositio S. Guntramni regis*, etc.; VI non. mai... *natalis sancti patris nostri Athanasii*, etc.; II id. mai... *sancti patris nostri Pacomii*, etc.; KIII Kal. Aug... *sancti patris nostri Arsenii* etc.; Non. Aug. *Eodem die, S. Dominici, confessoris*. V Kal. sept... *In Africa, depositio sancti Augustini episcopi*, etc. Je pourrais allonger la liste et les citations; ce seraient tous les saints de notre martyrologe ms. avec leurs notices (pp. 226-228) que je transcrirais de nouveau à cette place.

(2) Les Bollandistes l'ont publié (*Act. SS. Mart. II*, p. VIII et sqq.) d'après les manuscrits A, L, T, sous les noms de Bède-Florus; le texte n'appartient ni à un ni à l'autre. B, C, D, V sont bien des témoins de Bède, mais combien développés. Sur le Pseudo-Florus, Cf. Quentin, *op. cit.* pp. 132 136.

(3) Impossible aussi de fixer une date aux trois manuscrits d'Arras, de S. Lambert de Liessies et de S. Martin de Tournai; les trois copies que nous en avons (celle de A est du xiii^e-xiv^e s.), ne rendent pas la chose plus aisée; heureusement que le ms. 4208 B. N. (ix^e s.), dépendant du même exemplaire-type, les situe en datant en gros l'original.

(4) Les additions au texte original vont s'échelonnant du ix^e au xiv^e s. A quelle époque fixer l'addition de T concernant le groupe des compagnons de martyre de S^r Foy ? Les passions de la 2^{me} famille (car je distinguerai 2 familles de mss. dans les textes des passions de S^r Foy et S. Caprais) sont du x^e s.; je crois pouvoir dater l'addition de T du x^e s. (in fine), au plus tard du xi^e.

Le *Brevarium Richenoviense* (1), composé avant 842, donne les versions suivantes :

V Id. Jun... In Galliis, civitate Agenna, passio, sci Vincentii.

Prid. non. oct... In Gallia, civitate Aginno, Fidis martyris.

XIII Kal. nov... In Aginno civitate, sci Caprasii martyris.

Entre 850-859, Adon (2) copie Florus avec les additions de nos manuscrits les plus avancés. Après 875, Usuard (3) abrège et complète à la fois le texte de l'édition *princeps* du martyrologe adonien. Au x^e siècle, Notker (4) cite Adon sans retouches.

Vers la fin du x^e siècle, le compilateur du *Barberianus*, ms. XIV, 19 de la *Bibliot. Barberini*, aujourd'hui à la Vaticane (5), est des plus laconiques.

V Id. Jun... Et Vincentii martyris.

II Non. oct... In Aginno sanctæ Fidis virginis.

XIII Kal. nov... In Galliis, in Aginno, passio S. Caprasii martyris.

Le fragment (xi^e s.) du ms. lat. 5256 B. N. (6), exemplaire du *Parvum Romanum*, donne simplement :

Pridie non. oct... Sancte Fidis virginis.

XIII Kal. nov... In Galliis, civitate Aginno, sancti Caprasii martiris.

Les recensions L, M, V du *Codex Wissenburgensis* (7) ne sont guère plus caractéristiques :

(Toutes les trois ont laissé tomber la notice de S. Vincent pour mettre à sa place celle des SS. Prime et Félicien).

(1) *Acta ss. Jun.* tome vii, p. 5-15; *Anal. Boll.* xv, p. 271.

(2) P. L. de Migne, tome cxxiii, col. 143-436.

(3) *Acta ss. Jun.* tome vi, sur le ms. 13745, publié par D. Boullart P. L. t. cxxiii, col. 587, cf. A. Longnon, *notice sur le plus ancien obituaire de l'Abbaye de S. Germain-des-Près*; A. Molinier, *obituaire de la province de Sens*, 1 (1902) p. 241. Cf. aussi ce que nous avons dit p. 15, note 1.

(4) Ms. 456 de Saint-Gall, *apud* Canisius, *Lectiones antiquæ*, vi, 761.

(5) C'est le B de Bède-Florus des Bollandistes, *Acta ss. mart.* t. ii.

(6) Ce ms. du xiii^e s. provient de la cathédrale de Carcassonne.

(7) Les trois recensions de Lucques (L), de S. Marc de Florence (M) et de Vallombreuse (V) vont de la fin du xi^e s. au commencement du xiii^e. Rossi-Duchesne, *op. cit.* pp. XXVII-XXIV. J'omets à dessein les leçons de quelques mss. (v. g. le ms. lat. 5287, *nouv. acq. lat.* 1584, ms. 12751 B. N. — Je

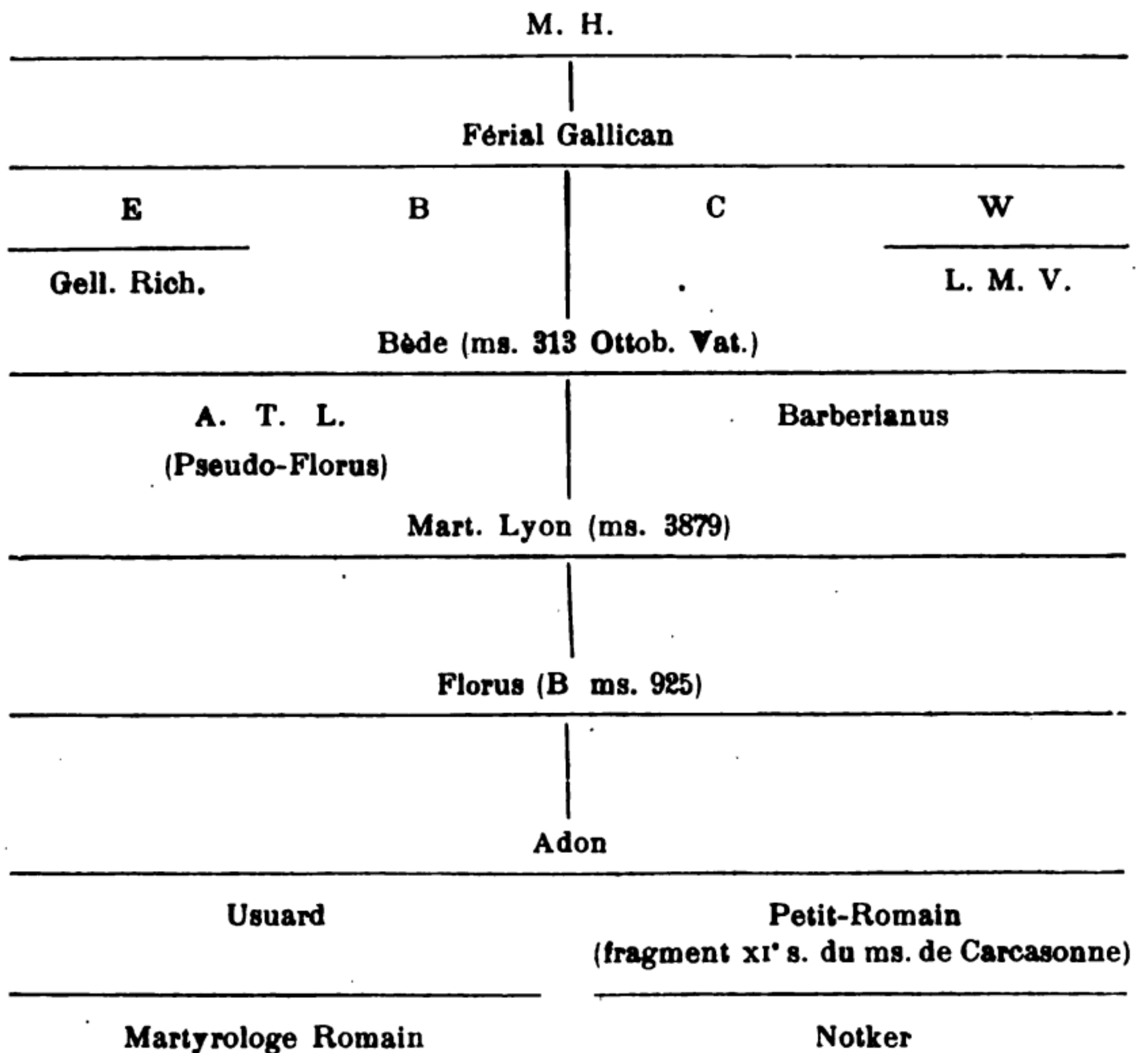
V Id. Jun... L, M, V., et in Gallia Pompeiae (L. M. popeiac) martyris (L. M.) Primi et Feliciani.

Pridie non. oct... et in gall. civit. Agenno (V. Aginno) natale scae (L. sancti, V. S.) Fidis mar.

XIII Kal. nov... In Gall. civit. Agenno sci Caprasi mar.

Nous arrivons ainsi au xvi^e s. et au Martyrologe romain, dont le texte, relatif à nos saints, est, à l'exception d'un mot, celui de Florus, augmenté d'Usuard.

Pour rendre plus sensible la succession des divers martyrologes et plus clairs leurs mutuels rapports dans les notices que je viens de relever, je représenterai rapports et successions par le *stemma* suivant :



n'aurais fait que multiplier des doublets et des martyrologes en dehors de la ligne Bède-Usuard (ils ne rentrent pas dans le cadre de mon travail et ne sont d'aucune utilité pour moi dans la recherche des sources du martyrologe agenais).

Après ce long et un peu fastidieux relevé, il nous sera facile de trouver les sources, déjà entrevues, de notre martyrologe agenais.

Le M. H. E. est en dehors de sa ligne. De même les autres révisions C, W, L, M, V. Bède a bien fourni les notices des saints orientaux (Athanasie, Pacôme, etc.), extraites du *Synaxaire de Constantinople* (1), ainsi que la notice de S. Augustin, doublet de sa *Chronique* (2); mais elles sont venues jusqu'à nous par l'intermédiaire de Florus (ms. B); le *Barberianus* des Bollandistes est un texte mélangé et tardif; le ms. 313 du Vatican dépend de la tradition locale. Les mss. A, T, L (Pseudo-Florus), Adon, Petit-Romain, Notker, le martyrologe romain sont des textes, qui ne s'originent pas aux mêmes sources, ou qui, grossis postérieurement, ne sont plus que des témoins de second ordre.

Seul, le *Bernensis* est dans la ligne directe — avec le martyrologe lyonnais —, mais il n'est pas une source immédiate. Comme les mentions de Bède, les siennes ont été données immédiatement au copiste-rédacteur de la collégiale agenaise par Florus (ms. 925 de Bologne). Le ms. de la Cathédrale de Lyon, dans une de ses copies, est donc la source originale de notre martyrologe.

Et non seulement ce sont les mêmes textes; ce sont encore, dans les deux mss., même manière de commencer l'année au 24 décembre, même façon de dater, mêmes additions, mêmes virgules (3). Lorsque j'aurai ajouté que les sources du martyrologe lyonnais : v. y. Eusèbe, S. Augustin, S. Grégoire le Grand, Bède, Grégoire de Tours, Isidore de Séville, ont donné certains de leurs ouvrages à la bibliothèque manus-

(1) Edit. Delahaye, *Acta SS. nov. Propyl.*

(2) *Chronique* de Bède, n° 593.

(3) Mêmes qualifications de *Patris nostri* aux saints orientaux, spécialement honorés dans les monastères. Ces qualifications, nous l'avons dit plus haut, intriguaient fort Argenton et Labrunie. (Auparavant, elles avaient fait déraisonner Sauveur.) On en aperçoit maintenant les raisons; elles sont très simples. De l'une des copies du Florus de la cathédrale lyonnaise le copiste agenais a transcrit servilement dans son martyrologe les mentions des dits saints. Et, s'il respecte le *Nostri*, c'est bien aussi, je pense, pour une raison; elle est toute trouvée, si l'on accepte nos vues de la note 2, *in fine*, p. 238.

crite de notre collégiale (1), il me semble que les preuves d'une telle origine seront surabondantes.

Cette recension de Florus sera venue à Agen par Mauzac (2), centre de vie intellectuelle important, comme nous le verrons; l'abbaye était en étroites relations avec notre ville (3); nos saints, S. Caprais en particulier, y étaient en grande dévotion (4). Pourquoi? Je ne fais aucun crédit aux prétendus voyages de Calminius, fondateur de l'abbaye, tels qu'ils nous sont relatés et connus. Je constate le fait du culte rendu à nos saints et des relations suivies entre Agen et Mauzac pour asseoir solidement ma thèse et en tirer, dans

(1) *Preuves...* n° 47. *Inventarium librorum*, p. 26.

(2) Florus était fort répandu dans son exemplaire-type non seulement dans le Lyonnais, mais encore dans le Mâconnais (*ms. Lat. 5254 B. N. Saint-Pierre de Mâcon*), les Hautes-Alpes (*ms. lat. 5554 B. N. Embrun*), la Suisse romande (*ms. addit. 22495, Musée Britannique. Cf. 215. Chevalier, Bull de Valence*, x, p. 168), particulièrement dans le Velay et en Auvergne (*ms. lat. 9085 B. N. Notre-Dame de Clermont*); une ligne passant par Le Puy, Gap, Genève, Mâcon, Clermont, représente exactement la zone d'influence du célèbre diacre de Lyon. Lorsqu'on sait, en outre, en quelle haute estime était tenu le martyrologe de Florus par les Bénédictins et quel usage ils en faisaient dans leurs offices (3 mss. de Florus sur 7 proviennent d'abbayes bénédictines), l'on ne sera pas étonné d'en trouver une copie au monastère de Mauzac, peu étonné aussi du voyage de la recension lyonnaise d'Auvergne en Agenais, surtout si la Collégiale S. Caprais était alors un monastère soumis à la règle de S. Benoît. Et je le croirais sans peine. Les relations entre Agen et Mauzac, les nombreux saints du calendrier bénédictin fêtés au chœur (l'ancien bréviaire, plus encore que le martyrologe, s'étend sur eux, v. g. offices de S. Benoît, de la Translation de ses reliques, de S^r Scholas-tique, de S. Placide, de S. Maur, etc...), l'étroite dépendance avec Moissac, semblent bien indiquer que le monastère, dont parle en 961 le testament de Raymond d'Aquitaine et de Gothie, est un monastère bénédictin. Au XII^e siècle, il passa à la règle des chanoines réguliers de S. Augustin (c'est ce qui explique peut-être la présence de la passion de Saint-Vincent d'Agen à Bodec). Vers le XIII^e, il devint une collégiale de chanoines sans vie commune.

(3) Nous relèverons ces relations intellectuelles lors de l'étude de nos passions; elles sont reconnues par les Bollandistes, *Acta ss. oct. tome viii (comment-prævius n° 28)*.

(4) Dans le *ms. de Clermont (9085 B. N.)* je lis au xv Kal. sept. *Arvernts, Monasterio Maiziaco, dedicatio basilicæ sancti caprasii martyris*. (En retour, les moines de Mauzac avaient propagé chez nous la dévotion à certains saints de leur calendrier). Il est bien compris que cette qualification de *martyris* laisse pour compte — même à la *Gallia christiana* — les hautes fantaisies qu'on a essayé de prendre au sérieux pour faire de S. Caprais, abbé de Lérins, le patron du monastère de Mauzac. Il y a des légendes qui ont la vie longue.

la dernière partie de mon travail, les conséquences qui en découlent.

IV. — *Date de composition du martyrologe.*

Il y a d'abord une date extrême, celle de 1262, époque de l'inventaire de la bibliothèque de la Collégiale. Je lis, en effet, dans le *Cartulaire*, qui suit le *Nécrologe* : « An. 1262. Inventarium... item liber qui dicitur *martyrologium totius anni*. » Avant cette époque notre martyrologe ms., qui précède le *Nécrologe* et le *Cartulaire*, fut substitué à cet ancien *martyrologium*, lequel, hors d'usage, avait été déposé à la sacristie avec le reste de la bibliothèque.

Nous pouvons reculer encore la date. J'ai fait remarquer en son lieu les additions des saints modernes, comme S. Dominique et S. François d'Assise; or S. Dominique fut élevé sur les autels en 1234 et S. François d'Assise en 1228; en marge, d'une écriture cursive et plus récente, une seconde main a ajouté alors les mentions des deux saints. Cela porterait déjà la date de composition de notre ms. aux premières années du ^{xiii}^e siècle (1).

Je crois pouvoir la pousser plus bas. Le *Nécrologe* a un obit de 1292 et commence au 1^{er} janvier; or nous savons qu'à la fin du ^{xiii}^e s., le style de Noël perdit de sa faveur en Aquitaine (2); de plus une fondation de Jean Gerlandi, mort évêque d'Agen en 1291, dont l'instrumentum est du 8 février 1315 (3), est déjà au bas de la page et par addition, ainsi que toutes les fêtes et les obits de ce siècle. Moins ancien que le martyrologe (4), le *Nécrologe* est donc de la fin du ^{xiii}^e s.

(1) C'était l'opinion d'Argenton; « l'écriture de ce ms. me paraît être du ^{xiii}^e s. » *Preuves...* p. 120.

(2) Cf. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 16 et sqq.

(3) *Cartulaire*, fol. 76. *Preuves...* p. 122.

(4) Les caractères du *Nécrologe* étaient plus pleins et plus beaux; l'année commençait au 1^{er} janvier; les obits du ^{xiv}^e s. sont au bas des pages et par addition; la fête de S^{te} Barbe est passée dans le corps du *Nécrologe*, alors qu'elle n'était annoncée qu'en marge dans le martyrologe. Argenton d'ailleurs, qui les avait l'un et l'autre sous les yeux, affirme l'antériorité de ce dernier.

ou du commencement du xiv^e. Je supposerais volontiers avec Labrunie (1) que, la multitude des additions l'ayant rendu peu propre à la récitation de l'office ou mis en désaccord avec le bréviaire qu'on récitait au chœur et où l'on insérait fréquemment des offices nouveaux, le martyrologe fut mis à son tour hors d'usage; on copia alors à la fin le *Nécrologe* et les titres qui concernaient le temporel de l'église. Si mon hypothèse est fondée, il faudra reporter encore plus arrière la date où le martyrologe a été transcrit de celui de Lyon; en 50 ans, en effet, les additions n'auraient pas été si encombrantes; je placerais facilement la date de composition à la fin du xii^e siècle. A cette époque le style de Noël était fort répandu chez nous et nous donnerions par ce recul un laps de temps suffisant pour permettre des additions multipliées. Il serait vraiment hasarde d'assigner à la rédaction du ms. une époque plus lointaine.

Il n'est pas défendu cependant de conjecturer qu'une copie de B, envoyée d'Auvergne en Agenais vers le xi^e s. (2), ait été la source du *martyrologium totius anni* de l'inventaire de 1262; à la fin du xii^e s., à cause de son ancienneté et de nombreuses notes marginales, il aurait été remplacé, comme je le disais au début de ce paragraphe, par le martyrologe ms., dont j'écris, lequel ne serait conséquemment que la reproduction intégrale du texte primitif et des additions, passées dans le corps de l'ouvrage, du vieux martyrologe inventorié. La conjecture renforcerait son témoignage. Mais, en histoire, il faut préférer le terrain ferme aux conjectures; je préfère donc m'en tenir aux précédentes conclusions.

(1) *Preuves...* p. 120.

(2) Je rappelle que le fond de B est du xii^e s., fond emprunté à l'archétype de Florus, se garnissant peu à peu d'une certaine quantité de variantes locales pendant ses multiples pérégrinations et connu à Mauzac dans un *texte semblable à celui qui devrait servir d'original au ms. 925* (Lyon-Bologne) *et au ms. 9085 B. N.* (Clermont); le ms. de Clermont, peu différent, est du xi^e s., et le ms. 925 est, dans la teneur de son texte, antérieur au ms. de Clermont. Leur commun original serait donc du x^e siècle.

V. — *Importance du martyrologe ms. au point de vue hagiographique* (1).

Si j'ai tenu à donner comme préface à mes études critiques sur les passions de nos saints agenais ce simple mémoire sur le martyrologe ms. de notre ancienne collégiale, la raison en est que ce travail d'approche nous aidera à poser certains jalons, à fixer quelques dates.

Nous avons vu que vers 593 le M. H. en partant d'Auxerre (2), avait les mentions de S^{te} Foy (3) et de S. Caprais; leurs passions étaient donc composées à cette époque (1).

(1) Sur le témoignage des martyrologes en général, cf. Delehaye, *Anal. Bolland.* loc. cit., p. 99.

(2) Vouloir ranger, en effet, les deux notices parmi les additions propres à l'*Epternacensis* et les faire ajouter à ce texte pendant le vi^e s., alors que les passions de nos saints auraient franchi les murs du monastère de Saint-Willibrord, me paraît une gageure.

(3) Si l'on accepte ma lecture de la page 230, note 4.

(4) Car le M. H. se réfère à des passions et leur emprunte évidemment des détails sur les saints. Cf. Rossi, *op. cit.*, pp. XI, XLVI; Achelis, *Die Martyrologien...* ch. V en entier (M. A. y traite très sensément des passions et de leurs relations avec le M. H.). Je suis en parfait accord avec cet auteur pour donner comme sources au M. H. non seulement les calendriers à simple nomenclature, mais encore les actes des martyrs et autres écrits historiques; Achelis en fournit 68 exemples; je pourrais en apporter moi-même 27 autres. Une étude attentive des diverses recensions du M. H. conduit bien facilement à cette conclusion : que les premières versions étaient plus complètes que les versions actuelles; elles contenaient de larges extraits de passions qui, avec les noms des martyrs, fournissaient de nombreux détails historiques et topographiques. L'abondance des noms mentionnés, des circonstances multiples des martyres, gêna vite les compilateurs d'époque plus récente; à la lettre, ceux-ci pouvaient dire après le Pseudo-Jérôme : « Amputato fastidio, unus pro omnibus sufficiat libellus ascriptus »; ils ne retinrent que l'indispensable, nous laissant ainsi des listes sèches et arides, sans vie. Deux documents du vi^e siècle appuient notre thèse : c'est d'abord un passage du ch. 2 du « *De institutione divinarum litterarum* » de Cassiodore (+ 562) : « Passiones martyrum legite constanter, quas inter alia in epistola S. Hieronymi ad Chromatium et Heliodorum destinata procul dubio reperietis, qui per totum orbem terrarum floruerunt, ut sancta invitatio vos provocans ad coelestia regna perducatur. » C'est en second lieu, la lettre écrite en 598 par Grégoire le Grand à Eulogius, évêque d'Alexandrie; ce dernier lui ayant demandé les actes des martyrs d'Eusèbe de Césarée, Grégoire répondit : « Nos autem paene omnium martyrum distinctis per dies singulos passionibus collecta in uno codice nomina habemus atque cotidianis diebus in eorum veneratione

La passion la plus ancienne (non originale) de S. Vincent (1) est aussi du vi^e siècle; mais elle était si récente (avant 590) que les compilateurs du martyrologe auxerrois n'eurent pas le temps ou les moyens d'en prendre connaissance avant le départ du texte primitif (c'est ce qui explique le silence de E); elle ne devait être utilisée que par le rédacteur du *Bernensis* (3). B (vers 750), C (après 756), W (après 772) témoignent à leur tour de l'existence de nos trois passions.

On a pu constater en outre que tous les martyrologes jus-

missarum sollemnia agimus... Sed haec »habere vos beatissimos credere » (Ep. viii, 28. P. L. LXXVII, C. 930). D'ailleurs, nous avons, aujourd'hui encore, des recensions témoins de ce que devaient être les versions gènes; le martyrologe syriaque et les fragments de l'église d'Afrique, ainsi que la recension de Lorsh et les martyrologes historiques, nous donnent une idée assez exacte de ce qu'était le martyrologe hiéronymien primitif. Les versions actuelles témoignent elles-mêmes à leur façon : leurs nombreux « *et reliqua* » ou « *quorum gesta habentur* » prouvent que leurs rédacteurs-compilateurs ont eu sous les yeux des documents plus étendus, passions de Cassiodore ou de Grégoire le Grand ou nomenclatures de saints avec des extraits de passions dans le genre du MS, MR et MHL. Je me réserve de revenir plus longuement sur ce sujet, si important pour la chronologie de la littérature hagiographique.

(1) En dehors de la passion originale perdue, je distinguerai deux passions de S. Vincent : la passion A, représentée par les manuscrits de Bodec et d'Utrecht, — la passion B, dont le texte le meilleur nous a été conservé dans un manuscrit de Namur (ms. 53, xiii^e s.); les deux textes que j'ai découverts à Paris (ms. 5306 B. N.) et à Toulouse (ms. 479, bibliot. de la ville) ne nous donnent cette dernière version que dans un état tout à fait défectueux, qui les rendent inutilisables pour une étude sérieuse et qui néanmoins, — parce que reproduits par Bernard Gui, Bosquet (*Hist. eccl. gall. lib. IV, cap. xix, p. 171*) et les rédacteurs des propres agenais — ont accrédité des légendes invraisemblables et déterminé des identifications ou des restitutions de noms de lieu quelque peu arbitraires.

(3) Il y a une autre hypothèse non moins plausible pour expliquer le silence de l'*Epternacensis*; elle a ma préférence. Nous avons vu que *Rich.* dépend avec *Gel.* de l'E. (cf. mon *stemma* de la page 236). Or *Rich.* a la mention de S. Vincent. Donc le texte primitif de la recension gallicane, source commune de *Rich.*, *Gel.* et E, devait avoir la notice de notre saint. La copie de cette recension originale, qui parvint à Epternach, était plus ou moins complète; la notice de S. V. faisant défaut, le *scriptor* l'a omise. (Il se peut aussi que la dite copie était complète, mais que la plume du compilateur ait dédaigné de transcrire le nom d'un saint, qui intéressait peu son monastère). *Gel.* confirme mon hypothèse; il ne mentionne, en effet, que S. Caprais; avons-nous le droit d'en conclure que S^r Foy n'avait pas les honneurs des colonnes du M. H. Gallican ? C'est E, cette fois, qui protesterait. Son silence au sujet de S. V. n'est donc pas concluant pour affirmer que le S. Agenais était absent du martyrologe gallican type. Je crois personnellement à sa présence dans les colonnes de ce dernier, à Auxerre.

qu'à celui de Florus reproduisent le texte du *Bernensis*, qui est l'équivalent, comme témoin, de C et de W. Florus — et notre martyrologe ms. en est une copie — a, dès le premier tiers du ix^e siècle, pour S^{te} Foy et S. Caprais, une notice plus développée; les détails en sont empruntés à de nouvelles passions, où les S. S. *Prime et Félicien* ne figuraient pas, mais où S. Caprais était donné comme le compagnon de martyr de S^{te} Foy. D. Quentin (1) croirait volontiers que les deux notices dérivent d'un texte maintenant perdu. Non; la source de Florus pour S^{te} Foy et S. Caprais est la passion, connue d'Adon et dont le texte le plus proche nous a été conservé dans le mss. de Paris (*B. N. 5301 et 5288*) et de Montpellier (*Ecole de Méd. H, 152*) (2). Le texte de cette passion n'a donc pas été rédigé après 830. Pas avant 806; le martyrologe lyonnais du ms. lat. 3879, qui se rattache étroitement comme le ms. 925 de Bologne à l'Auvergne et à la région du Velay, ne l'a pas utilisé; le travail de compilation et de fusion ne s'est donc fait qu'après 806, date de composition dudit martyrologe (1). Et, comme la passion de S. Vincent a servi aussi pour le prologue de la passion de S^{te} Foy et de S. Caprais, il faut en conséquence, puisqu'elle est antérieure à celle-ci, la placer avant 806, à la fin du viii^e siècle ou au commencement du ix^e (2).

Le texte primitif du martyrologe ms. de la Collégiale n'a pas, comme on l'a vu plus haut, la mention des S. S. *Prime*

(1) Quentin, *Martyrologes historiques*, p. 262. Cf. cependant p. 262 note 8.

(2) Même version dans six autres manuscrits, entre autres le ms. 193 (fol. 292 v.) de Chartres (xi^e s.), qui me servira pour établir le texte de la première passion composite. Les huit mss. forment ce que j'appellerai la première famille des passions composites de S^{te} Foy et S. Caprais.

(3) Cette compilation connut vite de profonds remaniements dès le début du x^e siècle; un nouveau prologue d'une longueur démesurée vint, avec le martyr des SS. *Prime et Félicien*, s'ajouter au texte des passions-1^{re} famille. Ce second travail nous a été conservé dans les mss. de Conques, Clermont, Namur, Milan, Schlestadt, Trèves, Utrecht, etc. C'est ma deuxième famille des passions agenaises.

(4) Elle-même doit son titre et son prologue — en partie — au passionnaire de Silos; Isidore de Séville et les chroniqueurs du vi^e s. ont donné au rédacteur les idées générales pour habiller le schéma de l'épisode de Guetarius, suggéré par Grégoire de Tours. Or toutes ces œuvres sont les sources des mss. 3879 et 925.

et Félicien; elle n'a été ajoutée que plus tard et en marge (1).

J'ai souligné, en son lieu, que le nom de S. Caprais était en plus gros caractères que celui des autres saints du calendrier.

On a remarqué enfin le silence du même martyrologe sur S^{ts} Alberte et S. Antoine de Lyaroles (2). Je retiens pour ma III^e Etude les notices de S^{ts} Livrade (3) et de S. Maurin (4).

★★

Après la lecture de ce modeste essai, l'on voudra bien, je pense, ratifier le jugement que je portais sur le manuscrit de la Collégiale et apprécier à sa juste valeur le document conservé par Argenton. OEuvre de la fin du XII^e siècle ou du commencement du XIII^e, le martyrologe agenais est un témoin de la recension primitive de Florus; il nous fait saisir sur le vif les relations intellectuelles et liturgiques entre Mauzac et Agen; il nous renseigne sur nos traditions locales à la fin du moyen-âge; il nous permet de fixer, dès maintenant, les dates extrêmes de la composition de nos passions (les passions séparées de S^{ts} Foy et de S. C., avant 593; la passion A de S. Vincent, avant 590; la passion B du même saint entre 750-806; la première rédaction de la passion refondue de S^{ts} F. et de S. C., entre 806-830). Les pages qui vont suivre confirmeront en tous points celles-ci.

P. S. — J'avais mis la dernière main à mon travail, lors-

(1) Au XIV^e s., lors de la fondation de Pierre Martini. *Cartul. fol. 85 v.*

(2) On trouve le nom et l'office de S. Antoine pour la première fois dans l'*Antiphonaire de S. Caprais* (XIV^e s.) tome III, p. 824.

(3) Ne pas oublier que le martyrologe ms. porte : *S. Liberatae virginis* (pas *martyris*) et marque sa fête au 28 janvier, jour de la fête de S^{ts} Libérate de Côme, vierge.

(4) J'indiquerai simplement ici les dépendances de la notice du saint — et de sa passion — d'avec les passions de S. Victor de Marseille, des SS. Victor et Coronata, etc... mêmes éléments constitutifs, mêmes tortures, mêmes miracles, mêmes conversions. Eutychius, le nom du père, est fourni par la passion de S. Victor de Marseille; Alabanna, le nom de la mère, est tirée d'un calendrier dont une copie manuscrite se trouve présentement à la Bibliothèque de Saint-Marc de Venise.

que ma plume a été arrêtée dans l'*Histoire ecclésiastique* manuscrite de Labénazie par certains passages qui ne m'avaient pas frappé lors d'une première lecture; ce sont quatre extraits relevés par lui dans le martyrologe agenais dont j'écris. Voici d'abord le *natale* de S. Pacôme que j'ai restitué p. 238 d'après le ms. 925 de Florus : « *Natale sancti patris nostri Pacomii qui cum esset factus apostolica gratia insignis fundatorque Egypti cœnobiorum, scripsit monachorum regulas quas, angelo dictante, didicerat.* Ma restitution était donc bonne et mon hypothèse n'en est plus une. Il en est de même pour le *natale* de S. Athanase. Quant aux deux autres mentions de S. Benoît et de S. Caprais de Lérins, transcrites toujours par Labénazie du ms. de la Collégiale, elles reproduisent mot pour mot le texte du martyrologe que j'ai donné comme source du nôtre. Je ne pouvais désirer un meilleur *confirmatur*.

J.-F. ANGÉLY.

(A suivre.)

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LACÉPÈDE

PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE
PRÉSIDENT DU SÉNAT
ET GRAND CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR SOUS L'EMPIRE

(Suite ¹)

XII

La propriété d'Epinay-sur-Seine était modeste. Elle consistait en une villa et un jardin. L'habitation, située auprès de la route qui conduit de Saint-Denis à Enghien, précédée de vastes communs bordant une courte avenue, ne comprenait qu'un étage couronné de mansardes. Elle offrait au solitaire, et à sa famille, le refuge et la paix qu'il ambitionnait. Son luxe principal et unique lui était donné par son parc, garni de beaux arbres, orné de fleurs. Lacépède y organisa sa vie nouvelle. Il avait alors soixante ans sonnés. Malgré la fatigue du passé, malgré la tristesse de ses souvenirs et l'angoisse qu'il éprouvait en voyant auprès de lui sa belle-fille dépérir comme l'avait fait jadis sa femme disparue, il gardait intacte toute la vigueur de son robuste tempérament. Il ne reprit point son enseignement, et se contenta d'assister aux réunions que tenaient entre eux les professeurs ses collègues, notamment à celles où l'on votait sur des questions d'importance. Il n'accepta point davantage, malgré la proposition qui lui en fut faite, d'abandonner sa retraite d'Epinay pour occuper au Muséum même l'ancien appartement de Buffon. Il avait pris la résolution de se cloîtrer dans son travail, loin du monde : rien ne put l'en détourner.

La première Restauration l'avait nommé pair de France. La seconde, après son exclusion de la Chambre haute, le réintégra pourtant quelques années plus tard. Malgré ce retour, il vivait effacé et ne cherchait point à se mettre en

(1) Voir numéro de mars-avril 1919.

évidence. Il s'enfermait avec ses livres et ses notes. La mort de sa belle-lille, survenue en 1822, acheva de le confiner chez lui. Il resta donc à l'écart jusqu'à son dernier jour.

Sa production scientifique, pendant cette période, n'est pas considérable. Elle se borne à un court mémoire sur les Cétacés du Japon, décrits d'après des estampes venues de ce pays, que M. Abel de Rémusat avait communiquées au Muséum. Ce travail date de 1818. Lu à l'Académie des sciences, il fut inséré ensuite dans le tome IV des *Mémoires du Muséum*. En revanche, sa production historique et philosophique est beaucoup mieux fournie. Mais Lacépède n'y vint pas de suite. Il semble que l'écroulement, autour de lui, des hommes et des choses qu'il avait aimés, ait brisé, pour un temps, la continuité de pensées qu'exigeait la rédaction de ses documents accumulés. Son goût d'écrire et sa complexion laborieuse l'entraînèrent alors de façon curieuse : il publia des romans.

Ceux-ci ne diffèrent guère, ni par le ton, ni par l'intrigue, de ceux qui connaissaient alors la vogue du public. On y trouve des rapt, des séquestrations, des rencontres imprévues, des reconnaissances inopinées, des fourbes et des traîtres, des bons ermites et des paysans honnêtes. Les histoires de brigandages y succèdent aux tableaux de la paix des champs et du bonheur familial. Les vieux châteaux à souterrains, les sépulcres dans des chapelles écartées, les forêts inaccessibles, donnent un cadre imaginaire aux péripéties les plus émouvantes. Lacépède introduit toutefois, dans les fictions qu'il raconte, plusieurs traits exacts. Le nom d'Ellival, donné à son héros, est l'anagramme de son propre nom familial : de la Ville. Certains épisodes sont tirés des souvenirs de sa propre vie, de celle de sa femme ou de ses proches. Il décrit longuement la Provence et les environs d'Hyères qu'il avait habités. Ces accents d'autobiographie s'associent intimement aux événements inventés.

Le premier de ces ouvrages d'imagination, *Ellival et Caroline*, parut en 1816. Ses deux volumes exposent le récit d'amours contrariées, qui, finalement, reçoivent leur récom-

pense dans un mariage. Le second, en trois tomes, donne une suite au précédent. Ayant pour titre *Charles d'Ellival et Alphonsine de Florentino*, publié en 1817, il raconte l'enfance misérable de deux riches héritiers, le frère et la sœur, que des parents cupides et criminels persécutent en vain pour ravir leur fortune. Lacépède annonça même, à cette époque, la publication prochaine de deux autres romans, « Edmond et Blanche », « Montalbe et Angélique ». Ceux-ci sont restés inédits; soit que leur auteur, après les avoir préparés, ne les ait pas écrits; soit qu'il n'ait pas voulu, les ayant rédigés, les livrer à l'impression. Dès cette date, en effet, il s'était ressaisi et remis à sa véritable tâche. Il ne l'abandonna plus.

CHAPITRE IV

La Personnalité de Lacépède.

I

« La sensibilité fait tout notre génie ». Cette citation, tirée de la *Métromanie* de Piron, placée comme épigraphe, par Lacépède lui-même en tête d'une œuvre de sa jeunesse, la *Poétique de la Musique*, et au début de deux ouvrages littéraires du seuil de sa vieillesse, est un aveu. Elle explique un caractère et une vie.

Sensible, Lacépède l'était jusqu'à l'exagération. Toujours prêt à accueillir des impressions nouvelles, à les goûter, à les ajouter à celles qui composaient déjà son monde intérieur, il l'était d'autant plus qu'il s'appliquait à ne le point paraître. Il portait en lui-même une riche floraison d'idées, qu'il s'ingéniait à augmenter, et dont il s'attachait à ne rien laisser voir, sauf dans ses écrits. Il se réservait pour elles, et passait dans la vie, discret et distant en apparence, passionné et ardent en réalité. Toute cette ardeur accumulée s'est épanchée dans les ouvrages qu'il a rédigés sans arrêt sa vie durant.

Il eut une carrière fortement remplie. Physicien, naturaliste,

compositeur de musique, historien, moraliste, administrateur, homme d'Etat, il paraît avoir tenté de goûter à tout, sans jamais se fixer sur rien. Cela n'est vraiment qu'une apparence. Les événements seuls, et les péripéties d'une époque féconde en changements, ont fait de son existence une étoffe aussi diaprée. Lui-même n'a eu qu'un seul sentiment, qui l'a guidé, l'a pris dès son enfance pour ne le quitter qu'à la mort, et l'a poussé à s'avancer ainsi sur plusieurs routes : l'amour de la nature, avec celui de l'humanité.

II

Désireux d'émotions intellectuelles, et toujours prêt à les rechercher comme à les savourer, il les demandait à la nature, poussé par un sentiment complexe, où la curiosité du savant s'associait à l'aspiration du philosophe, et se laissait souvent conduire par elle. Il ne s'arrêtait point dès que cette curiosité se trouvait satisfaite; il exigeait davantage. S'étant penché pour ses investigations, il se redressait toujours pour contempler de haut ses propres découvertes.

Son œuvre entière est faite de ces travaux minutieux d'étude ou d'érudition, et de ces envolées au delà des faits. Ceux-là lui préparaient celles-ci, et, dans son for intérieur, n'avaient d'utilité qu'à les préparer, qu'à lui procurer les moyens de se mieux rassasier en contemplant davantage : jouissance d'esprit la plus intense, mais souvent la plus décevante, si la réalité ne réussit point à remplir le cadre forgé par l'imagination.

Lacépède était un contemplatif. Dès son enfance, souvent solitaire, que l'amour d'une mère n'avait ni distrait ni égayé, il passait des heures entières à regarder au loin, à écouter les voix et les bruits, à recueillir mille impressions diverses, où il n'eut ensuite qu'à puiser. Sa pensée s'amplifiait au contact des choses; elle les ordonnait, les assemblait, les disposait, reflétait la nature, s'attachait à la représenter dans l'espace comme dans le temps. Son œuvre en a acquis son caractère personnel et original; d'autant mieux qu'il s'ingéniait à matérialiser sa

perception, à la rendre sensible aux autres comme il la rendait à lui-même. Pour mieux suivre les faits dans la durée, tantôt il place son lecteur sur un sommet d'où l'on domine, tantôt il arrête pour lui le cours des astres, tantôt il évoque, en raccourci, les périodes de l'histoire de la vie. Penseur puissant, enclin parfois à s'égarer parmi ses rêves, il corrigeait ce défaut par sa précision visuelle et par sa pénétration aiguë, qui le ramenaient à la réalité. Il ne perdit jamais pied.

III

Une vie intérieure aussi riche a son contrepoids nécessaire dans le renoncement aux choses extérieures. On ne saurait se dépenser en tout. L'existence privée de Lacépède fut celle d'un ascète. Il avait dans son cabinet, et garda toujours chez lui, le portrait de saint François de Sales. Ce tableau lui venait de famille, ayant été donné à l'un de ses ancêtres par le saint lui-même. Cette image de l'ancien évêque de Genève, ami de saint Vincent de Paul, l'un des écrivains les plus réputés du *xvii^e* siècle, l'inspirait, lui parlait d'exemple. Il voulut vivre comme lui, et le fit.

Sa règle domestique était d'une simplicité extrême. Il dormait peu, mangeait avec frugalité, ne faisait qu'un repas par jour, ne buvait que de l'eau. Il se couchait tard, veillait pour travailler, et se levait de bonne heure pour reprendre sa tâche. Comme trois ou quatre heures de sommeil lui suffisaient, il travaillait au lit, composait et retenait de mémoire, puis écrivait ou dictait à son lever.

Une vie si bien réglée, si peu dépensière pour elle-même s'accordait avec un entier désintéressement de tout ce qui concerne l'argent. Fils de famille, il employa une partie de son patrimoine à la publication de ses premiers ouvrages. Professeur au Muséum sous le Directoire, quand les finances du pays ne pouvaient toujours subvenir aux besoins des services publics, il contribua de ses ressources à l'entretien de sa chaire. Plus tard, grand chancelier de la Légion d'honneur, il

fit face aux premières dépenses avec sa modique fortune personnelle. Dès qu'il reçut un traitement approprié à sa fonction, il en affecta la majeure part à des dons charitables, ne voulant recevoir en retour aucune restitution, sous le prétexte qu'« il ne prêtait jamais ». La conclusion en fut qu'il mourut presque pauvre, après avoir manié des millions et administré une institution des plus riches. Il consacra toutes ces richesses à l'ordre lui-même, y compris son traitement, et sortit de là comme il était entré.

Une telle abnégation de soi, jointe à une supériorité si évidente dans les choses de l'esprit et de l'usage des hommes, était faite pour impressionner, surtout à l'époque où il vivait. Parmi ses contemporains, il comptait, comme toujours, des amis, des indifférents, des ennemis. Ceux-ci n'ont jamais blâmé que l'homme public, et point l'homme privé, qui a toujours retenu les louanges et l'estime. Ses qualités lui attirèrent Napoléon, et le lui attachèrent, malgré des désaccords sur lesquels Lacépède, amicalement, donnait son avis en toute intégrité. Cette indépendance dans le conseil, et cette règle de faire abstraction de soi ensuite pour considérer seulement le bien public et la parole donnée, contribuèrent à l'élever en influence comme en autorité. Un monarque absolu ne trouve pas aisément, dans son entourage, un dévouement d'un alliage aussi pur. L'Empereur, l'ayant rencontré, voulut le garder, et, l'ayant pu garder, voulut l'employer et l'honorer selon son mérite.

C'est à ce concours de qualités intimes et de circonstances extérieures que Lacépède dut d'occuper les plus hautes fonctions de l'Etat. Lui qui fuyait le faste, qui s'éloignait du monde, qui vivait dans ses pensées et ses souvenirs, il occupa des charges pompeuses et enviées. A cette époque brillante de panache, de batailles, de spectacles, il marchait au premier rang, avec son petit habit, sa frugalité, sa chasteté, son pacifisme humanitaire. Il vécut comme un anachorète auprès d'une cour luxueuse et parée, et pourtant n'y semblait jamais déplacé quand il y venait, tellement sa supériorité l'imposait à tous.

IV

Si Lacépède fut un ascète pour lui-même, et parce que cette existence lui convenait, il ne chercha pas plus à faire école qu'à blâmer ceux qui n'agissaient pas comme lui. Il fréquentait volontiers chez ses amis, et n'évitait que les fêtes ou les plaisirs. Il n'avait rien d'un misanthrope, ne faisait nulle profession de détester l'humanité; loin de là, sa simplicité se montrait accueillante et affable. Il eut, de son vivant, une réputation de courtoisie et de politesse que les mémoires du temps mentionnent avec quelque malice, tellement cette urbanité inlassable, ainsi exercée envers tous, petits et grands, semblait excessive parfois.

Ceci ne saurait surprendre. Lacépède avait à ce penchant une double raison : son inclination personnelle et son éducation. Par bonté d'âme, il se montrait accueillant, ne refusait jamais sa porte, écoutait toutes les sollicitations et tâchait de les satisfaire si elles étaient acceptables. Par éducation, il ne se déroba point à ce qu'il considérait comme un devoir social. Il appartenait à ces familles influentes du temps jadis, dont les membres, de génération en génération, étaient élevés à administrer, à commander, à juger, à diriger. Dès l'enfance, chacun y était dressé à écouter, à donner audience, à se prononcer, à garder son rang avec dignité. La politesse, la sociabilité, y représentaient, non seulement les marques du savoir-vivre, mais une tradition et comme une obligation. Lacépède, dans sa jeunesse, parmi la société choisie de sa ville natale, avait eu sous les yeux de nombreux exemples de personnages affairés et courtois, s'acquittant de leurs charges tout en demeurant aimables et diserts. Elevé à leur ressembler, il y était parvenu sans difficultés. Il lui suffisait donc de rester lui-même; et c'est ce qu'il fit.

Cette politesse se laissait d'autant mieux remarquer qu'elle avait peu d'imitateurs, et qu'elle ne pouvait en avoir. La plupart des dirigeants de l'Empire avaient été privés d'une semblable éducation; les principaux étaient des soldats de for-

tune, habitués aux commandements brefs, aux phrases expressives, aux résolutions rapides. Il tranchait auprès d'eux.

Ce contraste s'accroissait encore d'autre façon, car Lacépède, à chaque occasion, manifestait en tout, et envers tous, une inclination philanthropique qui jamais ne se démentit. Naturaliste, il énumère à ses collègues leurs moyens de servir la patrie et l'humanité, préconise les mesures propres à faciliter l'acclimatation et la domestication, conseille la bonté vis-à-vis des bêtes de somme et de celles que l'on garde dans les ménageries. Homme d'Etat, il se montre pacifiste, hostile aux luttes civiles, aux guerres entre les nations; il n'hésite point, dans ses écrits, dans les conseils qu'il donne lorsqu'on lui demande son avis personnel, à se prononcer pour l'apaisement. Chancelier de la Légion d'honneur, organisateur d'un ordre puissant et considéré, il s'attache, en ce temps de batailles sanglantes et de morts, à venir en aide aux blessés, aux infirmes, aux orphelins, à ceux qui souffrent ou qui pourraient souffrir. Le sens de la solidarité sociale était sans cesse frémissant en lui, et comme à la recherche constante d'une inlassable satisfaction.

V

Cette bienveillance presque universelle tomba parfois dans l'exagération. Peu enclin à pratiquer le mal, il le soupçonnait difficilement chez les autres. Malgré sa réserve et son bon sens, il connut ce qui arrive à tous, et surtout aux meilleurs : l'indifférence ou l'hostilité de ceux que l'on a obligés. Mais ces déconvenues ne changèrent point sa conduite; jusqu'à sa mort, il resta comme au premier jour.

Ce sens affectif formait le propre et le principal de lui-même. Il observait envers ses amis une fidélité à toute épreuve, les ornait de toutes les qualités, excusait même leurs défauts. Grâce à lui, Daubenton connut au soir de sa vie, et après sa mort, des honneurs que Buffon n'avait pas obtenus. Ses collègues du Muséum le trouvaient toujours prêt à les aider. Il ne se démentit en aucune occasion. Mais c'est surtout à l'égard

de sa femme que ce besoin intense d'expansion affectueuse parvint à son comble.

Il éprouva pour elle un amour profond, dévoué, uni à une reconnaissance éperdue de trouver en échange une affection identique. « Ma femme qui daignait m'aimer », écrit-il à plusieurs reprises. S'il ne la quitta point pendant les derniers mois de sa maladie, ce fut pour lui donner jusqu'à la fin l'illusion et l'espérance d'un retour prochain à la santé. Puis, après la mort, continuant avec elle, malgré la séparation du tombeau, les conversations d'autrefois, il lui écrivait, évoquait sa présence, lui racontait ses actions. Il gardait avec elle les habitudes passées, poussé par une tendresse mystique, conservée jusque dans l'au-delà.

Il avait l'âme artiste. Son besoin d'affection, sa soif d'émotions intérieures n'auraient pu complètement s'apaiser, s'il n'avait trouvé en lui-même le moyen d'accorder entre elles toutes ses impressions afin d'en mieux jouir. L'art lui donnait cet accord, et, chose curieuse en apparence, explicable pourtant, ses préférences se dirigèrent, non pas vers un art matériel ou concret comme la peinture et la sculpture, mais vers la musique. Lacépède était musicien, et à la fois exécutant, compositeur, critique, car il ne savait rien faire à demi. Sa première admiration fut pour Gluck, sa première ambition de lui ressembler. Les circonstances en décidèrent autrement, mais cette inclination demeura. Jusqu'à sa mort, il s'intéressa au mouvement musical de son temps, et il composa.

Sa production est considérable. S'il brûla les ébauches déjà avancées de certains opéras, *Armide* et *Scandenberg*, un autre, *Omphale*, le premier en date, complètement achevé, alla jusqu'à la répétition générale, et un quatrième, *Alcine*, eut son ouverture jouée à l'une des séances solennelles de l'Institut. Il écrivit, en outre, une messe de Requiem, des sonates, des sextuors. Il se livrait à ce travail en manière de délassement, et cherchait peu à faire exécuter ses œuvres. Il n'admit guère d'exception qu'en faveur de l'un de ses principaux chefs de service à la Chancellerie, dont les réceptions, dans l'intimité, en eurent la primeur.

Son ouvrage de 1785, *La poétique de la musique*, porte un titre qui s'explique de lui seul. Au moment d'entrer au Muséum pour se vouer exclusivement à des études scientifiques, Lacépède, admirateur de Gluck et de Rameau, consentait bien à renoncer à la carrière musicale, mais n'entendait point délaisser l'art lui-même. Il rédigea ses réflexions sur l'art musical et les soumit au public. Il tira des controverses ouvertes de son temps le jugement que l'on pouvait en avoir, et, en outre, il y mit du sien. Il en mit si bien qu'il trouva et qu'il exprima des notions et des idées qui ne s'affirmèrent que tard après sa mort.

La musique, selon lui, est une forme du langage. Privée d'articulations, contrairement à la parole, elle a en revanche le pouvoir d'aller, dans l'échelle des sons, aussi loin, en haut comme en bas, que l'oreille est capable d'entendre. Elle peut soutenir ces sons et les faire valoir. Elle a donc plus d'expression, plus de puissance, que la parole elle-même. Elle est capable de rendre tous les sentiments, les plus doux comme les plus violents. Son ampleur n'a pas de limites. La musique, d'elle-même, est poème. Le musicien et le poète ayant un même désir, qui consiste à exprimer des passions, sont pourtant inégaux et différents entre eux. La construction des phrases et la signification des mots lient le poète. Rien n'arrête le musicien. Son art a le don de tout rendre, de tout évoquer; la poésie trouve en lui sa forme la plus exquise et la plus élevée.

Lacépède ne prononce pas le mot, mais laisse entendre la chose : le musicien est un poète des sons. La musique a sa poétique. D'elle-même, elle se suffit; elle peut se dispenser de paroles, et, si elle les utilise, elle ne doit pas se borner à les accompagner. C'est à elle, au contraire, que reviennent l'expression principale et le jeu essentiel. Lacépède devançait son temps. Contemporain de Beethoven, dont il n'a pu toutefois entendre les œuvres principales, il présageait pourtant, et il annonçait, le prodigieux art musical qui, dans l'Europe du xix^e siècle, en France, en Allemagne, en Russie, allait surgir de celui d'un génie hors de pair.

VII

Il avait une capacité de travail inouïe. Il se délassait d'une occupation par une autre, et ne connaissait point le repos. Malgré l'effort considérable que lui coûtait la préparation de ses œuvres diverses, il n'eut jamais de collaborateurs. Lui seul examinait, disposait, achevait. On ne voit partout que sa main, on ne rencontre que sa pensée.

Son cerveau était bien fait, et non pour l'indécision. Il n'a jamais dit : « Que sais-je ? », mais : « Je sais » ou « je saurai ». Ses nombreuses idées se classaient d'elles-mêmes, s'ordonnaient avec précision, se groupaient ou s'opposaient selon leurs affinités ou leurs dissemblances : cerveau clair, lucide, ayant de lui-même la science de l'organisation. La méthode du naturaliste était bien faite pour lui plaire. Elle vint à point nommé pour le diriger et le soutenir. Contemplons le passé, disait-il d'habitude, étudions-le, suivons-le dans le temps, et découvrons en lui le secret de l'avenir.

Cette règle est celle dont il s'est servi. Il n'arrêtait pas sa vue à la minute présente, mais remontait dans la durée, et, à l'aide de ce qui a existé autrefois, s'efforçait de pressentir ce qui n'existe pas encore et qui sera pourtant. C'est ainsi qu'il a innové et qu'il a devancé son époque. Il fut, en histoire naturelle, biologiste avant que l'on parlât de biologie, et évolutionniste avant que la notion évolutive se soit imposée aux naturalistes. En administration, il s'attacha à la mutualité, avant que les législateurs n'aient codifié conformément à ce qu'il a voulu réglementer. En histoire, il a employé la méthode expérimentale, et expliqué ainsi les événements marquants du moyen âge. Quoi qu'il ait touché, il s'y est montré novateur.

Lacépède n'eut qu'un défaut, aussi grand que ses qualités, dont il provenait par leur exagération même : la prolixité. Il avait le travail trop aisé et trop facile; il cherchait trop en lui sa satisfaction intime, et s'y complaisait trop volontiers. Il accumulait, entassait, amoncelait; et il a tout écrit. La somme en est prodigieuse. Malheureusement pour son œuvre, ce défaut est de ceux que l'on pardonne avec difficulté. On

étonne, on surprend, mais on fatigue, et parfois on détourne. D'autant que le style de Lacépède affectionne les épithètes, les adjectifs, les tournures qui appuient la pensée, mais en l'alourdissant. Lorsque ce style se resserre et se condense, il inspire d'excellentes pages. Mais ailleurs, quand il se développe, sa lecture se rend fastidieuse, et nécessite des recherches, comme des fouilles, pour retrouver la pensée maîtresse qui a tout guidé.

L'auteur écrivait pour lui-même. Il rassemblait ses documents, les ordonnait en son esprit, et n'allait pas plus loin. Le lecteur est tenu de faire à son tour le choix que Lacépède avait accompli, et qu'il a ensuite négligé en ne laissant pas ressortir de façon suffisante l'inégale valeur des matériaux. Ses ouvrages sont si bien liés, si solidement cimentés, que l'on ne peut guère séparer en eux le principal de l'accessoire. Une maîtresse main a tout pétri, tout construit. Cette œuvre est une, et énorme.

VIII

Ce portrait serait incomplet si le physique n'y paraissait à côté du moral. Lacépède croyait être laid. Un grand front fuyant, un grand nez tombant, une longue figure osseuse soigneusement rasée, des cheveux rares, lui donnaient des raisons suffisantes de s'estimer ainsi, et de savoir le dire. L'œil et la bouche corrigeaient pourtant le caractère excessif de ces traits heurtés; ils harmonisaient et adoucissaient les reliefs et les méplats. Si cette figure d'homme n'était pas belle au sens banal du mot, sa laideur était de celles qui plaisent et ne détournent point.

Sa réputation, sa situation, lui valurent d'être peint et sculpté à plusieurs reprises. L'un de ses meilleurs portraits, conservé à la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, est celui que fit Hersent sous le premier Empire. Le Grand Chancelier, qui dépassait de peu la cinquantaine, est représenté en tenue d'apparat. Ce tableau, malgré les qualités sérieuses d'une facture correcte, manque d'expression et de vie. Si la

tête s'enlève avec vigueur sur le fond sombre, si les traits amaigris aux pommettes saillantes dénotent le tempérament ascétique et méditatif du personnage, les paupières à demi-closes, le regard presque voilé, le port du cou et des épaules qui se redressent pour rejeter le buste en arrière, laissent une impression énigmatique. On ne sait si ces lèvres sévères, si ces yeux baissés, expriment le dédain ou la réflexion. On devine que le peintre s'est préoccupé de rendre l'attitude distante qui convient à un haut personnage, et d'atténuer les défauts physiques tout en conservant la ressemblance, mais qu'il a passé à côté de l'expression véritable. C'est la figure, non pas le portrait.

La représentation la plus fidèle, et la plus vivante, de ce que fut Lacépède, est celle du buste en marbre que David d'Angers, un de ses nombreux obligés, exécuta en 1836, d'après ses souvenirs personnels et les documents qu'il avait rassemblés. Ce buste est conservé au Musée d'Agen; il y fut placé, dès son achèvement, en hommage d'une ville à l'un de ses fils. Malgré la dureté et la froideur de la pierre, tout s'y précise et s'y éclaire, grâce au talent du sculpteur qui a retrouvé l'image véritable. Le front fuyant se dresse sur des sourcils bien fournis et des grands yeux bien ouverts, où l'on devine le feu intérieur et la puissance de la pensée. Le nez tombant s'infléchit sur une bouche qui porte à ses angles les plis de la bonté. Les saillies des pommettes et du menton s'harmonisent avec la hauteur du front, la carrure du cou. La tête entière est celle que l'on s'attend à voir d'après ce que l'on sait du caractère de l'homme : réfléchi, méditatif, d'une bienveillante et robuste sérénité. Lacépède est figuré tel qu'il fut en ses dernières années, lorsqu'il achevait dans la paix et le repos une existence de travail et de dévouement.

On saisit encore dans ce buste une impression nouvelle : Lacépède était un timide. Il l'était comme le sont souvent les hommes de science et d'étude, qui peuvent montrer pourtant, quand il le faut, le plus grand courage et une extrême force de volonté tenace. Il connaissait son défaut, du reste, et s'efforçait de composer avec lui. Il se donnait une attitude. Tout

en se montrant accueillant et poli, il restait réservé, froid en apparence, comme séparé de ses interlocuteurs par cette politesse même. Dans la réalité, et tout au fond, il se passionnait et s'émouvait. Rien ne paraissait sur le moment, ni dans ses mouvements, ni dans ses paroles. On ne savait que plus tard à quel point on l'avait touché. Une résolution peu commune maîtrisait ses entraînements et le rappelait au sang-froid. Passionné et sensible au dedans, circonspect et mesuré au dehors : tel il a passé dans la vie.

IX

On s'est étonné, à plusieurs reprises, de voir d'aussi hautes fonctions accordées à un homme de cabinet, que son genre de mérite semblait appeler à des honneurs plus discrets. Certains l'ont jaloué et blâmé. On a même prétexté de sa spécialité scientifique pour lui lancer des plaisanteries que leur facilité aurait dû arrêter, surtout chez ceux qui les ont faites. On ne juge plus ainsi quand on le connaît.

Lacépède n'a jamais considéré l'étude de l'histoire naturelle comme le but unique de ses efforts, et ne s'était pas exclusivement voué à la science. Il ne demandait à celle-ci que le moyen de meubler sa pensée et de l'orienter. Cette pensée elle-même ne se dirigeait point seulement vers la recherche technique et professionnelle; elle se portait surtout vers une compréhension générale des choses de la nature et de l'humanité : non point conduite à la philosophie par la science, mais à la science par la philosophie, celle-ci demeurant souveraine maîtresse et seule régente. Il ne doit pas être considéré comme un professeur de sciences naturelles, expert sur les Reptiles et les Poissons, que le hasard des circonstances aurait poussé aux fonctions suprêmes, mais comme un homme que sa raison et son éducation destinaient aux carrières publiques, et qui les a suivies, successivement, dans l'ordre dicté par les circonstances. C'est bien ainsi, du reste, que ses contemporains l'ont estimé, et que lui-même, avec conscience, s'est dirigé.

Venu à l'histoire naturelle sur les conseils de Buffon, après avoir goûté à l'art musical et à la physique qui l'intéressèrent d'abord, il a pu fixer sur les recherches minutieuses et délicates de la zoologie un esprit déjà rompu aux exigences des méthodes savantes. Il s'est rapidement révélé naturaliste excellent. Puis, l'homme public prenant chez lui, désormais, la place prépondérante, il a utilisé, dans ses nouvelles charges, cet avantage de conduite intellectuelle que la science lui avait procuré. Comme il l'avouait volontiers, ses succès administratifs, et la considération qu'il en recevait, lui venaient de ce qu'il employait en tout, et partout, la méthode du naturaliste. Il examinait scrupuleusement les affaires, les comparait entre elles, discernait leurs caractères prépondérants, les coordonnait selon leur importance, et faisait en somme, sur elles, un travail semblable à celui du savant qui étudie des animaux ou des plantes. Tout en se dégageant du côté professionnel de l'homme de science, il en conservait la discipline d'esprit, et l'employait jalousement. Puis, comme l'esprit, chez lui, n'allait pas sans le cœur, cette discipline intellectuelle devint également une discipline morale, dont il s'efforça de ne point dévier. C'est en cela que réside son génie. Homme de devoir et de bon conseil, ses seules défaillances provenaient de sa timidité, ou de sa bienveillance, ou de sa fidélité aux engagements. Aussi les luttes politiques, de l'assentiment de tous, s'arrêtaient-elles lorsque leurs coups lui devenaient trop pénibles. On le plaisanta, on le jaloua, on le proscrivit, mais l'estime le suivait toujours. La rectitude et la loyauté de sa conduite forçaient le respect. Il a pu proclamer justement qu'il avait servi, en consciencieux fonctionnaire, tous les Gouvernements que la France s'était donnés de son vivant, et qu'il n'avait jamais manqué au loyalisme civique, ni aux obligations sociales. Dévoué avec simplicité, résolu et conciliant, il s'attachait à remplir de son mieux, pour son pays, et non pour lui-même, les fonctions dont on l'avait chargé. Rien d'autre ne l'a jamais tenté.

CHAPITRE V

L'œuvre technique scientifique de Lacépède

I

Les deux premiers ouvrages scientifiques de Lacépède furent publiés par lui entre vingt-cinq et trente ans. Tous les deux, celui de 1871 sur l'électricité, comme celui de 1872-1874 sur la physique générale et particulière, portent des titres relatifs à une science déterminée, et une partie de l'exposé s'accorde bien avec ces titres. Mais il suffit de parcourir la plupart des pages et d'envisager l'ordonnance du tout, pour se rendre compte, comme l'ont fait les contemporains, que le sujet véritable consistait en généralisations et en visées philosophiques. Dans la réalité, l'auteur pensait surtout à ces dernières. Emporté par sa jeune ardeur, il songeait plus à embrasser l'ensemble des faits dont il s'occupait, qu'à les examiner séparément et à les expliquer.

En son esprit, les deux volumes de la *Physique générale et particulière* représentaient une portion restreinte du grand Traité qu'il projetait, et qui devait comprendre six parties dont il donne le sommaire. La première devait se consacrer aux questions générales et aux mouvements, la seconde aux éléments, la troisième à la mécanique, la quatrième à l'astronomie, la cinquième aux météores, la sixième et dernière aux êtres animés. Celle-ci, la plus longue, avait pour objet la vie, la génération, la nutrition, la parole, les sens, les passions, et finalement l'Homme.

II

Lacépède ayant senti la nécessité, dès son premier pas sur une route qui promettait d'être longue, d'orienter sa marche et d'établir sa méthode, a écrit, en manière de préface à son

livre sur la *Physique générale et particulière*, un *Discours préliminaire*, dont on peut dire qu'il contient plusieurs des meilleures pages du xviii^e siècle sur la logique des sciences. Il mériterait qu'on le fît sortir de l'oubli où il tomba rapidement, car, ayant été joint à un ouvrage de technicien, le grand public, auquel il était destiné, ne l'a guère connu.

C'est une magnifique promenade de l'esprit pensant dans la nature entière. Elle commence au monde inorganique, remonte aux êtres organisés, finit à l'humanité. Elle débute par des considérations sur la matière, l'espace, le temps; traite ensuite des forces physiques, puis des êtres vivants, enfin de l'Homme. Elle continue par l'exposé de la discipline indispensable aux recherches scientifiques, disserte sur l'observation et l'expérience, sur les notions de faits que l'une et l'autre procurent, sur leur comparaison et les degrés de la confiance que l'on peut accorder aux hypothèses et aux théories. Elle s'achève par une discussion des obligations de génie et d'esprit dont l'homme de science doit faire preuve, des règles de la méthode scientifique et de la nécessité de classer, de séparer le prouvé du possible, de bien observer, sous toutes les faces, ce dont on s'occupe. Ce discours, comme un vase bouillonnant, déborde d'idées et d'images: son style nerveux, concis, précis, accompagne la pensée avec aisance et avec justesse. Il en fait un morceau de choix. Lacépède, plus tard, exprimera et publiera d'autres notions aussi relevées, ou plus judicieuses; il ne retrouvera jamais avec continuité une telle verve, ni un tel accent.

L. ROULE.

(à suivre.)



La guerre finie, l'heure est venue pour les Nations, les Sociétés et les individus d'établir leur bilan, calculer leur passif, étudier et développer leurs possibilités d'avenir. Chacun de nous doit s'ingénier à augmenter son rendement et intensifier sa production pour que la France victorieuse panse le plus rapidement possible les effroyables blessures du cataclysme mondial.

Le Lot-et-Garonne a l'heureuse chance de posséder au jour même de la signature de la Paix, ce bilan, cette connaissance exacte de ses ressources, établi sous la direction du Comité d'Action économique de la 17^e Région et rédigé par un économiste de talent : M. Emmanuel Couturier.

Les Comités d'Action économique inconnus des profanes comme la plupart des institutions vraiment utiles, sont une des créations les plus intéressantes de la guerre. Ils étaient formés par la réunion de notabilités appartenant au Commerce, à l'Agriculture, à l'Industrie et aux Conseils généraux. C'est dire qu'ils représentaient, en dehors de toutes les coteries politiques, les véritables intérêts de la Nation. Composés de praticiens éminents, d'agriculteurs justement estimés et d'industriels ayant fait leurs preuves, ils ont par leurs sages avis pendant la guerre, permis d'intensifier la production agricole et industrielle, en préparant l'expansion économique de demain.

Ce Comité, sous le titre : « Le Lot-et-Garonne économique » publie aujourd'hui (1) un livre qui doit être entre les mains de tous ceux qu'intéresse l'avenir de notre petite patrie.

L'ouvrage est divisé en trois parties : 1^o Données économiques générales; 2^o L'Agriculture; 3^o Les Industries.

(1) *Le Lot-et-Garonne économique*, Agen, Imprimerie Moderne.

Dans la première partie, l'auteur étudie avec une précision et une clarté, qui sera appréciée par tous les hommes d'affaires, les possibilités de notre sol. Deux chapitres attireront plus spécialement l'attention. Le psychologue et le penseur liront avec intérêt le passage relatif à l'inquiétante dépopulation de notre département qui a perdu 100.000 habitants dans l'espace d'un siècle, malgré l'appoint sérieux d'émigrants venus du Lot, des Charentes, de l'Aveyron et de l'Espagne. Si ces déplorables errements continuaient, le temps ne serait pas éloigné où quelque Buffalo Bill pourrait montrer à côté des quelques Peaux-Rouges subsistant encore, d'authentiques et vrais descendants de ces Cadets de Gascogne, aimés des femmes, chantés par les poètes, mais devenus par leur rareté même, objets de collection.

Le chapitre relatif aux forces hydrauliques et à la houille blanche disponible sur nos cours d'eau comble une lacune et permet aux industriels qui désirent s'installer dans le pays de connaître d'un coup d'œil la force en chevaux qu'ils peuvent trouver sur nos rivières. Une carte dessinée avec art par M. Jean Torthé leur indique les écluses, les forces en chevaux et la longueur des biefs.

Dans la partie relative à l'agriculture, nous trouvons d'intéressantes statistiques : Le Lot-et-Garonne est un des départements où il y a le plus de petits propriétaires : 74.885 sur 268.000 habitants, donc chez nous tout le monde est propriétaire, et presque tout le monde est dans l'aisance. Pas de grande fortune, mais une multitude de petites fortunes, d'où grande facilité de l'existence. Il semble donc que notre pays a réalisé la question sociale sans heurt et sans révolution puisque chacun peut, par son travail et par son énergie, devenir propriétaire et franchir une étape.

Après avoir constaté que « le métayage est souvent le conservatoire de la routine », M. Emmanuel Couturier nous donne quelques conseils discrets mais combien justes, pour nous amener à moderniser nos moyens de culture et à adopter tous les progrès de la science. Dans un chapitre relatif aux syndicats agricoles, il rend hommage en ces termes à notre Société :

« L'idée de groupement est fort ancienne, puisqu'on relève dès 1776, la fondation d'une Société d'Agriculture, toujours prospère qui se consacre, en outre, à toutes les manifestations d'activité intellectuelle du département. La Société d'Agriculture, Lettres et Arts d'Agen qui fut pendant un demi siècle l'unique institution agricole du Lot-et-Garonne aida constamment les pouvoirs publics

dans leur action : répartition de primes, concours, vulgarisation des cultures et procédés nouveaux. »

Et plus loin, il nous parle des si remarquables études de notre éminent collègue le Docteur Labat (1), rappelant que, depuis 1850, le Lot-et-Garonne a perdu 65.000 travailleurs, il conclue comme lui avec un optimisme réconfortant :

« La Gascogne ne souffre que d'une crise de main-d'œuvre. »

Ce livre a le grand mérite d'être écrit dans un style agréable et d'être émaillé de récits et d'anecdotes intéressantes notamment sur l'origine du chasselaïs, sur celle de la prune d'Agen et sur la manière dont fut malheureusement exporté le prunier en Californie par un émigrant agenais à la recherche de l'or. Notons, en passant, une des preuves navrantes de la stupidité de notre régime douanier. Nos prunes envoyées en Angleterre y sont transformées en confitures et en marmelades qui sont réimportées sous cette forme en France, à tel point que l'Angleterre, pays totalement dépourvu de fruits est un des plus grands producteurs de confitures. Il est facile de comprendre quel nombre de millions la France et, plus spécialement, le Lot-et-Garonne perdent de ce fait. Espérons, sans y croire, que la guerre aura transformé l'esprit de nos administrations et que, dorénavant, elles sauront défendre les intérêts du commerce et de l'industrie française.

La troisième partie relative aux industries nous a fourni l'occasion d'une intéressante comparaison. En l'an IX, mon trisaïeul, M. Claude Lamouroux, écrivit une statistique industrielle du département du Lot-et-Garonne, publiée par M. Philippe Lauzun (1). J'ai confronté les deux ouvrages et j'ai constaté que la plupart des industries citées par Claude Lamouroux étaient aujourd'hui défunctes. Où sont les manufactures de toiles à voiles ? Où sont les fabriques de serges d'Agen, célèbres sur tout le marché ? Où sont les usines d'indiennes aux ramages si coquets ? Où sont les poteries et les faïenceries ? Où sont les ganteries ? Tout cela a disparu, tué en général par la concurrence anglaise. Seules de l'ancienne statistique de Claude Lamouroux subsistent les minoteries et les drogueries.

Cette triste constatation nous porte à croire que, malgré tout,

(1) En Gascogne, *Revue des Deux-Mondes*, D^r Emmanuel Labat.

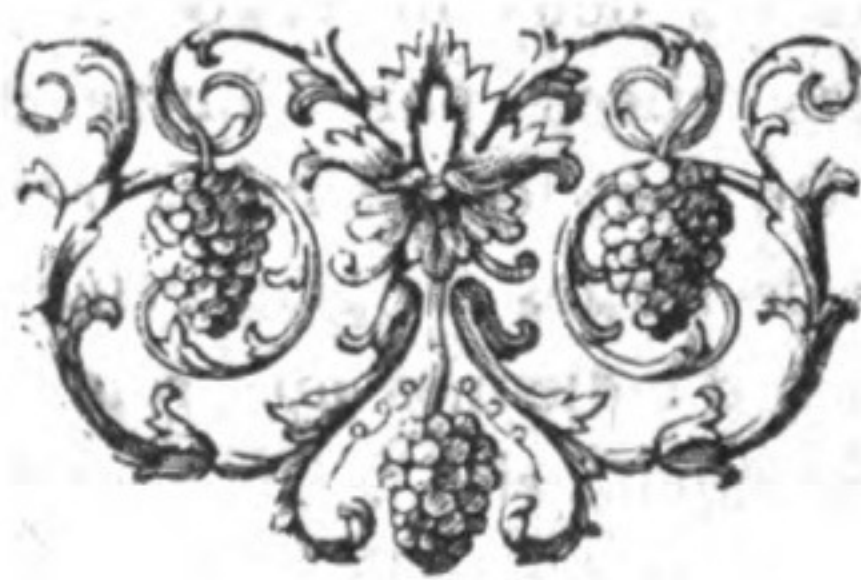
(1) Philippe Lauzun, *Statistique industrielle du département de Lot-et-Garonne pour l'an 1789 et an ix*, par Claude Lamouroux.

notre pays est un pays exclusivement agricole dans lequel l'industrie à peu de chances de réussir si elle n'est liée intimement à l'essor de l'agriculture comme, par exemple, les usines de conserves alimentaires.

Un bon livre, dit-on, est un livre qui fait penser et j'ajouterai, un bon livre est un livre qui fait agir; celui de M. Emmanuel Couturier est de ceux-là. Il nous faut cependant lui adresser un reproche, un grave reproche : il faut lire très attentivement cet ouvrage pour découvrir modestement dans l'arrière-fond de la préface le nom de son auteur. La France a besoin d'hommes d'action d'énergie pour réparer les ravages causés par la guerre, et, à l'heure actuelle, l'humilité est un défaut.

Le Lot-et-Garonne, par ses multiples ressources de tous ordres, par la variété inouïe de ses cultures, par son sol fertile, devrait être un des départements les plus riches de France. Pour obtenir ce résultat, il faut trouver de la main-d'œuvre, rajeunir nos méthodes culturales, vulgariser l'emploi des machines et des engrais, tel devra être demain le seul but, la seule préoccupation de ceux qui auront l'immense honneur de représenter notre Gascogne.

JACQUES AMBLARD.



PROCÈS-VERBAUX

des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

Séance du 1^{er} mai 1919. — Présidence de M. Allègre, vice-Président

M. le Commandant Labouche rend compte des fouilles paléontologiques très importantes, entreprises déjà depuis plusieurs années dans la région de Laugnac, Lot-et-Garonne, canton de Prayssas, par MM. Vasseur, prématurément enlevé à la science le 9 octobre 1915, et Repelin, chargé du cours de géologie à la faculté des Sciences, et conservateur du Muséum de Marseille, consignées par ce dernier au tome XVI des Annales du Muséum de cette ville, illustré de magnifiques planches, et qu'il offre à la Société académique d'Agen.

Déjà, en 1890, presque au sommet de la côte de Saint-Julien, sur la grande route d'Agen à Laugnac et à peu de distance de cette dernière petite ville, avait été découvert un premier gisement de vertébrés sur une couche de marne entre deux bancs de calcaire gris, dont l'ensemble suit les trois niveaux aquitaniens sur le pourtour du plateau qui porte Lusignan-Petit, Fraysses et Laugnac. A Fraysses ont été trouvés d'importants restes de *Palæochærus*. Mais les plus intéressants résultats ont été obtenus au lieu de Marcel, propriété de M. Gustave Gaubert, qui a fourni un véritable ossuaire de *Rhinocérolides*, du genre *Aceratherium*, d'une couche de 0,60 à 1 mètre d'épaisseur. Apportés sur les bords des marais par des courants aquatiques, ils présentent trois espèces, dont deux absolument nouvelles.

Depuis, de nouvelles fouilles ont établi que le niveau fossilifère de Marcel se continue sur le plateau de Laugnac, et reparait au nord vers Nicot et à l'ouest jusqu'à Guillemont.

De ces observations, il résulte donc que, dans les environs de Laugnac, l'Aquitaniens supérieur se fait remarquer par son étonnante richesse en restes de vertébrés. Elles laissent entrevoir tout le parti que la Paléontologie pourra tirer un jour de la découverte de cette région fossilifère.

M. J. Torthé signale dans la petite église de Lamblore, à deux

kilomètres de La Ferté Vidame (Eure-et-Loir), trois tableaux oubliés du peintre Yvon, dont il retrace d'abord les pénibles débuts. Au centre du rétable en bois doré, une *Nativité*, fort belle, d'une large facture, mais dont la toile commence à se déchirer; dans le panneau de droite, *S. Martin* de Tours, de face, debout, crossé, mitré et bénissant; dans celui de gauche, une sainte, mais tellement noircie, qu'elle n'a pu être identifiée. Sur les côtés, deux médaillons ronds où sont peints deux jolis anges, portant des banderolles, vrais amours dans le genre de Boucher. Enfin, au fond de l'église, de curieux bâtons de confréries. Il serait urgent que la Société savante locale signalât ces trésors à l'attention des Beaux-arts et les fasse classer comme monuments historiques.

Admirablement restauré par notre regretté collègue M. Dubarry de Lassalle, le château de Roquepiquet, près de Verteuil, est une des richesses archéologiques du département de Lot-et-Garonne. M. l'abbé Dubois raconte l'histoire de sa nobilité, et nous apprend comment, le 19 novembre 1470, le baron de Lauzun, Arnaud de Caumont, donna à noble Mathurin de Gervain, du diocèse de Poitiers, la maison noble de Roquepiquet avec ses dépendances; nobilité qui fut contestée en 1605 par le délégué de la cour des Aides de Paris, chargé de percevoir les tailles des biens roturiers agenais, mais qui fut reconnue vraie à la suite de l'appel interjeté par Jean de Gervain, en vertu d'un arrêt rendu le 11 mai 1657.

M. l'abbé Marboutin présente la matrice en bronze d'un sceau de S. Michel de Strasbourg, appartenant à M. Bastard, conducteur des Ponts et Chaussées, à Mézin, mais dont il conteste l'authenticité. Il montre aussi l'estampage d'un fragment d'inscription romaine qui servait de table d'autel à l'église de Moirax, dont les lettres, en partie cursives, accusent la fin du deuxième siècle, mais qui, trop réduites, ne permettent pas de rétablir entièrement l'inscription.

PH. L.

RECUEILS ET PÉRIODIQUES

POLYBIBLION. — *Mars-Avril 1919.* — *Publications relatives à la guerre européenne* : Les origines du Pangermanisme (textes traduits de l'allemand). — Mémoires de l'ambassadeur Gérard, t. II. — André Hollays : L'Opinion allemande et la conscience universelle. — Emile Basly : Le martyr de Lens. — André Chevrillon : Près des combattants. — Paul Reynaud : L'Angleterre avant et après la guerre. — Frédéric Eccard : L'Alsace sous la domination allemande. — Mgr Herscher : L'Alsace telle qu'elle est. — Julien Rovère : L'affaire de Saverne (novembre 1913-janvier 1914). — René Ristelhueber : Traditions françaises au Liban. — Camille Ducray : Clemenceau. — J. Raymond : Notre Clemenceau jugé par un catholique. — Harold Spender : David Lloyd George. — Gaston Jollivet : Le colonel Driant. — Etc. — *Littérature* : Henry Bordeaux : Les Pierres du foyer. Essai sur l'histoire littéraire de la famille française. — René Lote : Les Intellectuels dans la Société française. — De l'ancien régime à la démocratie. — *Histoire* : Albert Mathiez : Etudes Robespierriennes. — La conspiration de l'étranger. — Henri Martin : Documents relatifs à la vente des biens nationaux du département de la Haute-Garonne. District de Toulouse. — Ernest Daudet : La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du Comte de Saint-Vallier (décembre 1877-décembre 1881). — Louis Barthou : Les amours d'un poète. Documents inédits sur Victor-Hugo, etc.

ANNALES DU MIDI. — *Janvier-Avril 1919.* — Bémont (c) : La mairie et la Jurade dans les villes de la Guyenne anglaise. La Réole. — Arnaud (A) : Fonctions et juridiction consulaires à Montpellier aux XVII^e et XVIII^e siècles. — Mélanges et documents : A. Thomas : Le style du 1^{er} avril à Toulouse. — F. Lot : Aimeri de Narbonne en Touraine. — Sur la date du poème de Gérard de Roussillon. — J. Anglade : Chabaneau et les textes toulousains. — A propos de deux sonnets. — Comptes-rendus critiques. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Livres annoncés sommairement. — Publications nouvelles.

BULLETIN HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD. — *Mars-Avril 1919.* — La chapelle de Peyrelevade (M. Peyrony). A propos de lampes et galets à cupule de l'époque magdalénienne (M. R. Tarel). — Jean de la chapelle de Bearnez (suite et fin) (M. le vicomte de Gérard). — Les subsistances dans la commune de Chassaignes pendant deux années de la Révolution française (M. A. Dubut). — Varia : De l'origine des noms de Taillefer et Talleyrand (M. Bingér). — Nécrologie : Le marquis du Lau Allemands (M. le marquis de Fayolle).

Mai-Juin 1919. — La Tour de Vésone (M. E. Roux). — La Ligue et l'Edit de Nantes en Périgord (suite) (M. R. de Boysson). — Un prétendu ex-libris de Bertin (M. Dujarric-Descombes). — Notes sur la démolition du château de Badefols de Cadouin (M. Ch. D.). — Une réclamation à propos des réquisitions de foin dans la commune de Ribérac pendant la Révolution (M. A. Dubut). — Varia : Auguste d'Aydie, comte de Rions et la duchesse de Berry (M. le comte de Saint-Saud). — Nécrologie : M. Alcide Duverneuil (M. l'abbé Jarry). — M. Marie-Nicolas-Léon Deschamps (M. Jean Dupuis).

N° 4

REVUE DE L'AGENAIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

46^e Année. — Juillet-Août 1919.



AGEN
IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

1919

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement
interdite

SOMMAIRE :

I. <i>Agénois. — Régiment du Roi, (suite et fin), par le C^e Labouche</i>	269
II. <i>La Psalette de la Cathédrale d'Agen, par J.-R. Marboutin</i>	310
III. <i>La Nobilité du château de Roquepiquet à Verteuil-d'Agénais, par l'Abbé Jean Dubois</i>	328
IV. <i>Roger Durey, par J. Torthé</i>	333
V. CHRONIQUE (Jacques Amblard)	341
VI. Procès-verbaux des séances de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen (juillet)	343

La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.

• **Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.**

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser directement à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agénais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agénais*.

TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agénais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

8 pages de texte réimprimées jusqu'à		50 exemplaires		10 fr.
8	—	100	—	12 fr.
12	—	50	—	14 fr.
12	—	100	—	16 fr.
16	—	50	—	15 fr.
16	—	100	—	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.

AGÉNOIS. — RÉGIMENT DU ROI

DEUXIÈME PARTIE

ORGANISATION ET VIE INTÉRIEURE DU CORPS A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

Dans la période de quinze années qui s'écoulèrent de la mort de Louis XV au commencement de la Révolution, les réformes et les améliorations de détail se succédèrent avec rapidité dans l'armée. Mais bien des progrès restaient encore à accomplir; bien des défauts à corriger. Nous allons nous efforcer de présenter, dans quelques détails, la physionomie du régiment d'Agénois, tel qu'il était au moment où la monarchie allait disparaître.

I. — L'Etat-Major, les Bataillons et les Compagnies.

Depuis son dédoublement du vieux régiment de Béarn, le corps se compose de 2 bataillons de 4 compagnies encadrées par une compagnie de grenadiers et une de chasseurs. Dès 1778, un bataillon indépendant, le bataillon de garnison de Libourne, lui fournira, en temps de guerre, des soldats mili- ciens de la généralité de Bordeaux.

L'état-major comprend un mestre de camp (colonel), un mestre de camp en second, un lieutenant-colonel (ces deux derniers officiers supérieurs ont, chacun, une compagnie), un major, un quartier-maître-trésorier, deux porte-drapeaux, un adjudant, un chirurgien major, un aumônier, un tambour-major.

Les compagnies ont toutes six officiers : un capitaine en

premier, un capitaine en second, un premier lieutenant, un second lieutenant, deux sous-lieutenants.

La compagnie de grenadiers se compose d'un sergent-major, d'un fourrier écrivain, de quatre sergents, de huit caporaux, d'un cadet-gentilhomme, d'un frater-chirurgien-barbier, de 84 grenadiers et de deux tambours, formant un total de 108 hommes, officiers compris.

Chaque compagnie de fusiliers et la compagnie de chasseurs sont composées de la même façon, avec un complément d'un sergent, deux caporaux, 60 fusiliers ou chasseurs. Dans les chasseurs, les tambours sont remplacés par des cornets.

La première compagnie du 1^{er} bataillon est dite compagnie-colonelle; le drapeau blanc, dit drapeau-colonel, y est porté. La première compagnie du 2^e bataillon est dite compagnie lieutenant-colonelle; le drapeau distinctif du corps y est porté.

A la suite des modifications apportées à l'ordonnance de 1776 par, les successeurs du Comte de Saint-Germain, les compagnies possédaient les effectifs suivants (1778) :

	Pied de paix.	Pied de guerre.	Gd pied de guerre
Compagnie de chasseurs...	104	110	116
Compagnie de grenadiers...	98	104	110
Compagnie de chasseurs...	104	110	116

Deux capitaines de remplacement sont attachés aux premières compagnies de fusiliers de chaque bataillon; ils ne touchent pas de solde, il leur est simplement fourni le logement, en garnison et en route. Chaque compagnie de fusiliers reçoit un cadet-gentilhomme. Un adjudant de plus est créé. Dans les compagnies, huit appointés servent d'intermédiaires entre les caporaux et les hommes.

Les officiers, les bas-officiers, les caporaux et les appointés sont ainsi répartis dans la compagnie :

1^{re} Division : Capitaine en premier.

1^{re} Subdivision : Lieutenant en premier, premier et cinquième sergents. — 1^{re} Escouade : 1 caporal, 1 appointé, 9^e caporal. — 5^e Escouade : 1 caporal, 1 appointé.

2^e Subdivision : Premier sous-lieutenant, troisième sergent.
— 3^e Escouade : 1 caporal, 1 appointé, 9^e appointé. — 7^e Escouade : 1 caporal, 1 appointé.

2^e Division : Capitaine en second.

3^e Subdivision : Lieutenant en second, deuxième sergent.
— 2^e Escouade : 1 caporal, 1 appointé, 10^e caporal. — 6^e Escouade : 1 caporal, 1 appointé.

4^e Subdivision : Deuxième sous-lieutenant, quatrième sergent. — 4^e Escouade : 1 caporal, 1 appointé, 10^e appointé. — 8^e Escouade : 1 caporal, 1 appointé.

Le capitaine en premier est responsable de la Compagnie vis-à-vis du major. Il se charge particulièrement de la 1^{re} Division et donne des ordres pour la seconde au capitaine en second. Ce dernier remplace le premier dans son commandement, en cas d'absence; il est particulièrement chargé de la 2^e Division. Chaque lieutenant commande sa subdivision sous les ordres du capitaine, mais les sous-lieutenants n'en sont pas moins dans chaque division aux ordres des lieutenants. Dans chaque escouade, l'appointé commande en l'absence du caporal. Les hommes sont distribués dans les escouades d'après leur ancienneté, et de manière que les anciens soient mêlés aux soldats nouveaux.

Dans les compagnies, les tambours sont substitués partout aux musiciens qui, au nombre de huit dont un chef, sont réunis à l'état-major. Les chasseurs conservent leurs deux cornets.

En 1788, le mestre de camp reprend le titre de colonel et le mestre de camp en second est remplacé par le major en second, emploi uniquement réservé à la jeune et haute noblesse.

Il y a en permanence seize enfants de troupe, fils de soldats, répartis par deux dans chaque compagnie de fusiliers.

II. — La tenue, l'uniforme.

L'ancien costume donné sous Louis XIV a été abandonné. A la suite de la guerre de Sept ans, on a copié l'ennemi. L'habillement devient très ajusté; on met des revers aux habits: on multiplie les couleurs sur le même habit, de manière à donner à chaque régiment une tenue bien tranchée (1).

Le règlement du 21 février 1779 fixe les détails de l'habillement et de l'équipement du régiment :

Le bas officier (sergent-major, sergent et fourrier-écrivain) le caporal et le soldat ont un habit à la française, une veste, un gilet et une culotte, le tout assez aisé pour que le soldat ne soit gêné dans aucun de ses mouvements et puisse agraffer les revers de l'habit depuis le haut jusqu'au tiers de leur longueur et même, au besoin, boutonner les deux premiers boutons au-dessous des revers. Ceux-ci ont chaque côté garni de sept boutons à distances égales, trois gros au-dessous du côté droit.

Le collet est droit; il est de quinze lignes de hauteur. Les pattes de poche sont appliquées et cousues à la place des poches ordinaires qui sont ouvertes sur les basques. Le tour des pattes est marqué par un passepoil de couleur violette et chacune est garnie de trois gros boutons.

Les parements de couleur violette, coupés à quatre pouces de long, sont ouverts sur le côté extérieur, au milieu de deux coutures, et fermés par quatre petits boutons, dont deux sur l'avant-bras et deux sur les parements. Les revers et les pattes sont détachés par un passepoil violet.

La culotte est en tricot à pont-levis avec des boutons en tricot; elle est assez haute et assez longue pour emboîter les hanches et les genoux. La veste est en drap blanc.

La durée des habits, vestes et gilets, est fixée à trois ans, les culottes sont remplacées tous les ans.

La coiffure consiste pour tous en un chapeau retroussé à trois cornes, avec un bouton d'uniforme et un bordé de galon

(1) Le major recevait l'étoffe nécessaire et le capitaine faisait confectionner les habits par le tailleur de la compagnie.

de laine noire. Les fusiliers portent au-dessus de la cocarde, blanche depuis 1780, un pompon. Ce pompon est bleu de roi pour la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon, aurore pour la 2^e compagnie, violet pour la 3^e compagnie, cramoisi pour la 4^e compagnie du même bataillon. Dans le 2^e bataillon, il est moitié blanc et moitié des couleurs susnommées, suivant les compagnies correspondantes. Les grenadiers portent, au-dessus de la cocarde, une houppe ronde de laine rouge de deux pouces d'épaisseur; les chasseurs ont une houppe semblable de couleur verte. Enfin les officiers et les bas officiers ont seuls le pompon d'une forme allongée.

L'habillement des officiers ne diffère de celui du soldat que par la qualité du drap et celle des boutons qui sont dorés. Ils portent des manchettes de mousseline ou de baptiste sans dentelles. En été, ils ont des vestes et des culottes de basin blanc. En hiver, ils peuvent porter des culottes d'étoffe noire en laine et des bas noirs. Leurs chapeaux sont bordés d'un galon de soie noire et garnis d'une cocarde de basin blanc (depuis 1780).

Depuis 1762, tous les officiers de l'armée ont pour marque distinctive une épaulette d'or ou d'argent placée sur l'épaule gauche. Cette épaulette avait été mal accueillie par les officiers à sa création; ils l'avaient surnommée la « guenille à Choiseul ». Elle était destinée à permettre à l'officier subalterne de porter son arme sur l'épaule, sans trop de fatigue.

Composée d'une tresse d'or dans Agénois, l'épaulette indique le grade par la quantité d'or dont elle est formée. Tandis que le colonel, le colonel en second, le major, portent deux épaulettes ornées de franges à graines d'épinard avec cordes à puits, les capitaines et les officiers subalternes ne portent qu'une épaulette à franges simples avec tresse d'or mélangée de soie de couleur de feu. L'adjutant porte une épaulette en soie, liserée d'argent. Les bas officiers et les soldats portent une épaulette en drap large de deux pouces, liserée de violet; les grenadiers la portent en drap rouge doublé de drap blanc; les chasseurs l'ont en drap vert pareillement doublé de drap blanc.

Les sergents ont un bordé d'or aux parements; le fourrier porte deux galons d'or sur les bras; le sergent-major porte les mêmes réunis comme ceux des caporaux qui les ont en laine. Les cadets-gentilhommes ont le même uniforme que les officiers avec une simple aiguillette. Les fusiliers ont les retroussis garnis d'une fleur de lis de couleur violette, les grenadiers d'une grenade et les chasseurs d'un cor de chasse. Les soldats charpentiers ont sur la manche deux haches en sautoir faites de galon de laine bleue. Les soldats rengagés portent des chevrons en laine bleue.

Tous les officiers (les officiers supérieurs exceptés) portent outre l'épée, le fusil et la giberne de marocain aux armes de France. Les sergents ont quitté depuis longtemps la halberde pour le fusil et le sabre. Cette dernière arme leur est particulièrement réservée ainsi qu'aux grenadiers, chasseurs, tambours, musiciens et charpentiers (deux par bataillon). Les fusiliers ne sont armés que du fusil modèle 1777; ils suspendent la baïonnette à leur ceinturon en guise de sabre (1).

L'épée des officiers est ornée d'une dragonne en or à grosses torsades pour les officiers supérieurs, à franges simples pour le major et les officiers subalternes. Celle de l'adjudant est en soie. Les grenadiers ont, au sabre, une dragonne rouge; les chasseurs l'ont verte. Les bas officiers portent une dragonne en laine violette, couleur distinctive du corps. Tous les officiers portent dans le service un hausse-col de cuivre jaune, placé sous la cravate et joignant le col.

Les sacs, les gibernes, les buffleteries sont uniformes pour tout le régiment. Le sac en peau a remplacé celui de toile depuis 1783. Les buffleteries sont en croix sur la poitrine. La longue guêtre noire est portée en hiver; la guêtre blanche en été.

Le règlement de 1779 sur l'uniforme avait l'avantage de faire reconnaître le régiment dans les garnisons, dans les marches et surtout à la guerre. Il était interdit aux chefs de

(1) Au point de vue de l'armement, le fantassin reçoit de son capitaine un fusil haut de 4 pieds 10 pouces 10 lignes, du calibre de 18 balles à la livre, qui lance le projectile à 80 toises maximum et est armé d'une baïonnette.

corps toute innovation et toute demande contraire à ce qui était prescrit à cet égard.

Ce règlement ne devait recevoir que de légères modifications jusqu'au moment où paraîtra l'uniforme des volontaires nationaux. Il a servi de modèle à ceux de 1806 et de 1816 pour l'habillement des troupes à pied.

Comme tous les régiments français d'infanterie, Agénois doit porter l'habit et la veste de drap blanc doublés de blanc, les culottes de tricot de la même couleur, enfin le manteau gris bleu avec collet bleu pour les officiers, alors que les régiments suisses, grisons et irlandais portent l'habit rouge, et les régiments allemands, italien et corse, l'habit bleu céleste foncé.

Les régiments français sont classés par six, d'après leur ancienneté, et par deux divisions de trois régiments. La 3^e classe de l'infanterie française qui nous intéresse, comprend dans sa première division : Forez, Béarn et Agénois, et dans sa deuxième division, Auvergne, Gâtinais et Flandre. Toute la 3^e classe porte le violet pour couleur distinctive. Pour se différencier des autres corps de sa division, Agénois porte cette couleur sur ses parements, Forez sur les revers et les parements, Béarn sur ses revers. Les régiments de la première division ont les poches en travers; ceux de la seconde, les poches en long.

En 1788, les grenadiers reprennent le bonnet à poil; la coiffure est légèrement transformée dans les autres compagnies; mais le chapeau reste toujours la coiffure générale de l'infanterie.

III. Les soldes.

La solde annuelle est réglée, comme il suit, en ce qui regarde les officiers, pour le service d'hiver (1) :

Colonel, 4.000 livres; lieutenant-colonel, 3.600 livres; major, 3.000; major en second, 1.000; quartier-maître-trésorier,

(1) Deux autres tarifs règlent le service en campagne et le service en marche.

1.200 livres; porte-drapeau, 720 livres; chirurgien-major, 1.200 livres; aumônier, 600 livres; chacun des deux premiers capitaines commandant chaque bataillon, 2.400 livres; chacun des autres capitaines commandant de compagnie, 2.000 livres; capitaine en second, 1.300 livres; premier lieutenant, 900 livres; second lieutenant, 800 livres; sous-lieutenant, 720 livres.

Quant aux autres soldes :

Le cadet-gentilhomme touche 270 livres; le sergent-major de grenadiers touche 324 livres; le fourrier de grenadiers touche 276 livres; le sergent de grenadiers touche 276 livres; le caporal de grenadiers touche 186 livres; l'appointé de grenadiers touche 141 livres; les grenadiers touchent 132 livres.

Aux fusiliers et aux chasseurs :

Le sergent-major touche 306 livres; le fourrier et le sergent touchent 240 livres; le caporal touche 168 livres; l'appointé touche 123 livres; les soldats touchent 114 livres.

Chacun des premiers tambours du régiment a comme appointé, 159 livres; les autres, 114 livres. Le caporal-tambour a 204 livres; le tambour-major 306 livres. L'adjutant touche 500 livres.

Les officiers supérieurs (colonel, lieutenant-colonel, major et major en second) ne peuvent se dispenser de commander à cheval. Pour cela, le Roi leur accorde une place de fourrage payée à titre de rachat, au taux de 15 sols la ration.

Une pension de 200 livres est attachée au régiment et donnée au plus ancien chevalier de Saint-Louis. Une autre pension de 50 livres, dite pension de vétérance, est donnée au plus ancien bas-officier vétéran. Ces deux pensions sont payées le jour de la Saint-Louis.

IV. — Les tambours et cornets, la musique.

Le tambour-major, les tambours qui battent l'ordonnance depuis 1754, les cornets et les musiciens portent l'habit bleu galonné aux couleurs du roi (bleu, blanc et rouge), mais en

conservant le collet, les parements et les revers d'Agénois. Ils avaient porté jusqu'en 1780, la livrée du colonel.

Dans chaque bataillon, les tambours forment une escouade commandée par un appointé-tambour sous l'autorité du caporal-tambour et du tambour-major qui commande aussi les musiciens et les cornets.

La musique a été introduite dans Agénois comme dans les autres corps de l'infanterie, à la suite de l'engouement pour l'armée prussienne (1). La marche au pas est réglée par les roulements des tambours auxquels se joignent quelques instruments, tels que le hautbois, la petite flûte, le fifre, le basson, la clarinette, le cor de chasse et le serpent. Mais cet ensemble d'instruments est loin d'avoir l'importance qu'il prendra plus tard. Leur réunion dans chaque corps d'infanterie datait de l'année 1766.

V. — Les drapeaux.

A cette époque, le drapeau n'avait pas le sens général que lui ont consacré les campagnes faites dans le XIX^e siècle. Avant la Révolution, il n'y a point, à proprement parler, de drapeau national. L'enseigne blanche aux fleurs de lis d'or est devenu le symbole du Roi. La compagnie-colonelle seule possède le drapeau blanc appelé le drapeau colonel. Les autres drapeaux sont composés de morceaux d'étoffe de soie de couleur réunis. Ce sont les drapeaux du régiment ou enseignes d'ordonnance. Ces enseignes étaient quatre fois au moins plus grandes que les drapeaux d'aujourd'hui. La hampe mesurait près de dix pieds. Le porte-drapeau disparaissait souvent sous les plis de son drapeau. Le but poursuivi était de permettre de reconnaître facilement le régiment et ses bataillons, dans les manœuvres ou la bataille.

Tous les drapeaux des corps d'infanterie sont flottants sans franges, tandis que les étendards et les guidons de la cavale-

(1) La musique a été instituée dans les corps d'infanterie par décision du 19 avril 1766.

rie sont beaucoup plus petits et bordés de franges d'or et d'argent, souvent même d'or et d'argent mélangés. Les étendards ne possèdent pas de cravates et de cordons, tandis que les drapeaux de l'infanterie portent, tous, ces deux ornements. Les cravates sont blanches avec franges d'or ou d'argent, mais les cordons et leurs glands sont aux couleurs du régiment mélangées entre elles.

Dans les régiments français ou étrangers au service de la France, il n'existe pas deux corps qui aient leurs drapeaux d'ordonnance ou distinctifs semblables. Seule la croix blanche, caractéristique uniforme de l'infanterie, est commune à tous les drapeaux et les coupe en quatre quartiers dans les régiments d'infanterie française. Il n'en est pas ainsi dans les corps d'infanterie étrangère.

Comme les drapeaux distinctifs, les drapeaux colonels sont partagés en quatre parties par la croix blanche. Les quartiers portent des fleurs de lis d'or. La cravate est blanche avec franges d'or; leurs cordons à glands aux couleurs du régiment sont attachés au sommet de la hampe peinte en bleue. Des clous d'or fixent l'étoffe sur la hampe (1).

Consacrés par la religion qui les a bénis solennellement, les drapeaux sont entourés de respect par les officiers et les soldats, comme le symbole des traditions et de l'honneur du régiment.

Voici les couleurs des différents drapeaux distinctifs des régiments d'Agénois :

Au ^{xvii}^e siècle, le drapeau distinctif du premier régiment d'Agénois avait été jaune et violet dans chaque carré formé par la croix blanche, avec triangles séparés par une diagonale festonnée. Au ^{xviii}^e siècle, celui du second régiment d'Agénois était rouge à croix blanche, avec barre diagonale jaune dans chaque carré. Agénois-cavalerie eut un étendard

(1) La charge de colonel général de la cavalerie ayant existé sans interruption jusqu'au 17 mars 1788, les régiments de la cavalerie n'ont jamais eu, comme ceux de l'infanterie, un *étendard-colonel blanc*. Pour cette même raison, les chefs de corps de la cavalerie portaient le titre de *mestres de camp* et non celui de *colonel*.

de couleur cramoisie avec, au droit, le soleil et la devise des autres corps de cavalerie; au revers, un homme armé sur un cheval ailé, avec l'inscription en lettres d'or : *Terrâque, Marique*. Ces couleurs étaient celles du comte de Toulouse, grand amiral de France, propriétaire du corps.

Quant au drapeau distinctif du régiment dont nous avons entrepris de donner l'histoire, il portait les carrés violets du vieux régiment de Béarn dont il était issu, mais les deux autres carrés étaient coupés en deux triangles, l'un vert, l'autre jaune, les deux triangles jaunes à l'intérieur. Ses cordons et ses glands étaient vert, jaune et violet.

VI. — Les soldats.

Le soldat provient d'engagements volontaires. L'enrôlement se fait généralement par l'intermédiaire des recruteurs qui, courant les quatre coins de la France, s'arrêtant dans les villages, de préférence les jours de marché, de foire ou de fête, amènent boire au cabaret les jeunes gens bien bâtis. Ils leur dépeignent la vie du régiment sous les plus belles couleurs, afin de les séduire et leur font signer leur engagement, au milieu des fumées du vin. Souvent même, autorisés par les gouverneurs de province, ils font battre le tambour dans chaque coin de rue et lisent une longue pancarte qui, au nom du Roi, promet monts et merveilles à ceux qui veulent s'enrôler. Presque toujours ils obtiennent du succès, car, dans notre pays, la belle jeunesse a toujours été désireuse de courir les aventures et d'essayer de cette existence que l'on dit si heureuse. Dans les grandes villes ce sont les jours de grande revue que les racoleurs font merveille.

Lorsqu'en plein soleil, le régiment apparaît, défilant, aux roulements des tambours et aux sons de la musique, beau, brillant, superbe, les drapeaux déployés, alors, les jeunes admirateurs des éclatants uniformes, grisés par ce spectacle, entraînés par le prestige que le métier des armes a toujours eu en France, se précipitent chez le recruteur.

Cependant parfois les recrues manquent; alors les sergents,

quelquefois les officiers même, sont envoyés en congé pour en ramener. Lorsqu'à leur rentrée, ils se font suivre d'un nombre respectable de recrues, le meilleur accueil leur est fait.

Si parfois la ruse est employée dans ces enrôlements, comme le fond est bon, on ne perd rien à obtenir ainsi des soldats. Ces derniers se font vite à la vie militaire qui a ses agréments et ils ne veulent plus ensuite quitter le régiment (1). D'ailleurs, les engagements sont révisables; mais ils sont généralement maintenus par les autorités civiles, car l'armée a besoin de soldats et il faut absolument en trouver.

Ce fâcheux état de choses s'améliorera peu à peu. Dès 1778, un règlement ordonne de punir des galères les recruteurs malhonnêtes; et, sous Louis XVI, on verra souvent casser et annuler des engagements. On ne voudra plus, à l'exclusion de tous les autres, que des soldats servant de bonne volonté. Enfin, à la veille de la Révolution, le règlement de 1788 exigera tant de formalités pour l'engagement que les abus ne pourront plus se produire.

Les qualités physiques sont surtout appréciées chez l'engagé. Celui-ci a généralement de vingt à trente ans; seize ans est le minimum. Cinq pieds un pouce sont la limite inférieure de la taille pour l'infanterie. Quant à la prime qui est donnée au moment de l'enrôlement, elle n'est pas fixe; la plus grande latitude est laissée aux recruteurs; car ce que l'on cherche à avoir, c'est surtout de jolis et de beaux hommes. La durée de l'engagement est ordinairement de huit ans (2).

Les jeunes gens, une fois enrôlés, sont conduits au régiment, tantôt par un bas-officier, tantôt par un officier. Ils s'y rendent directement, avec une indemnité de trois sous par jour. Arrivés au lieu de garnison, ils sont conduits à la caserne ou à leur compagnie, si le régiment loge en ville, cas

(1) Tel mauvais sujet qui se perd dans les villes se réhabilite au régiment « C'est avec les armées de stipendiaires et de vagabonds, il ne faut pas l'oublier, que Frédéric II a vaincu l'Europe. »

Guibert : Essai de tactique.

(2) Les ordonnances ont fixé le prix de l'homme de recrue : 50 livres pour l'engagement, 30 livres pour boire, 12 livres pour frais de recruteur.

qui se présente rarement, bien que le nombre des casernes soit encore restreint en France.

Dans les casernes occupées à cette époque, les chambres sont encore basses et souvent trop petites pour le nombre d'hommes qu'elles doivent contenir. Mais les hommes ne couchent plus pêle-mêle. Ils ne sont plus que deux par lit. Seuls les bas-officiers et les cadets-gentilhommes ont un lit séparé. Les chambres sont, en outre, établies conformément à l'ordre des escouades, subdivisions et divisions (de même que les ordinaires), sauf pour les manœuvres où tout est subordonné à l'ordonnance de l'exercice.

Le jeune soldat, une fois présenté aux anciens de l'escouade, est habillé et dressé. C'est là que sa patience trouve l'occasion de se montrer. Il lui faut apprendre d'abord les habitudes particulières du corps pour l'habillement et la coiffure. La manière de porter le chapeau est l'une des questions les plus importantes de la tenue du soldat. Il est curieux de constater combien les régiments diffèrent entre eux, à ce sujet. Alors que dans le régiment d'Agénois, le chapeau se porte à droite, dans les régiments voisins, il se porte à gauche, en avant ou en arrière. Il est difficile de supputer le grand nombre de façons différentes que l'on a imaginées de placer ce chapeau à trois cornes.

Mais le placement du chapeau est peu de chose, à côté de l'arrangement de la chevelure. N'est réputé soldat consommé, que celui qui sait avec méthode réunir les cheveux, les lier et les enfermer dans le petit sac dit crapaud. Puis, enduits de suif, de pommade, disposés en boucles avec des épingles, ils sont réunis dans le catogan et serrés par un cordon noir.

Habillé de vieux effets permettant de mettre les neufs en réserve, pour le moment où il sera dressé, le jeune soldat s'initie aux détails du métier et se familiarise avec les différents objets dont il fera un usage journalier. Il passe en revue depuis les chemises, les guêtres blanches et noires, les cols et les bas, le sac à poudre, le bonnet de nuit, jusqu'aux broses, à la cire, aux rubans, aux cocardes, à la poudre, etc. Douze livres par an lui sont octroyées pour s'entretenir de

ces derniers objets de première importance, car le régiment ne veut pas seulement avoir de beaux soldats, mais il tient aussi à se faire admirer par une certaine coquetterie dans les détails de la toilette.

Pour compléter le jeune soldat, on lui donne un nom de guerre. Le déterminer est une grosse affaire. Pour y arriver, on l'interroge pour reconnaître ses qualités et ses défauts, ses habitudes et ses manies. Au besoin même, sa province d'origine servira aussi bien que ses qualités physiques et les premières paroles qu'il aura prononcées, en arrivant au régiment. C'est ainsi qu'il prendra un nouveau nom sous lequel il sera particulièrement connu, souvent même inscrit sur les contrôles et qu'il sera appelé à illustrer à la guerre, mieux que son vrai nom que parfois même il oubliera. Aussi dans la chambrée se croisent les surnoms tels que : *Bon Cœur*, *La Franchise*, *Gascon*, *Flamand*, *Achille*, *Tranche-montagne*, *Vide-bouteille*, *La Gaieté*, *la Rose*, *Jolie-Fleur*, *La Violette*, *La Tulipe*, etc. Toutefois, à partir de 1780, cette habitude tend à disparaître, et en 1791, lors de la transformation du régiment, on ne trouve plus sur les contrôles que les noms véritables des soldats.

Le jeune soldat, déjà familiarisé avec ses voisins de la chambrée, est confié à un caporal et à un sergent chargés de le dresser dans la marche et les principes militaires. L'exercice à la prussienne est alors tout à fait en honneur; il entraîne avec lui un luxe excessif de parades et un abus de punitions. L'emploi de la journée fait ressortir que le soldat consacre quatre heures aux exercices, une heure au repas, deux heures au repos et sept heures au sommeil. Quant aux dix heures qui lui restent, il est libre de les dépenser à sa fantaisie. Pourtant, il est tenu de rentrer à la caserne, à la nuit tombante, c'est-à-dire en hiver, à quatre heures et demie. Cette prescription lui est singulièrement désagréable.

Les soldats peuvent se marier; mais l'autorisation est très difficile à obtenir. Pour diminuer le nombre des ménages, le Ministre exigera, dans les dernières années avant la Révolution, son autorisation personnelle. Quant aux fils de soldat,

ils sont reçus comme enfants de troupe. A seize ans, ils doivent opter pour la vie militaire ou la vie civile.

Le soldat est libéré par réforme, congé de grâce, congé à la suite de fin d'engagement ou admission à l'Hôtel des Invalides. A vingt-quatre ans de service, il part à solde entière, portant son uniforme tout le reste de sa vie, ainsi que son sabre ou son épée. Durant son activité, il peut obtenir assez facilement des congés de six mois.

Certes, dans les dernières années de la monarchie, le soldat n'était pas aussi bien traité que de nos jours, bien qu'au point de vue de la nourriture rien n'ait changé ou à peu près; il y avait pourtant une grande différence entre son bien-être matériel et celui qu'il a aujourd'hui. Toutefois, il avait beaucoup plus de loisirs; ce qui ne lui déplaisait pas. Et, à cette époque, le prestige de l'uniforme et de la carrière des armes était tel que l'on trouvait facilement des soldats. Ce métier paraissait plus noble et plus beau que celui du paysan ou de l'ouvrier, puisque l'homme y jouait son existence et faisait preuve de son dévouement envers le Roi derrière lequel, à cette époque, se cachait la patrie.

Le soldat était épris de son uniforme; en garnison, se faire admirer était son but. Aussi fallait-il le voir se promener dans les villes, l'air conquérant, le poing sur la hanche, fier du régiment dont il porte les couleurs. Le compliment le plus flatteur que l'on peut lui faire, c'est de l'appeler *Joli Soldat*. C'est là son idéal, pendant la paix, en attendant l'occasion de risquer sa vie pendant la guerre.

A cette époque, l'armée était belle à voir. Dans Agénois comme dans tous les régiments, la coquetterie l'emportait surtout. « Le régiment, dit Babeau dans sa vie militaire sous « l'ancien régime, était tenu, les jours de route, comme les « autres : la queue faite de frais, une boucle de chaque côté, « l'habit bien recousu et les chapeaux non dégraffés. Lors- « qu'elles durent entrer à Boston, en 1782, les troupes fran- « çaises firent en plein champ une si belle toilette que jamais « dans une revue de parade on ne vit troupes mieux tenues,

« plus propres et plus brillantes. Aussi furent-elles accueillies par de vifs applaudissements.

« Sans doute, il y avait à cette recherche des inconvénients. On préférait trop dans les soldats « la taille mince et la jolie figure à l'air martial et à la tournure mâle »; on « faisait peu de cas des soldats de 40 ans, « l'âge où l'on est propre à la guerre » parce que ceux de vingt avaient plus « de souplesse et de dextérité; on ne disait plus comme un « éloge : « Ce régiment a une excellente espèce d'hommes, « mais ce régiment a de jolis soldats. » C'était le défaut du « siècle, où le joli prévaut sur le beau, dans l'art comme « dans la société; défaut véniel, après tout, et qui était bien « conforme au caractère français tel qu'il existait alors; « défaut qui, à tout prendre, était une qualité, et qui n'empêchait pas les soldats français de se comporter vaillamment « sur les champs de bataille. Ces militaires coquets, en uniformes riants, avec leurs couleurs claires, rehaussées de « bleu, de rouge, d'argent et d'or, charmaient nos ancêtres, « séduisaient les jeunes gens qui s'engageaient parfois pour « l'amour du costume, et frappaient d'admiration les étrangers. Le Français d'alors ne se contentait pas d'être fort, il « ne lui suffisait pas de vaincre, il avait aussi l'ambition de « plaire. »

VII. — Les soldats de recrue provenant des milices.

Pendant les années de la guerre d'Amérique, Agénois reçut de la région de Guyenne de nombreux renforts de recrues désignées dans son bataillon de garnison. Ces soldats exercés venaient compléter son effectif de guerre que les engagements directs ne pouvaient maintenir au chiffre fixé par les ordonnances royales. Il est donc indispensable de dire quelques mots sur l'origine des soldats miliciens et leur recrutement.

Le recrutement des milices avait d'abord eu lieu par l'élection dans les années qui suivirent son établissement sous

Louis XIV. Mais, les élections avaient donné lieu à tant de difficultés, que le tirage au sort fut bientôt substitué à l'élection. Or le tirage au sort, c'était la contrainte; il atteignait la liberté individuelle. Aussi ne cessait-il de soulever, jusqu'à son abolition, des répulsions et des critiques passionnées. « La corvée et le tirage au sort de la milice, dit Babeau dans son Village sous l'ancien régime, venant s'ajouter aux charges seigneuriales et aux impôts dont souffraient déjà les campagnes, contribuèrent à leur faire oublier une partie des bienfaits que leur avait apportés la tutelle royale ».

Le tirage au sort de la milice était présidé par l'intendant ou un de ses délégués. Au jour fixé pour ce tirage dans les communautés, les syndics amenaient au lieu désigné pour l'élection, les célibataires et les veufs sans enfants ayant au moins 20 ans et ne dépassant pas l'âge de 40 ans. Ils assistaient tous au tirage, et en signaient le procès-verbal avec le milicien désigné. Après l'appel nominal des hommes, on installait devant eux, sur une table, un chapeau contenant autant de billets que de noms. L'un de ces billets portait quelques mots écrits ou était noir, tandis que tous les autres étaient blancs. Était milicien désigné celui qui tirait le billet noir ou écrit.

Les exemptions étaient nombreuses et souvent peu justifiées. Aussi les célibataires se hâtaient de se marier, quittaient les campagnes ou prenaient la livrée, pour échapper à l'obligation du tirage. Le jour du tirage, des scènes tumultueuses se produisaient et alors les plus récalcitrants étaient nommés miliciens d'office.

Cependant le service de la milice était peu pénible. C'était un service de réserve en temps de paix, avec des réunions ou revues périodiques de courte durée, ne nuisant en rien aux travaux des champs. Mais les miliciens désignés ne pouvaient quitter leur village plus de trois jours consécutifs, ou se marier sans permission. Comme compensation, quelques-unes de leurs impositions étaient diminuées et à la fin de leurs congés, ils étaient exemptés de taille pendant un an.

Au moment du tirage au sort, ils recevaient de leurs cama-

rades une somme d'argent. Le chapeau, les frais de tirage et la conduite étaient aux frais de la communauté.

Mais l'inégalité, les charges pécuniaires et la contrainte avaient fait prendre en horreur aux paysans le service militaire, bien que restreint. Et le sentiment de répulsion est général dans les cahiers de 1789.

VIII. — Les Officiers.

Chez les officiers, préparés, dès l'âge de 15 ans, au métier des armes par leur séjour aux mousquetaires (1), élevés à l'école militaire ou dans les collèges militaires, la vénalité des charges est encore en usage et la règle pour obtenir une compagnie ou un grade. Ce système qui remonte au xvi^e siècle prouve les progrès constants de la richesse sur la force et les droits de naissance. Il n'annule pas pour cela les qualités de bravoure et d'honorabilité.

Le rôle du capitaine n'est pas une tâche minime : il doit recruter, instruire, exercer sa compagnie et la mener dans la bataille, sans cesser de l'habiller et de la nourrir. Mais responsable vis-à-vis des officiers supérieurs, le capitaine a dans sa compagnie une autorité presque souveraine et qui rend le commandement du colonel souvent difficile et très délicat. Il n'est pas toujours aisé à ce dernier de faire obéir ses subordonnés.

L'esprit critique règne depuis longtemps chez les officiers. On a moins de déférence et d'égards pour les vieux officiers. Ces derniers, voyant arriver des jeunes gens, presque des enfants, pour les commander, ne peuvent se dispenser de trouver leur arrivée étrange. La jeune et haute noblesse cherche à regagner le terrain qu'elle a perdu. Heureusement, près du colonel, jeune, riche et de haute origine, trop souvent à la cour ou absent, il y a le lieutenant-colonel, peu fortuné, de

(1) Longtemps, il n'y eut pas d'école pour la jeune noblesse qui se destinait à l'infanterie ou à la cavalerie. Elle entra aux mousquetaires pour en sortir avec une cornette ou une sous-lieutenance. Les mousquetaires furent supprimés, le 25 mai 1775 par Saint-Germain.

petite noblesse ou bourgeoise, qui connaît tous les détails du service et qui est toujours présent. Le passage des inspecteurs généraux vient remettre tout à sa place et le régiment continue à marcher.

L'officier de la fin du XVIII^e siècle ne saurait être présenté pour un modèle. A cette époque, où la vie frivole est trop bien vue; servir son Dieu, son roi et sa dame, résume toute la devise de l'officier. La galanterie est son premier devoir. Il est facile de le relever dans les mémoires du temps. On loge chez l'habitant; comment ne pas faire la cour à sa femme ou à sa fille. Quelquefois cela finit par un mariage; plus souvent c'est une promesse qu'on ne tient pas. L'officier cherche à être aimable. « En garnison, dit-on en 1780, le guerrier a « quitté son verre, sa pipe et ses moustaches pour se mettre « à la suite des femmes et apprendre à juger des modes » (*Le soldat citoyen* (1). Les femmes de la cour ou de la ville ont du reste un faible pour les militaires. D'autre part, la vie de ménage ne s'accommode pas de la vie errante des officiers. Ils font table commune et leurs propos n'y connaissent pas de frein.

Pour avoir de l'ascendant sur les soldats, la supériorité du courage est nécessaire. L'officier la possède car il combat toujours au premier rang et s'expose plus qu'eux. Souvent dans les rencontres, le nombre des officiers tués est-il considérable, quelquefois supérieur à celui des soldats tombés.

L'avancement est aussi la préoccupation et le souci des officiers. Aussi aspire-t-il à la guerre par dessus tout. Il y gagnera honneur, grade et profit. Mais cet avancement est souvent enrayé par un des défauts les plus graves, défaut qui tient à l'inégalité des titres et des droits, en raison de la naissance, héritage d'une société qui a cessé d'avoir sa raison d'être.

A de rares exceptions, ne peuvent atteindre le grade de colonel et le dépasser que des membres des familles titrées. Les petits gentilhommes et les bourgeois, assez rares d'ail-

(1) *Le soldat citoyen* de Servan, le futur ministre de la guerre de la Révolution.

leurs, occupent les grades modestes et n'avancent qu'à l'ancienneté ou peu s'en faut. Le plus grand nombre doit se contenter de l'épaulette de capitaine.

Le choix est remplacé par la disparition des incapables. Il suffit que l'inspecteur général porte sur un officier la décision : *Avenir borné par le Roi à son grade actuel*, pour que toute chance d'arriver plus haut disparaisse.

Le comte de Saint-Germain avait tenté d'améliorer cette situation et d'accorder même aux bas-officiers une certaine part des emplois de sous-lieutenant. C'était une mesure d'équité et de bonne politique. Mais impuissant à vaincre les résistances, il avait quitté le pouvoir en disant : « Je ne veux point assister aux funérailles de l'armée ». Il est vrai qu'il était tombé surtout pour avoir voulu réglementer les punitions corporelles en usage chez les Allemands et fort impopulaires.

Dans le corps d'officiers comptent le chirurgien-major et l'aumônier. Le premier est chargé de donner des soins aux malades et aux blessés. Il a pour le seconder un frater-chirurgien-barbier par bataillon avec un ou deux valets et un matériel fort restreint. L'aumônier a pour mission spéciale de haranguer et de bénir la troupe avant les attaques. Les harangues doivent être courtes d'après les règlements. Mais il s'en écarte parfois et alors le commandant de la troupe doit s'en mêler.

IX. — Les soldats d'élite et les bas officiers.

Agénois compte des rengagés, des grenadiers et des chasseurs de trente-cinq à cinquante ans. Les rengagés sont nombreux. Leur rengagement leur donne droit à une augmentation de solde. Il est de quatre ans et peut se renouveler plusieurs fois. Après seize ans de service, on obtient une pension de la moitié de la solde et après vingt-quatre ans, la solde entière. D'ailleurs après vingt ans de services, les rengagements ne sont plus que d'un an.

Les rengagés portent après huit ans de service un chevron; après seize ans, deux chevrons; après vingt-quatre ans un médaillon de drap écarlate sur lequel sont brodées deux épées croisées. Ils fournissent exclusivement les appointés et les caporaux. On n'arrive guère à ce dernier grade avant huit à neuf ans de service. Quant au grade de sergent, est bien heureux celui qui l'obtient après un deuxième rengagement. D'ailleurs ce dernier grade est très important; car le sergent est le vrai-chef de la subdivision, les officiers ne faisant souvent que passer au régiment. Le sergent ne porte plus le mousquet ni la hallebarde depuis longtemps. Il porte le fusil comme l'officier subalterne. Pour l'exécution du service, c'est un homme précieux.

A la veille de la Révolution, la classe des bas-officiers du régiment d'Agénois est vraiment remarquable. Cela tient à plusieurs causes : d'abord le recrutement des soldats est devenu très difficile par le racolement; d'autre part, la guerre d'Amérique à laquelle Agénois a longuement pris part, lui a apporté des recrues véritablement choisies et tirées des meilleures classes de la société. Dans le régiment d'Agénois, comme dans toute l'infanterie française, cette belle composition des sous-officiers, « tenait, comme l'a écrit le général « Suzane dans son histoire de l'infanterie, à l'importance « qu'avait acquise le rôle des subalternes dans un temps où « les officiers montraient peu de zèle pour les détails du service, mais surtout à l'élan généreux imprimé à la partie « moyenne de la nation par la guerre d'Amérique. Le secours « donné par le gouvernement monarchique de France aux « citoyens libres d'Amérique, faisait pressentir que les temps « n'étaient pas loin où tous les hommes de valeur, quelle que « fut leur naissance, jouiraient d'un droit égal à mourir au « premier rang des défenseurs de la patrie. C'est enfin ce « vague instinct qui conduisit alors sous les drapeaux cette « génération héroïque à laquelle la Révolution demanda, « quelques années plus tard, des chefs pour ses innombrables bataillons. »

X. — L'exercice.

Les manœuvres du régiment sont régies par l'ordonnance royale du 1^{er} juin 1776.

Pour le soldat, il y a trois pas différents : le pas ordinaire à la cadence de soixante-six à la minute; le pas de route à celle de quatre-vingt-dix et le pas de manœuvre à celle de cent vingt. L'instruction du soldat n'est complète que lorsqu'il connaît parfaitement le maniement d'armes et l'exécute sans fatigue ni raideur. En raison des imperfections de l'arme, l'exercice de tir au fusil est peu complet. Toutefois le soldat tire, plusieurs fois dans l'année, à balle et aux feux à blanc.

Le bataillon s'établit sur trois rangs. Ses compagnies de fusiliers sont encadrées à droite par celle des grenadiers, à gauche par celle des chasseurs.

Le régiment se forme en colonne avec ses subdivisions à distance entière, à demi-distance ou serrée en masse. La colonne est exercée à se former instantanément face à une charge de cavalerie. Elle revient à sa formation en bataille, par une série de conversions exécutées successivement par toutes les subdivisions. Elle y revient également par la manœuvre dite en tiroirs, c'est-à-dire par un déploiement, tantôt sur le centre, sur la tête ou sur la queue de la colonne, suivant les circonstances et le terrain.

XI. — Le régiment à la veille de la Révolution.

Depuis la guerre de sept ans, des progrès énormes ont été accomplis dans l'infanterie. Dans les marches, dans les camps, sur les champs de bataille, les régiments font montre d'ordre et de discipline. On n'y voit plus le luxe le plus brillant s'y étaler. Des carrosses sans nombre, des marchands, des vivandiers et jusqu'à des femmes ne suivent plus les corps dans leurs déplacements. Le désordre a disparu; l'autorité

est obéie. L'infanterie est belle; Agénois est un brave et brillant régiment. Mais la légèreté et l'insouciance françaises règnent toujours. On remarque de l'insuffisance dans l'instruction et le zèle des jeunes officiers. A côté des colonels de naissance, de valeur médiocre, trop souvent à la cour ou en congé, il y a bien des officiers de grand mérite et toujours présents. Mais, il y a surtout des sous-officiers souvent supérieurs à leurs officiers de compagnie. Toute la hiérarchie, officiers et sous-officiers, est engouée par les règlements, les manœuvres et les revues théâtrales de l'armée prussienne. Trop de service intérieur avec la minutie de ses détails ! Trop de maniement d'armes, d'école de bataillon et d'évolutions de ligne ! Trop de parades; trop de punitions ! Trop de couleurs claires ou tranchantes dans les uniformes !

A l'image de l'armée prussienne, les corps d'infanterie sont réunis dans les camps, tous les ans. Les hommes y gagnent dans leur tenue et leur instruction. Mais les officiers y trouvent des occasions de dépenses et en tirent peu de bénéfices. Sous prétexte d'entraîner les hommes à la marche et de les maintenir toujours prêts à la guerre, on abuse des changements de garnison et des longues étapes. On voit Agénois courir de Nantes à Wissembourg, puis au Rhin, revenir à Poitiers, etc., ne séjournant que quelques mois à peine dans chaque garnison. La fréquence des changements et la longueur des routes dépassent toute mesure.

D'autre part, les idées philosophiques, les principes libéraux rapportés d'Amérique, ont trouvé des adeptes nombreux dans les officiers d'Agénois. Le mot de liberté revient souvent sur leurs lèvres et alors que les soldats resteront étrangers aux préliminaires de la Révolution, beaucoup d'officiers y prendront part. On discute, on raisonne sur les idées nouvelles. Les officiers n'ont plus comme autrefois le culte du Roi et le respect de l'autorité. On trouve des motifs de se plaindre. L'uniforme n'est pas bien vu en haut lieu; l'armée est un simple instrument. Par elle, on ne parvient pas au pouvoir; depuis la Fronde, elle n'a plus de rôle politique. Les mécontents et les ambitieux se font nombreux. On se mêle à

la population civile; on écoute les bruits venant de la capitale. En un mot, on sent que de grands événements vont se produire (1).

(1) L'armée française, à cette époque, perdait annuellement 20.000 hommes par les maladies et la désertion. Ce n'était pas avec les engagements volontaires qu'on pourrait combler les vides dans un effectif total de près de 180.000 hommes (Maison du Roi, 8.000 hommes, régiments du Roi 172.000 hommes; non compris, 55.000 miliciens ou soldats des troupes provinciales). Il fallait une *armée citoyenne*. L'idée en avait été mise en avant par le *Maréchal de Saxe* dans ses *Réveries*, lancée par *Servan* dans son *soldat citoyen*, puis reprise après lui par *Dés Pommelles*.

Albert Duruy : L'armée Royale en 1789.

TROISIÈME PARTIE

ANNEXES

I

RÉGIMENTS AYANT PORTÉ LE TITRE D'AGENOIS

AU XVII^e ET XVIII^e SIÈCLE

a) *Premier régiment créé sous le titre d'Agenois*
le 4 octobre 1692

1^o COLONELS ET MESTRES DE CAMP :

1. Antoine Cleriadus, comte de *Choiseul-Beaupré*, 4 octobre 1692.

2. Henri-Louis de *Choiseul*, marquis de *Meuse*, 2 mars 1705; très grièvement blessé à la bataille de Denain, 1712.

3. N. Chevalier de *Broglie*, 30 juillet 1712.

4. Gilles de *Charné*, marquis de *Trecesson*, 17 octobre 1717.

5. Louis-Auguste, comte de *Bourbon-Malauze*, 1^{er} février 1719.

6. Armand, comte de *Bourbon-Malauze*, frère du précédent, 1^{er} août 1731; tué devant Montalban (Alpes), 1744.

7. Louis-François, marquis de *Monteynard*, 13 mai 1744.

2^o CAMPAGNES ET ACTIONS DE GUERRE :

Guerre de la ligue d'Augsbourg : Allemagne, 1693-1694; Flandre, 1695-1697.

Guerre de la succession d'Espagne : Ath (Flandre), 1701. — Nimègue, 1702. — Rhin : Friedlingen, Kehl, Bavière, 1703. — Flandre : Ramillies, 1706; Audenarde, 1708; Malplaquet, 1709. — Denain : le colonel est très grièvement blessé (1), 1712.

Guerre de la succession de Pologne : Rhin, Philippsbourg, 1734; Klausen, 1735.

Expédition en Corse : Corse, 1739-1740.

(1) A Denain, le comte d'Albermale, commandant 13 bataillons hollandais et 30 escadrons fut fait prisonnier par le capitaine François de Ligny d'Agénois. Le roi lui accorda une pension de 500 livres. Cet officier se maria le 3 janvier 1718 avec la fille aînée de Jean Bart, Jeanne-Marie Bart. Note communiquée par M. Marboutin.

Guerre de la succession d'Autriche : Bavière, Braunau, défense de Deckendorf, 1742; Bitche, 1743. — Alpes : le colonel tué devant Montalban, 1744; Alpes jusqu'à la paix, 1745-1748.

Le régiment est incorporé dans le Berry, le 10 mars 1749.

b) Régiment de Brie, créé le 18 septembre 1684 et ayant porté le titre d'Agenois de 1739 à 1747.

1° COLONELS ET MESTRES DE CAMP :

1. Armand de Béthune, marquis de Charost, 18 septembre 1684.
2. Antoine de Canonville, marquis de Baffetot, 19 juillet 1690.
3. N. de Baffetot, fils du précédent, 20 mars 1709.
4. L.-François de Bourbon-Conti, comte de la Marche, 22 juin 1726.
5. Guillaume, marquis du Bellay de la Courbe, 1^{er} juin 1727.
6. Emmanuel-Armand du Vignerod du Plessis-Richelieu, comte d'Agenois, très grièvement blessé à Asti, 6 mai 1739.
7. Louis-Denis-Auguste chevalier de Polignac, tué au combat de Saint-Cast, 1^{er} janvier 1748.
8. N. Marquis de Coislin, 1^{er} décembre 1758.

2° CAMPAGNES ET ACTIONS DE GUERRE :

Guerre de la ligue d'Augsbourg : Palatinat, 1688; Rhin, 1689-1693; Italie, 1694-1696; Meuse, 1697.

Guerre de la succession d'Espagne : Rhin, 1701; Friedlingen, 1702; Brisach, Landau, Speyerbach, 1703; Alpes, 1704; Nice, 1705; Turin, 1706; Défense de Toulon, 1707; Rhin, 1708-1713.

Guerre de la succession de Pologne : Rhin, 1733; Philippsbourg, 1734; Klausen, 1735.

Guerre de la succession d'Autriche : Bavière, 1742; Eggenfeld, 1743; Rhin et Alpes, 1744; Château Dauphin et Asti (le colonel très grièvement blessé), 1745-1746.

Guerre de Sept ans : Côtes de Bretagne (Le colonel est tué à Saint-Cast, 1758), 1756-1762.

Le régiment est licencié le 25 novembre 1762.

c) Régiment de Toulouse-Cavalerie ayant porté le titre d'Agenois-Cavalerie de 1706 à 1714.

Le régiment, créé en 1674, sous le titre d'*Heudicourt*, devient en 1693 la propriété de Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, grand amiral de France.

1° MESTRES DE CAMP :

1. Antoine d'Ain de la Chaise, comte de Souternon, 13 novembre 1693.

2. Louis de Gayon-Matignon, comte de Gacé, 1^{er} février 1702.

3. N. de Richelieu-Aiguillon, comte d'Agénois, 22 septembre 1706.

4. Louis du Fretoy, marquis d'Estourmel, 27 mars 1714.

5. Marquis d'Hautefort d'Ajat, 18 octobre 1734.

6. Sébastien de Poilvillain de Montaigut, marquis de Crénay, 13 novembre 1736.

2° CAMPAGNES ET ACTIONS DE GUERRE :

Guerre de la ligue d'Augsbourg : Neerwinden, 1693; Bruxelles, 1695.

Guerre de la succession d'Espagne : Nimègue, 1702; Kehl, 1703; Ramilies, 1706; Audenarde, 1708; Malplaquet, 1709; Denain, 1712; Douai, Le Quesnoy, Bouchain, 1712; Landau et Fribourg, 1713.

Guerre de la succession de Pologne : Italie, 1733; Guastalla, 1734.

Le régiment devient la propriété de Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse et prend, le 1^{er} décembre 1737, le titre de Penthièvre-Cavalerie.

d) Régiment d'Agénois 1776-1794.

1° COLONELS ET MESTRES DE CAMP :

1. L.-P. Nolasques, des Balbi de Bertons, marquis de Crillon, 18 avril 1776.

2. Charles-Dupleix, baron de Cadignan, 11 novembre 1776.

3. A.-Joseph-Eulalie, de Beaumont, comte d'Antichamp, 3 octobre 1779.

4. Jean-Alexis-Catherine marquis de Bongé, 1^{er} juillet 1783.

5. Jean-Charlemagne de Maynier, comte de la Salle, 1^{er} janvier 1784.

6. Pierre-Louis de Blottefière, 25 juillet 1791.

7. Jacques-Hyacinthe Le Blanc de la Courbe, 26 octobre 1792.

2° CAMPAGNES ET ACTIONS DE GUERRE :

Guerre d'Amérique : Saint-Domingue et Guadeloupe, 1776-1778; Siège de Savannah, 1779; Martinique, 1780; Prise d'Yorck-Town, 1781; Défense des vaisseaux, 1782.

Colonies françaises : Saint-Domingue, 1791-1794.

Guerre contre la Coalition : Armée du Nord; Invasion de la Belgique, 1792; Armée du Nord, 1793; Armée du Nord, 1794.

Le régiment d'Agénois est incorporé dans la 31^e demi-brigade de nouvelle formation.

II

GUERRE D'AMÉRIQUE (1778-1783)

RÉGIMENT D'AGÉNOIS

Liste des officiers du corps ayant participé aux opérations sur terre ou sur mer, dans la guerre de l'indépendance américaine

D'après les documents authentiques déposés aux archives du Ministère de la guerre et publiés par les soins du Ministère des affaires étrangères. (Paris, Quantin, 1903).

1^o COLONELS ET MESTRES DE CAMP :

Charles *Dupleix*, baron de *Cadignan*, né à Condom, mort à Saint-Domingue, le 22 juin 1779.

Antoine-Joseph-Eulalie de *Beaumont*, comte d'*Antichamp*, conduite distinguée à Saint-Christophe.

2^o COLONELS ET MESTRES DE CAMP EN SECOND :

Louis-Alexandre-René-Nolasque, comte de *Crillon*, frère du premier colonel d'Agénois.

Pierre-Marie, Chevalier *Dulau d'Allemands*.

3^o LIEUTENANTS-COLONELS :

Joseph *Rayne* de *Cantis*, né à Marmande, le 15 mars 1718.

Jean-Baptiste-Gérard *Dupleix*, chevalier de *Cadignan*, né à Condom, le 22 mai 1738, conduite distinguée à Saint-Christophe.

4^o MAJORS :

Jean-François-Louis *Picault Desdorides*.

Jean-Baptiste, chevalier de *Sagarrigues*, mort à Saint-Domingue, le 2 janvier 1781.

5^o QUARTIER-MAÎTRE TRÉSORIER :

Jean *Gerlan* de *Barres*.

6^o CAPITAINES :

1. Philippe *Segnier* de *Terson*, né à Castres, le 20 mai 1740.

2. Jean-Joseph De Lustrac, né à Liasse, diocèse d'Aire, Gascogne, le 25 novembre 1733, s'est distingué au siège d'Yorck-Town.

3. Jean-Baptiste-Emmanuel de *Behagle*.

4. Marc-Antoine *La Roche Coquet*, né à Agen, le 30 juillet 1744.

5. Nicolas-Pierre *Richard*.

6. Jean-Joseph *De Lespès*, né à Meugron près Tartas, Gascogne, le 8 décembre 1731, mort le 7 mars 1782 des blessures qu'il avait reçues au siège de Saint-Christophe.

7. Charles, chevalier de *Saint-Germain*.

8. Pierre-Charles *D'Angussin de Bourguisson*.

9. Charles-Joseph chevalier d'Ypres, mort le 15 juin 1780.

10. Denis *D'Imbert du Barry*, né à Puylaurens, Languedoc, le 11 février 1742, a obtenu le 19 avril 1782, une pension pour sa bonne conduite à Saint-Christophe et en considération de sa blessure reçue à Savannah.

11. Paul-Esprit, chevalier de *Dianous*.

12. Pierre-Henri-Adrien *Desmarets*.

13. Joseph de *Marans*.

14. François de *Caire*.

15. René-Aimé-Gilbert-François *de la Corbière*, fait chevalier de Saint-Louis, le 5 décembre 1781, pour s'être distingué à York-Town.

16. Servant-Paul *Le Saige de Villabrune*, tué au siège du château de Saint-Christophe, en 1782.

Jean-François *De Soyres*, né à La Réole, généralité de Bordeaux, le 5 février 1780.

18. Jean-Baptiste-François-Joseph de *Caumont*.

19. Pierre-François-Clément de *Faydeau*.

7° LIEUTENANTS ET SOUS-LIEUTENANTS :

1. Jacques-François *Grenier de Camille*.

2. Mathieu *Blandat*, tué au siège de Savannah, le 25 septembre 1779.

3. François-Gineste chevalier d'*Imbert*, né à Puylaurens, Languedoc, le 26 janvier 1753.

4. Ignace *Drouichet de Sigalas*, né à Marmande, généralité de Bordeaux, le 26 novembre 1752, blessé au siège de York-Town, en 1781.

5. Louis-Jean-Eusèbe de *Kermanec de Troron*, belle conduite à York, blessé aux combats des 9 et 12 avril 1782, livrés par le comte de Grasse.

6. Charles, chevalier *Gineste de Gajac*, né à *Puylaurens*, *Languedoc*, le 25 janvier 1754.

7. Mathieu-Louis-Claude *Pocquet de Puylery de Saint-Sauveur*, né à la Martinique, le 10 décembre 1750, blessé à Savannah où il s'est distingué; blessé à la prise d'York-Town.

8. Eugène-Claude *La Coussaye*, belle conduite à St-Christophe.

9. Jean-Jacques-Elisabeth *Pradelles de la Tour Saint-Jean*, né à *Castres*, le 23 juillet 1753.

10. J.-B.-Marie-Pierre *Le Cocq de l'Ecotay*.

11. Joseph-Louis-Gabriel de *Piolenc*.

12. Joseph *Dasnières*.

13. François-Marie *De la Daudelle*.

14. Marie-Joseph d'*Houdetot de Colomby*, blessé au siège de York-Town;; belle conduite à York-Town.

15. Jean-Joseph-Roger de *Voisins*, belle conduite à Saint-Christophe.

16. Etienne-Marguerite-Anne *Gineste de Najac*.

17. Michel *Le Houx*, passé en Amérique en 1755, où il a fait toutes les campagnes.

18. Pierre-Marie-Dominique de *Marcellier*.

19. Gaspard-Jean-Joseph-Olivier *Pignol de Rocreuse*; a obtenu la commission de capitaine pour avoir par son courage et sa fermeté sauvé 168 hommes de 200 qu'il commandait, étant embarqué sur le navire *Les Trois Henriettes* qui a fait naufrage sur les Antioches, près Oleron, en allant en Amérique, le 23 mai 1779.

20. Michel de *Caussens de Bonsel*.

21 Charles-Emmanuel-Jean-Denis de *Pujol*.

22. Jean de *La Croix*.

23. Jacques-Marcel de *Parfouru de Jouveau*.

24. Louis-André-Yacinthe de *Bruges*.

25. Claude-Christophe *Brossier de Bessuray*.

26. Antoine-Jean de *Rambos de la Fille de Montégut*.

27. François-Joseph-Alexandre de *Fabars*.

28. François-Gabriel de *Coquet*, blessé aux combats des 9 et 12 avril 1782, livrés par le comte de Grasse.

29. Jean-Claude de *Rouilhan*, capitaine et chevalier de Saint-Louis à sa rentrée en France.

30. Jean-François *Caillou de la Forgerie*, tué aux combats des 9 et 12 avril 1782, livrés par le comte de Grasse.

31. Abraham du *Bug de Marcussy*.

32. Pierre-Christophe *Portal de Meux*, tué au combat du 12 avril 1782, livré par le comte de Grasse.

33. Michel *Chaussepied*, belle conduite à York-Town.

34. Charles-René *Dague de la Voute*.

35. Christophe-Philippe *Bérard de Mauraige*; a eu la jambe gauche cassée à l'affaire de Savannah, le 9 octobre 1780; est resté sur le champ de bataille et a été pendant quatre mois prisonnier de guerre dans les hôpitaux ennemis.

36. Maurice *Gourie*, né à Castelnau-dary, en 1737; belle conduite à York-Town; tué au siège de Saint-Christophe, en 1782.

37. Pierre-Dominique *Prévost*, né à Bruxelles, le 3 avril 1739, a fait toutes les campagnes d'Amérique de 1776 à 1783.

38. Marie-Roland de *Laumont*, né au fond de l'île à Vache, (île Saint-Domingue) en 1762; blessé au siège de York-Town, en 1781.

III

GUERRE D'AMÉRIQUE (1778-1783)

ÉTAT NUMÉRIQUE

Des Agenais ayant fait partie comme officiers mariniens, matelots, novices ou mousses, des équipages des escadres du Comte d'Estaing et du Comte de Grasse, avec indication des pertes subies au cours de la guerre pour l'indépendance américaine.

(Etat extrait des documents signalés dans l'établissement de la liste des officiers d'Agénois).

a) ESCADRE DU COMTE D'ESTAING :

282 Agenais dont 34 tués, blessés ou morts au cours de la campagne, savoir : 21 de Marmande, 1 de Boé, 2 de Caumont, 3 de Saint-Hilaire, 1 du Passage-d'Agen, 1 du Port-de-Penne, 1 de Clermont-Dessus, 4 de Villeneuve.

b) ESCADRE DU COMTE DE GRASSE :

121 Agenais dont 25 tués, blessés ou morts au cours de la campagne; savoir : 1 d'Agen, 24 de Marmande.

IV

CERTIFICAT D'ENGAGEMENT VOLONTAIRE

(Formule à employer d'après les ordonnances royales des 2 juillet 1716, 1^{er} mars 1717, 25 août 1733, 30 juin 1738).

Engagement ou promesse par écrit et signée, du moins de celui qui volontairement s'engage de servir le Roi, en qualité de soldat, cavalier ou dragon, dans telle ou telle compagnie et sous tel ou tel capitaine

INFANTERIE

RÉGIMENT D'AGÉNOIS

Nous, Soula, Jacques, dit La Vigueur, sergent au régiment d'Agénois, certifions avoir engagé, pour servir dans la compagnie de Monsieur de Vilhiès, capitaine au régiment d'Agénois, pendant l'espace de six années, le nommé Laplane, Jean, fils de Pierre et de Courtaud, Marie, natif de Lézat, juridiction de Pamiers, pays de Foix, âgé de dix-huit ans, taille d'environ cinq pieds trois pouces, cheveux roux, nez long, et autres marques qui peuvent le faire reconnaître, aucune. Nous lui avons promis trente livres pour le prix de son engagement, qu'il a signé avec nous et qu'il a fait en présence des soldats en semestre Contié dit Belle Humeur et Le Tuilié dit Gascon, qui ont signé au présent certificat.

Fait à Lézat en Lézadais, pays de Foix, trois juillet dix sept cent quatre vingt cinq.

LAPLANE, Jean.

Signé : SOULA, dit La Vigueur, sergent d'Agénois.

CONTIÉ, dit Belle Humeur, soldat de Normandie.

LE TUILIÉ, dit Gascon, soldat de Royal Auvergne.

V

CONGÉS

PRÉCIS DES ORDONNANCES ROYALES

Le *Congé* est la permission par écrit que donne le capitaine au soldat de s'absenter. Les *congés*, soit *absolus*, soit *pour un temps*, accordés aux cavaliers, dragons, soldats, ne se donnent point par les officiers sur du papier ordinaire, ou sur leurs simples signatures. Par une ordonnance du 2 juillet 1716, le Roi a déclaré que tous congés sans exception doivent être écrits dans le blanc des cartouches que Sa Majesté a fait adresser aux majors et aides-majors de ses régiments d'infanterie, cavalerie et dragons, et scellés du timbre ou cachet qu'elle a fait faire pour chacun des régiments, lequel doit rester toujours avec les exemplaires des cartouches imprimées, entre les mains des majors et aide-majors, et, en leur absence, de ceux qui sont chargés du détail.

Ces congés doivent être signés par les capitaines des compagnies où sont engagés les soldats pour lesquels ils sont expédiés par le colonel, mestre de camp ou commandant du régiment, par le major, aide-major ou officier chargé du détail; et lorsque les dits régiments ou compagnies sont en garnison dans une place de guerre, ils sont visés par le gouverneur ou commandant.

Les majors, aides-majors, ou officiers chargés du détail, doivent, sur un registre spécial, enregistrer tous les congés qui sont expédiés dans leurs régiments, observant d'y marquer le jour de la date du congé, et le temps pour lequel il a été expédié. On spécifie sur ces congés le pays, l'âge, la taille, la couleur des cheveux ou de la perruque, et les autres signes qui peuvent faire reconnaître les soldats pour lesquels ils sont expédiés.

Les *congés absolus*, par l'ordonnance du mois de juillet 1716, doivent être donnés aux soldats, cavaliers et dragons dont les *congés limités* sont expirés, et on doit leur laisser pour se retirer leurs habits et linge; et par l'ordonnance du 28 juin 1722, si ceux qui ont leurs *congés absolus* se rengagent dans leurs mêmes compagnies dans l'espace de trois mois, ils y doivent conserver leur rang d'ancienneté.

Il était nécessaire pour diminuer l'esprit de désertion, et effacer l'idée d'esclavage perpétuel attachée au métier de soldat, de l'en-

tretenir dans l'espérance d'un congé. Cet objet a été rempli par l'ordonnance du 28 juin 1722, et son exécution a été jusqu'à présent suivie avec ponctualité. Mais il en résulte deux inconvénients, l'un, de ce qu'en temps de guerre le nombre considérable des *congés limités* affaiblirait les compagnies par l'absence de plusieurs anciens soldats qui en sont la force; l'autre de ce que les capitaines sentant par expérience combien ces *congés à tems* leur sont onéreux, ne veulent plus en faire que d'*illimités*; ce qui remettra les choses par la suite au même point dont on a voulu les tirer.

Les ordonnances rendues précédemment sur le fait des congés de soldats avaient fixé le nombre de ces congés à un dans chaque compagnie par an, et ce congé devait être donné alternativement au plus ancien cavalier, dragon ou soldat de chaque compagnie, et à un de ceux dont les engagement n'étaient faits que pour un tems.

Les compagnies, par cet arrangement, ne souffraient pas des diminutions considérables; et l'espérance du congé était également conservée à ceux qui avaient des congés limités, et à ceux qui s'étaient engagés sans restriction.

Si les choses ne sont plus sur le même pied, le Roi, pour prévenir aussi l'affaiblissement des compagnies de ses troupes, dans le temps où elles doivent être le plus en force et faciliter aux capitaines les moyens de remplacer successivement les soldats, cavaliers et dragons dont les engagements seraient limités, avait réglé par son ordonnance du 10 mars 1729, qu'il ne serait à l'avenir délivré que trois *congés absolus* par compagnie dans les mois d'octobre, décembre de chaque année, et dans celui de février de l'année suivante.

Mais par celle du 25 août 1733, il a ordonné qu'on ne donnerait aucun *congé absolu* pendant les mois de mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, mais pendant les cinq mois d'hiver seulement, en sorte néanmoins que si plusieurs engagements limités viennent à expirer en même temps dans une compagnie, il ne puisse être délivré de *congé absolu* que successivement de deux mois en deux mois, lors de la revue que font les inspecteurs à la fin de la campagne; et au défaut de ladite revue, lors de celle que les commissaires des guerres font à la fin du mois d'octobre pendant la paix, et, en temps de guerre, à la première revue qu'ils font à la fin de la campagne.

Celui qui, par l'ancienneté de son service, se trouve le premier dans le cas de l'obtenir, l'a à la fin de la campagne, le second, au mois de décembre, le troisième au mois de février; s'il y en a encore qui se trouvent dans le cas d'obtenir leur congé, ils doi-

vent continuer le service pendant les sept mois d'été, et n'ont leur congé que pendant les cinq mois d'hiver suivants. S'il s'en trouve plusieurs dont les engagements soient de même date, on fait tirer au sort ceux qui en sont porteurs, pour être le *congé absolu* délivré à celui à qui le sort a été favorable.

Par la même ordonnance, tout soldat, cavalier ou dragon, doit servir tout le temps stipulé par son engagement, et ceux qui se sont absentés par des *congés limités* pour leur affaires particulières, ne peuvent obtenir leurs *congés absolus* qu'après avoir servi dans leur troupe pendant un temps égal à celui de leur absence.

Par une ordonnance du 10 décembre 1730, il était défendu de donner aucun *congé limité* pendant l'été; mais sur les différentes remontrances qui ont été faites par les commandants des corps, Sa Majesté, par celle de 1731, du 20 mars, permet qu'il soit délivré vingt-cinq congés pour les bataillons d'infanterie, dix dans chaque escadron de cavalerie et de dragons, pour les mois d'avril, mai, juin, juillet, août et septembre. En temps de guerre, les *congés absolus* sont suspendus.

Suivant l'ordonnance du 25 juin 1750, les *congés absolus* donnés par les officiers qui font recrue sont nuls, et les officiers doivent être cassés; et Sa Majesté, par son ordonnance du 25 juillet, a suspendu la distribution des *congés absolus* qui expireront pendant la guerre jusqu'après la paix (1).

VI

DE L'ÉDUCATION DES TROUPES

par M. DE GUIBERT (1).

C'est une chose bizarre que l'espèce d'instruction que l'on donne aujourd'hui aux troupes. Elle ne roule que sur un maniement d'armes et sur quelques manœuvres, la plupart compliquées et inutiles à guerre. Qu'il y a loin de cette misérable routine, à un système d'éducation militaire qui commencerait par fortifier et assouplir le corps du soldat, qui lui apprendrait ensuite à connaître ses armes, à les manier, à exécuter toutes les évolutions qu'il doit savoir; à se livrer dans l'intervalle de ces exercices, et comme par délassement, à des jeux propres à entretenir sa force et sa gaieté !

(1) *Ecole historique et morale du soldat et de l'officier à l'usage des troupes de France et des écoles militaires.* — Paris, 1788.

(2) Ecrivain militaire, né à Montauban, mort à Paris en 1780.

Après qu'on aurait ainsi dressé le soldat, on le familiariserait avec des représentations simulées de tout ce qu'il doit faire à la guerre; il saurait porter les fardeaux, remuer la terre, faire des marches forcées, passer les rivières à la nage, travailler avec adresse à toutes les parties d'un retranchement; passant une partie de sa vie dans les camps, il acquerrait l'habitude du service qu'il y doit faire, de la conduite qu'il doit tenir dans un poste avancé, en faction, en patrouille. Au moyen des grandes manœuvres qui se feraient dans ces camps, il s'accoutumerait à l'ordre qu'il doit observer dans ses marches, au spectacle d'une armée, au bruit de l'artillerie, au concours des autres armes avec la sienne. Dans les exercices des places, on lui ferait contracter l'habitude machinale des travaux de tranchée et de défense; on lui apprendrait à couper une palissade, à la planter, à dresser une échelle, à attacher un pétard, ou à soutenir les gens qui l'attachent; à ouvrir un créneau, à savoir s'y placer, etc. Accoutumé dans toutes les circonstances à garder le silence, à obéir aux signaux et à la voix de ses officiers, à ne pas s'emporter au delà du point attaqué, connaissant enfin toutes les situations que la guerre peut offrir, le soldat la désirerait sans cesse, ou plutôt, au danger près, la paix elle-même serait pour lui une guerre continuelle.

Il y aurait dans un système d'éducation pareil une instruction progressive et relative à tous les grades; car, où le soldat apprendrait les devoirs du soldat, l'officier subalterne apprendrait à conduire sa troupe, le capitaine sa compagnie, le colonel son régiment, l'officier général sa division, le général son armée.

Je ne parle pas de cette autre partie de l'éducation militaire qui formerait le courage, les mœurs, les préjugés, partie si importante, mais si négligée, si inconnue à tous les généraux et à tous les gouvernements, que je ne vois dans l'histoire ancienne et moderne, qu'un seul homme dont on ait dit : *Il ne lui suffisait pas que ses soldats fussent braves, il voulait qu'ils fussent honnêtes gens.*

Il faudrait donc que l'éducation du soldat embrassât trois objets, l'un les exercices du corps, le second les exercices d'armes et d'évolutions, le troisième la présentation de différentes situations où l'on peut se trouver à la guerre.

Le premier de ces objets, enseigné même hors du service, devrait entrer dans l'éducation de toute la jeunesse du royaume. Qu'en France, où le prince est tout, où son exemple est législateur, où ses mœurs déterminent les mœurs publiques, un roi veuille ramener ses courtisans à une vie agissante et militaire; que la sienne soit telle, qu'il fasse élever ses enfants dans ces principes,

qu'il assiste à leur exercices, qu'il flétrisse de son indifférence les jeunes gens oisifs, voluptueux, ignorants, qu'il distingue les autres; bientôt, on verra disparaître la mollesse, le libertinage, la débauche obscure et ruineuse, et tous les petits vices qui dégradent les grands seigneurs. Bientôt, à la génération actuelle, succédera une génération propre à la guerre et à la gloire. Ce champ de Mars, que l'herbe couvre, et dont la Seine baigne inutilement les bords, ressemblera à ce champ fameux qu'arrosait le Tibre; on s'y exercera à vaincre; les statues de *Henri*, de *Condé*, de *Turenne*, en décoreront l'enceinte; elles crieront à leurs descendants : *Ces piédestaux l'attendent*. De la cour et de la capitale, l'esprit d'honneur et de courage passera dans les provinces étonnées. La noblesse, revenue des petites jouissances de luxe et de mollesse, abandonnera les villes pour rentrer dans les châteaux. Là, elle se trouvera plus heureuse et moins confondue; elle redeviendra guerrière et galante; le goût des armes et des exercices militaires ramené dans la noblesse, passera bientôt chez le peuple; la bourgeoisie ne regardera plus l'état de soldat comme un opprobre; la jeunesse des campagnes ne craindra plus de tomber à la milice; elle s'assemblera les dimanches et fêtes, pour disputer des prix de saut, de course et d'adresse. Ces prix, que le gouvernement fonderait dans chaque village ou district, vaudrait mille fois mieux que la coûteuse assemblée des milices; car, ayez des paysans vigoureux, lestes, déjà accoutumés au bruit des armes et à les manier; ayez en même temps une bonne discipline et des officiers, vous formerez bientôt des soldats. Qu'on ne croie pas au reste, qu'une révolution pareille, dans les esprits et dans les mœurs, fût funeste ni à l'agriculture ni à la tranquillité du royaume. Une nation ainsi constituée n'en serait que plus portée et plus endurcie aux travaux. Ce sont les peuples laboureurs qui sont les plus guerriers. Qu'on se rappelle les Romains dans leurs beaux jours; qu'on voie les Suisses : l'Etat y gagnerait la réforme d'une partie de ces armées nombreuses qu'il entretient sur pied. Lorsqu'un pays entier est militaire, au premier signal tous ses habitants sont ses défenseurs. Quant à la tranquillité publique, elle n'en serait que plus assurée. L'histoire le prouve. Où se formèrent la Fronde et la Ligue ? Dans Paris, au milieu de cette populace lâche, corrompue, avide de nouveautés, qui habite les villes. L'habitant de la campagne, occupé de sa culture, attaché à l'espoir de sa récolte, chérit la paix et les lois qui la lui donnent. Disons-le enfin, jamais la crainte des révolutions ne doit, en pareil cas, arrêter les opérations de la saine et sage politique; les gou-

vernements ne les redoutent que quand ils sentent leur faiblesse ou leur injustice.

Si enfin l'on ne veut pas que le royaume entier devienne une école de travaux et de guerre, il faudrait du moins que lorsque les soldats sont enrôlés, les exercices de corps fissent une partie considérable de leur instruction. Il est étrange qu'uniquement dressés à manier un fusil, et à garder pendant trois heures des attitudes pénibles et contraires au mécanisme du corps, ils n'aient, quand la guerre arrive, aucune habitude des travaux qu'elle exige. Aussi une marche tant soit peu forcée les étonne; un ruisseau les arrête; quatre jours de pionnage les rebutent. Si l'on me dit que nos exercices actuels les occupent déjà assez, je répondrai que c'est parce que nos manœuvres sont trop compliquées, nos méthodes d'instruction mal entendues, notre prétention de précision et de perfection sur beaucoup de points, minutieuse et ridicule. Je répondrai que la preuve que nos soldats ne sont pas assez occupés, c'est que pour remplir, dit-on, leur temps, on les surcharge de règles de discipline inquiétantes et odieuses. C'est qu'on a créé *une tenue* qui leur fait passer trois heures par jour à leur toilette, qui en fait des perruquiers, des polisseurs, des vernisseurs, tout, en un mot, hormis des gens de guerre. Et que résulte-t-il de cette vie fainéante et pourtant pénible, de ces travaux qui se font la plupart assis et à l'ombre ! C'est qu'un soldat qui a servi dix ans, ayant perdu toute souplesse, toute aptitude aux travaux du corps, est contraint de se faire artiste, laquais ou mendiant. Qu'arriverait-il de l'échange de ces occupations frivoles, en travaux durs et pénibles ? C'est qu'un laboureur serait plus propre à être soldat; c'est qu'un soldat, quittant ses travaux, reprendrait sans peine la bêche et la charrue.

Mais pour terminer cet important chapitre, en vain formerait-on des soldats endurcis et guerriers, comme les anciens légionnaires, si on ne remet cette profession en honneur, si on n'attache le soldat à elle par des perspectives flatteuses et lucratives; si on ne lui fait désirer la guerre et trouver à la guerre des récompenses; si enfin on n'assure des secours à sa vieillesse, à ses blessures, à ses infirmités, à sa femme et à ses enfants (1).

(1) *Ecole historique et morale du soldat et de l'officier à l'usage des troupes de France et des écoles militaires.* — Paris, 1788.

VII

ÉTAT DES OFFICIERS

(Extrait de l'ordonnance royale de 1788)

Sa Majesté voulant....., etc.,..... a ordonné ce qui suit :

« On n'entrera au service que par les débouchés établis par les ordonnances de formation; il faut avoir seize ans révolus pour être sous-lieutenant; les cadets-gentilhommes seront reçus à quinze. Les uns et les autres feront preuve de quatre générations de noblesse. Sa Majesté en excepte les fils, petits-fils et arrière petits-fils de ses officiers généraux; les fils des chevaliers de Saint-Louis qui auront été capitaines titulaires, ceux des capitaines titulaires tués à la guerre sans avoir été chevaliers de Saint-Louis.

« Le sous-lieutenant devenu, par ancienneté, lieutenant en premier, sera nommé dans l'infanterie capitaine en second, à moins que des preuves bien constatées d'inapplication, d'insubordination et d'inconduite ne soient un motif d'exclusion qui sera jugé par un conseil de concours composé du lieutenant-général chef de division, du maréchal de camp commandant la brigade, de l'inspecteur divisionnaire de l'arme dont sera le régiment, des deux premiers capitaines dudit régiment. S'il éprouve deux fois cette exclusion, Sa Majesté, le jugeant peu propre à son service, nommera à son emploi. En écartant ainsi les sujets mal notés du grade de capitaine, elle veut augmenter la considération de ce grade, qui doit tenir beaucoup à la considération des officiers qui en sont pourvus. Les capitaines en second deviendront à leur tour capitaines commandants.

« Les officiers dits de fortune, quoique plus anciens lieutenants, ne monteront point à la place de capitaine en second, mais ils auront la commission de capitaine du jour que le lieutenant en premier, leur cadet, aura été nommé capitaine en second, sans pouvoir en faire les fonctions; elle leur donnera le commandement sur les lieutenants, elle leur servira pour la croix de Saint-Louis, ils porteront l'épaulette de capitaine telle qu'elle sera réglée. S'ils ont été décorés de la plaque de vétérance, ils la porteront jusqu'à ce qu'ils soient faits chevaliers de l'ordre de Saint-Louis. Une action distinguée à la guerre mettant ces officiers au-dessus des règles, Sa Majesté se réserve de nommer à un emploi de capitaine

en second celui qui aura mérité cette exception; elle fait plus en leur accordant dans ce cas des lettres de dispense, s'il n'était pas premier lieutenant, afin de parvenir à son tour à être capitaine en second; mais les actions qui lui méritent cette considération doivent être distinguées et personnelles.

« Pour être nommé major en second, il faut avoir été capitaine en pied, de remplacement ou de réforme, et avoir cinq ans de service révolus, qui ne dateront que du jour où on aura joint le régiment et qu'on y aura été reçu comme il a été dit. Les majors en second seront choisis indistinctement parmi tous les capitaines, mais de préférence parmi ceux de remplacement que leur naissance et surtout les services de leurs pères destinent plus particulièrement au commandement d'un régiment. Un major en second ne peut en aucun cas être major ou lieutenant-colonel titulaire.

« Les majors seront choisis parmi tous les capitaines de leur arme ayant vingt ans de service; ils ne peuvent être faits majors du régiment où ils étaient capitaines. Les lieutenants-colonels seront choisis parmi les majors des régiments de leur arme, y compris le régiment dans lequel la lieutenance-colonel sera vacante, soit parmi les deux premiers capitaines des régiments d'infanterie.

« Les colonels seront choisis parmi les majors en second, toujours dans les régiments de leur arme. Sa Majesté ne permettra jamais qu'un colonel quitte un régiment d'une arme pour passer dans une autre. Elle n'entend point exclure de ce grade les lieutenants-colonels titulaires qui n'ont fait qu'acquérir plus de droits par un service plus assidu, ni ceux qui auront fait quelque action d'éclat à la guerre. Il faut quatre années de major en second pour être fait colonel; les actions distinguées à la guerre abrègent ce temps.

« Sa Majesté, considérant que des promotions trop nombreuses telles qu'elles se sont faites jusqu'à présent, sans motif raisonné qui les détermine, sont plutôt pour l'état militaire des secousses que des époques de justice et d'émulation, déclare qu'elle ne fera, à l'avenir, que des promotions partielles, soumises à des règles fixes et calculées.

« Tout colonel d'un régiment sera de droit maréchal de camp au bout de seize ans de service effectif dans ce grade; s'il a été lieutenant-colonel titulaire, ce temps lui sera compté comme colonel. Tout lieutenant-colonel titulaire sera maréchal de camp après vingt ans de service effectif dans ce grade, les années de major lui seront comptées deux pour une. On entend par service effectif le temps que chaque gradé a dû remplir d'après les ordonnances.

Il n'y aura en paix que deux époques de nominations aux emplois vacants, le premier mars et le premier octobre. Les emplois des régiments servant dans les armées seront remplacés immédiatement après leur vacance. Toutes les retraites seront expédiées le 1^{er} janvier..... »

Nota : Par cette ordonnance, le Roi se réservait la moitié des nominations aux emplois et supprimait les charges de finances. En temps de guerre, seuls le mérite et la valeur déterminaient l'avancement.

L'ordre royal de Saint-Louis, créé en 1698 par Louis XIV, venait récompenser les actions d'éclat et couronner une longue carrière de dévouement et de services.

Il n'en a pas été toujours ainsi dans les régimes qui se sont succédé depuis la Révolution jusqu'à nos jours pour d'autres raisons; il n'a plus existé de décoration spéciale pour fin de carrière, analogue à la croix de Saint-Louis.

C^t LABOUCHE.

LA PSALETTE DE LA CATHÉDRALE D'AGEN

Pline le jeune, dans sa célèbre lettre à Trajan, au sujet des Chrétiens, dit que ceux-ci ont « l'habitude de se réunir, à jour fixe, pour dire un chant au Christ comme à Dieu ». L'usage de chanter dans les cérémonies du culte catholique remonte aux temps apostoliques. Saint Paul exhorte plusieurs fois les fidèles à chanter des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. L'histoire du chant dans l'Eglise est connue, ainsi que la fondation par Charlemagne, d'écoles spéciales où l'on enseignait aux enfants à lire et à chanter.

Le premier chantre dont il est fait mention dans l'histoire agenaise venait probablement d'une de ces écoles. Il se nommait Ejicius et nous est connu par son épitaphe conservée autrefois dans le Cloître de Saint-Caprais, aujourd'hui au Musée d'Agen.

Moribus insignis natus horis
Is fuit Ejicius qui tegit hic tumulus
Ecclesie cantor istius et ordinis auctor.
Explicit hoc carmen. Pace quiescat amen (1).

Au moyen âge le chantre, cantor ou precentor, nous apparaît comme un personnage important. Dans les documents du xiv^e siècle, nous en trouvons un au nom prédestiné Simon Suavis, particulièrement estimé du pape Clément V, qui l'avait peut-être connu dans sa jeunesse lorsqu'il visitait sa parenté agenaise. Il lui permit de cumuler plusieurs bénéfices dans les diocèses de Tours et d'Agen, la cure de Saint-Pardoux, une partie des dîmes de Trentels, Montmarès, Saint-Martin de Baulenx (2).

(1) Saint-Amans. *Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne*. Agen, Noubel, 1859, p. 195 et pl. IV, fig. 4.

(2) *Regesta* de Clément V, publiés par Dom Tosti, n^o 101 et 2679.

Exécuteur testamentaire du Sénéchal Jean de Grailly, Simon Suavis eut à intervenir, sur l'ordre du pape, au sujet de biens laissés par ce testateur aux bonnes œuvres. Des personnages inconnus s'étaient emparés en effet des ornements et biens ecclésiastiques que le Sénéchal avait destinés aux œuvres pies. Son petit-fils, Pierre de Grailly, ayant porté plainte au pape, celui-ci lança un monitoire que Simon Suavis dut publier et faire publier, menaçant d'excommunication les détenteurs de ces biens (1).

En 1913, il est chargé d'une enquête avec le prieur des Frères prêcheurs de Toulouse sur certains crimes imputés à l'abbé de Figeac. Tout cela nous prouve que le chantre d'Agen était un personnage d'importance.

Le chantre devait diriger le chœur et veiller à ce que les chants liturgiques fussent exécutés avec décence. L'insigne de sa fonction était le bâton cantoral, couronné généralement de l'effigie du patron. Le frère Hélie nous dit que le bâton cantoral d'Agen était d'argent. Au reste, dans le chapitre cathédral d'Agen, la seconde dignité était celle de chantre et fort bien rentée (2).

Les documents sur le chant ecclésiastique au moyen âge pour l'Agenais sont rares. Si les textes nous apprennent que, dans certaines églises notamment à Paris, au temps de Saint Germain, le clergé, le peuple et les enfants prenaient part au chant liturgique, « Clerus, plebs psallet et infans », si nous savons qu'à Rome on établit de bonne heure une schola cantorum, et que Charlemagne dans les Gaules fonda des écoles sur ce modèle, il faut descendre jusqu'à la fin du xv^e siècle pour trouver, à Agen, des textes précis et l'apparition d'une psalette ou maîtrise à la Cathédrale, fondée par un évêque Pierre de Bérard.

La famille de Bérard, originaire de Touraine, se fixa en Agenais dans le cours du xv^e siècle. Noble, Pierre de Bérard,

(1) *Regesta* de Clément V, n° 3782.

(2) Durengues, *Pouillé historique du diocèse d'Agen pour l'année 1789*. Agen, Ferran frères, 1894, p. 111.

grand trésorier de France, seigneur de La Croix de Bléré, en Touraine, mariée à Jeanne Charita, eut trois fils, Pierre, évêque d'Agen, Jean, premier président au parlement de Bordeaux, et Martin, chanoine d'Agen, et trois filles.

Pierre de Bérard était encore étudiant en 1460, lorsque Jean de Borgia se démit en sa faveur du siège épiscopal d'Agen. Continuant ses études, il laissa son prédécesseur gouverner le diocèse et ne fit son entrée solennelle, escorté selon l'usage des barons de Beauville, de Montpezat, de Montastruc, de Pujols et de Lauzun, qu'en 1466. La grande préoccupation de son épiscopat fut l'achèvement et l'embellissement de la Cathédrale Saint-Etienne.

Commencé sur un plan grandiose vers 1306, la Cathédrale agenaise ne fut jamais terminée et ses travaux furent souvent interrompus faute d'argent. Les guerres incessantes des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles épuisèrent les ressources du pays et ruinèrent parfois les travaux en cours. Pierre de Bérard, en prenant possession de son diocèse prit à cœur la construction de la Cathédrale et affecta à cette œuvre la moitié du revenu de l'évêché. La mort l'empêcha de mener à bien cette entreprise, dont les La Rovère assurèrent magnifiquement la continuation (1).

Quelques jours avant de mourir, Pierre de Bérard dicta son testament. Le 19 juillet 1477, dans le palais épiscopal, en présence de Jean de Grasse, grand archidiacre, Jean de la Niboire, Philippe de Bérard, chanoine de la Collégiale Saint-Caprais, Jean de Palancheri, Antoine Dumas, Jean de Fages, Jean Dauphin, maître Florent de Nort, médecin, Jean de Montravel, Bernard Jolies l'ancien, Bernard Jolies le jeune, Noble Thomas Forsan, écuyer, l'évêque priaît Pierre Hud, licencié en droit et chanoine de l'église Cathédrale, d'écrire sous sa dictée ses volontés dernières. Ce testament

(1) Sur la cathédrale Saint-Etienne, voir dans les *Etudes sur l'architecture religieuse de l'Agenais* par G. Tholin. Agen, Michel 1874, pp. 189 et 323 et seq. — Ph. Lauzun, *Souvenirs du vieil Agen*. Agen, imp. Moderne, 1913, p. 13 et seq.

fut écrit en français, sauf la conclusion, il est assez curieux pour que nous le donnions en entier.

In nomine Patris et filii et spiritus sancti amen. Pour ce que je scay et cognaïs qu'il n'est chose plus certaine que mourir, ne plus incertaine que quant on mourra, je veuil et ordonne mon testament comme il sensuit : Et premièrement, je recommande à Dieu omnipotent, mon ame et mon corps, et à la glorieuse Vierge Marie et aux benoistz saintz Michel Langel et Gabriel archangel et à Saint Pierre et Saint Pol et à Monseigneur Saint Estienne, mon patron, et généralement à toute la court céleste de Paradis. Item ordonne ma sépulture en la chapelle de Lasfargues devant lautiel de Notre-Dame. Item ordonne et veuil que le jour de ma sépulture, lendemain et les octaves, et le bout de lan, il aye illuminaire cinquante livres tournois. Item je veuil et ordonne quil soit dict et chanté, le jour de ma sépulture, lendemain, les octaves et la fin de lan, quatre cens messes ordonnées à la discretion de mes exécuteurs, et pour chacune messe je vueil quil soit baillé deux solz six deniers tournois. Item je vueil et ordonne que tous les jours perpétuellement soit dite une messe haulte de Notre Dame, au lieu de ma sépulture par quatre petitz enfans et le maistre du cuer et par mes deux chappelains messire Anthoine de Manso et messire Jacques Montmeraul. Item pour la fondation de lad. messe, je donne et laisse Lafos avecques toutes ses appartenances cest assavoir les Monteilz, haulte justice, basse et moyenne, le port et peage et le molin auxd. chappelains pourveu quilz diront lesd. messes, chescun sa sepmaine, et aussi quilz bailleront et forniront de vie compétente ausd. enfans et maistres, de vestement et d'abiliement deux fois lan tout ainsin qu'ils sont fondés au cuer de Saint Martin de Tours ou Dorléans. Item, vueil et ordonne que lesd. chappelains, enfans et maistre, dient une messe haulte à diacre et soubz diacre, chescun an perpétuellement, le jour Sainte Catherine en ma chappelle de Lafos. Item, ordonne pour ma sépulture, cent escutz dor au Chappitre Dagen, pour mon anniversaire perpétuel que se dira le jour de mon trespas et à tel jour que je trespasseray, cest assavoir, messe haulte diacre et soubz diacre, et vigiles, ainsi qu'il est de coutume de faire. Item, je donne à Magdalaine Vilhard, toutes les baiches que je luy ay aultrefois [données] et deshérite mes héritiers de mon sang, si aulcune luy en ostent. Item je declaire sa cheine estre faicte de ses deniers, que poyse environ demi marcq dor viel, et sil y a aulcune chose de moy, je luy donne. Item, je luy donne quarante nobles et les luy donne et quarante les plus belles pièces dor viel quelle trouvera en mon trésor. Item, donne à Perrine oultre son

mariage, ma maison de ceste ville, et toutes se appartenances avecques le jardrin. Item, à lad. Perrine donne toutes les ordilhes de céans comme linge et meuble à moy appartenant. Item, donne à mon nepveau François Bérard, une arbaleste de passe et une arbaleste de jambe de Peyrolle, et la Croix de Bléré et seigneurie et toutes ses appartenances. Item, donne à Monsieur le procureur du Roy Jehan Dauphin, pour les plaisirs et services quil ma faict, cinquante livres tournois. Item, à mon nepveu Anthoine des Assars, je donne cent francz tournois, deux arbalettes de passe et deux arbalestes de jambe de perolle, et ordonne quil preigne les cent francz sur la Croix de Bléré. Item, je donne à Herment mon serviteur cent francz, oultre les deux cens francz que je luy doibz par une cédule signée de ma main, comme le cet maistre Pierre Hud, et veueil que luy et M. Pierre et M. Jehan de la Nyboire et messire Philippes Bataille ayent l'administration du petit Anthoyne et Magdalaine la principale. Item, je donne aud. petit Anthoyne et à la dicte Magdalene, La Cappelle en survivent deulx, et à leur vie tant seulement et si led. Anthoine a des enfans qui vivent après luy quil ayent lad. Chappelle et prie lad. Magdaleine quelle donne sa sœur à Hermend, en mariage. Item, en cas que lesditz enfans dud. Anthoine meurent sans hoirs, je veueil que la tierce part vieigne à lad. Perrine, et le reste à Monseigneur de Chissé mon fraire, ou à son fils mon nepveu. Item, à Monsieur de Montrabel je luy donne les dix escutz que me devoit, et généralement tout ce quil me doibt, et une robe bonne et honneste. Item, je veueil que mondit nepveu François, filz de Monsieur de Chissé, baille à chacun de mes serviteurs vingt livres tournois, sur ce que luy ay laissé. Item, je donne à Jan Rubim et Amaci frères et à chescun cent francz tournois, à prandre sur la Croix de Bléré, et aussi, aux dessusd. le débat qui est entre moy et le seigneur de Montesquieu. Item, à Folastribus je donne vingt livres tournois à prendre sur Lafaux. Item, je donne à mon compère maistre Florent, di nobles et à sa fille six pour la marier. Item, à Bernard et à Guillem appottiquères, à chescun, six escutz. Item, je veueil que toutes mes debtes soient payées généralement sur la Croix de Bléré. Item, je ordonne que les cent escutz que je donne à Monsieur le procureur du Roy Jehan Dauphin, soient payés sur mes biens meubles et en deffaut sur le revenu de Lafaux. Item, plus six escutz pour un cheval qui reste, que je luy dois de doutze, pour led. cheval car les six luy sont assignés sur le recteur de Saint Ylaire. Item, je declare que feu Patris Albicombre a bien leyamment payé tout ce quil devoit de Lafaux et si aulcune chose mestoit deue, je le tiens receu et leu quitte et ne vueil pas que jamais luy en soit rien demandé. Item, je veueil et ordonne que François Bérard soit mon

hérétier seul et pour le tout. Item, je ordonne les exécuteurs de mon testament Monseigneur le procureur du Roy Jehan Dauphin, M. Pierre Hud, M. Jehan de Lanyvoire, Messire Philippe Bérard. Quodquidem testamentum fuit aliena manu videlicet venerabilis viri Domini Petri Hud in legibus licentiat, canonici ecclesie cathedralis agennensis ac ipsius domini episcopi secretarii septim et per me notarium publicum infrascriptum anno et die predictis in domo episcopali agennensi sumptum et scriptum videlicet die Sabbati decima nona mensis julii anno domini millesimo quadringentesimo septuagesimo septimo, Illustrissimo principe Domino nostro Ludovico Dei gracia francorum rege regnante, et prefato Domino Petro, eadem gracia agennensi episcopo existente, Presentibus, venerabilibus viris Domino Joanné Grassi archidiacono majore, Johanne de Nyboeria cathedralis, Philippo Berardi secularis et collegiathe sancti Caprasii et ecclesiarum agennensium canonicis, Johanne Palancherii, Anthonio de Manso, Johanne de Fagia, alias de Mercade, presbiteris, Johanne Dalphin magistro, Florentio de Nord, in medicina bacallario, Johanne de Monterevello Bernardo Jolies seniore et Bernarde Jolis juniore, et nobili Thoma Forsay, scutifero. Testibus ad premissa vocatis et rogatis (1).

Ce testament, origine de notre psalette, fut aussi la source de procès interminables entre le Chapitre et les seigneurs successifs de Lafox. Huit jours après cet acte, Pierre de Bérard rendait son dernier soupir, dans son palais épiscopal, à l'ombre de la Cathédrale Saint-Etienne, le 27 juillet 1477. On l'enterra, selon ses désirs, devant la chapelle N. D. de Las Fargues.

Son tombeau fut, dans la suite, recouvert d'une pierre tombale, sur laquelle il était représenté. Le texte de la Calende de la Cathédrale, qui donne ce renseignement, ne nous permet pas de préciser s'il s'agit d'une statue ou d'une tombe gravée.

XII Kal. augusti. Missa S. Spiritus, quam fundavit venerabilis vir Dominus Hermagilius Borelli, presbiter, diocesis andegaviensis oriundus, canonicus ecclesiæ collegiate Sti Caprasii Agenni, pro ejus salute, quam dici ordinavit, anno quolibet, in crastino festi S. Margarite, in altari majori, per canonicum cum diacono et

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne, G. 4.

subdiacono solempniter, convertendam in obitum post ejus decessum, celebrandam pro ejus et anima R. R. in X^o Patris *Domini Petri Berardi, condam Agenni episcopi cujus corpus est sepultum ante altare B^e Marie de La Farguas, subtus lapidem ibi appositum in quo est sculpta imago episcopi...* et cum ipsa die fiet processio in circuitu chori, fiat pausa ante capellam Beate Marie de Las Farguas et ibi dicatur, r, absolve, cum oratione pro episcopo.

Les difficultés commencèrent dès le lendemain de la sépulture. Les premiers adversaires qui s'affrontèrent, furent les chanoines du Chapitre collégial et les deux chapelains choisis par Pierre de Bérard. Aussitôt la succession ouverte, Antoine Dumas (de Manso) et Jean Mommuraut désignés nommément dans le testament, comme premiers chapelains de la fondation, veulent entrer en possession de Lafox. Le Chapitre ne l'entend pas ainsi et s'y oppose formellement. Pierre de Bérard, disent les chanoines, aurait fait, avant de mourir, une donation entre vifs en leur faveur. Sans doute, ajoutent-ils, les revenus de Lafox et de Monteils sont affectés à la nourriture et à l'entretien des chapelains et des enfants de chœur, « néanmoins la terre leur appartient quant à l'administration, à la propriété et à l'honneur. »

Les titres des chanoines et des chapelains étaient bien précaires en face de ceux d'un troisième adversaire, Jean de Bérard, frère de l'évêque et premier président au Parlement de Bordeaux, qui tenait en sa main les terres de Lafox et de Monteils. *Melior est conditio possidentis*. Quelque soit l'acte invoqué par le Chapitre ou les chapelains, affirme le premier président, cet acte est nul. La terre de Lafox n'appartenait pas à l'évêque, mais bien à lui Jean de Bérard, héritier de son père le grand trésorier de France. L'évêque pouvait, tout au plus, en revendiquer la sixième partie. D'ailleurs, si Lafox était échu à l'évêque, dans le partage de famille, cela se serait fait contrairement à la coutume de Tours, pays où résidait la famille de Bérard. En outre, par le testament de Pierre de Bérard père et de dame Jeanne de Charita, sa femme, la terre de Lafox était destinée à la liquidation des dettes de leur hérédité. De plus, le testament de l'évêque,

ajoutait Jean de Bérard, est nul, car il est écrit d'une main étrangère. La succession est tellement obérée, qu'en sa qualité de tuteur de son fils, héritier universel, il n'acceptait l'héritage que sous bénéfice d'inventaire.

Cette argumentation touffue était impressionnante. Jean de Bérard, magistrat rompu aux affaires, premier président du Parlement de Bordeaux, était un personnage très important et très influent. Sans doute, tous ses arguments n'avaient pas la même valeur, mais son crédit était grand parmi les gens de loi; il eut été dangereux de plaider contre lui. Chanoines et chapelains, ayant transigé entre eux, hésitèrent. En réunion capitulaire, ils écoutèrent avec attention l'un d'eux, le chanoine de Montégut, qui leur exposa tous les dangers de l'affaire.

Une complication survint bientôt. Messire Arnaud de Durfort, seigneur de Bajamont, Castelnoubel et autres lieux, désirait beaucoup acquérir Lafox. Il était entré en pourparler avec Jean de Bérard, et ils étaient d'accord sur le prix. Que pouvaient nos bons chanoines, en face de ces deux hommes puissants.

Pour comble de malheur, le roi s'en mêla. Arnaud de Durfort avait passé une grande partie de sa vie au service de Louis XI, qui l'avait en particulière estime. Pour frapper davantage l'esprit des chanoines, leur inspirer une crainte révérentielle et les amener à composition, il lui demanda d'intervenir. Louis XI écrivit donc aux chanoines, le 19 août 1477, leur déclarant que jamais il ne leur accorderait le droit d'amortissement et les priant très affectueusement de consentir à la vente de Lafox, « les priant qu'ils n'y fassent faute et qu'ils le fassent tellement qu'il n'ayt plus cause de leur en escrire, en lui faisant savoir leur intention par le mesme porteur. »

La menace était grave. En France, les gens d'église ne pouvaient acquérir, tenir et posséder aucun bien immobilier sans la permission du roi. S'ils devenaient possesseurs de biens de cette nature, ils devaient s'en dessaisir dans un an et un jour, sous peine de saisie et d'union au domaine royal.

La permission d'acquérir des biens s'appelait droit d'amortissement.

A la lecture de cette lettre, les chanoines virent qu'ils n'avaient plus qu'à s'incliner. Comme le renard de la fable, ils murmurèrent « ils sont trop verts » et cherchèrent de bonnes raisons pour justifier leur soumission. En séance capitulaire, après avoir murement réfléchi, considérant que le président de Bérard était en possession de Lafox, que la manse du Chapitre était de petit revenu, qu'elle ne retirerait aucun avantage de la donation, que la meilleure partie de la terre en question consistait en un péage, dont la garde était incommode à des ecclésiastiques, aussi bien que l'obligation du ban et arrière-ban, considérant enfin l'incertitude d'un procès, ils décidèrent de traiter à l'amiable.

Jean de Bérard n'attendait que cela. Le 7 novembre, il avait vendu sa terre de Lafox et de Monteils à Arnaud de Durfort, pour la somme de deux mille écus d'or, mais, n'ayant pas encore le désistement du chapitre, il était perplexe. Il accepta donc avec empressement de transiger, et le 19 novembre, dans la salle capitulaire, il signait un acte par lequel le Chapitre se désistait de ses prétentions, moyennant 120 livres de rente annuelle ou une somme de 1.200 livres une fois versée.

Jean de Bérard s'empresse de conclure l'affaire avec Arnaud de Durfort, auquel il passe la main, et qui seul désormais traitera avec le Chapitre. Ce dernier lui rappelle que l'intention de Monseigneur Pierre de Bérard était l'augmentation du culte divin, en instituant sa fondation. Le nouveau propriétaire de Lafox l'entend ainsi et il donne procuration à Jean Dauphin, bourgeois d'Agen et seigneur du Castella, pour s'occuper de cette affaire. A cet effet, Jean Dauphin passa avec les chanoines un acte de transaction. long et minutieux, vraie charte de fondation de la psalette de Saint-Etienne, qui entre dans les moindres détails et règlement de façon précise tout ce qui touche à la fondation de Pierre de Bérard.

Chaque jour, selon l'intention du testateur, une messe sera

chantée dans la chapelle de Las Fargues où est enseveli l'évêque. Le chapelain de semaine célébrera cette messe, en l'honneur de la Très Sainte Vierge, avant les matines qui se chantent au chœur, sauf les dimanches et jours de fête chômée. Le portier l'annoncera de douze coups sonnés à la cloche de Valens. Le maître de chœur et quatre enfants la chanteront solennellement en plain chant. Ils ne pourront se faire remplacer que pour une raison légitime. Ils assisteront, en outre, aux différentes parties de l'office (*horis nocturnis et diurnis*) au chœur de la Cathédrale.

En entrant dans l'église, les enfants marcheront deux à deux, devant leur maître, aux processions dominicales et autres, ils porteront les cierges, l'encensoir et la croix. Ils chanteront avec décence les versets aux fêtes annuelles de la Sainte Vierge, des Apôtres, aux fêtes doubles et aux fêtes. Ils recevront chaque année deux habits à Pâques et à la Toussaint, à la manière de Tours et d'Orléans.

Le maître de chant leur enseignera la musique; pour la grammaire et la logique, ils fréquenteront les écoles. Ils vivront, mangeront, dormiront en communauté, dans une maison louée par le maître de musique. Ils seront vêtus du surplis et auront la tête rasée en forme de couronne.

Lorsque les enfants de chœur mueront, ils seront remplacés par d'autres, modestes, doux, ayant bonne voix qui seront assujettis aux mêmes règles. Le seigneur de Bajamont devra faire cette présentation et l'enfant présenté devra être docile, apte à ce service, charmant, sachant lire et ayant bonne voix (*ut adducat puerum docilem, idoneum, formosum, legentem et bonam vocem habentem*). La présentation devra se faire dans la quinzaine au Chapitre qui fera le choix.

Le maître de musique doit bien connaître son art et être assidu aux heures, toute affaire cessante, et aussi honnête que la fragilité humaine le permet. Il vivra avec les enfants, auxquels il enseignera la musique, la doctrine et le service de l'église. Lorsqu'il voudra se retirer, il devra avertir le seigneur de Bajamont un mois à l'avance.

Celui-ci donnera chaque année la somme de 120 livres,

ainsi réparties, 55 livres aux chapelains, 65 au maître de chœur et aux enfants de chœur et au portier qui doit sonner la cloche de Valens. On leur donnera en outre une part des obits, du profit des funérailles et des fêtes doubles selon la pointe du chœur. Cette part consiste en la tierce partie des revenus des prébendes retranchées (*juxta punctum chori ecclesiæ aginnensis, quæ pars est chori et existit tertia in utilibus prebendatis resecatis*).

Antoine Du Mas (de Manso) et Jean Mommurault, désignés par l'évêque testateur, furent les premiers chapelains, et Théobald Panatier, licencié en droit, chanoine, fut choisi comme maître des enfants de chœur. Il les recevra dans sa maison où il leur donnera le vivre et le couvert.

La transaction que nous venons de résumer fut passée en présence de Guillaume de Costa, licencié ez lois, lieutenant-général du Sénéchal, de Jean de Dathia, chanoine de l'église Saint-Caprais, de Mathurin Berthelot, prébendier de Saint-Etienne. Elle fut ratifiée le même jour par Arnaud de Durfort.

Ainsi constituée et minutieusement réglementée, la psalette de Saint-Etienne entra immédiatement en fonctions. Elle dura jusqu'à la Révolution, et on peut dire que la maîtrise actuelle de la Cathédrale en est la continuation. Nous ne voulions d'abord qu'en raconter l'origine, mais nous avons recueilli quelques notes sur son existence que nous ferons connaître.

Théobald Panatier, premier maître des enfants de chœur, disparut vers 1500. Il fit une fondation pieuse à la Cathédrale. Il fut remplacé par Antoine Guytard, que nous trouvons avec le titre de maître de musique en 1505.

Maurice Hardy, qui paraît avoir fourni une longue carrière, 1539-1561.

Chabrié, 1576.

Les guerres de religion durent porter le trouble dans notre psalette. Les premiers désordres survenus à Agen en 1561 furent funestes à la Cathédrale. Dans la nuit du 1^{er} décembre un parti huguenot envahit la ville et sa fureur se porta en

particulier sur les églises Saint-Etienne, Saint-Caprais et N.-D. du Bourg. Le lendemain, lorsque les magistrats se transportèrent sur les lieux, le feu brûlait encore dans Saint-Etienne. Les dégâts étaient considérables, images et autels détruits, les orgues démolies et leurs tuyaux emportés, sauf les plus petits. La perte de l'orgue fut nuisible au chant (1).

Si les autels, images, ornements furent bientôt remis en état, il n'en fut pas de même pour les orgues. Ce ne fut qu'en 1614 que l'on put s'occuper de les rétablir. Le 7 février de cette année, en assemblée capitulaire, M. Pierre Saulveur dit « qu'il serait expédient d'avoir une orgue dans lad. présente église, et qu'il est en volonté d'en faire faire à ses propres coustz et despans ung grand de huict pieds qui contiendra vingt ou vingt deux jeux entiers ou coppés. » Il demande pour le dédommager des frais qu'il sera obligé de faire de lui laisser pour la vie, outre la conduite de la musique et celle de l'orgue, aux mêmes gages et conditions qu'il tient à présent les enfants et aux gages de deux cents livres par an pour celui qu'il commettra pour jouer l'orgue. A condition aussi « que les deux charges seront assurées toute leur vie et aux mesmes gaiges, aux deux personnes ecclésiastiques que ledit sieur Saulveur y nommera par sa dernière volonté. » Les chanoines acceptent et Saulveur s'engage, en outre, à entretenir l'orgue lorsqu'il sera fait et à pourvoir aux réparations nécessaires, pourvu qu'elles ne dépassent pas 30 livres (2).

Le 8 août suivant, le chanoine Saulveur nommait Jean Prunet maître de musique, et, le 19 octobre, Blaise Petit organiste, et le chapitre ratifiait ces nominations. Et comme l'orgue n'était pas terminé, Saulveur prêtait un petit orgue qui lui appartenait (3).

Il fallut deux ans pour terminer et placer l'orgue. Le 19 mars 1616, Pierre Saulveur se présente devant l'assemblée

(1) Ce document nous révèle aussi l'existence d'une maison d'enfants de chœur pour la collégiale Saint-Caprais.

(2) Archives départementales de Lot-et-Garonne. G. 4.

(3) Idem.

capitulaire et déclare « qu'il a accompli et mesme dépassé les offres » de 1614. Cependant le Chapitre ne veut pas accepter à l'aveuglette. Il mandera donc le maître pour bien se rendre compte si l'instrument est fait dans les règles.

Le 26 mars suivant, le Chapitre étant réuni, Pierre Saulveur est prié de sortir et on donna alors lecture de la déclaration de Antoine Rivalier, prébendier et organiste d'Auch, qui avait fait l'orgue. Il dit dans cet acte « qu'il a faict ladite orgue aux depans dud. S^r Saulveur, auquel orgue y a vingt et ung jeux couppés en trente six, et chaque jeu est de quarante-cinq tuyaux, lesquels sont d'estang, en douze jeux. saufz les piedz, les six sont de plomb et les trois restant de régales, les deux plus grands sont de huict piedz, le reste est à proportion ». On fit rentrer Saulveur, et avec lui Rivalier, qui déclara avoir signé sa déclaration et qu'elle est véritable. L'orgue fut accepté (1).

Pierre Saulveur est fort connu pour la part qu'il prit à la controverse touchant à l'épiscopat de Saint-Caprais. C'était un homme de grande valeur et Labrunie affirme que c'était l'ecclésiastique le plus instruit du diocèse. Il fut curé de Saint-Amans, supérieur du Séminaire, vicaire général de Mgr de Gélas, chanoine théologal. On ignorait qu'il fut musicien.

Lorsqu'il fit construire l'orgue de Saint-Etienne, Pierre Saulveur était depuis plusieurs années chargé de la direction des enfants de chœur. En 1610, il était trésorier du Chapitre et rendit en cette qualité son compte annuel. Il y a un chapitre spécial pour la musique et la psalette, que l'on appelait déjà maîtrise. Ce texte est intéressant et nous montre que pour certaines fêtes on prenait des musiciens de passage pour donner plus d'éclat aux cérémonies.

Pour la nourriture des enfants de chœur, 24 sacs de bled.

Aultre despence pour la musique et premièrement par ordonnance du 4 février 1611, pour la nourriture et enseignement des enfants jusques au dernier doctobre de la mesme année, trois cents livres, 300.

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne G. 4

Par mesme ordonnance, à Leydie Haultecombe pour huict moys seize livres, et appert par deus de ses receus, cy rendus, 16.

Par mesme ordonnance, à Mahiel pour six moys dix huict livres et appert par six de ses acquits que le contable rend.

Par mesme ordonnance, à Louvan pour douze moys trente six livres, comme se voit par ses receus quil rend et pour ce 36 l.

Plus dit led. contable, quil a baillé à Pichet trente six livres pour douze moys suyvant la mesme ordonnance et pour ce 36 l.

Par ordonnance du 13 may 1611 a esté baillé à Prunet depuis le 15^e dud. moys jusques au dernier octobre de la mesme année vingt et deux livres et pour ce 22 l.

Par ordonnance du 29 octobre et 3 décembre 1610 pour faire relire un grand livre de musique vingt et trois sols et pour ce 1 l. 3 s.

A quelques musiciens arrestez pour la feste Dieu, sept livres quatre sols, par ordonnance du 10 juin, et à trois aultres passans vingt quatre sols, par ordonnance du 12 aoust 1611 et pour ce 8 l. 8 s.

Par arrestat capitulaire du 17 aoust 1612 pour les deux festes de Saint-Estienne 1610 et 1611.

Pour le linge des enfans de chœur, par ordonnance du 12 novembre 1610, suivant le rolle et receu de M. Buysson, que le contable rend icy vingt deux livres dix huit sols et pour ce cy 22 l. 18 s.

Pour les robes des dits enfans par ordonnance du 24 decembre 1610, suivant le rolle et receu dud. Buysson, quil rend icy soixante et seize livres huit sols et pour ce 76 l. 8 s.

Pour la réparation de la mattrise (1), par ordonnance du 13 mai 1611, suivant le rolle et receu dud. sieur Bouysson que le contable rend, sept livres six sols six deniers et pour ce 7 l. 6 s. 6 d.

Pour rabilher les bas de chausse des enfans, dix sols et pour ce 10 s.

En souliers, au moys de juillet, trois livres douze sols et pour ce 3 l. 12 s.

Pour faire des bas aux enfans par ordonnance du 29 juilhet suivant le rolle et receu dud. s. Buysson que le contable rend, trois livres deux sols neuf deniers 3 l. 2 s. 9 d.

En pourpoints haults de chausse et serviettes aux enfans par

(1) A ce moment la maison des enfans de chœur de Saint-Etienne se trouvait dans la rue des Prêtres aujourd'hui rue de la Libre Pensée. Dans une liste des chapelainies du diocèse on lit : « Capellania de Cruce..... Habet pro dotatione domum in carreroto Capellanorum quæ confrontat cum domo in qua habitat magister musicæ cum pueris chori.

ordonnance du 21 octobre 1611, suivant le rolle et receu dud. s^r Buysson quil rend cinquante six livres sept sols et pour ce 56 l.

Pour la poule de Ste Catherine aux enfants dix sols, 10 s.

Le present chappitre de la musique six cens soixante et huit livres cinq sols troys deniers, VI c. LXVIII l. V s. III deniers (1).

Relevons simplement dans ce texte l'appellation de maîtrise donné à la maison qui abrite les enfants. On pourrait croire que ce sens a été donné à ce mot récemment. Nous voyons ici que déjà au début du xvr^e siècle l'usage était courant. Nous avons d'autres textes. Un prébendier de Saint-Etienne écrivait en 1625 : « Monsieur de Fonmartin célébra sa première messe dans Saint-Etienne, le vingt neuviesme jour de may, feste du Saint Sacrement, au grand autel, messe basse, et la *matrise* chanta pendant icelle et c'estoit l'an 1625 » (2).

Ce même prébendier nous parle souvent dans son journal de musique et de chant dans les diverses cérémonies qu'il rappelle.

Ajoutons aux maîtres de musique que nous avons déjà cité, M. Pérolle qui reçoit 285 livres en 1651 et 288 en 1652 (3).

Au moment de la Révolution, c'est un nommé Bocquet qui occupe la place. Le 2 septembre 1791, le directoire du département écrivait à son sujet à l'évêque d'Agen :

MONSIEUR,

Le Directoire du Département a fait choix aujourd'hui de M. Bocquet pour maître de musique de la cathédrale d'Agen; il s'empresse de vous en faire part; il vous prie en même temps de lui faire présenter demain les enfants de chœur qui sont nécessaires pour l'exercice du culte. Le Directoire se fera toujours un vrai plaisir de prendre vos conseils dans tous les objets qui intéresseront la religion (4).

Les notes qui précèdent n'ont pas la prétention d'être une

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne, G. 2.

(2) *Journal d'un prebendier de Saint-Etienne d'Agen* publié par le D^r Couyba.

(3) Minutes Castang, étude de M. de Lataulade, notaire à Agen.

(4) Archives départementales de Lot-et-Garonne. Registres des lettres écrites par l'administration, tome II, p. 294.

histoire de la maîtrise ou psalette de la Cathédrale, à peine si elles en donnent une esquisse. Il y aurait cependant je crois matière à un travail intéressant, qui pourrait se continuer jusqu'à nos jours. Pendant le xix^e siècle, en effet, la maîtrise de la Cathédrale d'Agen a eu de beaux jours et je souhaite vivement que quelqu'un nous en raconte l'histoire. En attendant, voici une lettre de Monseigneur de Levezou de Vesins, qui donnera quelques aperçus.

Agen, le 27 août 1842.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Les Conseils généraux vont se réunir et consacrer leurs soins à améliorer les diverses branches d'administration soumises à leur examen. Leurs travaux seraient imparfaits si MM. les préfets ne leur fournissaient les documents qui éclairent leurs votes. Le département de Lot-et-Garonne sait, M. le préfet, avec quelle consciencieuse attention vous proposez au Conseil général tout ce qui peut tourner au profit du pays que vous administrez avec autant de lumière que de justice. Vous désirez aussi tous les renseignements qui peuvent compléter votre rapport et chaque chef d'administration vous doit à ce sujet le résumé de ses observations.

C'est dans ce but, M. le Préfet, que je vous prie de me permettre de vous parler d'une amélioration bien désirable dans les besoins du culte diocésain. Depuis douze ans, les réductions opérées sur le chapitre des dépenses diocésaines ordinaires n'ont plus permis le maintien des maîtrises d'enfants de chœur dans les cathédrales. Il en est résulté de graves inconvénients : sous le rapport de la décence du culte, cette privation s'est fait vivement sentir pour le chant et le nombre des clercs; sous le rapport de l'art, c'est une immense perte, car des sujets distingués pour la musique sortaient souvent de ces écoles. Les conséquences avaient été si bien appréciées par plusieurs ministres que je ne me servirai que de leurs paroles pour appuyer la demande que j'ai l'honneur de vous proposer.

M. Girod de l'Ain adressait à MM. les préfets une circulaire à la date du 14 mai 1832, dans laquelle il disait : « les réductions
« opérées sur le chapitre des dépenses diocésaines ordinaires ont
« déterminé une mesure dont les conséquences fâcheuses seront
« un jour vivement senties, mais lorsqu'il sera peut-être trop tard
« pour y porter remède : je veux parler de la suppression des

« maîtrises d'enfants de chœur dans les cathédrales.... Ces écoles
« offraient des ressources précieuses pour l'art, soit en préparant
« des sujets soit en aidant à l'entretien des maîtres de musique
« dans des villes trop peu populeuses pour en attirer autrement.
« On ne saurait perdre de vue que c'est d'établissements de ce
« genre que sont sortis nos meilleurs compositeurs et la plupart
« de nos artistes exécutants les plus distingués... Je vous invite
« M. le Préfet, à joindre cet objet à ceux sur lesquels vous juge-
« rez de voir appeler l'attention du conseil de votre département. »

M. le comte d'Argout dans une circulaire adressée à MM. les préfets, le 27 janvier 1833, disait : « M. le ministre de l'Instruction
« publique et des cultes a cru devoir appeler, l'année dernière,
« l'attention de MM. les préfets sur les maîtrises des cathédrales
« et il les a engagés à solliciter des conseils généraux les alloca-
« tions nécessaires au maintien de ces établissements importants
« pour le service du culte et pour le progrès de l'art, et en faveur
« desquels il n'était plus possible de continuer les subventions
« précédemment imputées sur les fonds du trésor public.

« L'expérience d'une année a fait apprécier les conséquences de
« la désorganisation des maîtrises et l'impossibilité de compter
« sur les ressources des fabriques des cathédrales pour assurer
« ce service, il serait essentiel que les conseils généraux fussent
« informés de cet état de choses et que leur sollicitude fut appelée
« sur cet objet. »

M. le comte d'Argout renouvelle sur le même sujet son invitation à MM. les préfets à peu près dans les mêmes termes à la date du 12 juillet 1833.

Je ne pouvais mieux vous montrer, M. le Préfet, que ma proposition était bien basée, qu'en vous rappelant celle des autorités que je viens de citer.

La dépense faite pour l'entretien des maîtrises était peu considérable. La moyenne était de 3.000 francs par diocèse et le maximum de 5.000 francs comme le rappelle la circulaire de M. Girod de l'Ain. Je sais que le Conseil général a d'immenses charges et que le défaut de fonds vient souvent arrêter sa bonne volonté, aussi ce n'est pas le minimum dont je viens de parler que je vous proposerai de demander au conseil général. Une somme de 1.800 francs me donnerait la possibilité d'établir une maîtrise d'enfants de chœur pour la Cathédrale et me mettrait ainsi à même d'atteindre le but que je me propose et qui a été souvent l'objet de l'attention de MM. les ministres.

J'ose espérer que vous voudrez bien, M. le préfet, accorder à mes observations une place dans votre rapport et les appuyer auprès du Conseil général du département. C'est sur la justice de

ma demande, sur votre bienveillant intérêt et sur celui du Conseil général que je fonde mes espérances dans cette circonstance.

Je suis avec respect, M. le Préfet, votre très humble et très obéissant serviteur.

† JEAN évêque d'Agen.

M. Brun, alors préfet de Lot-et-Garonne, soumit au Conseil général la demande de l'évêque avec avis favorable. Le Conseil refusa. Dans la séance du 18 septembre 1842, le Conseil général..... « considérant que les maîtrises d'enfants de chœur des cathédrales sont classées parmi les dépenses facultatives des départements; que ces écoles offrent des ressources précieuses pour l'art musical, et que c'est d'établissements de ce genre que sont sortis nos meilleurs compositeurs et la plupart de nos artistes exécutants les plus distingués; considérant qu'une de ces écoles serait très convenablement placée près de la Cathédrale d'Agen; considérant néanmoins que la situation actuelle des finances départementales ne permet pas d'allouer, cette année, la somme portée par M. le Préfet sur le projet du budget de 1843, pour secours à la maîtrise de la Cathédrale : ajourne le vote de l'allocation demandée. »

J.-R. MARBOUTIN.

LA NOBILITÉ DU CHATEAU DE ROQUEPIQUET

A VERTEUIL-D'AGENAIS

(1470-1657)

Le château de Roquepique, situé dans la commune de Verteuil-d'Agenais, remonte à une époque reculée. Au cours des travaux de restauration, qui furent exécutés sous la direction de M. Dubarry de Lasalle, on découvrit de très vieilles constructions, bien antérieures aux autres constructions qui étaient, sans contestation possible, du xv^e siècle (1).

Le document le plus ancien relatif à Roquepique est du 19 novembre 1470. Par cet acte, noble et puissant seigneur Arnaud de Caumont, seigneur baron de Lauzun, Tombebœuf, Monbahus, Verteuil, Puyguilhem, Puymiclan, coseigneur de Virazeil et de Saint-Barthélémy, donna sous forme d'arrentement, à noble Mathurin de Gervain, damoiseau, habitant de la paroisse Saint-Pierre d'Excideuil, dans le diocèse de Poitiers, la maison noble, ou repaire, de Roquepique, cinquante concades de terres labourables y attenantes, vingt-cinq journaux de pré, situés au même lieu, sur la rivière du Tolzat, et généralement tous les biens, sans exception, qui dépendaient de la même maison noble.

Il fut stipulé qu'à chaque changement de seigneur dominant, le vassal serait obligé de donner en hommage une paire de gants. Il devait aussi payer une rente annuelle de cent sous, exigible : la moitié à la Noël et le restant à la fête de Saint-Jean-Baptiste. L'acapte, également de cent sous, devait être payée à tout changement de seigneur suzerain.

Mathurin de Gervain prit l'engagement d'améliorer, d'approprier et de cultiver les biens de Roquepique. A ces condi-

(1) Tous les documents cités dans cet article existent en originaux aux archives de Roquepique, sauf indication contraire.

tions Arnaud de Caumont le dispensa du paiement de la rente pendant cinq années complètes et révolues.

Les parties contractantes convinrent aussi que Mathurin de Gervain quitterait le Poitou et s'établirait à Roquepique dans le courant de l'année. Il devait être installé dans ce nouveau domicile, au plus tard à la prochaine fête de la Toussaint.

L'acte rédigé en latin fut retenu par M^e Jean Rogeri, prêtre, curé de Saint-Macaire au diocèse de Sarlat, notaire public et garde scel de la ville, château et baronnie de Lauzun. Après la mort de ce notaire, il fut grossoyé par son successeur, Etienne Bareleri, prêtre, curé de Montignac-le-Vieux.

Vers 1470, les actes analogues à celui-ci ne furent pas rares. Il s'agissait en effet de réparer les grands désastres causés par de longues guerres. Partout, en Agenais, les terres étaient incultes. Il fallait, pour les cultiver, faire venir des étrangers. Il en vint du Béarn, du Rouergue, de l'Auvergne et du Poitou. Les gentilshommes étrangers reçurent des biens nobles, les rôturiers des biens ruraux. Dans l'octroi de ces arrancements, une clause n'était jamais omise, celle qui stipulait que le preneur devait résider sur les biens mêmes, sous peine de confiscation des dits biens.

Au moment où la maison noble de Roquepique fut donnée à Mathurin de Gervain, rien n'indique dans l'acte de donation que ce repaire fut un château fortifié. Cent ans plus tard, au cours des guerres civiles, l'arrière petit-fils de Mathurin de Gervain, Gabriel de Gervain en fit une maison forte entourée de fossés, avec pont-levis, ayant créneaux, machicoulis, canonnières et guérites. Le seigneur de Verteuil vit de mauvais œil ces innovations et il se brouilla avec son vassal. L'affaire ne fut arrangée que par l'entremise du roi de Navarre qui avait pour gentilhomme servant l'un des fils du seigneur de Roquepique.

Roquepique et son domaine étant considérés comme nobles, d'après l'acte même de 1470, ses propriétaires successifs : Mathurin d'abord, puis Pierre, ensuite Bertrand et après eux Gabriel de Gervain n'en payèrent jamais la taille au roi. Vers la fin du xv^e siècle, une recherche ayant été faite pour

astreindre au paiement de la taille les roturiers possesseurs de biens nobles, le seigneur de Roquepique n'eut pas de peine à prouver qu'il était noble de race et d'extraction. A ces titres il fut exempté du paiement du droit de franc-fief.

Lors des convocations de la noblesse de l'Agenais ou de l'Albret les seigneurs de Roquepique furent toujours convoqués et cotisés, tant à raison de la noblesse de leur famille, que de la nobilité de leurs biens.

Dans les dénombrements de leur baronnie de Verteuil, les seigneurs de ce lieu, et en particulier Gabriel de Caumont (20 décembre 1551), placèrent toujours Roquepique parmi les biens nobles de leur mouvance.

Pendant plus d'un demi-siècle, des contestations surgirent fréquemment en Agenais entre gens du clergé, de la noblesse et du tiers état. Les cours des Aides de Périgueux et de Bordeaux tranchaient ces cas particuliers, mais les conflits renaissaient toujours. On comprit enfin qu'il fallait un règlement général. Le roi confia cette affaire à la Cour des Aides de Paris qui jugea que dans l'Agenais, alors pays d'état, les tailles seraient réelles, tandis qu'en d'autres lieux elles étaient personnelles.

En conséquence de cet arrêt, la même cour ordonna qu'un arpentement général de tous les biens serait fait en Agenais, que les fonds roturiers seraient encadrés et soumis à la taille, tandis que les domaines nobles en seraient exempts. Chaque communauté, ou juridiction, devait payer pour son étendue réelle de toute espèce de fonds, de telle sorte que les biens ruraux supportaient non seulement chacun leur quote part, au prorata, mais encore un supplément, d'autant plus fort qu'il y avait plus de biens nobles exempts d'impôt.

Nicolas de Netz, conseiller à la Cour des Aides de Paris, fut député en Agenais pour juger des cas d'espèces. Il assigna tous les possesseurs de biens nobles à comparaître devant lui et à produire leurs titres, puis il trancha chaque cas. C'est ainsi que, le 18 mars 1605, il jugea contradictoirement entre le syndic du Tiers-Etat et Bernard Dangeros, écuyer, seigneur de Castelgaillard, et ordonna qu'au profit de ce seigneur dis-

traction serait faite de la contenance de 72 sexterées de biens nobles situés dans la juridiction de Pujols, à Castelgaillard (1).

L'arrêt concernant Roquepiquet fut rendu le 5 avril 1606. Nous n'en connaissons pas la teneur, mais nous savons que le seigneur de Roquepiquet, fils de Gabriel de Gervain et de Catherine de Vignal, Jean de Gervain, vit sa demande rejetée. Les procédures qui suivirent et surtout l'arrêt final du 11 mai 1657 nous permettent cependant de deviner les motifs qui furent invoqués dans cette affaire par le commissaire.

L'acte de 1470 portait bien que le repaire de Roquepiquet était noble et noble aussi Mathurin de Gervain. La condition d'hommage, qui était une des clauses essentielles du contrat, renforçait encore ces deux constatations, mais la redevance en argent stipulée, soit à titre de rente annuelle, soit à titre d'acapte, fut considérée par Nicolas de Netz comme ayant un caractère roturier qui viciait complètement l'acte et avait changé la nature des biens. Ceux-ci, d'après la doctrine du commissaire, avaient donc perdu leur nobilité.

Le seigneur de Roquepiquet, ainsi condamné, ne se tint pas pour battu. Il estima, avec juste raison, que le juge avait assis son arrêt sur une base trop fragile. Le sentiment invoqué n'était qu'une opinion particulière qui était contredite par une opinion non moins sérieuse. On pouvait d'ailleurs interjeter appel de cette sentence, en recourant à la Cour des Aides de Paris, dont Nicolas de Netz n'était que le délégué. C'est le parti que prit Jean de Gervain (20 février 1608). L'assignation à comparaître fut donnée le 15 mai de la même année. Les poursuites ayant cessé quelque temps, des lettres en reprise d'instance et un exploit d'assignation furent donnés les 30 novembre, 20 et 21 décembre 1611, l'affaire fut plaidée en 1612, mais elle était encore pendante à la mort de Jean de Gervain qui arriva cette année-là.

Plus tard, la Cour des Aides de Guienne ayant été rétablie, Gabriel de Gervain, fils de Jean, demanda que le procès, jadis pendant à Paris, fut porté devant le tribunal de la pro-

(1) Document conservé dans nos archives.

vince; les consuls de Verteuil et le syndic du Tiers-Etat d'Agenais furent donc assignés en Guienne, par arrêt du 14 novembre 1642.

Le rapporteur du procès fut Louis Eyquem qui concilia toutes les opinions en donnant partiellement raison à chacune des parties. Par arrêt du 22 février 1656, les cinquante conca-des de terre et les 25 journaux de pré mentionnés dans l'acte d'inféodation, du 19 novembre 1470, furent déclarés roturiers, soumis à l'encadastrement et comme tels sujets à la taille. Sur ce point la sentence de Nicolas de Netz était maintenue, les consuls de Verteuil et le syndic du Tiers-Etat d'Agenais obtenaient gain de cause.

L'arrêt final du 11 mai 1657 fut rendu en faveur de Gabriel de Gervain; il déclarait noble le château de Roquepique et ses préclotures.

Le procureur du roi n'avait trouvé rien à redire à ces arrêts, qui faisaient honneur à la souplesse d'esprit du rapporteur et conciliaient en même temps tous les droits.

La Cour des Aides de Guienne, qui rendit les deux arrêts, siégeait alors à Libourne.

Abbé JEAN DUBOIS.

ROGER DUREY

Je ne sais s'il est trop tard pour parler encore de Roger Durey, ce jeune artiste, ce peintre mort trappiste à Sainte-Marie-du-Désert le 9 avril 1917. L'Association des Beaux-arts de Toulouse, la presse toulousaine par la plume autorisée de M. le chanoine Maisonneuve, des jeunes à Montauban dans leur *Bulletin* lui ont déjà consacré de belles et émouvantes lignes et cependant il me semble que notre Société de lettres agenaise lui doit un hommage et un souvenir, car son titre d'enfant de Lot-et-Garonne le recommande d'une façon plus spéciale encore à notre attention.

Et, si je prends la plume à cette place pour venir le faire revivre un instant, c'est que je m'y crois autorisé par une camaraderie de cinq années d'études communes. Vivant ainsi presque continuellement ensemble — nous allions jusqu'à prendre nos repas en commun — j'ai pu pénétrer assez dans l'intimité de son caractère pour pouvoir parler de lui et saluer sa mémoire au nom d'une amitié que cimentait encore nos origines lot-et-garonnaises, nos aspirations et nos enthousiasmes de jeunes artistes.

Si, à cette époque, vous vous étiez égarés à Toulouse, au bord du fleuve roulant ses ondes multicolores où se reflètent les clochers et les mirandes de la ville rose, vous auriez peut-être rencontré un jeune homme aux cheveux bruns, aux yeux brillants, le visage inondé d'une expression de joie contenue à la contemplation des beautés de la nature. Un grand feutre ombrageait ses traits tandis que sa cape et sa cravate flottaient au gré du vent.

Vous l'auriez vu travailler tranquillement à quelque croquis ou pochade à moins que, pris tout entier par le charme du paysage, son regard ait suivi simplement la barque dorée du pêcheur de sable entraînant avec elle son esprit vers les horizons du beau où se complaisait son âme d'artiste. Tel vous serait apparu alors Roger Durey.

Né à Casteljaloux le 17 janvier 1894, Roger Durey était d'une famille où tout, dans les idées politiques et religieuses, aurait dû l'entraîner à l'opposé de celles qu'il fit siennes devenu jeune homme.

A seize ans environ, il entra à l'école des Beaux-arts de Toulouse nanti d'une simple instruction primaire, mais avec un goût très vif pour le dessin, un amour instinctif du beau et une répulsion impitoyable pour la laideur. De suite il se mit au travail et si l'art proprement dit prit chez lui le meilleur de son temps, il ne négligea pas de parfaire son instruction. Il suivit assidûment les différents cours de l'Ecole et était inscrit notamment à l'atelier de gravure où il recevait les leçons du professeur Ganot tandis qu'Henri Bonis était son maître en peinture. Partout son assiduité le faisait se placer en tête de ses camarades et tous, directeurs et professeurs, l'avaient en grande estime.

N'allez pas croire pour cela qu'il fut un des ces bons élèves assurément, mais qui suivent l'enseignement qui leur est donné au point d'annihiler leur propre tempérament d'artiste. Roger Durey ne craignait pas au contraire de demander le pourquoi des choses, et lorsque sa conviction était autre que celle de ses maîtres ou de ses amis, il rompait avec eux quelques lances en des joutes oratoires ou épistolaires.

D'ailleurs, il le faisait en y mêlant un esprit, une vivacité, une répartie prompte ou son tempérament de gascon se révélait en même temps que sa bonhomie et sa bonté. Car s'il fut combatif, amoureux de discussions artistiques, il eut été le plus malheureux des hommes s'il eut su avoir blessé quelqu'un, même involontairement.

Son œuvre est forcément celle d'un jeune, puisqu'il est mort à l'âge de 23 ans, aussi nous ne trouvons de lui que fort peu de travaux achevés au milieu des tableaux, des gravures, des études et des esquisses où il essaya ses pinceaux et ses burins. Mais une de ses dernières toiles, bien qu'inachevée, montre ce qu'on était en droit d'attendre de lui si la mort ne nous l'avait sitôt ravi. Possédant déjà de sérieuses qualités de dessin, il commençait à s'affirmer dans le maniement du pin-

ceau. Puis à cela, il joignait un sentiment de décorateur assez marqué et une conception bien personnelle du sujet. Il avait rêvé une restauration de l'art religieux et c'est pour cela que je signale de préférence dans son œuvre, la toile qui se trouve dans la chapelle de l'œuvre militaire de Toulouse représentant l'apparition de Saint Michel à l'Evêque d'Avranches. « Sous le roi Childébert, l'archange Michel apparut à Aubert, évêque d'Avranches, et lui ordonna de bâtir sur le (Mont Tombé), rocher émergeant du milieu de la mer, une église à sa mémoire. » Telle est la traduction de l'inscription latine qui se lit sur sa toile et qui a servi à l'artiste de canevas à son sujet.

Si on étudie l'œuvre on voit quelle documentation serrée a présidé à son exécution sans que les recherches, les inspirations venues de droite ou de gauche, nuisent à l'ensemble. Durey, en artiste véritable, a su ordonner tout cela.

Assurément, il peut y avoir encore des critiques à adresser au technicien de l'art, il était trop jeune — 20 ans environ — pour le posséder en maître, mais déjà sa pensée artistique élevait l'artiste au-dessus du commun.

Dans l'harmonie qui existe entre les tons de sa toile et ceux de la chapelle, où il me convia un jour à l'aller voir tandis qu'il travaillait à son tableau, se trouve une raison de plus de penser que ce jeune était appelé à devenir un pur artiste et à relever peut-être l'art religieux qui a suivi, hélas ! depuis un certain temps beaucoup de décadences. Et c'est un motif de regretter plus amèrement la perte de Roger Durey.

Il était, en effet, très personnel dans ses idées et un peu dans tous les domaines devait s'opérer en lui une évolution et une transformation dont la plus frappante, sans nul doute, fut celle qui le conduisit à la Trappe.

Avant d'en arriver à cette dernière étape, son esprit très analyste s'était livré à une étude des divers systèmes politiques et il abandonna, petit à petit, ses premières idées radicales. Ramenant tout à sa grande conception, l'art et le beau, il pensait que les idées démocratiques, niveleuses par essence, étaient en quelque sorte la négation de l'art.

Sur une carte postale illustrée qu'il m'adressait de Nérac

et représentant la statue d'Henri IV, un peu trop 1830, il laisse percer de façon vraiment pittoresque et gasconne ses idées nouvelles par ce mot écrit à l'emporte-pièce : « Le roi, oui ! la statue, non ! »

Après avoir été un de mes plus précieux collaborateurs, il me succéda à la présidence de l'Association des Beaux-arts de Toulouse, lorsque je quittai l'école des Beaux-arts de la ville de Clémence-Isaure pour entrer à celle de Paris et il mena désormais avec ardeur la lutte pour le réveil de l'art et des idées corporatives qui lui étaient chères.

En même temps il satisfaisait sa grande bonté en venant en aide, de son mieux, aux camarades déshérités. Lisez plutôt ces quelques lignes qu'il m'écrivait au début de la guerre dans une lettre datée du 1^{er} octobre 1914.

Avez-vous trouvé dans Agen le camarade des Beaux-Arts ? J'espère bien que si vous le trouvez vous lui rendrez son séjour agréable. Cela ne m'étonnera d'ailleurs pas de vous, qui avez, un des premiers, apporté dans notre association cet esprit de solidarité corporative qui devrait faire notre force un jour. Et qui vous dit qu'après les épreuves que nous traversons, la vie provinciale ne reflourira pas ? Vous savez, moi, c'est ma marotte, cette histoire-là. Et la perspective de rester un an de plus à Toulouse ne m'effraye pas, car je sens que, avec M. Lagarde, nous pourrions avoir le temps de « jeter les bases » d'un mouvement intéressant. Vous savez bien ! si nous vivons jusqu'à soixante cinq ans, la belle époque que nous aurons traversé ! Tuer la centralisation, notre Bête de l'apocalypse à nous ! Savez-vous que c'est bien tentant ? Je suppose bien que vous continuerez à être un collaborateur de cette œuvre utile, avec Parayre, avec Bonis, avec Rivière et M. Rachou ; Lagarde et moi, côté administratif. Permettez-moi de me laisser aller à de doux espoirs. Des déceptions, je ne crois plus que nous puissions en avoir ; la corporation est tombée si bas, victime d'un système stupide, que nous n'avons plus rien de mauvais à craindre, tout est arrivé. Du moins, je le crois ainsi. Ai-je pas un peu raison ?

Dans le domaine de l'art proprement dit il n'était pas sans voir juste et sans oser demander les réformes qui, à son sens, s'imposaient pour faire revenir au tout premier rang l'art français dans ses multiples manifestations. Entre toutes, cette rénovation de l'art religieux lui tenait à cœur.

Que de fois nous avons admiré ensemble les belles statues de pierre de la chapelle de Rieux dans les cloîtres du musée

de Toulouse et déploré de les voir si peu comprises, et, qu'on leur préfère dans nos églises les statues de plâtre coloriées.

Je me rappelle sa joie, lorsqu'un jour, un de nos camarades sculpteur lui offrit une statuette inspirée de ces statues.

Je me souviens aussi de son enthousiasme et comme il causait d'abondance, au retour d'une de nos visites communes à l'atelier du maître Rachou, notre directeur. C'est que là encore il avait pu à son aise admirer une riche collection d'objets, de statues, de meubles gothiques et Renaissance, styles qu'il affectionnait et qu'il opposait volontiers à notre art actuel.

Mieux que je ne pourrais le dire, quelques lignes de lui nous le feront comprendre. Je les extrais d'une lettre adressée à son ami M. l'abbé Chatelard pour lui raconter une première visite à la Trappe, qui devait si fort l'impressionner. Il écrit :

Au-dessus de l'autel, en bas du vitrail, une Vierge étendant ses bras sur un fond de carton rayonnant de filets jaune d'œuf et ocre jaune. Et devant le jubé, un grand Sacré-Cœur en plâtre, avec une grande Vierge-Marie, en plâtre aussi (le pendant). Ces deux statues chargées chacune d'un cœur bien galbé que l'on dirait nickelé et qui rayonne de rais d'or grands comme le doigt. Loin de moi de singer de près ou de loin le style de Huysmans. Je ne vous dirai d'ailleurs pas tout ce que j'ai vu de criard et de peu catholique, que ces bons Pères acceptent les yeux baissés; car ce n'est pas ce qui m'est resté précisément au cœur.

Enfin je veux encore citer une autre lettre pour vous montrer bien mieux tout ce qui s'agitait dans son jeune cerveau, œuvre entrevue qu'une vie trop courte l'a empêché de mener à bien. Il rêvait d'une *Schola cantorum* des peintres, des sculpteurs et des architectes. Il savait la nécessité du document sans oublier en art « le principe d'animation, l'âme », disait-il, qu'il trouvait et qui le charmait dans les primitifs. « *La pittura è cosa, mentale.* » La peinture est chose d'âme, disait Léonard de Vinci et Durey, sans le savoir peut-être, se rencontrait avec lui quand il écrivait :

Il faut que le peintre joigne à la figuration du corps le témoignage de sa connaissance de l'âme.

Et maintenant, vous comprendrez mieux encore sa tristesse devant la pauvreté et l'avilissement de l'art moderne et son

horreur des officiels. Je vous livre sa lettre telle qu'il l'écrivit à M. l'abbé Chatelard, où on le retrouve tout entier, jeune, enthousiaste, spirituel, gascon en un mot et où s'affirme sa façon bien personnelle d'écrire.

Drôle de musée, bazar d'un nouveau genre : architectes devenus commis-voyageurs, peintres qui sont « arrivés dans le portrait. », professeurs qui professent, sculpteurs devenus quelqu'un ou..... pas quelqu'un, membres de l'Institut octogénaires, qui suent leurs dernières gouttes à modeler des nymphes et des faunes, ou à peindre des moines au brun Van Dyck. Et j'arrête là la série. Je reste rêveur en songeant à ces vieilles mules, comme le peintre aux Inquisiteurs, et ces vieux fabricants de monuments à la gloire des combattants.....

Il vaut mieux que je m'arrête, j'en dirai trop. Car tous ces vieux Jacquots me font suer. Il n'y a donc que les jeunes ? Ah ! les jeunes..... Ce sont les uns, de futurs ratés et les autres de futurs grands prêtres de la rotule et de la savonnette !

Et cependant, chez les uns et chez les autres, en cherchant bien, en décrassant un peu, par-ci, par-là, on trouverait la jeunesse qui a soif d'autre chose, mais qui est trop paresseuse souvent pour chercher, et qui rate comme tant d'autres, comme ces vieilles cravates de commandeur de l'Institut.

Car elles ont raté, ces vieilles cravates, vis-à-vis de l'idéal, vis-à-vis de l'art et de la beauté. Ces « vieux bonzes » comme on les appelle parfois, n'ont pas compris le rôle de l'art sur la terre. On ne leur a pas dit, ils ne l'ont pas deviné, Et alors, ç'a été l'idéal, la dévotion à la sainte Rotule et nous savons comment ces vieux pontifes à ruban rouge en sont dévots. On a monté tout un tas de systèmes là-dessus, tout un enseignement, sur lequel se sont greffés tous les grands et petits intérêts, inventés par l'ânerie des badauds. Et l'art s'est lancé à corps-perdu, à âme perdue même, dans les bacchanales à la Rubens, et les saucés horribles à la terre d'ombre et au bitume de Judée. On dirait que ce sacré bitume de Judée a apporté, avec son nom, toutes les tristes cuisines des brocanteurs et le goût de leurs clients.

Et alors ç'a été les messes noires de la peinture et les sacrilèges sur le marbre des sculpteurs ! Et moi j'arrive maintenant pour contempler tout cela ! Comment ne voulez-vous pas que je crie, que je donne de la tête contre les murs ! Ce n'est pas ce qui me guide, cette manie qu'ont les jeunes gens de dénigrer ce qu'ont fait les vieux ; car les Vieux, avec un grand V, ceux-là étaient bien autre chose que nos bébés gagas, dont l'Institut a été paré depuis des années. Et ce sont les Vieux avec un grand V, que je vais voir, et qui me calment lorsque je suis hors de moi.

Et quand je songe que ces incomplets cravatés de rouge admirent, on dirait par pur snobisme, la majestueuse beauté des Pieta et la sereine grandeur des madones aux donateurs, j'ai l'impression

qu'ils regardent cela avec le même instinct qu'un singe du jardin d'acclimatation regarde une belle dame derrière sa grille, pas plus !

Alors, je voudrais les prendre, et les plonger dans un baquet, et frotter fort, avec du savon. Mais c'est bon teint, n'est-ce pas ? Et il n'y a rien à faire pour purifier ces misérables. Alors, au moins, il est permis d'essayer de savonner les jeunes, de leur dire comme l'on peut : « Voici le droit chemin. » J'essaie quelquefois ; et ce que je dis à quelque jeune camarade, je me le dis beaucoup à moi-même, et cela me sert. Il y a, je crois, pour les peintres, des phares, aux mauvais détours, qui vous indiquent la bonne route. Et cela est consolant, car, en ouvrant les yeux, on est obligé de les apercevoir.

Mais, à côté, une autre idée germait en lui qui devait modifier complètement sa vie. A l'évolution politique et artistique se surajouta l'évolution religieuse. Après être entré dans un groupe d'étudiants catholiques, après un voyage en Espagne avec le Père abbé de Sainte-Marie-du-Désert, après des hésitations et des élans de foi, après la lutte qu'il eut à soutenir contre lui-même et contre les siens, Roger Durey revêtit la coule du Trappiste le 14 août 1916.

Désormais il n'est plus que le frère Marie-Roger, mais il n'abandonne pas pour cela la peinture. Il fait notamment le portrait de l'abbé général de l'Ordre et il commence même un grand portrait de Dom Ange, premier abbé de San Isidro, en Espagne. Malheureusement, celui qui aurait pu devenir un nouveau Fra Angelico ne s'était jamais remis d'une grave pleurésie qui avait failli l'emporter en 1912, aussi ses forces l'abandonnant peu à peu, il dut laisser glisser de ses mains ses pinceaux et son livre de prières. Le 9 avril 1917, au matin du lundi de Pâques, frère Marie-Roger s'endormit pour ne plus se réveiller qu'en face de la Beauté éternelle qu'il avait durant sa vie aimée et adorée sous toutes ses manifestations.

Mais si je ne veux insister davantage sur cette évolution, m'étant surtout contenté de vous parler de l'homme et de l'artiste, c'est que vous la trouverez tout au long dans un remarquable livre que je vous invite à lire : *Une âme d'artiste*. Ce livre, œuvre d'un ami de Durey, trop modeste pour se signer, a paru à la librairie Privat, à Toulouse, sous le cachet de l'Association des étudiants catholiques de cette ville,

Vous y lirez des pages simples, de cette simplicité qu'il aimait tant, émues, touchantes et bien écrites qui vous montreront comment l'anti-clérical, en une série d'étapes, arriva à revêtir la robe de l'oblat.

L'Association des Beaux-arts, en mémoire de son président, obtint alors de l'abbaye cistercienne que son corps fût transporté à Casteljaloux et, dans son Bulletin, rappela sa vie et salua sa dépouille en ces termes :

L'hiver de 1912 lui fut fatal. Les soins maternels l'arrachèrent à une grave pleurésie, qui le laissa tout de même bien meurtri et fatigué. En 1915, la guerre ajouta des préoccupations morales à sa dépression physique. Energique et droit, il ne voulut confier à personne son état d'âme. Il lutta. Nous le vîmes alors prendre en mains le sort de l'Association des Beaux-arts, se dévouer à sa cause et la sauver du coup terrible que lui portait le départ aux armées de la grosse majorité de ses membres. L'effort fut peut-être au-dessus de ses forces. Conduit par une sorte de mysticisme naturel, le 1^{er} septembre 1916, il crut bien faire d'aller goûter le calme d'une retraite au monastère. C'est là que le mal inexorable l'a terrassé. Il est mort recueilli, sous la robe de l'oblat, comme il l'avait voulu, laissant parmi nous le souvenir impérissable du meilleur ami, et la mémoire respectée du plus regretté président. C'est avec la plus grande sincérité que nous lui avons rendu les derniers honneurs; et, c'est par gratitude, pour son œuvre durable, que l'Association des Beaux-arts s'est employée à le faire transporter et inhumer, le vendredi 13 avril 1917, au pays natal, qu'il aimait passionnément, et pour permettre aussi à tous ceux qui lui furent chers de pouvoir saluer sa tombe, beaucoup trop prématurément ouverte.

Je n'ai pas douté un seul instant que la Société des Lettres d'Agen ne veuille s'incliner à son tour devant cette tombe où repose trop tôt fauché un enfant de nos landes gasconnes, un jeune, mais déjà un artiste, une figure, un caractère. En face de cette destinée je me prends à songer avec Musset :

Nous faut-il perdre encore nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux ?
Le ciel de ces élus devient-il envieux ?
Ou faut-il croire, hélas ! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des dieux.

Jean TORTHE.



La Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen ne saurait se désintéresser du mouvement intellectuel de notre Gascogne. Son devoir le plus urgent, le plus sacré est d'encourager toutes les initiatives heureuses, toutes les tentatives hardies faites pour élever le niveau intellectuel, social et moral des générations futures. A ce titre, nous ne saurions trop nous réjouir de la naissance du Cercle de la Jeunesse universitaire agenaïse qui doit grouper l'élite des lycées et des écoles de notre ville, pour l'étude de toutes les questions littéraires, économiques, politiques et sociales, qui se posent, angoissantes, après l'épouvantable fléau qui a ravi à notre affection les meilleurs et les plus dignes représentants de notre génération. Grâce à eux, la victoire a été remportée, et, c'est beaucoup; aux jeunes, il appartient de faire que leur sang n'ait pas été inutilement versé, en nous créant une France nouvelle, digne dans la paix de la grande France de la guerre.

Pour cela, il importe que les Français apprennent à se connaître et à s'aimer, à pratiquer vraiment la fraternité et la tolérance; il ne faut plus que, sous prétexte qu'un tel n'est pas de notre avis sur une question politique ou religieuse, nous le considérons comme un ennemi, et, que nous ayons pour lui des sentiments de haine ou de mépris. Pour s'aimer entre Français, il suffit de se connaître, de se fréquenter et de comprendre, que tous les milieux ont des qualités, qui leur sont propres et qui, réunies, font la force et la grandeur d'une nation. Le capital n'est rien sans le travail; mais que serait le travail sans le capital, et, que ferait l'ouvrier, si le patron lassé par des exigences chaque jour renouvelées, se décidait à fermer son usine; ainsi donc le patron a besoin de l'ouvrier, comme l'ouvrier a besoin du patron et la question sociale est une question de bonne volonté. Pendant la guerre, les diverses classes ont appris à se connaître et à s'estimer; les divers partis ont appris à se tolérer, il faudrait qu'à l'exemple de la grande démo-

cratie américaine et de la démocratie belge, nous faisons enfin l'apprentissage de la liberté. Travailler les questions sociales, discuter tous les systèmes politiques, cultiver son esprit en étudiant les œuvres littéraires des maîtres de la pensée française, tel est le but que se propose le Cercle de la jeunesse universitaire agenaise.

Rompant avec les regrettables erreurs du passé, il a avec un éclectisme, dont on ne saurait trop le louer, choisi un comité d'honneur comprenant des membres de tout l'arc-en-ciel politique et il a réuni les élèves du lycée, de Saint-Caprais et de l'école de commerce et d'industrie.

Le conseil d'administration se propose d'étudier tous les grands problèmes de l'heure présente avec la plus grande impartialité; de les discuter en des réunions privées, où chacun émettra loyalement et sans arrière-pensée ses idées; ces jeunes ont ainsi créé à Agen une institution analogue à la célèbre conférence Molé-Tocqueville dont Gambetta, Floquet, Jules Ferry, Ribot, Méline, de Montesquiou-Fézensac, Casimir Périer, Paul Revoil, de Lamarzelle, Royer Collard, de Las Cazes, Théodore Reinach et notre si regretté collègue Gaston Labadie-Lagrave ont été jadis les présidents.

La Gascogne a toujours été le pays d'élection des grands orateurs et, plus spécialement l'Agenais a toujours eu l'honneur de donner à la France des ministres, depuis le duc d'Aiguillon jusqu'à Martignac et Dumon pour ne pas citer ceux de la troisième République qui sont encore au pouvoir. Souhaitons donc que cette jeune institution continue la tradition et que, parmi ses membres, elle ait l'honneur de compter l'homme à idées larges, qui saura rénover nos administrations si terriblement routinières, et donner à la France de la victoire, l'expansion qu'elle mérite par son courage unique et par son énergie merveilleuse. Si d'aucuns pensent, que c'est là espérer trop de jeunes gens de quinze à vingt ans, nous leur dirons que la seule jeunesse est l'âge des généreuses ardeurs, et que l'espoir de la France réside, presque uniquement dans ces jeunes, qui sauront être dignes de leurs aînés et gagner la paix comme les autres ont gagné la guerre.

Si la jeunesse universitaire agenaise apprenait seulement à ces hommes de demain, à s'estimer réciproquement, à respecter les convictions d'autrui, à discuter sans passions, elle aurait néanmoins rendu au pays un éminent service; aujourd'hui pour sauver la France, le devoir de chacun est de se rallier à cette devise proposée par le plus spirituel et le plus fin de nos maîtres, Anatole France : « Faites haïr la haine. Exaltez le Travail et l'Amour ! »

Jacques AMBLARD.

PROCÈS-VERBAUX

des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

Séance du 3 juillet 1919. — Présidence du D^r L. de Gaulejac

M. le docteur E. Labat offre à ses collègues son beau volume *l'Âme paysanne* dont les chapitres ont déjà paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qui, par leurs aperçus nouveaux, leur optimisme patriotique, leurs tableaux si fins et si vécus de la campagne gasconne, leur ont toujours valu un très légitime succès.

Sous le nom d'*Œuvre internationale de Louvain*, un comité a été créé par plusieurs membres de l'Institut pour aider à la reconstitution de l'illustre Université belge, si indignement détruite par la barbarie allemande. Ce comité fait appel à toutes les sociétés savantes de France afin de provoquer un mouvement d'opinion et de former des comités départementaux destinés à recueillir des dons de livres et d'argent.

A ce titre, M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux, et plus particulièrement M. l'Inspecteur d'académie du Lot-et-Garonne et MM. les membres de la Section centrale de l'Union historique et archéologique du Sud-Ouest, s'adressent à la Société académique d'Agen pour lui demander d'en prendre l'initiative.

La Société s'empresse de s'y associer et sera heureuse de pouvoir contribuer, dans la mesure de ses moyens, à cette œuvre de justice et de réparation. Avec sa souscription, elle enverra les livres dont ses membres pourront disposer et elle promet son plus dévoué concours.

M. l'abbé Marboutin présente l'*Histoire de Mézin*, écrite par M. Bastard, conducteur des ponts-et-chaussées dans cette ville, œuvre très fouillée, étayée sur les ouvrages antérieurs de dom Chaudon et de l'abbé Barrère, mais complétée par de longues recherches personnelles dans les archives publiques et privées. Cette monographie paraîtra dans la *Revue de l'Agenais*.

Etre jeune, artiste, doué des plus précieuses qualités du cœur et de l'esprit, et renoncer brusquement à un brillant avenir pour se faire moine et venir mourir à la Trappe à l'âge de vingt-trois

ans, tel a été le sort de Roger Durey, natif de Casteljaloux, peintre d'un talent déjà apprécié, dont M. J. Torthe, son camarade d'études à l'école des Beaux-arts de Toulouse et son ami, nous raconte à son tour la vie. Il nous apprend surtout comment, à la suite d'un de ses premiers tableaux représentant l'Archange Saint-Michel, apparaissant à l'évêque d'Avranches, et lui donnant l'ordre de bâtir sur le célèbre îlot de Mont-Tombe une église en son honneur, Roger Durey fut hanté par l'idée fixe de relever l'art religieux, tâche à laquelle il se consacra dès l'âge de vingt ans, et qui l'amena à Sainte-Marie du Désert par une évolution insensible de ses idées sociales et religieuses. Il y mourut le 9 avril 1917, laissant le souvenir d'un artiste consciencieux, d'un ami sûr, d'un noble caractère.

PH. L.

PHARMACIE DU PROGRÈS

MAISON SPÉCIALE
DE VIN DE QUINQUINA

MAZET PÈRE & FILS

Boulevard de la République et rue Voltaire, AGEN

BANQUE Ch. GUILHOT

AGEN

Agences à CONDOM, TONNEINS et NÉRAC

Bureau à FUMEL

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE & DE BOURSE

LOCATION DE COFFRES - FORTS

CONSTRUCTIONS A FORFAIT

Payables en 10, 15, 20 ou 30 ans
Maisons de Rapport, Hôtels, Villas, Usines, Restaurations, Forfaits

Commerçants, Industriels, Négociants, Agriculteurs, Ouvriers, Employés, etc.,
peuvent accéder à la propriété par l'économie
des loyers et la diminution des frais généraux avec **Le Loyer Acquéreur**

S'adresser **L. Vivarès**

Architecte, 5, rue Maillé, AGEN
Directeur départemental pour le Lot-et-Garonne et le Gers

“LA RUCHE MÉRIDIONALE”

Ses Produits

Sont Supérieurs

à Tous

Photographie Balistai La Maison exécute tous
TRAVAUX D'AMATEURS



DÉVELOPPEMENTS - PLAQUES ET PELLICULES
TIRAGES TOUS PAPIERS



Plaques, Produits, Appareils



Toutes fournitures KODAK

HORLOGERIE
BIJOUTERIE

J. B. CAPDUPUY

OBJETS D'ART
ORFÈVRERIE

65, Boulevard de la République (En face le Crédit Lyonnais)
:: :: 4, Rue Lafayette, 6, Rue Jacquard - **AGEN** :: ::

ACHAT D'OR ET D'ARGENT ET PIERRES FINES

AU LOUVRE D'AGEN MAISON
E. ARNAUD

Maison spéciale de Tissus H^{te} Nouveauté

RAYON DE CONFECTIONS POUR DAMES

Modèles exclusifs créés par la Maison

ÉPICERIE FINE + PRODUITS DE LUXE

L. CASABONNE

25, Rue Cornières et Boulevard de la République - **AGEN**
TÉLÉPHONE 0.20

MÉCANOGRAPHIE 103, Boulevard Carnot — **AGEN**
Téléphone 2-55

Underwood, Remington, Monarch, Royal

DERNIERS MODÈLES - *neuves* - LIVRABLES IMMÉDIATEMENT

RÉPARATIONS, RECONSTRUCTION et LOCATION de toutes Machines à écrire

Merveilleuse
Essence
à détacher

NETTOLINE

La seule qui
nettoie en
parfumant

La NETTOLINE G. T. C. est le véritable trésor du vestiaire

En vente chez tous les Pharmaciens, Droguistes, Parfumeurs et Merciers

Dépôt Général : DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST, Maison G. Thomas - **AGEN**

RECUEILS ET PÉRIODIQUES

POLYBIBLION. — *Mai-Juin 1919.* — *Publications relatives à la guerre européenne* : Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau : Vingt-six mois en Turquie. — G. Lechartier : Intrigues et diplomaties à Washington. — Toke Jonesco : Souvenirs. — Raymond Jubert : Verdun (mars, avril, mai 1916). — André Schmitz : Sous la rafale : Souvenirs d'un dragon pendant la grande guerre. — Pasteur Vallery-Radot : Pour la terre de France par la douleur et la mort. — Charles-François Saint-Maur : Le capitaine aviateur Didier La Cour-Grandmaison. — Dominique de Lagardette : Prisonnier civil. — Maurice Legendre : La Guerre et la Vie de l'esprit. — D^r C. Chauveau : La France agricole et la Guerre. — Général Maitrot : La Paix qu'il faut à la France. — Alphonse Sèché : Les guerres d'enfer. — Etc. — *Poèmes et théâtre, relatifs à la guerre* : Jean Carrère : Les Buccins d'or (chants d'avant l'aube). — *Sciences* : Pierre Batiffol : Etudes de liturgie et d'archéologie chrétienne. — René Guillon : La Française dans ses quatre âges. — *Littérature* : M^{me} Marie-Louise Pailleron : François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe. — *Histoire* : Oscar Havard : Le prêtre-soldat dans l'histoire. — André Lichtenberger : La France au Maroc. — Etc. — Bulletin. — Chronique. — Nécrologies.

REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX. — *Avril-Juin 1919.* — Abbé Labrie : Vieux quartier et porte du Caillou à Bordeaux, le vrai nom et son origine. — Lieutenant-colonel Lewden : Les casernes de Libourne et les corps de troupe qui y ont tenu garnison. — M. Oudot de Dainville : La défense des forêts d'après un mémoire inédit de l'an II, conservé aux archives de la Gironde. — E. Bpugouin : Une disette en Gascogne à la fin de l'ancien régime (1777-1778). — Mélanges : Notes de viographie bordelaise. Rue Chauffour, par M^{lle} M. C. — Une Congrégation illicite à Bordeaux en 1658 par M. Alfred Leroux. — Un projet de statue d'Henri IV à Bordeaux, par M. P. C. — Chronique. — Index bibliographique.

N° 5

REVUE DE L'AGENAIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

46^e Année. — Septembre-Octobre 1919.



AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

1919

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement
interdite

SOMMAIRE :

I. <i>Une Sculpture romane</i> , par J. R. Marboutin.....	345
II. <i>Les Bastides en Agenais</i> , par Yvonne Domengie.....	348
III. <i>Noms de lieux se rattachant aux premiers grands domaines de l'Agenais</i> , par G. Tholin.	358
IV. <i>Mélanges d'hagiographie agenaïse</i> , par J.-F. Angély... ..	366
V. <i>Etudes paléontologiques dans le Sud Ouest de la France</i> (région de Laugnac), par le C ^t Labouche.....	382
VI. <i>La vie et l'œuvre de Lacépède</i> (suite), par Louis Roule..	387
VII. CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE (J.-R. Marboutin).....	403
VIII. BIBLIOGRAPHIE (Ph. Lauzun).....	406

GRAVURES

Sculpture romane. — Verrerie romaine.

La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.

Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser directement à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

8 pages de texte réimprimées jusqu'à	50 exemplaires	10 fr.
8 — — — — —	100 — — — — —	12 fr.
12 — — — — —	50 — — — — —	14 fr.
12 — — — — —	100 — — — — —	16 fr.
16 — — — — —	50 — — — — —	15 fr.
16 — — — — —	100 — — — — —	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.



SCULPTURE ROMANE

THE HISTORY OF

1787

the history of the world, from the beginning of time to the present day, is a subject of great interest and importance. It is a subject which has attracted the attention of all ages and all nations. The history of the world is a subject which has been the subject of many different theories and opinions. Some have thought that the world was created in a short period of time, while others have thought that it has existed for a long time. The history of the world is a subject which has been the subject of many different theories and opinions. Some have thought that the world was created in a short period of time, while others have thought that it has existed for a long time.

The history of the world is a subject which has been the subject of many different theories and opinions. Some have thought that the world was created in a short period of time, while others have thought that it has existed for a long time. The history of the world is a subject which has been the subject of many different theories and opinions. Some have thought that the world was created in a short period of time, while others have thought that it has existed for a long time. The history of the world is a subject which has been the subject of many different theories and opinions. Some have thought that the world was created in a short period of time, while others have thought that it has existed for a long time.

The history of the world is a subject which has been the subject of many different theories and opinions. Some have thought that the world was created in a short period of time, while others have thought that it has existed for a long time. The history of the world is a subject which has been the subject of many different theories and opinions. Some have thought that the world was created in a short period of time, while others have thought that it has existed for a long time.



SCULPTURE ROMAINE

UNE SCULPTURE ROMANE

Quelques mois avant la mobilisation, M. Malbec me signalait, à Villeneuve-sur-Lot, une sculpture fort curieuse. Le 1^{er} mars 1914, j'allais sur place étudier et photographier ce monument. C'est une plaque de marbre blanc, mesurant 1^m 80 de hauteur, sur 0^m 61 de largeur, et 0^m 10 d'épaisseur, scellée au mur d'une maison de la rue Lakanal, où elle est exposée aux dégradations des agents atmosphériques. Ce n'est évidemment pas un chef-d'œuvre, mais son antiquité et sa technique l'apparentent aux célèbres plaques de marbre de Saint-Sernin de Toulouse et du Cloître de Moissac, et c'est une des premières œuvres importantes de la sculpture romane en Agenais.

Un personnage ecclésiastique, debout sous un portique, tient à la main droite une crosse, et à la main gauche un livre ouvert qu'il élève, d'un geste maladroit, à la hauteur de la tête. Il est coiffé d'une mitre à double corne, et revêtu d'une robe couverte de la tunicelle et de la grande Chasuble. Les plis de cette robe sont étagés sur les jambes. Les pieds sont vus de profil, alors que tout le corps est de face. Le portique est formé de deux colonnes, dont les bases se composent de deux tores, séparés par une scotie, avec griffes aux angles. Les chapiteaux décorés de grosses feuilles dessinent à peine des volutes rudimentaires. L'arc qui repose sur ces colonnes, est tellement déformé, qu'il est difficile d'affirmer si la brisure est intentionnelle ou non. Il se perd dans le feuillage des chapiteaux, car le tailloir n'existe pas. Est-ce là une influence limousine ?

Le corps du personnage est long, trop long, les mouvements sont raides, l'ensemble dénote la maladresse et l'inexpérience de l'ouvrier. Cependant, le bas de la robe, avec son retroussis et ses plis en virgule sur les jambes, montre la recherche du mouvement.

Que représente ce monument ? A quelle date a-t-il été sculpté ? A quel usage a-t-il servi ? L'étude des vêtements, des insignes, de l'architecture, nous permettra, sinon de résoudre complètement le problème, du moins, de tirer des conclusions probables.

Remarquons, d'abord, que la sculpture est de faible relief, comme les sculptures les plus anciennes de la période romane (1). Au sortir de l'âge des invasions et après une interruption de plusieurs siècles, depuis les derniers jours de la sculpture antique, qui nous a laissé de si beaux spécimens, nos sculpteurs inexpérimentés, ne savaient pas fouiller la pierre, et, se contentaient de reliefs peu saillants, produisant des monuments plutôt gravés que modelés.

Une autre raison de cette technique vient des modèles que copiaient les tailleurs de pierres. Ils s'inspiraient, en effet, de deux sortes d'objets, les ivoires et les sarcophages. Il est facile de s'en rendre compte, et la plaque de marbre qui nous occupe, paraît bien procéder d'une plaque d'ivoire. Le portique sous lequel s'abrite le personnage, est un motif fréquemment employé par les tailleurs d'ivoire, et cela pourrait bien-être aussi, un emprunt fait aux stèles funéraires romaines et aux sarcophages ornés.

L'ecclésiastique représenté ici, est un dignitaire évêque ou abbé. Je suis porté à croire que c'est plutôt un abbé. Les documents iconographiques nous apprennent que les abbés ont toujours ou presque toujours un livre, celui de la règle, comme caractéristique, avec la mitre et la crosse. Ce livre, en général, est placé à la main droite. Sur dix statues ou représentations d'abbés, 8 ou 9 ont cette attitude. Il est instructif, à ce sujet, de feuilleter l'*Histoire du costume d'après les sceaux* de Demay, l'*Histoire de l'art* déjà citée, et les *comptes-rendus des congrès archéologiques*.

L'abbé est revêtu de la dalmatique échancrée sur les côtés et bordée d'un galon, et s'arrêtant à mi-jambe. A la fin du XIII^e siècle, la dalmatique s'allonge. Par-dessus est passée la

(1) André Michel. *Histoire de l'Art*. Armand Colin. Paris, t. 1, 2^e partie, p. 391.

grande chasuble ornée, elle aussi, d'un large galon. C'est la chasuble ronde, fermée, très ample, emprisonnant tout le corps, et, que les bras sont obligés de soulever pour se mouvoir. Elle est ornée d'une large bande appliquée sur le devant, verticalement. Cette chasuble fut en usage pendant tout le moyen-âge. Cependant, vers le XIV^e siècle, elle s'échancra un peu.

La tête de notre personnage est coiffée de la mitre à deux cornes. C'est un bonnet présentant sur chaque côté, au-dessus des oreilles, une proéminence en forme de corne. On trouve cette coiffure épiscopale surtout au XII^e siècle. Presque tous les exemples cités par Demay sont de 1150 à 1180, au cloître d'Elne, la statue de Guillaume Jorda, évêque d'Elne, mort en 1186, rappelle notre monument.

Les pieds, chaussés de sandale sans ornement, sont vus de profil, l'un devant l'autre. Le sculpteur n'a pas su les présenter de face comme le reste du corps. Cela nous fait songer aux bas reliefs assyriens, qui n'ont cependant aucun rapport avec ce monument. Cela prouve que l'ouvrier était inexpérimenté.

L'encadrement est composé de deux colonnes surmontées d'un arc brisé, grossièrement représenté. Ses chapiteaux à grosses feuilles et volutes rudimentaires, sans tailloir, nous font penser à une influence limousine. Cependant l'astragale existe. Le profil des bases est celui du XII^e siècle.

Malgré le faible relief, l'encadrement de style roman avancé, les détails du vêtement, me portent à dater cette sculpture de la seconde partie du XII^e siècle. Bien qu'apparentée aux plaques du cloître de Moissac, elle me paraît beaucoup plus moderne. Le sculpteur a dû s'inspirer des bas reliefs Moissaguais, mais son ciseau inhabile n'a su produire qu'une œuvre très imparfaite. Cependant, l'ensemble est moins raide qu'à Moissac, et il y a déjà plus de souplesse dans l'attitude et dans la robe.

A quoi a servi cette plaque de marbre ? A mon avis, elle a du comme celles de Moissac orner un cloître, probablement celui de l'abbaye d'Eysses qui s'élevait non loin du lieu où elle a été découverte.

J. R. MARBOUTIN.

LES BASTIDES EN AGENAIS

INTRODUCTION

Les bastides en Agenais, tel est le sujet que nous nous proposons d'étudier. Tout d'abord qu'on nous permette d'insister sur son importance. Devant un pareil titre on éprouve un mouvement de curiosité. En effet, qu'entend-on par *bastide*? est-ce simplement un terme de l'architecture militaire et désigne-t-il quelqu'un des nombreux ouvrages de fortification? Non, les bastides sont des *villes*; mais des villes spéciales qui ont cette particularité d'avoir été fondées entre 1240 et 1350 et d'un seul jet. Notre intérêt est tout de suite excité. Il s'agit de villes, c'est-à-dire de communautés qui ont eu une vie propre et ont été de véritables personnes morales. Comment leur étude manquerait-elle d'attrait? L'Histoire s'est beaucoup occupée de la vie, faits et gestes des rois et des grands, mais elle a quelque peu négligé les masses rurales et les villes dont les actes, s'ils sont moins éclatants, sont cependant dignes d'être rapportés. C'est pourtant à l'obscur *Tiers-Etat* que nous devons nos conquêtes civiles et politiques de 1789. Ses progrès se sont accomplis lentement et peut-être pour cela sûrement. Une première marche en avant s'est effectuée au ^{xiii}^e siècle. De toutes parts, au sein des classes rurales et dans les vieilles cités montait un élan vers le mieux être, vers la sécurité et la prospérité. Cet appel eut le bonheur d'être entendu par les rois qui surent en faire l'instrument de leur politique.

Dès lors, *la féodalité* était appelée à sombrer. Elle s'était fondée dans l'anarchie des ^{ix}^e et ^x^e siècles; elle avait régné au ^{xi}^e; au ^{xii}^e elle déclina; au ^{xiii}^e elle fut battue en brèche. *La royauté grandit* aux dépens de cette féodalité qui s'émiet-

tail ainsi. Elle tendit la main à la force naissante, à la *bourgeoisie*; et leur union détermina la chute complète de la féodalité.

Ce *xii^e* siècle fut l'aurore des temps modernes. Il vit les derniers efforts des seigneurs pour se cramponner à leur autorité.

La terre, alors source de tout pouvoir, fut vivement disputée entre eux et la couronne.

La première phase de cette lutte a été le partage, d'où naquirent les *paréages*; la dernière fut le triomphe complet de la royauté.

C'est dans le *Midi* que le choc a été le plus violent. La royauté, en effet, avait là tout à conquérir sur des seigneurs presque aussi puissants qu'elle. Elle s'appliqua alors très sagement à gagner les populations et à leur concéder les privilèges auxquels elles aspiraient. Elle fut aidée dans sa tâche par la bonne volonté du peuple qui, de lui-même, vint se ranger auprès d'elle, comprenant que cette alliance était son salut.

Dès lors, surgirent des villes que la sauvegarde royale rendit bientôt prospères. Peu n'ont pas survécu. Beaucoup sont des chefs-lieux de canton et même d'arrondissement.

L'*Agenais*, comme le Rouergue et le Périgord, en possède de très nombreuses. Une d'elles, *Villeneuve-sur-Lot*, est devenue une sous-préfecture; une autre, *Vianne*, est demeurée presque intacte et présente encore l'aspect d'une ville du Moyen Age.

Il nous a donc paru intéressant d'étudier spécialement les *bastides en Agenais*. De plus, ce travail avait l'attrait de la nouveauté, car, si les bastides ont été étudiées dans le *Sud-ouest* par *M. Curie Seimbres*, il n'existe pas encore de mémoire bornant le sujet à l'*Agenais*.

Ajoutons enfin que l'*Agenais* est notre pays et que, sur le point de le quitter, nous désirons lui rendre un dernier hommage.

Puisse ce modeste travail payer une partie de la large dette de reconnaissance que nous sentons lui devoir !

Sources. — A part le travail de M. Curie Seimbres intitulé : « *Essai sur les villes fondées dans le Sud-ouest de la France aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles sous le nom générique de bastides* », nous nous sommes servi d'un compte rendu d'un « *Congrès archéologique tenu à Agen en 1874* » et où les différents problèmes relatifs aux bastides du Lot-et-Garonne sont esquissés .

Nous avons, de même, largement puisé à l'abondante source de l'*Histoire du Languedoc*, de Dom Vaissette.

L'*Histoire de l'Agenais*, du Condomois, du Bazadais, de Samazeuil, l'*Histoire de l'Agenais*, d'Andrieu, nous ont fourni des renseignements généraux.

Ajoutons l'*Annuaire du Lot-et-Garonne* auquel nous avons emprunté quelquefois la description des villes citées, et la *Revue de l'Agenais*.

Pour les documents, paréages ou chartes de coutumes nous nous sommes adressés :

Aux *Rôles Gascons* (édition Bémont) pour la période anglaise.

Aux *Archives historiques de la Gironde*.

Aux *Documents sur l'Agenais*, par Tamizey de Larroque.

Aux *Documents sur les relations de la royauté avec les villes en France de 1180 à 1314*, par Giry.

Au *Pouillé de 1520*, par M. J. Bourrousse de Lafore.

A l'*Aide-mémoire pour servir à l'histoire de l'Agenais*, de de Bellecombe.

A l'*Inventaire sommaire des Archives de Lot-et-Garonne*.

Aux *Coutumes publiées*, par H. Rebouis, aux chartes publiées par Magen et Tholin.

A la *Coutume d'Aubiet*, par Dupuy.

Peu des chartes originales des bastides sont aux Archives départementales du Lot-et-Garonne. La plupart ont été recueillies dans les collections Bréquigny, Oihenart, Doat et nous avons dû nous en rapporter pour les références à l'ouvrage de M. Curie Seimbres.

Nous avons aussi eu recours aux *Monographies* :

A l'*Histoire de Caudecoste*, par l'abbé Dubourg.

De *Villeneuve-sur-Lot*, par Cassany Mazet.

De *Valence d'Agenais*, par Grèze.

Le livre de M. Boutaric, sur *Saint-Louis et Alphonse de Poitiers*, et celui de M. Tholin, sur *Villes libres et barons*, ainsi que ses notes laissées aux Archives, nous ont été d'une grande utilité.

Le cours d'histoire du Moyen Age de 1918 sur les *institutions communales* de M. Calmette, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, nous a aussi fourni d'amples renseignements.

PRÉAMBULE

I^{re} PARTIE. — Géographie de l'Agenais

Avant d'entrer dans l'étude des *Bastides en Agenais*, il nous paraît nécessaire de dire quelques mots de l'Agenais, de sa géographie et de son histoire antérieure.

Dans la Gaule celtique, l'Agenais était le pays des *Nitiobriges*, peuple dont César parle dans ses Commentaires (*Cesar. Commentarii de bello gallico*, l. VIII). Sans limites précises, il n'était point ce qu'on appelle une « région naturelle », à l'exemple du Quercy, son voisin. Sa situation en faisait seulement une région de passage.

Par la Garonne, son artère principale, ne reliait-il pas, en effet, deux grands peuples gaulois : les Volkes Tectosages de Toulouse et les Bituriges de Bordeaux ? Plus tard, les envahisseurs venus du Nord empruntèrent les sillons des affluents de la Garonne, les Wisigoths pour se fixer en Aquitaine, les Vandales pour s'établir en Andalousie.

Du fait que ses frontières étaient aisément franchissables, cette région s'ouvrait librement à la brillante civilisation de ses voisins. Mais, ce qui était pour elle un avantage devenait facilement un danger. Sa facilité attirait les invasions qu'aidait son accès facile. Son climat doux et égal en faisait un pays particulièrement privilégié qui se prêtait très bien à l'agriculture, mais qu'aucune défense naturelle ne pouvait protéger contre la convoitise de peuples de régions moins fertiles ou de race moins civilisée.

Aussi, tandis que les *Arvernes*, isolés dans le Massif Central comme dans une forteresse, conservaient leurs coutumes et, rudes montagnards, développaient leurs vertus guerrières, les *Nitiobriges*, amollis par les civilisations voisines et habitués aux dominations successives, avaient un goût moins marqué pour le métier des armes. S'ils s'unirent à Vercingétorix, au siège de Gergovie, *Teutomat*, leur chef, endormi

sous sa tente, fut surpris par les Romains et, à moitié vêtu, il n'eut que le temps de monter sur un cheval blessé et de fuir pour ne point tomber entre les mains des ennemis (*César. de bello gallico*, l. VII).

Cependant, si l'héroïsme n'était pas le fait de ce peuple, ses descendants eurent la folle bravoure du Midi, souvent frondeuse et toujours gaie.

S'ils ne réussirent pas à maintenir leur liberté politique, du moins ils s'appliquèrent à sauvegarder et développer dans une large mesure leurs libertés municipales. Ne pouvant former un état indépendant, à l'exemple des autres provinces françaises : Bourgogne, Flandre, Bretagne, ils s'attachèrent à faire de leurs villes de petites républiques indépendantes. Les dominations successives, dont ils avaient l'air de se soucier peu, favorisèrent d'ailleurs leur but. Pour se les concilier, chacune d'elles leur apporte des privilèges et des avantages qu'ils cherchèrent à conserver.

Traversé par la Garonne qui semble le partager en deux parties égales, ce fertile pays est arrosé par de nombreux cours d'eau qui forment autant de vallées magnifiques couvertes d'alluvions et séparées entre elles par des dépôts tertiaires d'une élévation plutôt faible. L'altitude varie de 5 mètres à l'embouchure de la Liso (aval de Marmande) à 50 mètres (embouchure de la Barguelonne) pour s'élever à 84 mètres à Condom, 215 à Sainte-Colombe de Villeneuve, et 220 à Monflanquin.

Sa partie ouest s'incline vers les Landes, régions de sables que ne renaient pas alors les pins et les chênes lièges.

« Salvien avait nommé l'Aquitaine le *cœur des Gaules*, les *mamelles de la fécondité*, l'*image du Paradis*. L'Agenais, surtout, pays aussi riche que beau, composé principalement des nobles vallées du Lot, de la Garonne et de la Baïse, et dont les hauts plateaux se trouvent coupés de plus par un grand nombre de vallons frais et rians, peut revendiquer une grande part dans ces éloges. » (*Samazeuil, Hist. de l'Agenais, du Condomois et du Bazadais*, t. I, p. 29).

La Nitiobrigie était moins étendue que ne le fut ensuite le

comté d'Agenais. Le pays des Sotiates (Sos) d'une part, des Vasates (Bazas) de l'autre empiétaient sur le territoire que devait plus tard occuper le pays d'Agenais.

Voici quelles furent ensuite ses limites. Il commençait de la *Saudège* (petit ruisseau qui se jette dans la Garonne en aval de l'embouchure du Tarn) jusqu'au delà de la ville actuelle de Marmande, à l'embouchure de la *Lisos*, petite rivière qui vient de Grignols (Gironde).

Au *nord*, il était limité par le *Dropt*.

Au *sud*, par une ligne qui couperait la Baïse au-dessous de Condom, le Gers au-dessus de Lectoure.

Il comprenait en départements modernes :

Le *Lot-et-Garonne*, presque entier, une partie de la *Gironde*, du *Gers* et du *Tarn-et-Garonne*.

Dans la *Gironde*, l'Agenais s'étendait dans le canton de Sainte-Foy la Grande qui s'avance du Dropt jusqu'à la Dordogne.

Dans le département de la *Dordogne*, il empruntait aussi le canton d'Eymet.

Dans le *Gers*, il s'étendait jusqu'au delà de Montréal et de Condom pour passer près de Lectoure et remonter le Gers vers les limites actuelles du Lot-et-Garonne et de là, cotoyer la Lomagne, traverser le Gers et l'Auroue pour rejoindre la Garonne au delà d'Auvillars.

Dans le *Tarn-et-Garonne*, il englobait : dans le *canton de Valence* : Bourg-de-Visa et Montaigu; dans celui d'*Auvillars* : Auvillars, Bardigues, Saint-Loup, Sistels, Dunes, Donzac; dans le *canton de Moissac* : St-Vincent Lespinasse et Saint-Paul d'Espis.

Ces limites étaient celles du diocèse d'Agen qui comprenait cinq archidiaconés :

Trois sur la rive droite de la Garonne : Majeur, Montault, Vesalme.

Deux sur la rive gauche : Brulhois et Cayran.

En 1317, le diocèse d'Agen fut démembré et donna naissance au diocèse de Condom.

Les limites du comté d'Agenais restèrent les mêmes jus-

qu'à ce que la Révolution vint détruire l'ancienne division en provinces pour la remplacer par la centralisation et la création de départements. C'est alors que l'Agenais s'émietta entre les départements déjà cités et ne fut plus représenté que par le Lot-et-Garonne, modeste réduction de l'ancien comté.

On trouvera, à la fin de ce travail, une carte de l'Agenais au ^{xiii}^e siècle. Nous nous sommes servi pour la faire :

1° Du *manuscrit de Jean de Valier*, lieutenant en 1520 de l'évêque d'Agen, Antoine de la Rovère. Il contient la division ecclésiastique de l'Agenais.

2° Du *Dictionnaire géographique, historique, politique des Gaules et de France*, de l'abbé Expilly.

3° De l'*Atlas de Brète*.

4° De la *Carte de Cassini*, 1789.

5° De l'*Hist. de l'Agenais de Samazeuil*.

II^e PARTIE. — Histoire antérieure

Le pays des Nitiobriges, comme tout le reste de la Celtique, passa, après la conquête de César sous la domination romaine. Nombreux sont encore les vestiges de cette civilisation disparue. Les fouilles ont mis à découvert des « castra », des villes et des « villas » romaines. Le coteau qui domine Agen a livré à l'archéologue une foule d'armes, attestant que César établit jadis là son camp. Des vases et des mosaïques ont été découverts sur le territoire de la commune de Moncrabeau, où se trouvait la ville gallo-romaine de *Bapteste*.

Notre pays resta sous la domination des Romains jusqu'au début du ^v^e siècle. Les Nitiobriges réunis à d'autres petits peuples formèrent la deuxième Aquitaine qui allait de Toulouse à l'Océan et de la Loire aux Pyrénées.

De 408 à 411, elle fut ravagée par les *Vandales*. Les *Wisigoths* l'envahirent ensuite. Réunie à la France du Nord sous *Clovis*, l'Aquitaine en fut de nouveau séparée lorsque les quatre fils du vainqueur se disputèrent son héritage.

En 766, *Pépin le bref*, s'empara de l'Agenais et soumit une

partie de l'Aquitaine et de la Gascogne. En 780, *Charlemagne* donna le royaume d'Aquitaine à son fils Louis le Pieux.

L'Aquitaine fut une deuxième fois réunie à la France du Nord, lorsque *Louis VII* épousa *Eléonore*, fille de Guilhem, comte de Toulouse, qui lui apporta ce pays en dot.

Répudiée, *Eléonore* épousa en 1150, Henri, duc de Normandie, puis roi d'Angleterre en 1155 sous le nom d'*Henri II*.

L'Aquitaine et par suite l'Agenais qui en faisait partie devint une possession anglaise.

En 1196, *Richard Cœur-de-Lion*, fils de Henri II, donnait sa sœur *Jeanne* au comte de Toulouse *Raymond VI* avec l'Agenais comme dot. Ce comte, étant accusé de protéger les Albigeois, dont l'hérésie s'était aussi répandue en Agenais, fut excommunié par Innocent III et une croisade fut prêchée contre lui en 1208.

Sous prétexte de détruire la secte des Albigeois, une armée formée à Lyon, mit l'Agenais à feu et à sang, saccageant Tonneins, Gontaud, Casseneuve. On sait comment le chef de la croisade, *Simon de Montfort*, s'empara du pays. Après sa mort, *Amaury*, son fils, désespérant de garder sa conquête, la céda à Louis VIII. Cette intervention du roi de France découragea *Raymond VII*, le nouveau comte de Toulouse. Il se résigna à signer le traité de Paris de 1229. Par une des clauses, il s'engageait à laisser après lui le comté de Toulouse à sa fille *Jeanne* qu'il promit de donner en mariage au prince *Alphonse de Poitiers*, frère de Saint-Louis.

Alphonse devenu comte de Toulouse par ce mariage, l'Agenais fut réuni à la couronne de France; cette réunion ne fut pas de longue durée. Saint-Louis, par le traité de paix conclu en 1259, remit le duché d'Aquitaine à Henri II, roi d'Angleterre, sous simple condition d'hommage, lui promettant l'Agenais après la mort de Jeanne et d'Alphonse; il lui accordait, en attendant, une rente de 3.720 livres, 8 sous, 6 deniers tournois, représentant le revenu de comté.

Bien qu'Alphonse et Jeanne fussent morts en Italie en 1271, en revenant de la désastreuse croisade au cours de laquelle la peste devait emporter Saint-Louis, et que l'Age-

nais dut être par suite abandonné au roi d'Angleterre, *Philippe le Hardi* ne voulut pas reconnaître le traité de 1259 et cette province, ainsi que le comté de Toulouse restèrent provisoirement au roi de France.

Le *traité d'Amiens* du 23 mai 1279 attribua à *Edouard I^{er}*, roi d'Angleterre et duc de Guyenne, la possession définitive de l'Agenais.

Une querelle de matelots ralluma la lutte entre le roi d'Angleterre et le roi de France, *Philippe le Bel*.

Ce dernier réussit à garder l'Agenais dix ans; en 1299, il le rendit à *Edouard II* d'Angleterre.

Pendant la guerre de Cent ans, le sort de l'Agenais fut lié à celui de la Guyenne.

Indication du plan

C'est sous les administrations successives de :

Raymond VII, comte de Toulouse; *Alphonse de Poitiers*, comte de Toulouse et de Poitiers; *Edouard I^{er}*, roi d'Angleterre, et *Philippe le Bel*, roi de France, qu'eut lieu le mouvement que nous nous proposons d'étudier, mouvement qui donna naissance aux *bastides*.

On nomme ainsi les villes neuves qui, au xiii^e siècle, furent fondées d'un seul jet.

Nous avons indiqué pourquoi nous les étudierons plus spécialement en Agenais.

Trois points successifs feront l'objet de ce travail :

I^{er} *Les causes de ces fondations.*

II^e *La manière de les fonder.*

III^e *L'énumération de ces bastides en Agenais.*

Autrement dit :

I^{er} *Pourquoi ces fondations ?*

II^e *Comment les a-t-on faites ?*

III^e *Quelles sont ces fondations ?*

A suivre.)

YVONNE DOMENGIE.

NOMS DE LIEUX

SE RATTACHANT AUX PREMIERS GRANDS DOMAINES DE L'AGENAIS

Bien des personnes se passionnent pour les étymologies. « D'où vient ce nom ? Que signifie ce nom ? » Telles sont des questions que j'ai souvent entendu faire. Ce procédé, par interrogation, accuse du moins le doute ou le désir de savoir. D'autres tranchent et affirment : « Ce nom vient ou doit venir de... Ce nom signifie ou doit signifier... » J'ai constaté que, la plupart du temps, ces derniers, n'ayant aucune notion de philologie, proposent des solutions étranges, d'après l'œil. Ils ignorent que la philologie est une vraie science, qu'elle a par conséquent ses lois, ses règles, ses méthodes. Cette science, d'origine moderne, n'a pas dit son dernier mot et reste encore imparfaite. Dans l'état actuel, elle n'en est pas moins une auxiliaire utile des études historiques: elle peut révéler des origines, des affinités; elle peut même suppléer quelque peu à l'insuffisance des textes pour des périodes très reculées.

Ne laissons rien perdre des moindres indices qui peuvent jeter quelque jour sur le passé le plus lointain (1).

Une étude sur certains noms de lieux significatifs de l'Agenais peut apporter une modeste contribution à la connaissance de l'état de ce pays de l'époque gallo-romaine à celle des invasions de barbares.

(1) Dans son *Histoire de l'Agenais*, M. Jules Andrieu a consacré seulement 26 pages à la période qui s'étend des origines à l'an mille. Cette simple constatation suffit à prouver l'insuffisance pour cette période d'un ouvrage dans lequel n'ont pas été toujours reproduits des éléments pourtant vulgarisés de nos annales.

Il reste à écrire trois ou quatre cents pages, au lieu de 26, sur l'Agenais depuis l'époque où il n'a pas encore de nom connu jusqu'à la fin du Haut Moyen-Age.

J'ai déjà donné sur ce sujet, il y a plus de vingt ans (1), des indications sommaires que je me propose aujourd'hui de compléter.

Rappelons d'abord que, depuis la conquête romaine jusqu'au VII^e siècle, le suffixe *iacum* a été appliqué à des noms de personnes avec le sens de *propriété de* (2). La propriété de *Montanus* s'appellera *Montaniacum*. Il est donc intéressant de rechercher les noms de lieux de ce genre. Voici quelles sont les formes qui servent à les faire reconnaître.

Le suffixe *iacum* est devenu, selon les pays, *iac*, *ac*, *an*, *é*, *eu*, *y*, *i*, *iey*. *Iac* a des similaires déterminés par la prononciation : *illac*, *gnac*. *An* est une forme nasale de *aâ*, dont il y a quelques exemples dans des régions éloignées les unes des autres. *E*, *eu*, *i* sont communs sauf dans le sud de la France. Comme finales usitées aussi dans notre sud-ouest, on peut citer *ax*, *as* (*Moyriacum* est devenu *Moirax* et *Moiras*), *atz*, *at*. Nous verrons que les formes actuelles n'ont pas toujours prévalu sans hésitations : Sauvagnas aurait pu être *Sauvagnan*; on trouve *Loupinac* et *Loupinat*; *Lusignac* aurait pu être préféré à *Lusignan*.

Ne dissimulons pas la difficulté que présente notre sujet et définissons la méthode que nous avons suivie.

La rareté des textes anciens fait que la forme primitive échappe presque toujours. On est donc obligé de la supposer d'après les formes dérivées seules connues. Par exemple, dans *Calignac* le suffixe *ac* fait supposer la forme latine *iacum*. Reste à chercher si un nom est associé à cette finale. *Calenus* est possible, mais non pas certain. Au contraire, *Calenus* serait certain si l'on trouvait la forme *Caleniacum* dans un ancien texte. En deux mots, la méthode sûre est celle qui consisterait à descendre des formes primitives à la forme ac-

(1) *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 144-149.

(2) Nous avons encore dans notre langue des suffixes significatifs. Il en est plusieurs qui ont un sens ethnique, qui signifient *originaire de*. Ainsi *ais*, *ien*, *ols*, etc., dans Français, Anglais, Portugais, Autrichiens, Italiens, Indiens, Espagnols, Cévenols, Romagnols, ils veulent dire : originaires de France, etc...

luelle, la méthode moins sûre est celle qui consiste à remonter de la forme actuelle aux formes primitives. N'ayant pas le choix, il a bien fallu procéder d'après la seconde méthode.

Il est des noms assez rares, tels que *Brancus*, gaulois, *Tarius*, *Vernius*, latins; si, par les intermédiaires de *Branciacum*, *Tariacum*, *Verniacum*, nous croyons les retrouver dans Brax, Tayrac, Bernac, nous n'affirmons pas, nous proposons, tout en restant dans un doute prudent (1).

En revenant à l'exemple précédent, *Calenus*, nous avons à prouver que *Calenus* a pu faire Calignac. Si les mutations de *e* en *i*, de *n* en *gn* sont reconnues normales, la preuve est suffisante.

Il existe, un petit livre, le *Dictionnaire étymologique de la langue française* par Auguste Brachet, très précieux pour ceux qui, s'occupant de philologie, ne veulent pas s'encombrer d'une bibliothèque spéciale. On y trouve, dans une introduction, qui résume une Grammaire historique plus complète du même auteur, un exposé des règles qui ont présidé à la formation de notre langue. Les exemples suffisamment multipliés, qui servent de fondement aux règles, sont groupés à la suite d'un mot auquel on peut se référer et qui se trouve à sa place dans le *Dictionnaire*.

Comme j'aurai à faire des renvois très fréquents à cet ouvrage, j'ai adopté la forme la plus simple. Exemple : *a = ai* (Br. Aigle, d'aquila.) sera l'équivalent de toute cette phrase : « Sur la mutation de l'*a* en *ai*, voir Brachet, *Dictionnaire étymologie de la langue française*, au mot *aigle*, d'aquila. »

On peut accorder d'autant plus de crédit au *Dictionnaire* et à la *Grammaire* que les assertions sont toutes faciles à vérifier.

Mais les cas exceptionnels ne sont pas toujours cités. Ainsi rien sur la mutation sans doute fort rare de *b* en *m*, dont nous avons deux exemples dans les noms de lieux de l'Agenais :

(1) Tous les noms sur lesquels nous avons opéré se trouvent dans les auteurs classiques et figurent dans le *Dictionnaire latin-français* de L. Quicherat.

de *Bono luco* et de *Bono busco*, qui ont fait Monluc et Monbusc. Il s'agit d'ailleurs de deux localités qui, n'étant pas situées sur des coteaux, portent des noms qui ne peuvent dériver de *mons*.

Pour le suffixe *ivus*, on trouve seulement (dans la *Grammaire*) le dérivé *if*. Les dérivés *ieu*, *iou* pourraient être signalés dans des noms de lieux et de personnes. Il y a peut-être dans le monde autant de Tardieu que de Tardif et nos Montesquieu, Montesquiou dérivent de *de Monte esquivo*. Toutefois, étant donné son programme, M. Brachet n'est pas en défaut, car la dérivation de *ivus* en *ieu*, *iou* est peut-être sans exemple dans nos substantifs.

Il en est de même pour la dérivation des suffixes *orum* et *iacum* et pour les origines de la diphthongue *ay* qui sont usités seulement dans les noms de lieux.

A part de petites réserves, comme celles que je viens de faire, les règles pour la formation des noms de personnes et de lieux sont les mêmes que pour la formation des mots usuels, attendu qu'une même phonétique régit ces diverses classes de mots.

Le meilleur moyen de démontrer l'excellence de la méthode de M. Brachet est de l'appliquer à un exemple. J'en prends un, dans lequel il s'agit d'expliquer neuf mutations ou syncope, qui se sont produites pour arriver de la forme ancienne à la forme actuelle, assez éloignée de la première.

Le *Castrum Vandalorum*, cité dans de vieux actes, est devenu Casteljaloux. Ceci est certain; mais, pour démontrer que ceci s'est opéré suivant les règles, une dissection syllabe par syllabe ou même lettre par lettre, est nécessaire.

1° Eliminons d'abord *Castrum*, qui se traduit le plus souvent par le synonyme de Castel. Ainsi, chez nous *Castrum Culherii*, *Castrum Comitale*, *Grande Castrum* sont devenus Castelculier, Castel-Comtal (aujourd'hui Damazan), Grand-Castel (aujourd'hui Puymirol).

Maintenant commençons l'étude de *Vandalorum* par le suffixe *orum*.

2. La syllabe accentuée, dite tonique, d'après une règle

absolue, ne doit pas tomber mais peut se modifier. Cette syllabe *or* subit la mutation de l'*o* en *ou* (Br. accueillir), de même que le *nos* latin a fait *nous* en français.

3. Cet *ou* a dû se prononcer fortement, ce qui peut expliquer la chute de *r*, exceptionnelle, mais dont une localité voisine de Casteljaloux fournit un deuxième exemple : Castelmouroux (La Bastide) dérive de *Castrum Maurorum*.

Notons que, dans le pays même, *or* a dû aussi être prononcé *oun*, ce qui est arrivé pour notre Castelmoron et pour celui de la Gironde.

On ne sera pas surpris de cette diversité si on considère la multiplicité autrement surprenante des formes dérivées du suffixe *iacum*.

4. Quant à la dernière syllabe *um*, c'est une brève dont la prononciation était aussi faible que celle d'un *e* muet. Elle devait tomber d'après cette règle : « toute voyelle latine atone occupant l'avant-dernière place du mot disparaît en français. » (Br.) Ainsi : mortel, de *mortalis*, cheval, de *caballus*.

Les apocopes de ce genre sont donc régulières et l'on peut en citer de plus fortes, affectant deux syllabes. Par exemple, dans les finales *omagus* le mot se termine toujours par la syllabe accentuée *on* : *agus* disparaît. *Argentomagus*, *Novi-omagus*, *Rotomagus* ont fait Argenton (nous en avons un dans le voisinage de Casteljaloux), Noyon, Rouen.

5. Reste à étudier Vandaloux. $V = g$ (Br! Gaine de *vagina*.) Dans nos chartes du moyen-âge *Guillelmus* est aussi commun que *Villelmus*.

6. $G = j$ (Br. jumeau de *gemellus*. Reste Jandaloux.

7. « La voyelle brève qui précède immédiatement la voyelle tonique, comme *i* dans *bonitas*, disparaît toujours en français. » (Br.) Cette règle condamne le dernier *a*. Reste *Jandloux*.

8. Les consonnes doubles non médianes sont souvent soumises à des syncope et c'est généralement la première consonne qui disparaît (1). La chute de *n* est donc normale.

(1) M. Brachet, dans sa *Gram. hist.*, avoue que les règles sur la syncope si ordinaire des consonnes doubles sont encore mal définies.

9. Dans Jادلoux, il reste encore deux consonnes et, d'après la même règle, *d* disparaît. Nous avons enfin Casteljaloux et la partie de puzzle est gagnée.

Comme celle des hommes, la fortune des mots est diverse. Au moyen-âge, les Agenais sont allés souvent chercher des bois de charpente dans une forêt dite de Gandalou, située dans la région de Moissac. Le nom a persisté jusqu'à nos jours dans cette forme primitive à peine altérée, qui doit rappeler, comme notre Casteljaloux, un campement de vandales.

La grande villa gallo-romaine, avec ses dépendances, a laissé souvent des traces, ruines ou débris, encore reconnaissables. Détruite, restaurée, agrandie, elle est souvent devenue, dans la suite des temps, le hameau, la paroisse, le village.

Les constatations de ce genre, nombreuses et probantes, sont du domaine de l'archéologie. Nous estimons que, pour la reconstitution de l'état ancien d'un pays à l'aube de la période historique, la philologie peut aussi jouer son rôle. C'est la raison qui nous a déterminé à entreprendre la présente étude.

Les noms des grands propriétaires des six premiers siècles paraissent se rattacher à des *latifundia*. N'est-il pas vraisemblable que, lorsque la propriété, de collective qu'elle était, est devenue individuelle, les forts se sont ménagé de grosses parts et bien choisies. Les localités qui, de nos jours encore, après treize ou dix-sept siècles, nous rappellent les noms de leurs premiers possesseurs sont devenues à tout le moins des paroisses. Les lieux-dits, non plus que les petites propriétés, ne figurent pas dans la nomenclature qui va suivre. N'est-ce pas la preuve du succès et de la perpétuité des grandes fondations anciennes ?

Ces *latifundia* furent sans doute l'origine de nombre de seigneuries, mais chaque cas particulier exigerait une démonstration, la plupart du temps impossible, faute d'une série de documents anciens .

Guidé par quelques indices, nous allons tenter un seul essai.

Une famille Lupicinus a donné son nom à un domaine qui devait comprendre le territoire de nos deux communes limi-

trophes de Lusignan-le-Grand et de Lusignan-Petit (1). Dans la première de ces communes, sur un point culminant, on a recueilli de beaux fragments de sculpture de l'époque gallo-romaine; une portion de sarcophage en marbre représentant une femme faisant sa toilette; un chapiteau de marbre d'ordre composite d'une excellente exécution (2).

Impossible d'avoir une idée de l'édifice auquel ces fragments avaient appartenu. Un château fort, édifié au XIII^e siècle sur son emplacement, devait être détruit à son tour, de fond en comble, pendant les guerres de la Fronde (3).

Les deux communes de Lusignan, unies à la paroisse voisine de Saint-Hilaire, ont constitué au moyen-âge et jusqu'à la Révolution une juridiction seigneuriale qui avait été érigée en marquisat. Ainsi l'autonomie du *latifundium* si important des Lupicinus paraît s'être maintenue, et sans grande modification, du IV^e siècle à la fin du XVIII^e.

Il est donc utile d'indiquer si ces noms usités dès les premiers siècles se rattachent à une paroisse, à une ancienne juridiction, à une commune. Je ne manquerai pas de le faire.

Il importe aussi de noter les formes diverses de ces noms de lieux. Voici quels sont les actes anciens qui fournissent le plus de références.

1^o 1259. — Hommages des seigneurs de l'Agenais au comte de Toulouse (acte publié par O. Fallières et G. Tholin dans le *Recueil des travaux de la Soc. d'Ag. Sc. et Arts d'Agen*, 2^e série, t. xiii). Ils seront cités sous la forme abrégée : *Hom.*

2^o 1271. — Prise de possession de l'Agenais au nom du roi de France. Acte connu sous la rubrique de *Saisimentum* (publié par les mêmes, dans le même *Recueil*). Cet acte sera cité sous la forme : *Sais.*

3^o 1328. — Comptes de décimes du diocèse d'Agen (publiés dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. xix. Cette pièce sera citée sous la forme : *Déc.*

(1) Voir ci-après, aux mots *Licinius* ou *Lupicinus*.

(2) Actuellement au Musée d'Agen, n^o 54 et 136. Publiés. Voir le *Catalogue du Musée* de 1880.

(3) En 1649, par ordre du duc d'Epemon. Sa démolition dura quatre mois.

4° 1520. — Etat du diocèse d'Agen, dressé par Jean de Valier (publié par M. Jules de Bourrousse de Laffore dans le *Recueil*, 1^{re} série, t. VII et dans *Aide-mémoire pour servir à l'histoire de l'Agenais* par A. de Bellecombe, Auch, imprimerie Cocharaux, 1899) (1). Sera cité sous la forme : *Val*.

G. THOLIN.

(à suivre).

(1) On se servira aussi des abréviations usuelles : jur. pour juridiction; sgr, pour seigneurie; par. pour paroisse; an. pour annexe; com. pour commune; ct. pour canton.

MÉLANGES D'HAGIOGRAPHIE AGENAISE

II. — Etude critique sur la *Passio S. Vincentii Aginnensis* ⁽¹⁾

Ces pages font suite à celles que j'ai déjà consacrées aux diverses passions de nos saints agenaïs (2); elles ne doivent être elles-mêmes, avec les deux notices sur la *Passio SS. Fidis et Caprasii* et sur les vies ou passions de S^{ts} Alberte, S^t Antoine de Lyaroles, S^{ts} Bazeille, S^{ts} Livrade, S^t Maurin, des SS. Prime et Félicien, que la seconde partie d'un travail de plus

(1) Bibliographie : Aimoin, *De gestis Francorum*, lib. III, cap. 70. — Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. VII, cap. 35 (édition H. Omont); *De gloria martyrum*, lib. I, cap. cv (édition Ruinart, P. L., tom. LXXI). — Fortunat, *Poem.*, lib. I, carmina 8 et 9. — Argenton, *Vie de S. Vincent* (ms. inédit). — Alteressera, *Notae et observationes in X libros Hist. Francorum B. Gregorii Turon.*, Tologae, 1679. — Baillet, *Vie des SS.*, Table critique, 9 juin. — Bajole, *Hist. sacrée d'Aquitaine*, liv. II, ch. iv. — Barrère, *Hist. rel. et mon. du diocèse d'Agen*, t. 1, pp. 56-66, 123-124, 137-138; id. *Ermitage de S. Vincent de Pompéjac*. — Boudon de Saint-Amans, *Essais sur les antiquités du dép. de Lot-et-Garonne*, 5^e et 7^e notices. — Cortade, *Les sept saints tutélaires de la ville d'Agen*, Agen, 1664. — Desjardins, *Cartul. de Conques*, p. vii-ix. — Dubos, *Essai d'identification des lieux du martyre et des premières sépultures de S. Vincent, diacre* (Congrès archéologique de France, LXVIII^e session, Agen et Auch, 1901, pp. 243-267). — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, pp. 142-144. — B. Gui, *Chroniques*. — Labénazie, *Annales ou Chronique agenoise*, Agen. — Labrunie, *Abrégé chronol. des ant. d'Agen*, an. 257, 403 et 584; *Extraits sur les essais hist. et crit. d'Argenton* (Rec. de la Soc. Sc. et Arts d'Agen : 1^{re} série, t. VIII, pp. 133-137; 2^e série, t. I, 1^{re} partie, pp. 217-245). — Lièvre, *Une fête solaire en Agenais* (Bulletin de la Fac. de Lett. de Poitiers, 1892); id. *Fana ou Vernemets*, Paris, 1888. — Longnon, *Géogr. de la Gaule au VI^e s.* — Longueval, *Hist. de l'Eglise gall.*, t. I, pp. 144-145. — Magen, *De quelques difficultés géographiques relatives au martyre... de S. Vincent* (Recueil de la Soc. d'Agen, t. VIII, p. 150-154); id. *Solution proposée d'une des difficultés géogr.* (Recueil, t. I, pp. 280-288). — Nicolaï, *Le Mas-d'Agenais sous la domination romaine*, 1896. — Sallet, *Etude crit. de la Passio S. Vincentii Agin.* (Extrait de la Revue de Gascogne, 1901). — Scaliger, *Emend. temporum*, lib. VI, pp. 580-581, Leyde, 1598. — Tholin, *Le Mas-d'Agenais* (Rev. de l'Agenais, t. XXIII, 1896, pp. 471-483). — Tillemont, *Mémoires*, t. IV, p. 545 et sq. — *Hist. litt. de la France*, édit. Paris, t. II, pp. 316-317.

(2) Cf. *Rev. de l'Agen.*, mai-juin 1919, pp. 223-245.

longue haleine, intitulé : *Histoire religieuse de la Nitiobrigie*; la première partie comprendra l'étude détaillée des cultes ibères, gaulois, gallo-romains, cultes topiques et indigènes, cultes apportés par une conquête intelligente à la vieille ou jeune civilisation de ce qui fut notre primitive Aquitaine. Pour ce dernier travail le terrain est plutôt libre; sauf un court mémoire de M. Bladé (1), et quelques explorations de pionniers d'avant-garde (2), peu de pages ont été consacrées à cette œuvre de synthèse ardue. Il n'en va pas de même pour le présent essai. Un simple regard jeté sur la bibliographie du sujet montera combien S^t Vincent d'Agen a tenté ceux qui s'intéressaient de près ou de loin, — parfois de trop loin — à l'hagiographie, à l'histoire, à la topographie locales. Avec quel fruit? nous le dirons plus bas. Mais, s'il m'est permis, dès maintenant, de constater que les résultats d'efforts laborieux, même consciencieux, sont pitoyables, la cause en est qu'on n'a donné aux textes qu'une attention toute secondaire. M. Saltet en faisait déjà la remarque très sensée dans une étude que celle-ci ne doit pas et ne peut pas faire oublier (3). Or « les textes, continuait le même écrivain, contiennent les données indispensables à toute discussion et aucune conjecture ne saurait suppléer cette source d'information » (4), qui, dans la circonstance, est malheureusement la seule sûre — ou presque. De là l'utilité — et la raison d'être — de ce premier essai d'hagiographie agenaise.

I. — RECENSION DES TEXTES.

Les textes de la *Passio S. Vincentii Aginnensis* ne sont pas très nombreux; cinq manuscrits seulement nous l'ont conser-

(1) *Mémoire sur l'Histoire religieuse de la Novempopulanie romaine*, Bordeaux, 1885.

(2) Je n'omet pas les grands ouvrages de C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, et de J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, I. *Les provinces latines*; mais ces auteurs n'ont traité la question que *per partes* et *passim*.

(3) *Etude critique de la Passio S. Vincentii Agin.* (Plaquette, Auch, 1901).

(4) L. Saltet, *Oper. cit.*, p. 3 (c'est toujours le tirage à part que j'utiliserai).

vée dans un état plus ou moins avancé, (je ne désespère pas de mettre la main sur d'autres versions); trois ont été déjà publiés par les Bollandistes (ce sont B, V, N); les deux derniers (P et T) sont pour la première fois versés au débat.

Voici donc les textes, dont nous disposons présentement :

1° B = *Acta martyrii S. Vincentii*. Texte donné par les Bollandistes dans les *Acta SS. junii*, f. II, 9 juin, d'après un ms. de l'abbaye de Bodec (de l'ordre de S^t Augustin), en Westphalie.

2° V = *Acta martyrii S. Vincentii*. Au même jour, dans les *Acta SS.* d'après un ms. d'Utrecht (provenant d'un monastère de bénédictins ?)

3° N = *Incipit passio S. Vincentii martyris*. Texte des *Anal. Boll.* t. II (1883), p. 299, tiré d'un ms. de la bibliothèque de la ville de Namur (ex eod. n° 53, 38° — XII° s.)

4° P = *Passio S. Vincentii, martyris christi, qui passus est in provinciis galliarum, in pago Aginense, in castro Pompeiaco, V idus Junii*, Paris B. N. lat. 5306, fol. 121 verso-122 verso (XIV° s.)

5° T = *Passio S. Vincentii, martyris Christi, qui passus est in provincia galliarum, in pago Aginensi, in castro pociaco, V id. Jun.* Toulouse, Bibl. de la ville, ms. 479, fol. 121-122, XIV° s. (1).

II. — CLASSEMENT DES MANUSCRITS.

Les textes de ces divers mss. peuvent être rangés en deux familles :

(1) Ce ms. a été écrit à Toulouse, avec les mss. 477 et 478, sous la direction de B. Gui. Du Bosquet, *Eccl. gall. hist.*, lib. IV, ch. XIV, p. 171, a reproduit quelle la version toulousaine. Cette version a donné naissance encore à la passion hybride que l'on trouve dans les *Acta ss.* de juin; ce sont les leçons de nos anciens bréviaires que le propre d'Hébert (1727) sauva de l'oubli, en laissant de côté les leçons des propres de Bilhonis (1526), de Frégose (1584), de Barthélémy del Bene (1660) et de Joly (1670). De toutes ces leçons de nos vieux mss. agenais (bréviaire de la Collégiale S. Caprais, XIV° s. — Antiphonaire de la cathédrale S. Etienne, XIV° s. — Bréviaire de la même cathédrale, XV° s.) je dirai, avec les Bénédictins de l'*Hist. litt. de la France*, « qu'elles ne valent pas la peine de les mettre au jour. » (T. II, p. 317).

A) La première famille comprend les deux mss. B et V. Pas de prologue. Pas de profanation du tombeau par un évêque arien. A l'exception d'un mot (*Metensi* B pour *nemeto* V, 5), les deux versions sont identiques; elles dépendent à ce point d'une même copie originale qu'elles en reproduisent jusqu'à une addition tout à fait bizarre : *regione Metensium quae una est de nobilioribus civitatibus galliae* (1). A cause de ces étroites

(1) Cette addition a fait couler bien de l'encre. Les Bollandistes des *Acta SS.*, qui n'avaient que les textes B et V et ceux, de date récente, de nos bréviaires agenais, gardent la leçon *Metensium*, hasardent un « *suspi-
cor Nemetensium* » et ne seraient pas éloignés de voir en ce *Metensium* la ville de Mézin : *quod jam dixi oppidum Mézin posse credi* (opinion que Barrère ne pouvait qu'appuyer). Lièvre, *Une fête solaire*, etc., ne disposant que des mêmes textes, prend au sérieux la version des bréviaires, avec son *Velanum et Rus reonemense*, et lit en fin de compte : *regione Nemeti*. Je n'admets d'aucune façon la correction de Lièvre; celle, suggérée par les Bollandistes, était plus plausible (pas leur note); à l'époque où fut composée la passion originale, en effet, on laissait de côté le plus souvent le mot auxiliaire pour substituer un substantif au singulier ou au pluriel à la forme adjective; nous en avons des exemples nombreux dans Frédégaire : v. g. *Dolensis* (F. E., 12), *Mettensis* (F. C., 16), *Turenses suggelenses*, *Campanenses* (F. C. 37), *monasterium Agaunensium*; et ainsi avec le génitif locatif nous pouvons lire à la rigueur : *regione Nementensium*, car le lieu visé par la passion, est le Vernemetis de Fortunat : *Nomine Vernemetis coluit rociare vetustas* (Poema ix), que le rédacteur contracte en *Nemetis* (par. 5), localité très peu distante de Pompéjac. Mais, de même que ce rédacteur prend d'abord Pompéjac comme substantif : *Pompeiaco*, après l'avoir pris comme adjectif : *Pompeiacensis loci presbyteri*, je préfère de même garder la lecture *Nemetensi*, donnée par tous les mss. et indiquée par le *Nemeto* de V. (*Nemetis*, *nemeto*, donnent la forme adjective *nemetensis* ou même *Nemetensium* et, avec *regio*, c'est cette forme adjective qui est demandée et non la forme substantive : *nemeti*). S. Vincent a souffert au lieu du Vernemet, *regione nemetensi*; le ms. B lui-même a comme leçon, au par. 5, *regione metensi*. L'un des copistes primitifs — et les autres après lui ont multiplié la faute — n'a pas pris garde aux abréviations et liaisons du ms. dont il se servait ou n'en a pas tenu compte, et le *regione [ne]metensi* est devenu le *régione metensi*; des deux *ne* consécutifs, l'un est tombé, rendant incompréhensible la forme adjective qui suivait la contraction et possible la confusion faite par un copiste de basse époque; prenant le *Metensi* fautif pour une leçon sûre et croyant y reconnaître Metz, celui-ci transcrivit simplement : *Metensium, quæ una est de nobilioribus civitatibus Galliar.* (Cf. A. SS. ian., t. II p. 340, pour voir comment des copistes se tirent d'une mauvaise lecture et amplifient arbitrairement).

J'ajoute que cette glose et cette confusion sont certainement messines; elles ne se trouvent que dans les versions B et V; c'est à Metz que la passion A de S. V., venant de Bourges et par Bourges d'Agen, donne au martyrologe hiéronymien (recension B) la mention de S. Vincent d'Agenais; c'est de Metz, du monastère de S. V. peut-être, que la passion s'en

dépendances je donnerai B et V, après les Bollandistes, dans un texte commun.

Ce texte, plus court que celui des autres mss. qui restent à classer, n'est pas un extrait de ceux-ci; il a un caractère historique prononcé; on sent que le rédacteur ne veut être qu'un fidèle témoin, — témoin d'une tradition orale, même écrite (sur un martyr) et d'un événement contemporain (la translation des reliques de ce martyr). Le récit en est très suivi et très homogène; nulle main étrangère n'est venue en modifier la teneur, en déranger l'ordre (1). Vainement l'on a voulu voir une interpellation dans la phrase : *quae omnia probabiliter gesta... in partibus illis* (2); c'est bien la suite logique et grammaticale du : *ad tempus quidem ... depositum, sed in aeternae vitae gaudio cum gloria resumendum* (3). Ce qui montre, enfin, que B et V ne dépendent pas des autres mss., c'est que, outre les remaniements que je constaterai incessamment, le début de B et de V (par. 1) et la fin (par. 5) ont dû être modifiés, dans P et T surtout, pour pouvoir les raccorder au prologue et à l'épisode de la profanation, propres aux trois derniers mss. et d'un style d'ailleurs fort différent (4). Je sais bien que ce

fut, en copies, aux monastères d'Utrecht et de Bodec; c'est un moine de Metz ou des environs, qui a dû altérer de la sorte la leçon du texte original que B et V ont conservée au par. 5 et N au par. 1. Les altérations, les additions, les gloses, les voisinages de lieux, les changements de date et de règnes sont choses courantes en littérature hagiographique du vii^e au xi^e s.; lorsque nous étudierons les passions de S^t Foy et de S. Caprais, nous verrons que les données géographiques et historiques n'embarrassent guère les compilateurs. Je restitue donc le texte de la sorte avec les bonnes lectures de B et de V et les leçons de N : *In Aginnensis quondam urbis territorio, regione Nemetensi...*

(1) C'est le rédacteur de N qui plus tard, entre 750 et 806, fera des hiatus pour intercaler ses amplifications de peu de goût. Cf. page 381, B.

(2) Cette phrase prouve simplement que l'auteur, à partir de ce paragraphe 5, va faire surtout œuvre personnelle après avoir rapporté, dans les paragraphes 1-4, les *gesta* ou *actes* du martyr qu'il a complètement (*omnia*) puisés dans des documents antérieurs, auxquels il ajoute foi (*probabiliter*). Ce mot n'a pas ici un sens péjoratif ou dubitatif. (A rapprocher du *probabile* des actes de S. Vincent de Saragosse.)

(3) Il ne faut pas demander aux écrivains de la basse époque nos impérieux besoins de discours ordonné et exiger d'eux notre horreur pour les digressions. Ne faisons pas d'anachronismes et n'oublions pas dans nos critiques l'évolution littéraire des genres.

(4) Tout autre est la phrase dans N, autre la syntaxe; autres sont les transi-

n'est pas toujours le récit le plus bref, qui est le meilleur et le plus ancien; mais, en l'espèce, le récit de la première famille représente l'état de la passion le plus ancien et le plus sûr.

B) Les mss. N, P, T, forment la seconde famille; ces trois mss. sont, en effet, intimement apparentés et de plus les témoins de profondes retouches, d'amplifications démesurées, d'additions plutôt malheureuses.

Ce n'est pas que le rédacteur de N soit dépourvu de culture; si on ne découvre pas, à lire sa prose, une main savante dans l'art de bien composer, on voit de suite cependant qu'il est homme fort au courant de la littérature ecclésiastique. Les emprunts aux sources sont ici très nombreux et la mosaïque, maladroite souvent, reste à effet toujours. Sous l'influence de passions espagnoles, le compilateur a cherché à faire grand comme elles; le récit de B et V n'était pas assez stylisé; la phrase en était trop archaïque; et puis il disait trop peu de choses : « *De cujus gestis... antiquitas silere magis noluit quam ullis stolorum monimentis notitiae aliquid hominum memoriaeque mandare. Pauca tamen de plurimis quae fidelium christianorum relatu comperius, stilo titubante perstringimus... Coeptam ergo passionis historiam in quantum a Deo fandi copia suggeritur exsequamur, et incliti venerandique martyris gesta et verba carptim in paginis calamo insignita testantur.* » Ne voulant pas que notre Saint soit en position défectueuse par rapport aux autres saints, dont le passionnaire espagnol contenait les récits presque épiques, le rédacteur anonyme puise *carptim in paginis* un peu de tout, de quoi écrire une vie qui ne le cède en rien, en importance ou en intérêt, à nulle autre. En un style grandiloquent — quoi qu'il

tions, les tournures, les mots, les conjonctions de coordination; v. g. *nam*, *namque*, comptés une fois dans le prologue, une fois dans les additions du corps du récit, cinq fois dans l'épilogue; *artus*, *huc et illuc*, *hic et illic*, *in quo*, *in quem*, *in quas* semés à profusion et *jamais* trouvés dans B et V. L'emploi fréquent de *ut* pour remplacer les propositions infinitives, la substitution non moins fréquente des prépositions aux flexions casuelles, la prétention et souvent l'obscurité de la langue achèveraient de prouver, si besoin en était, que le texte de N (et donc P et T) est d'une autre main que celui de B et de V.

en dise — il compose un prologue, œuvre mal venue; il alourdit et embarrasse le récit primitif d'interpellations multipliées et gauches, quand il ne le paraphrase pas (1); son épisode final, l'attentat contre le sanctuaire de S^t Vincent, est à ce point déplacé qu'il discréditerait ce qu'il a noyé dans ses amplifications, si déjà nous ne savions par les manuscrits de la première famille combien solide est leur fonds commun. Il est vrai que l'auteur ne vise manifestement qu'à l'édification (2) et que nous aurions tort de lui tenir rigueur du but poursuivi.

(1) Quelques exemples nous le montreront dans son travail d'interpolation et d'amplification.

Texte de B et V.

In Aginnensis quondam urbis territorio, regione Metensium, quæ una est de nobilioribus civitatibus galliæ, sacrilega paganorum turba solito more convenerat, ceremonias non veræ religionis, sed falsæ seductionis exercere in templo, diis suis. Quo videlicet inhabitantes daemones, fallacia sua, convenientis ibidem vulgi mentes oculorumque acies fallebant, ut putaret se plebs illa miserabilis aliquid operis divini in simultatibus ludentis diaboli intueri.

Nam per ejusdem templi fores, etc.

Texte de N.

Igitur in Aginnensis urbis territorio, in regione Metensis ruris, agro vel atrio, sacrilega paganorum turba solito more convenerat, ceremonias non veræ religionis, sed falsæ seductionis insectans ad templum quoddam inibi constitutum, in quo habitantes daemones fallaciæ convenientis ibidem vulgi mentes oculorumque acies fallebant, ut putaret se minus Christo devota plebecula inibi aliquid operis Dei illudentis diaboli simultatibus intueri. Hujus namque prædii cespes, nudus tunc incultusque et nec ipsis agricolis utilis, nunc cruore martyris sublimatus, basilicæ etiam constructione conspicuus... per cujus templi fores, etc...

Je tiens à faire observer de suite que N est le témoin d'un meilleur texte primitif que celui de B et de V, v. g. la bonne lecture du début : *in regione Metensis ruris*. A remarquer en second lieu, après M. Sallet (*Op. cit.*, p. 11) qu'il s'agit bien ici d'additions dans le second texte et non pas de suppressions dans le premier; en comparant tout au long les deux versions, « la surcharge apparaît manifeste » dans N et « la continuité des idées » dans B et V. J'ajoute que N prend à B et V des mots pour son prologue (*insignita testantur*) et des thèmes de phrases pour ses amplifications. (Le *cespes, nudus tunc... nunc cruore*, etc. est un doublet du par. 5 de B et V : *diruta nunc templa*, etc.)

(2) *Stilo titubante*, dit-il à ses lecteurs qu'il sait délicats en la matière. (Nous sommes à l'aurore de la Renaissance carolingienne; sur cette époque cf. Monod, *Etudes d'hist. carol.*, 37-67; A. Molinier, *Les sources de l'Hist. de Fr.* tome 1, pp. 180-188). Il ne raconte pas seulement pour instruire, mais avant tout pour moraliser; il vise à plaire, et il demande par-

D'ailleurs le public, à qui il s'adressait, goûtait manifestement ce genre de vies, ornées de développement de fantaisie ou de faible critique. Aussi bien nous retrouvons le texte de N dans deux autres mss. P et T, alors que la composition primitive nous est seulement conservée dans deux passionnaires (1). Les versions P et T n'en valent pas davantage; l'état général du texte est très mauvais; toutes les leçons des noms propres sont fautives (2), les lectures détestables (3); les développements sont considérés (4), les abréviations incompré-

don pour l'imperfection du style. Les soucis des problèmes délicats qui se posent devant l'Historien, lui sont étrangers; son œuvre en rend témoignage autant que ses déclarations. Il ne faut pas encore une fois s'en étonner; les hagiographes, ceux du ix^e au xi^e s. en particulier, ne conçoivent pas l'histoire à notre façon; ils ont, avant tout, le souci de l'effet littéraire; la vérité des faits les préoccupe un peu moins, l'exactitude à peine, et de la critique ils n'ont, le plus souvent, pas même l'idée. Cf. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, 2^e éd., pp. 74-77.

(1) « C'est un fait constant, révélé par l'étude des manuscrits qu'entre une pièce purement historique et un remaniement orné de développements de fantaisie et farci de fables, le public du moyen-âge n'hésitait point. C'est presque toujours la rédaction la moins simple qui s'est conservée dans un plus grand nombre de manuscrits, tandis que la composition primitive se retrouve souvent à l'état d'exemplaire unique. » Delehaye, *op. cit.*, p. 88.

(2) *Nemetensis* devient *Reonensis* (P) et *Mireonensis* (T); l'évêque arien *Guetarius* voit son nom changé en *Vicarius* (P) et *Intasius* (T), etc. (Bosquet a lu *Nicasius*).

(3) Exemples de mauvaises lectures :

Texte B et V.

1. In Aginnensis quondam urbis territorio... sacrilega paganorum turba solito more convenerat...

5. Ut corpus suum ad locum alium nomine Pompejacum, quinque ferme millibus a Nemeto [B regione Metensi] constitutum transferretur, edixit...

Texte P.

1. Tentus in Agenensi urb[is] territorio... sacrilega solita paganorum cetus turba convenerat.

5... Ubi repertum martyris corpus B. Vicencii ad locum nomine Pompeiaco castro veniens, non longe a Reone mittit... constitutum quasi preses loqueretur, et dixit. [Quasi præsens loqueretur, T].

(4) Exemples d'amplifications :

Texte B et V.

4. (Preses) sanctum virum duci ad locum haud longe remotum a templo præcepit. Absolutis itaque a patibulo membris, laceratus quidem...

Texte T.

... duci jubet beatum Vincentium cito ad stadium, ne præcipitaret delubrum. Absolutus est ergo a patibulo, membris quidem laceratus sed spiritu alacer et robustus. Cum autem ad victimam duceretur, oratione facta, signans se signo crucis, adco laetus erat in Domino...

hensibles (1); les quelques données historiques sûres de N ont disparu pour faire place à des noms nouveaux qui échappent à tout essai de localisation et d'identification (2); vraiment le travail légendaire dépasse ici toutes les bornes de la fantaisie et du caprice.

Le premier texte dérivé de N est P; je l'induis des bonnes lectures pour les noms propres et de corruptions moins grossières dans les lignes essentielles (3). T dépend de P, sinon

Je ferai remarquer déjà comme T, en amplifiant pour corriger mauvaises lectures de P, déforme : *duci jubet... ad stadium n2 plaecipitaret delubrum*. Cette crainte prêtée au juge est un contre-sens.

(1) La fin du paragraphe 1, le commencement du par. 2, les trois premières phrases du paragraphe 5 sont mutilés stupidement.

(2) *Texte N.*

1. In Aginnensis quondam urbis territorio, in regione Metensis ruris, agro vel atrio...

Texte P.

Tentus in Agenensi urbis territorio, in Reonensis ruris, agro Velano.

Texte T.

Tentus itaque in Agennensi territorio, Mireonensis ruris, agro Velano.

Texte P et T.

5... Non longe a regione Metensi.

... Non longe a Reone.

Le rédacteur de P n'a pas pris garde aux abréviations de N ou n'en a pas compris les contractions, et *in re[gi]one [Mete]nsis ruris* est devenu sous sa plume mal habile *in Reonensis ruris*; [gi] de *regione* et [Mete] de *Metensis* sont tombés par suite de la contraction. Par contre, les mots suivants *agro [vel atrio]* étaient liés dans N; le copiste de P a mal lu le tout et pris *tr* pour un *n*, ce qui a donné *agro velano* par agglutination. Le copiste de T ou l'auteur qui a fourni la copie à T a renchéri; il a gardé le *Reonensis*, contraction de *Regione Metensis*, mais de plus *in* a été transformé avec lui en *mi* (l'i n'étant pas surmonté d'un point, il prit le *in* pour un *m*) et, liant le tout, il transcrivit *Mireonensis*. Le *Velano*, dû à la liaison et à la confusion de lettres, le *Reone*, contraction de *re[gi]one*, ont passé aussi dans son texte.

(3) *Texte N*

De sancti ac beatissimi Vincentii martyris passionis aliqua dicere nos hortantur merita... Et in laude incliti martyris locuturi... Antiquitas silere magis voluit quam ullis stolorum monumentis... Pauca tamen stilo titubante perstringimus... gesta carptim in paginis calamo insignita testantur.

Texte P

De sancti ac beatissimi Vincentii martyris passione aliqua dicere nos hortantur [merita]... Et in laude incliti martyris locuturi... Antiquitas silere magis voluit quam ullis stolorum monumentis... Pauca tamen... stilo [titub]ante perstringimus... gesta carptim in magnis clamore testantur.

Texte T

De s. ac b. Vincencii mⁱ passione, triumphus ejus aliqua dicere nos hortatur.. Et in laudem incliti martiris.. Antiquitas silere magis voluit quam ullis tumulorum monumentis... Pauca tamen... stilo et arte perstringimus... gesta carptim in magnis clamoribus protestantur.

dans le ms. 5306 B. N. — car, par endroits, l'état du texte est meilleur — du moins dans l'une des copies d'un original commun; ce qui le prouve, ce sont les déformations grossières des noms de lieu ou de personnes — ils sont méconnaissables tant ils sont corrompus, — et l'arrangement plutôt libre de certains événements, pourtant fermes dans N et P (1).

Ces deux copies de très basse époque sont plus que médiocres; elles sont franchement mauvaises; des deux je dirai ce que les Bollandistes écrivent du ms. 5306 : « *incredibilem scribae vel imperitiam vel negligentiam prodit* » (2). Je ne sache pas que l'incapacité ou la négligence soient de bonnes garanties lorsqu'il s'agit d'histoire; impitoyablement je rejette donc les leçons de P et de T et refuse net d'en user pour établir mon texte et étayer les conclusions de mon étude (3).

Le *stemma codicum* pourrait être figuré par le graphique suivant (4) :

Les mauvaises lectures de P sont maintenues dans T, mais corrigées savamment, surtout dans le corps du récit et dans l'épilogue. (On en a ici des exemples dans le *tumulorum*, le *et arte et magnis clamoribus*.

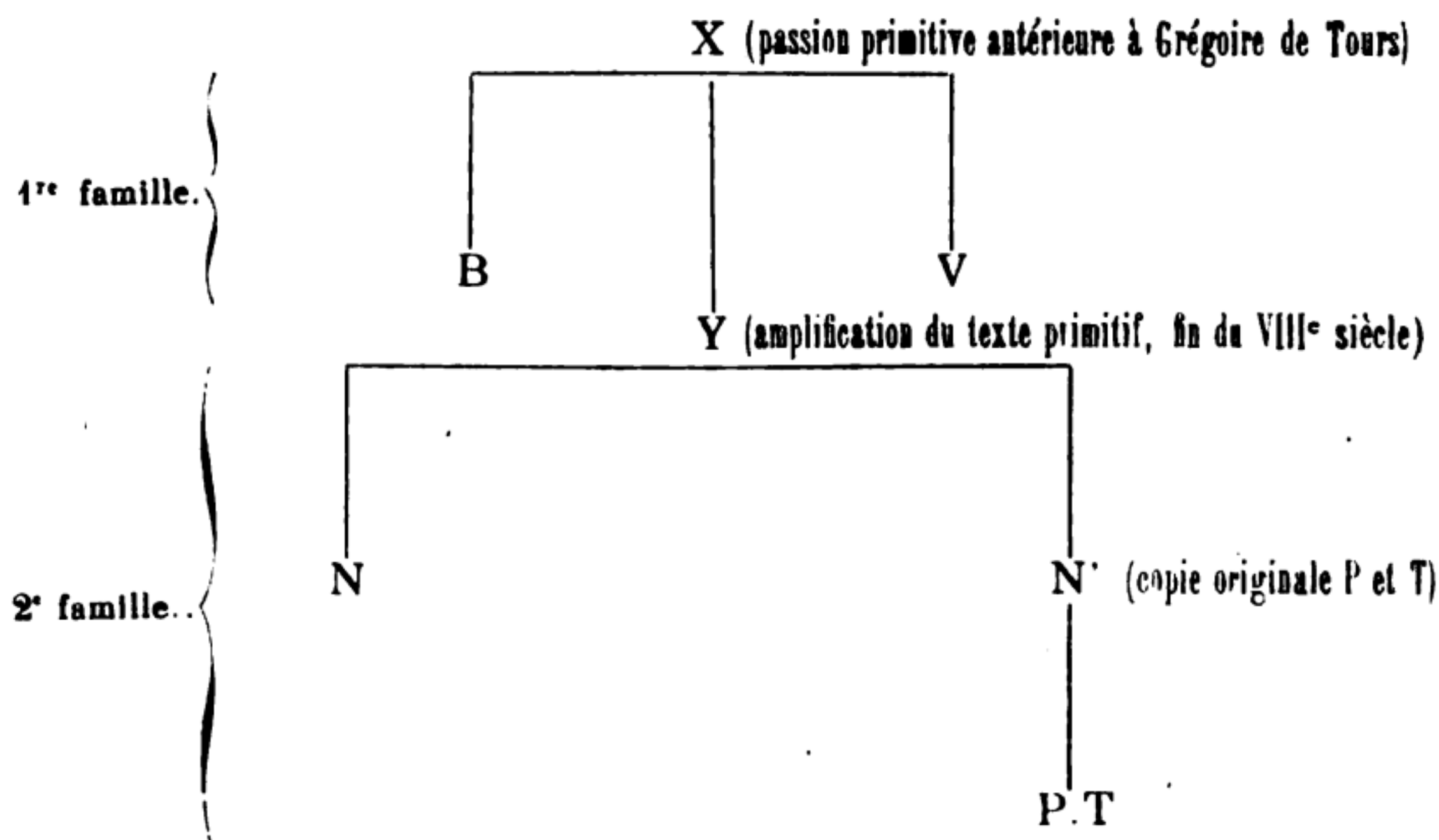
(1) Texte P.	Texte T.
Passio S. Vincencii... qui passus est... in castro <i>Pompeiaco</i> ...	Passio S. Vincencii... qui passus est... in castro <i>Pociaco</i> ...
1. ... in <i>Reonensis</i> ruris.	... <i>Mireonensis</i> ruris.
épilogue... quod <i>vicario</i> potentissimo.	... quod <i>Nicasium</i> potentissimum.
... sed ut arrogantis vite cursum juxta <i>martyrii</i> (pour <i>meritum</i>) consumaret...	... sed ut arrogantis vitæ cursum juxta <i>martyris sepulchrum</i> consumaret.

Comme je l'ai déjà souligné P a des mauvaises lectures et des trous; T corrige les lectures maladroitement et comble les omissions par des développements ou de simples additions qui vont jusqu'à défigurer le récit. D'une manière générale T est une paraphrase — combien malheureuse — de P.

(2) *Catalogus codd. hagiog. lat. Bibl. nat. Paris* (1890), tome II, pp. 43-60.

(3) M. Henri Omont, dans l'une des très gracieuses lettres qu'il a bien voulu m'envoyer, confirme mon jugement et se montre aussi sévère que les Bollandistes; M. Saltet (op. laud., p. 7,8) faisait avec raison un crédit des plus limités au texte de Bosquet, reproduction de T. On ne me reprochera pas d'avoir rejeté à la légère des versions si defectueuses et si corrompues. J'ai mes répondants.

(4) Les leçons de Bilhonis, Frégose, del Bene, Joly sont complètement en dehors de la ligne X-Y; elles sont même à ce point fantaisistes qu'il est



III. — TEXTES DE LA PASSION.

Comme nos versions ne sont pas également historiques, je ne retiendrai, pour donner le texte indiscutable de la passion de Saint-Vincent d'Agen, que les leçons de B et de V; au bas de la page, je transcrirai le prologue, les additions et l'épisode final fournis par N, à titre purement documentaire; je garderai cependant pour la collation du texte original, la bonne lecture qui se trouve dans ce ms. N, au paragraphe 1, doublet sûr dans un alinéa d'ailleurs historique dans l'ensemble. Les paragraphes 1-4, qui représentent, selon moi, l'*Historia passionis*, connue de Grégoire de Tours, seront donnés en lettres italiques.

1. *In Aginnensis quondam urbis territorio (1), regione [ne]*

impossible de les classer, si ce n'est dans la catégorie des romans pieux. Celles du bréviaire de Conques méritent encore une moins longue attention.

(1) De sancti ac beatissimi Vincentii martyris passione aliqua dicere nos hortantur merita, sed verba frustrantur. Et in laude incliti martyris locuturi, deserimus meditationum ingenia, non materiam meritorum. De cujus gestis atque virtutibus, aemula scilicet christianis et irreligiosa ac profanis cultibus dedita, ad quantum intelligi datur, antiquitas silere magis voluit quam ullis stolorum monumentis notitiæ aliquid hominum memoriæque mandare. Pauca tamen de plurimis quæ fidelium christianorum relatu comperimus, stilo titubante perstringimus. Nam merita illius facilius queunt virtu-

metensi, agro vel atrio (1), sacrilega paganorum turba solito more convenerat, ceremonias non verae religionis, sed falsae seductionis (2) exercere in templo, diis suis consecrato. Quo videlicet inhabitantes daemones, fallacia sua, convenientis ibidem vulgi mentes oculorumque acies fallebant; ut putaret se plebs illa miserabilis aliquid operis divini in simultatibus ludentis diaboli intueri (3). Nam per ejusdem templi fores, quasi ad nufum alicujus inibi constituti numinis, aut ut verum dixerim inhabitantis daemonis, rota flammis circumsepta, solita erat prerumpere, et a summo collis vertice in praeterfluentis amnis gurgitem, in praecipitium deorsum propere devoluta, percurrere; rursusque a flumine ad aedem templi devio rotatu, vana comens incendia, remeare. Haec autem omnia fallacissimus ille (4) et invidus bonorum omnium diabolus ideo faciebat, ut persuaderet miseris hujusmodi phantasmate, quatenus crederent eum esse quod non erat.

2. *Ad memoratum itaque delubrum, uti jam enarrare coepimus, Praeses antedictae urbis cum multa plebium turba convenerat et ad progredientis rotae igneum gyrum ingentis populi sollicitudo pendebat (5). Inter quas populorum catervas*

tibus cognosci quam sermonibus explicari, praesertim cum noverimus ea nos commemorare sermonibus quae probantur praesentibus contenta esse virtutibus. Coeptam ergo passionis historiam, in quantum a Deo fandi copia suggeritur, exsequamur et incliti venerandique martyris gesta et verba carptim in paginis calamo insignita testantur. Igitur in Agin... N.

(1) Regione Metensium, quae una est de nobilioribus civitatibus galliae... B, V (Cf. par. II, p. 379, n. 1, les raisons qui me font rejeter cette addition et cette déformation du texte primitif et restituer celui-ci d'après N, restitution exigée d'ailleurs par N. 5, et B, V, même paragraphe (Metensi B, Nemeto V).

(2) Insectans ad templum quoddam inibi constitutum in quo habitantes daemones fallaciae convenientis... N.

(3) Ut putaret se minus Christo devota plebecula inibi aliquid operis Dei illudentis diaboli simultatibus intueri. Hujus namque praedii cespes, nudus tunc incultusque et nec ipsis agricolis utilis, nunc cruore martyris sublimatur, basilicae etiam constructione conspicuus, et jam annis singulis convenientium ibidem populorum castris quasi quadam florum amoenitate variatus, mira in veneratione martyris pulchritudine decoratur. Ad memoratum ergo delubrum praeses antedictae urbis cum civibus populisque aliunde confluentibus convenerat, fraudem diaboli superstitione vana et veneratione solita suppliciter adoraturus, per cujus templi fores... N.

(4) Hoc ergo illudens phantasmate fallacissimus... N.

(5) Jam solitus diei cursus advenerat, in quo inspiciens progredientis

sanctus Vincentius, decus martyrum mox futurus, ut credendum est, miseratione Dei, ne populi diutius illuderentur, exhibitus, et nulli antea incolarum cognitus, celeri, quantum rei exitus docet, martyrio coronandus advenit, et quaenam haec populi esset celebritas, sollicitus Dei cultor agnovit. Nec eum doli latere diaboli potuere; qui erat verus Dei famulus et fidelis cultor Domini nostri Jesu Christi. Prorumpenti ergo de templo huic fraudulento diabolicae machinationis operi, Athleta Christi elevata sursum dextera signum crucis opposuit; atque illico omnis diabolici phantasmatis illusio, facto signaculo vere Deitatis, évanuit, et nunquam inibi fallacia nequissimi deceptoris mentes hominum in posterum seducere lentavit.

3. Attonitus est Praeses ad potentiam numinis illius, cujus virtute perspicit vacuata Dei sui incendia et signaculo veri Numinis extinctam religionem suam subito deplorat et irrisam. Exagitatus itaque furiis, sanctum Dei famulum catenarum vinculis praecepit implicari et vinctum (1) Dei hominem ad templi dei sui aditum jubet usque perducere, sperans paenis Martyrem Christi vincere vel de numinis perfidi hostis coepit debacchando furere; nam diabolus, de fano suo extrusus, habitaculum sibi elegit in praeside; justoque Dei judicio id actum est, ut sanctus Vincentius, glorioso martyrio coronatus, celerius migraret ad coelum, et Praeses, agitante diabolo supplicium accepturus sempiternum, praeceps descenderet in infernum. A lictoribus igitur ad quaestionem Praesidis vir beatus, suppliciis innoxens mancipandus, attrahitur; a quo Praeses furibundus, satellitibus iniquis circumseptus, nomen illico, patriam, genusque perquirat. Cui nihil vir inclitus respondens, nisi tantum se servum Christi et Vincentium nomine profiteatur.

rotae igneum gyrum ingentis populi sollicitudo pendebat. In quas populorum catervas... N.

(1) ... et vinctum Dei hominem ad exanimis sui aditum jubet usque perducere, sperans sibi vel reliquias, id est ipsum Vincentium in quem ultionem redderet detectae fraudis, insania perfidi hominis resedissee. Diabolus itaque perditio habitaculo in quo residebat ad decipiendum, elegit sibi habitaculum in praeside in quo resideret ad persequendum, ut sanctus Vincentius... N.

4. *Cumque invictissimus Christi testis saepius interrogatus, nihil aliud [nisi servum se Christi et Vincentium nomine] (1) respondisset, commotus nimio furore Praeses, despici se ab eo [ratus], elevatus solio, furibundus exclamat; et, post haec defossis in humum satis alle tripartitis sudibus, sanctum Dei jubet extendi. Adhibitis ergo hinc inde verberibus, cum teneram corporis cutem crudelis lacerator scinderet et hominem Dei ad nullam moestitiam (2) permovere posset, ipse etiam auctor sceleris et illator suppliciorum exhorruit sanctumque virum duci ad locum haud longe remotum a templo praecepit. Absolutis ilaque a palibulo membris, laceratus quidem, sed spiritu alacri robustus, cum ad assignatum locum ducentes celerior anteiret et segnius sequentes laetus increparet, propter spem victoriae et martyrii coronam sibi jam de proximo paratam, Praesidem illaturum membris quietem potius quam mortem, triumphum magis quam interitum laetus expectat. Praeses post paupulum, eo saevior quo ille hilarior videbatur, ad constitutum locum diabolo comitante subsequitur. Adest apparitor mortis, hominem Dei percussurus. Attolit cervicem martyr intrepidus et cadenti deorsum gladio, gloriosioris vitae beatitudinem deferenti, sine cunctatione collum extendit. Fit beati capitis pretiosa desectio : Dei servi spiritus post triumphum coeli conscendit ad praemium.*

5. Corpus juxta solitum telluris sortitur hiatum ad tempus quidem pro confessione nominis Christi depositum, sed in aeternae vitae gaudio cum gloria resumendum. Quae omnia probabiliter gesta, et diruta nunc daemonis templa, et erecta in melius martyris tecta testantur (3): denique ex eo tempore

(1) Je croirais volontiers ici à une répétition de la finale précédente, due à l'inadvertance d'un copiste.

(2) ... Nullam moestitiam praeses fletus gemitusque permoveret, sed cum exultatione quadam, sicut ante praedixerat, Dei Christi se famulum fatetur, torqueri diutius Dei hominem ipse etiam auctor sceleris, suppliciorum illator, exhorruit et duci beatum virum non toto fere stadio praecepit ad delubrum. N.

(3) ... tecta testantur. Haec postquam ibidem sunt peracta, per terdena et eo amplius lustra fideles sacri corporis membra latuerunt. Emenso ergo tanti temporis intervallo, nunquam inibi post martyrii diem aut sacrilegi paganorum cultus aut daemonum phantasmata paruerunt. Tantum ibidem

nunquam aut sacrilegi paganorum cultus aut daemonum phantasmata in loco illo paruerunt : tantum beneficii, per effusionem sacri cruoris et interventum beati martyris, Christus Dominus contulit in partibus illis. Latuerunt autem sancti martyris membra per ter dena aut eo amplius lustra; quo tanti temporis emenso intervallo, cuidam boni operis Christiano beatus martyr Vincentius in somnis apparuit, et locum sepulturae ipsius manifesta indicatione delegens ut corpus suum ad locum alium nomine Pompejacum, quinque ferme millibus a Nemeto (1) constitutum, transferretur, edixit. Sancti igitur et religiosi viri, Pompejacensis loci presbyteri, relatione hujus revelationis edocti, ad indicatum locum cum grandi fide ac reverentia convenerunt; et sagacius inquirentes quod revelatum fuerat, post tanti temporis spatia, reperiunt sancti martyris corpus illaesum post tanta supplicia, tantique temporis intervalla, nullo tabo luridum, nullis compagibus dissolutum, nullis vermium morsibus exaratum. Ad electum ergo martyris locum, juxta praefatae revelationis admonitum, effosa a fidelibus beati Vincentii Christi athletae membra gestantur, et Pompejaco in complacito sibi solo, venerabiliter uti dignum erat, tumulantur. Factumque est divina annuente clementia ut neutro loco beneficia beati martyris deessent : altero pretiosi corporis praesentio donato, altero miraculorum et virtutum exhibitione decorato (2). Credimus enim providam humanarum necessitatum Dei providentiam, ideo beati hujus martyris membra in Pompejacensis soli gremio voluisse locari, ut ma-

beneficii aut martyrii dies aut locus tribuit sepulturae. Post longum tempus, quemdam boni operis christianum in somnis admonuit, incognitum martyris nomen edocuit, locum etiam latentis sepulturae manifesta indicatione detexit et ut repertum martyris corpus ad locum nomine Pompejacum, non longe a regione Metensi quatuor et ferme non totis quinque millibus constitutum, transferret, quasi praesens loqueretur, edixit. N.

(1) Metensi (pro Nemetensi). B.

(2) Ut neutro tamen loco celebritatis merita licet illo translato auferrentur, hic emptione effusi cruoris sanctificationis gratiam promeretur, hic dotatus pretiosi corporis praesentia gloriatur. Propagari enim se potius venerabilis martyr pro conferenda loci gloria volens quam mutari, hic et illic orantibus cum invocatus fuerit promptus intercessor assistit, nec redire a liminibus hic et illic constitutus patitur supplicantes, nisi votorum compotes. N.

gnum quid incolis beneficii tribueret presentia tanti tumuli (1). Oremus ergo Dominum Deum nostrum, ut qui martyribus suis tanta tribuere pro nominis sui confessione dignatur, nos quoque peccatores misericordiae suae expertes non patiat, praestante Domino nostro Jesu Christo, cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen.

J.-F. ANGÉLY.

(A suivre.)

(1) ...tumuli, per sancti martyris artus praesentia magnarum virium munerati. Nam veteres loci illius incolae gentis gothicae generationis unus praecipue dominatus sub hostilitatis sorte omni proprietatis jure privaverat, diuque generationis illius rapacitas huc illucque bacchata, et repleta diversorum facultatibus nec expleta, tandem ad hunc praesumptionis instinctum superbia et nimis rapinarum divitiis elata, et arrianae haeresis venenis interius penetrata pervenit, ut diruere martyris basilicam, dissolvere sepulchram, transferre etiam membra praesumeret, quod Guetarium arrianae legis potentissimum et nequissimum sacerdotem etiam juvenilis aetas meminisse praesumpsisse. Sed non longe post praesumptionis ausum, patriae, laus aut potentiae sorte (sic P, T) obtinere sinitur dominatum. Nam statim cum genere, familiis, omni laborum utilitate privatum, intra Hispaniarum Alpes ad precem martyris ultio divina exiliavit. Et omnem generationis illius superbum dominatum de loco sepulturae suae proximo, vir Deo placitus obtentu deprecationis admovit. Nec ad integram ultionem migratio Hispaniae sola suffecit. Nam laesis nutu Dei gentis suae principibus intra Italiam usque translatus est, et super Averni foetidum lacum in loco malitiae suae digno per aliquot annos moesto est ac morbo mulctatus exilio. Post aegram vero exilii longemque moestitiam in Hispaniam rursus non ut felicius ageret, sed ut arogantis vitae cursum juxta meritum consummaret, advenit. Nam et in navicula ad alteram fluminis ripam transeunti absorbeuntibus undis subito caelum vivo, denegatur terra defuncto. Sic namque pro illata inquietudine sepulturae gloriosi martyris coactus est ut ulciscente Deo dimersus, lividus, tumidus atque contusus inter impastos piscium morsus per fluentia fluminis fluctuaret; atque injuriam martyris artibus irrogatam judicium divinae sententiae librato aequitatis exanime vindicavit. Oremus ergo Dominum Deum nostrum... N.

ÉTUDES PALÉONTOLOGIQUES

DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE

Région de Laugnac (*Lot-et-Garonne*)

Je suis chargé de vous offrir, au nom de M. Répelin, docteur ès sciences, chargé du cours de géologie à la faculté des sciences et conservateur au Muséum de Marseille, le tome xvi des annales du musée d'histoire naturelle de cette ville et dix huit études de détail concernant des questions géologiques du plus haut intérêt.

Ce savant qui a dirigé, ces dernières années, des fouilles très fructueuses dans le nord de l'arrondissement d'Agen a bien voulu me charger d'être son intermédiaire auprès de la Société. Je le remercie de cet honneur; mais ce n'est qu'à ce seul titre que je me permets de vous présenter la note suivante sur le résultat extrêmement intéressant des fouilles effectuées depuis quelque temps dans la région *Laugnac, Lusignan-Petit, Fraysse*, du canton de Prayssas, Lot-et-Garonne.

Ce n'est pas la première fois que l'attention de la Société est attirée sur la région laugnaquaise. Déjà, en 1914, le bulletin de janvier-février contenait aux pages 78 et suivantes, une note très intéressante de M. R. Fourtau, lauréat de l'institut (Académie des sciences) sur un gisement de vertébrés fossiles dans la commune de Laugnac, note provoquée par la communication faite par notre collègue, M. Marboutin, d'une pièce fossile intéressante et de précieux renseignements sur son gisement. Ce fragment fossile provenait d'un puits creusé au lieu dit « Sensou », dans la section de Quissac de la commune de Laugnac. Ce puits est situé aux environs du kilomètre 13 de la route départementale n° 13 d'Agen à Miramont, à six kilomètres environ à l'ouest de l'emplacement des fouilles de M. Répelin. Les conclusions de la note de M. R. Fourteau

pourraient être rapprochées avec fruit, à mon avis, du texte du tome xvi des Annales, texte exposant les travaux dirigés par M. Répelin.

Enfin le journal local, l'*Echo de Lot-et-Garonne*, a publié dans son numéro du 7 mai 1905, sous le titre *Laugnac, découverte intéressante* et sous la signature J. R. M. un charmant article destiné à faire connaître au public, le lieu, le cadre et les auteurs des découvertes faites au lieu dit « Sensou ». Il est aisé de deviner à qui appartiennent la plume et le style de l'auteur, savant et fin lettré, qui a écrit ces délicieuses et trop courtes lignes.

Depuis plusieurs années, des fouilles ont été exécutées, par des géologues, dans le calcaire gris de l'Agenais(1). Les premières ont été dirigées par le savant M. Vasseur, prématurément enlevé à la science, le 9 octobre 1915. Elles sont actuellement continuées par M. J. Répelin, docteur ès sciences, chargé du cours de géologie à la faculté des sciences et conservateur au Muséum de Marseille. Ce dernier a bien voulu offrir à notre Société, le tome xvi des annales du Musée d'histoire naturelle de Marseille, publiées aux frais de la ville sous la direction de M. A. Vayssière, directeur du muséum et professeur à la faculté des sciences. Cette savante publication m'a permis de vous donner les renseignements suivants sur les fouilles exécutées à Laugnac (Lot-et-Garonne).

Voici, d'après Vasseur lui-même, quelle est la situation du gisement :

« Le gisement découvert en 1889 est situé dans la commune de Laugnac, à 9 kilomètres au nord d'Agen, et sur le bord de la route qui conduit de cette ville à Castelmoron, par Saint-Julien. Au-delà de ce village, la route en question s'élève, dans un vallon, jusqu'à la cote 190 mètres, point de rencontre de la route de Sainte-Livrade. C'est à 200 mètres environ avant

(1) Ces fouilles ont été facilitées par de généreuses subventions accordées par l'Institut (fonds Bonaparte) et par le Ministère (Commission de la caisse des recherches scientifiques) au regretté M. Vasseur.

d'atteindre cet endroit, qu'on peut observer, dans le talus, la marne grise ou brunâtre, et plus ou moins charbonneuse, qui renferme les vertébrés. Cette couche (0^m 30 à 0^m 40), pétrie de débris coquilliers, est intercalée entre deux bancs calcaires, et il est facile de s'assurer que l'ensemble représente le *calcaire gris*, en suivant les trois niveaux aquitaniens sur le pourtour du plateau qui porte Lusignan-Petit, Fraysse et Laugnac.

« A Lusignan-Petit, les deux calcaires de l'Agenais, bien caractérisés, sont séparés par les marnes à *Ostrea aginensis*. Ce fossile existe encore à la Nauze, mais il disparaît au nord et à l'est, au dessous de Fraysse, où l'assise argilo-marneuse se continue cependant entre les calcaires. La coupe de Fraysse est particulièrement instructive, car le *calcaire gris* typique, qui se continue en bordure de cette digitation du plateau, nous a présenté, avec ses mollusques habituels, des restes de vertébrés (*Palæochærus*, etc.) découverts dans une carrière située entre La Pastoure et Gaillardas.

« De Lusignan-Petit vers Laugnac, on voit les marnes moyennes passer au calcaire, tandis que le *calcaire gris* devient jaunâtre et concrétionné.

« Entre Laugnac et l'affleurement fossilifère de la route de Saint-Julien, on constate enfin que l'Aquitaniens supérieur est recouvert par les marnes miocènes de l'Armagnac comprenant une assise calcaire à *Hélix Lartetii* et *H. Sansaniensis*.

« Les fouilles que nous avons exécutées, au voisinage du gisement signalé en 1890, montrent que la couche à vertébrés se retrouve de l'autre côté du vallon, large, en cet endroit, de 200 mètres environ. Nous avons suivi ce niveau fossilifère sur 70 mètres de longueur, et nous y avons découvert un véritable ossuaire de Rhinocerotidés du genre *Aceratherium*.

« La propriété de Marcel, qui renferme ces richesses paléontologiques, appartient à M. Gustave Gaubert, qui a bien voulu, dans l'intérêt de la science, faciliter nos recherches.

« La couche ossifère atteint, près de la ferme de Marcel, de 0^m 60 à 1 mètre d'épaisseur, et le calcaire qui la recouvre (1 mètre à 1^m 30), renferme à profusion des moules de mollus-

ques : *Helis girundica*, *Planorbis*, c. f. *Mantelli*, etc. La relation qui existe entre ces deux bancs est remarquable. Au sud-est, en effet, tandis que la marne à vertébrés s'amincit assez brusquement et disparaît à une soixantaine de mètres de la ferme, le calcaire sus-jacent s'appauvrit et passe à un *calcaire concrétionné sans fossiles*, qui se confond avec le calcaire inférieur après la disparition de la couche marneuse. On constate en outre que ces modifications de faciès sont en rapport avec la distribution des vertébrés, car c'est au voisinage de l'endroit où la couche diminue rapidement d'épaisseur que se montre l'accumulation des restes de l'*Aceratherium* (ossements enchevêtrés et *portions de squelettes*, enfouies avant la destruction de leurs ligaments).

« Ces observations semblent indiquer un apport par des courants, sur le bord des marais où se déposait la couche fossilifère. Les débris de végétaux aquatiques, dont on voit encore les racines en place, ainsi que des restes abondants de batraciens, témoignent également des conditions dans lesquelles la sédimentation s'effectuait en ce lieu, et il est logique d'en inférer que le dépôt en question s'est formé à une époque de retrait partiel des eaux du lac, transformé temporairement en vastes marécages. »

Au sujet de l'extension du gisement, M. J. Répelin ajoute d'après une note de Vasseur, adressée le 8 décembre 1913 à l'Académie des sciences, les indications suivantes :

« Nous avons indiqué (1), qu'à 3 kilomètre 5 à l'ouest-sud-ouest de Marcel (La Pastoure), le *calcaire gris* de l'Agenais renferme des ossements (*Palæochœrus*, etc.); nos dernières recherches ont établi que le niveau fossilifère de Marcel se continue également sous le plateau de Laugnac, et reparait au nord vers Nicot, à 2 kilomètres 250 du lieu de nos fouilles (*Aceratherium*, *Amphitrágulus*, etc.). On peut encore suivre cette même couche à partir de Nicot, jusqu'à 800 mètres à l'ouest de ce dernier point (Guillemont); enfin, nous devons à M. Gustave Gaubert la connaissance de deux autres gisements apparte-

(1) Comptes-rendus, Académie des Sciences, t. 155, p. 987.

nant au calcaire gris et situés près de Laugerie et de Saint-Médard, à 7 kilomètres 300 du nord-ouest de Marcel.

« Les observations précédentes montrent que, dans les environs de Laugnac, l'Aquitanién supérieur se fait remarquer par son étonnante richesse en restes de vertébrés; elles laissent entrevoir tout le parti que la paléontologie pourra tirer un jour de la découverte de cette région fossilifère. »

Les débris nombreux de rhinocéros trouvés à Laugnac ou dans les environs par M. Répelin continuateur de M. Vasseur, se rapportent à trois espèces au moins, dont deux sont nouvelles. La troisième représentée seulement par des métatarsiens latéraux et quelques os d'attribution un peu douteuse ne peut être identifiée avec aucune autre forme européenne.

Dans le tome xvi des annales, M. Répelin continue à étudier et à décrire les richesses obtenues dans ses fouilles extrêmement intéressantes. Aussi le texte de cette revue est-il tout à fait digne d'être parcouru avec autant d'attention que de satisfaction par les géologues agenais. Mais mon insuffisance personnelle ne me permet pas d'essayer d'en présenter une analyse même sommaire. Toutefois, j'ai acquis la conviction que les trente cinq grandes pages de texte seront lues avec un très vif intérêt.

Le tome xvi se termine par quatorze magnifiques planches qui complètent l'étude des squelettes cités dans le texte.

A l'offre du tome xvi, M. Répelin a joint celle de dix-huit études de détail concernant des observations personnelles sur la région du Sud-Ouest, l'exécution de la carte géologique de cette même région, le tremblement de terre de Provence du 11 juin 1909, les vicissitudes pleistocènes de l'étang de Berne, les terrains tertiaires de l'Albigéois, etc.

C^t LABOUCHE.

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LACÉPÈDE

PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE
PRÉSIDENT DU SÉNAT
ET GRAND CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR SOUS L'EMPIRE
(Suite ¹)

III

Du reste, il fut bientôt forcé de se limiter. Chargé par Buffon d'un travail déterminé, il s'aperçut bien vite que la science est plus étendue qu'elle ne le paraît. S'il est loisible de lui tracer en quelques lignes un cadre et un programme, il n'est possible à personne, dans le cours d'une vie humaine, et quelles que soient ses forces, d'en remplir au delà d'une minuscule partie. Lacépède borna donc ses efforts à son propre domaine. Mais il ne chercha point à s'interdire la contemplation de l'ensemble, ni l'élan vers son but, qui était la connaissance de soi-même. Son maître Buffon donnait l'exemple, et le disciple se modela sur lui.

De cette époque datent l'élaboration et l'exécution de l'œuvre scientifique principale ainsi préparée et conduite. Cette dernière, selon la promesse faite à Buffon, devait consister en une étude complète de tous les animaux vertébrés autres que les Mammifères terrestres et les Oiseaux : Reptiles, Batraciens, Poissons, Cétacés. L'œuvre comprend donc trois parties : une Erpétologie, une Ichtyologie, une Cétologie. Lacépède, méthodiquement, successivement, les traita à la file, et leur consacra vingt années de sa vie.

Tout en s'occupant d'elles, il ne négligea point ses pensées favorites. Il publia, à diverses reprises, des mémoires sur la distribution géographique des animaux, sur leur utilisation économique, sur les lois de la nature. Après quoi, ayant achevé cette première part de son programme,

(1) Voir n° mai-juin 1919.

ayant considéré les êtres vivants et leur vie, il passa à l'étude de l'Homme et lui consacra ses dernières forces avec ses dernières années.

IV

A l'époque de la jeunesse de Lacépède, la connaissance scientifique des Reptiles et des Batraciens était petite. Non pas que ces animaux fussent inconnus: ils avaient joué, et ils ont toujours joué un rôle considérable dans les préoccupations de l'homme, surtout dans les imaginaires. La légende et la fiction s'y sont épuisées en étranges et merveilleux récits. Mais la science précise était loin de les égaler. Il fallait, pour revenir à leur sujet vers des notions réelles, se dépouiller des sentiments d'appréhension, ou de crainte, que des contes impressionnants entretenaient à l'envie. Telle fut l'œuvre de Lacépède.

Les naturalistes de l'antiquité, et ceux du moyen-âge, n'ayant à leur disposition que les espèces indigènes d'Europe, ne connaissaient point les formes plus étranges des pays chauds, ni celles, plus remarquables encore, qui peuplaient la terre aux temps disparus. L'exposé, chez eux tournait bien vite et ne prêtait pas à de longs développements. Aristote, pourtant, sut reconnaître les caractères ambigus de ces êtres, et les employa à un essai de classification. D'un côté il mit les amphibiens, tels que les Grenouilles et les Crapauds, dont la vie et les habitudes participent à la fois de celles des Poissons et de celles des Vertébrés terrestres. D'autre part, il rangea les Tortues, les Crocodiles, les Lézards, les Serpents, tantôt privés ou tantôt munis de pattes, et, dans ce dernier cas, souvent pourvus de quatre membres, disposition qui fait d'eux des quadrupèdes comme les Mammifères, mais différents en ce qu'ils pondent des œufs et qu'ils couvrent leur corps d'écailles.

Sur ce point comme sur beaucoup d'autres touchant à la connaissance rationnelle de la nature, il faut, après Aristote, franchir le reste de l'antiquité avec le moyen âge, et arriver

au début de la période moderne, pour trouver un progrès nouveau. Parmi les naturalistes qui ont précédé Lacépède, deux seulement se détachent de leurs confrères : Linné et Laurenti, tous deux vers le milieu du XVIII^e siècle. Encore retardent-ils sur Aristote quant aux vues d'ensemble et à la classification générale. Linné sépare les Serpents des autres Reptiles; en revanche, il associe, parmi ces derniers, les Tortues aux Lézards et aux Grenouilles; il leur annexe même quelques Poissons, et il introduit ainsi la confusion parmi ces groupes qu'Aristote, vingt siècles auparavant, avait si bien discernés. Quant à Laurenti, il décrivit en 1788 un certain nombre d'espèces nouvelles, mais ne sut point sortir de l'embarras où ces organismes aux caractères mixtes mettaient les classificateurs. Tout en créant pour les Serpents un ordre spécial, tout en établissant pour les Batraciens privés de queues, Grenouilles et Crapauds, une deuxième série, il ne dit mot des Tortues, et réunit, sous l'étiquette commune de Reptiles marcheurs, des êtres aussi différents les uns des autres, malgré l'apparence, que des Crocodiles, des Lézards et des Salamandres.

C'est que les lignes principales des classifications, qui constituent l'ossature même de la construction scientifique et le but essentiel de la tâche des naturalistes techniciens, sont difficiles et longues à établir. On ne parvient à elles que par tâtonnements; on progresse par approximations répétées, et non pas d'un seul coup. Quand Lacépède se mit à ce travail, il avançait sur un domaine presque inconnu, où peu, jusqu'à lui, avait été exploré. Il ne devait point imiter, mais innover. Son *Erpétologie*, premier traité complet en semblable matière, se ressent de ces difficultés, plus que de la faible expérience du débutant.

Les naturalistes trouvent aisément, aujourd'hui, dans les livres de leurs devanciers, des plans et des modèles. Il n'en était pas ainsi de son temps. Les auteurs qui l'avaient précédé se dispensaient volontiers de décrire exactement les êtres dont ils s'occupaient, ou n'en donnaient que des descriptions incomplètes et confuses; ils les nommaient d'un mot ou d'une épithète, et, sauf un petit nombre, ne cherchaient guère à les clas-

ser avec clarté. Il faut arriver au XVIII^e siècle pour rencontrer le souci de la précision, le soin de mentionner le caractère distinctif des espèces, et l'observation rigoureuse d'une nomenclature ordonnée. Lacépède assistait au début de cette impulsion nouvelle. Il dut s'y prêter, et faire, comme ses contemporains sur des sujets semblables, un effort intense dont on est maintenant dispensé. C'est de cette façon qu'il convient d'envisager son ouvrage, afin de comprendre son importance historique. Celle-ci ne tient pas tant à la valeur des observations et des discussions, comme au fait que ces dernières furent, pour la première fois sur un tel sujet, employées à titre de base exclusive.

V

Si le premier volume, celui des Quadrupèdes ovipares, est le moins parfait, c'est que l'auteur, en le préparant et l'écrivant, faisait son éducation. Lacépède néglige la description technique au profit de la considération générale et de l'effet de style; il n'établit pas, entre les diverses parties, l'équilibre qui leur conviendrait. Il écoute encore les opinions d'autrefois et se laisse influencer par elles. Il donne aux genres une étendue trop vaste. Ayant écrit l'histoire de cent quinze espèces, dont plusieurs étaient nouvelles, il les a mentionnées à la file, sans chercher beaucoup à évaluer leurs différences. Chacune d'elles sert de sujet à une étude monographique, très développée pour les plus communes ou les mieux connues, plus brève pour les autres. De cette sorte, le livre paraît composé d'articles indépendants et inégaux. Pourtant, l'esprit méthodique de son auteur se révèle déjà, grâce à une table finale où les espèces, groupées selon leurs affinités et leurs principaux caractères, sont disposées en un tableau synoptique.

Le second volume, consacré aux Serpents, bénéficie de l'expérience acquise. Lacépède a su reconnaître ses défauts et les corriger. Il se montre technicien plus habile. Il évalue selon leur valeur réelle les caractères naturels des espèces, tâche de les coordonner et de les assembler équitablement.

Véritable initiateur des erpétologistes contemporains, il s'adresse, selon le cas, à la présence ou à l'absence des dents à venin, à la forme et au nombre des écailles. Il mentionne les variations de couleur suivant l'âge, le sexe, l'habitat. Toujours biologiste, il n'oublie jamais d'exposer ce qu'il sait et ce qu'il a pu apprendre sur les mœurs, les habitudes, les fonctions vitales. Décrivant cent soixante espèces, il leur consacre finalement, comme à celles du premier volume, une table méthodique à plusieurs entrées, et fait dessiner en vingt-deux planches les plus caractéristiques d'entre elles, pour faire suite aux quarante-et-une planches du premier volume.

Ce traité d'erpétologie ne possède, aujourd'hui, qu'une valeur historique. Toutefois, malgré ses imperfections, il a rendu à la science le service d'appeler l'attention sur des êtres considérés comme méprisables ou répugnants, et de montrer que cette attention se justifiait. Il a orienté les recherches futures. Lacépède ne pouvait prévoir les découvertes contemporaines, ni discerner, en se penchant sur ces animaux placés maintenant à une sorte de plan inférieur dans la nature, qu'ils représentent à notre époque les descendants des colosses qui dominèrent jadis le monde vivant. Il ne connaissait que les Reptiles et les Batraciens actuels, et n'a pu les rehausser dans la série des êtres, ainsi qu'ils le méritent vraiment. Mais, s'il a dû se borner au champ restreint des faits alors connus, il l'a toutefois parcouru en entier, et n'a négligé aucune de ses parties.

VI

Les Poissons offrent au naturaliste un sujet plus attachant et plus varié. La répulsion irréfléchie, qui détourne parfois des Reptiles ou des Batraciens, n'existe point à leur égard. Leur abondance, leur diversité, leur valeur économique, leurs formes particulières, souvent leurs couleurs éclatantes, deviennent chez eux autant d'attraits. Leur pêche constitue un métier lucratif et un délassement recherché. Il n'est pas jusqu'à leur manière de vivre qui, les plaçant dans un milieu

différent du nôtre, et les mettant hors de notre portée immédiate, n'ajoute par sa condition mystérieuse à cet intérêt qu'ils excitent. Leur étude est de celles qui attirent toujours, depuis le pêcheur jusqu'à l'homme de mer, jusqu'au naturaliste technicien.

Aussi l'ichthyologie, la science des Poissons, est-elle d'antique origine. Les plus anciens des documents humains montrent des dessins gravés et des sculptures encore grossières, qui essayaient déjà de représenter les traits principaux de ces êtres. Les livres et les contes des temps les plus reculés de l'humanité font des allusions fréquentes à leurs espèces, à leur conformation, à leur sorte de vie, à leurs habitudes, à leur capture. Une ample et merveilleuse floraison de légendes s'est plu à embellir l'histoire de ces êtres si intéressants. Les premiers naturalistes, cédant à l'entraînement, n'ont pas manqué, à leur tour, de porter leurs regards sur des animaux aussi remarquables, et d'en faire, pour leurs études, un sujet de choix.

L'antiquité grecque, l'antiquité romaine, en ont longuement écrit et disserté. Des ouvrages variés, Halieutiques ou Traités de pêche, poèmes en prose ou en vers, s'empressent de s'occuper d'eux. Mais leurs descriptions offrent toujours l'habituel défaut des anciens, qui ne distinguaient guère entre le vrai et le supposé, s'arrêtaient volontiers aux particularités les plus banales, et ne cherchaient point à grouper, ni à classer. Faites pour impressionner plutôt que pour instruire, on y trouve parfois des observations judicieuses, on y rencontre plus souvent des fables ou des racontars.

Le moyen âge entier, jusqu'à l'époque de la Renaissance, s'écoula sans rien changer à cet état. Un nom, ensuite, se dégage parmi ceux des premiers ichthyologistes de l'époque moderne, celui de l'ami de Rabelais, qui le cite dans son Pantagruel en latinisant son nom : Guillaume Rondelet, professeur à la Faculté de Montpellier. Rondelet habitait une région littorale où la pêche constituait déjà, et constitue toujours, une occupation répandue. Ayant toute facilité pour se procurer des matériaux d'étude, il en a profité mieux que tout autre. Son

ouvrage publié à Lyon en 1554, est, pour son temps, une merveille de description consciencieuse. Il dépasse de loin ceux qui l'ont précédé, et la plupart de ceux qui l'ont suivi.

VII

Lacépède ne manquait donc pas de devanciers. Il n'avait point à innover sur ce sujet nouveau, mais à compléter. Pourtant, ce complément était d'importance. Les auteurs antérieurs, même les plus proches de lui et presque ses contemporains, comme Linné, n'avaient guère mentionné que les espèces les plus communes; leur nombre, dans le *Système de la Nature* de Linné, s'élève à 414. L'ambition de Lacépède allait bien au delà, car les collections assemblées par Buffon, et les documents qu'on lui avait confiés, renfermaient un chiffre considérable d'espèces exotiques encore inconnues, ou mal connues. Il fallait les examiner, et les intercaler à leur rang parmi celles que l'on avait déjà écrites. Lacépède résolut de préparer, grâce à cet appoint, une ichthyologie universelle où devaient figurer les Poissons du monde entier. Il employa à réaliser son désir plus de quinze années de sa vie. Il commença le classement préliminaire des collections dès son entrée au Muséum en 1785, et ne termina qu'en 1803.

Son Ichthyologie, dans l'édition originale, se compose de cinq grands volumes. Chacun comprend, en moyenne, 500 à 600 ou 700 pages, et plusieurs planches de trois à quatre dessins. Ces figures, exécutées avec soin, autant que le permettait l'état des échantillons, gravées assez finement, sont, pour la plupart, reconnaissables et suffisantes. Le nombre des espèces décrites s'élève à 1463, égalant presque le triple de ce que l'on connaissait auparavant.

L'auteur eut à vaincre des difficultés, dont les unes vinrent de lui et de sa situation personnelle sous la Révolution, dont les autres furent causées par la condition même des documents dont il disposait. Sa proscription sous la Terreur, sa fuite à Leuville, le surprirent en pleine rédaction. S'il emporta ses notes et ses papiers, il ne put en faire autant des bocaliers et des

caisses qui contenaient ses matériaux d'étude. Toutefois, il continua son travail, espérant le corriger et l'achever dès sa rentrée à Paris. Il en fut bien ainsi par la suite; mais ce transport de copies, cette privation des objets principaux servant de référence, ont causé des confusions inévitables, que l'on relève en maintes parties de son œuvre.

Parmi ces documents, les principaux consistaient en dessins de Poissons des mers tropicales, exécutés par deux voyageurs naturalistes, Commerson et le Révérend Père Plumier. Commerson, compagnon de Bougainville, recueillit des collections et des notes qui, après sa mort à l'île France en 1773, furent envoyées à Paris pour être remises à Buffon. Lacépède ne put utiliser que les dessins et les manuscrits, car les collections égarées d'abord, oubliées ensuite sous la Révolution, n'ont été retrouvées que plus tard. Quant au R. P. Plumier, mort en 1704, il avait figuré et décrit un grand nombre d'espèces; mais beaucoup de ses croquis se perdirent, sauf ceux qu'un artiste, Aubriet, recopia pour le Cabinet d'histoire naturelle du Jardin des plantes.

Lacépède eut donc l'usage de ces copies, de ces manuscrits, et des collections. C'est avec ces matériaux hétéroclites, où souvent les pièces conservées ne ressemblaient que de loin à leurs descriptions, ainsi qu'à leurs dessins faits d'après la bête en vie, qu'il entreprit son travail. Il lui arriva parfois, tellement ces objets différaient entre eux, de rencontrer une même espèce présentée de plusieurs façons dissemblables. Il sut, dans plusieurs cas, surmonter ces défauts, mais ne put toujours les écarter. Il tenta de les pallier en s'adressant aux naturalistes de son temps, et les priant de lui envoyer des matériaux d'étude, ou de lui communiquer leurs observations. Il fit effort, en somme, pour se rapprocher de la nature vivante, et il y réussit bien souvent.

VIII

Ce traité, à côté de qualités éminentes, montre donc des faiblesses. Si l'une de ces dernières tient à ce défaut de critique

qui laisse accueillir et présenter également des documents inégaux en importance et en valeur, une autre touche à l'exposé lui-même. L'Histoire des Poissons devait faire suite à celle des Reptiles, qui continuait celle de Buffon sur les Oiseaux et les Mammifères. Lacépède se crut encore obligé d'employer une langue qui ne différât pas trop de celle de son maître et prédécesseur. Mais il n'avait pas la manière. Il ne savait pas lier aussi bien la phrase à son objet, les élever ensemble, les mouvoir ensemble, et peindre vraiment avec des mots et des phrases les spectacles variés et animés de la nature. Il perdit de vue que l'œuvre de Buffon est une, qu'elle est, d'un bout à l'autre identique à elle-même, alors que la sienne, avec ses énumérations de caractères, se prêtait peu, ou se prêtait moins, aux éloquentes envolées.

Il eut pourtant quelque appréhension de ce dernier défaut, car il réunit en dehors du texte et des descriptions les notions générales qu'il voulait traiter selon la manière large de Buffon. Il en fit le sujet de cinq discours, placés au début des cinq volumes. Le premier, consacré à « la nature des Poissons », consiste en une description simplifiée de ce que l'on connaissait alors sur la structure et la vie de ces êtres. Le deuxième porte un titre significatif, car il discute « la durée des espèces », et contient en germe toute la philosophie de l'évolution des êtres dans le temps. Le troisième prolonge le précédent; sous le prétexte d'examiner les effets de l'industrie humaine, ou de « l'art de l'Homme », sur la nature des Poissons, il revient, par l'acclimatation, par le croisement et la création de variétés nouvelles, à la question de l'évolution. Le quatrième, sous le titre « vues de la Nature », faisant suite à celles de Buffon, retourne bientôt au motif favori, celui de la création des êtres et de leur succession au cours des âges. L'expression « révolution du globe » y est prononcée, préparant ainsi la riposte que Georges Cuvier écrira plus tard sous la forme identique d'un discours consacré à une étude scientifique. Enfin le cinquième et dernier, assez composite, s'occupe et s'achève en protestant contre la notion des révolutions brusques pour lui substituer celle des lentes modifications évolutives.

IX

Classer les Poissons selon leurs affinités naturelles est une opération délicate. La science n'est pas encore parvenue à l'effectuer complètement; elle reste en suspens sur bien des points, non des moindres. Ces êtres, sous une apparence presque uniforme, cachent des types d'organisation fort différents. Leurs groupes sont multiples, souvent très dissemblables. Ils ont, au total, par eux seuls, une importance au moins égale, sinon supérieure, à celle de tous les autres Vertébrés réunis. Le naturaliste, dans une classification, doit tenir compte de cette multiplicité et de cette diversité, qu'il connaissait bien peu au temps de Lacépède. Celui-ci, toutefois, s'en aperçut. Il n'a pu les certifier, car les moyens lui manquaient; il en eut plutôt l'intuition que la connaissance précise. Il l'eut toutefois et n'hésita point à fonder un grand nombre de groupes différents pour répartir entre eux la totalité des espèces. Il évita de céder au sentiment, qui s'élevait déjà autour de lui et s'est développé par la suite avec Cuvier, de simplifier par restriction. Mais ne pouvant encore se porter vers une classification naturelle, il employa le procédé dont Linné et d'autres naturalistes lui donnaient l'exemple en des cas identiques; il créa un système artificiel.

Ce système consistait à fabriquer de toutes pièces trente-deux ordres pour l'ensemble des Poissons, en se basant sur quelques particularités d'organisation, et délaissant toutes les autres. Le malheur est que, dans une telle armature aux multiples et rigides compartiments, ceux-ci ne purent être tous occupés. Certains même n'existent point dans la nature; et, sur les trente-deux ordres, dix-sept seulement ont pu être pourvus, les quinze autres étant imaginaires. Des confusions inévitables se produisirent, qui joignaient entre eux des êtres différents, et éloignaient les uns des autres des animaux fort voisins. Une telle classification se dérobait donc à un rôle essentiel, qui consiste à ordonner les êtres selon toutes leurs ressemblances naturelles justement évaluées.

Malgré ces imperfections, l'ouvrage de Lacépède connut rapidement le succès. Il ne fut point le seul, du reste. Un ichthyologiste allemand de la même époque, Bloch, publia d'abord une « Histoire économique des Poissons d'Allemagne », ensuite une « Histoire naturelle des Poissons étrangers », bientôt traduites en français. Les deux auteurs commencèrent par s'ignorer. Ensuite, Bloch bénéficiant d'une légère avance, Lacépède le mentionna et le cita. Ces deux livres se complètent l'un l'autre. On peut les comparer, les estimer plus ou moins, mais non les opposer. Tous deux, réunis, composent un unique et gigantesque monument scientifique, que le XVIII^e siècle finissant a légué à son successeur.

L'ichthyologie offre ainsi l'image fidèle de l'histoire générale des sciences de la nature. Elle a passé par trois phases : la première anecdotique et légendaire, la deuxième descriptive et anatomique, la troisième synthétique et biologique. Elle a commencé par se contenter de récits et de fictions ; puis elle a examiné, mesuré, distingué, comparé ; enfin, continuant à étudier les êtres en eux-mêmes, elle s'essaie à les considérer dans leurs relations d'espace et de durée avec ce qui les entoure. Lacépède se place à l'un des moments caractéristiques de cette histoire : il appartient encore à la deuxième époque, et il annonce la troisième.

X

L'histoire naturelle des Cétacés, que Lacépède écrivait « Cétacées », parut en 1804, l'an XII de la République, peu de mois après l'achèvement de l'histoire des Poissons. Rien ne modérât son auteur dans l'ardeur au travail. Il venait de perdre sa femme, et la douleur de son deuil semblait plutôt l'avoir excité davantage. Il avait accepté la fonction de Grand Chancelier de la Légion d'honneur ; mais cette charge, quoique commençant à l'absorber, ne le détournait pas encore de ses autres occupations. Il mentionne son titre nouveau sur la première page, dédic le volume à sa femme en témoignage d'affection posthume, puis traite son sujet. Tout pouvait changer

autour de lui, lui-même ne changeait point; il poursuivait la réalisation de son œuvre selon le programme tracé.

Sa méthode fut celle des ouvrages précédents. On y voit un égal souci de faire ressortir les qualités dominantes de la vie des êtres; on y trouve un soin plus marqué d'accorder à l'anatomie une place prépondérante. Le groupe de ces animaux, nettement délimité, est borné aux Cétacés véritables tel qu'on l'admet aujourd'hui. Lacépède distingue en lui dix genres et trente-quatre espèces, contre quatre des premiers et vingt-cinq des secondes que l'on avait décrits auparavant.

Le livre débute par un discours portant pour titre : « Vue générale des Cétacés », où l'auteur, selon sa coutume, signale les traits les plus frappants de ces animaux. Il y célèbre la masse gigantesque de leurs corps, mais n'oublie pas, toutefois, leur biologie ni leurs mœurs. Il décrit leur vie par troupes, leur attachement familial, leurs sensations olfactives délicates, le mécanisme de leur respiration et de leur natation. Il termine par un tableau récapitulatif des genres et des espèces, avec rappel des caractères dominants.

Chacune des espèces prête ensuite, selon son rang, à une monographie, tantôt brève, tantôt plus détaillée, comme celle de la Baleine franche, ou du Cachalot macrocéphale, ou du Dauphin. L'auteur reprend, à leur occasion, les antiques légendes; il les discute, outre ce qu'elles ont de fondé ou ce qu'elles contiennent d'imaginaire. Sa pensée, affermie par une technique avisée, n'hésite plus à considérer largement, ni à généraliser. Il sait qu'il peut avancer avec hardiesse; il expose d'abord les faits, puis leurs conséquences. Il se hausse parfois, sans effort, par une gradation soutenue, aux vues les plus amples et les plus vastes. Un détail isolé, insignifiant en apparence, lui sert de moyen; il en tire la philosophie, qui est celle de la continuité des choses. On n'est point surpris de la rencontrer, tellement elle surgit avec aisance. « Nous avons dit souvent, écrit-il dans la monographie du Cachalot, qu'il n'existait pas dans la nature de phénomène entièrement isolé. Aucune qualité n'a été attribuée à un être d'une manière exclusive. Les causes s'enchaînent comme les effets. Ils sont rapprochés et

liés de manière à former des séries non interrompues de nuances successives. A la vérité, la lumière de la science n'éclaire pas encore toutes ces gradations. Ce que nous ne pouvons pas apercevoir est pour nous comme s'il n'existait pas; et voilà pourquoi nous croyons voir des vides autour des phénomènes; voilà pourquoi nous sommes portés à supposer des faits isolés, des facultés uniques, des propriétés exclusives, des forces circonscrites. Mais toutes ces démarcations ne sont que des illusions, que le grand jour de la science dissipera. »

Lacépède eut raison, en ce sens, de considérer l'Histoire des Cétacés comme son ouvrage le mieux fini. Parvenu au plus haut point de son talent de naturaliste, il n'avait désormais qu'à persévérer, qu'à tourner vers d'autres objets son expérience avec son goût du travail, et il eut laissé une œuvre incomparable. Les circonstances, sa propre inclination, en décidèrent autrement. Il avait tenu son obligation et meublé sa pensée, cherché dans la nature et la vie une explication de l'humanité. Le naturaliste technicien s'effaça en lui désormais, et le philosophe avec l'homme d'Etat prirent la place rendue libre.

XI

L'histoire des Poissons contient des allusions fréquentes aux espèces migratrices et à leurs voyages. Les contemporains et les prédécesseurs de Lacépède avaient sur ce point une doctrine qu'ils jugeaient inébranlable. Selon eux, les migrations de certains Poissons, Morues, Harengs, Sardines, Maquereaux, Thons, dont les bancs apparaissent et disparaissent chaque année aux mêmes époques, consistent en grandes courses faites par troupes immenses, comme celles de certains Oiseaux. Ils pensaient que les bandes énormes de ces êtres se rassemblent annuellement en quelque lieu déterminé des mers puis en partent à dates fixes, pour se diriger avec constance dans un sens immuable, et s'éparpiller à mesure vers les localités, connues d'avance, où les pêcheurs les attendent pour les capturer.

Cette explication semblait satisfaisante. Acceptée des marins et des praticiens de la pêche, elle rendait compte de ce qu'il y a de plus apparent dans les venues subites et régulières de ces masses innombrables. Inexacte pourtant, elle suppose des circonstances qui n'existent point, et ne tient aucun compte de celles qui sont. Ces voyages immenses, en un si bel ordre, sont imaginaires, et aucune observation directe ne les prouve. On sait aujourd'hui, grâce aux explorations et aux études de l'océanographie, qu'ils se lient aux changements réguliers des conditions d'existence offertes par l'eau des mers à ses habitants. Les Poissons se dirigent, soit pour leur ponte, soit pour leur nourriture, vers les lieux les plus favorables; et, comme l'état des eaux est changeant, il en va de même pour leurs déplacements. La plupart de leurs migrations s'enserrent entre des limites peu distantes, de la profondeur à la surface et du large à la côte, ou inversement. Produits et réglés par les variations climatiques saisonnières, ou par les courants, ils ont lieu avec une même régularité générale, et une même diversité dans le particulier.

Lacépède ne pouvait connaître ces notions de l'océanographie contemporaine. Il ne soupçonnait pas ce que l'on sait aujourd'hui sur les différences des couches aqueuses, selon les profondeurs et les localités, quant à leur température, leur salinité, leur mouvement, leur oxygénation, et sur la sensibilité exquise des êtres aquatiques envers ces dispositions si variables. Il ne lui était donc pas permis d'avoir une opinion fondée. Mais le problème des migrations, l'un des plus importants de la biologie, possède un côté mystérieux et grandiose qui appelle l'attention, et qui a retenu la sienne. S'il l'a résolu par intuition et par raisonnement, non point par étude directe, il lui a donné toutefois, un siècle d'avance, la solution que lui donnent les biologistes actuels. Les termes dont il se sert sont ceux que l'on pourrait encore employer aujourd'hui. « Il n'y a là, écrivait-il, que des animaux qui vivent pendant la plus grande partie de l'année dans les profondeurs de la haute mer, et qui, dans d'autres saisons, se rapprochent, comme presque tous les autres Poissons pélagiens, des riva-

ges les plus voisins et les plus analogues à leurs désirs. » Il eut même soin, pour mieux préciser sa pensée, d'écrire ailleurs : « ... cette affluence vers les rivages, cette retraite vers la haute mer, sont les gestes de l'espèce entière. Tous les individus réunis par la même conformation, soumis aux mêmes causes, présentent les mêmes phénomènes ».

XII

Cette sorte de prescience se retrouve à l'égard des animaux terrestres. Lacépède, le premier, eut l'idée, complétant les vues géniales de Buffon, d'établir une géographie zoologique du globe, et de découper la surface entière des continents en parties caractérisées par une faune spéciale, ou par un groupement spécial d'animaux. Il établit d'abord vingt-six de ces dernières, qu'il nomme « régions zoologiques » : puis il porta leur chiffre à trente-deux.

A vrai dire, le principe d'une telle distinction ne pouvait alors se déduire de l'état du monde vivant, car la science avait devant elle trop d'ignoré, et trop d'espaces inexplorés dont les habitants lui restaient inconnus. L'esprit novateur de Lacépède ne s'arrêtait point à ces difficultés. Conduit à cette création, il l'établissait avec les ressources du moment. Ces régions zoologiques furent délimitées par lui d'après l'orographie, ou l'hydrographie, plutôt que d'après la distribution même des animaux. Les considérations tirées du climat et de l'altitude occupaient une place prépondérante. Toutefois, l'idée était lancée; elle n'eut ensuite, pour parvenir à son terme, qu'à se développer selon les progrès mutuels de la géographie et de la zoologie.

Elle intéressait fort Lacépède, qui la discute à plusieurs reprises. Deux pays l'ont occupé de préférence : l'Australie et l'Afrique centrale. Il a publié en 1804, dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, un mémoire relatif à des animaux encore ignorés, Tortues, Lézards, Serpents, qui provenaient de la Nouvelle-Hollande. Il débute en rappelant ce que l'on savait alors du continent australien, dont on ne con-

naissait guère que les côtes, et dont on ignorait les régions centrales; Lacépède suppose, avec plusieurs de ses contemporains, qu'une mer intérieure recouvrait ces dernières. Il continue en mentionnant la conformation originale de ces animaux, différents de ceux qui vivent ailleurs, et voit en cela la confirmation de son sentiment sur la réalité de la géographie zoologique.

Mais c'est surtout à l'égard de l'Afrique centrale que les vues de Lacépède montrent le mieux leur caractère remarquable de prescience et presque de divination. Deux mémoires, publiés en 1805 et 1807, lui sont consacrés. L'auteur y expose que l'intérieur de l'Afrique doit consister en un vaste plateau accidenté, creusé de grands lacs, couvert par places de hautes montagnes. Selon lui, ces grands lacs « doivent être particulièrement situés entre l'équateur et le dixième degré de latitude australe »; et telle est, en effet, la position du Victoria et du Tanganyika, les plus vastes comme les plus profonds. Il conseillait aux voyageurs futurs, désireux de traverser l'Afrique intertropicale, d'entreprendre leur expédition en remontant le Congo, et l'on connaît aujourd'hui la grande importance de ce fleuve comme route d'accès. Enfin, il prédisait la rencontre probable, dans ces voyages, de races humaines encore inconnues, et d'espèces nouvelles de Mammifères; prédictions qui se sont réalisées.

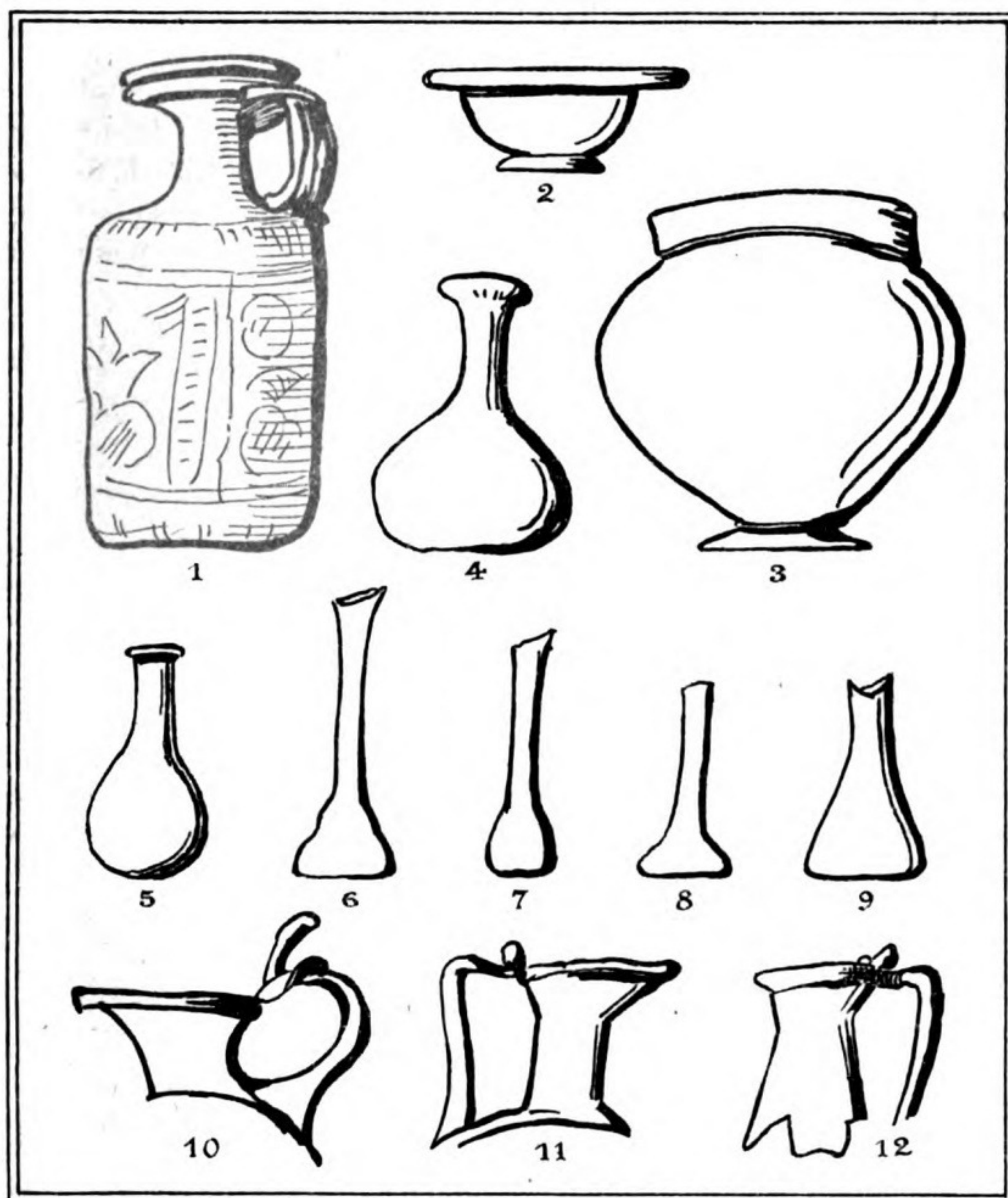
Ce n'était là que des présomptions, et les faits pouvaient les démentir. Il est intéressant de voir, par contre, que les faits les ont corroborées. Lacépède ne s'était point livré à des suppositions quelconques, dans l'espoir de tomber juste. Guidé par la méthode du naturaliste, il avait comparé, il avait raisonné : son jugement, à la vérification, s'est révélé pour exact.

L. ROULE.

(A suivre.)

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Musée d'Agen. — Dans ma dernière chronique, après avoir décrit la belle urne cinéraire en verre donnée récemment au Musée, je formulais un vœu. Je disais qu'il serait intéressant de grouper,



autour de cet objet de toute rareté, tous les spécimens de verrerie romaine épars dans les collections. Mon vœu est réalisé. M. Recours, l'actif et obligeant conservateur, a classé dans une petite

vitrine tout ce qu'il a pu trouver et cela fait une petite série curieuse. Il a bien voulu dessiner ce qu'il y a de plus intéressant, pour les lecteurs de la Revue. Je l'en remercie sincèrement.

Signalons aux amateurs, le n° 1. C'est un vase remarquable, à belles irisations. Il a la forme d'un flacon à goulot muni d'une anse à canelures. Il porte une charmante décoration d'arabesques gravées sur la panse. Ce vase, qui a bien pu servir d'urne funéraire, et que l'on peut rapprocher d'autres de même forme du II ou III^e siècle, a été recueilli non loin de la Chapelle des Martyrs.

Le n° 2 est une charmante petite coupe.

Le n° 3 est une urne funéraire, contenant encore les cendres du défunt et l'obole qui devait lui permettre de payer le nautonnier Caron, pour le passage du Styx. C'est une monnaie de bronze de l'empereur Adrien. Adrien naquit en 76 et mourut en 138, de Jésus-Christ. La sépulture est donc du II^e siècle. Cela corrobore ce que je disais dans ma précédente chronique que la véritable époque de l'incinération, s'étend du I^{er} au II^e siècle.

Les n°s 4 à 9 représentent une série de petits vases dont quelques-uns paraissent des rebuts de fabriques. Jadis ces vases étaient connus sous le nom de lacrymatoires, car on croyait que les Romains s'en servaient pour recueillir et conserver les larmes répandues aux funérailles. On a reconnu depuis, que ce sont des petits vases à parfums.

Les n°s 10-11-12 sont de remarquables restes de vases à becs et anses, sorte de burettes très élégantes.

Tous ces objets sont couverts de superbes irisations dont les reflets varient à l'infini.

Découverte de monnaies dans la paroisse de Saint-Pierre de Gaubert, commune de Boé. — Je m'empresse de dire que cette découverte est déjà ancienne puisqu'elle date de 1844. Monsieur des Escherolles, dont j'ai longuement parlé dans l'histoire de Castelnoubel, en avait eu connaissance et dans ses notes si curieuses et si copieuses, il a décrit et dessiné ces monnaies. Voici ce qu'il en dit :

« M. Malère, horloger dans la rue Saint-Antoine, m'ayant proposé l'acquisition de diverses médailles d'argent, m'en confia une pour la dessiner et tâcher d'en expliquer la qualité.

« Ces pièces de monnaie ont été trouvées dans un champ situé dans la paroisse de Saint-Pierre de Gaubert, où elles étaient renfermées dans un vase, lequel était dans un tombeau en pierre où gisait le squelette. »

Un peu plus loin il précise. « Des renseignements subséquents

nous ont appris 1° que le nombre total des pièces trouvées suivant le dire du vendeur, s'est élevé à environ quatre vingt, 2° qu'il était de trois sortes, savoir le plus grand nombre du modèle déjà décrit, quelques-unes du modèle qui le sera et après enfin d'une seule ayant la moitié de la valeur de la pièce décrite en premier lieu, — toute mince surtout la dernière -- 3° enfin que les pièces du plus grand diamètre sont d'argent très fin et presque sans alliage, 4° que toutes étaient contenues dans un vase de terre ayant la forme d'un verre à boire et placé à côté des ossements d'un cadavre dans une tombe en maçonnerie de briques. »

M. des Escherolles a essayé de déchiffrer la légende de ces monnaies, il n'y a pas réussi. En revanche, il les a dessinées assez exactement pour nous permettre de les identifier.

La première porte sur l'avvers le nom du prince qui a émis cette monnaie. † LODOVICUS, Louis. Au centre une croix. Le revers porte le nom de l'atelier qui l'a frappée, ECOLISSIME, Angoulême, au centre une croix.

C'est un denier de Louis IV d'outremer, 936 à 954, ou de Louis V, 986-987, frappé à Angoulême.

La seconde pièce porte comme légende, tout autour, les mots GRATIA DEI REX, au centre ODO, avec deux petites croix encadrant le D. Sur le revers on lit la légende, LIMOVICAS CIVI, Limovicas civitas, cité de Limoges, au centre une croix.

C'est un denier d'Eudes 887-898, frappé à Limoges.

Ces pièces avaient 0,023 de diamètre.

Ce sont donc des pièces du ix^e et du x^e siècle.

Le champ où elles furent découvertes, est sur le bord de la Garonne, non loin du château de Dalot et appartient à la métairie de Teste. On enterrait donc là, au x^e et xi^e siècles.

Remarquons, en effet, que la plus ancienne de ces pièces, celle d'Eudes ne peut pas être antérieure à 887 et que la plus récente n'est pas antérieure à 986, si nous admettons qu'elle est de Louis V.

Ces deux sortes de pièces sont dans le même vase. Par conséquent la sépulture n'est pas antérieure à 986, c'est-à-dire à la fin du x^e siècle, mais pourrait bien être du xi^e.

Ces constatations confirment ce que l'on savait déjà, c'est qu'au x^e et xi^e siècles, les tombes en briques avaient succédé, du moins dans la plaine, au sarcophage en pierre. Cependant on trouve encore à cette époque des tombes en pierre de plusieurs morceaux, avec échancrure pour recevoir la tête.

J. R. MARBOUTIN.

BIBLIOGRAPHIE

Une dernière amitié de Metternich, *d'après une correspondance inédite du prince de Metternich au cardinal Viale Prela*, PAR BOYER D'AGEN.

A l'heure où le canon a cessé de tonner sur presque toute l'Europe, où, après cette effroyable guerre de cinq ans, tous les cœurs aspirent au repos, et où les esprits sont particulièrement tournés vers les solutions du traité de paix, il ne déplaît pas aux amis du passé de jeter un regard en arrière, de feuilleter les conventions anciennes signées par nos pères dans des conditions presque aussi difficiles, et d'évoquer ainsi les ombres des personnages éminents qui y jouèrent les principaux rôles. N'apparaissent-elles pas en tête celles des Talleyrand et des Metternich, et leurs faits et gestes ne provoquent-ils pas la plus légitime curiosité ?

Aussi est-il tout d'actualité le volume que vient de publier notre collègue et ami M. Boyer d'Agen sur les relations du célèbre diplomate autrichien avec le cardinal Viale Prela; et c'est un vrai régal que de lire cette correspondance où Metternich se montre si clairvoyant prophète à l'égard des destinées futures de la France, comme des autres Etats européens.

Forcé de courber la tête devant le flot révolutionnaire qui submergea l'Europe en 1848 et de prendre le chemin de l'exil, c'est de Bruxelles que, de la fin de cette année jusqu'en 1851, le prince échange avec son ami, devenu nonce du pape à Munich, ses impressions sur les événements qui se précipitent et qu'il aborde la plupart des angoissantes questions alors à l'ordre du jour.

S'il s'est momentanément retiré de la vie publique, « il n'a point porté un sacrifice personnel. L'avenir sera juge si la cause, qui a été et qui restera celle de ma vie, aura perdu ou gagné par l'événement... Je me suis trouvé placé en face d'un torrent que la force

(1) Paris. Editions et Librairies, 40, rue de Seine, 1819. In-8 de 125 pp.

d'un homme n'a point pu endiguer. Arrêter un torrent est impossible; aussi n'est-ce pas ce qui a eu la valeur de ma vie publique ».

Puis, c'est, au cours des pages, une réfutation bien curieuse du livre et des théories sociales de Proudhon; c'est la question romaine déjà brûlante, envisagée sous toutes ses faces d'une façon magistrale; c'est le prince Louis Napoléon, dont la silhouette encore énigmatique commence à le préoccuper; c'est avant tout la France et son état social, d'où il ne peut détacher ses yeux. Et quels jugements sur elle !

« Vous cherchez, écrit-il à la date du 28 mars 1850, les moyens de guérison pour la Société dans la religion, et vous avez raison; ce n'est qu'elle qui détient le remède du mal. La difficulté se trouve dans ce qui s'interpose entre le corps social malade et le remède. Comment abattre cet obstacle ? La France offre un bien déplorable champ aux observateurs chauds de cœur et doués, à la fois, de calcul dans l'esprit. Tout, dans ce grand pays, tend au trépas... En des temps plus rassis, ces tendances seraient caractérisées de folie; elle se parent, aujourd'hui, du nom d'esprit. »

Il redoute l'ambition de la Prusse et cherche par de nouvelles alliances avec la Russie à arrêter ses empiétements. Mais le socialisme surtout l'effraie. Ne sont-elles pas véritablement prophétiques ces lignes, écrites à la date du 19 avril 1850 ?

« Le socialisme, c'est-à-dire l'anarchie matérielle, est le néant. Un corps social peut tomber dans l'anarchie, mais il ne peut pas s'y maintenir. Ne pouvant rester stationnaire, il doit avancer ou reculer. L'anarchie étant le dernier terme du désordre, la situation ne peut plus aller au delà de ce terme. Elle doit reculer alors, que les hommes le veuillent ou ne le veuillent pas. La force des choses l'emporte sur les volontés détraquées des humains.

« Voilà, Monseigneur, la position dans laquelle se trouve en ce moment la France. Elle ne jouit que de l'ordre matériel que chaque jour peut troubler. Elle tombera alors dans l'anarchie, et l'ordre lui succèdera. Les questions aujourd'hui insolubles sont le « comment » et le « quand » de la dernière chute et du premier pas vers une résurrection sociale. Combien y aura-t-il de sang versé, de fortunes détruites, de ruines accumulées sur des ruines ? ». Il faut tout lire.

Deux appendices terminent cette notice. L'un « *Ultima verba* », ou sont publiés quelques derniers billets inédits de Metternich, à la veille de sa mort survenue le 11 juin 1859, et certains détails inti-

mes sur la vie de Monseigneur Viale Prela devenu archevêque de Bologne et décédé un an après son ami.

L'autre, où M. Boyer d'Agen croit devoir reproduire un chapitre de son ouvrage *Un Prélat Italien sous l'ancien Etat Pontifical (Léon XIII, d'après la correspondance de famille)*, intitulé *De Meternich à Talleyrand*, établissant entre ces deux grands diplomates une comparaison qui n'est pas à l'avantage de ce dernier, et donnant de curieux renseignements sur les deux femmes de Metternich, la dernière surtout, la princesse Mélanie, sans oublier de nous présenter, quoique encore bien jeune, sa belle-fille, la princesse Pauline, née Sandor, celle qui, devenue ambassadrice d'Autriche auprès de Napoléon III, devait bientôt par sa haute culture intellectuelle, la distinction de ses manières, l'indépendance de son caractère, son esprit endiablé surtout, briller au premier rang dans les élégants salons officiels de la fin du second Empire.

« J'ai été un rocher de l'ordre », aimait à dire, dans ses vieux jours le prince Clément de Metternich, dont la fière devise portait « *La force dans le droit* ».

N'est-ce pas ce même dernier principe que viennent de faire triompher brillamment nos vaillants noilus ? Et n'est-ce pas une bonne action de M. Boyer d'Agen, dont nous devons lui être reconnaissants, que de l'avoir, en des pages si intéressantes, en ce moment rappelé ?

PH. LAUZUN.

PHARMACIE DU PROGRÈS

MAISON SPÉCIALE
DE VIN DE QUINQUINA

MAZET PÈRE & FILS

Boulevard de la République et rue Voltaire, AGEN

BANQUE Ch. GUILHOT

AGEN

Agences à CONDOM, TONNEINS et NÉRAC
Bureau à FUMEL

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE & DE BOURSE

LOCATION DE COFFRES - FORTS

CONSTRUCTIONS A FORFAIT ——— Payables en 10, 15, 20 ou 30 ans ———
Maisons de Rapport, Hôtels, Villas, Usines, Restaurations, Forfaits

Commerçants, Industriels, Négociants, Agriculteurs, Ouvriers, Employés, etc.,
peuvent accéder à la propriété par l'économie des loyers et la diminution des frais généraux avec **Le Loyer Acquéreur**

S'adresser à **L. Vivarès** ——— Architecte, 5, rue Maillé, AGEN ———
Directeur départemental pour le Lot-et-Garonne et le Gers

“LA RUCHE MÉRIDIONALE”

Ses Produits

Sont Supérieurs

à Tous

Photographie Balistai

La Maison exécute tous
TRAVAUX D'AMATEURS



DÉVELOPPEMENTS - PLAQUES ET PELLICULES
— TIRAGES TOUS PAPIERS —



Plaques, Produits, Appareils



Toutes fournitures KODAK

HORLOGERIE

BIJOUTERIE

J. B. CAPDUPUY

OBJETS D'ART

ORFÈVRERIE

65, Boulevard de la République (En face le Crédit Lyonnais)

:: :: 4, Rue Lafayette, 6, Rue Jacquard - **AGEN** :: ::

ACHAT D'OR ET D'ARGENT ET PIERRES FINES

AU LOUVRE D'AGEN

**MAISON
E. ARNAUD**

Maison spéciale de Tissus H^{te} Nouveauté

RAYON DE CONFECTIONS POUR DAMES

Modèles exclusifs créés par la Maison

ÉPICERIE FINE • PRODUITS DE LUXE

L. CASABONNE

25, Rue Cornières et Boulevard de la République - **AGEN**

TÉLÉPHONE 0.20

MÉCANOGRAPHIE

103, Boulevard Carnot — **AGEN**

Téléphone 2-55

Underwood, Remington, Monarch, Royal

DERNIERS MODÈLES - neuves - LIVRABLES IMMÉDIATEMENT

RÉPARATIONS, RECONSTRUCTION et LOCATION de toutes Machines à écrire

**Merveilleuse
Essence
à détacher**

NETTOLINE

**La seule qui
nettoie en
parfumant**

La NETTOLINE G. T. C. est le véritable trésor du vestiaire

En vente chez tous les Pharmaciens, Droguistes, Parfumeurs et Merciers

Dépôt Général : **DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST, Maison G. Thomas - AGEN**

RECUEILS ET PÉRIODIQUES

POLYBIBLION. — (Juillet 1919.) — *Publications relatives à la guerre européenne.* — A. Gauvain : L'Europe au jour le jour. — J. Civray : L'avant-guerre comparée en Allemagne et en France. — F. Roches : Manuel des origines de la guerre : Causes lointaines; cause immédiate. — A. Gauvain : L'encerclement de l'Allemagne. — Leroux : La grande Revanche : Campagnes de France (1870-1871). — J. Héthay : Le rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne. — Maurice Barrès : La Lorraine dévastée. — Henri Lavedan : Les grandes heures (4^e série). — Mgr Chapron : La France, les alliés et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne. — Commandant Grasset : Préceptes et jugements du maréchal Foch, extraits de ses œuvres, précédés d'une étude sur la vie militaire du maréchal. — Ernest Babelon : La grande question d'Occident; au pays de la Sarre. in. Sarrelouis et Sarrebrück. — Louise Weiss : La République tchéco-slovaque. — J.-J. Jusserand : En Amérique : Jadis et maintenant. — Maurice Legendre : La Paix prochaine et la mission des Alliés. Etc. — *Récents publications concernant la Belgique.* — *Publications relatives à la Pologne et aux Etats sud-slaves.* — *Romans divers* : Louis Bertrand : Sanguis Martyrum. — Duc de Levis-Mirepoix : Le baiser de l'Antéchrist. Etc. — *Histoire* : Jules Viard : Les journaux du trésor de Charles IV le Bel. — J. Mondain-Monval : Soufflot; sa vie, son œuvre, son esthétique (1712-1780). Sa correspondance. — G. Lenotre : Gens de la vieille France. — *Bulletin.* — *Chronique.*

POLYBIBLION. — (Août-Septembre). — *Publications relatives à la guerre européenne* Général Zurlinden : La guerre de libération (1914-1918). — H. Vast : Petite histoire de la grande guerre. — Lieutenant-colonel de Thomasson : Le revers de 1914 et ses causes. — M. Gagneur et M. Fournier : Avec les chars d'assaut. — A. Bessières : Le chemin des Dames; Carnet d'un territorial. — L. Madelin : Les heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine. — R. Recouly : Foch, le vainqueur de la guerre. — J. Charpentier : Notre nouvelle amie l'Angleterre. — J.-E. Spenlé : L'Allemagne des Hohenzollern. — A. Cheradame : Comment éviter les impôts mortels. — G. Enault : Le Poilu, tel qu'il se parle. Etc. — *Ouvrages concernant la Yougoslavie.* — *Histoire* : E. Picot : Les Italiens en France au xvi^e siècle. — C. Goyau : Une ville-église : Genève (1535-1907). — P. de la Gorce : Histoire religieuse de la Révolution française. — E. de Marcère : La Prusse et la rive gauche du Rhin : le traité de Bâle (1795). — Etc.

N° 6

REVUE DE L'AGENAIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

46^e Année. — Novembre-Décembre 1919.



AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

1919

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement interdite

SOMMAIRE :

I. <i>La Franc-Maçonnerie agenaïse au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle</i> , par R. Bonnat.....	409
II. <i>Mélanges d'hagiographie agenaïse (suite)</i> , par J. - F. Angély.....	433
III. <i>Noms de lieux se rattachant aux premiers grands domaines de l'Agenais (suite)</i> , par G. Tholin.	442
IV. BIBLIOGRAPHIE (<i>Ph. Lauzun</i>).....	450
V. Procès verbaux des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen (<i>Ph. L.</i>).....	453
VI. Table méthodique des matières contenues dans le tome XLVI.....	455
VII. Table méthodique décennale (tome XXXVII-tome XLVI..	457

GRAVURES

Plan de la Loge de l'apprenti compagnon

Pour paraître prochainement :

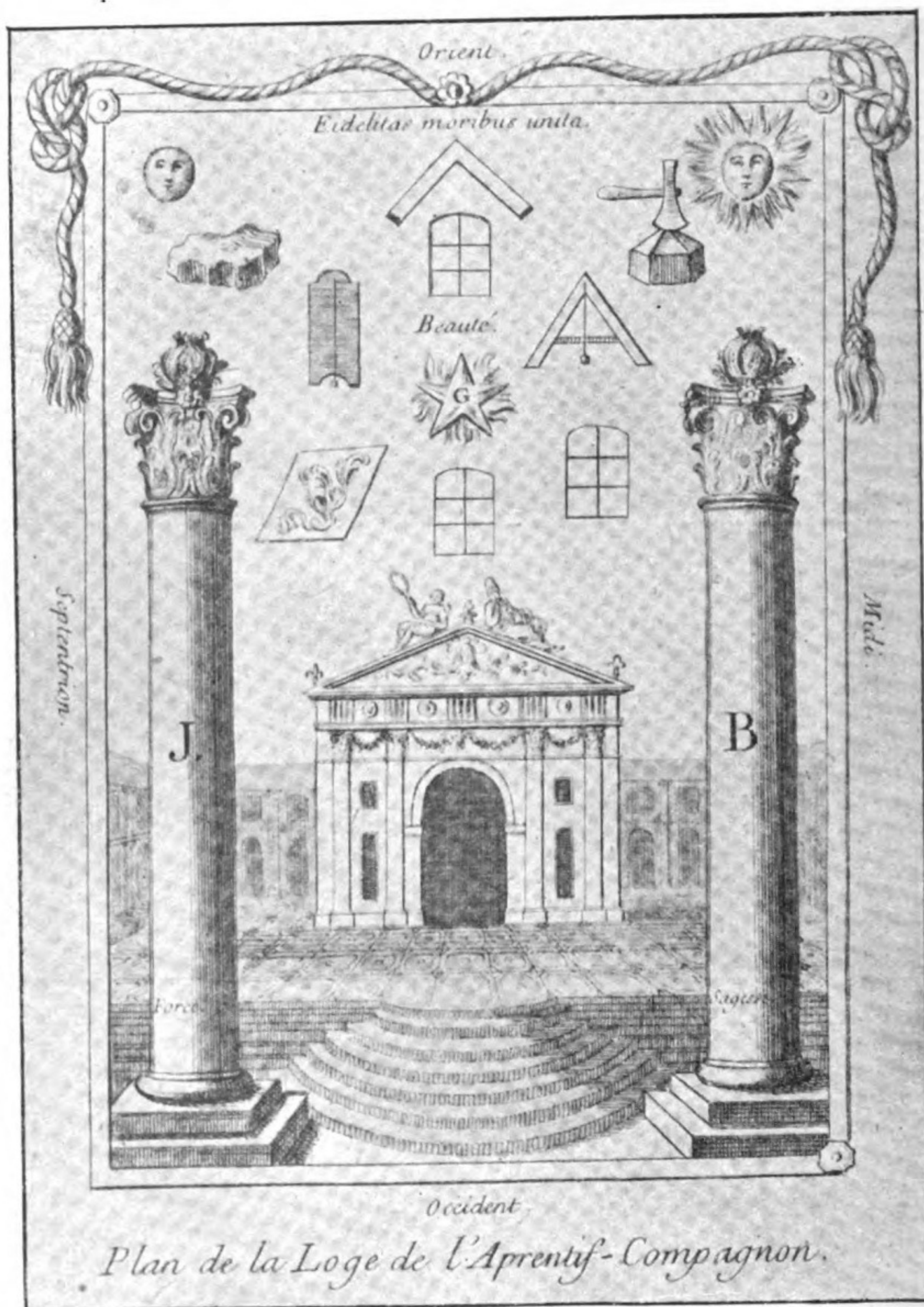
Le 18^me d'artillerie dans la grande guerre de 1914-1918. — Histoire de Mézin, par *Bastard*. — Une cousine-germaine de la marquise de Pompadour : M^{lle} Elisabeth de Blois par le docteur de *Lasserre*. — Etat militaire du Lot-et-Garonne au début de la Révolution par le commandant *Labouche*.

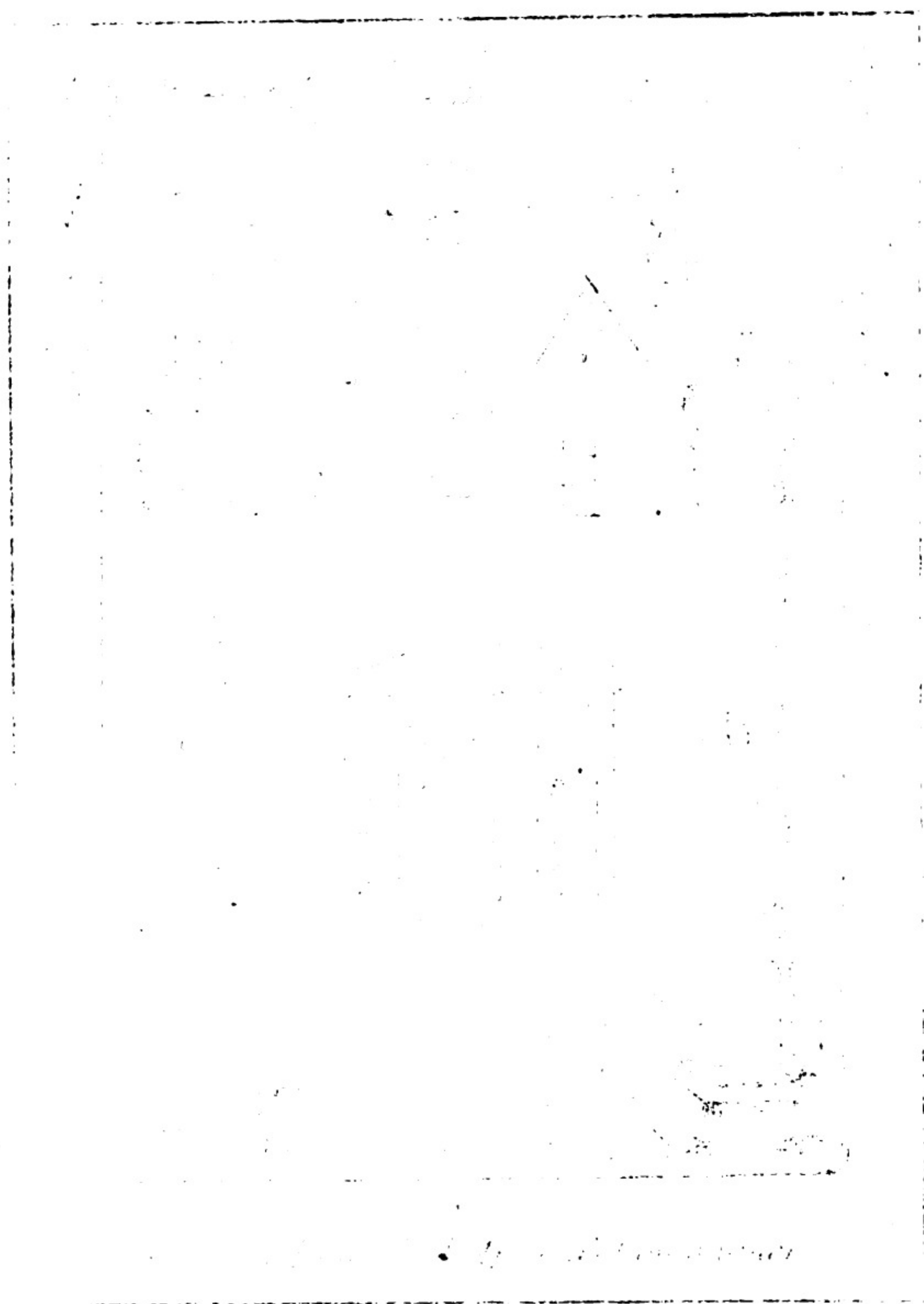
Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, l'administration et le service des abonnements de la Revue, s'adresser directement à M. BONNAT, AUX ARCHIVES DÉPARTEMENTALES, AGEN, et pour la publicité à M. JACQUES AMBLARD, AVOCAT, RUE FLOIRAC, AGEN.

Il est rendu compte dans la *Revue* de tout ouvrage dont il aura été adressé deux exemplaires à la direction de la *Revue*.

Les articles publiés par la Revue de l'Agenais n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.





LA FRANC-MAÇONNERIE AGENAISE

Au XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle

CHAPITRE I^{er}

La Maçonnerie Agenaise au XVIII^e siècle. — Ses origines. — Ses ateliers. — Son caractère. — La Loge de la Paix et de la Sincérité d'Agen. — Ses délibérations de 1798 à 1805.

Avant la Révolution, la ville d'Agen ou, pour parler un langage plus technique, l'Orient d'Agen comptait trois loges maçonniques : *La Parfaite Union*, du rite écossais, qui paraît la plus ancienne; *La Sincérité*, qui demanda ses constitutions à la Grande Loge de France le 28 juin 1774 et s'affilia en 1778 au rite écossais, et *la Parfaite Fraternité*, du rite français, qui date officiellement du 21 octobre 1780 (1).

Où et comment ces trois *ateliers* s'ouvrirent-ils ? D'où leur vint la *lumière* ? Quels en furent les premiers *ouvriers* ? On ne sait. L'origine de la Maçonnerie est encore enveloppée de tant de mystères ! Mais l'histoire est femme : elle livrera peu à peu ses secrets, encore qu'il s'agisse ici de sociétés secrètes.

En attendant, contentons-nous d'enregistrer les faits tels qu'ils résultent des rares documents dont nous pouvons disposer. La maçonnerie s'implanta dans Agen au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, à une époque où la semence philosophique des grands penseurs du siècle germait en province singulièrement, où les loges croissaient et se multi-

(1) Le rite écossais était alors représenté par la *Mère-loge de Saint-Jean du Contrat social*. *La Parfaite Union*, si nous en jugeons par une lettre d'un F.^z. agenais Xavier de Sevin, du 18 novembre 1805, était loge métropolitaine. *La Sincérité* obtint en 1778 du souverain chapitre écossais « une patente d'affiliation ». *La Parfaite Fraternité* dépendait du Grand orient de France. Donc, trois loges à Agen parce que trois tendances maçonniques différentes. C'est du moins ce qui semble résulter de documents de 1805 (lettre de X. de Sevin; lettre de la *Mère-loge Saint-Alexandre d'Ecosse*), que M. le Docteur de Gaulejac nous a très obligeamment communiqués.

pliaient en France, et notamment dans nos grandes villes du Sud-Ouest, malgré papes, évêques et partie des autorités. Pour ne citer que Bordeaux, avec qui l'Agenais entretenait des rapports économiques et administratifs si étroits, quantité d'ateliers s'y étaient ouverts depuis qu'un groupe de commerçants de la Grande-Bretagne y avaient fondé l'*Anglaise* en 1732. Sans parler de la Loge d'*Hérodon*, de la *Grande Loge Ecossaise*, des *Francs Elus Ecossais* et *Amis Réunis*, qui n'ont guère laissé de traces, on y trouvait la *Française Elue Ecossaise* qui fonctionnait depuis 1765, la *Réunion des Etats*, depuis 1767, et surtout l'*Anglaise* et l'*Amitié*, constituée en 1746 en faveur du vénérable maître le comte de Pontac (1).

Pour la maçonnerie, Agen était un terrain tout préparé. La ville était alors en pleine floraison industrielle et commerciale. La philosophie humanitaire y comptait de brillants adeptes et, sous la poussée des idées du jour, c'était une nouvelle renaissance intellectuelle. Anciens et nouveaux riches avaient ouvert des salons à la musique, aux arts, à la littérature, où les Lacépède, les Vigué, les Lacuée, et les Lamouroux tenaient les premiers rôles. Et le besoin d'association, en dehors des confréries religieuses si nombreuses dans la cité, était tellement puissant alors que ces mêmes personnages devinrent presque en même temps les véritables colonnes des temples maçonniques en formation, les piliers des cercles où l'aristocratie et la bourgeoisie agenaises allèrent se récréer et se délasser et la charpente même de la Société académique d'Agen où sciences et arts furent à l'honneur (2).

Quand le duc de Chartres, plus tard Philippe-Egalité et alors grand-maître de la maçonnerie française, s'arrêta chez M. de Raymond, maire d'Agen, les 15 et 16 avril 1776, au cours d'un voyage triomphal qu'il fit avec la duchesse dans

(1) Gustave Bord. *La Franc-Maçonnerie en France des origines à 1815*. t. 1^{er}, pp. 407 et suivantes.

(2) Voir Ph. Lauzun : *La Société Académique d'Agen*, Paris, 1900 et *Le Cercle des Amis Réunis d'Agen*. — La Société académique date de 1776. Le Cercle, de 1775, et la *Sincérité*, loge maçonnique où Lacépède, Lacuée et Lamouroux s'étaient inscrits, du 21 juin 1774.

le Midi (1), il trouva dans la ville deux *ateliers* régulièrement organisés, en plein travail. Discrètement, les maçons agenais se portèrent au devant de lui et, au bruit du canon et du piaffement des chevaux du régiment « *Reine-Cavalerie* », alors de passage dans la cité, ils mêlèrent, avec quelle joie ! leurs acclamations et leurs fleurs à celles que la population prodiguait à ses illustres visiteurs (2).

En 1779, le 10 février, on les voit représentés par deux d'entre eux, deux Lectourois, Duriéux et Lacouture de Boubee, de la *Parfaite Union*, à la fête de réinstallation de la vieille loge *Saint-Jean des Arts* constituée dès 1746 à l'Orient d'Auch. Ils envoient ainsi aux maçons gascons le salut de leurs frères d'Agen (3).

En 1793, en pleine période révolutionnaire, trois ateliers fonctionnaient, plus ou moins régulièrement, au chef-lieu du département. Un autre, la *Parfaite Egalité*, avait été créé à Mézin le 3 février 1785; un cinquième enfin, la *Bonne Amitié*, venait de naître à Marmande et d'être reconnu par le Grand-Orient le 20 octobre 1792 (4). Quand survint la Terreur, il

(1) Sur le voyage du duc de Chartres, plus tard duc d'Orléans, voir aux archives de Lot-et-Garonne, Archives d'Agen BB. 83, folio 89 v° et BB. 84, p. 26. Il fut reçu comme prince du Sang avec la plus grande solennité. Il dina et coucha chez le maire M. de Raymond, dans l'hôtel devenu la propriété de M^{re} Gavini de Campile et, aujourd'hui, de M. le baron Roger de Montesquieu.

(2) Voir Couture : *Les origines de la Franc-Maçonnerie à Auch*, dans *La Revue de Gascogne*, 1878, p. 410.

(3) Idem et Bord, *op. cit.*, p. 399.

(4) D'autres loges fonctionnèrent encore sous l'ancien régime en Agenais, mais elles n'ont guère laissé de traces, exception faite pour *La Fidélité*, de Tonneins, dont un érudit, bien connu des lecteurs de la Revue, M. de Lagrange-Ferrègues, nous a très obligeamment communiqué une *lettre de passe*, délivrée en 1785 au maire de Tonneins-Dessus, le f.^r. Barthélémy de Lajaunie, écuyer. Ce document, en parchemin, est intéressant. Le voici, tel que nous le devons à M. de Lagrange-Ferrègues :

DECURRIT FIDELITAS A VIRTUTE ET SAPIENTIA
Post Tenebras Lux

A la gloire du G.^r. A.^r. de l'Univers sous les auspices du sérénissime G.^r. M.^r. et du T.^r. R.^r. Grand Orient de France à l'Orient de Tonneins en Agenais, lieu très éclairé et très fort où règnent la paix, l'union, la fidélité, la concorde et la charité !

Nous, vénérable Maître, surveillans et officiers de cette R.^r. Loge Saint Jean de Maçons réguliers, fondée et légalement constituée par le T... R...

plut, il grêla même sur le Temple. On sait qu'elle n'épargna personne, pas même ceux qui l'avaient engendrée. A Paris, le grand-maître de l'Ordre, Philippe-Egalité, portait sa tête sur l'échafaud, après avoir renié les siens et jusqu'à son autre famille, la maçonnerie, dont la plupart des ateliers chômaient en France. Faut-il s'en étonner? Trop de ci-devant nobles, trop de hauts bourgeois appartenaient à l'ordre, dont les allures mystérieuses et secrètes ne pouvaient qu'être suspectes à un moment tragique où l'on voyait partout des traîtres et des conspirateurs.

Dans leur rage d'égalité, les quelques terroristes qui, sous couleur de liberté, opprimaient le peuple d'Agen, traitèrent

Grand Orient de France, certifions à tous les hommes éclairés que le cher frère *Barthélémi de Lajaunie*, écuyer, maire de la ville de Tonneins-dessus, habitant sur cet Orient, dont la signature est ci en marge ne varietur, est bon et légitime maçon, élevé au sublime grade de Maître et qu'il a travaillé en laditte qualité sous notre Equerre avec un zèle et des talents qui lui ont mérité justement notre tendre affection. C'est pourquoi nous prions les R. R. Loges régulières, où ce cher frère pourrait se présenter, de l'admettre après les précautions d'usage, à leurs sublimes travaux, lui faire bon accueil et lui prêter assistance, si besoin est, comme nous en usons avec plaisir envers tous les vrais et légitimes frères.

Donné en loge de *La Fidélité*, régulièrement assemblée sous le point géométrique, sous le sceau d'icelle et le contresing de son secrétaire. A l'Orient de Tonneins, le sixième jour du onzième mois de l'an de la vraie lumière cinq mille sept cens quatre vingt quatre et de l'Ère vulgaire le 6 janvier 1785.

GAUTERON 2 S'.

GIROU p. s. d. R. C.

Orateur.

F. MOREAU.

T. —

GOYNARD V.

J. B^e ESPARNAC .

Terrible.

DARTY 1^{er} S'.

Par mandement de la R. L.

Pl E. AUDIÉ, Sc^{re} p. t.

Scellé et timbré par nous garde des sceaux timbres et archives.

GOYNARD.

(Au pied du document, large ruban de soie bleu pâle sur lequel est placé un grand cachet de cire rouge dont l'empreinte en partie effacée consiste en un manteau et une couronne de Duc et Pair. De chaque côté de la couronne, apparaissent les chapiteaux, cerclés d'une couronne de Duc (1), des deux colonnes légendaires. Quant à l'écu qui est « d'azur », ses meubles consistent en attributs maçonniques : triangle surmonté d'une étoile adextree d'un soleil, le tout en chef. La pointe trop effacée ne laisse rien deviner. Enfin autour de l'empreinte et en bordure du sceau : *Loge de la Fidélité à l'Orient de Tonneins.*)

(1) Le duc de Lavauguyon était seigneur de Tonneins.

les loges comme de vulgaires établissements religieux : ils voulurent brûler leurs archives comme les chartiers ecclésiastiques et les titres féodaux. Quels beaux feux de joie sur la place publique en face des autels de la Liberté ! Ils flambèrent moins, heureusement, qu'on ne pourrait le craindre. Quantité de papiers de toute nature échappèrent au vandalisme stupide de la Terreur. Les archives de la *Parfaite Union* et de la *Sincérité* furent de ceux-là. Le dessinateur Mouillac sauvait les sceaux et le timbre de la première. Claude Lamouroux conservait précieusement le sceau de la seconde qui lui appartenait et qu'il remit plus tard à ses frères lorsque l'orage fut passé. Quant aux délibérations, constitutions et *planches* (lettres) des deux ateliers, nous savons par un récit de Barrel fils, fait en *loge ouverte* et très applaudi à la *Sincérité*, qu'elles furent « miraculeusement arrachées aux flammes révolutionnaires par quelques ouvriers zélés et prévoyans, guidés seulement par leur ardent amour pour une institution dont la destruction paraissait certaine (1). »

Que sont devenues ces archives ? Dans quel Orient dorment-elles ? Tombant de Chrybde en Scylla, ont-elles échappé aux terroristes, comme tant d'autres documents, pour être plus tard détruites par quelque profane négligent ou ignare ou par quelque maçon ou *fils de maître* plus ou moins honteux ? Il faut espérer que non et qu'elles verront un jour, elles aussi, la lumière !

Elles serviront alors à déterminer avec précision la nature des *travaux* de nos vieilles loges agenaises sur lesquelles nous n'avons que des informations d'ordre général. A cette époque, la maçonnerie, dit un de ses historiens, professait « les principes les plus honorables » qui se trouvent résumés dans cette formule heureuse : « Amitié égale entre les membres, quels que fussent les états et les fortunes ; charité pour les pauvres ; amour de la philosophie ; tolérance pour les opinions religieuses ; respect pour les lois et les institutions ci-

(1) Voir Délibérations de *La Sincérité* aux Archives Départementales. manuscrit, pp. 17, 95, 245 (séance du 5 messidor an xiii).

viles (1). » Egalité et charité, on dira plus tard philanthropie, puis solidarité, voilà donc les bases morales sur lesquelles reposait l'ordre maçonnique ! Au point de vue religieux, il portait légèrement le poids de condamnations d'évêques comme l'agenais de Belzunce, évêque de Marseille, d'excommunications fulminées par Clément XII et Benoît XIV ou de consultations hostiles de la Sorbonne. « Les catholiques devaient donc rester en dehors de cette société que leur rendaient suspecte et la voix de l'Eglise et un serment indiscret et ce ridicule vernis de religion naturelle, d'universelle tolérance, de lumières supérieures par où la maçonnerie se montrait indirectement hostile à l'autorité religieuse (2). » Mais les chrétiens tièdes d'Agen et d'ailleurs n'y regardaient pas de si près !

Au point de vue politique, les loges pouvaient s'accomoder de tous les régimes ; leur histoire le prouve. Sur leur action révolutionnaire, on a beaucoup écrit et, semble-t-il, à tort et à travers. Qu'il me suffise ici, pour rester dans le cadre de cette modeste étude, d'indiquer que leur propagande en faveur des idées philosophiques et égalitaires contribua à préparer la Révolution française et la Déclaration des droits de l'homme qui en exprimait les principes. Et de ce fait historique, un maçon agenais des plus notoires, qui fut à plusieurs reprises vénérable de la *Sincérité*, le f. : Barret de Lavedan, jouait en virtuose dans toutes les allocutions qu'il prononçait... sous le Directoire pour l'édification des membres de sa Loge. S'il garda le silence sous l'Empire, il n'hésitait pas, le 7 nivôse an VII, dans un discours qui alla, suivant la formule, « enrichir les archives » de la *Sincérité*, à « attribuer à la Maçonnerie l'honneur d'avoir donné au monde politique la liberté et l'égalité, présents du Ciel, dont le nom seul était connu des profanes » (4).

(1) Voir *Précis historique de l'ordre de la Franc-Maçonnerie*, par J.-C. B., Paris, 1829, t. 1^{er}, p. 5.

(2) Abbé Couture, *op. cit.*, pp. 406-407.

(3) *Délibérations*, p. 27.

Dans son *Livre d'or des Elections consulaires d'Agen*, édition de 1909, p. 130, M. Jules Serret cite Philippe Garsau, boucher, comme député des

Ce sont les mêmes sentiments qui animent les maçons d'Agen lorsque, après la tempête, le calme revient. Ils reprennent leur activité vers 1797, en plein Directoire, à la suite du Grand Orient. Les pouvoirs publics ne leur sont plus hostiles. « Aucune loi ne prohibe les réunions de francs-maçons », répondra en 1798 le Ministre de la police à une communication des frères inquiets (1). Et, pour l'instant, l'Eglise se tait. Ce fut alors, à travers la France, une résurrection d'ateliers. Dans Agen, dès 1797, une Loge s'ouvrit où vinrent se faire inscrire les membres de la *Parfaite Union* et ceux de la *Sincérité*, toutes les deux du rite écossais. Elle prit le titre distinctif de *La Paix*, et, sans demander de nouveaux règlements à la Grande Loge de France ou au Grand Orient, alors régulateurs rivaux de l'ordre maçonnique, résolut de « travailler sur les constitution des deux précédentes loges » qui venaient de fusionner en elle. Et ces constitutions, elle les fit déposer « aux archives du nouvel atelier, par délibération du 24^e jour du 4^e mois de l'an de la vraie lumière 5797 », ce qui signifie en style profane: 24 juin 1797, l'année maçonnique commençant en mars, avec une ère partant de la création du monde par le grand architecte de l'Univers, quatre mille ans avant Jésus-Christ (2).

L'atelier travailla sous le titre de *La Paix* jusqu'au 5 messidor an XI (24 juin 1803). Il reprit ce jour-là l'une de ces anciennes appellations: *La Sincérité*, pour obtenir plus facilement son affiliation au Grand Orient de France (3). Nous avons eu l'heureuse fortune d'acquérir pour les Archives de Lot-et-Garonne une partie de ces procès-verbaux sous la forme d'un grand registre in-folio de 278 pages, provenant de la collection de la famille Noubel, dont quelques membres

loges parmi les délégués des corps et corporations de la ville qui se réunirent le 25 juillet 1789 pour voter une adresse de félicitations à l'Assemblée nationale et à son président Bailly. Un examen rapide de l'original (BB. 84, p. 95, v^o des Archives d'Agen), confirmé par la liste même des corporations représentées, montre qu'il faut lire : *député des bochers* ou *bouchers* et non pas député des loges, qui n'avaient pas à se faire représenter en semblable circonstance.

(1) *Précis historique de l'ordre de la Franc-Maçonnerie*, p. 100.

(2) *Délibérations*, manuscrit, p. 1.

(3) *Id.*, p. 93.

appartinrent à la Maçonnerie et dont l'un même, imprimeur à Agen, fut *Rose-Croix* au XIX^e siècle. Ces délibérations qui s'étendent du 4 messidor an VI au 22^e jour du 10^e mois de l'an de la vraie Lumière 5805, c'est-à-dire du 22 juin 1798 au 22 décembre 1805 vont nous permettre de jeter un coup d'œil indiscret sur le Temple et d'en conter l'histoire pour une période qui comprend la fin du Directoire, le Consulat et le commencement de l'Empire.

CHAPITRE II

La Loge de la Paix. — Sa composition. — Son recrutement. — La cheville ouvrière de l'atelier : Baret de Lavedan. — Les francs-maçons de la Paix redevenue la *Sincérité* de 1798 à 1805. — Présentation des nouveaux frères; élections; démissions.

Dès ses débuts la *Paix* groupa une bonne partie de l'élite de la société agenaïse. Aristocratie, bourgeoisie, haut commerce, industrie, administration y étaient largement représentés. On constate, en effet, la présence à ses premières réunions d'anciens maçons appartenant au monde du Palais comme Barret-Lavedan, ci-devant conseiller à la Cour des Aides de Bordeaux, juge au Tribunal, plus tard conseiller à la Cour d'Agen; Lacuée fils aîné, porteur d'un nom déjà célèbre; Falagret, qui fut aussi conseiller; Diché, ancien secrétaire de l'Administration départementale, juge suppléant; Chaudordy, homme de loi, grand-père de l'ambassadeur qui fut le collaborateur de Gambetta en 1870; Lespès, défenseur pour l'instant, plus tard greffier de la Cour prévôtale d'Agen et du Tribunal criminel dont les archives possèdent des *Annales* encore manuscrites où il pille, mais complète heureusement le chroniqueur Proché.

L'industrie et le commerce y comptent des représentants comme Claude Lamouroux, dont une rue d'Agen porte le nom, Raymond Noubel, le grand imprimeur, Pierre Lauzun, fabricant d'indiennes, les Dutrouilh, oncle et neveu. Citons encore Dumon, Cazac, les Darribeau oncle et neveu; Delbreil, Couderc, Saubès, Carrié, Andrieu, Carrère, Losteau, Bardèche, Désiré Pélissier, dont l'hôtel d'Agen, comme celui

de son frère, était l'œuvre du grand architecte Leroy. Tonnelé Gimbrède, architecte de la ville d'Agen; Lacoste et Parfait-Lumière, tous deux professeurs à l'Ecole Centrale où le premier enseigna l'histoire et le second, le dessin; les Barsalou, oncle et neveu; Menne, qui devint conseiller de préfecture; Lamarque de Plaisance, plus tard sous-préfet de Marmande; Neychens, secrétaire en chef de l'administration centrale du département, et Antoine Lacuée, l'un des deux colonels dont une rue d'Agen porte le nom et qui fut tué à Eylau en 1807. Que de souvenirs éveillés par la plupart de ces noms et quelle place ne tiennent-ils pas dans l'histoire agennaise de la fin du XVIII^e siècle !

L'âme des réunions, celui qui incarnait alors la Maçonnerie dans la ville, c'était Barret de Lavedan, prosélyte zélé qui, peu à peu, attirait vers le Temple tout le Palais. Très initié aux moindres détails des mystères de l'ordre dont il possédait à merveille la terminologie compliquée, il en imposait à tous les FF. : par une ardeur jamais lasse. A côté de lui, moins actifs pourtant, Claude Lamouroux, vieux maçon d'avant la Révolution qui paraît avoir été *initié*, comme Barret de Lavedan, dans une loge de Bordeaux, et Raymond Noubel, que sa profession mettait en rapports fréquents avec l'étranger et avec tout ce que la région comptait « d'intellectuels ». Telles étaient les trois *colonnes* du Temple de la Paix où nous allons voir pénétrer peu à peu toute une série de notabilités agennaises des plus marquantes.

C'est, en l'an VI, Champmas aîné; puis Jean-Vincent-Félix Lamouroux, fils aîné de Claude, alors élève de Saint-Amans à l'Ecole Centrale de Lot-et-Garonne, qui devait s'illustrer plus tard comme botaniste; Faucon, fils aîné, négociant d'Agen; Auguste Barsalou; Descressonnières, directeur de la Régie nationale de l'enregistrement et des domaines; Bert, déjà franc-maçon d'un autre Orient et payeur général de Lot-et-Garonne, et enfin Campy-Renaud (1).

En l'an VII, les réceptions furent plus nombreuses : Bou-

(1) Voir *ms.*, pp. 4, 13, 14, 15, 17.

glé, inspecteur de l'enregistrement; Malaure, de Beauville; Boé-Mercier, administrateur des hospices d'Agen, qui exerçait en cet Orient une des rares fonctions que le temps ait supprimées, celle de receveur de la loterie nationale de France; Menne le fils, négociant à Agen; Hugonet Bareyrrou, de Lauzun; Miraben, employé de l'enregistrement; le colonel Gérard Lacuée, qui avait suivi son frère à la loge de la Paix et le précéda devant la mort, en 1805, sur le champ de bataille; Casimir Pomaret, cousin de Lacépède qui, au faite des honneurs et des plus hautes dignités n'oublia jamais sa vieille loge d'Agen; Rougier, de Marmande; Polverel, du même Orient, officier du bataillon auxiliaire de Lot-et-Garonne, Redon-Massonville, et Carrère, de Roquecor (1).

En l'an VIII, aucune initiation; deux en l'an IX : Pierre Saturnin Laborde et Menne fils, plus tard général, alors chef de bataillon à la 65^e demi-brigade, qui rejoignit au Temple son père et son frère (2). En l'an X (1802), une seule réception, mais d'importance, celle de Jacques Pascalis, secrétaire particulier du préfet Pieyre, qui ne tardera pas à devenir le boute-en-train de la loge vivifiée par son zèle de néophyte (3). En l'an XI (1803), quatre maçons nouveaux : Merle-Dubarry, d'Aiguillon; Auguste de Rissan, de Sainte-Livrade; Durand fils, de Layrac, et Jean Pébernat, ci-devant chantre d'église, puis archiviste, et alors greffier du tribunal de commerce, dont la plupart des juges étaient maçons depuis longtemps (4).

Avec l'an XII (1803-1804) sonne l'heure de l'apogée de la Loge. L'empire va naître. Hostiles sous l'ancien Régime, au moins officiellement, destructeurs pendant la Révolution, indifférents sous le Directoire et le Consulat, les pouvoirs publics n'ont plus que sourires pour l'ordre maçonnique. Bonaparte, un grand architecte lui aussi, du chaos fait naître l'ordre et la vie. Les Temples ont bravé les outrages du temps et des hommes; ils sont donc une force qu'il n'aura garde de

(1) *Mss.*, pp. 19, 20, 21, 28, 32, 33, 34, 35, 37, 42, 46, 48, 50, 52, 57, 59 et 62.

(2) *Mss.*, pp. 69, 71, 77.

(3) *Mss.*, pp. 81, 83.

(4) *Mss.*, pp. 88, 97, 101, 103.

négliger; il s'en fait le protecteur. Son frère Joseph en devient le grand-maître et les hauts dignitaires du nouvel empire s'empressent, s'ils ne l'ont fait déjà, de se faire initier. La plupart de nos gloires lot-et-garonnaises, qui ont de nouveau conquis Paris, jouent dans cette résurrection maçonnique les premiers rôles. Lacépède, comblé de dignités, est grand administrateur; Lacuée de Cessac va devenir grand expert, Timbrune-Valence, grand représentant du Grand-Maître. Il est de mode alors, dans certains milieux, d'être franc-maçon. Pour Agen, c'est un renouveau de vie. En l'an XII, 27 profanes voient la lumière : Salesse, de Figeac; Rivière, figure d'ascète, ancien auxiliaire des frères doctrinaires, maire de Moissac en 1791, professeur à l'Ecole centrale du Lot, juge suppléant à Cahors, homme de loi à Agen, qui devint, plus tard, avocat-général, député, puis procureur général révoqué par la monarchie de juillet en 1830; Bory fils, avoué au tribunal civil; Ladrix, avocat d'Agen; d'Auzac; Joseph de Bellegarde; Jean de Saint-Aignan, de Monflanquin; Barret-Lavedan, le fils; Joseph Baradat; le général Ducomet, qui commandait les forces militaires du département; Laroche-Soubiroux, avoué; l'ex-abbé Grenier, devenu conseiller de préfecture; Lacan, avoué; Jean-Louis de Bourran, de Sistels; Paquin, qui déjà frère, se fit affilier; Bernard Neychens, employé à la préfecture; J.-B. Chaudordy, praticien; Auguste Fontfrède, receveur de l'enregistrement à Castillonès où il ne tarda pas à fonder un atelier; Boussion, conseiller de préfecture, ancien conventionnel régicide qui se fit affilier, étant déjà maçon; Lavolvenne; Canot; Delas de Brimont; Laclaverie de Sainte-Colombe; Jean-Léonard Dupouy, prêtre d'Agen, le seul ecclésiastique qui ait figuré en loge de 1798 à 1805; Xavier de Sevin, qui contribua pour une large part à l'érection de la *Sincérité* en loge de chapitre; Dayrie fils, défenseur, d'Agen; Fabre, cordonnier admis comme concierge ou *frère servant* (1).

(1) *Mss.*, pp. 115, 116, 117, 120, 121, 122, 124, 125, 127, 129, 132, 135, 136, 137, 145, 146, 151, 152, 155, 158, 170, 177, 178, 183, 185, 196.

Signalons pour l'an XIII, Laurière, de Moncaut, 21 ans; Caprais de Bonnal, de Villeneuve; Pons, de Monclar; Bonnot-Jourdeau, d'Astaffort; Barret-Marsac, le plus jeune des fils de Barret-Lavedan; Jean Bense, d'Agen, homme de loi; de Barbier-Lasserre; Daurée de Prades; Pascal Chevalier, capitaine de recrutement; Thimothée de Beaubens, de Praysas, âgé de 21 ans; Macary fils, orfèvre d'Agen; Charles Dubois-Boissy, 25 ans, propriétaire à Barbaste; Joseph Illy, négociant d'Agen, qui devait finir misérablement dans la Garonne; François Vautor-Duroseaux, colon, originaire de la Martinique et habitant l'orient de Castillonès; Lagrange, maire de Puymirol (1), suivis, en l'an XIV (1805), de Dubois-Boissy aîné, frère du précédent, et de Jean-Baptiste Goux jeune, négociant des Cornières (2).

Tous ces frères, pour être admis au premier grade maçonnique, celui d'*apprenti*, ou pour être *affiliés* à la loge, s'ils étaient déjà maçons, s'étaient fait présenter, en fin de séance de l'atelier, par un parrain qui jetait un billet signé de lui dans ce qu'on appelait le *sac des propositions*. Seul, le nom du candidat était lu par le vénérable, qui gardait le silence sur le nom du parrain: on choisissait alors trois commissaires chargés d'enquêter sur le postulant et d'en rendre compte à la séance suivante. Honorabilité, qualités, sociabilité, tels étaient les points sur lesquels portait principalement l'enquête.

« Le sac des propositions ayant couru, — dit un procès-verbal de l'an VI, que nous citons à titre d'exemple, — il a été trouvé un billet portant la proposition du profane Faucon fils aîné, pour maçon. La L. : a nommé les ff. : Menne, Chaudordy et Lespès, les a chargés de prendre des renseignements sur le compte de ce profane et d'en rendre compte à la première loge (3). »

« Les commissaires qui ont été nommés pour s'enquérir des mœurs du profane Faucon, fils aîné, constate le procès-

(1) *Mss.*, pp. 189, 203, 204, 209, 233, 207, 211, 215, 214, 223, 226, 235, 239, 243, 257, 252, 258, 270.

(2) *Mss.*, pp. 262, 264, 265, 268.

(3) *Mss.*, p. 9.

verbal suivant, rendent compte de leur mission. Tout ce qu'ils ont recueilli lui est favorable; ils ont représenté cet individu comme un des profanes les plus dignes par leurs vertus de venir partager la lumière maçonnique. Plusieurs FF.: ont ajouté encore à son éloge et la Respectable Loge, impatiente de s'associer un si digne citoyen, a procédé avec empressement à son ballottage; il a été favorable. Le frère orateur a requis un applaudissement en faveur de l'heureux ballottage de ce profane et la L.: y a procédé avec toute la vivacité dont elle est susceptible. »

Pour être reçu *apprenti*, il fallait avoir 21 ans ou 18 ans révolus si l'on était *lewton*, c'est-à-dire fils de maître (1). Le vote avait lieu par boules blanches ou noires. Une seule *noire* suffisait pour empêcher l'élection; la loge d'Agen se montrait ainsi plus sévère que beaucoup d'ateliers des Orient voisins où, pour éliminer un candidat, il fallait deux boules noires. Un profane était-il ballotté, on répétait deux fois le vote à deux séances différentes et si, la troisième fois, il était toujours affligé d'une *noire*, on « *l'ajournait à trois mois* », formule polie et honnête de rejet définitif (2).

Si quelques profanes furent ainsi discutés une fois, deux fois, comme le prêtre Dupouy (3) avant de voir *la lumière*, peu d'entr'eux essayèrent un refus. Les parrains agissaient avec prudence et sondaient le terrain avant de jeter un nom dans le sac des propositions. De 1798 à 1805, quatre candidats seulement ne purent forcer les portes du Temple : Junot, receveur général du département; le général Darnaudat, sur qui les trois enquêteurs fournirent de mauvais renseignements; Honoré Tarry, orfèvre d'Agen, très réputé, et Soubiran, un méchant petit secrétaire de mairie de Lannes (4).

En retour, peu de démissions. Quelques frères furent rayés des contrôles pour s'être systématiquement bouchés les oreilles aux appels du trésorier en détresse. Pébernat, plus coura-

(1) *Mss.*, p. 145.

(2) *Mss.*, p. 49.

(3) *Mss.*, p. 169.

(4) *Mss.*, pp. 74, 75, 76, 79, 100, 104, 248, 269.

geux, déclara n'avoir pas les moyens de payer tout ce que les *Constitutions* imposaient aux membres de la *Sincérité* et quitta l'atelier sans laisser trop de regrets (1). Au reste, la qualité de maître ne pouvait leur être enlevée; elle imprimait sur eux un caractère indélébile. En se mettant en règle avec la caisse, en payant un droit spécial de rentrée, ils pouvaient être admis de nouveau aux travaux de la loge.

Une fois reçu, le profane avait encore, avant d'être considéré comme maçon, à subir les épreuves de l'*initiation* que nous décrirons plus loin.

CHAPITRE III

Administration de la Loge : Vénérables et équerres; surveillants; députés-maîtres; orateurs; secrétaires; trésoriers; maîtres de cérémonies et examinateurs; architectes et maîtres d'hôtel; hospitaliers et frères terribles. — Insignes et costumes. — Les frères à talents. — L'honorariat et Claude Lamouroux.

La *Paix*, redevenue en l'an XI, la *Sincérité* était composée de frères, divisés en *apprentis*, *compagnons* et *maîtres*, chaque degré représentant un pas de plus dans la science du grand architecte de l'Univers. Ce sont les trois grades symboliques. Dans Agen, pas de grades supérieurs; pour l'instant, aucun Rose-Croix; aucun *chevalier Kadosch*, aucune de ces dignités au nom sonore et sibyllin qu'inventèrent les divers rites maçonniques.

L'atelier est dirigé par un *vénérable* et des officiers choisis parmi les maîtres. Le vénérable gouverne; il est élu par tous les frères à la majorité des suffrages et pour un an. Si, au deuxième tour, il n'y a pas de majorité absolue, la lutte est circonscrite, au troisième, entre les deux candidats qui ont obtenu le plus de voix (2). On n'eut jamais recours à cet article des règlements, les élections s'étant toujours faites pour ainsi dire sans compétitions. La charge de vénérable fut successivement tenue par Barret de Lavedan (ans VII et XII), La-

(1) *Mss.*, pp. 224, 231.

(2) *Mss.*, p. 241, Séance du 3 messidor an XIII.

marque de Paisance (an VIII), Noubel (ans IX et XIII), Claude Lamouroux (an X), Menne père (an XI), Diché (an XIV) (1). Pour les remercier de leur direction, l'atelier leur offrait, à la fin de leur mandat, l'un des *bijoux* symboliques de la maçonnerie, une petite équerre d'or, emblème de la droiture, sur laquelle on gravait sur une face :

LA L. : DE LA PAIX D'AGEN

et sur l'autre :

AU V. : AN. (2).

C'était le F. : Macary, orfèvre réputé d'Agen, qui les fournissait au prix de 18 livres (3).

Le vénérable était assisté et, au besoin, suppléé par deux *surveillants*, élus individuellement et qui furent successivement : Layniac et Menne père (an VII); Layniac et Dutrouilh (an VIII); Layniac et Menne père (an IX); Dumon et Bert (an X); Barsalou cadet et Tonnelé-Gimbrède (an XI); Diché et Chaudordy (an XII); Ladrix et Menne fils (an XIII); Pomaret et Layniac (an XIV).

Après eux, on trouve d'autres dignitaires élus au scrutin de liste et à la majorité des suffrages : le *député-maitre*, sorte d'ambassadeur dont la charge, moins qu'une sinécure, fut occupée par Claude Lamouroux, Noubel, Barret-Lavedan, Barsalou aîné, Chaudordy, Lespès, Diché. L'*orateur* avait une fonction autrement lourde. Tour à tour requérèrent et haranguèrent en loge Lamarque, Lacoste, Barret-Lavedan, Noubel et Menne fils; Rivière; Paquin. Ils avaient un suppléant qui portait le titre de *sous-orateur*. Lacoste, Lacuée, Pomaret, Jean Lamouroux, Laborde, Baradat et Laroche tinrent successivement l'emploi.

Le *Grand Secrétaire, Garde des Sceaux et des Archives* fut, à trois reprises, Chaudordy. Bert, Diché, Menne fils et Des-cressonnières le furent aussi. Il était assisté d'un *secrétaire*

(1) *Mss.*, pp. 44-45; 65, 73, 82, 91, 154, 241-42.

(2) *Mss.*, pp. 43, 65, 75, 82, 94, 159, 245.

(3) Voir *Comptes de la Loge*, communiqués par M. le Docteur de Gaulejac. Pour graver la dédicace, Macary prenait 1 fr. 50.

ordinaire et d'un *sous-secrétaire*. Dans la première de ces fonctions, où l'on s'occupait surtout de la rédaction des procès-verbaux, on trouve Lespès, Barsalou cadet, Menne fils, Diché, Pascalis et Barret fils. La seconde fut occupée par Noubel, Diché, Pomaret, Lespès, Grenier et Neychens fils. La caisse, qui changea peu de mains, fut tenue par les *trésoriers* Falagret, Faucon et Menne père.

Jusqu'ici, rien de bien particulier: sous un nom ou sous un autre, on retrouve ces dignitaires dans les bureaux de toutes les Associations anciennes et modernes. Mais voici qui devient plus spécial et plus rituel: la loge possède 7 autres officiers qui sont bien personnels à l'ordre maçonnique:

1°-3° Un *Maître des Cérémonies*, *Grand-Examineur*. Il est chargé de tout ce qui se rapporte au cérémonial, très compliqué, du Temple, des honneurs à rendre aux dignitaires, aux frères visiteurs; des réceptions, des initiations aux trois grades symboliques. Deux *examineurs ordinaires* l'assistent, qui sont plus spécialement obligés de *tuiler* les visiteurs, c'est-à-dire de constater qu'ils appartiennent bien à la Maçonnerie. Dutrouilh, Barsalou, Descressonnières, Paquin, Menne fils furent maîtres des cérémonies de 1798 à 1805.

4° Un *architecte*, chargé de l'entretien, de la décoration symbolique et des illuminations de l'atelier. Tonnelé-Gimbrède en remplit les fonctions, sauf en l'an X, où il fut remplacé provisoirement par Lostau.

5° Un *maître d'hôtel*, ordonnateur des banquets ou *loges de table*. L'emploi n'était pas une sinécure, les maçons d'Agen goûtant fort ce genre d'exercice. Successivement, Delbreil, Neychens, Saubès, Lespès, Falagret, Lostau, d'Auzac et Canot se transformèrent en maîtres d'hôtel.

6° Un *hospitalier*, dont le rôle dans une société de bienfaisance était réduit à la plus simple expression, puisque c'était la loge tout entière qui devait faire la charité. A la fin de chaque *séance de travail*, il faisait passer la *boîte des pauvres* où chacun versait son obole (1). Il visitait les frères malades et les

(1) *Mss.*, pp.

assistait au besoin. En l'an XII, la *Sincérité* lui rappela qu'en présence des malades dangereusement atteints, il était de son devoir de les prier « avec tous les ménagemens que leur état exigera de vouloir bien déposer en ses mains les papiers et autres documens qui pourraient avoir trait à l'art maçonnique. Il leur rappellera à cet effet leurs obligations en ajoutant toutes les paroles de consolation et d'amitié qui pourront adoucir leur état pénible et rendre moins alarmante la cause qui les conduira près d'eux » (1). L'hospitalier n'était donc pas seulement un agent de la bienfaisance maçonnique, c'était aussi l'un des frères qui, même au lit de mort, montait la garde pour la loge et empêchait la divulgation des secrets ! Et, tour à tour, prirent ainsi la faction, Henry Darribeau, Cazac, Falagret, Menne père, Neychens, Bouglé et Bous-sion qui, avant de devenir régicide, avait exercé la médecine à Lauzun.

7° Un *frère terrible*, sorte de matamore, chargé des épreuves qu'on faisait subir aux initiés. Dumon, Saubès, Lostau, Bouglé, Neychens et Durand jouèrent le rôle sans accroc.

Tous portaient l'*habit maçonnique* : gants et petit tablier de peau blanche, avec l'épée. Le port de l'habit fut rendu obligatoire pour tous les maçons, le 18 messidor an XI, à la demande du secrétaire Pascalis. Les dignitaires avaient en outre des *insignes*, afférents à leurs grades, qu'ils revêtaient seulement dans les circonstances solennelles, si nous en jugeons par les procès-verbaux de *La Paix*. Au début, *bijoux* et *cordons* qui les composaient étaient en assez mauvais état et gardés au secrétariat de la Loge. Sur les instances de Lespès, alors député-maître, Tonnelé-Gimbrède fut invité à les faire réparer (2), et, le 5 messidor an XII, pour donner aux travaux plus de distinction et de régularité, il fut décidé que les dignitaires devraient toujours, à l'avenir, en être décorés pendant les travaux de l'atelier (3). On fit mieux : on acheta à Paris, au

(1) *Mss.*, pp. 157. Séance du 5 messidor an XII.

(2) *Mss.*, pp. 96.

(3) *Mss.*, pp. 157.

prix de 190 livres 12 sols, onze *bijoux* garnis, pour remplacer le vieux stock, décidément hors d'usage (1). Mais, quand le *trésorier* les présenta à la Loge, le 19 fructidor an XII, les ff. : en admirèrent tellement l'élégance et la richesse qu'ils revinrent sur leur précédente délibération et décidèrent, pour ne point les détériorer trop vite, de s'en parer seulement dans « des occasions importantes (2) ».

Quels étaient ces bijoux ? Pour le vénérable, une *équerre* d'or; un *niveau*, de même métal, pour le premier surveillant; une *ligne d'aplomb* ou *perpendiculaire* pour le second, le tout suspendu à un *cordon* bleu passé autour du cou. Les trois officiers ont un petit *maillet* placé dans la ceinture de leur tablier. Les insignes des autres dignitaires se portent soit à la boutonnière de l'habit, soit suspendus au cordon bleu : une *medaille* pour l'orateur, deux petites *plumes dorées* en sautoir pour le secrétaire, une *clef* pour le trésorier.

Dans la plupart des loges, surtout sous l'Empire où les ateliers, imitant la Cour, donnèrent à la pompe et au cérémonial un éclat tout particulier, le vénérable portait en outre un *manteau* court de velours bleu de ciel et un *chapeau* de castor à poil relevé sur le devant et surmonté d'une plume blanche. Pour les deux surveillants, manteau de taffetas bleu de ciel et plume noire au chapeau. Mais sur ces habits d'apparat les procès-verbaux de la *Sincérité* ne fournissent aucun renseignement.

A côté des officiers de la Loge il convient de signaler : le *frère Servant*, ou concierge, dont nous parlerons plus loin, et le *frère à talent*, qui occupait dans l'atelier une situation privilégiée : exempt de toute rétribution, il devait, en retour, se rendre utile à ses compagnons par des travaux divers. Successivement, Parfait-Lumière, Pébernat (3) et Jean-Baptiste Goux furent les frères à talent de la *Paix* et de la *Sincérité*. Le

(1) Voir *comptes* de la Loge pour l'an XII, communiqués par le Docteur de Gaulejac.

(2) *Mss.*, p. 179.

(3) *Mss.*, pp. 101, 224.

premier quitta l'orient d'Agen et le second démissionna, trouvant la charge trop lourde.

Invoquant un article des Constitutions, Claude Lamouroux réclama pour lui une dignité nouvelle : l'*honorariat*, conféré à tout maçon qui avait *travaillé* durant 33 années. Comme le frère à talent, il eût été libéré de toute contribution pécuniaire, mais sans être assujéti à aucun travail; il aurait conservé tous ses droits et aurait eu sa place marquée à la gauche du vénérable en exercice. Ses démarches réitérées, commencées le 21 juin 1804, n'avaient pas encore abouti à la fin de 1805. Il est vrai qu'une commission fut naturellement nommée pour étudier la question ! Composée de Diché, Ladrix et Noubel, elle fit preuve d'une négligence vraiment surprenante et Lamouroux fut ainsi renvoyé aux calendes grecques ! (1).

Nous venons de passer en revue les maçons d'Agen et leurs officiers revêtus des insignes de leur grade. Entrons maintenant dans le Temple.

CHAPTRE IV

Le Temple : Installation de la Loge au ci-devant Refuge. — Son transfèrement au couvent de Paulin. — Le frère servant.

Dès sa réorganisation en l'an VI, la *Paix* s'installa dans une partie du ci-devant *Refuge*, dont les quelques pensionnaires, filles plus ou moins repenties, avaient été transférées à l'ancien hôpital Delas par arrêté du 11 mai 1798 (2). C'était un bien national, situé impasse Sainte-Quitterie et rue Saint-Martial, que nos municipalités agenaises, fidèles à leurs mauvaises habitudes de changer les noms de rues, ont baptisées impasse Viala et rue Joseph-Barra. Despans, trésorier des hospices réunis à qui ce domaine national avait été attribué, l'avait loué quatre cents livres par an au F. : Barret, agissant au compte de la Loge. C'était une grande bâtisse à peu près carrée, flanquée d'un avant-corps et composée de deux étages, que Mgr de Chabannes avait fait construire en 1753. Deux

(1) *Mss.*, pp. 151, 205, 219.

(2) *Mss.*, pp. 102, 196, et Ph. Lauzun : *Les Couvents d'Agen*, t. II, p. 363.

jardins l'accostaient; l'un, au sud, fut affermé au citoyen Charles Serres, un jardinier qui donnait quelques soins à l'atelier et l'embellissait de ses fleurs; l'autre, le plus grand, était cultivé par lui, à moitié fruits. Bon an, mal an, Charles Serres versa au F. : trésorier de 262 à 326 livres 5 sols (1).

Et le Temple était vraiment la maison du Bon Dieu ! Le frère servant Broca était, comme le souhaitaient les principes maçonniques, un homme bienveillant et bienfaisant, quoique concierge. Avec son autorisation plus ou moins tacite et celle du jardinier, les voisins utilisaient les greniers, où la paille s'empilait, les jardins où les dépôts s'entassaient (2). La loge elle-même avait autorisé Lapalme, un profane pourtant, et encore à titre gracieux, à utiliser cour et décharge pour y placer du bois (3). Et comme Broca, décidément mauvais concierge, n'habitait pas le ci-devant Refuge, il avait pris l'habitude de déposer la clef de l'atelier à un endroit que les étrangers finirent par connaître, ce qui n'était évidemment pas sans inconvénients (4).

A l'intérieur, c'était la simplicité la plus évangélique. Le trône du vénérable n'était qu'un fauteuil prêté par un profane qui servait au besoin de concierge (5). Falagret, un frère, celui-là, pour décorer la salle, avait confié une tenture en tapisserie qu'il surveillait d'un œil de... maître et qu'il finit par réclamer (6).

On mit bon ordre à tout cela. En l'an XI les greniers furent vidés, les cours dégagées. Broca cacha mieux sa clef; les constitutions et les insignes de l'ordre furent enfermées dans une cassette (an XII) (7). Pour donner au Temple plus de splendeur et conformément aux règles maçonniques, l'architecte Tonnelé-Gimbrède fit installer en messidor an X les deux colon-

(1) *Mss.*, pp. 8, 9, 233. — Ph. Lauzun, *op. cit.*, pp. 350-51. — *Comptes de de la Loge* communiqués par le Docteur de Gaulejac.

(2) *Mss.*, p. 100.

(3) *Mss.*, pp. 8 et 9.

(4) *Mss.*, p. 97.

(5) *Mss.*, p. 258.

(6) *Mss.*, p. 121. Le f. : Laborde en offrit immédiatement une autre en échange.

(7) *Mss.*, pp. 97, 100 et 156.

nes symboliques devant lesquelles devaient se tenir les deux surveillants, à l'occident et au midi, derrière les portes du Temple (1). Elles portaient respectivement les lettres fatidiques **J** et **B**. **J**, c'était la première lettre de *Jakhin* — qui veut dire *Force* et qui était le nom d'une des colonnes d'airain placée à la porte du Temple de Salomon autour de laquelle s'assemblaient les *apprentis-maçons*. **B**, c'était le commencement de *Booz*, « *Sagesse* », nom d'une autre colonne, placée au midi, près de laquelle se groupaient les *compagnons*.

Sur les murs, des papiers peints venant de Lyon et toute une décoration appropriée, esquissée en l'an VII, continuée ou modifiée en 1801 et 1803, mais assez chichement : les ressources de l'atelier étaient maigres et la simplicité, d'obligation ! Les procès-verbaux ne précisent pas les motifs décoratifs qui servaient d'ornement à la salle. Mais il n'est point douteux que devaient y figurer la plupart des emblèmes et attributs maçonniques que reproduit notre simili-gravure : les *bijoux*, comme l'équerre, le niveau et la ligne d'aplomb, sans parler de la planche à tracer, des pierres brute et cubique ; le *soleil* et la *lune* ; les trois mystérieuses *fenêtres* donnant l'une à l'orient, l'autre au midi, la troisième à l'occident ; l'*étoile flamboyante* dans laquelle brille un *G* qui signifie *Got* ou Dieu (2). Mais nous en sommes sur cette ornementation réduit aux conjectures. Une précision cependant : les colonnes du Temple furent en partie l'œuvre de Parfait-Lumière, frère à talent qui n'en manquait pas et qui dessina pour la Loge un « *tableau de réception* » avec cet art délicat qui faisait florès à l'Ecole Centrale. Pour les frais qu'il engagea trente francs lui furent alloués le 18 brumaire an X (3).

L'atelier poursuivit ses travaux au Refuge jusqu'en l'an

(1) *Mss.*, pp. 79 et 95.

(2) Voir notamment pour l'an XII, *ms.*, p. 176. La planche que nous publions est extraite d'un ouvrage du XVIII^e siècle sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. En outre des bijoux que nous signalons, on voit, surmontant le cadre : la houppe dentellée. Au fond, le temple de Salomon précédé de sept marches, les colonnes surmontées de leurs chapiteaux et, au-dessus, une devise de loge : *Fidelibus moribus unita*.

(3) *Mss.*, p. 79.

XIII. Quand le bail vint à expiration, les frères apprirent qu'il ne serait pas renouvelé. On avait besoin de l'immeuble, disait-on, pour une école secondaire destinée à remplacer l'Ecole Centrale de Lot-et-Garonne qui venait de faire fiasco. Il fallait donc chercher ailleurs un nouveau gîte (1). Le 14 nivôse an XII une commission fut nommée pour s'en occuper. Composée de Claude Lamouroux, Chaudordy, Menne et Lespès, elle hésita longtemps. Le choix de la Loge, qui faillit se fixer sur un local appartenant au frère Passelaygue (2) et situé rue des Prisons, s'arrêta définitivement le 25 pluviôse an XIII (14 février 1805) sur une partie de l'ancien couvent des religieuses de Paulin, bien national acquis aux enchères publiques, au 7^e feu le 1^{er} prairial an VI (20 mai 1798) par le frère Pierre Lauzun, au prix de 525,000 francs, somme considérable même calculée à la valeur du temps (3).

Par son isolement, par son étendue, l'immeuble, au dire de Gimbrède, donnait toute satisfaction et se prêtait fort bien à l'installation de l'atelier. Il faisait le coin de la place Paulin et de la rue Pontarique. La loge actuelle en occupe encore une partie. Lauzun vida ceux des locaux qu'il tenait encore et l'atelier prépara la plus confortable des installations. Il fut décidé que la Loge proprement dite se tiendrait en haut du ci-devant couvent et que la grande salle du rez-de-chaussée serait affectée aux banquets ou *loges de table* (4). Des devis furent établis par Tonnelé-Gimbrède et, la caisse étant à sec, chaque F. fut imposé extraordinairement de 24 francs (5). Comme il est accoutumé, les uns s'exécutèrent avec empressement, d'autres se firent tirer l'oreille; d'autres ne payèrent pas, bien qu'il leur ait été rappelé que contribuer au paiement des travaux du Temple, c'était « une dette sacrée » (6). L'aménagement et la décoration, sous la direction du frère architecte, ne s'exécutèrent qu'avec une lenteur qui, pour être

(1) *Mss.*, pp. 114 et 116.

(2) *Mss.*, pp. 116 et 119.

(3) *Mss.*, pp. 214-15, et Ph. Lauzun, *op. cit.*, t. II, p. 129.

(4) *Mss.*, pp. 214, 216, 220, 222.

(5) *Mss.*, p. 225.

(6) *Mss.*, pp. 225 et 241.

sage, n'en désespérait pas moins ses compagnons. Le F. : Pauliac fut chargé de la partie artistique; il orna les murs des emblèmes et attributs maçonniques (1). A la fin de l'an XIII, Pascalis, secrétaire particulier du Préfet, fit affecter par ses frères 400 francs de plus à l'embellissement de la loge, notamment pour en « faire parsemer le ciel d'étoiles » (2). La salle des banquets n'échappa pas à sa sollicitude agissante. Un comble pour elle : il obtint de la faire « griser » le 4 vendémiaire an XIV (26 septembre 1805). Les archives furent enfermées dans une caisse munie d'une triple clef, pour le vénérable, le grand secrétaire et le garde des sceaux (17 octobre 1805) (3).

Commencés en ventôse an XIII, c'est-à-dire au commencement de 1805 les travaux, surtout ceux de décoration, n'étaient pas encore achevés à la fin de l'année. La *Sincérité*, obligée de quitter le ci-devant Refuge, reçut l'hospitalité la plus maçonnique de sa vieille sœur : La *Parfaite Fraternité*, qui, après un sommeil plus long que le sien, avait rouvert les yeux à la lumière de l'Orient d'Agen en l'an XII. Elle y tenait séance le 13 juin 1805; elle y travaillait encore au mois d'août suivant (4). Le banquet traditionnel de la Saint-Jean, obligatoire pour les maçons, se fit pourtant dans la grande salle du rez-de-chaussée de la nouvelle loge, dont la décoration n'était pas terminée. « Point de décors pompeux, dira le vénérable Noubel en guise d'excuses, point de cette apparence de grandeur et ce fini d'architecture que les FF. : eussent peut-être désiré pour la célébration de la fête. « Mais ils en seront satisfaits quand même, ajoute Raymond Noubel, surtout s'ils apportent au Temple cette ferveur, ce désir de travailler et les autres dispositions qui caractérisent les vrais enfans de la L. : et qui peuvent bien remplacer les signes extérieurs et frivoles, indignes de la gravité de nos travaux (5). »

Il vint une heure où ces *signes extérieurs et frivoles* apparurent enfin. La loge, déjà juste et parfaite, suivant la formule

(1) Voir notamment *Mss.*, pp. 250 et 251.

(2) *Mss.*, pp. 254 et 264.

(3) *Mss.*, pp. 264 et 266.

(4) *Mss.*, pp. 230, 256.

(5) *Mss.*, p. 239.

maçonnique, n'eut plus rien à envier aux ateliers des Orient voisins.

Elle était tenue par Broca, ce *frère servant* dont nous avons parlé et qui avait été élevé au grade de maître, encore que ses fonctions de concierge eussent dû l'écarter de la maîtrise. Aux ordres des dignitaires pour tout le service maçonnique, soumis aux épreuves d'usage, exempt de toute contribution, il occupait la seule fonction rétribuée de la loge. Elle n'était pas à dédaigner. Broca touchait une gratification annuelle de 100 livres; 3 francs par chaque admission; 1 fr. 50 pour chaque élévation en grade; 24 sous à chaque diplôme délivré à un frère, sans compter la desserte et les reliefs des banquets et les pourboires (1). La *Sincérité* se montra toujours généreuse pour lui. Le 16 messidor an VI, elle lui vota une gratification de 100 livres pour l'aider à réparer sa demeure, et 25 francs, le 19 fructidor an XII, au cours d'une maladie qui devait l'emporter (2).

On lui chercha un coadjuteur avec promesse de succession et le choix se porta sur un cordonnier profane, le sieur Fabre, qui, pour devenir concierge, accepta de se faire initier. Broca mourut au commencement de l'an XIII et Fabre resta seul frère servant (3).

RENÉ BONNAT.

(Pour paraître dans le prochain numéro : *L'Initiation maçonnique au XVIII^e siècle.*)

(1) Mss., pp. 75, 8, 180.

(2) Mss., pp. 7, 179, 180.

(3) Mss., pp. 181, 187, 189, 190, 191.

MÉLANGES D'HAGIOGRAPHIE AGENAISE

Etude critique sur la Passio de Sancti Vincentii Aginnensis

VI. — CRITIQUE DES TEXTES.

1. **Sources.** — A) De B et de V. — D'une importance capitale, l'étude des sources ne peut étonner que les lecteurs peu au courant de la littérature hagiographique. Les vies et les passions de nos saints sont soumises à des règles qui ne varient guère, à des procédés de composition employés déjà bien avant : l'un de ces procédés, c'est l'amalgame de morceaux divers par leurs caractères et destinée première, qui fait de ces passions et de ces vies de vrais centons religieux (1). J'ai fait allusion plus haut à ce travail d'adaptation et de broderie sur un thème donné et ferme.

1. Le thème solide et résistant de B et V, c'est le récit et les détails du martyre de S. Vincent, martyre unique en son genre (2) et précieux pour l'histoire locale, même générale, pour la **mythologie** comparée et le folk-lore en particulier (3);

(1) Cf. Poncelet, *Anal. Bolland.*, t. xii, pp. 422-440. — Lanzoni, *Römische Quartalschrift*, t. xvii, 1903, pp. 1-26, où sont montrés les rapports étroits d'une série de Passions : Passio Laurentii, Stephani p., Restituti, Marii et soc., Serapiae et Sabinae, Eusebii et Pontiani, Processi et Martiniani, Susannae, Callisti, Gordiani et Epimachi, Primi et Feliciani, Vitti et Crescentiae Marcelli p., Petri et Marcellini, Sabini. — Delahaye, *Les légendes hagiographiques* : Ch. III. Le travail des hagiographes, pp. 68-121. Les rédacteurs de vies de saints vont même, à bout de ressources, chercher la matière de leurs adaptations dans la littérature populaire, chansons de geste, etc. Cf. L. Sallet, *S. Vidian de Martres-Tolosanes et la légende de Virien des chansons de geste*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, février 1902, pp. 44-56.

(2) Je ne connais aucune passion relatant les mêmes faits et les mêmes cérémonies païennes rapportés ici. La référence à Eusibe (Hist. ecclés., livre VII, ch. 17) donnée par Tillemont (*Mémoires...*, t. iv, p. 155) n'offre aucun terme de comparaison à retenir.

(3) Cette page vécue, où le vieil auteur nous narre la fête solaire en l'honneur du Jupiter, adoré peut-être encore dans son pays, doit être ajoutée, selon la juste remarque de M. Lièvre, (*op. cit.*, p. 197) à toutes celles si expertement écrites sur le dieu gaulois et le symbolisme de la roue par

les paragraphes 1, 2, 3 et 4 de la passion ne sont qu'un arrangement, plutôt superficiel, d'un document ancien (1), celui, je pense, auquel fait allusion Grégoire de Tours (2).

2. Grégoire de Tours est aussi une source nombreuse des manuscrits de la première famille; le rédacteur, qui a remanié et augmenté, lors de l'invention et de la translation du corps saint, les actes primitifs, possédait de fraîche date l'historien, nouveau pour lui et d'autant plus captivant, de la religion et des saints. La curiosité et le désir de s'instruire avaient fait embrasser à Grégoire presque tous les événements politiques et religieux; ses livres sont une mine de renseignements et de récits variés, pas tous de même valeur par exemple. Les auteurs qui sont venus après lui l'ont mis largement à contribution. Le rédacteur de B et de V ne s'en est pas privé; celui de N — nous le verrons plus bas — i'a

M. Gaidoz (*Rev. archéologique*, 1884, 1885, avec figures) et depuis lors par M. Joseph Déchelette, *Le culte du soleil aux temps préhistoriques*, *Rev. archéol.*, 1909, 1 pp. 305 et sq. — Hans Flemming, *Pro Alesia*, pp. 391 et sq. — Salomon Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule romaine*.

(1) Sans doute on y trouve facilement trace de procédés rédactionnels; nous en cherchons les sources; le par. 5, en particulier, est l'œuvre exclusive du premier remanieur — celui de B et de V — et n'a de lien commun avec l'original que le style et les artifices de composition, dont la plume dudit *scriptor* a orné et surchargé le texte primitif. Mais les faits circonstanciés sont si minutieusement décrits et conformes aux pratiques rituelles attestées par des documents littéraires et archéologiques (bass-reliefs, autels, statues, monnaies, disques, charriots, vases, situles, fusaiïoles, casques, ceinturons, boucliers, etc.) qu'il faut bien en conclure que la fête, racontée dans les par. 1 et 2, n'est pas sortie de l'imagination d'un rédacteur en mal de copie ou en pénurie de détails positifs — nous avons vu d'autre part qu'elle n'est pas un emprunt — et que l'auteur des actes originaux dépose comme un témoin renseigné et averti : « Ce texte est le plus ancien que nous ayons sur la roue solaire et c'est en outre le plus explicite. » Lièvre, *loc. cit.* C'est parce qu'il n'avait sous les yeux que la version corrompue de Bosquet que Tillemont a pu écrire, trompé par le prologue : « Ces actes » n'ont été composés qu'assez tard « sur ce que l'on en disait et non sur aucune histoire plus ancienne » *Mémoires...*, *loc. cit.*, p. 545. Il est bien vrai que le texte de N (de qui dépend T et donc Bosquet) est d'époque assez récente; il est non moins vrai que B et V ont comme première source un document martyrologique de vieille date.

(2) *Miraculorum*, lib. I *De gloria martyrum*, cap. cv *De Vincentio Agenensi. Vincentius autem Agenensis urbis, et ipse martyr, cujus passionis historia ab incolis retinetur...* » Tillemont, *loc. cit.*, et Ruinart, *Greg. Tur. ep. opera* (ed. Migne) col. 797, note b, croient voir dans le texte de Bosquet cette *passionis historia*. Non. T est du xiv^e siècle.

pillé sans vergogne et l'a pastiché grossièrement; lui s'est contenté de prendre ça et là, plus dans sa mémoire peut-être que dans le texte, en tout cas judicieusement, quelques mots, beaucoup d'expressions, certains fonds de tableau. Les adaptations sont peu sensibles dans les paragraphes 1, 2 et 4 (7 à peine), plus voyantes dans le par. 3 (elles se chiffrent déjà par 10); les emprunts forment la trame de tout le par. 5 avec un nombre respectable de mots bien francs qui nous aident à retrouver et à situer les éléments de la mosaïque (1).

(1) Je me contenterai de donner les principaux textes parallèles (les références à G. de T. renvoient au t. LXXI de la Patrol. lat. de Migne, qui a reproduit l'édition de Ruinart) :

Texte B et V.	Texte de G. de T.
<i>In Aginnensis... urbis territorio.</i>	<i>In urbis Avernae territorio</i> (colonne 765 C).
<i>oculorumque acies.</i>	<i>acies oculorum</i> intendere (787 A).
<i>comens incendia,</i>	<i>evomens</i> aquas (739 A).
<i>remeare.</i>	<i>remeavit</i> (769 A).
<i>antedictae urbis.</i>	<i>in antedicta urbe</i> (1023 A).
<i>populorum catervas.</i>	<i>catervas gentilium</i> (806 A).
<i>nulli incolarum cognitus.</i>	<i>quorum nomina ignota incolis</i> (857 A).
<i>Dei cultor... verus.</i>	<i>verus Dei cultor</i> (1023 A).
<i>athleta Christi.</i>	<i>athletae Christi aedem</i> (797 C).
<i>Attonitus est Praeses.</i>	<i>Hoc attonitus</i> (1064 B).
<i>a lictoribus.</i>	<i>cum... lictor</i> incideret (787 A).
<i>Veri numinis.</i>	<i>divini Numinis</i> (1052 B).
<i>debaechando.</i>	<i>debaechantes</i> (440 A).
<i>justoque Dei judicio.</i>	<i>judicio Dei gestum</i> (769 B).
<i>agitante diabolo.</i>	<i>instigante diabolo</i> (729 C).
<i>paeceps descenderet in infernum.</i>	<i>descendens velociter in infernum</i> (750 C).
<i>furibundus.</i>	<i>furibundus</i> (1054 C).
<i>cœli conscendit ad praemium.</i>	<i>ad cœlorum regna conscenditur</i> (1055 A).
<i>ad tempus quidem depositum, sed in astantae pilae gaudio cum gloria resumendum.</i>	<i>Qui sepultus in terris, cœlis se cingere multis virtutibus manifestat</i> (871 B).
<i>pro confessione nominis Christi</i>	<i>ob confessione Dominici nominis</i> (174 C).
<i>et diruta... templa.</i>	<i>Crypta... diruta est</i> (753 A).
<i>et interventum B. Martyris.</i>	<i>et orationum interventu</i> (791 A).
<i>tantum beneficii, per effusionem sacris cruoris.</i>	<i>beneficia... sunt concessa</i> (766 B).
<i>Latuerunt autem... membra.</i>	<i>per effusionem cruoris</i> 177 B).
	<i>sepulcrum diu... conlectum latuit</i> (757 C).

3. L'autre source enfin de B et V est Fortunat. La passion n'a été composée qu'en vue de l'invention et après la translation des reliques de S. Vincent; elle parle des deux basiliques de Pompéjac et du Vernemet, l'une embellie, l'autre construite par Léonce II après 550; or Fortunat a consacré

Pour la scène de l'invention le rédacteur s'est mis encore moins en frais; les inventions sont nombreuses dans G. de T. (1039-1040, 1064 C, 887-888, 903 B, 762 B-C) et presque semblables; l'auteur de B et V a pris, un peu à chacune, du bout de sa plume :

Quo tanti temporis emenso intervallo cuidam... Vincentius in somnis apparuit, et locum sepulturae ipsius... delegens, ut corpus suum ad locum alium... transferretur, sancti martyris corpus illaesum... hujus revelationis edocti, ad indicatum locum cum... reverentia conrenerunt et... inquirentes... post tanti temporis spatia reperitunt sancti martyros corpus illaesum, nullo tabo luridum, nullis compagibus dissolutum, nullis vermium morsibus exaratum. Ad electum.. locum, juxta praefatae revelationis admonitum, effosa... B. Vincentii... membra gestantur, et Pompeiaco... tumultantur.

Fuit autem quidam, Augustus nomine... apparuit ei S. Ursinus per visum noctis, dicens : Defossa humo, inquire corpusculum meum,.... deprecans ut auferrent eum a loco illo... Cum uno tantum clerico..... renerunt ad indicatum locum... sepulcrum reperiunt... viderunt sanctum corpus... nulla putredine resolutum... convocatis abbatibus et clero, cum honore... (887-888).

Post multa annorum spatia... sacros cineres... transferri studuit (757 A).

Post annum fere duodecimum, invenerunt corpus B. Confessoris ita illaesum, ut nulla dissolutio in corpore, nulla putredo reperiret in veste,... cuncta integra... ingesta (903 A).

Sancti martyris transferre cupiens corpus... invenit... virum facientem illaeso corpore.... neque pallore faciei demutatum... Tunc cum magno psallentio... in loco ubi nunc adoratur, Domino annuente... (803-804).

Praefatus relator... (1078 C).

Diaconus quidam... per visum... ubi martyr quiesceret est edoctus... et effodiens reperit sanctum corpus illaesum... (762 B-C).

Vidit in visu... ossa mea transferre non abnuas... detexit abbatis sepulcrum... reperit corpusculum illaesum (1064)... et tumultatus est (1044 C).

A la fin, le remanieur brode à points moins serrés; on distingue encore,

deux de ses chants (1) à ces deux témoignages de haute piété de l'archevêque de Bordeaux (2); le rédacteur de la passion remaniée ne pouvait que puiser dans l'œuvre d'un poète, qui avait si bien chanté le saint et les basiliques, dont il écrivait (3).

B) De N, P, T. — Les sources de la passion : 2^e famille sont plus diverses.

1. Le Martyrologe hiéronymien a d'abord fourni une partie du titre : *Passio sancti Vincentii martyris, ... in galleis*,

cependant, les idées et les bouts de phrases qu'il va chercher dans les miracles des martyrs et les vies des Pères; le thème n'en est pas varié.

<i>Venerabiliter.</i>	<i>Venerabiliter sepulturae..</i> (179 A).
<i>Divina annuente clementia.</i>	<i>Domino annuente</i> (762 B).
<i>Dei providentiam.</i>	<i>Providentia Dei</i> (734 B).
<i>ut magnum quid incolis beneficii tribueret presentia tanti tumuli.</i>	<i>ubi tanta beneficia... patrantur</i> (1106 B); <i>tribuent hoc Domino</i> (1070 D); <i>salvatoris praesentiam mereretur</i> (717 A).
<i>misericordiae suae expertes.</i>	<i>de quo... infirmi... sunt experti</i> (899 B).
<i>ut beneficia B. martyris deessent.</i>	<i>nec ibi quidem misericordia Dei defuit</i> (903 B).
<i>praestante Domino nostro Jesu Christo cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen.</i>	<i>praestante Domino nostro Jesu Christo</i> (1020), <i>ipsi gloria in secula saeculorum. Amen.</i> (1071 A).

(1) V. H. Fortunati, *Poematum*, lib. I, Poemata VIII, IX.

(2) Il n'y a pas à s'étonner que Léonce ait construit des basiliques en dehors de son diocèse; il a agi de même pour S. Eutrope de Saintes. Les conciles avaient même prévu ces cas (Labbe et Cossart, *Sacr. Concilia*, t. III, p. 1449; IV, p. 1015).

(3) Textes parallèles :

5. <i>Et erecta in melius martyris tecta testantur; denique ex eo tempore nunquam... daemonum phantasmata in loco illo paruerunt... Factum est. ut neutro loco beneficia B. Martyris deessent : altero, pretiosi corporis praesentia donato; altero miraculorum et virtutum exhibitione decorato... Ideo B. hujus martyris membra in Pompejensis soli gremio voluisse locari ut magnum... beneficii tribueret praesentia tanti tumuli.</i>	<i>Quo... stannea tecta dedit.</i> (VIII). <i>Ecce beata nitent Vincentii culmina ... Nam cum templa Dei Praesul de more dicavit, martyris adventu daemonis ira fugit.</i> (IX). <i>Quo sacra membra jacent..</i> (VIII). <i>Hic etiam sanctus...</i> <i>Virtutis summae signa tremenda dedit.</i> (IX). <i>Evocat huc populos, hinc decus..</i> (IX). <i>Et licet meritis venerabile templum</i> (VIII).
--	---

civitate Aginno, loco Pompeiaco (1). Le rédacteur a gardé ce *Pompeiaco*, qui pourtant est le lieu de la seconde sépulture et non du martyre; il a respecté volontairement la leçon du martyrologe auxerrois, qui, ici comme en d'autres endroits, aggrave souvent les obscurités des passions locales par des incertitudes ou des particularités rédactionnelles, venant soit de l'ignorance des copistes qui ont mal déchiffré un texte ou méconnu les limites du calendrier, soit de l'insertion dans ce texte de gloses et de notes marginales suggérées par la conjecture ou la comparaison des manuscrits, soit du manque de discernement du compilateur lui-même qui a mal compulsé ses documents (2). C'est ainsi que pour les SS. Prime et Félicien la mention porte dans le Romain : *In monte Caelio*, alors que leur martyre a eu lieu : *Nomentana via* (al. *civitate*); le lieu de la sépulture a primé celui du martyre. Il en est allé de même pour S. Vincent. Les rédacteurs de N, P, T. gardent la lecture telle quelle (3).

2. Un exemplaire du passionnaire de Cardena leur a donné de quoi compléter le titre et le prologue.

On me permettra ici une digression pour l'intelligence de tout ce qui va suivre; le passionnaire espagnol susnommé est, en effet, d'une importance capitale dans la recherche de nos sources et sa connaissance est nécessaire pour l'exacte appréciation d'une série de vies de saints et de notices martyrologiques en général, des vies et passions de nos saints agenais — y compris S^{te} Foy et S. Caprais — en particulier; les passions qui forment ce que j'ai appelé les passions de la

(1) La notice de M. H. est celle-ci : *Et in galleis, civit. Aginno loco. Pompeiaco, passio sci Vincentii martyr.* Cf. mon étude sur le *Martyrologe ms. de la Collégiale S. Caprais*, loc. cit. p. 230.

(2) Cf. Baudot, *Le Martyrologe*, pp. 25-26.

(3) Sans doute le titre de la passion de N est : *Incipit passio sancti Vincentii martyris*; mais cet incipit est certainement une abréviation arbitraire du long titre conservé par P. et T. Les premiers mots du prologue : *De sancti ac beatissimi Vincentii...* et le prologue en entier appellent le titre des mss. de Paris et de Toulouse. D'ailleurs P et T ne sont que des copies plus ou moins soignées de l'original de N; or l'original ne doit pas être plus pauvre que la copie. P et T témoignent pour N.

2^e famille de nos saints ont toutes comme source principale le passionnaire de Cardena.

Dès le milieu du viii^e siècle, l'œuvre martyrologique de Bède (dans un manuscrit du premier groupe) est connue en Espagne; elle s'y enrichit vite de données locales. Des rédacteurs anonymes comblent les jours vides avec des notices sur les saints du pays : notices longues, apprêtées, diffuses parfois, composées d'après un même plan et d'une symétrie un peu monotone.

Teneur spéciale des titres :

Passio sancti ac beatissimi Andreæ apostoli et martyris Christi, qui passus est in civitate Patras sub Egea proconsule, die pridie Kalendas Decembres.

Passio sanctæ ac beatissimæ Eulaliæ virginis et martyris Christi, quæ passa est Emerita in civitate sub Calpurniano præside, die IV idus Decembres.

Passio sancti beatissimi Vincentii levitæ, martyris Christi, qui passus est Valentia in civitate sub Datiano præside, XI Kalendas Februarias, etc...

Ressemblance des prologues :

In diebus illis Fructuosus episcopus...

In diebus illis sub Diocletiano et Maximiano (S. Félix de Géronda).

In diebus illis, dum post corporeum salvatoris adventum (S. Saturnin, S^{te} Léocadie, S. Vincent et S^{te} Sabine).

In diebus illis Eulalia sancta Barcinonensium cives et incola nobilis genere...

Rapports étroits des passions, portraits stéréotypés de persécuteurs (Dacien en particulier), dates arbitraires, détails analogues, finales semblables, tout donne à ces textes une physionomie particulière (1). Abbayes et Monastères les col-

(1) Je vais donner un exemple des procédés rédactionnels des compilateurs des passions espagnoles, procédés employés plus tard chez nous par le remanieur de la seconde passion de S. Vincent :

lacionnent précieusement; la plus ancienne collation semble être, le sanctoral de Cordoue (1) (dont nous avons une copie récente dans le ms. nouv. acq. lat. 1299 B. N.); un moine de Cardena, Gomez, reproduit vers 919 le sanctoral de Cordoue, tout en le complétant (2); vers 999, un exemplaire du passionnaire de Cardena est offert à un monastère de S. Pélage (3); au XI^e siècle, une copie du ms. de S. Pélage peut-être vient augmenter la liste des reproductions (4).

Passio scillitanorum.

Texte original.

Passio sanctorum Scillitanorum.

Praesente his et Claudiano consulibus, XVI Kal. August. Cartagine in secretario impositis Sperato, Nartzalo et Cittino, Donata, Secunda, Vestia, Saturninus proconsul dixit : Potestis indulgentiam domni nostri imperatoris promereri, si ad bonam mentem redeatis...

Speratus iterum dixit : Christianus sum. Et cum eo omnes consenserunt...

Et ita omnes simul martyrio coronati sunt...

Ms. de Silos.

Passio sancti et beatissimi Sperati et comitum ejus qui passi sunt Cartagine in civitate, sub Saturnino consule, die XIII Kal. August.

In diebus illis, adductos in secretario Cartaginis ab apparitorum officio Speratum, Narsalum, Donatam, Secundam et Vestigiam, Saturninus proconsul his omnibus generaliter dixit : Potestis indulgentiam a dominis nostris imperatoribus promereri si ad bonam mentem redeatis et deorum caerimoniae obserretis...

Sanctus Speratus dixit : Nos triginta dierum spatium non petimus. Nam ipsi erimus post triginta dies qui et hodie sumus. Nec in triginta dierum moras poterit professionem in aliquo permutari, sed potius, etc.

Et illi venientes ad locum martyrii beatas Deo animas tradiderunt. Dominus vero Jesus Christus suscepit martyres suos in pace...

Le rédacteur de la passion N. P et T de S. Vincent était à bonne école et il ne s'est pas fait scrupule d'amplifier longuement et abondamment la passion B et V.

(1) Sur ce sanctoral et sa copie, cf. Tailhan, *Nouveaux mélanges d'Archéologie* du P. Cahier (*Bibliothèques*, p. 313; Delisle, *Mélanges de Paléographie et de Bibliographie* (1880), pp. 61-66.

(2) C'est le ms. additionnel 25.600 du Musée britannique (x^e siècle). Sur ce ms., cf. Quentin, *Les Martyrologes historiques*, pp. 140-143.

(3) C'est le ms. lat. 2180 B. N. Sur ce ms., cf. Delisle, *op. cit.*, pp. 96-102.

(4) C'est le ms. lat. 2179 B. N. Sur ce ms. cf. Delisle, *op. cit.*, pp. 85-96. Ces deux derniers mss. ont appartenu, par la suite, à l'abbaye de Silos. Férotin, *Histoire de l'abbaye de Silos*, p. 269; Bollandiani, *Cat. cod. hagiog. Bibl. Nat.*, Paris, III, 506-512.

Ces reproductions ne sont pas limitées à l'Espagne. Dès le premier tiers du IX^e siècle, le martyrologe lyonnais du ms. lat. 3879 B. N. témoigne de la présence de ce passionnaire en Gaule; entre 800-810, nous sommes certains qu'il est connu et utilisé chez nous, surtout en Auvergne et dans le Velay (1). Les martyrologistes s'y réfèrent; les rédacteurs de passions gauloises ou autres y puisent à pleines mains, empruntant titres, prologues, épisodes, noms de persécuteurs et d'empereurs. Son arrivée en copies multiples (nous trouvons traces de ces copies dans des mss. de Moissac et de Limoges) aide à la floraison de vies de saints et d'actes de martyrs, surtout à leurs remaniements. Le IX^e siècle est l'époque de la renaissance hagiographique (2); un très grand nombre de passions datent d'alors et dépendent en grande partie, médiatement ou immédiatement, du sanctoral espagnol, qui, après des fortunes diverses, a eu une notable diffusion, surtout dans les monastères bénédictins; c'est ce qui explique la quantité de manuscrits ayant avec les leçons de Cardena et de Silos les rapports les plus étroits, entre autres les mss. de Namur (cod 53), 5306 B. N. de Paris et 479 de Toulouse (3).

J.-F. ANGÉLY.

(à suivre.)

(1) Cf. *Quentin, op. cit.*, p. 137, pp. 219-221. Malgré certaines pages mal venues et hasardées, je crois que le chapitre IV dudit livre restera acquis à la critique textuelle.

(2) Sur cette renaissance, cf. Molinier. *Les sources de l'Histoire de France*, 1, pp. 188-207, et les judicieuses réflexions des auteurs de *l'Histoire du Languedoc*, 1, livre III, note 7, p. 329.

(3) Je puis y ajouter les mss. 17002, 3849 B. N.

NOMS DE LIEUX

SE RATTACHANT AUX PREMIERS GRANDS DOMAINES DE L'AGENAIS

(Suite)

Agathe, d'où *Agathiacum*.

Dérivés : 1° Agassas (Saint-Vincent d'), annexe, com. de Labretonie, cant. de Castelmoron.

2° Agassat (Saint-Etienne d'), annexe, com. de Soumensac, cant. de Duras.

3° Aguassac (Saint-Roch d'), annexe en la jurid. de Villefranche-du-Queyran.

Formes anciennes : 1. *Déc. Aguassacum*. — 2. *Val. Agassacum*.

Mutation : Thi = c ou ss (Br. Agencer, du bas latin *agentiare*).

Cette liste commence par le seul nom de femme que j'aie à citer. Certains domaines ont bien pu conserver le nom de femmes riches comme celles, au nombre de dix-neuf, qui figurent dans les fameuses inscriptions tauroboliques de Lectoure.

Albius, d'où *Albiacum*.

Dérivé : Aubiac (N.-D. d'), par. com. du cant. de Laplume.

Mutation : al = au, comme aube d'*Alba* (Br. Agneau).

Ancharius, d'où *Anchariacum*.

Dérivé : Engayrac (Saint-Pierre-aux-liens), com. du cant. de Beauville.

Forme ancienne : *Déc. Anguerat*.

Mutations : ch = g. En latin, l'aspirée ch se comporte comme c.

C, ch devant a passent de la forte à la douce = g (Br. adjudger, d'*adjudicare*).

A = ay.

La diphtongue ay, ou son équivalent ey, n'a pas été étudiée par M. Brachet, dans son *Dictionnaire*, parce qu'elle est fort rare dans les mots français usuels. Comme elle se rencontre fréquemment dans les noms de lieu que nous avons à étudier, il importe de déterminer ses origines multiples. On me permettra donc sur ce sujet nouveau — et d'autant plus intéressant — d'ouvrir une parenthèse.

Ay = a, de même que ai (*Br. Aigle d'aquila*) et alors même que cette diphtongue se prononce ai (ex. pays, payer de *pagensis*, *pagare*).

Ay = aq, comme dans les noms où se trouvent les mots *aqua*, *aquis*. (Ex. Ayguevives, Condezaygues, Bellaygue.)

Ay = ae. *Galæsiacum*, *Græciacum*, *Blæsimons* ont fait Galayssac, Grayssas, Blaymont.

Ay = e. Il y a autant de Raynald dans le Sud-Ouest, que de Renaud. Nous allons bientôt voir que le nom d'Almer s'est transformé deux fois chez nous en Dolmayrac.

Ay = at, is ou ex. Ce sont des raretés. *Fons Latronum* est devenu Foulayronnes; notre Prayssas nous a paru dériver de *Prisciaccum*; Eysses vient d'*Excisum*.

Almerus, d'où *Almeriacum*.

Dérivés : 1° Dolmayrac (Saint-Orens), anc. jurid. de quatre paroisses, com. du cant. de Sainte-Livrade.

2° Dolmayrac (Saint-Urbain de), par. com. du Passage, cant. d'Agen.

Formes anciennes : 1. *Déc. de Almerat*; *Val. Dolmeyracum*. 2. *Déc. Dalmerat*.

Mutation : Al = ol, ce que je constate sans pouvoir citer d'autres exemples. Le nom d'Almer me paraît une forme déjà contractée d'un nom d'origine germanique tel que *Aldemarus*; conjecture que je n'ai pas les moyens de vérifier.

Annius ou **Annelus** ou **Annia**, d'où *Anniacum*.

Dérivé : Agnac (Saint-Saturnin), com. du cant. de Lauzun.

Mutation : n ou nn = gn. Ainsi grogner de *grunnire* (*Br. cligner de clinare*.)

Antianus, d'où *Antianiacum*.

Dérivé : Antagnac (Saint-Jean-Baptiste), com. du cant. de Bouglon.

Mutations : Dans le groupe ia, précédé de la sifflante t, l'i disparaît. (Br. Agencer, du bas-latin *agentiare*.)

N = gn. (Br. Cligner de *clinare*.)

Antius, d'où *Antiacum*.

Dérivé : Ansac (église à identifier (1)).

Mutation : ti = c ou ss ou s. (Br. Agencer, du bas-latin *agentiare*.)

Aurinus, d'où *Auriniacum*.

Dérivé : Aurignac, sive Roquefort (Saint-Jacques d'), par. com. de Roquefort du cant. de Laplume.

Mutation : n = gn. (Br. cligner de *clinare*.)

Aurius, d'où *Auriacum*.

Dérivé : Auriac (Saint-Martin d'), com. du cant. de Duras.

Barba, d'où *Barbiacum*.

Dérivé : Barbas (Saint-Martin de), par. com. de Saint-Entrope, cant. de Villeréal.

Barrus, d'où *Barriacum*.

Dérivé : Beyrac (Notre-Dame de), annexe de Sainte-Quitterie, com. de la Réunion, cant. de Casteljaloux.

Mutation : a = ey (voir ci-dessus au mot *Ancharius*).

Bassus, d'où *Bassiacum*.

Dérivé : Bayssac (Notre-Dame de), par. de la com. de Marmande.

Mutation : a = ay. (Voir ci-dessus, au mot *Ancharius*).

(1) Je n'ai pas réussi à identifier un certain nombre d'églises citées dans les vieux textes.

Je n'ai pas non plus tenu compte des modifications dans l'état des églises. Ainsi des chapelles de prieuré, des annexes ont pu devenir des paroisses; à l'inverse, des paroisses anciennes sont aujourd'hui des annexes. La recherche de ces modifications ne rentrait pas dans mon sujet.

Au reste, pour connaître le sort qu'ont subi nos églises, on peut se référer en toute confiance à l'excellent ouvrage de M. l'abbé Durengues, *Pouillé historique du diocèse d'Agen*.

Je présume que le même nom primitif doit être attribué à deux paroisses du Bruilhois : Saint-Eutrope de Batz et Saint-Pierre de Bax.

Blausus, dans *Blarsimons*.

Dérivé : Blaymont (Notre-Dame de), com. du cant. de Beauville.

Mutation : a = ay. Voir ci-dessus au mot *Ancharius*.

I bref, précédant la tonique *mons*, tombe.

Syncope normale de s dans la réunion des deux consonnes sm.

Cæsar, d'où *Cæsariacum*.

Dérivé : Cézerac (Sainte-Madeleine de) par. de la jurid. de Tournon.

Forme ancienne : *Val. Cesaracum*.

Mutation : a = e (Br. Acheter, du bas-latin *acaptare*).

Il faut observer que César est un nom porté par d'autres personnages que ceux qui sont historiques, comme chez nous Bourbon et Valois.

Calenus, d'où *Caleniacum*.

Dérivé : Calignac (Saint-Etienne) anc. jurid., com. du cant. de Nérac.

Mutations : e = i (Br. Accomplir, du bas-latin *accomplere*);

N = gn (Br. Cligner, de *clinare*).

Calvinus, d'où *Calviniacum*.

Dérivé : Calvignac (Saint-Martin) com. de Massoulès, cant. de Penne.

Forme ancienne : *Val. Calbinhacum*.

Mutation : n = gn (Br. Cligner).

Calvus, d'où *Calviacum*.

Dérivé : Calbiac (Saint-Martin de), par. de la com. de Monflanquin.

La mutation de v en b est moins commune que celle de b en v (Br. Bachelier).

Notre Scaliger a pu se permettre cette épigramme : « *Felices populi quibus vivere est bibere.* »

Campanus, d'où *Campaniacum*.

Dérivé : Campagnac (Saint-Barthélémy de), ann. com. d'Engayrac, cant. de Beauville.

Forme ancienne : *Val. Campanhacum*.

Mutation : n = gn (Br. Cligner de *clinare*).

Casinus, d'où *Casiniacum*.

Dérivé : Cassignas, com. du cant. de Laroque.

Mutation : s = ss (Br. Dessiner, de *designare*).

Cassius, d'où *Cassiacum*.

Dérivé : Cayssac, par. com. de Foulayronnes, cant. d'Agen.

Mutation : a = ay (Voir ci-dessus, au mot *Ancharius*).

Le suffixe *iacus* s'applique parfois à des groupes d'arbres, et Cayssac, s'il dérivait de *cassiacus*, signifierait La Chesnaie de casse, chêne, en langue vulgaire.

Catillus, d'où *Catilliacum*.

Dérivé : Cadillac (Saint-Martin de), par. com. de Roumagne, cant. de Lauzun.

Mutation : t = d. (Br. Aider d'*adjutare*.)

Cestius, d'où *Cestiacum*.

Dérivé : Cessac, par. près de Moustiers, cant. de Duras.

Mutation : st = ss. (Br. Angoisse, d'*Angustia*.)

Clarius, d'où *Clariacum*.

Dérivés : 1° Clairac, abbaye, anc. jurid. de six paroisses, com. du cant. de Tonneins.

2° Saint-Pierre de Clairac, com. du cant. de Puymirol.

Mutation : a = ai. (Br. Aigle, d'*aquila*.)

Cossinius, d'où *Cossiniacum*.

Dérivé : Coussan (Saint-Vincent de), par. com. de Marmande.

Mutation : o = ou, comme nous de *nos*. (Br. Affouage.)

Syncopes normales : du premier i, qui est une brève précédant la tonique; de n dans le groupe de consonnes ssn.

Curvus, d'où *Curviacum*.

Dérivés : 1° Courbiac (Saint-Vincent de), com. du cant. de Tournon. Forme ancienne : *Sais. Corbiac*.

2° (Saint-Pierre de Courbiac), par. com. de Villeneuve-sur-Lot. Forme ancienne : *Sais. Corbiacum*.

3° Courbiac (par. Saint-Martin de), com. de Villefranche, cant. de Casteljaloux. Forme ancienne : *Déc. Corbian*.

Mutations normales de l'u en ou et du v en b.

Le nom de Curvus est le seul nom romain de cette liste qui ne se trouve pas dans le *Dictionnaire* de Quicherat. Je l'ai admis comme dérivé d'un surnom dont il y a certainement des exemples.

Damasius, d'où *Damasiacum*.

Dérivés : 1° Damazan (Notre-Dame de), ch.-l. de cant.

2° Saint-Pierre de Damazan, par. citée par Valier.

Doddolo, d'où *Doddoloniacum*, formé sur le génitif *Dodolonis*.

Dérivé : Doulournac (par. de Saint-Martin de), com. de Maillaillan, cant. de Prayssas.

Forme ancienne : *Val. Dolonhacum*.

La répétition désagréable de la syllabe do explique très bien la syncope de l'une d'elles.

Mutation : o = ou. (Br. Affouage.)

Une monnaie mérovingienne, frappée à Agen, porte le nom du monétaire Doddolo (1). Lui ou quelqu'un de sa famille a sans doute possédé le domaine qui a conservé son nom. Il est permis dès lors de conjecturer que Doddolo n'était pas un monétaire ambulant et qu'Agen avait un véritable atelier.

L'église romane de Doulournac et la maison assez proche de Nautou ont des portions de murs en petit appareil appartenant à un groupe d'anciennes constructions. Dans les champs du voisinage, nombreux débris de tuiles à rebord.

Emilius, d'où *Emiliacum*.

Dérivés : 1° Millac (Notre-Dame de), par. com. de Cancon.

(1) Monnaie publiée par plusieurs spécialistes et pas toujours correctement. Voir à ce sujet un article de M. J. Momméja dans la *Revue de l'Agenais*, 1899, t. xxvi, p. 511.

Forme ancienne : *Déc. de Milhaco*.

2° Millac (Saint-Pierre de), par. près de Pujols.

Forme ancienne : *Val. de Dimilhaco*.

Pour cette dernière paroisse on a adopté, dans les cartes et dans les annuaires, la forme Doumillac que rien ne justifie. Dans les registres paroissiaux du XVIII^e siècle, conservés à la mairie de Pujols, on trouve le seul nom correct : Saint-Pierre de Millac.

Dans Millac l'e initial a été supprimé pour éviter l'hyatus de e. Il y a d'ailleurs des aphérèses de voyelles moins faciles à expliquer, celle-ci, par exemple : Gers, d'*Egirus*.

Flavius, d'où *Flaviacum*.

Dérivé : Flaujac, à identifier.

La mutation de a en au est exceptionnelle, ce qui suffit pour rendre l'attribution douteuse. On peut cependant citer un exemple agenais de au = a. *Bajuli mons* est devenu Bajamont en passant par les formes intermédiaires de Bajolmont, Bajau-mont.

Mutations : vi en g. (Br. Abréger, d'*abbreviare*);

G en j. (Br. Jumeau, de *Gemallus*.)

Florus, d'où *Floriacum*.

Dérivé : Floirac (Saint-Pierre de), par. com. de Montpezat, cant. de Prayssas.

Mutation : o = oi. (Br. Chanoine, de *canonicus*.)

Franciscus, d'où *Francisciacum*.

Dérivé : Francescas, ch.-l. de cant.

Mutation : e = i. (Br. Accomplir, du bas-latin *accomplere*.)

Gaius, d'où *Gaiacum*.

Dérivés : 1° Gajac, localité importante près de Villeneuve-sur-Lot.

2° Gaujac (Notre-Dame de), par. com. de Frégimont, cant. de Port-Sainte-Marie.

3° Gaujac (Saint-Paul), com. du cant. de Meilhan.

4° Gaujac (Notre-Dame), annexe de Puymasson, com. de Clermont-Dessous.

La mutation de a en au étant peu ordinaire, la dérivation proposée pour les trois dernières paroisses reste douteuse. Voir ci-dessus au mot *Flavius*.

Galæsus, d'où *Galæsiacum*.

Dérivé : Galayssac (Saint-Caprais de), par. jurid. de Monflanquin.

Les mutations de l'æ en ay (voir ci-dessus au mot *Ancharius*), de s en ss sont normales (Br. Dessiner).

Græcus ou **Gratius**, ou **Gratus**, d'où *Græciacum* ou *Gratiacum*.

Dérivé : Grayssas (Saint-Pierre de), com. du cant. de Puy-mirol.

A ou æ = ay (Voir ci-dessus au mot *Ancharius*).

Hostilius, d'où *Hostiliacum*.

Dérivé : Estillac (Saint-Jean-Baptiste d'), com. du cant. de Laplume.

Forme ancienne : (*Déc. Ostiliacum*).

C'est sans doute un hyatus qui a causé l'aphérèse de la voyelle o : *Sanctus Johannes de Hostiliaco* est devenu *de Stillaco* et en langue vulgaire successivement de Stillac, d'Estillac.

En tous cas, la forme donnée dans les comptes de décimes ne laisse aucun doute sur l'origine du nom.

Latinus ou **Latinius**, d'où *Latiniacum*.

Dérivé : Ladignac (Saint-Jean de) par. com. de Trentels, cant. de Penne.

Mutation : t = d (Br. Aider).

G. THOLIN.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

Esquisses d'hydrologie historique. — *Une grande avalanche aux Bains du Bourg de Barèges (19 pluviöse, an X) par M. le docteur E. MOLINÉRY : (1)*

Encore une charmante plaquette due à la plume si séduisante et si documentée de notre compatriote, M. le docteur E. Molinéry, médecin-inspecteur de l'établissement thermal de Barèges, et dont les nombreuses gravures constituent l'une des principales curiosités.

Ce n'est pas à dire pour cela que le texte en soit négligeable. Loin de là. Un document, d'une réelle importance, sert de fond à l'étude de M. Molinéry, qui, le reproduisant in-extenso, part de là pour nous rappeler les multiples souffrances de la petite ville de Barèges.

« L'histoire des avalanches de la belle vallée de Barèges, écrit-il en guise de préface, est terriblement longue. Le désastre qui la frappa, coup sur coup, en 1897, 1907 et 1915, nous a incité à rechercher les dates les plus célèbres de ce long martyrologe... Et c'est, chemin faisant, que le carton F*, 131 des Archives Nationales, nous a livré le récit qu'on va lire et que nous croyons absolument inédit.

« Malgré sa longueur, nous donnons ce document, à peu près *in extenso*, en raison de sa très grande importance. Il s'agit de l'avenir même de notre station thermale. Au moment où la France d'aujourd'hui est conviée à refaire la France de demain, chacun, dans sa modeste sphère, doit apporter sa pierre à l'édifice commun : « Le présent, fils du passé, prépare l'avenir » (G. Le Bon), mais guerre à la routine ! »

Et voilà comment nous savons, par le « *Mémoire du citoyen Donnat, capitaine du génie, de résidence à Tarbes, sur les désastres de Barèges* », que, le 19 pluviöse an X (8 février 1802), une terrible avalanche détruisit presque toutes les maisons de Barèges,

(1) Chez l'auteur, villa Alice Blanc, Barèges. In-8 de 35 pages, orné de 14 planches (Extrait de la *Revue des Hautes-Pyrénées*, janvier-avril 1919).

sauf l'hôpital militaire dont la position exceptionnelle le mit à l'abri du fléau, et quelles raisons invoque l'auteur pour porter remède à ce danger permanent, proposant d'abord la construction d'un établissement plus considérable, puis préconisant, avec l'aide du gouvernement, le percement d'immenses tranchées dans le flanc de la montagne, et surtout la plantation de toutes sortes de bois et de forêts « depuis ses pieds jusqu'à son sommet. »

On voit que le reboisement des montagnes n'est pas une question seulement d'aujourd'hui, mais qu'il a été depuis longtemps l'objet de l'attention et des préoccupations de tous les vrais savants.

Et M. le docteur Molinéry d'accompagner le précieux document du texte même de la pétition des habitants de Barèges, implorant, après ce désastre, les secours du gouvernement, et le faisant suivre des avertissements donnés déjà par François Pasumot, ingénieur hydrographe des ci-devant académies de Dijon et d'Auxerre, dans son *Voyage physique dans les Pyrénées* (1788-89).

Ce qui l'amène à nous parler de Lomet, de son *Mémoire sur les Eaux minérales et les Etablissements thermaux des Pyrénées*, et de reproduire une lettre inédite que notre savant compatriote écrivit à Ramond, de Barèges même, le 15 messidor an II, pour le remercier de l'envoi de son autre *Mémoire sur le reboisement des montagnes*, « qui contient, dit M. Molinéry, toute la doctrine forestière dans ses applications à la vallée de Barèges (1). »

« Quelques Ephémérides des Avalanches et des crues du Bastan » depuis 1598 jusqu'à nos jours, et les conclusions scientifiques qu'en tire M. le docteur Molinéry pour parer de suite au danger constamment couru par la célèbre station thermale, si utile aux blessures de guerre, terminent ce charmant opuscule, nouveau chapitre apporté par lui à ses belles études d'hydrologie historique, dont l'avant-goût nous avait été donné par ses pages si captivantes sur les séjours à Barèges du maréchal de La Vieilleville au xvi^e siècle, du duc de Richelieu en 1762, et surtout de Monseigneur le duc du Maine et de Madame de Maintenon, en 1673, 1679 et 1681.

Cette étude aurait été incomplète, si, conformément à son habitude, M. le docteur Molinéry n'avait pas cherché à en rehausser l'intérêt par une douzaine de planches, sorties des presses de l'Im-

(1) Voir la remarquable étude sur Lomet de son petit-fils M. Maurice Véchembre et particulièrement le chapitre qu'il consacre à son grand-père sur ses études pyrénéennes et spécialement sur les eaux thermales de Barèges (Agen 1909. In-8 de 79 p.) reproduite dans la *Revue de l'Agenais* 1918.

primerie Moderne, à Agen. Car, si nous connaissions déjà les portraits, reproduits par lui, de Lomet, de Ramond, de Bordeu, de Colbert et de Louvois, combien attrayantes s'offrent à nous les vues inédites de Barèges, soit à la fin du XVIII^e siècle, soit sous la Restauration. Et c'est un vrai régal que de revoir la vieille diligence avec ses trois compartiments, le coupé, l'intérieur, la rotonde, et l'impériale couverte de malles et de paquets; et, à côté, l'élégante calèche de poste, d'où descend la grande dame coiffée de sa large capote à cabriolet, vêtue de son mantelet, de sa robe à volants, de ses manches à gigot, et appuyée sur le bras de son époux, sanglé dans sa longue redingote, la tête couverte de l'immense tuyau de poêle; tandis que sur le devant des portes accourent, ébaubis, les serviteurs de l'Hôtel des Pyrénées, et que tout le long de la grande rue, circulent les chaises à porteur, ou sont arrêtés devant les boutiques les militaires estropiés en voie de guérison.

Une intéressante vue cavalière, par Pasumot, de la vallée de Barèges en 1797, complète cet ensemble, reproduisant les silhouettes des pics les plus célèbres de la région, dont les noms, qu'on aime toujours à retrouver, le Pic du Midi, l'Arbizon, le Tourmalet, le Mont-Perdu, Gavarnie, évoquent, dans la mémoire de ceux qui les ont approchés, les plus émouvants souvenirs.

PH. LAUZUN.

PROCÈS-VERBAUX

des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

Séance du 6 novembre 1919. — Présidence de M. Allègre, vice-président

M. le docteur de Gaulejac, président, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

M. Lauzun, secrétaire, rend compte des nombreux périodiques et ouvrages reçus pendant les vacances. Il signale notamment l'élégante plaquette ornée de si curieuses planches tirées par l'Imprimerie Moderne, que M. le Dr Molinéry, inspecteur des eaux thermales de Barèges, offre à la Société, intitulée : Une Avalanche à Barèges en 1802 .

MM. Lauzun et Marboutin présentent sa candidature comme membre correspondant. M. le chanoine Durengues et M. l'abbé Marboutin présentent également celle de M. l'abbé Angély, mais comme membre résidant

M. Allègre croit avoir trouvé l'origine du mot *Boche*. L'histoire romaine de Florus, livre III, chap. III, apprend en effet que Teutobochus, ou Teutoboche était le nom du roi Teuton qui fit trembler les Romains, et dont Marius défit l'armée dans les plaines de la Provence.

Les mémoires de Monseigneur Hébert, ancien évêque d'Agen, passaient pour être perdus. M. le chanoine Durengues, qui a écrit sa biographie, a eu la chance d'en retrouver une partie aux Archives du Ministère des affaires étrangères à Paris. Dans ces curieuses pages, le prélat ne se gêne guère pour stigmatiser le luxe de la Cour de Louis XIV et les mœurs dissolues de son entourage. Il y traite de la Révocation de l'Edit de Nantes, dont il est partisan, mais à la manière douce, des relations du Roi avec la Cour de Rome, qui ne lui tint aucun compte de cet acte néfaste, et aussi du Jansénisme qu'il combat et du Quietisme d'où il se rapprocherait avec Fénelon contre Bossuet. Ces pages manuscrites mériteraient d'être publiées in extenso.

L'histoire de la franc-maçonnerie agenaise n'avait pas encore été écrite. Cette lacune, M. Bonnat vient de la combler dans une

étude intéressante et des plus fouillées. Il la prend à ses débuts, c'est-à-dire au milieu du XVIII^e siècle, dévoile ses origines, étudie son caractère et rappelle qu'avant la Révolution l'Orient d'Agen comptait trois loges : la Parfaite Union qui paraît la plus ancienne, la Sincérité qui date de 1774, et la Parfaite Fraternité de 1780. Mais c'est principalement la Loge de la Paix, qui semble les avoir fusionnées, dont M. Bonnat étudie l'organisation sous le Directoire, le Consulat et le premier Empire. Il nous montre comment elle était composée, quels étaient ses principaux membres, presque tous issus de la vieille bourgeoisie agenaïse, dont il cite les noms, comment elle se recrutait, quelle était son administration, où se tenaient ses séances, comment se célébraient l'initiation, les mystères, les fêtes, et comment de simple Société de secours mutuels au début, elle devint, au cours des ans, une secte politique, de plus en plus hostile à toute religion.

PH. L.

TABLE MÉTHODIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XLVI

ARCHÉOLOGIE

Archéologie religieuse

Une sculpture romane, par J.-R. Marboutin, 345.

Chronique archéologique

Musée d'Agen, 175, 403. — Inscription romaine, 178. — Eglise de Montpezat, 178. — Manuels d'archéologie, 179. — Découvertes de monnaies à Saint-Pierre de Gaubert, 404, par J.-R. Marboutin.

HISTOIRE

Histoire religieuse

Mélanges d'hagiographie Agenaise, par J.-F. Angély, 223, 366, 433.
La Psalette de la Cathédrale d'Agen, par J.-R. Marboutin, 310.

Histoire régionale

Les Bastides en Agenais, par Yvonne Domengie, 348.
La Franc-Maçonnerie agenaise au XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle, par R. Bonnat, 409.

Histoire militaire

Un diplomate Agenais au XVII^e siècle. Le colonel d'Allot et sa famille, par J.-R. Marboutin, 89, 209.

Un cadet de Gascogne à l'armée de Rochambeau, par Jaudounenc, 148.

Agénois; Régiment du Roi par le C^t Labouche, 185, 269.

Histoire nobiliaire

La nobilité du château de Roquepique, à Verteuil d'Agenais, par l'abbé J. Dubois, 328.

Histoire littéraire

La collection Ripley à la Bibliothèque de la ville d'Agen, par Th. Stanton, 65.

Bibliographie historique

Une dernière amitié de Metternich, par Boyer d'Agen (*Ph. Lauzun*), 406.

Chronique historique et économique

Le Lot-et-Garonne économique, par E. Couturier (*J. Amblard*), 263.

SCIENCES

Etudes paléontologiques dans le Sud-Ouest de la France, compte-rendu par le C^t Labouche, 382.

LITTÉRATURE

Philologie

Noms de lieux se rattachant aux premiers grands domaines de l'Agenais, par G. Tholin, 358, 442.

Bibliographie littéraire

Au gré des Contes, par Albert Paluel-Marmont (*L. Bordes*), 181.

Chronique littéraire

Discours de M. le docteur L. de Gaulejac, 73.

Souhaits de nouvel an. Poésie latine, par M. F. Ferrère, 75.

BIOGRAPHIE

La vie et l'œuvre de Lacépède, par L. Roule, 5, 157, 246, 387.

Une grande dame Agenaise pendant la Révolution. La comtesse de Chateaurenard (suite et fin), par Ph. Lauzun, 37, 123.

NÉCROLOGIE

Roger Durey, par J. Torthé, 333.

MÉLANGES

Une note de M. de Vivie, 71.

A travers les Revues, 182.

La Jeunesse Universitaire d'Agen, par J. Amblard, 341.

PROCÈS-VERBAUX DE LA SOCIÉTÉ

Séances du 9 janvier 1919, 87; — du 6 mars, 183; — du 1^{er} mai, 267; — du 3 juillet, 343; — du 6 novembre, 450.

TABLE DES PLANCHES

Lacépède, 6; le colonel d'Allot, 89; Objets funéraires, 176; Porte-drapeau du régiment d'Agenois, 185; Sculpture romane, 345; Verreries romaines, 403; Plan de la Loge de l'Apprentif compagnon, 409.

TABLE MÉTHODIQUE DÉCENNALE

(1910-1919)

TOME XXXVII — TOME XLVI

ARCHÉOLOGIE

Archéologie préhistorique

Les pierres druidiques de Meylan, par M. Barthalès. xl, 163.

Archéologie gallo-romaine

Au pays des Sotiates. Meylan, 142. — Découvertes d'antiquités romaines à Sos, 526. — Une borne milliaire à Sos, 530. — Découverte de tombeaux anciens à Couzeaugrand, 532. — Saint-Martin d'Albret, 533. — Une verrerie à Lisse, 536, par Ch. Bastard. xxxvii.

Les fouilles et découvertes de Sos en 1912, par J. Duffau et Ch. Bastard. xxxix, 1.

Rapport des membres de la sous-commission chargée d'effectuer les fouilles de Sos. xxxix, 501.

Notes de A. Barthalès, à propos des fouilles de Sos. xxxix, 509.

Le vicomte de Métivier et les premières explorations archéologiques du pays des Sotiates, par J. Momméja. xxxix, 16, 124, 227.

Une statuette en bronze de Mercure, par R. Marboutin. xl, 189.

Fouilles de Sos (1911-1912), par Ch. Bastard. xl, 308.

Station préhistorique et villa gallo-romaine de La Molère, près Saint-Pierre de Buzet, par Ch. Bastard. xl, 311.

Les fouilles de Sos, par A. Barthalès. xli, 249.

Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne en Agenais, Bazadais et Bordelais, par l'abbé Dubos. xlii, 5, 99, 327.

Archéologie religieuse

L'église de Moirax. Restauration de la coupole, par E. Payen. xxxvii, 45.

Richesses artistiques religieuses du département de Lot-et-Garonne, par J.-R. Marboutin. xxxvii, 150.

Un autel chrétien du vi^e siècle, par J.-R. Marboutin. xxxviii, 233.

Les reliques de S^{te} Innocente et la famille de Valence, par J.-R. Marboutin. xli, 93.

Une sculpture romane, par J.-R. Marboutin. xlii, 345.

Archéologie civile

Les plaques de foyer dans le Sud-Ouest de la France, par J. Momméja. xxxvii, 55, 241, 395, 481; — xxxviii, 123, 246

Souvenirs du vieil Agen, par Ph. Lauzun : La Porte-Neuve. xxxvii, 193. — La Porte de Garonne. xxxviii, 93. — La Porte Saint-Antoine. xxxviii, 189. — La Porte Saint-Georges et le quartier Saint-Hilaire. xxxviii, 381. — La tour du Chapelet. xxxix, 189. — L'église et le quartier Sainte-Foy. xxxix, 285. — Saint-Caprais d'Agen. xxxix, 381. — La tour du Bourreau. xl, 209. — L'ancien palais épiscopal et le faubourg Porte-Neuve. xl, 381. — Les allées du Gravier et la fontaine Saint-Louis. xl, 477.
Le livre juratoire des consuls d'Agen, par Ph. Lauzun. xxxvii, 385.
La maison des d'Albret à Casteljaloux, par Ph. Lauzun. xl, 285.
La Font de Raché d'Agen, par Bitaubé. xli, 168.

Archéologie militaire

Le château de Pleneselve et ses seigneurs, par J.-R. Marboutin et J. Dubois. xxxviii, 1.
Le château de Castelnoubel, par J.-R. Marboutin. xxxviii, 285, 398, 477. xxxix, 35, 141, 197.

Numismatique

Sterling, par Allègre. xli, 335.
L'exemplaire unique de notre monnaie Arnaldèsc, par Ph. Lauzun. xl, 473.

Chronique et Généralités archéologiques

Fouilles archéologiques dans l'église de Cancon (*L. Massip*). xxxvii, 89.
Mines de Sos. xxxvii, 381.
Mosaïque trouvée nouvellement à Nérac. xxxvii, 381.
Commission Lot-et-Garonnaise des sites et monuments (*R. Bonnat*). xxxviii, 176.
Conservation des Monuments historiques et des objets mobiliers (*Ph. Lauzun*). xxxviii, 180, 281.
La maison du Sénéchal et le clocher de la vieille église de Saint-Hilaire d'Agen. xxxviii, 280; — xl, 79; — xli, 86.
Protestation contre le projet de loi relatif aux fouilles intéressant la paléontologie et l'archéologie. xxxviii, 280.
Les fouilles de Sos. xxxix, 79, 373; — xl, 472.
Le legs de l'abbé Lanusse. xxxix, 81.
Antiquités et objets d'art des départements. xxxix, 81.
Les amis des cathédrales. xxxix, 184.
Classement de l'autel de l'ancien couvent des Carmélites d'Agen. xxxix, 277; — xl, 79.
Le Musée Lanusse. xl, 79, 280.
La défense des églises de France. xxxix, 279.
Mosaïque gallo-romaine trouvée à Auch. xxxix, 473.
Incendie de la vieille église de Saint-Hilaire d'Agen. xl, 280, 475.
Les châteaux de France, par J. de Foville et Aug. Le Sourd (*Ph. Lauzun*). xl, 376.
Les fouilles de Vitrac (*J.-R. Marboutin*). xli, 72.
Le trésor de Saint-Antoine (*J.-R. Marboutin*). xli, 75.
Les vieilles églises de la Gironde, par Brutails (*R. Marboutin*). xli, 77.

- L'église de Mézin. xli, 87.
L'église de Tayrac. xli, 182.
L'abbaye de Flaran, classée monument historique. xli, 185.
La charpente de l'église paroissiale de Saint-Hilaire d'Agen. xliv, 402.
Musée d'Agen. xlv, 175, 403 ; — Inscription romaine. xlv, 178 ;
Eglise de Montpezat. xlv, 178; — Manuels d'archéologie.
xlv, 179; — Découvertes de monnaies à Saint-Pierre de Gau-
bert. xlv, 404, par J. Marboutin.

BEAUX-ARTS ET ARTS INDUSTRIELS

- La tabatière de Madame de Romas, par J. Momméja. xxxvii, 351.
Un Musée d'art chrétien hispano-américain, par J. Momméja.
xxxviii, 323, 423.
Objets d'arts donnés par l'Etat à divers établissements de Lot-et-
Garonne de 1825 à 1866, par R. Marboutin. xli, 330.
Les Industries d'art d'après guerre, par J. Torthé. xlv, 395.
Etudes historiques sur l'art local; le vieil Agen, par J. Torthé.
xlv, 5.
La Vénus du Mas-d'Agenais, par J. Torthé. xlv, 114.
A propos d'un Sisley, par J. Torthé. xlv, 410.
La photographie des couleurs ; Les inventions de M. Louis Ducos
de Hauron, par G. Tholin. xlv, 40.

Bibliographie artistique

- L'art grec et l'art gothique, par Jacques Amblard. xlv, 300.
Exposition agenaise de photographies. xxxvii, 472.

Chronique artistique

- Inauguration du bas-relief de M^{me} Cottin, à Bagnères de Bigorre,
(Ph. L.). xxxvii, 473.
Commission du Musée d'Agen. xl, 182, 281, 374.

HISTOIRE

I. — HISTOIRE RELIGIEUSE.

- Fondation de l'église ou chapelle de Las Martres, par P. Dubourg.
xxxvii, 49.
Délibération du Chapitre de Saint-Caprais d'Agen en 1742, par J.
Dubois. xxxvii, 64.
Notre-Dame de Peyragude, par R. Marboutin. xxxvii, 71.
Une paroisse Saint-Caprais au diocèse de Séez, par le vicomte du
Motey. xxxvii, 185.
Le chapitre de Saint-Caprais d'Agen et le droit de joyeux avène-
ment, par J. Dubois. xxxvii, 344.
Synode tenu à Agen sous l'épiscopat de Mascaron, par P. Dubourg.
xxxix, 332.
Petite monographie de la Confrérie des Pénitents Blancs de Cau-
decoste aux xvii et xviii^e siècles, par A. Gayral. xxxix, 353, 437.

- Les temples protestants de Monflanquin aux xvi^e et xvii^e siècles, par l'abbé Magot. XL, 234.
Un curé de campagne au xviii^e siècle. L'abbé Laffargue, curé de Calignac, par G. Labadie-Lagrave. XLIII, 23.
Un prélat manqué au xix^e siècle. L'affaire Gérin, par le chanoine Durengues, XLV, 243, 345.
Mélanges d'hagiographie Agenaise, par J.-F. Angély. XLVI, 223, 366, 433.
La Psalette de la Cathédrale d'Agen, par R. Marboutin, XLVI, 310.

Histoire monastique

- Visite d'Antoine Lapujade aux Dames du Paravis, par R. Marboutin. xxxvii, 35.
La grange de Fonclaire, fondée par des religieux Prémontrés, par P. Dubourg. xxxviii, 17.
L'abrégé de l'histoire de Saint-Maurin, par un religieux bénédictin de Saint-Maur, par A. Vacquié, xxxviii, 409, 538.
Le Temple de Brulhes et ses Commandeurs au xviii^e siècle, par P.-H. Guihamon. xxxix, 421, 515.
Rapport de l'abbé Anselme, administrateur de l'abbaye de Clairac au chapitre S.-Jean de Latran, publié par l'abbé Fiel et le chanoine Durengues. xl, 1.
L'abbaye de Saint-Maurin, par le chanoine Durengues. xli, 189.
Anciens établissements religieux du Port-Sainte-Marie, par le chanoine Durengues. xli, 469.
Le schisme des Filles de la charité dans le diocèse d'Agen en 1812, par le chanoine Durengues. xliii, 267.
Gérard Roussel, abbé de Clairac, évêque d'Oloron, par le chanoine Durengues. xliii, 340.
Villeneuve-Esclapon, dernier abbé de Gondou, évêque de Verdun, par R. Marboutin. xlv, 31.

Bibliographie religieuse

- Histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, par A. Cnautiac (*J. Dubois*). xxxvii, 83.
Correspondance de Bossuet, par C. Urbain et E. Levesque (*J. Dubois*). xxxvii, 372; xxxviii, 173; xxxix, 276; xl, 75.
La légende dorée en Carladéz. La bienheureuse Bonne d'Armagnac, par le Comte de Dienne (*Ph. Lauzun*). xxxvii, 465.
Les registres paroissiaux de la Gironde, par P. Meller (*J. Dubois*). xxxviii, 276.
Correspondance de Mgr de Belsunce, par le R. P. Porrentruy (*J. Dubois*) xxxviii, 552.
Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch et des diocèses de Condom et de Lombez. — La curie et les bénéfices consistoriaux, par l'abbé Clergeac (*A. Lavergne*). xxxix, 563.
Histoire de l'ordre de Fontevault. xxxix, 474.
Apostolat d'un prêtre lorrain : Gustave III et la rentrée du catholicisme en Suède, par MM. Fiel et A. Servièrre (*Durengues*). xli, 88.
Le Bienheureux Gabriel Maria et l'ordre de l'Annonciade, par le R. P. Othon (*J. Dubois*). xli, 274.

II. — HISTOIRE CIVILE ET POLITIQUE.

Histoire régionale

- Notes historiques sur Lafox, par R. Marboutin. xxxvii, 173, 289, 498.
Monluc au château de Laugnac, par R. Marboutin. xxxvii, 236.
L'Exécution de l'Edit de Nantes en Agenais, par J. Dubois. xxxvii, 363.
Le château de Pleneselves et ses seigneurs, par R. Marboutin et J. Dubois. xxxviii, 8.
Pierre de Villemon et son mariage avec Marguerite de Meilhoc, par J. Dubois. xxxviii, 105.
La Grande Peur de 1789 dans le Haut Agenais, par P.-H. Guilhamon. xxxviii, 435.
Le château de Castelnoubel et ses seigneurs, par R. Marboutin. xxxviii, 285, 398, 477; — xxxix, 35, 141, 197.
Vente d'objets mobiliers appartenant à feu Solomiac, par O. Fallières et Ph. Lauzun. xxxix, 349.
Les Archives départementales de Lot-et-Garonne, par R. Bonnat. xxxix, 56, 164; — xl, 62; — xli, 153; — xlii, 131.
Le château de Labarde et ses seigneurs, par P.-H. Guilhamon. xl, 432.
Le château de Saint-Philippe, par P. Gayral. xl, 500.
Un épisode héroï-comique, par B. de Cadillac. xl, 551.
La Société agenaïse au xviii^e siècle, par le chanoine Durengues. xli, 1.
L'ordre impérial des Trois Toisons d'or et les Agenais, par R. Marboutin. xli, 245.
La vie au château d'Aiguillon, au couchant de la Monarchie, par Ph. Lauzun. xli, 293, 374.
Relation du passage de Napoléon I^{er} dans le département de Lot-et-Garonne en 1808, annotée par Ph. Lauzun. xlv, 124, 197.
Relation du passage du duc d'Angoulême à Nérac, annotée par P. Lauzun. xlv, 396.
Une grande dame agenaïse pendant la Révolution. La Comtesse de Chateaurenard, par Ph. Lauzun. xlv, 225, 309; — xlii, 37, 123.
Entretien d'un gentilhomme Polonais et d'un Agenais sur Agen, par Labénazie, publié et annoté par Ph. Lauzun. xlv, 418.
Les Bastides en Agenais, par Yvonne Domengie. xlii, 348.

Histoire municipale

- Un an de Consulat au Mas-d'Agenais, par M. Joret. xxxvii, 65.
La maison St-Martial d'Agen, par le chanoine Durengues. xxxvii, 217.
Villereal, par Benaben. xxxvii, 304, 509; — xxxix, 111, 316.
Rives et Tourliac, par Benaben. xxxix, 403.
Montaut, par Benaben. xl, 167, 260.
La Révolution dans la commune de Sos, par Duffau. xl, 136, 245, 316.
Les Archives municipales et la Bibliothèque d'Agen, par V. Calvet. xl, 362.
L'Instruction primaire à Seyches, du xvii^e siècle à nos jours, par B. Baret. xlii, 34, 112.

Notice sur la Bibliothèque municipale d'Agen, par V. Calvet. XLIII, 137, 224.

Histoire judiciaire

La réorganisation du barreau d'Agen (1812), par Jacques Amblard. xxxix, 26.

Les anciennes juridictions de Nérac, par G. Labadie-Lagrave. XLIV, 375.

Quelques notes sur la magistrature à Nérac, par A. Proust. XLV, 13.

Jules Favre à Nérac, par G. Labadie-Lagrave. XLV, 95.

Histoire administrative, industrielle et commerciale

La Prépondérance politique du Midi à propos d'un travail de M. F. Mauroux, par le Comte de Dienne. xxxviii, 240.

Le recensement de 1911, par R. Bonnat. xxxviii, 494.

Deux lettres des Iles, par H. Guilhamon. XL, 32.

Le Mas-d'Agenais et ses relations avec l'Amérique au XVIII^e siècle, par M. Joret. XL, 153.

Louis XIV et l'Impôt sur le revenu. Etude sur l'établissement « du dixième » en 1710 et 1711 dans la ville et juridiction d'Agen, par O. Granat. XLII, 403.

Etude critique sur l'état économique de la sénéchaussée d'Agenais au début du XVIII^e siècle, et la politique des dernières années du règne de Louis XIV (1709-1715), par O. Granat. XLIII, 196.

Les derniers jours du quarantin royal de l'Agenais, par le chanoine Durengues. XLIII, 102, 240.

La vie intellectuelle de l'ouvrier, par F. Ferrère. XLIV, 29, 118, 362.

Note sur l'Imprimerie à Agen en 1792, par R. Marboutin. XLV, 61.

Histoire nobiliaire

La maison noble de Pomarède, par J. Dubois. xxxvii, 362.

Le fief et les seigneurs du Faudon à Saint-Pierre de Nogaret, par E. Romat. xxxix, 299.

Une erreur héraldique, par G. de Lagrange-Ferrègues. XL, 549.

La nobilité du château de Roquepiquet à Verteuil-d'Agenais, par J. Dubois. XLVI, 328.

Histoire littéraire

Jasmin en Provence (1848), par le Comte de Dienne. xxxvii, 323.

Les chefs-d'œuvre anciens et modernes traduits en langue gasconne, par G. Labadie-Lagrave. XLI, 253.

Mistral, par le Comte de Dienne. XLI, 324.

George Sand en Gascogne, par Ph. Lauzun. XLIII, 1, 81, 210, 288.

Jasmin à Nérac en 1855, par G. Labadie-Lagrave. XLIII, 175.

La collection Ripley à la Bibliothèque d'Agen, par Th. Stanton. XLVI, 65.

III. — HISTOIRE MILITAIRE.

Maîtres d'armes français en Russie au XVIII^e siècle, par G. de Lagrange-Ferrègues. XL, 313.

Un centenaire, 12 avril 1814. La prise de Nérac par Florian, par J. Amblard. XLI, 112.

- Profils militaires. Le général Valence, par A. de Bellecombe. XLII, 1; — Jean Gérard de Lacuée, comte de Cessac, par Ph. Lauzun. XLII, 65.
- Le contre-amiral baron de Lacrosse, par Ph. Lauzun. XLII, 145.
- Le général Lafon-Blaniau, par Ph. Lauzun. XLII, 225.
- Le général Tartas, par Ph. Lauzun. XLII, 309.
- Le vice-amiral marquis de Baraillh, par Ph. Lauzun. XLII, 397.
- Le général de Narbonne, par Ph. Lauzun. XLIII, 161.
- Blaise de Monluc, par Ph. Lauzun. XLIII, 329.
- Le général Tempoure, par Ph. Lauzun. XLIV, 77.
- Armand de Gonlaud, baron de Biron, par Ph. Lauzun. XLIV, 85.
- Notes historiques sur l'expédition de Leclerc, à Saint-Domingue et sur la famille Toussaint-Louverture, par R. Marboutin. XLII, 77, 199, 283.
- Le combat de Saint-Cast et le duc d'Aiguillon, par Ph. Lauzun. XLIII, 245.
- Dunkerque et les Gascons. Le comte d'Estrades et les marins de Jean Bart, par R. Marboutin. XLIII, 363; XLIV, 229.
- Un diplomate agenais au XVII^e siècle. Le colonel d'Allot et sa famille, par R. Marboutin. XLVI, 89, 209.
- Un cadet de Gascogne à l'armée de Rochambeau, par Jaudounenc. XLVI, 148.
- Aginois, régiment du Roi, par le commandant Labouche. XLV, 185, 269.

Bibliographie historique, civile et militaire

- L'Ecole secondaire, le Collège et le Lycée d'Agen (1805-1893), par L. Bordes (*Ph. Lauzun*). xxxvii, 73.
- Le suffrage féminin en Angleterre et les suffragettes, par Jean de la Jaline (*G. Labadie-Lagrave*). xxxvii, 77.
- Inventaire sommaire des Archives municipales de Bordeaux, période révolutionnaire, par Decaunès-Duval (*J. Dubois*). xxxvii, 85.
- Histoire de la marine française, par Ch. de la Roncière (*J. Dubois*). xxxvii, 279.
- Réflexions sur la question d'Alsace-Lorraine, par Lucien Bonnefoy (*F. Ferrère*). xxxvii, 280.
- Aperçu féodal du Marensin, par B. Saint-Jours (*J. Dubois*). xxxvii, 373.
- Les trompettes du roi, par Emile Rhodes (*J. Dubois*). xxxvii, 373.
- Histoire de la Contre-Révolution, par le baron de Batz; l'agonie de la royauté (*J. Dubois*). xxxvii, 374.
- Les padouens du Bordelais. Etude historique par P. Harlé (*J. Dubois*). xxxvii, 375.
- Trois chartes périgourdines du XIV^e siècle par Paul Huet (*J. Dubois*). xxxvii, 376.
- Des impositions extraordinaires sur le revenu pendant la Révolution et de leur application dans la commune de Bordeaux, par Roger Brouillard (*J. Dubois*). xxxvii, 376.
- L'âme paysanne. En Gascogne : L'abandon de la terre. xxxvii, 456; — A propos du problème de la natalité. xxxviii, 462; — La vocation paysanne et l'école. xxxix, 463; — La culture morale à l'école du village. xli, 170, par le docteur E. Labat (*Ph. Lauzun*).

- Notre optimisme. XLII, 293; — A propos des derniers articles, par le même. XLV, 294 (*L. Bordes*).
- Liste des membres de la Cour des Aides de Guienne, par P. Meller (*J. Dubois*). XXXVII, 470.
- Troisvilles, d'Artagnan et les Trois mousquetaires, par J. de Jaurgain (*Ph. Lauzun*). XXXVII, 564.
- Notes pour servir à l'histoire de la famille de Pontac, par Pierre Meller (*J. Dubois*). XXXVII, 569.
- Histoire de la carte à jouer en Guienne, par A. Nicolaï (*J. Dubois*). XXXVIII, 84.
- Le fonds d'Armagnac aux Archives départementales de Tarn-et-Garonne (*Ph. Lauzun*). XXXVIII, 164.
- Les Conspirations de Jean de Batz, par le baron de Batz (*J. Dubois*). XXXVIII, 174.
- Les Conventionnels en exil à propos d'un livre récent, par R. Bonnat. XXXVIII, 148.
- La Coutume d'Agen, par Henry Tropamer (*Ph. Lauzun*). XXXVIII, 267.
- La Grande Peur de 1789, par Ed. Forestié (*J. Dubois*). XXXVIII, 275.
- Recherches historiques et statistiques sur la commune de Cocumont, par A. Veillon (*Ph. Lauzun*). XXXVIII, 470.
- La bastide de Geaune en Tursan, par B. Saint-Jours (*J. Dubois*). XXXVIII, 472.
- Les Commentaires de Blaise de Monluc, par P. Courteault (*Ph. Lauzun*). XXXVIII, 549.
- Le château de Herrebouc, par Ph. Lauzun (*J. Momméja*). XXXVIII, 555.
- Histoire de Damazan, par P. Dubourg (*R. Marboutin*). XXXIX, 74.
- Un héros de la Grande armée, Jean Gaspard Hulot de Collard, par le vicomte du Motey (*Ph. Lauzun*). XXXIX, 75.
- Un assassin du duc Henri de Guise: François II de Montpezat, baron de Laugnac, capitaine du Quarante-Cinq, par J. Hazon de St-Firmin (*R. Marboutin*). XXXIX, 369.
- Une lettre inédite de Louis XI, par Ch. Samaran (*A. Lavergne*). XXXIX, 562.
- Vers l'échafaud, par le baron de Batz (*J. Dubois*). XL, 75.
- Voyage de Madame de Sérilly dans la Haute-Loire en 1795, par le comte de Dienne (*Ph. Lauzun*). XL, 274.
- Les châteaux de France, par J. de Foville et A. Le Sourd (*Ph. Lauzun*). XL, 376.
- Les Commentaires de Monluc, t. II, par P. Courteault (*J. Dubois*). XLI, 178.
- Pour l'histoire de Bordeaux et du S.-O., par P. Courteault (*Ph. Lauzun*). XLI, 272.
- Histoire anecdotique d'Allemans du Dropt, par A. Schwerer (*R. Marboutin*). XLIV, 406.
- La Russie Rouge, par G. Domergue (*Allègre*). XLV, 304.
- Une dernière amitié de Metternich, par Boyer d'Agen (*Ph. Lauzun*). XLVI, 406.

Chronique historique

Délimitation de la région des vins de Bordeaux. Rapport de M. Bonnat (*Ph. Lauzun*). xxxvii, 475.

Une curieuse erreur relative à la peste de 1483, par J. Dubois, xxxvii, 34.

Le fief de Sylvestrie, par J. Dubois. xxxvii, 206.

Le libertinage devant le Parlement de Paris. Le procès de Théophile de Viau. xxxviii, 87.

Inauguration de la statue de Rômas à Nérac (*Ph. Lauzun*). xxxviii, 474.

Les ducs d'Epéron et le château de Caumont. xxxix, 80.

Les débuts de la réforme protestante à Bordeaux et dans le ressort du Parlement de Guienne. xxxix, 475.

Généalogie de la famille de Sevin (*Ph. Lauzun*). xl, 183.

Nouveaux documents précis sur le lieu d'origine de Bernard Palissy (*Ph. Lauzun*). xl, 374.

Un mandement inédit de Mgr Jacoupy. xli, 184.

Histoire de la Gascogne, par Puech (*Ph. Lauzun*). xli, 276.

Archives historiques de la Gironde. xlviii, 280 (*J. D.*).

Le Lot-et-Garonne économique, par E. Couturier (*J. Amblard*). xlvi, 263.

La Jeunesse Universitaire d'Agen, par J. Amblard, xlvi, 341.

DOCUMENTS INÉDITS

Lettres du Général Ressayre, publiées par le chanoine Durengues, xxxvii, 146, 207.

Episodes de la guerre d'Espagne et de la retraite de France (1808-1814), d'après de nouvelles lettres de Bory de Saint-Vincent, par Ph. Lauzun. xxxvii, 421, 535.

Extraits de la correspondance de J.-J. de Cosaune (1772-1785), par J. B. Guilhamon. xxxviii, 43.

Correspondance de l'abbé Etienne Perpignan, curé de Damazan, avec le cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse (1824-1828), par P. Dubourg. xxxviii, 200.

Deux ans de mission scientifique en Algérie. Dernières lettres de Bory de Saint-Vincent, publiées par Ph. Lauzun. xxxviii, 254, 348, 445.

Lettres d'un Agenais sur la prise de la Bastille, par J. Amblard. xxxix, 273.

Un Argan Agenais. Pierre de Catulle, par G. de Lagrange-Ferré-gues. xxxix, 433.

Les Correspondants de Bory de Saint-Vincent : 1° Jean Vincent Félix Lamouroux. xxxix, 536. 2° J. Fl. Boudon de S.-Amans. xl, 331.

Cryptographie agenaise ou Journal secret d'Agen, depuis le 1^{er} mars 1814, jusqu'à pareil jour 1817, par J. Fl. Boudon de Saint-Amans, publié et annoté par R. Bonnat. xl, 93, 216, 288, 392, 509; — xli, 35, 119, 226, 420, 518; — xlii, 16, 87, 179, 256, 334.

Privilèges et coutumes des paroisses de Saint-Vincent de Masquiè-

- res, Saint-Pierre de Bonaval, Saint-Ilary de Troniac, du 9 mars 1279, publiés par Paul Laporte. XL, 128.
De Nérac à Paris en 1764, par G. Labadie-Lagrave. XL, 193.
Lettre relative à la succession de Mgr Hébert et à l'inventaire des meubles de l'Evêché d'Agen (1728), par H. Guilhamon. XL, 456.
Les Antiquités d'Agen, par Darnalt, publiées et annotées par Ph. Lauzun. XLI, 342, 448, 532; — XLII, 49, 210, 382, 441. — XLIII, 61, 310, 394. — XLIV, 204.
Infamies et excès commis par les Prussiens dans les Ardennes en 1870. Rapport du préfet Eugène Dauzon. XLI, 505.
Lettres d'un cadet d'Agenais au temps du traité d'Utrecht, Maximilien Daurée de Prades, publiées et annotées par Ph. Lauzun. XLII, 416; — XLIII, 50, 152, 300, 394.
Quelques lettres de Marguerite de Valois, par Ph. Lauzun. XLIV, 157.

SCIENCES

Agriculture

- L'abandon des campagnes, par L. Bruguière. XLIV, 174.

Paleontologie

- Sur un gisement de vertébrés fossiles dans la commune de Laugnac, par R. Fourteau. xxxviii, 78.
Sur quelques *Helicidae* des environs d'Agen, par R. Fourteau. xxxviii, 171.
Etudes paléontologiques dans le Sud-Ouest de la France, par le commandant Labouche. XLVI, 382.

Météorologie

- Le climat de l'Agenais au XVIII^e siècle, par O. Granat. XLIII, 114; — XLIV, 53, 196.
Les expériences sur l'électricité à Clairac, au XVIII^e siècle, par O. Granat. XLIII, 380.

Histoire scientifique

- Boutique d'apothicaire au XVII^e siècle, à Port-Sainte-Marie, par R. Marboutin. XLI, 404.

Bibliographie scientifique

- Les vacances du petit naturaliste, par Paul Maryllis (*Ph. Lauzun*). xxxviii, 272.

Chronique scientifique

- Herbier et Bibliothèque botanique de J.-F. Boudon de Saint-Amans (*Ph. L.*). xxxvii, 378.
Rue Ducos du Hauron à Agen. xxxvii, 380.
Mines de Sos. xxxvii, 381.
A la mémoire du professeur Laulanié. xxxviii, 280.
Inauguration de la statue de Romas à Nérac (*Ph. L.*) xxxviii, 574.
Epilogue des fêtes de Romas. xxxix, 80.
Comité Laulanié. xxxix, 374.

Couchage des vignes greffées pour prévenir certaines circonstances graves des gelées d'hiver. xxxix, 375.

Congrès national du froid. xxxix, 377.

Le Souvenir Laulanié. xl, 475.

LITTÉRATURE

Philologie

Noms grecs dans les Pyrénées centrales, par S. Allègre. xliv, 142, 181, 273.

Noms de lieux se rattachant aux premiers grands domaines de l'Agenais, par G. Tholin. xlvi, 358, 442.

Poésie latine

De Bello nunc sciente, par F. Ferrère. xliii, 70; — xlvi, 76.

Poésie française

Ode à la France de 1916, par Boyer d'Agen. xliii, 126.

Mélanges littéraires

Le grand Erratum ou comme quoi Napoléon n'a jamais existé, par J.-B. Pérès, publié par Ph. Lauzun. xliv, 280.

Bibliographie littéraire

Poésies de sainte Thérèse, par O. Bournac (*F. Ferrère*). xl, 370.

Primevères, poésies par M^{lle} Alberte Lalanne-Bibal (*J.-R. Marboutin*). xl, 471.

Le Cinquantenaire de la mort de Jasmin. xli, 280.

Pensées patriotiques. Les fables de la guerre, par René Proust (*G. Labadie-Lagrave*). xliii, 76.

Souvenirs (1914-19), par Boyer d'Agen (*Ph. Lauzun*). xliii, 241.

Louis Sallhan (*L. Bordes*). xliii, 461.

Les œuvres de Cortète de Prades, par Ch. Ratier (*Comte de Dienne et Polybiblion*). xliii, 473.

La collection Ripley à la bibliothèque de la ville d'Agen, par Th. Stanton. xliv, 141.

Bibliographie des éditions originales de Jasmin (1825-1864), par L. Loviot. xlv, 160.

Au gré des contes, par Albert Paluel-Marmont (*L. Bordes*). xlvi, 181.

Chronique littéraire

Fêtes félibréennes. xxxvii, 475.

Echange de bons procédés. Réponse aux vœux de Nouvel An de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne, par F. Ferrère. xxxviii, 85 ; xxxix, 79 ; xl, 77 ; xli, 80 ; xlv, 67 ; xlvi, 75.

Lou Lare Gascoun. xxxviii, 86.

Fêtes du millénaire normand. xxxviii, 278.

L'Escole Gastou-Phebus à Capvern et à Mauvezin (*Ph. Lauzun*). xxxviii, 473.

Concours ouvert à Castres (Tarn). xxxviii, 475.

Un autographe inédit de Jasmin. xl, 181.

Allocution de G. Labadie-Lagrave, président. xli, 82.

- Allocution de M. Allègre, président. XLII, 59. ,
Comment ils écrivent, comment ils meurent (*J. de L.*). XLII, 395.
Allocution de M. Allègre sur les faits de guerre. XLII, 465.
Allocution de M. Bruguière, président. XLV, 65.
Allocution de M. le D^r L. de Gaulejac, président. XLVI, 73.

BIOGRAPHIES

- Notice sur le général Ressayre, par le chanoine Durengues. xxxvii, 1.
Jacques de Romas, par J. Dubois, J. Momméja et R. Bonnat, xxxvii, 93.
Antoine Redon de Fontenilles, abbé de Maurs, par L. Lafarge, xxxvii, 453.
Un agenais ami de Ronsard; Jean Dutreilh de Belot, par R. Marboutin, xxxix, 93.
Guillaume de Ranse, par J. Dubois. xxxix, 176.
Laulanié et son monument à l'école vétérinaire de Toulouse. xxxix, 254.
Un poète méridional au xvii^e siècle : Théophile de Viau, par M. de Bellegarde. xxxix, 477; xl, 35.
Ogier de Sérignac, par J. Dubois. xxxix, 531.
Dorfeuille, par Périer. xl, 556.
Un céramiste agenais à Bordeaux. Pierre Honoré Boudon de Saint-Amans (1829-1837), par E. Labadie. XLII, 158, 258, 321.
Théodore Stanton, par Bitaubé. XLIV, 129.
Notice historique sur Bory de St-Vincent par Alfred Lacroix, membre de l'Institut. XLIV, 239, 306.
Le baron Lomet, par Maurice Véchembre. XLV, 73, 141, 267.
Gabrielle de Cheigné, comtesse de Chateaurenard, par Ph. Lauzun. XLV, 225, 309; XLVI, 37, 123.
La vie et l'œuvre de Lacépède, par Louis Roule. XLVI, 5, 157, 246, 387.

NÉCROLOGIES

- Le baron Pierre de Gervain, par J. Dubois. xxxviii, 182.
Léopold Payen, par V. Calvet. xxxviii, 558.
Joseph de Gaulejac, par Ph. Lauzun. xxxviii, 562.
Edouard Payen, par Ph. Lauzun. xxxix, 83.
Adrien Planté, par Ph. Lauzun, xxxix, 181.
L'abbé Dubourg, par R. Marboutin. xl, 82.
Oswald Fallières, par Ph. Lauzun. xl, 89. — Discours nécrologiques de MM. J. Labat-Martinelli et le commandant Popie. xl, 90.
Charles de Batz de Trenquelléon, par Ph. Lauzun. xli, 84.
L'abbé Destrac, par Ph. Lauzun. xli, 85.
Adrien Lavergne, par Ph. Lauzun. xli, 369.
Henry Tropamer, par Ph. Lauzun. XLII, 303.
C. Chaux, par Ph. Lauzun. XLIV, 224.
Francisque Habasque, par Ph. Lauzun. XLIV, 301.
Dubarry de La Salle, par Ph. Lauzun. XLV, 301.
Roger Durey, par J. Torthe. XLVI, 333.

MÉLANGES ET NOTES DIVERSES

Troisième Congrès de l'Union historique et archéologique du Sud-Ouest, tenu à Auch, du 29 mai au 2 juin 1910, par Ph. Lauzun. xxxvii, 80, 265.

Congrès des Sociétés savantes en 1911. xxxviii, 86.

Union historique et archéologique du Sud-Ouest (*Ph. L.*). xxxviii, 86, 277, 364.

Congrès de la Société française d'archéologie en 1911. xxxviii, 179.

Une lettre de Maurice Barrès. xxxviii, 279.

Congrès de la Société d'archéologie. xxxix, 183, 374.

Société de Vesins. xxxix, 183; — xli, 83, 279.

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. xxxix, 278.

Distinctions honorifiques. xxxix, 373; — xlii, 308.

Dons de M. G. Tholin. xxxix, 473.

Congrès des Sociétés Savantes. xl, 79; — xli, 87.

Union historique et archéologique du Sud-Ouest. xl, 79, 278.

Congrès de Tarbes. xli, 180.

Rues Couture et Bladé, à Toulouse. xli, 184.

Lois sur les Monuments historiques. xli, 258.

Protestation du Comte de Chaudordy contre les atrocités allemandes en 1870 (*R. Marboulin*). xli, 285.

Protestation de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen contre le vandalisme allemand, au cours de la guerre actuelle. xli, 373.

Liste des Monuments classés comme monuments historiques dans la région du Sud-Ouest. xli, 542.

Circulaire ministérielle relative aux faits de guerre. xlii, 59.

Circulaire ministérielle relative aux Biens communaux. xlii, 389.

Une note de M. de Vivie. xlvi, 71.

A travers les Revues. xlvi, 182.

Procès-verbaux des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen en : 1910. xxxvii, 576; — 1911. xxxviii, 572; — 1912. xxxix, 572; — 1913. xl, 572; — 1914. xli, 556; — 1915. xlii, 474; — 1916. xliii, 485; — 1917. xliiv, 417; — 1918. xliv, 437; — 1919. xlvi, 453.

TABLE DES PLANCHES ET PLANS

TOME XXXVII — TOME XLVI

ARCHÉOLOGIE

Archéologie préhistorique et gallo-romaine

Antiquités romaines découvertes à Sos. xxxviii, 526.
Plan du plateau de Sos. xxxix, 2.
Coupe de terre sur le rempart nord de l'oppidum de Sos. xxxix, 5.
Poteries et fibules trouvées dans les fouilles de Sos. xxxix, 11.
Statuette en bronze de Mercure. xl, 189.
Objets trouvés à La Molère. xl, 311.
Cartes des voies romaines de l'Agenais. xliv, 5.
Verreries romaines. xlvi, 403.

Archéologie religieuse

Eglise de Moirax. Essai de reconstitution. xxxvii, 5.
Plan de la coupole de l'église de Moirax. xxxvii, 47.
Un autel chrétien du vi^e siècle. xxxviii, 233.
Cocher de la vieille église de Saint-Hilaire. xxxviii, 387.
Tombeaux anciens de Gazeaugrand. xxxviii, 532.
L'église Sainte-Foy et la tour Saint-Fiary. xxxix, 285.
Quartier Sainte-Foy, d'après le plan Lomet. xxxix, 288.
L'église Saint-Caprais d'Agen. xxxix, 381.
Fac-simile d'un dessin de Beaumesnil. xxxix, 386.
Autel de sainte Innocente à l'église de Ligardes, Gerç. xli, 104.
L'abbaye de Saint-Maurin. xli, 189.
L'église du Temple à Port-Sainte-Marie. xli, 469.
Objets funéraires. xlvi, 176.
Sculpture romane. xlvi, 345.

Archéologie civile

Plaques de cheminée. xxxvii, 407, 481.
Plaque de cheminée hollandaise aux armes de France. xxxviii, 123.
Plaque de cheminée du Musée de Saintes. xxxviii, 132.
Clairac. Vue générale. xl, 1.
La maison des d'Albret à Casteljaloux. xl, 285.
Dessin de la monnaie Arnaldèse. xl, 473.
Perspectives du faubourg Porte-Neuve en 1783. Vues, prises du nord et du sud. xl, 381, 388.
L'allée des Soupîrs et la fontaine Saint-Louis au Gravier d'Agen. xl, 477, 489.
Le château d'Aiguillon. xli, 293.

Plan de la Palu de Bacalan. XLII, 244.
Plan terrier de l'établissement des poteries anglaises. XLII, 251.
Plan du domaine de Fourguerolles, XLII, 253.
Moulins des Chartrons. XLII, 321.
Le château de Guillery. XLIII, 81.
Trois maisons des Cornières d'Agen. XLV, 5, 7, 8.
Plan de la loge de l'apprentif compagnon. XLVI, 409.

Archéologie militaire

Combat de Konghil. xxxvii, 147.
La Porte-Neuve d'Agen en 1789. xxxvii, 193.
Plan de la Porte-Neuve. xxxvii, 202.
Le château de Pleneselves. xxxviii, 1.
Serrure du château de Pleneselves. xxxviii, 4.
La Porte de Garonne en 1648. xxxviii, 93, et en 1782, idem, 96.
Plan de la porte de Garonne en 1782. xxxviii, 95.
La Porte Saint-Antoine en 1648. xxxviii, 189.
Plan de la porte Saint-Antoine en 1782. xxxviii, 190.
Le château de Castelnoubel (côté nord). xxxviii, 285.
Plan du château de Castelnoubel. xxxviii, 291; cour intérieure. xxxviii, 477; et galerie supérieure vers 1840. xxxviii, 485.
Château de Castelnoubel : (côté ouest). xxxix, 141 ; et galerie supérieure. xxxix, 157.
Le Pont Saint-Georges. xxxviii, 381.
Plan des quartiers Saint-Georges et Saint-Hilaire d'Agen en 1782. xxxviii, 382.
Le château de Belot. xxxix, 93.
La tour du Chapelet. xxxix, 191.
Le combat de Saint-Cast. XLIII, 245.
Le château de Cauzac. XLV, 309.
Porte-drapeau du régiment d'Agenois. XLVI, 185.

BEAUX-ARTS

Initiale ornée du livre juratoire d'Agen. xxxvii, 385.
Quatre vignettes du livre juratoire d'Agen. xxxvii, 391.
Monument Laulanié. xxxix, 254, 263.
La Vénus du Mas. XLV, 114, 117.

PORTRAITS

Le général Ressayre. xxxvii, 1.
Jacques de Romas. xxxvii, 93.
Bory de Saint-Vincent en 1840. xxxviii, 254.
M. des Echerolles. xxxix, 144.
M^{me} Félicie d'Ayzac. xxxix, 197.
M^{lle} Hélène des Echerolles. xxxix, 217.
Théophile de Viau. xxxix, 477.
J.-Fl. Boudon de Saint-Amans. XL, 93.
Jules Mascaron. XLI, 1.
Mgr d'Usson de Bonnac. XLI, 8.

Marie-Louise de Timbrune-Valence, prieure du Paravis. xli, 93.
M^{lle} de Florensac, duchesse d'Aiguillon. xli, 301.
Le duc et la duchesse d'Aiguillon. xli, 383.
Le général Valence. xlii, 1.
Lacué, comte de Cessac. xlii, 65.
Le contre-amiral de Lacrosse. xlii, 145.
Le général Lafon-Blaniac. xlii, 225.
Le général Tartas. xlii, 309.
Le vice-amiral marquis de Barrailh. xlii, 397.
George Sand. xliii, 1.
Le général de Narbonne. xliii, 161.
Blaise de Monluc. xliii, 329.
Le maréchal Armand de Gontaut-Biron. xliv, 85.
Marguerite de Valois. xliv, 157.
Le comte d'Estrades. xliv, 227.
Francisque Habasque. xliv, 301.
Le baron A.-F. Lomet. xlv, 73.
Jean Steininger, par Lomet. xlv, 150.
Gabrielle de Chevigné, comtesse de Chateaurenard. xlv, 225.
Lacépède. xlvi, 6.
Le colonel d'Allot. xlvi, 89.

PH. L.

Photographie Balistai

La Maison exécute tous
TRAVAUX D'AMATEURS



DÉVELOPPEMENTS - PLAQUES ET PELLICULES
— TIRAGES TOUS PAPIERS —



Plaques, Produits, Appareils



Toutes fournitures KODAK

HORLOGERIE
BIJOUTERIE

J. B. CAPDUPUY

OBJETS D'ART
ORFÈVRERIE

65, Boulevard de la République (En face le Crédit Lyonnais)
:: :: 4, Rue Lafayette, 6, Rue Jacquard - **AGEN** :: ::

ACHAT D'OR ET D'ARGENT ET PIERRES FINES

AU LOUVRE D'AGEN

MAISON

E. ARNAUD

Maison spéciale de Tissus H^{te} Nouveauté

RAYON DE CONFECTIONS POUR DAMES

Modèles exclusifs créés par la Maison

ÉPICERIE FINE & PRODUITS DE LUXE

L. CASABONNE

25, Rue Cornières et Boulevard de la République - **AGEN**
TÉLÉPHONE 020

MÉCANOGRAPHIE

103, Boulevard Carnot — **AGEN**
— Téléphone 2-55 —

Underwood, Remington, Monarch, Royal

DERNIERS MODÈLES - *neuves* - LIVRABLES IMMEDIATEMENT

RÉPARATIONS, RECONSTRUCTION et LOCATION de toutes Machines à écrire

Merveilleuse
Essence
à détacher

NETTOLINE

La seule qui
nettoie en
parfumant

La **NETTOLINE G. T. C.** est le véritable trésor du vestiaire

En vente chez tous les Pharmaciens, Droguistes, Parfumeurs et Merciers

Dépôt Général : **DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST, Maison G. Thomas - AGEN**

PHARMACIE DU PROGRÈS

MAISON SPÉCIALE
DE VIN DE QUINQUINA

MAZET PÈRE & FILS

Boulevard de la République et rue Voltaire. AGEN

BANQUE Ch. GUILHOT

AGEN

Agences à CONDOM, TONNEINS et NÉRAC

Bureau à FUMEL

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE & DE BOURSE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CONSTRUCTIONS A FORFAIT

Payables en 10, 15, 20 ou 30 ans
Maisons de Rapport, Hôtels, Villas, Usines, Restaurations, Forfait

Commerçants, Industriels, Négociants, Agriculteurs, Ouvriers, Employés, etc.,
peuvent accéder à la propriété par l'économie
des loyers et la diminution des frais généraux avec **Le Loyer Acquéreur**

S'adresser à **L. Vivarès** Architecte, 5, rue Maillé, AGEN
Directeur départemental pour le Lot-et-Garonne et le Gers

“LA RUCHE MÉRIDIONALE”

Ses Produits

Sont Supérieurs

à Tous

RELIURE ET CARTONNAGES

Maison de confiance fondée en 1810

ANCIENNE MAISON LASSALLE

J.-F. RUFFE, Succ^{seur}

Relieur · Doreur

37, Rue Richard-Cœur-de-Lion, AGEN

FABRIQUE DE REGISTRES — ENCADREMENTS

HOTEL CENTRAL MODERNE



Rue Lafayette



Léon Laventure

PROPRIÉTAIRE

Sportmen!... équipez-vous à Agen

chez COURT Boulevard
Carnot

TOUT POUR TOUS SPORTS.

Foot-ball, Tennis, Athlétisme, Natation, Boxe, etc...

REMISE AUX SOCIÉTÉS

Pour tout ce qui concerne la publicité s'adresser à
M. Jacques AMBLARD, Avocat, 1, rue Floirac. — AGEN

VVB

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

SRLF
QL

OCT 05 1992

24 1992



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 245 487 4

U